





HISTOIRE
ROMAINE,
DEPUIS LA FONDATION DE ROME.

AVEC DES NOTES HISTORIQUES, Geographiques, & Critiques; des Gravûres en Taille-douce; des Cartes Geographiques, & plusieurs Médailles authentiques.

Par les RR. PP. CATROU & ROUILLE' *de la Compagnie de* JESUS.

TOME QUATORZIEME.

Depuis l'année de Rome 641. jusqu'à l'année 667.

N. j. Chavignac



A PARIS,

Chez { JACQUES ROLLIN, Quay des Augustins, à la descente du Pont S. Michel, au Lion d'or.
JEAN-BAPTISTE DELESPINE, Imprimeur du Roy, ruë S. Jacques, à S. Paul.
JEAN-BAPTISTE COIGNARD Fils, Imprimeur du Roy, ruë S. Jacques, au Livre d'or. }

M D C C X X X.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

SOMMAIRE

DU CINQUANTE-TROISIEME LIVRE.

ETat des affaires de Numidie; Micipsa adopte Jugurtha son neveu, & lui laisse en mourant le Royaume à partager avec Adherbal, & Hiempsal ses propres enfants. Contestation d'Hiempsal & de Jugurtha. Ambition de ce dernier Prince; il fait massacrer Hiempsal, & s'empare des Trésors de Micipsa. Guerre civile en Numidie. Jugurtha se rend maître de tout le Royaume. Adherbal se réfugie à Rome pour y faire entendre ses plaintes; l'Usurpateur y envoye ses Ambassadeurs qui à force de presents gagnent à leur Maître presque tout le Sénat. Harangue d'Adherbal au Sénat Romain. Replique des Envoyés de Jugurtha. Le Sénat se laisse corrompre par l'argent de Jugurtha. M. Æmilius Scaurus, & quelques autres Magistrats se déclarent inutilement en faveur de l'opprimé. Caractere de Scaurus. On nomme dix Commissaires pour juger entre les deux Rois. L'or & les artifices de Jugurtha fléchissent L. Opimius chef de la commission; il porte avec ses Collegues par les mêmes voyes un jugement inique en attribuant à Jugurtha la plus considerable portion de la Numidie. Jugurtha recommence ses hostilités contre son frere; le défait en bataille rangée, & l'assiége dans Cirtha sa Capitale. La nouvelle en vient à Rome. Les partisans de Ju-

gurtha previennent le Sénat en ſa faveur. Jugurtha prend le parti d'affamer la Ville aſſiégée. Lettre d'Adherbal au Sénat. Nouvelle Ambaſſade dont M. Æmilius Scaurus eſt le chef. L'uſurpateur eſt cité à comparoître à Utique; il donne un aſsaut général à la Ville aſſiégée; mais à ſon déſavantage. Il ſe rend auprês des Ambaſsadeurs pour y plaider ſa cauſe. Scaurus éclate en reproches contre les attentats du Roi Numide; il ſe laiſse corrompre par les largeſses de ce Prince. Départ des Ambaſsadeurs; inutilité de leur Ambaſsade. Adherbal ſe rend à compoſition. Jugurtha ſans égard à la foi qu'il avoit donnée, fait main baſse ſur tous les habitans de Cirtha. & met le comble à ſes crimes par la cruelle mort de ſon frere. Rome fremit d'horreur à cette nouvelle. Le Peuple excité par le Tribun Memmius demande la punition de l'Uſurpateur. Election des Conſuls P. Cornelius Scipio Naſica, & L. Calpurnius Piſo Beſtea pour l'année 642. leurs caracteres. Beſtea ſe diſpoſe à porter la guerre en Numidie; Jugurtha envoye ſon fils à Rome, pour détourner l'orage. La députation n'a pas le ſuccês qu'il s'en promettoit. Beſtea choiſit Scaurus pour ſon Lieutenant Général; caractere de ſes autres Officiers; ſes deſſeins & ſes vûës: Départ des troupes. Elles abordent en Afrique. Premieres hoſtilités. Entrevûë de Jugurtha, avec Beſtea & Scaurus. Les deux Romains vendent la paix à prix d'argent au Numide; le Conſul en dreſse le Traité. Mort du Conſul Naſica; Embraſement du Temple de Cybele. Retour de Beſtea. Nouveaux Conſuls pour l'année 643. M. Minucius Rufus & Sp. Poſthumius Albinus. Mi-

nucius va combattre les Scordisques, les Triballes & les Daces sur les bords du Danube, leur fait deux ans la guerre avec avantage, revient triompher à Rome, & fait bâtir les somptueux Portiques du Capitole. Le Tribun Memmius accuse Bestea & Scaurus dans les Comices; sa harangue. Le Préteur Cassius est envoyé en Numidie, pour engager Jugurtha à venir à Rome subir l'interrogatoire. Caractere de ce Préteur. Etat de l'armée Romaine, à l'arrivée de Cassius en Afrique. Jugurtha se rend à Rome sans cortége; il gagne à force d'argent C. Bæbius Sulca Tribun du Peuple; portrait de ce Tribun. Le Roi Numide paroît dans l'Assemblée, où il reçoit toutes sortes d'outrages. Memmius aprês lui avoir fait les plus vifs réproches, le somme de nommer les Partisans qu'il avoit dans Rome, & Bæbius lui défend de répondre. Massiva frere de Jugurtha qui s'étoit retiré à Rome aprês la mort d'Adherbal, demande au Sénat & au Peuple le Royaume de Numidie. Jugurtha le fait aßassiner, renvoye en Afrique Bomilcar le complice de son crime, s'enfuit lui-même de la Ville Capitale, & se retire en son Royaume. Le Sénat casse le traité de paix que Calpurnius avoit conclu avec ce Prince: Le Consul Posthumius va commander l'armée d'Afrique; ses projets. Tergiversations de Jugurtha. Le Consul est soupçonné de collusion avec Jugurtha. On le soupçonne d'avoir trahi les interêts de sa Patrie. Intrigues des Tribuns du Peuple, P. Licinius Crassus, C. Mamilius, & L. Annius, pour se continuer dans le Tribunat. Le premier promulge la Loi Licinia contre la somptuosité des tables. Luxe

excursions ; le Proconsul les distribuë en deux camps, & fait brûler toutes les Bourgades. L'Usurpateur se montre dans les plaines, côtoye de loin & sur des hauteurs, les Romains dans leurs divers campemens, consume les fourages, & empoisonne les fontaines. Resolution de Metellus ; il assiége Zama, Ville opulente. Avantage de Marius contre Jugurtha. Combat sanglant sous les murs de Zama. Jugurtha assiége le camp des Romains. Metellus détache Marius avec toute la cavalerie contre l'ennemi; le Numide s'enfuit dans ses rochers. Le Proconsul se rend au camp, le lendemain il reparoît devant Zama aprês avoir posté sa Cavalerie sur la route de Jugurtha; retour inopiné de ce Prince ; combat de Cavalerie entre les deux partis: Metellus livre un assaut général à la Ville assiégée. Ardeur des combattans; artifice de Marius, ses gens sont culbutés & sont tués pour la plûpart à l'escalade. Levée du siége de Zama. Le Proconsul tente la fidelité de Bomilcar & le gagne. Celui-ci engage son maître à se rendre aux Romains. Ambassade de Jugurtha vers le Proconsul. On régle dans un grand Conseil de guerre les conditions de la paix. Le Numide livre aux Romains 20000. livres pesant d'argent, ses Elephants, ses chevaux, & tous les transfuges : Sévéres punition de ces derniers. Metellus mande l'Usurpateur à Tisidium ; mais en vain : il s'étoit déja repenti de ses avances. Determiné pour toûjours à la guerre, il assemble une nouvelle armée. Mouvemens qu'il se donne ; il s'empare de Vacca par la trahison des Vaccéens ; la garnison Romaine est maßacrée ; le seul Commandant T. Turpilius Silanus

échappe à la mort ; son caractere. Chagrin du Proconsul à cette nouvelle ; il vole à Vacca avec une Légion soutenuë d'un gros corps de Numides. La Ville est livrée au pillage. On fait le procês à Turpilius l'intime ami de Metellus. Marius l'accuse de trahison ; on lui tranche la tête ; son innocence est reconnuë. Sentiments de Marius. Ses broüilleries avec son Général ; son ambition, son ingratitude, ses artifices ; il décrie Metellus dans le camp par ses discours, & à Rome par ses lettres. Caractere de Gauda frere de Jugurtha ; animé par Marius, il écrit à la République des lettres pleines de fiel, contre le Proconsul. Espérances de Marius : il parle de retourner à Rome pour y briguer le Consulat, contre le gré de Métellus : il presse Bomilcar de lui livrer Jugurtha. Les soupçons du Roi contre Bomilcar l'empêchent d'accomplir sa promesse : ce traître engage Nabdalsa Officier Numide fort considéré, à surprendre l'usurpateur & à le livrer aux Romains. Les remords de Nabdalsa font avorter le projet. Bomilcar lui écrit ; la lettre est interceptée, le Roi la reçoit ; Nabdalsa se justifie ; Bomilcar & ses complices sont suppliciés. La guerre recommence. Metellus fatigué des instances de Marius le congedie douze jours avant les grands Comices. Il arrive en six jours à Rome ; il y fait sa brigue, en calomniant son Général ; les Tribuns du Peuple le soutiennent. Animosité du Peuple contre la Noblesse. Consuls de l'année 646. C. Marius, & L. Cassius Longinus. Election des Censeurs, Q. Fabius l'Allobrogique, & C. Licinius Geta. M. Emilius Scaurus est continué Président du Sénat. Soixan-

te-troisiéme Lustre : Defaite d'Aurelius dans la Gaule Narbonnoise. Le Sénat par un Décret continuë Metellus Proconsul en Numidie. Le Peuple excité par le Tribun Manilius Mancinus casse le Senatusconsulte, & donne à Marius la Numidie pour département. Cassius Longinus se rend dans la Gaule Narbonnoise; sa valeur, sa temerité. Etat où il trouve l'armée Romaine ; il attaque les Tigurins dans le païs des Allobroges, caractere de ses Lieutenants Géneraux L. Calpurnius Piso, & C. Popilius. Les Romains tombent dans une embuscade sur les bords de la mer : le Consul & Pison y périssent. Popilius capitule aux plus honteuses conditions, livre la moitié des bagages, donne des ôtages, & passe sous le joug avec toutes ses troupes ; C. Cælius Caldus Tribun du Peuple, son ennemi personnel, l'accuse devant les Comices. Extension de la Loi Cassia, pernicieuse à la République ; Popilius s'exile lui-même. M. Emilius Scaurus se fait nommer Consul à la place de Cassius ; il accuse Rutilius d'avoir brigué le Consulat ; preuves de son accusation. Plaisanterie de C. Cannius Chevalier Romain, au desavantage d'Emilius : Spurius Thorius Balbus Tribun du Peuple porte une nouvelle Loi, qui en laissant aux Riches leurs biens surnuméraires, les obligeoit à payer au Tresor certaines redevances, que les Questeurs étoient chargés de distribuer aux Citoyens nécessiteux ; inutilité de ce temperamment. Fierté de Marius ; sa conduite imperieuse dans la levée de ses Legions ; il n'enrôle que des gens de la populace, railleries de la Noblesse à cette occasion. Politique du Sénat. Le Consul harangue ses nouvelles troupes, en des termes pleins de

de mepris pour les Patriciens & d'estime pour lui-même. Campagne de Metellus, sa securité. Jugurtha abandonné de ses Officiers, se cantonne dans des rochers; ses irrésolutions. Le Proconsul le surprend, l'attaque, & met son armée en deroute. Jugurtha prend lui-même la fuite, & se retire à Thala Forteresse imprenable. Description de cette Citadelle. Metellus l'assiége. Ses précautions contre la disette. Une pluye abondante les rend inutiles, & remplit ses troupes de confiance. Frayeur des habitans; l'Usurpateur s'enfuit. Courageuse resistance des Transfuges Romains. De désespoir ils mettent le feu au Palais, & périssent dans l'embrasement. Prise de Thala aprês quarante jours de siége. Hamilcar homme turbulent, s'efforce de gagner à Jugurtha la grande Leptis sa patrie Ville alliée des Romains. Metellus averti par les Magistrats de la Ville y envoye un détachement de Liguriens sous les ordres de C. Anicius; par là, ce païs demeure tranquille. Jugurtha vient à bout d'engager dans son parti les Gétules. Caractere de ces Peuples. Il s'efforce de gagner Bocchus son gendre, Roi de Mauritanie. Ressentimens de Bocchus contre Rome. Il conclut avec le Numide une ligue offensive & défensive. Conduite mesurée du Proconsul. Il apprend que Marius est nommé son successeur; il en pleure de rage. Ses negociations pour détacher Bocchus de l'Alliance de Jugurtha. Elles rendent le Mauritanien moins empressé à faire la guerre. Marius arrive à Utique. Metellus se retire en Italie, & refuse de s'aboucher avec le nouveau Général. Sa reputation reprend à Rome tout son éclat; il harangue le Peuple pour demander le triomphe, que le Sé-

nat lui avoit déja decerné. Il l'obtient avec le surnom de Numidique : un Tribun l'accuse de péculat, il se justifie glorieusement. Marius exerce ses nouvelles troupes par de légers combats; il les conduit devant Cyrthe, d'où les Rois Africains étoient décampés. Stratagême de ces deux Princes; ils séparent leurs armées. Précautions du Consul; il les défait plusieurs fois; & assiége differentes Villes avec succês. Inaction de Bocchus; il négocie avec les Romains. Marius presse vivement le Numidien, & s'observe avec le Roi de Mauritanie. Il assiége Capsa; description de cette Ville; il prend Metellus son rival pour modéle. Sa circonspection; marche secrette de son armée pendant la nuit. Précautions du Général. Fatigues des troupes Romaines. Le Consul les met en embuscade; au point du jour la Cavalerie enveloppe tous les laboureurs de Capsa, & les Fantassins s'emparent des portes. Les habitans se rendent à discretion. Cruauté de Marius, il met la Ville au pillage, il en fait raser les maisons & les murs, il passe au fil de l'épée tous les Capséens capables de porter les armes, & soumet le reste à l'esclavage. La terreur se répand dans le pays; toutes les Villes se rendent au Conquérant, sans attendre sa présence. Ascendant extraordinaire qu'il prend sur ses troupes. Le seul Château de Mulucha lui résiste: description de cette forteresse. Marius l'assiége. Motifs de cette entreprise. Etonnement des Légionaires. Le Consul fait ses préparatifs; premieres tentatives inutiles. Un soldat Ligurien trouve un chemin commode pour entrer dans la Citadelle; cette decouverte tranquilise Marius prêt de lever le siége,

Il fait ſur le champ partir quelques braves Officiers. Inſtruit par leur rapport que l'entrepriſe étoit aiſée il y envoye quatre Centuries ſous la conduite du Ligurien. Elles montent ſur le rempart ſans réſiſtance, mettent l'allarme parmi les aſſiégés, & facilitent aux Légionaires l'entrée de la Ville. Le treſor du Roi eſt mis au pillage, & les habitans ſont maſſacrés. P. Cornelius Sylla Queſteur arrive à Utique avec un renfort de cavalerie. Mépris du Conſul pour ce jeune Romain. Caractere de Sylla. Comparaiſon de Marius & de Sylla. Le premier conduit ſon armée en quartier d'Hyver dans les Villes maritimes; ſes vûës. Conduite de Sylla; ſes travaux, ſon humanité, ſa circonſpection, ſes largeſſes; il gagne tous les cœurs, & même celui de ſon Général. Emploi des Queſteurs dans les troupes Romaines. Retardement de Bocchus à ſe joindre aux Numides; Jugurtha l'y réſout par des offres ébloüiſſantes. Aprês de ſages préparatifs, les deux Rois ſurprennent à l'improviſte, ſur le déclin du jour, l'armée Romaine dans ſa marche. Embarras des Légionnaires. Intrepidité des Barbares. Bravoure de quelques Romains. La Cavalerie fait tête aux Numides. Combat tumultuaire. Les Légionnaires enveloppés, font face de tous côtés. Courage heroïque de Marius & de Sylla. Deſſein de Jugurtha. Le Conſul rallie ſes ſoldats ſur deux collines qu'il fait fortifier à la hâte. Sylla ſe diſtingue à la tête de la Cavalerie. Les deux Rois environnent les collines: leurs eſperances, & leur allegreſſe. Vigilance du Général Romain; au lever de l'aurore, il fait défiler ſes troupes en ſilence. Elles trouvent les ennemis endormis; ils ne ſe réveillent

au son des trompettes, que pour prendre la fuite. Massacre effroyable des Numides. Marius redouble ses précautions; disposition de son armée dans les marches; confiance des Légionaires. Jugurtha & Bocchus les attaquent une seconde fois au voisinage de Cyrthe, ils séparent leurs troupes en quatre parties. Sylla & sa Cavalerie défont les Mauritaniens. Bocchus & Volux son fils attaquent les Romains, & sont mis en déroute. Valeur de Jugurtha. Un heureux stratagême qu'il employe met le désordre dans les premiers Manipules; Sylla & Marius lui arrachent la victoire. Maßacre terrible de ses Numides. L'Usurpateur lui-même échappe à peine des mains de Sylla. Celui-ci conduit une partie de l'armée à Utique, & l'autre reste à Cyrthe sous les ordres du Consul. Le Roi de Mauritanie lui envoye une Ambassade, & Marius lui députe Sylla & Manlius Lieutenant Général. Le premier harangue Bocchus; artifice de sa harangue. Réponse du Roi. Il fait partir une seconde fois cinq Ambassadeurs vers le Général Romain, & à Rome pour demander l'amitié de la République: Jugurtha l'apprend, & fait insulte aux Envoyés; ils se rendent à Utique, où résidoit Sylla. Le Questeur les comble d'honneurs & de présents; il gagne leur confiance. Malheureuse expédition de Marius; il fait venir d'Utique Sylla & les Ambassadeurs; on agrée leurs demandes; Sylla leur fait obtenir jusqu'au retour une suspension d'armes. Trois s'embarquent pour Rome avec le Questeur Cn Octavius Rufus arrivé depuis peu avec de grosses sommes pour les frais de la guerre; les deux autres retournent en Mauritanie. Une des con-

ditions de la paix est que le Roi livreroit bientôt Jugurtha aux Romains. Election des Consuls C. Atilius Serranus, & Q. Servilius Cœpio pour l'année 647. Le premier a l'Italie, & le second, la Gaule Narbonnoise pour départemens. Ravages qu'y font les Cimbres. Inquietudes de Bocchus. On lui accorde la paix. On lui refuse l'alliance de la République jusqu'à ce qu'il ait donné des preuves éclatantes de son attachement. Retour de ses Ambassadeurs. Estime de Bocchus pour Sylla. Resolu de servir les Romains, il prie Marius de lui envoyer le Proquesteur. Motifs de cette demande. Fermeté de Jugurtha dans ses pertes. Il envoye à Bocchus, Aspar son confident, dans l'esperance d'être admis au traité que ce Prince concluoit avec Rome. Dabar frere de l'Usurpateur, mais ami des Romains, rompt les intrigues d'Aspar à la Cour de Mauritanie. Sylla part pour s'y rendre avec une nombreuse escorte. Volux vient au-devant de lui, pour lui faire honneur. Son approche met l'allarme parmi les gens du Proquesteur; il se fait connoître. Il accompagne Sylla & campe avec lui. Jugurtha les suit dans leur marche. Le jeune Prince en donne avis au Proquesteur; on le soupçonne de trahison. Il augmente les soupçons par un conseil temeraire. Générosité de Sylla; il décampe en silence. Jugurtha le coupe dans sa marche. A cette nouvelle la rage transporte les soldats Romains contre Volux. Ils le soupçonnent de trahison. Le Commandant dissimule. Le Prince Mauritanien se justifie. Par son avis Sylla renvoye ses troupes, & passe avec lui au travers des Numides sans obstacles. Sage précaution qu'il garde en cette rencontre.

Dabar le vient trouver de la part de Bocchus. Sincérité de Dabar. Irrésolution du Roi de Mauritanie, ses desseins, & sa conduite. Entrevûë de Sylla, de Bocchus, & d'Aspar. Harangue de Sylla. Reponse du Roi. Entretien secret du Roi, & du Proquesteur; Dabar en est le seul témoin, comme interpréte. Sylla obtient du Roi aprês bien des repugnances, qu'il lui livreroit l'Usurpateur, sous pretexte de l'admettre au traité. Bocchus députe Aspar à Jugurtha. Défiance de cet Usurpateur: il demande Sylla pour ôtage, & le Roi de Mauritanie se joüe de sa crédulité. Etonnante situation de Bocchus. Jugurtha se met en chemin pour le venir trouver. Agitations extraordinaires du Roi de Mauritanie. Il se détermine enfin à perdre son beau-pere. Le Numide arrive. Bocchus accompagné du Proquesteur va au-devant de Jugurtha. Etrange securité de ce dernier Prince: il est saisi par quelques Mauritaniens, remis entre les mains de l'Ambassadeur Romain, chargé de chaînes, & conduit à Marius. Gloire de Sylla aprês cette conquête. Marius en est jaloux. Principes de leurs demêlez. Allegresse de l'armée Romaine au retour du Proquesteur, & à l'entrée de Jugurtha dans Cyrthe.

LIVRE CINQUANTE-QUATRIE'ME

ARrivée de Jugurtha à Rome. Marius est décrié par les Patriciens jaloux de ses victoires. Le Peuple & ses Tribuns lui rendent justice. Q. Servilius Cœpion, Consul, fait modifier une Loi de Gracchus. A l'aide de L. Licinius Crassus, il par-

tage le jugement des affaires particulieres, entre les Chevaliers Romains, & les Sénateurs. Il va combattre les Cimbres dans la Gaule Narbonnoise. Conquêtes de ces Barbares, ils s'emparent de Toulouse. Trahison des Tolosates. Le Consul reprend la Ville par l'intelligence de quelques Bourgeois qui la lui livrent. Son avidité sacrilege: il fait piller les maisons & les Temples. Tradition fabuleuse. Cœpion reste avec le titre de Proconsul dans la Province Narbonnoise. Naissance de Ciceron & de Pompée. Election des Consuls P. Rutilius Rufus, & Cn. Mallius Maximus. Eloge du premier: incapacité de son Collegue. Caractere de Q. Catulus Compétiteur de Mallius, dans la recherche du Consulat. Celui-ci reçoit la commission de faire la guerre dans la Gaule Transalpine. Marius reste Proconsul en Numidie: ses occupations. Il retient Sylla auprês de lui en qualité de Proquesteur. Union apparente de ces deux grands hommes. On accorde à Bocchus la quatriême partie des Etats de Jugurtha. La République se réserve les Cantons les plus proches de la Province Africaine, & laisse le reste à Hiempsal & à Mandrestal, descendants de Massinissa. Le Sénat presse le départ de Mallius. La Province Narbonnoise est inondée de Barbares. Leur haine contre les Romains. Le Consul se broüille avec Cœpion. Leurs armées se separent, les Gaulois en triomphent de joye. Ils consacrent aux Dieux par avance les dépoüilles des Légionnaires. Ils taillent en piéces un détachement de l'armée Consulaire, & font prisonnier M. Aurelius Scaurus qui le commandoit. La terreur se répand dans le camp de Mallius. Il appelle Cœpion à

ſon ſecours. Fiére réponſe du Proconſul ; il ſe rapproche de l'armée Conſulaire. La méſintelligence des deux Chefs redouble. Induſtrie de Cœpion. Les Cimbres demandent la paix à Mallius. Le Proconſul maltraite leurs Députez. Indignation de ſes Légionnaires. Ils le contraignent à ſe transporter dans le camp du Conſul. Son opiniâtreté. Il contredit les ſentimens de Mallius devant les Ambaſſadeurs Gaulois. Les ennemis profitent de ces diviſions, forcent les deux Camps Romains & mettent à mort quatre-vingt mille Légionnaires. Les deux Généraux prennent la fuite ſuivis à peine de dix hommes. Intrepidité du jeune Sertorius. Les Gaulois accompliſſent leurs vœux. Ils pendent à des arbres les priſonniers de guerre. Deſolation de Rome. Une armée Pretoriéne eſt taillée en pieces par les Luſitaniens. Le Sénat met au nombre des jours malheureux, celui où l'on apprend ces deux triſtes nouvelles. Cœpion eſt dépoſé du Généralat. La Nobleſſe & deux Tribuns s'y oppoſent ; mais en vain. Tumulte du Peuple excité par le Tribun C. Junius Norbanus. Il chaſſe à coups de pierre les Patriciens. M. Emilius Scaurus Préſident du Sénat eſt bleſſé à la tête. Le Proconſul s'exile lui-même. Le Sénat charge le Conſul P. Rutilius de veiller à la conſervation de Rome. Nouvelles levées. On n'exempte perſonne du ſervice. Rutilius reduit ſon fils au rang de ſimple Légionnaire. Il établit des Maîtres d'eſcrime dans les armées Romaines. Conſeils de Guerre des Gaulois & des Cimbres. Ils conſultent Aurelius Scaurus priſonnier de guerre ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Généroſité de ce Conſulaire. Son amour pour la Patrie.

il

harangue ses ennemis pour les détourner de passer les Alpes. Bojorix Roi des Cimbres, le perce de son épée. Election de C. Marius, & de C. Flavius Fimbria. On passe en faveur du premier les régles ordinaires. Sa surprise & sa joye. Il arrive à Rome Il part aussi-tôt d'Afrique. Il triomphe. Appareil de son triomphe. Jugurtha & ses enfans captifs, & enchaînés devant le char de Marius en font le plus bel ornement. Sentiments des Romains à la vûë de ces illustres Captifs. Mort de Jugurtha, six jours aprês le triomphe. Marius convoque le Sénat. Nouvelle distinction qu'il s'attribuë. Indignation des Sénateurs à ce sujet. Marius préfére les Légions de Rutilius, aux vieux soldats qu'il avoit ramenés d'Afrique, & qu'il laisse sous la conduite de Fimbria son Collégue. Audace des Tribuns du Peuple. Cn. Domitius Enobarbus fait condamner à l'amende par le Peuple, M. Emilius Scaurus. Motifs de cette condamnation. Probité de Domitius. Il porte une nouvelle Loy contre les Pontifes. Ménagement frivole qu'il employe. Il est élû suprême Pontife. Il défére devant le Peuple M. Julius Silanus, qui avoit été défait par les Cimbres. Junius est absous. Cassius Longinus fait accepter une autre Loi, qui interdit l'entrée du Sénat aux Citoyens déshonorez. C. Servilius Glaucia renouvelle la Loi de Gracchus, qui donne seul aux Chevaliers Romains le jugement des affaires civiles. Autres Loix qu'il fait statuer en faveur des accusateurs Etrangers, & contre les concussionnaires. Tentatives de L. Marcius Philippus, pour remettre en vigueur les Loix agraires. Son dessein paroît séditieux. Sa modération. Marius se rend dans la Gau-

le Transalpine. Les Cimbres portent le ravage dans l'Espagne. Leur inconstance. Le Consul exerce ses troupes. Sa sévérité, sa vigilance. Sylla Lieutenant Général combat par ses ordres les Tectosages, & fait prisonnier de guerre Copillus un de leurs Rois. Nicoméde s'excuse d'envoyer à Marius un renfort de Bithyniens, Prétexte de son refus. Le Sénat l'approuve. Les Esclaves se révoltent en Campanie. Passion furieuse de Vettius Chevalier Romain. Il souléve sept cens Esclaves, fait périr ses créanciers, met les Bourgades à contribution, se fait déclarer Roi, & se cantonne dans des lieux inaccessibles. L. Lucullus Préteur, suivi d'une petite armée, marche contre ces Rebelles; battu à la premiere attaque, il gagne par artifice Apollonius, Général des troupes de Vettius; le traître vend au Préteur ce chef de bandits, qui se donne la mort à lui-même. Troubles de Sicile. Occasion de ces troubles. Caractere de P. Licinius Nerva, Préteur de cette Isle. Il délivre des fers huit cents Orientaux de condition libre, selon les ordres de la République, & permet aux autres de lui faire des remontrances sur l'injustice de leur esclavage. Multitude de ces malheureux. Leurs maîtres gagnent le Préteur par leurs presens. Les Esclaves se réfugient dans un azile. Nerva tente de les adoucir; ils se révoltent, égorgent deux freres riches en fonds de terre, pillent leurs fermes & s'attroupent au nombre de deux cens. Licinius compose avec un de leurs Chefs nommé C. Titinius. Caractére de ce brigand. Il livre aux Romains la troupe de ses associez. Le Préteur congédie ses troupes: Son indolence. Les Esclaves de Clonius Chevalier Romain, le massa-

erent, & se retranchent au nombre de quatre-vingt sur une hauteur. Licinius y vole sans oser les attaquer. Les mécontents, aßemblés jusqu'à huit mille, choisissent pour leur Roi Salvius joüeur de flûte. Caractere de ce Général. Il fait piller les campagnes par ses troupes divisées en trois parties. Succès de ces expeditions. Il assiége Morgantie, avec vingt mille Fantassins & deux mille chevaux. Le Préteur avec dix mille hommes, pille le camp des Esclaves, prend toutes leurs femmes, les surprend pendant la nuit proche les murs de la Ville, & les dissipe. Ils se rallient, enveloppent les Romains, & les forcent de se rendre. Ils en mettent six cents à mort; quatre mille sont faits prisonniers de guerre. Le nombre des rebelles se multiplie. Levée du siége de Morgantie. Valeur des Esclaves de cette Ville. Affranchis par leurs maîtres, Licinius les réduit en servitude. Ils se livrent aux Rebelles. Athénion Esclave Cilicien, raßemble mille de ses camarades à Egeste & à Lilybée, fait mourir son maître dont il étoit l'Intendant, & prend le titre de Roi. Sa conduite dans la levée de ses troupes. Athénion assiége Lilybée. Description de la Place. Il leve le siége. Gomon Général des Mauritaniens met son arriere-garde en déroute. Salvius offre aux Dieux des Sacrifices, fait la revûë de son armée composée de trente mille hommes, prend le nom de Tryphon, & bâtit la Ville de Triocale. Description de cette Forteresse. Il invite Athénion à s'y rendre. Complaisance d'Athénion, il y vient suivi de trois mille hommes. On l'enferme dans la Citadelle. Conduite de Marius dans la Province Narbonnoise. Son exac-

titude. Impudicité de son neveu C. Lusius Tribun Légionaire Trebonius jeune soldat, le perce de son épée pour d fendre sa pudeur, & prouve son innocence; le Consul le recompense. Marius est continué dans le Consulat pour l'année 650. On lui donne pour Collégue L. Aurelius Orestes. Les ennemis même de Marius applaudissent à cette élection. On lui laisse le soin de la guerre contre les Cimbres. Occupations d'Aurélius. Il regle les affaires de la Religion par un Décret des Haruspices. Rome expie de nouveaux prodiges arrivez à Amérie, & à Ariminum. Vanité de T. Albucius Préteur de Sardaigne; Il devient la fable de Rome. On l'exile; il choisit Athénes pour le lieu de son bannissement. M. Fulvius Préteur d'Espagne, à la tête d'une Légion & de quelques troupes Celtibériénes, s'empare du camp des Cimbres; artifice qu'il employe pour s'en rendre maître. Les Marses se jettent dans les Gaules. Sylla dans une conférence les gagne à la République. Mort de L. Aurélius Orestes. Marius laisse ses troupes à M'. Aquillius, & revient à Rome pour présider aux nouvelles Elections. Caractére de L. Apuléius Saturninus Tribun du Peuple; ses emportemens contre la Noblesse. Marius le fait servir à son ambition; & prend avec lui des mesures pour obtenir un quatriéme Consulat. Leurs intrigues. Apuléius harangue le Peuple. Marius affecte de refuser les honneurs qu'on lui décerne. Les Cimbres se répandent dans les Gaules. La frayeur publique redouble l'empressement de Rome, à élever Marius au Consulat. Il est nommé Consul pour l'année 51. malgré ses repugnances simulées. Portrait de Q. Lu-

tatius Catulus son Collégue. Nouvelle Loi d'Apuléius en faveur des soldats Vétérans de Marius. Le Tribun Bœbius s'y oppose. Le Peuple s'irrite de cette opposition. Consternation de Rome. M. Antonius purge les mers des Pirates Ciliciens. Il triomphe. Apuléius veut introduire dans le Tribunat, un affranchi nommé Equitius Firmanus; il compose une fable propre à faciliter ses prétentions. Les deux Métellus Censeurs de cette année, déconcertent l'intrigue. Apuléius insulte Metellus le Numidique: celui ci harangue la Commune. Apuléius fait citer Sempronia, contre les Loix. Constance de cette Heroïne. Résolution des Teutons & des Cimbres. Le Consul Catulus s'avance vers les Carnes pour y attendre les Cimbres. Habileté de Marius pour s'asûrer de la fidélité des Peuples de la Gaule Narbonnoise; il fait creuser un Canal depuis le Rhône jusqu'à la mer; & se campe près de là dans un poste avantageux. Approche des Teutons. Il insultent les Romains. Julie femme du Consul, lui envoye une prétenduë Prophetesse. Marius l'employe à rendre ses soldats dociles, par les voyes de la superstition. Un Teuton, d'une taille gigantesque, défie le Consul en combat singulier. Réponse de Marius. Les ennemis tentent de forcer le camp Romain. Ils sont accablez de traits par les Légionnaires Ils décampent. Le Général Romain quitte le poste qu'il occupoit; suit les Teutons en queuë, & les atteint proche d'Aix en Provence. Campement de Marius. Empreßement des troupes Romaines pour le combat. Il s'engage par occasion. Le Consul range ses Légions en ordre de bataille; & fait avancer ses Liguriens. Les Ambrons paßent

la riviere d'Arcq, donnent sur les Bandes Liguriennes, & les mettent en déroute ; mais bien-tôt culbutez par les Légionnaires, ils prennent la fuite. Défaite de ces Barbares ; fureur de leurs femmes. Elles demandent à capituler; on n'écoute point leurs priéres. Elles égorgent leurs enfans, & s'arrachent la vie. Leur amour de la pudicité. Claudius Marcellus s'embusque pendant la nuit par ordre de Marius, avec un détachement de Cavalerie, composé des valets de l'armée. Teutobocchus Général des Teutons range ses troupes en bataille. Le Consul dispose son Infanterie, sur la colline qu'elle occupoit, & permet à sa Cavalerie d'insulter les Barbares. Stratagême qui donne aux Romains la victoire. Impatience des Teutons ; ils s'avancent contre les Légions qui les accablent de traits : ils grimpent sur la colline, combattent l'épée à la main, & sont renversez. Marcellus les enveloppe ; ils prennent l'épouvante : massacre épouvantable de ces Barbares ; jusqu'au nombre de deux cens quatre-vingt-dix mille ; on pille leur camp, & leur Général est fait prisonnier. Allégresse de Rome à cette nouvelle. Butin prodigieux. Le Consul s'en réserve ce qui pouvoit décorer son triomphe, en laisse aux soldats une grande partie, & consacre le reste au culte des Dieux : il leur fait un grand Sacrifice. On l'éleve au Consulat de l'année 652. pour la cinquiême fois avec Manius Aquillius. Portrait de ce dernier. Lutatius Catulus reste avec le titre de Proconsul à la tête de son armée. On expie de nouveaux prodiges. Loi portée contre les Parricides. Superstition nouvelle abolie dans Rome. Les Cimbres traversent les Alpes. Le Procon-

ſul Catulus, par le conſeil de Sylla établit deux camps ſur les bords de l'Athéſis. Deſcription de ces retranchemens. Les Barbares paſſent la riviere. L'induſtrie qu'ils employent, leur réuſſit. La terreur s'empare des Romains, ils prennent la fuite, malgré les remontrances de Catulus. Le Proconſul ſauve l'honneur de la République. Quelques Chevaliers s'enfuyent juſques à Rome. Scaurus fait défenſe à ſon fils, qui étoit de ce nombre, de paroître devant lui: déſeſpoir de ce jeune Romain; il ſe tuë. Reſiſtance courageuſe d'une Légion Romaine. L. Opimius défié en duel, met à mort un Cimbre d'une taille giganteſque. Petreius Centurion perce de ſon épée un lâche Tribun. Choiſi pour commander la troupe, il capitule avec les ennemis à des conditions honorables. Serment qu'il exige des Cimbres. Ses Légionnaires ſe joignent au gros de l'armée. Catulus traverſe le Pô. Ingenieux ſtratagême, qui le met en ſûreté contre les Cimbres. Inaction des Barbares. Motifs de cette inaction. Le Sénat rappelle Marius, & lui offre le triomphe. Marius le refuſe. Par ordre des Peres Conſcripts, il joint ſes troupes à celles de Catulus: il en eſt déclaré Généraliſſime. Elles repaſſent le Pô; & campent ſéparément, ſans s'éloigner. Jalouſie de Marius contre Sylla, Lieutenant Général de Catulus. Sylla l'aigrit de plus en plus par des offres malignes. Les Cimbres envoyent des Députez aux Généraux Romains. Les Ambaſſadeurs expoſent leurs prétentions. Marius les irrite par ſes plaiſanteries. Ils le menacent. Le Conſul leur montre dans les fers Teutobochus, & les autres Chefs de l'armée Teutone. Bojorix leur Roi vient défier Marius, & lui deman-

der un jour & un lieu pour combattre. Le Romain lui assigne la plaine de Verceille. Dénombrement des deux armées. Marius fait paroître son habileté. Description de l'armée des Cimbres. Les Généraux Romains offrent aux Dieux des Sacrifices. Disposition de leurs troupes. Marius détache ses deux aîles, & s'écarte du corps de bataille, pour suivre la Cavalerie des Barbares : leur Infanterie vient tomber sur les Légions de Catulus & de Sylla. Un accident imprévû favorise leur attaque. Intrépidité des Romains. Les Cimbres perdent courage. Leurs propres Escadrons les mettent en désordre. Carnage effroyable. Les vainqueurs volent au pillage du camp des vaincus. Ferocité des femmes Barbares. Elles accablent de traits les Romains & les Cimbres, étouffent leurs enfans & se donnent la mort. Les Rois ennemis Bojorix, & Luig meurent les armes à la main. On fait prisonniers de guerre Clodic, Sesorix, & soixante mille de leurs sujets ; six-vingt mille restent sur le champ de bataille. Les Romains ne perdent que trois cens hommes. Catulus remporte l'honneur de la victoire. La populace l'attribuë toute à Marius, & le comble d'honneurs à son entrée dans Rome. Description du triomphe des deux Généraux. Le Consul fait bâtir un Temple à la Vertu & à l'Honneur. Dédicace de ce Temple. Catulus fait aussi construire un Temple magnifique à la Fortune. La Lusitanie se révolte ; on assoupit la sedition. Le Préteur L. Licinius Lucullus passe en Sicile avec une armée de plus de quatorze mille hommes. Tryphon délivre Athénion. Celui-ci marche contre les Romains avec un corps de quarante mille Esclaves. Bataille de Scirtée ; courage des Re-

belles.

belles : leur Commandant est blessé ; ils se débandent. Plus de vingt mille restent sur la place. Les autres refugiez dans Triocale, que Tryphon avoit abandonnée, perdent courage. Athénion oblige les Romains de lever le Siége. Lucullus accusé de concussions est condamné au bannissement. Mort de Tryphon. Athénion défait le Préteur Servilius ; & met son camp au pillage. Inaction de Servilius. Le nouveau Roi des Esclaves porte le désastre dans toute la Sicile ; assiége Messane, & s'efforce de la surprendre. Motifs de cette entreprise. Il manque son coup, retombe sur Macella, s'en empare, s'y établit, & ravage toute la Contrée, par ses détachemens. Le Consul Aquillius vient lui faire la guerre. Ses précautions pour fournir à ses troupes le necessaire. Il réduit les rebelles à la disette. Bataille décisive. Valeur des deux armées. Combat singulier d'Aquillius, & d'Athénion. Le Consul blessé à la tête, met à mort le Roi des Esclaves. Deroute des ennemis. Les Romains en font un épouvantable massacre. Dix mille enveloppés dans leurs retranchemens, se donnent la mort. Enfin réduits à mille hommes sous un chef nommé Satyrius, ils composent avec Aquillius. Destinez aux combats des Gladiateurs, ils meurent par la main les uns des autres. Aquillius reçoit les honneurs de l'Ovation.

LIVRE CINQUANTE-CINQUIEME.

ETat de la République Romaine, dans l'année 652. Description des mœurs des Romains. Ambition de Marius & de Sylla. Leur mésintelligence. Marius

brigue un sixiéme Consulat; il en écarte Metellus le Numidique, & se fait élire Consul de l'année 653. Caractere de son Collégue L. Valerius Flaccus. Marius s'unit avec L. Apuléius Saturninus, & le Préteur Servilius Glaucia. Portrait de ces trois hommes. Marius s'efforce en vain de faire nommer Apuléius Tribun du Peuple. On lui préfére A. Nonnius. Portrait de ce Tribun. Fureur d'Apuléius. Il fait assassiner Nonnius, & se fait élire en sa place par artifice. Marius authorise son crime, & son élection. Caractere de Glaucia; il se broüille & se réunit avec Apuléius. Mithridate Roi du Pont, envoye ses Ambassadeurs à Rome; Apuléius les insulte; ils s'en plaignent au Sénat. Le Peuple force le Sénat d'absoudre le Tribun. Apuléius fait passer un Edit injuste en faveur des soldats de Marius, & leur transporte le Domaine des terres conquises. Nouvelle Loi d'Apuléius; ses Collégues s'y opposent. Empresement du Peuple pour l'établissement de cette Loi. Cœpion déconcerte ce projet. Caractere de Cœpion, & de ses Partisans. Audace d'Apuléius: il insiste sur la Loi, & y ajoûte une nouvelle clause. Les Tribus de Rome le traversent. Il fait venir les Tribus Rustiques: combat entre les unes & les autres. Les Tribus Rustiques à la suite d'Apuléius s'emparent du Champ de Mars aprês bien des violences, & font passer la Loi: Marius en fait rapport au Sénat. Sa dissimulation. Il tend un piege à Métellus. Fermeté de ce Heros. On le condamne au bannissement. Les dissensions se raniment. Le Peuple & la Noblesse se défient également de Marius. La populace délivre Equitius de prison, & le procla-

me Tribun du Peuple. Fureur de Glaucia pour obtenir le Consulat contre les Loix. Il fait assassiner Memmius son Competiteur. Harangue secrette d'Apuléius à ses Partisans qui le nomment Imperator. *La conspiration éclate dans Rome. On en demande vengeance. Arrêt du Sénat. Marius exhorte le Peuple à sauver la République ; tous les Romains s'arment contre les Rebelles. Courage de M. Emilius Scaurus, de Q. Scævola, & de toute la Noblesse. Elle marche sur les pas des Consuls. Les Tribus Rustiques livrent combat dans la place publique. Apuléius fait une sortie & leur facilite une retraite sur le Capitole. Marius assiége la Forteresse. Il fait couper les canaux qui portoient de l'eau sur la montagne. Soif insupportable des révoltez. Fureur de Sausféius. Apuléius & Glaucia envoyent des Députez au Consul. Il promet la vie sauve aux Conjurez, & leur permet de sortir du Capitole. Glaucia se retire chez Claudius. Le Peuple le met à mort, & maßacre Dolabella son frere & L. Geganius. Marius fait enfermer Apuléius, & le reste de la troupe dans un vieux Palais. Le Peuple enfonce les portes, accable de pierres les Rebelles, & déchire en piéces le corps d'Apuléius. On annulle toutes les Loix de son Tribunat. Pompéius Rufus, & Porcius Cato Tribuns du Peuple demandent le retour de Metellus. Son fils se prosterne devant les Tribus. P. Furius un des Tribuns, le rejette avec hauteur. Portrait de Furius; il rend la tentative inutile. Election des Consuls M. Antonius, & A. Posthumius Albinus, pour l'année 654. Le premier reste dans Rome, le second*

va combattre les Thraces. On purifie la Ville, & on expie de nouveaux prodiges. Description de la Cérémonie. Naissance de Jule Cesar. M. Antonius s'efforce d'appaiser les troubles de la République. Tranquillité des spectacles, sous l'Edilité de C. Claudius Pulcher. Leur magnificence. Sextus Titius renouvelle les Loix Agraires. Portrait de ce Tribun du Peuple. Le Sénat lui oppose M. Antonius. Audace de Titius. Il harangue le Peuple. Réponse du Consul; le hazard le seconde. Le Tribun est condamné à l'exil. P. Furius est accusé par C. Canuléius, & lapidé par la populace. Courage de Q. Calidius Tribun du Peuple. Marius s'efforce en vain d'empêcher le rappel de Metellus, qui reçoit à Tralles la nouvelle de son retour. Sa modération. Allegresse de Rome au retour de ce Heros. Jalousie de Marius. Il s'exile à Pessinonte. Metellus presente aux Tribus P. Cæcilius Metellus son parent. Celui ci est élu Consul avec T. Didius pour l'année 655. Les nouveaux Consuls portent de nouvelles Loix, pleines de sagesse. On nomme Marius Juge d'Aquillius accusé de concussions. Harangue d'Antonius défenseur de l'Accusé. Elle fait verser des larmes à Marius. Aquillius est absous. Le sort donne le département de l'Italie au Consul Metellus, & l'Espagne à Didius. Révolte des Espagnols. Didius conduit en Espagne Sertorius. Victoire du Consul. Sertorius conduit sa troupe à Castulon, elle se débauche. Conspiration des Castuloniens & des Girisenes. Ceux-ci entrent dans Castulon & font main basse sur quelques Romains. Sertorius se sauve, rallie ses gens, rentre dans la Ville, passe tous les

conjurez au fil de l'épée, fait prendre à ses soldats les habits des ennemis, surprend Girisenium, en fait périr les habitans, ou les reduit à l'esclavage. Didius fait raser Termantie, & s'empare de Colenda. Maßacre d'une peuplade d'Espagnols. Bravoure des Celtibériens. Didius use d'un stratagême qui les soumet. L. Cornelius Dolabella remporte de grands avantages dans l'Espagne Ultérieure. C. Plautius Decianus est condamné à l'exil. Occasion de son bannissement. Caractere de ce Préteur. Le Tribun Plautius Sylvanus renouvelle les Loix agraires, sa moderation. Harangue de Duronius contre les Loix somptuaires. Portrait de ce Tribun. Les Censeurs le notent d'infamie, & le retranchent du Sénat. Licence des Romains. Départ de Q. Mucius Scévola Proconsul d'Asie, & de P. Rutilius Rufus, pour cette Province. Etat où ils la trouvent. Scévola réprime la licence des Chevaliers Romains par son exemple, & par son équité. Les Asiatiques lui décernent une Fête. L. Domitius aidé de quelques Romains de probité, rétablit la paix dans la Sicile. C. Sextius Calvinus repouße les attaques des Thraces. Cn. Cornelius Lentulus, & P. Licinius Craßus, sont élûs Consuls pour l'année six cents cinquante six. Marius irrite Mithridate. Il revient à Rome. Election des Censeurs L. Valerius Flaccus, & M. Antonius. Duronius accuse ce dernier d'avoir brigué les Charges. Soixante-cinquiême Lustre. Nouveaux Consuls de l'année 657. Cn. Domitius Ahenobarbus, & C. Caßius Longinus. Ptolomée Physcon Roi d'Egypte donne par testament la Cyrénaïque à Ptolomée Apion son fils naturel, qui légue ce Royaume au Peuple Romain. Ro-

me s'en met en possession. Le Sénat déclare la Nation libre. Tribut qu'il en exige. Election des Consuls L. Licinius Crassus, & Q. Mucius Scævola pour l'année 658. Caractere des deux Consuls. Ils parlent au Sénat contre les Alliéz intrus parmi les Citoyens de Rome, & dressent une Loi qui les prive du droit de Bourgeoisie. Le Sénat & le Peuple l'authorisent. Le Tribun C. Junius Norbanus accuse Servilius Cœpion. Le Consul Crassus prend sa défense. Les Tribuns L. Aurelius Cotta, & L. Antistius s'opposent à l'accusation. Norbanus les fait écarter par une grêle de pierre. On condamne tumultuairement l'accusé au bannissement. Il se retire en Asie. L. Antistius s'exile volontairement & l'y accompagne par générosité. Scævola raméne ses Légions de la Gaule Transalpine avant la fin de son Consulat. Désintéressement de Scævola. Crassus cherche dans la Gaule Cisalpine des ennemis à combattre, défait quelques brigands, & demande le triomphe. Le seul Scævola s'y oppose, & en rendant justice au mérite de son Collegue, il fait prévaloir son opposition. Papirius cherche les occasions d'accuser Crassus, & rend témoignage à son intégrité. Election des Consuls L. Domitius Ahenobarbus, & C. Cælius Caldus, pour l'année 659. Eloge de C. Fontéius, & de L. Cornelius Dolabella Competiteurs de Cœlius. On admet des Patriciens parmi les Tribuns du Peuple. Sagesse de leur administration. P. Sulpicius Rufus, à l'instigation de Scaurus, accuse Norbanus de sédition. Antonius plaide la cause de l'accusé, & le fait absoudre. Election des Consuls M. Herennius & C. Vale-

rius Flaccus pour l'année 660. Portrait du premier. Eloge du second. Sylla brigue les dignitez. Le Peuple lui refuse la Préture. Quelques années aprês il obtient celle de Rome & ensuite celle d'Asie, sans passer par l'Edilité. Le nouveau Préteur donne aux Romains le spectacle d'un combat de cent Lyons que Bocchus lui envoya, avec des Chasseurs. Nouvelle espece de procés. Scævola & Crassus plaident dans cette cause. Decision de l'affaire. P. Rutilius Rufus accusé de concussion, est condamné à l'exil. Il se retire à Smyrne. Election des Consuls C. Claudius Pulcher & M. Perperna pour l'année 661. Rome oblige Mithridate de rendre la Scythie à ses anciens Maîtres. Ce Prince assassine le jeune Ariarathe Roi de Cappadoce. Mort du frere d'Ariarathe. Laodice leur mere, sœur de Mithridate mariée à Nicoméde Roi de Bithynie suppose un troisiême fils du Roi de Cappadoce, & le conduit à Rome. Gordius Agent de Mithridate combat la fraude par la fraude. Le Sénat déclare le Royaume de Cappadoce vacquant, & l'érige en République. Les Cappadociens demandent un Roi, & l'obtiennent. Ils choisissent Ariobarzane, & Rome l'agrée. Tigrane Roi d'Arménie, à la sollicitation de Mithridate, fait entrer ses troupes dans la Cappadoce, sous les Généraux Mithras, & Bagoas. Le Sénat ordonne le rétablissement d'Ariobarzane. Sylla défait Gordius. Revenu à Rome, il détourne une accusation intentée contre sa personne. Demêlez des deux Censeurs Cn. Domitius Ahenobarbus, & L. Craßus. Ils font fermer les Ecoles des Rhéteurs. Election des Consuls Sext. Julius Cæsar, & L. Marcius Philippus pour l'annnée 662.

Le Tribun Livius Drusus harangue le Peuple, qui l'applaudit. Il porte une Loi qui est contredite. Drusus la fait passer. Il propose d'accroître le Sénat de moitié. Les Chevaliers & les Sénateurs s'y opposent. Antipathie de ces deux corps. Q. Servilius Cœpion se met à la tête des Chevaliers Romains, & le Consul Marcius Philippus se fait l'agent du Sénat. Rupture entre Cœpion & Drusus; leur rivalité. Ils se nuisent l'un à l'autre. Scaurus, & le Consul Marcius exhortent le Tribun à humilier les Chevaliers, & deviennent ses ennemis personnels. Marcius interrompt le Tribun haranguant dans les Comices; & le Tribun fait conduire Marcius en prison. Les Peres Conscripts l'envoyent sommer de comparoître. Réponse de Drusus. Lâcheté du Sénat. La fermeté du Tribun le déconcerte. Celui-ci menace Cœpion du dernier supplice. Son embarras, sa mélancolie. Il tombe du mal caduc devant tout le Peuple. Regrets des Alliez. Reproches du Peuple. Drusus informe les Consuls d'un complot formé contre leurs vies par les Alliez. Les Consuls & Cœpion conspirent à sa perte. Ils attirent à Rome grand nombre d'Etrusques & d'Ombriens. On accuse le Tribun, il harangue le Peuple. On l'assassine. Ses dernieres paroles. Pureté de ses mœurs. Son amour pour la Patrie. Le Sénat refuse de vanger sa mort, & casse toutes ses Loix. Varius obtient du Peuple qu'il soit informé contre ses Partisans; ils sont jugez par les Chevaliers. L. Calpurnius Bestea & M. Aurelius Cotta s'exilent volontairement. Mummius est relegué à Délos. Varius cite Scaurus à comparoître devant le Peuple. Défense de Scaurus. On l'absout, & son Accusateur

Accusateur est insulté. Présent de Bocchus à la République. Le Sénat le fait placer dans le Capitole. Fureurs de Marius contre Sylla. Cn. Domitius détourne Pompedius Silo Chef des Marses, de saccager Rome. Mort de L. Crassus. Ciceron prend la robbe virile, & fréquente le Barreau. Election des Consuls L. Julius César & P. Rutilius Lupus pour l'année 663. Caractere de L. César. Révolte des Italiens. Ils choisissent Corfinium pour leur Capitale Description de cette Ville. Les Révoltés y conduisent les ôtages de chaque Nation, des armes & des vivres. Les Romains répandent des Espions dans l'Italie. Asculum se révolte : on en avertit le Proconsul Q. Servilius ; il entre dans cette Place, trouble les jeux publics, & menace les Asculans ; ils le mettent à mort avec tous les Romains de sa suite. César a le Samnium pour département ; & le païs des Marses tombe en partage à Rutilius. Les Alliés choisissent pour leurs Consuls Q. Pompedius Silo, & C. Aponius Mutilus. Noms des Préteurs & des Officiers qu'ils élisent. Pompéius assiége Asculum. Les Asculans mettent ses troupes en déroute. Les Rebelles envoyent des Deputés à Rome. Ils haranguent le Sénat. Réponse du Sénat. Son indignation. Les Picentes mettent à mort les Romains de leur Territoire, & sous la conduite d'un Pirate Cilicien pillent les environs des Villes fidelles. Constance des Bourgeois de Pinna, des Latins, des Ombriens, & des Etrusques. Sertorius amene un secours de Gaulois, & les Rois d'Orient envoyent grand nombre de soldats à la défense de Rome. Le Consul Rutilius accuse Marius & d'autres Officiers de trahison. Perquisitions

contre les traîtres. C. Perperna offre le combat à Presentéius, & perd quatre mille hommes. Le Consul le dépoüille du Commandement, & joint ses troupes à celles de Marius. Campement des deux armées Romaines. Les Légions Consulaires donnent dans une embuscade, & perdent huit mille hommes. Le Consul & grand nombre de Noblesse restent sur la place. Marius se rend maître du camp de Vettius Cato. On porte à Rome le corps de Rutilius. Réglement des Alliez. On multiplie à Rome les sentinelles & les corps de garde. Le Sénat partage entre Marius & Q. Cœpion les troupes Consulaires. Les Rebelles enveloppent l'armée de Cœpion, & la taillent en pieces. Mort de Cœpion. Le Sénat établit Marius unique Général dans le païs des Marses. Marius Egnatius surprend Venafre, & met à mort la Garnison Romaine. Nole se rend à Aponius, & lui livre deux mille Romains commandés par L. Posthumius. Conquêtes d'Aponius. Fidélité de Nucërie. Lamponius défait huit cents hommes commandez par M. Licinius. Exploits de Judacilius. Vettius Cato défait le Consul L. Cæsar, & lui tuë deux mille hommes. Aponius fait insulter le camp Romain. Cæsar met ses troupes en déroute, & Marius Egnatius met en desordre les troupes de Cæsar. Marius met en fuite les Marrucins & les Marses. Sylla en fait un grand carnage. Mort du Général Herrius Asinius. Pompédius outrage Marius. Reponse de Marius. Sulpicius met le feu au camp d'Afranius. Mort d'Afranius. Défaite de ses troupes. Pompéius investit Asculum. Les Soldats de Marius prennent la fuite. Il renonce au

Généralat. Les Ombriens & les Etrusques se révoltent. Les affranchis sont enrôlez par ordre du Sénat. L. Porcius & Aulus Plotius défont les nouveaux rebelles. L. Julius Cæsar donne par une Loi Consulaire le droit de Citoyens Romains à tous les Alliez d'Italie. Le Sénat la ratifie. Démêlez des Tribuns & des Peres Conscripts. On suspend l'execution de la Loi Varia. Condamnation de Varius. Election des Consuls Cn. Pompéius & L. Porcius Cato pour l'année 664. Ce dernier prend le commandement de l'armée de Marius, & Cn. Pompëius continuë le siége d'Asculum, où il renforce ses troupes. César taille en piéces huit mille soldats d'Aponius. Pompéius fait passer au fil de l'épée dix-huit mille Marses, & Francus leur Général. Judacilius traverse le camp du Consul, entre dans Asculum, harangue les Asculans, & fait égorger les ennemis qu'il a dans la Ville; ses dernieres paroles. Il s'empoisonne. Le Préteur Sempronius condamne les créanciers à perdre tous les interêts de leurs prêts. Murmures de la populace. Elle massacre Sempronius. Le Peuple authorise la Loi Julia. Les Censeurs L. Julius César, & P. Licinius Crassus célébrent le soixante-septiême Lustre. Pompéius défait Vettius Cato. Entrevûë de ces deux Généraux. Le Consul Porcius Cato repousse les Marses jusqu'au lac Fucin. Sa mort. Ses soldats sont taillez en piéces. Le Proconsul Cosconius défait Marius Egnatius. Celui-ci perd la vie. Réponse de Cosconius au défi de Trébatius. Il met ses troupes en déroute, & lui tuë quinze mille hommes. Sylla prend Stabies, & la met au

pillage. A Posthumius traite mal ses Légions. Elles le maßacrent. Sylla défait Cluentius, il harangue ses troupes, défait une seconde fois Cluentius & lui tuë trente mille hommes. Il remporte sur lui une troisiême victoire. Mort de Cluentius, & de vingt mille Samnites. Sylla fait un grand massacre des troupes d'Aponius. Les Asculans périßent sous la hache des Licteurs. Election des Consuls L. Cornelius Sylla, & Q. Pompéius Rufus. Sylla épouse Cæcilia Metella.

LIVRE CINQUANTE-SIXIE'ME.

LE sort décerne à Sylla élu Consul avec Q. Pompéius Rufus, le commandement de l'armée Romaine en Asie contre Mithridate. P. Sulpicius Tribun du Peuple se déclare contre les prétentions de Caïus César, en faveur de Sylla. Il se livre ensuite au parti de Marius, & interpose son crédit auprês du Peuple pour faire tomber à ce dernier le département d'Asie. Intrigues de ce Tribun. Ses précautions pour se rendre maître des suffrages. Il propose deux Loix, l'une préjudiciable aux Sénateurs, l'autre favorable aux Etrangers qui tout récemment avoient obtenu le droit de Bourgeoisie Romaine. Il demande le rapel des exilés de sa faction, & l'obtient. La Lucanie persiste dans la révolte. Gabinius marche contre les Rebelles, & périt dans cette expédition. Réduction des Marrucins, des Vestins & des Péligniens. Fin tragique de Vettius leur Général, & de l'Esclave qui lui avoit donné le coup de la mort pour le délivrer d'une honteuse

servitude. Les Marses sont domptés & forcés de demander la paix. Défa te de Pompédius, un des principaux Chefs de la Confédération, & sa mort. Sylla met le siége devant Nole. Il quitte son armée & revient à Rome, pour s'opposer aux violences du Tribun Sulpicius. Portrait de ce Tribun. Il se fait l'instrument des fureurs & de l'ambition de Marius. Les deux Consuls Sylla & Pompéius s'unissent contre le Factieux Tribun. Décret des Consuls pour rendre le calme à la République. Sédition excitée dans Rome à l'occasion de ce Décret. Mort tragique du jeune Pompéius fils du Consul. Sylla poursuivi par les séditieux se réfugie dans la maison de Marius son ennemi; & n'échappe au danger, qu'après avoir cassé son Décret. Il rejoint ses troupes occupées devant Nole. Entreprises de Sulpicius pour faire accorder à Marius le département d'Asie. Le Peuple se rend aux volontés du Tribun, & substituë Marius à Sylla. Celui-ci se dispose à vanger cet affront. Harangue artificieuse qu'il fait à son armée. Ses soldats font ressentir les premiers effets de leur fureur à deux Envoyés de Marius. Sylla se prête à l'impétuosité de ses Légionaires, & les conduit à Rome. Consternation de cette Capitale. Le Sénat députe deux Préteurs pour arrêter la marche de Sylla. Ils n'échappent qu'avec peine à la rage du soldat. Violences de Marius & du Tribun Sulpicius. Quintus Pompéius déposé des fonctions du Consulat par le Tribun, se joint à Sylla. Allarmes de Marius. Propositions de paix rejettées. Sylla se rend maître de Rome. Défaite de Marius & sa fuite. Mort de Sulpicius trahi par un de ses Esclaves.

Le traître est puni du dernier suplice. Arrêt de proscription contre douze des Partisans de Marius. Politique de Sylla pour se concilier l'affection du Peuple. L. Cornelius Cinna demande le Consulat pour l'année suivante. Portrait du Prétendant. Ses liaisons avec Marius. Précautions de Sylla pour s'assurer de sa fidélité. Il est élu Consul avec Cn. Octavius. L'élection de Cinna releve les esperances du parti de Marius. Histoire des disgraces & des malheurs de Marius depuis sa défaite. Sa détention à Minturnes. Sa délivrance. Sa fuite en Afrique. Il y retrouve son fils, qui lui fait le récit de ses avantures. Ses frayeurs à la vûë d'un prodige. Desseins de Mandrestal Roi de Numidie contre le jeune Marius. Concert de Sylla & de Pompéius Rufus, pour rendre le calme à la République. Dissimulation de Cinna. Pratiques sourdes de Pompéius Strabo contre Pompéius Rufus son parent. Il le fait maßacrer par des soldats apostés. Cinna leve le masque. Ses emportemens contre Sylla. Il le fait citer devant le Peuple pour rendre compte de son administration. Sylla se dérobe aux mauvais desseins de ses ennemis, en précipitant son départ. Il s'embarque pour l'Asie avec ses troupes. Tyrannie de Cinna. Il incorpore dans les anciennes Tribus les Italiens nouvellement honorés du droit de Bourgeoisie Romaine. Le Consul Octavius se déclare pour le Sénat contre les entreprises de son Collégue. Séditions éclatantes au sujet des Priviléges accordés par Cinna aux Italiens. Les deux partis en viennent aux mains dans la grande place de Rome. Carnage effroyable de part & d'autre. Fuite de Cinna. Il se retire aux

environs de Tibur & de Préneste. Il leve des troupes. Sertorius se joint à lui. Caractére de ce grand homme. Sa haine & ses préventions contre Sylla. Cornelius Cinna est déclaré par les Sénateurs déchû du Consulat. On lui substituë L. Cornelius Merula. Ce nouvel affront l'anime à la vengeance. Il gagne à son parti un corps considérable de troupes Romaines. Les Villes Alliées s'engagent sous les étendarts de Cinna. A la tête d'une armée de trente Légions, il fait trembler la Capitale. Il écrit à Marius, & aux autres Proscripts pour les instruire de ses desseins. Octavius & Merula se préparent à soûtenir un siége, & pourvoyent à la sûreté de Rome. Ils ont recours à Pompéius Strabo, qui commandoit alors une grosse armée. Politique de ce Général avant que de prendre parti. Marius sollicité par les Lettres réïtérées de Cinna, & animé par le désir de la vengeance quitte les Ports d'Afrique. Il prend terre à un des Ports d'Etrurie, il est suivi de son fils, des autres Proscripts, & de quelques Cavaliers Maurusiens. Pompéius Strabo vient offrir ses services à Cinna. Il se range du côté d'Octavius, & pourquoi. Siége de Rome par l'armée de Cinna. Marius se dispose à venir partager le commandement avec Cinna. Sertorius n'est point d'avis de le recevoir. Sa harangue à ce sujet. Marius se rend au camp de Cinna & refuse le titre de Proconsul. Ses expeditions aux environs de Rome. Premiéres hostilitez entre Pompéius Strabo, & Sertorius. Avanture tragique de deux freres, dont l'un avoit pris parti dans l'armée de Sertorius, & l'autre dans celle de Strabo. Continuation du siége de

Rome. Cinna confie le commandement d'un corps d'armée à Papirius Carbo. Embarras du Sénat & des deux Consuls. Caractére de ces deux Magistrats. Ils ont recours aux Samnites; mais en vain. Cette Nation se déclare pour Marius. Metellus conduit un renfort de troupes dans la Ville assiégée. Il se refuse aux instances des Citoyens qui le prient d'exercer les fonctions du Consulat. Action héroïque du jeune Pompée pour sauver la vie à son pere Pompéius Strabo. Il échape lui-méme à la mort. Cinna & Marius se proposent de réduire Rome par la famine. Succés de leur entreprise. Perfidie d'App. Claudius Gouverneur du Janicule. Le dessein qu'il avoit formé de livrer cette Forteresse au parti de Cinna, échouë par la valeur des troupes Consulaires. La peste désole l'armée de Pompéius Strabo, & se communique dans celle d'Octavius. Mort funeste de Strabo. Son caractére. Sa mémoire est en execration. La famine se fait sentir à Rome. Mouvements d'Octavius, de Crassus & de Metellus, pour faciliter les convoys. Cinna déconcerte leurs projets. Irrésolutions du Consul Octavius. Désertion des Citoyens, & des soldats de l'armée Consulaire. Metellus dans le desespoir de sauver Rome se retire dans la Ligurie. & de là en Afrique. Situation déplorable de Rome. Déliberations, & incertitudes du Sénat. Propositions de paix faites à Cinna par trois Députés du Corps Sénatorial. Orgueil de ce Tyran. Réponse qu'il fait aux Députés. La plûpart des Citoyens désertent de Rome & se rangent parmi les assiégeants. Action généreuse de Mérula. Il se dépouille du Consulat en faveur de Cinna pour faciliter la paix. Articles

de

de la capitulation. Ferocité de Marius. Rome ouvre ses portes aux vainqueurs. Cruautés innoüies exercées contre les plus respectables Citoyens. Mort tragique d'Octavius. Proscriptions, massacres, brigandages dans tous les quartiers de la Capitale, & dans les Villes d'Italie. Six milles Scélérats, qui composoient la garde de Marius, portent par tout la désolation. Cinna & Sertorius, purgent enfin Rome d'une troupe si detestable. Fureurs de Marius. Mort tragique du célébre Orateur Marcus Antonius, & des plus illustres Citoyens. Barbarie de Fimbria. Fuite de Metella femme de Sylla. Mort de Mérula. Marius & Cinna se donnent le titre de Consuls pour l'année 667. Le premier & son fils ne cessent de donner à Rome des Scénes tragiques. Frayeurs, & soupçons de Marius; ses débauches, sa maladie, sa mort, & son caractére.

Errata du quatorziême volume.

PAge 30. colon. 2. ligne 30. Scardrus *lisez* Scardus.
p. 74. colon. 1. ligne 17. Arimini, *lisez* Rimini.
p. 89. ligne 23. que vous traités, *lisez* que vous traite.
p. 95. colon. 2. ligne 13. pour les mettre tous, *lisez* pour les mettre tous deux.
p. 209. ligne 1. faire ſupléer par l'artifice à la force, *liſez* faire ſuppléer l'artifice à la force.
p. 262. ligne 30. Perreïus, *liſez* Petréïus.
p. 298. ligne 4. qui pſ-violence, *liſez* qui par violence. *Ibid.* ligne 5. il s'anſocie *liſez* il s'aſſocie.
p. 330. colon. 1. ligne 4. Arlance, *liſez* Arlancé.
p. 376. colon. 1. *ligne* 22. caratéres, *liſez* caractéres.
p. 397. colon. 1. ſa ſœur Julia étoit ſœur de Marius, *liſés* ſa ſœur Julia étoit femme de Marius.
p. 407. ligne 3. qu'il leur ſeroit néceſſaire, *liſez* qui leur ſeroit néceſſaire.
p. 435. colon. 2. ligne 18. pour luy le même, *liſez* pour luy-même.
p. 436. ligne 8. qui l'illuſterra, *liſez* qui l'illuſtrera.
p. 461. colon. 1. ligne 4. Sarigliano, *liſez* Carigliano.
p. 478. ligne 11. Sextus Pompeïus, *liſez* Cnéïus Pompéïus.
p. 553. colon. 1. ligne 1. ils cherchérent, *liſez* ils chargérent.
p. 570. colon. ligne 2. Bardyales, *liſez* Bardiates.

HISTOIRE




XIV. vol. 1. p.
Carte de l'Asie Mineure pour servir à l'intelligence de l'Histoire Romaine
Par Henri Liébaux Géographe de S.A.S. Monseigneur le Comte de Clermont
1730.
Milles Romains
10 50 100
Stades Grecs
100 400 800
Pont Euxin
Mer Mediterranée
Mer de Cilicie
Mer de Syrie
Mer Egée
Mer Carpathiene
Thrace
Propontide
Bithynie
Paphlagonie
Pont
Galatie
Mysie
Phrygie
Lycaonie
Cappadoce
Petite Armenie
Grande Armenie
Armenie
Lydie
Ionie
Carie
Lycie
Pisidie
Pamphylie
Isaurie
Cilicie
Cypre
Syrie
Colchide
Bosphore de Thrace
Hellespont
Byzance
Perinthe
Salmydesse
Olympiade ensuite Hadrianopolis
Hebre fl.
Calcedoine
Libysse
Nicomedie
Nicée
Heraclée
Calpes Port
Amastris
Carambis Promontoire
Zephyrium
Sinope
Gangre
Pompeiopolis
Ancyre
Tectosages
Tolistoboges
Trocmiens
Amisus
Amasie
Polemonium
Cerasunte
Trebizonde
Cotyore
Zigane
Neocesarée
Sebastopolis
Comane
Zela
Nicopolis
Sebaste
Cesarée
Mélitene
Euphrate fl.
Halis fl.
Pessinunte
Dorylée
Cotyaium
Synnade
Eumenie
Apamée
Philomele
Iconium
Lystre
Derbe
Tyane
Isaure
Antioche Col.
Apollonie
Laodicée
Colosses
Sardes
Philadelphie
Smyrne
Clazomene
Colophon
Ephese
Magnesie
Priene
Milet
Halicarnasse
Cnide
Pergame
Cizique
Lampsaque
Troie
Alexandrie
Adramyte
Lesbos I.
Chius I.
Samos I.
Icarie I.
Cos I.
Rhodes I.
Carpathe I.
Crete I.
Samonium Prom.
Xante
Patare
Myre
Phaselis
Olympe
Prom. Sacré ou Chelidonien
Side
Aspende
Selinunte
Tarse
Adana
Anazarbe
Issus
Portes de Syrie
Myriandre
Alexandrie
Rossus
Seleucie
Antioche Col.
Apamée
Laodicée Col.
Oronte fl.
Salamine
Idalie
Paphos
Amathunte
Soloé
Cerynie
Acamas Prom.
Curias Prom.
Dinaretum Prom.


Carte
de
l'Asie Mineure
pour servir à l'intelligence de
l'Histoire Romaine
Par Henri Liébaux Géographe
de S.A.S. Monseigneur le
Comte de Clermont
1730.
Milles Romains
10
50
100
Stades Grecs
100
400
800
Pont Euxin
Mer Egée
Mer Carpathiene
Mer Mediterranée
Mer de Cilicie
Mer de Syrie
Thrace
Propontide
Bithynie
Paphlagonie
Pont
Galatie
Mysie
Troade
Eolie
Lydie
Phrygie
Lycaonie
Cappadoce
Petite Armenie
Grande Armenie
Armenie
Ionie
Carie
Pisidie
Isaurie
Cilicie
Lycie
Pamphylie
Cataonie
Cypre
Syrie
Colchide
Hellespont
Bosphore de Thrace
Salmydesse
Olympiade ensuite Hadrianopolis
Hebre fl.
Byzance
Perinthe
Calcedoine
Calpes Port
Libysse
Heraclée
Nicomedie
Nicée
Lac Ascanius
Juliopolis
Proconnese Isle
Parium Col.
Sestos
Abyde
Lampsaque
Cizique
Prusiade
Apamée Col.
Apollonie
Lac d'Apollonie
Prusa
Mont Olympe
Cius
Troie Col.
Mont Ida
Alexandrie
Adramyte
Lectum Prom.
Antandre
Perperene
Pergame
Gergithos
Pitane
Teuthranie
Elée
Thyatire
Lesbos I.
Mytilene
Magnesie
Hermus fl.
Smyrne
Sardes
Philadelphie
M. Tmole
Meonie
Clazomene
Colophon
Chius I.
Ephese
Metropolis
Orthosie
Magnesie
Amyzon
Priene
Samos I.
Icarie I.
Milet
Jassus
Mynde
Halicarnasse
Cnide
Caunus
Cos I.
Rhodes I.
Carpathe I.
Samonium Prom.
Crete I.
Tenedos I.
Psylle
Tium
Bithynium
Cytore
Mastrum
Amastris
Carambis Premontoire
Zephyrium
Cimolis
Arimene
Sinope
Gangre
Pompeiopolis
Caruse
Halis fl.
Amisus
Ancone
Amasie
Polemonium
Jasonium
Cotyore
Zigane
Thie
Sedisse
Cerasunte
Hermonasse
Trebizonde
Themiscyre
Magnopolis
Domanes
Sebastopolis
Neocesarée
Comane
Zela
Lycus fl.
Iris fl.
Cabire
Draconte
Euphrate
Elegie
Satala
Suise
Carsagis
Clotedarize
Nicopolis
Sinerves
Analibe
Zimare
Arsanius fl.
Ancyre
Tectosages
Sarmallius
M. Magaba
Tavium
Trocmiens
Papyre
Mont Olympe
Corbeum
Vindie
Germe Col.
Cydisse
Tolistoboges
Aspone
Parnasse
Terme
Pessinunte
Gordie
Armorium
Dorylée
Synaos
Cotyaium
Ancyre
Synnade
Docimée
Abrostole
Eucarpie
Mont Dindyme
Hyde
Nysse
Soandus
Osiane
Corniaspe
Parnasse
Sibore
Agriane
Simos
Archelais Col.
Armaxe
Sacene
Ochres
Cesarée
Camise
Dagalasse
Sebaste
Tonose
Sasime
M. Argée
Artaxate
Horse
Zoparisse
Dague
Ariarathie
Melas fl.
Melitene
Arabisse
Comane
Cocuse
Osdare
Chiaca
Anazarbe
Pyrame fl.
Eumenie
Philomele
Sabatre
Cadyne
Lystre
Diocesarée
Iconium
Tyane
Derbe
Parlais Col.
Lalasis
Cybistre
Mopsucrene
Porte de Cilicie
Isaure
Seleucie
Apollonie
Antioche Col.
Apamée
Cybire
Colosses
Laodicée
Aulocrene
Tabes
Cragus M.
Tlos
Podalie
Myliade
Cabalie
Pinare
Araxe
Xante
Xante fl.
Limyre
Arycande
Olbie
Magyde
Aspende
Eurymedon fl.
Phaselis
Olympe
Prom. Sacré ou Chelidonien
Myre
Phellus
Patare
Melas
Side
Coracesium
M. Taurus
Selinus fl.
Selinunte
Arsinoe
Flaviopolis
Tarse
Soles
Seleucie
Adana
Mallus
Issus
Pinare fl.
Portes de Syrie
Egée
Myriandre
Alexandrie
Rossus
Seleucie
Antioche Col.
Oronte fl.
Apamée
Laodicée Col.
Dinaretum Prom.
Cerynie
Macarie
Solce
M. Olympe
Acamas Prom.
Salamine
Idalie
Paphos
Amathunte
Curias Prom.
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
43
42
41
40
39
38
37
36
35

HISTOIRE ROMAINE.

LIVRE CINQUANTE-TROISIE'ME.



A Numidie prit ſon nom de ce grand nombre [a] de *Nomades*, ou de Bergers, qui l'habitoient, & qui conduiſoient leurs troupeaux au loin, de pâturages en pâturages, ſans avoir de demeure fixe. Depuis le Fleuve [b] Ampſaga, qui ſé-

[a] Pline & Strabon donnent le nom de Nomades, non ſeulement aux peuples de la Numidie, mais encore à ceux de la Tartarie Européane, & à quelques Nations, qui habitoient aux environs de la mer Caſpienne. Quant aux Nomades établis en Afrique, Saluſte prétend qu'ils deſcendoient originairement,

paroit [a] les Numides, d'avec les Mauritaniens, la

d'une troupe d'Avanturiers Orientaux, qui passérent de la Médie, de la Perse, & de l'Arménie en Espagne, à la suite d'Hercule. Après la mort de ce Conquérant, les nouveaux venus rassemblez de ces trois contrées de l'Asie, errérent quelque tems sans Chef. Ils prirent enfin le parti de traverser le détroit, qui sépare l'Espagne de l'Afrique. Plusieurs d'entre eux occupérent les païs voisins de la mer Méditerranée. Les Perses s'étendirent au loin sur les côtes de l'Océan, ou de la mer Atlantique. Là ils pensérent d'abord à se construire des baraques, ou des cabanes, pour se mettre à couvert des injures de l'air. Mais les campagnes des environs ne fournissoient point de bois; & l'indigence où ils se trouvoient réduits, ne leur permettoit pas d'en acheter des Naturels du païs. Pour suppléer à ce défaut, ils renversérent la quille de leurs navires, en sorte qu'elle leur tenoit lieu de toit. Ils se logérent dans la concavité de chaque vaisseau, jusqu'à ce que le tems leur eût procuré les moyens de se faire des cabanes plus commodes. Alors ils recourbérent le comble de ces édifices champêtres, en forme de caréne, pour perpétuer la mémoire de leur établissement. Saluste assûre que cette façon de bâtir s'étoit conservée parmi les Numides. Il dit que de son tems, leurs cabanes étoient construites sur le même plan. Dans la suite, la nouvelle Colonie de Perses se joignit avec les Gétules, qui habitoient les terres situées au midi de Carthage; & ils se rendirent maîtres des Provinces, qui étoient à l'Occident de cette Ville. Cette Région, du nom des peuples qui s'en étoient emparés, fut appellée Numidie. Pour les Arméniens & les Médes, ils se répandirent aux environs de la mer Méditerranée, & s'unirent aux Libyens. Ceux-ci étoient en possession de la contrée, qui depuis cette union, porta le nom de Mauritanie.

b Le Fleuve *Ampsaga*, aujourd'hui le *Suf-Gémar* sépare le Royaume de Tunis de la Mauritanie Césarienne. Il va décharger ses eaux dans le Golfe de Numidie. Voyés le IX. Volume page 422. Note *a*.

a La Numidie n'eût pas toujours les mêmes bornes. Elles variérent au tems de la République de Carthage, & sous les premiers Césars. Selon Pomponius Méla, ce grand païs fut partagé, entre les Massyliens à l'Orient, & les Masséfyliens à l'Occident. Ceux-cy confinoient avec les Maures. Tite-Live, au Livre 27. remarque qu'ils habitoient la contrée de l'Afrique, qui est à l'opposite de Cartage-la-Neuve, ou de Cartagéne, Ville maritime du Royaume de Murcie. Pline, sous le nom de Numidie, ne comprend que la Région, qui commence depuis le Fleuve Ampsaga, jusqu'au *Tusca*, qu'on nomme aujourd'hui le *Guadilbarbar*. Il a son cours dans le Royaume de Tunis, & se jette dans la mer Méditerranée, près de

Tabarca. Le même Auteur, & aprês lui Ptolémée, renferme le païs des Maſſéſyliens dans la Mauritanie Céſarienne, entre l'*Ampſaga*, & le *Mulucha*, que Strabon appelle auſſi le *Molochat*. Méla, en attribuant la Nation des Maſſyliens, & celle des Maſſéſyliens à la Numidie, avoüe que la Maſſéſylie avoit pour limites, les deux Fleuves que nous venons de nommer. Mais il ajoûte, que le *Mulucha* la ſéparoit de la Mauritanie, qu'il reſſerroit apparemment dans des bornes plus étroites, contre le ſentiment de Pline, & de Ptolémée. Il reconnoît même la Ville de Cirthe pour être de la Numidie, quoiqu'elle fût placée au-delà du Fleuve *Ampſaga*. Les Grecs nommérent la Région des Numides, *Metagonitis terra*. C'eſt encore Pline & Méla qui ont fait cette remarque. Ils empruntérent cette dénomination, du Promontoire *Metagonium*, voiſin d'*Hippo-Regius*. Strabon donne à ce cap le nom de *Triton*, c'eſt aujourd'hui *Capo di Ferro*. Il eſt différent d'un autre Promontoite *Métagonium*, dont parlent Ptolémée & Strabon. Celui-ci eſt dans le Royaume de Fez, prês du Mont Abyla & de la Ville de *Ceuta*. On appelle ce dernier Promontoire *Capo di Foreas*. On doit obſerver ici, que la plûpart des Hiſtoriens, & des Géographes ont appellé la Maſſylie *Numidia Nova*, la nouvelle Numidie, ou pour la diſtinguer de la Maſſéſylie, ou par comparaiſon avec l'Etat Carthaginois, que les Romains appellérent l'ancienne Province, *Provincia vetus*, comme Appien le dit expreſſément, au quatriême Livre des guerres civiles. Pluſieurs Modernes croyent que la partie Septentrionale du Bildulgérid étoit habitée par les anciens Numides.

Pour les Mauritaniens, ou les Maures, que les Grecs ont appellés Mauruſiens; ils occupoient ces grandes Provinces de l'Afrique, qui ſont aujourd'hui la partie Occidentale de la Barbarie. La Mauritanie avoit, ſelon la remarque de Pline, un million trente-neuf mille pas en longueur, c'eſt-à-dire, environ trois cens quarante-ſept lieües, & quatre cens ſoixante-ſept milles, ou à peu prês cent cinquante-ſix lieües, dans ſa plus grande largeur. Ce vaſte païs fut connu, dans la ſuite des tems, ſous le nom de Mauritanie Tingitane, & de Mauritanie Céſarienne. La premiere, qui étoit plus avancée vers l'Occident, s'étendoit du Nord au Sud, depuis la Ville de *Tingis*, préſentement *Tanger*, juſqu'à l'extrêmité méridionale du Mont Atlas. A l'Oueſt, elle étoit terminée par le détroit de Gibraltar. Le Fleuve *Malva*, qu'on nomme aujourd'hui *Muluvai*, la bornoit à l'Orient, & la ſéparoit de la Mauritanie Céſarienne. Celle-cy avoit pour limites au levant la Maſſéſylie, ou une portion de la Numidie, au Septentrion la mer Méditerranée, au midi la Gétulie, & au couchant le Fleuve *Muluvia*. La Tingitane renferme les Royaume de Fez & de

que, jusqu'à l'Afrique [b] proprement dite. Au dessus de l'ancien Etat de Carthage, elle occupoit, dans l'intérieur des terres, une portion [c] de la Libye, jusqu'à la [d] Cyrénaïque. L'agrandissement de ce Royaume, autrefois fort resserré, étoit l'ouvrage de Massinissa, ce Roi si dévoüé aux Romains, & qui, jus-

Maroc. La Césarienne compose présentement les Royaumes d'Alger & de Trémezen. Pline attribuë la division des deux Mauritanies, à Caïus César Caligula. Selon Dio Cassius, ce démembrement ne se fit que sous l Empereur Claudius. Sextus Rufus parle de la Mauritanie Sitife, ainsi nommée du nom de sa Métropole. Cette Province, qui tenoit à la Mauritanie Césarienne, en avançant vers l'Orient, forma un troisième département, sous l'empire d'Honorius.

a Le Golphe Numidique est celui, que les Géographes modernes appellent indifféremment le Golphe *Colle*, & le Golphe de *Stora*, à cause du voisinage de deux Villes d'Afrique du même nom. Il paroît que Méla ne distingue point ce Golphe, de celui, qu'il appelle *Sinus Laturus*.

b De tout ce que les Géographes ont écrit de l'Afrique proprement dite, il résulte, qu'elle s'étendoit depuis le Fleuve *Tusca*, extrémité de la Numidie, jusqu'à l'embouchure du Fleuve Triton, près de la petite Syrte. C'est ce Fleuve à qui Marmol donne le nom de *Capés*, ou de *Rio-di-Capi*. Cette Région composoit la Province Zeugitane & la Bisacêne, qui composoit anciennement la Province Carthaginoise. A l'égard des païs situés entre les deux Syrtes, comme les Romains n'en furent jamais paisibles possesseurs, ils ne doivent pas être renfermés dans l'Afrique proprement dite.

c La Libye considérée dans sa plus grande étenduë, contenoit, selon le témoignage de Pline, la moitié de l'Afrique, c'est-à-dire, toutes les Provinces situées entre la mer Méditerranée, l'Ocean Atlantique, & l'Ethiopie. Les Géographes tant anciens que modernes divisent cette vaste région en deux parties. Ils appellent l'une Libye extérieure, ou citérieure, & l'autre Libye intérieure, ou ultérieure. La premiére renfermoit la Mauritanie entiére, l'Afrique proprement dite, c'est-à-dire, les Royaumes de Fez, de Maroc, de Tripoli, de Tunis, & celui de Barca, qui autrefois porta le nom de Marmarique, contrée de la Libye la plus voisine de l'Egypte. Pour la Libye intérieure, à peine fut-elle connuë des Anciens. Elle comprenoit la Nigritie, le païs des Garamantes, la Guinée, le desert de Zaara, &c.

d La Cyrénaïque se nomme aujourd'hui Mesrate. Cette contrée dépend de l'Etat de Tripoli. Voyés le XII. Volume page 120. Note *a*.

qu'à la mort, avoit entretenu une fidéle correspondance avec les deux Scipions, qu'on surnomma *les Africains.* En mourant, Massinissa laissa trois fils, qui, sans diviser le Royaume paternel, partagérent entre eux les fonctions Royales, & vécurent longtems dans une parfaite intelligence. Micipsa survécut à ses deux freres Manastabal & Gulussa, & occupa seul le thrône de Numidie. Ce bon Roi eut deux fils d'un légitime mariage, & qui seuls furent les véritables héritiers de la Couronne. Ce n'est pas que Manastabal, frere de Micipsa, n'eût aussi laissé deux fils, Jugurtha & Gauda. Ceux-ci n'étoient freres que de pere. Deux Maîtresses de Manastabal leur avoient donné le jour. Gulussa n'étoit pas mort non plus sans posterité. Dans sa jeunesse, il avoit eu, d'une Concubine, un fils nommé Massiva. Mais tous ces enfans bâtards n'avoient aucun droit à l'héritage de leurs peres. Ainsi le thrône de Numidie, à proprement parler, n'appartenoit qu'à Adherbal, & à Hiempsal, tous deux nés dans la pourpre. Pour Jugurtha, Gauda, & Massiva, ces fils naturels de Gulussa & de Manastabal, un défaut de naissance les excluoit de la Couronne. Aussi, quoique Jugurtha fût né avant la mort de Massinissa son grand pere; ce sage Roi ne l'avoit point reconnu pour Prince de son sang, & l'avoit condamné à la vie privée.

Cependant Micipsa, par considération pour Manastabal, fit élever Jugurtha, dans le même palais, avec les Princes ses enfans. Nous l'avons dit. Dans les exercices du corps & de l'esprit; ce fils illégitime prit bien de la supériorité, sur les deux héritiers

Saluſt. in b. Jug.

du thrône. Le Roi en conçut de la jalousie, envoya Jugurtha au siége de Numance, & compta que le hazard des combats, & que sa valeur en délivreroient la famille Royale. Le ciel en disposa autrement. Jugurtha revint en Numidie chargé de gloire, avec des lettres en sa faveur, que Scipion le destructeur de Numance écrivit à Micipsa. L'âge, & de puissans intérêts corrigérent, en apparence, les saillies de Jugurtha. Il cessa de donner des ombrages au Roi, & par une sage conduite, il trouva le moyen de lui plaire. Ce n'est pas, que dês lors Jugurtha n'eût formé le dessein, de ravir la couronne aux enfans mêmes de Micipsa. Dês le tems qu'il servoit en Espagne, sous les ordres de Scipion, le Numidien s'étoit fait des amis parmi les jeunes Officiers Romains. Il avoit pris d'eux des leçons, bien capables d'animer son ambition. *Fils de Roi*, lui avoit-on dit, *il ne vous reste qu'un pas à faire, pour monter sur le thrône. Les Princes vos cousins, jeunes, & sans mérite, ont pour pere un vieux Roi, qui bientôt doit vous laisser la place, qu'il occupe. Osés vous en emparer. Vous trouverés à Rome des amis, & des protecteurs. Avec de l'argent & de la faveur, vous pourés tout, & le Sénat n'est pas incorruptible.*

Jugurtha remporta dans son païs les idées, qu'on lui avoit inspirées en Espagne, & cultiva avec soin l'amitié de Micipsa. Ce Prince facile, trois ans avant sa mort, l'adopta, & le rendit capable de succéder à une partie de ses Etats, ou du moins d'exercer une des fonctions de la Royauté. Enfin attaqué de la maladie dont il mourut, en l'année six cent trente-cinq de Rome, Micipsa fit venir ses enfans, avec

Jugurtha ſon fils adoptif, & leur parla de la ſorte. *Je ſuis ſur le point de païer à la nature le tribut, qu'elle exige de tous les hommes. Je mourrai content, Jugurtha, ſi je puis m'aſſûrer, d'avoir trouvé un vrai fils, dans un neveu, & un frere pour mes enfans, auſſi uni avec eux, que ſi vous aviés tous trois reçu le jour de moi. Entré dans ma famille par une adoption, vous ſurpaſſés en âge, & en expérience, Adherbal & Hiempſal, dont vous êtes devenu le frere. Que votre valeur, connuë en Eſpagne & à Rome, ſerve à les ſoûtenir. Le Royaume que je vous laiſſe eſt tranquille. Malheur à celui qui le troublera! La concorde y maintiendra la proſpérité, & la déſunion en cauſera la ruine. C'eſt à vous, Jugurtha, de prévenir, par votre ſageſſe, des ruptures, qui retomberoient ſur vous. Le plus fort eſt d'ordinaire ſoupçonné d'avoir été l'aggreſſeur. Vous ſeriés accuſé ſeul, d'avoir cauſé la diſſention. Pour vous, Adherbal & Hiempſal, honorés & imités les vertus d'un parent, que ma volonté vous a donné pour frere. Se pouroit-il faire, qu'un fils de mon choix fût plus digne de regner, que mes propres enfans! A l'égard de Gauda, que je n'ai point adopté, il ne regnera qu'au défaut de mes trois fils.*

A ces mots Jugurtha ne répondit que par des pleurs, & par de feintes proteſtations. Son ambition ſe manifeſta preſque auſſitôt, que le Roi eut les yeux fermés. Après quelques jours d'un deüil de bienſéance, les trois héritiers du Royaume s'aſſemblérent, pour délibérer ſur les affaires du nouveau gouvernement. Ici s'ouvrit une ſcéne, qui commença de mettre la diviſion entre les freres. Jugurtha, comme le plus âgé, s'aſſit au milieu du thrône, pré-

paré pour les trois nouveaux Rois. Chés les Numides, comme en bien d'autres lieux, la place du milieu étoit la place honorable. Hiempſal, le plus jeune & le plus fier, ſe crut offenſé de la ſupériorité, que Jugurtha ſe donnoit.

Il avoit conçû du mépris pour un homme, qui malgré les taches de ſon origine, prenoit le pas ſur les héritiers légitimes de la couronne de Numidie. Il alla donc s'aſſeoir au côté d'Adherbal, pour lui donner la place d'honneur. Son frere eut bien de la peine à le réſoudre, d'accorder quelque choſe à l'âge, & de paſſer à la gauche de Jugurtha.

Les conteſtations ſur le cérémonial, ne furent pas plûtôt finies, que Jugurtha propoſa, d'annuller tous les Edits & tous les Actes, que le feu Roi avoit publiés, depuis cinq ans. *Micipſa*, dit-il, *devenu vieux & preſque imbécille, a rempli la Numidie de réglemens préjudiciables au bien commun.* Hiempſal prit ici la parole, & d'un air mocqueur: *J'agrée fort*, dit-il à Jugurtha, *la propoſition que vous faites. Nous commencerons par caſſer l'Acte d'adoption, qui vous aſſocie à la Royauté. Mon pere ne l'a fait que depuis trois ans, au tems de ſon imbécillité.* Le ſilence de Jugurtha fit voir, tout à la fois, ſa ſurpriſe, & ſon agitation. Ces paroles lui percérent le cœur, & ne ſortirent jamais de ſa mémoire. Il ne ſongea donc qu'à la vengeance, & toute ſon étude fut, de faire périr, ſans bruit, un jeune Prince, capable de traverſer ſes ambitieux deſſeins. Il trouva bien-tôt l'occaſion de ſatisfaire ſa haine, & de ſe délivrer du plus importun de ſes rivaux.

Micipſa, de ſon vivant, avoit caché ſes tréſor en

en divers endroits de ses Etats. L'argent du feu Roi fut donc le premier objet, qui tenta l'avidité des trois freres. Avantque de partager entre eux les Provinces, ils mirent leur principale application, à se saisir des lieux, où Micipsa avoit déposé ses effets. Hiempsal partit pour [a] Thirmida, Ville où l'on disoit que le feu Roi avoit renfermé la meilleure partie de ses richesses. Si nous en croyions un célébre Historien, nous dirions avec lui, que Jugurtha survint, livra bataille à Hiempsal, & que le jeune Prince périt dans le combat. Une authorité plus sûre nous fait croire, qu'Hiempsal perdit la vie, plûtôt par les embûches, que par les armes de Jugurtha. En effet, celui-ci trouva par hazard, & pour ainsi dire à ses côtés, un homme capable d'exécuter le fratricide, qu'il méditoit. Le principal Officier de sa garde étoit un habitant de Thirmida, & par je ne sçai quelle fatalité, le Roi Hiempsal avoit choisi sa maison, pour en faire le lieu de sa résidence. Jugurtha saisit l'occasion, & emprunta le bras du chef de ses Licteurs, pour accomplir l'ouvrage de sa vengeance. L'Officier part, sous prétexte de faire un tour en son païs, fait fabriquer de fausses clefs, pour ouvrir les portes de son logis, & se fait suivre par un détachement de soldats, dévoüés à Jugurtha. Le sommeil avoit fermé tous les yeux, lorsque l'assassin arriva. Hiempsal reposoit alors, dans la maison d'emprunt, dont il s'étoit fait apporter les clefs. Il fut

T. Livius in epi. Salust. & Florus.

[a] On ne peut rien dire de certain sur la situation de *Thirmida.* On sçait seulement que c'étoit une Ville de Numidie. Apparemment que les fortifications qui défendoient cette place, avoient déterminé Micipsa à y renfermer une partie de ses trésors.

facile à l'Envoié de Jugurtha, & à sa troupe, d'y pénétrer. Tout ce qui se présenta fut mis à mort, & le jeune Roi ne se sauva qu'à peine dans la chaumiére d'un esclave. Investi, & surpris sans défense, il perdit la vie, à la fleur de l'âge ; objet des regrets de la Numidie, qui fondoit ses espérances sur ce Prince vif, & courageux. Sa tête fut portée à Jugurtha, qui vit avec joye, cette premiére victime de son ambition.

Une si cruelle perfidie eût du révolter tous les esprits, & rendre Jugurtha odieux. Les Numides se partagérent. Ceux à qui la paix étoit chére, & qui n'aspiroient qu'à voir regner le bon ordre & l'équité, suivirent la fortune du pacifique Adherbal. L'un eut pour lui les broüillons & les ambitieux, l'autre les sages & les vertueux citoyens. Ce dernier parti fut le plus foible. Adherbal n'eut plus de ressource, que dans la protection des Romains. La Numidie, depuis longtems, étoit l'alliée de leur République, & peu s'en falloit que sa soumission aux ordres du Sénat, n'égalât celle des Provinces Romaines. Rien n'étoit plus à craindre pour les intérêts de Rome, que de voir sur le thrône des Numides, un Roi absolu, & indépendant. Quoiqu'Adherbal fût d'un esprit foible, il comprit, que tout son recours devoit être à Rome, & que Jugurtha ne pouvoit manquer d'y devenir suspect. Il fit donc sçavoir aux Peres Conscripts, l'indigne assassinat d'Hiempsal, & les violences de son frere par adoption. Comme il prévoyoit, que les délibérations du Sénat seroient lentes, il ne laissa pas de lever des troupes, pour se mettre en défense, contre les hostilités de Jugurtha.

Ce Roi belliqueux prit bientôt tout l'avantage, sur le seul rival qui lui restoit. Il assiégea des Villes, il en reçût d'autres à composition ; enfin il se rendit maître, pour parler ainsi, de tout le Royaume. Ainsi Adherbal n'eut plus d'autre azile, que Rome. Ce Roi déthrôné, ne tarda pas à s'y transporter, pour faire entenrdre ses plaintes au Sénat.

Lorsque la premiére fougue de la guerre eut fait place à la réfléxion, le rapide Conquérant considéra, que ses succês ne seroient durables, qu'autant qu'il plairoit à la République dominante. Jugurtha s'appliqua donc à la gagner, & fit les plus grands efforts, pour la ranger à son parti. Persuadé depuis long tems, que tout étoit vénal à Rome, il chargea les Députés, qu'il y envoya, d'une partie des trésors, qu'il avoit hérités. Les Ambassadeurs de Jugurtha avoient ordre, d'y prodiguer l'argent, d'y faire à leur maître autant d'amis qu'ils pouroient, & de cultiver les anciennes connoissances, que ce Roi s'étoit faites en Espagne. Les Députés Numides arrivérent fort à propos. Déja le Sénat étoit extrémement prévenu contre l'Usurpateur, & il falloit de grands intérêts particuliers, pour faire oublier les intérêts publics. Les Envoyés de Jugurtha s'acquittérent de leur commission avec succês. Ils ne trouvérent que três-peu de Sénateurs, insensibles aux présens. Enfin le jour arriva, qu'Adherbal, & les Ambassadeurs de Jugurtha furent admis au Sénat, pour y exposer leurs griefs. Le Roi fut entendu le premier ; mais il n'avoit apporté à Rome que son bon droit, & de plantives lamentations.

Salust. in bel. Jugurth.

Peres Conscripts, dit-il, *à proprement parler, je*

n'ai été que l'Administrateur du Royaume de Numidie. Rome n'a point cessé d'en être la Souveraine. Nos armes, nos revenus, nos troupes, nos Eléphans, tout a été soûmis à votre puissance, tandis que j'ai regné. C'est dans ces sentimens de soumission, que Micipsa mon pere m'a élevé. J'étois prêt à vous le prouver par des effets, lorsqu'un Tyran m'a dépoüillé. Ce qui me couvre de confusion, c'est que je vous suis à charge, avant que d'avoir pu mériter votre bienveillance, par mes services. Aussitôt déthrôné que couronné, qu'ai-je pû former pour vous, que des souhaits? C'est donc moins en mon nom, qu'au nom de mes peres, que je viens implorer votre assistance. Non, Massinissa n'est point encore effacé de votre souvenir, & les secours qu'il vous prêta, quand il fallut humilier, ou détruire Carthage, sont encore présents à vos esprits. Vous avés récompensé sa fidélité, par l'agrandissement de ses Etats, & c'est vos bienfaits qu'on m'arrache. Manes de Micipsa mon pere! de quel œil voyés-vous le fils que vous avés adopté, devenu le boureau, & le persécuteur de vos propres enfans? L'ombre de mon frere impitoyablement massacré, vous en a porté la nouvelle aux enfers! Oüi, le sort de la Numidie est aujourd'hui plus triste, qu'il ne le fut, lorsque Carthage subsistoit encore. Jugurtha est pour elle un ennemi plus furieux, que tous les Carthaginois ensemble. Nos Villes renversées, nos campagnes désolées, un Roi votre client obligé de chercher ailleurs un azile plus sûr, que dans ses Etats. Peres Conscripts, voilà les horreurs que l'Usurpateur a causées dans votre Numidie. Mes ancêtres n'ont point refusé de s'exposer, pour les intérêts de Rome, à de grands périls, & à de pénibles travaux.

La ſécurité, diſoient-ils, où nous vivrons ſous ſa protection, nous dédommagera de nos fatigues. Leurs enfans éprouveront-ils le peu de fond, qu'il y avoit à faire ſur vos promeſſes? Abandonné de mon pere, de mon frere, & de mes ſujets révoltés, à qui puis-je avoir recours, qu'à la République ma protectrice? Si vous me rejettés, où me refugierai-je? Chés des Nations, & dans des Royaumes, que nous vous avons aidés à conquérir? Notre attachement pour vous, m'a fait autant d'ennemis, qu'il y a de peuples ſur la terre. Rome eſt puiſſante, elle eſt redoutée. Que lui faut-il davantage, pour ſecourir des malheureux, qui ont négligé toute autre alliance, que la ſienne? Qui pouroit donc empêcher vos entrailles de s'émouvoir en ma faveur, que les artifices de Jugurtha? Seroit-il bien poſſible, qu'on le crût à mon préjudice, & qu'on différât à m'aſſiſter, ſous prétexte d'avoir de longues informations à faire ſur les lieux? L'invaſion de Jugurtha parle, & ſes crimes ſont avérés. O Hiempſal! ô mon cher frere, que votre deſtinée à été plus heureuſe que la mienne! Aſſaſſiné par des ordres barbares, vous reſpirés dans le lieu du repos! Pour moi je traîne, hors de mon païs, ma honte & ma miſére, ſans pouvoir vous venger. Que ne puis-je finir de ma main, ma vie avec honneur! Tout malheureux que je ſuis, je me trouve réduit à prolonger mes jours, pour n'avoir pas l'affront d'avoir cédé à la tempête. C'eſt ſur vous, Peres Conſcripts, que j'établis un reſte d'eſpérance. Ayés égard à votre gloire, à mes ancêtres, & à la majeſté de votre Empire.

Le Roi n'eut pas plûtôt fini de parler, que les Ambaſſadeurs de Jugurtha ſe préſentérent, pour lui

répondre. Leur défenſe fut courte, car c'étoit moins par le raiſonnement, que par la faveur, qu'ils prétendirent l'emporter. *Pourquoi*, dirent-ils, *imputer à Jugurtha la mort d'Hiempſal? Sa férocité naturelle a ſuſcité contre lui des Sujets mécontens. Jugurtha ſon frere doit-il être reſponſable, & des fautes d'un Aſſocié à la couronne, & des attentats d'une poignée de rebelles? Adherbal, ſur des ſoupçons mal fondés, a eu recours aux armes. Les Dieux n'ont pas ſecondé ſes efforts. Il a ſuccombé, il a pris la fuite. Qu'il n'attribuë ſes malheurs qu'à lui ſeul! Non, Jugurtha, Peres Conſcripts, n'eſt point autre, que vous l'avés connu au ſiége de Numance. Scipion fit l'éloge de ſa probité & de ſa valeur. L'une & l'autre ne ſe ſont point démenties. Micipſa a couronné ſa bonne conduite, & Adherbal a ſenti les effets de ſon courage. Voilà ſes crimes. Jugés s'il a été juſte de le déférer à votre Tribunal, & de le rendre odieux, par des gémiſſemens.*

Adherbal & les Ambaſſadeurs ſortirent de l'Aſſemblée, tandis que le Sénat délibéra. A la maniére dont les Peres Conſcripts opinérent, il fut aiſé de juger, combien l'argent de Jugurtha avoit été efficace. La dépravation des cœurs ſe fit ſentir, par les diſcours du plus grand nombre des Sénateurs. On mépriſa les plaintes d'Adherbal, on loüa le courage de ſon frere, on applaudit à ſes crimes. M. Emilius Scaurus, Préſident alors de l'Aſſemblée, & peu d'autres Magiſtrats incorruptibles, eurent plus d'égard à l'équité, & aux vrais intérêts de la République, qu'aux offres de l'Uſurpateur. Ce n'eſt pas que Scaurus fût incapable de ſéduction. Il aimoit l'argent, & ſon avarice ſe manifeſtera dans la ſuite. Mais

il étoit à la tête d'un grand corps, & son ambition le rendoit attentif à dissimuler les vices de son cœur. Il fut pour Adherbal; mais le plus grand nombre l'emporta. Sans prononcer sur la mort d'Hiempsal, & sans faire justice à Adherbal, sur les violences qu'il avoit souffertes, le Sénat décida seulement, que dix Commissaires se transporteroient de Rome en Numidie, pour y régler les partages entre les deux fréres. Lucius Opimius, ancien Consul, si connu par son zéle contre la faction de Caïus Gracchus, fut nommé chef de la commission. Tous partirent pour la Numidie, & Rome crut, que les différends des deux Rois alloient être terminés. L'or, & les artifices de Jugurtha la replongérent en de nouvelles guerres. Opimius s'étoit déclaré à Rome pour le parti de la justice. Ainsi Jugurtha avoit lieu de craindre son arrivée, & ses décisions. Cependant, à force de caresses, & de présens, il sçut adoucir ce Juge formidable. Le vengeur de la République contre Gracchus & ses partisans, ne fut pas à l'épreuve des immenses largesses, qu'il reçut de Jugurtha. Les autres membres de la commission, du moins pour la plûpart, se laissérent aussi corrompre par la même voye, & l'Arrêt qu'ils portérent fut tout à l'avantage du fils adoptif, au préjudice du véritable fils de Micipsa. Ils attribuérent à Jugurtha la portion du Royaume, la plus peuplée d'hommes belliqueux, & la plus fertile en grains; c'est-à-dire, le côté occidental de la Numidie, par où elle touchoit à la Mauritanie. Le partage d'Adherbal fut la Numidie orientale, région plus ornée de maisons de plaisance; mais plus stérile, plus deserte, & moins riche, quoiqu'elle

eût un plus grand nombre de ports. Cette injuste distribution fournit, au plus furieux des deux freres, le moyen de reprendre les armes, & de continuer la guerre. Cependant Adherbal se soûmit au jugement des Commissaires, & ne songea qu'à regner paisiblement, sur les Sujets, que Rome lui avoit assignés. C'étoit un Prince pacifique, d'un esprit doux, plus disposé à souffrir les injures, qu'à les repousser.

A peine les dix Commissaires étoient-ils arrivés à Utique, pour se rembarquer, que Jugurtha fit des préparatifs, qui rendirent sa bonne foi suspecte. L'expérience qu'il avoit faite de la facilité des Romains à se laisser corrompre, l'enhardit à ne rien ménager, pour se rendre maître de la Numidie entiére. Il entra donc, à main armée, sur les frontiéres du Royaume de son frere, y commit des hostilités, porta le fer & le feu dans les campagnes, & pilla les bourgades. Son dessein étoit, d'attirer Adherbal au combat. Ce Prince timide se contenta, d'envoyer à Jugurtha une Ambassade, pour se plaindre à lui-même de ses injustes procédés. Les mauvais traitemens que reçurent ses Ambassadeurs, à la Cour de son frere, n'irritérent pas Adherbal, jusqu'à lui faire prendre les armes. Patient jusqu'à l'excês, il ne compta que sur l'équité des Romains, & crut que ses plaintes au Sénat seroient plus efficaces, que la force, & que la violence. Foible ressource des malheureux, que la protection d'une République, où tout étoit vénal, & qui se livroit au plus offrant! L'idée qu'en avoit conçûë Jugurtha étoit plus juste, & plus vraïe. Il compta plus sur des expéditions militaires, qu'il ne craignit les menaces des Romains. Il avoit dans ses trésors

trésors de quoi se précautionner contre leurs ressentimens.

Ce ne fut donc plus avec des détachemens, que Jugurtha insulta son frere, ni par des courses, qu'il ravagea son païs. A la tête d'une grosse armée, il entra sur ses terres, & vint camper aux environs de [a] Cirtha. Enfin la crainte & l'extrémité du péril ranimérent la langueur d'Adherbal. Réduit, ou à s'éxiler de nouveau, ou à livrer bataille, il crut devoir tout risquer, plûtôt que d'aller encore importuner Rome de ses clameurs. Il assembla ses troupes, & parut, sur le soir, à portée de l'ennemi. Comme la nuit étoit trop proche, pour entrer en action, Adherbal se contenta de fortifier son camp, à la hâte, & y fit reposer ses troupes. A l'égard de Jugurtha, il n'attendit pas le levé de l'aurore. Au fort de la nuit, il vint attaquer les retranchemens de son frere. L'allarme fut si subite & si imprévuë, qu'elle effraya des gens à peine tirés du sommeil, & conduits par un Général trop jeune, & peu expérimenté. En un instant, l'armée d'Adherbal fut dissipée, & le Roi même se vit obligé de chercher un azile, dans Cirtha sa capitale. Jugurtha le poursuivit durant sa fuite; mais par bonheur Adherbal avoit à sa solde quelques Cohortes Italiennes, qui le couvrirent durant sa retraite, & qui empêchérent les vainqueurs d'entrer dans la Ville, pêle-mêle avec les vaincus. Sans un secours si nécessaire, la guerre eût commencé, & seroit finie au même jour.

Le siége de Cirtha ne fut pas différé d'un instant.

[a] Voyés le IX. Volume sur la situation de Cirtha, capitale de la Numidie page 367. Note a.

Jugurtha l'entreprit, & se souvint des leçons qu'il avoit apprises de Sçipion, devant Numance. Il prépara des mantelets & des galleries couvertes, fit élever des cavaliers, & fabriquer des tours roulantes. La valeur des troupes Italiennes prolongea le siége plus long-tems, que Jugurtha n'avoit cru. La nouvelle en vint à Rome. La faction de ceux que l'argent de l'Usurpateur avoit gagnés, obtint qu'on n'envoyeroit en Numidie, que trois jeunes Magistrats, sans considération, & sans crédit. Leur instruction porta seulement, qu'ils ordonneroient aux deux Rois de faire cesser les hostilités, pour leur bien personnel, & par respect pour la République. Jugurtha fut indocile. Il répondit aux Députés, que sa conduite seroit approuvée des plus vieux, & des plus accrédités du Sénat; que Scipion l'avoit connu, & qu'il avoit rendu témoignage à sa droiture; qu'Adherbal avoit attenté sur ses jours, & que pour lui il ne faisoit la guerre, qu'en vûë de prévenir les attentats d'un frere assassin; qu'enfin la République étoit trop équitable, pour désapprouver une juste défense, conforme au droit des gents. Après une audience inutile, les Envoyés de Rome repartirent, sans avoir pu conférer avec Adherbal, enfermé dans une Ville assiégée.

Les hostilités devant Cirtha recommencérent, sitôt que les trois Romains furent partis. A la vérité, Jugurtha ne se servit plus du bellier, & des autres machines, pour faire brêche, & pour prendre la Ville d'assaut. Il résolut de l'affamer. Pour y réüssir, il la fit enceindre d'un large fossé, & d'un rempart muni de tours, à diverses distances, pour écarter les

ſecours, & les convois. Cette nouvelle attaque de Jugurtha fut toute ſemblable à celle, qu'il avoit vû pratiquer en Eſpagne, par Scipion. Auſſi répandit-elle la terreur dans la Ville. Adherbal en fut intimidé. Dans l'extrêmité où il ſe vit réduit, il anima deux ſoldats de ſa garniſon, à paſſer de nuit, à travers les retranchemens ennemis, & à porter à Rome une lettre, qu'il écrivit au Sénat, en ces termes.

La néceſſité ſeule m'oblige à vous devenir importun, Peres Conſcripts. Vos Commiſſaires avoient rétabli la paix, entre Jugurtha & moi. Quoique mon partage fût le moindre, & qu'on eût aſſigné tout l'utile à mon frere, j'avois acquieſcé à vos réglements. L'ambition de Jugurtha ne s'eſt pas contentée de vos déciſions. Ce n'eſt pas aſſés pour lui, de vouloir uſurper la Numidie entiére, c'eſt de mon ſang qu'il eſt altéré. Depuis cinq mois, il me tient aſſiégé dans Cyrtha, & je me trouve en danger de périr, ou par le fer, ou par la faim. Cependant je ſuis l'allié des Romains. Je ne m'étendrai point en invectives contre Jugurtha. Rarement les malheureux ſont crûs, lorſqu'ils déclament contre leurs perſécuteurs. Ce que j'oſe aſſûrer, c'eſt que s'il en veut à ma vie, c'eſt pour ſe délivrer du joug Romain. La Numidie vous eſt aſſervie, il y veut regner ſeul & indépendant. C'eſt donc à vous d'employer la force, contre un ennemi commun. Peut-être n'avés-vous pas ajoûté foi aux plaintes, que je vous ai faites, à Rome, & ici. Aujourd'hui ma miſére parle, & décéle les prétentions de mon Rival. Il veut ma mort, accordés-la lui. Mais du moins ſauvés de ſes mains un Royaume, qui vous appartient plus qu'à moi, & s'il ſe peut, délivrés un Roi votre client des cruels ſupplices, qu'on lui prépare.

Une lettre ſi touchante fit impreſſion ſur tous ceux des Sénateurs, dans qui l'amour de la patrie l'emportoit ſur de ſordides intérêts. Quelques-uns opinérent à faire marcher, ſur le champ, une armée contre l'Uſurpateur; d'autres, à faire, ſur l'heure, le procês à Jugurtha, comme convaincu de déſobéïſſance aux ordres du Sénat. Les ames vénales furent en plus grand nombre. Elles firent réduire l'arrêt à ce ſeul point, qu'on envoyeroit à Jugurtha une ambaſſade plus ſérieuſe, que la derniére, qu'elle ſeroit compoſée de Magiſtrats reſpectables par leur âge, & par leurs emplois, & que M. Scaurus, Préſident du Sénat, ſeroit à la tête de la députation. Qui n'auroit cru que Jugurtha, avec tous ſes artifices, alloit ſuccomber ſous le poids de trois hommes, en réputation d'une parfaite intégrité? L'affaire demandoit de la célérité. En trois jours les Députés furent prêts à partir. Ils firent en peu de tems le trajet juſqu'à Utique, & delà ils envoiérent ſommer Jugurtha, de comparoître en leur préſence. Cette juſſion fut un coup de foudre pour le Conquérant, qui ſe voyoit à la veille de réduire Cyrtha, & de contraindre le Roi ſon rival, ou à ſe rendre, ou à périr. Les ordres de Scaurus, qui repréſentoit le Sénat, le troublérent. Sa vanité fut offenſée d'une citation à comparoître devant des Juges, hors de ſes Etats. Il ne pouvoit ſe réſoudre à quitter le blocus d'une Ville prête à ſuccomber. Ainſi la crainte, le point d'honneur, & l'intérêt l'agitoient tour-à-tour, & ſuſpendoient ſa détermination. Enfin il prit le parti de donner un aſſaut général à la place inveſtie, & de ne ſe montrer aux Ambaſſadeurs Romains, qu'en victorieux,

que ſes lauriers mettroient peut-être à couvert de la foudre. L'attaque qu'il fit tenter, ne réuſſit pas ; & ſes ſoldats furent repouſſés par les troupes Italiennes, qui défendoient les murs.

Cependant les retardemens de Jugurtha commençoient à laſſer Scaurus, & il étoit dangereux de l'irriter. Jugurtha prit donc le parti d'obéïr. Suivi d'une légére eſcorte de cavalerie, il quitta ſon camp, & vint plaider ſa cauſe devant les Ambaſſadeurs. Sans doute, il ne parut pas les mains vuides en leur préſence. D'abord Scaurus éclata en reproches, contre les attentats du Roi Numide. Il lui reprocha l'aſſaſſinat d'un de ſes freres, & la détention de l'autre, qu'on s'obſtinoit à faire périr par la faim, dans une Ville aſſiégée. Les menaces & le courroux des Romains s'adoucirent bientôt. On entendit tranquillement les excuſes de Jugurtha, on ſe prêta aux frivoles accuſations dont il chargea ſes rivaux ; en un mot les Ambaſſadeurs partirent, ſans avoir ordonné à l'ambitieux Roi, de retourner dans ſon païs, & de lever le ſiége de Cyrtha. Un départ ſi prompt, & une négociation ſi peu efficace rendirent Scaurus ſuſpect, d'avoir fait céder les intérêts publics, à ſes intérêts particuliers. Il confirma dans la ſuite les ſoupçons qu'on eut alors.

Jugurtha délivré de ces Ambaſſadeurs importuns, ſe rendit devant Cyrtha, & reſſerra la place avec plus d'attention que jamais. La diſette y étoit devenuë extrême, & les troupes Italiennes ſe laſſoient de la longueur d'un ſiége, qui les conſumoit par le défaut de vivres. Ils perſuadérent donc à Adherbal, de capituler, d'aſſûrer ſes jours par les articles d'un bon

traité, & de laisser faire le reste à la République Romaine, intéressée à le rétablir dans la portion de ses Etats, qu'elle lui avoit ajugée. C'étoit en effet le plus sage conseil, si l'on eût pu compter sur la parole de Jugurtha. Malgré ses répugnances, Adherbal prit le parti de se rendre à composition. Comment auroit-il pu résister, à des demandes qu'on lui faisoit à main armée, & à des troupes qui pouvoient l'y contraindre. Il composa donc avec son ennemi, & convint de lui livrer Cyrtha, à condition que lui, & les soldats de sa garnison auroient la vie sauve. Il est vrai-semblable, qu'il comprit aussi dans son traité les habitans de sa Capitale. Il étoit même conforme au droit des gents, qu'on épargnât le sang des bourgeois, lorsque leur Ville se rendoit à composition. Jugurtha s'étoit mis au dessus des loix. Sans égard à la foi donnée, il entra dans Cyrtha, comme dans une Ville prise d'assaut, fit faire main basse sur tout ce qu'il y trouva de gens armés, étendit même sa fureur sur les Marchands étrangers, & pour derniére scéne, il fit égorger Adherbal dans son palais. Sa cruauté alla, jusqu'à faire tourmenter le Roi par divers supplices, avant que de lui donner la mort. Telle fut la confiance qu'eût l'Usurpateur, dans le crédit qu'il s'étoit fait à Rome, par son argent.

L'atrocité d'un si grand crime ne put être long-tems ignorée dans la Capitale du monde. On en fit le rapport au Sénat, & ceux des Sénateurs, qui n'étoient point vendus à l'iniquité, en entendirent le récit avec horreur. Les seuls Partisans de Jugurtha s'efforcérent de calmer les esprits, & de faire prolon-

ger la décision. Ils espérérent, que le tems adouciroit cette premiere émotion. Par mille chicanes, & par des contestations insensées, ils suspendirent l'Arrêt, qu'on étoit prêt à prononcer. Enfin le scélérat auroit échapé à la vengeance publique, si la Commune ne se fût récriée, contre la molle indulgence du Sénat. Un zélé Tribun du peuple, nommé [a] Caïus Memmius, peut-être par l'aversion qu'il avoit conçûë contre les Sénateurs, fit entendre en Comices, l'indignité du crime, qui venoit de soüiller le thrône de Numidie. Il déclama contre la vénalité du Sénat, & fit sentir, que la prévarication des Patriciens étoit l'ouvrage des artifices de Jugurtha, & de l'argent qu'il semoit par ses Emissaires. Le peuple étoit résolu de traduire l'affaire à son Tribunal, & de n'épargner pas des Juges corrompus, qui deshonoroient le nom Romain. Il fallut donc que les Peres Conscripts, pour éviter l'opprobre d'une condamnation infamante, fissent au moins quelques démarches, contre l'Usurpateur. Ils dresſérent un decret, par lequel il fut ordonné, qu'un des Consuls, qu'on alloit élire au champ de Mars, auroit la Numidie pour département. C'étoit déclarer, qu'on iroit l'année suivante faire la guerre à Jugurtha. Aussi cette époque est elle regardée par les Historiens, comme le commencement des expéditions de la République,

[a] Ciceron, au Livre des Orateurs, Illustres parle de ce Caïus Memmius, & d'un Lucius Memmius, qu'on croit avoir été le frere du précédent. Il dit de l'un & de l'autre, qu'avec un talent médiocre pour l'éloquence, ils s'étoient rendus redoutables par les vives accusations, qu'ils avoient intentées contre les personnes suspectes de crime. Cicéron ajoûte, que rarement ces deux Orateurs s'étoient employés pour la défense des coupables.

dans le païs Numide. Les mouvemens entre les trois freres y avoient duré six ans, depuis la mort de Micipsa, sans que Rome y eût pris la part, qu'elle y devoit prendre. La crainte que le Sénat eut du Peuple, réveilla un peu son zéle ; mais elle ne fit pas cesser tous les désordres, que l'argent de Jugurtha avoit causés, parmi les Patriciens.

De Rome l'an 642.

Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & L. CALPURNIUS PISO BESTEA.

Pour l'année six cens quarante-deux depuis la fondation de Rome, les Tribus assemblées déférérent les Faisceaux Consulaires à Lucius Calpurnius Piso Bestea, & à Publius Cornelius Scipio Nasica. Les deux Collégues étoient d'un caractére bien différent. Nasica retraçoit dans sa personne toutes les vertus de ses Ancêtres, & l'on auroit reconnu dans lui son Bisaïeul, que le Sénat avoit jugé le plus vertueux des Romains. Il faisoit une profession publique de sagesse ; mais sa Philosophie ne consistoit pas en de simples dehors, & en des discours vagues. Il y parut dans le refus des offres, que Jugurtha lui fit. Personne ne montra plus d'aversion que lui, pour cette corruption générale, dont le Sénat étoit soupçonné. Du reste, Nasica n'étoit ni farouche, ni difficile. Toujours de belle humeur, il joignoit beaucoup de politesse de mœurs, à [a] une éloquence vive, & aisée. Pour Bestea, tout son mérite consistoit dans une impétuosité de tempérammen, &

Cicero de Officiis l. 2.

[a] Selon la remarque de Cicéron, dans le Livre intitulé *Brutus*, le Consul Publius Scipion Nasica, étoit celui de tous les Orateurs Romains, qui possédât le mieux la pureté de la langue Latine. Ses discours étoient assaisonnés de bons mots, & de railleries ingénieuses, qui se ressentoient de l'enjoüement, & de la délicatesse de son esprit. Cependant il ne parla que rarement en public.

dans

dans une force de corps, qui le rendoient propre au métier des armes. Né brave, actif, & vigilant, il avoit de quoi se faire craindre des ennemis, & respecter de ses soldats. Un grand défaut obscurcissoit ces belles qualités. Il aimoit l'argent à l'excès, & son cœur n'étoit pas à l'épreuve du moindre intérêt. Ainsi, à tout prendre, Nasica eût encore été plus propre que Bestea, pour commencer la guerre de Numidie. C'étoit moins les forces de Jugurtha qu'il falloit craindre, que l'avarice du Général, qu'on lui opposeroit. Le sort régla que Bestea iroit commander en Numidie, & que l'Italie seroit le partage de Nasica.

De Rome l'an 642.

Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & L. CALPURNIUS PISO BESTEA.

D'abord le Consul destiné pour l'Afrique, mit tous ses soins à faire des levées, & des préparatifs pour son expédition. Il n'oublia pas de tirer du trésor public les sommes nécessaires, pour le païement des troupes. Jugurtha avoit à Rome des espions. Il fut averti qu'on y armoit contre lui, & que Calpurnius Bestea devoit être le Général de l'armée Consulaire, qu'on alloit faire passer dans ses Etats. Malgré la terreur qui le saisit, il ne perdit pas la confiance, qu'il avoit établie sur l'efficacité de son argent. Il envoya donc à Rome son fils, & deux de ses Confidents, avec ordre d'y répandre l'or à pleines mains. L'arrivée du jeune Prince Numide, & de ses deux Collégues d'ambassade, ne fut point agréable au Consul Bestea. Il eut peur que par leurs intrigues, & par leurs présens, ils ne détournassent le coup, qu'il étoit prêt de porter à la Numidie. Cette guerre lui paroissoit devoir être pour lui une source abondante, ou de richesses, ou de gloire. En effet il traversa de toutes ses forces la nouvelle députation, &

Saluſt de bello Jug.

De Rome l'an 642.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & L. CALPURNIUS PISO BESTEA.

la rendit inutile. Par ses conseils, le Sénat ordonna, que le fils de Jugurtha & sa suite ne seroient point admis dans Rome, s'ils n'étoient chargés de la commission expresse, de remettre le Roi de Numidie, & tous ses Etats à la République, par forme de *dédition*. Sur le refus qu'ils en firent, le Consul leur signifia l'ordre, d'être sortis d'Italie, dans dix jours.

Après le départ des Ambassadeurs, Bestea pressa sans relâche son embarquement, & celui de ses troupes. Les Officiers qu'il choisit pour lui servir de Conseil, & de Lieutenans Généraux, furent des gens accrédités dans la République, &, autant qu'il put, des Chefs de cabale, qui pussent partager avec lui la haine des malversations, qu'il pouroit faire, & par là se mettre lui-même à l'abri de leur nom. Scaurus, dont il connoissoit les vices, quoiqu'il affectât de les cacher, lui parut un homme tout propre à le seconder. L'avidité que ce Prince du Sénat avoit pour l'argent, & l'autorité qu'il avoit dans son Corps, parurent à Bestea des dispositions convenables, pour les desseins qu'il méditoit. Scaurus consentit à suivre le Consul, & se promit une ample moisson à rapporter d'un païs, qui n'avoit point été entamé par les armées Romaines. Le départ suivit de près l'association de ces deux hommes intéressés. Les Légions marchérent par terre jusqu'à Rhége. Là elles s'embarquérent pour la Sicile, & delà elles abordérent en Afrique. Pour amener Jugurtha au point où on le vouloit, il fallut commençer par de violentes hostilités. Bestea força des Villes, prit des Châteaux, & fit un nombre prodigieux de captifs. Ces premiers coups

De Rome l'an 642.

Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & L. CALPURNIUS PISO BESTEA.

de main n'effrayérent, que médiocrement, le Roi de Numidie. Il n'étoit pas assés instruit sur le caractére du Consul; mais il espéra tout de la présence de Scaurus, dont il connoissoit l'avarice, & qu'il crut pouvoir gagner par ses artifices ordinaires. A la vérité, ce Prince du Sénat avoit paru à Rome lui être contraire, par dissimulation; mais il sçavoit les chemins de son cœur. Jugurtha fit donc une députation au Consul, pour lui demander une conférence, & promit même de se rendre au camp Romain, si on lui donnoit des sûretés, pour sa personne. L'offre fut acceptée, & Scaurus, encore plus que Bestea, compta que l'entrevûë tourneroit à son avantage personnel. Dês ce moment, il y eut suspension d'armes.

Il ne restoit plus qu'à trouver un expédient, pour attirer, avec décence, le Roi Numide au pour-parler qu'il demandoit. On prit la résolution de faire partir le Questeur P. Sestius, pour [a] Vacca, ville où Jugurtha résidoit. Le prétexte fut, que le Questeur iroit exiger le blé, que Jugurtha avoit promis, pour obtenir la tréve; mais en effet Sestius devoit servir d'ôtage, pour la sûreté du Roi. Sur ces marques de bonne foi, le Numide vint au camp du Consul. Le conseil de guerre fut assemblé pour l'entendre; mais Jugurtha y parla peu, pour s'excuser des reproches, qu'on avoit à lui faire, & jetta seulement quelques mots *de dédition*. Tout le reste se passa dans des entretiens secrets, entre Bestea, Scaurus, & lui. Il est aisé de croire, que les intérêts de Rome y furent vendus à prix d'argent. Du moins

[a] Saluste parle de Vacca comme d'une Ville des plus opulentes du Royaume de Numidie, par l'étenduë de son commerce.

De Rome l'an 642.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & L. CALPURNIUS PISO BESTEA.

ces deux Chefs firent au Roi des conditions si avantageuses qu'on eut sujet de présumer, qu'ils avoient trahi la patrie.

Le lendemain le Consul assembla les Légionaires, qui dans un camp Romain représentoient les Tribus en Comices, comme leurs Officiers y tenoient lieu du Sénat. Rien n'étoit légitimement statué par le Général, qu'à la pluralité des suffrages des uns & des autres. Bestea eut l'adresse de n'exposer qu'en gros, & sans aucun détail, les conditions de la paix, qu'il vouloit faire avec Jugurtha. Il se contenta d'assûrer l'Assemblée, d'une maniére vague, que le Roi de Numidie se rendoit à la discrétion de la République. On approuva l'acte que le Consul alloit passer, & on le laissa maître d'en dresser les articles. Ils se réduisirent à exiger de Jugurtha trente éléphans, certaine quantité de bestiaux & de chevaux, avec une très-légére somme d'argent. C'étoit traiter bien favorablement l'assassin de deux Rois, un fratricide, un usurpateur. Aussi tous soupçonnérent, que Jugurtha avoit acheté bien chérement du Consul, & de son Lieutenant Général, une paix si peu conforme à la dignité du nom Romain. Dês qu'on en eut appris la nouvelle à Rome, la plus saine partie du Sénat en murmura. Cependant le respect qu'on avoit pour Scaurus tint les Sénateurs en suspens, & personne n'osa proposer la cassation d'un traité fait en Numidie, sans le consentement du Peuple, & l'approbation du Sénat Romain. Durant ces lenteurs, le tems des grandes élections approcha. La mort de Scipion Nasica les fit encore avancer. Comme il ne restoit plus qu'un Consul à la République, & que

Cicero in Bruto.

la présence de l'un des deux étoit nécessaire, pour présider aux Comices du Champ de Mars ; on fit revenir Bestea à la Ville, & Scaurus l'y suivit, l'un & l'autre enrichis des largesses de Jugurtha.

De Rome l'an 642.
Consuls, P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & L. CALPURNIUS PISO BESTEA.

En quittant la vie, Scipion Nasica, au comble des honneurs, eut la consolation d'avoir gouverné Rome avec une parfaite tranquillité. Un seul accident en avoit tant soit peu troublé le bonheur, durant son Consulat. Je ne sçai par quel accident, le feu avoit pris au quartier du mont Palatin, & consumé une partie de la Ville. Le Temple de Cybéle, dont on avoit apporté le Simulacre de Pessinonte, périt par l'embrasement ; mais ce qui fut regardé comme un prodige par les Romains, c'est que la Statuë de la Vestale Claudia, placée proche du Temple, ne fut point endommagée. Cette Claudia étoit la même, qui, disoit-on, avoit dégagé du sable, avec sa ceinture, le vaisseau qui transportoit à Rome la mére des Dieux. Ainsi Cybéle, qui n'avoit pu sauver son Image, sauva des flammes la Statuë de sa Bienfaictrice. Si les Pontifes du Paganisme inventérent les deux fables, du moins ces miracles de leur invention ne tournérent qu'à la gloire de la pudicité. C'étoit depuis long-tems la vertu particuliére des Romains, & l'estime qu'ils en faisoient, a bien pu leur attirer du Ciel une partie de leurs prospérités temporelles. Revenons aux affaires publiques.

Valerius M. l. 1. c. 8. & alii.

Aprês son retour de Numidie, Calpurnius Bestea ne tarda pas à tenir l'Assemblée, pour l'élection de deux nouveaux Consuls. A la pluralité des suffrages, M. Minucius Rufus, & Sp. Postumius Albinus emportérent le Consulat. Deux Provinces diffé-

De Rome l'an 643. Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

rentes séparérent les deux Collégues. La Numidie échut à Postumius, & la Macédoine à Minucius. Celui-ci marcha de nouveau [a] contre les Scordis-

[a] Si l'on en croit le témoignage de Strabon, (Livre 7.) de Justin, (Livre 32.) de Tite-Live (Epitome 63.) & d'Athénée (Livre 6.) On dira que les Scordisques étoient originaires de la Gaule Transalpine; que reünis avec les divers essains de Gaulois, qui composoient l'armée de Brennus, ils avoient tenté la conquête de la Gréce, & de la Macedoine; qu'après avoir pillé le Temple de Delphes, ils furent les seuls qui échapérent à la vengeance des Dieux, irrités contre les Profanateurs du Sanctuaire d'Apollon; que ces restes d'une armée, où l'on comptoit plus de deux cens mille hommes, avoient cherché de nouvelles habitations; qu'ils s'étoient fixés sur les bords du Danube, près de l'endroit où ce Fleuve reçoit les eaux de la Save, & que là ils avoient formé un corps de Nation, sous le nom de Scordisques. Une partie d'entre eux s'étoit arrêtée dans la Thrace, selon Justin, & delà ils avoient repris la route des Gaules, leur ancienne patrie. Florus, Sextus Rufus, & Strabon reconnoissoient des Scordisques parmi les Thraces. Ce dernier ajoûte, que cette Nation se rendit formidable à ses voisins, qu'elle étendit sa domination jusqu'aux frontiéres de l'Illyrie, de la Pannonie, & des Provinces adjacentes, qu'ensuite vaincus par les Daces, les Scordisques se dispersérent en différentes contrées.

Ces fréquentes transmigrations ont partagé les Historiens, sur la situation du païs des Scordisques. Etienne de Bysance, Pline, & Ptolémée les placent dans la Pannonie inférieure, aux environs de l'ancienne Ville de Sirmium. Strabon les considére comme un peuple errant, dont plusieurs Colonies se détachérent, pour s'établir dans la Thrace, & près du Danube, dans les contrées, qui avoisinoient celles des Triballes. Il avoüe néanmoins que de son tems, les Scordisques, après bien des révolutions, avoient été presque annéantis, & que le peu qu'il en restoit fut confondu avec les Illyriens. Appien, dans son fragment des guerres d'Illyrie, emprunte le nom des Scordisques, d'un Scordiscus, qu'il suppose avoir été fils d'un Autarius, & petit-fils de Poliphéme & de Galatée. Sans recourir à des origines fabuleuses, ne seroit-il pas plus naturel de rappeller la dénomination des Scordisques, au Mont Scodrus, ou Scardrus, & à la Ville de Scodra, aujourd'hui *Scutari*, Capitale de la Province? Suivant le rapport de l'Historien Grec, ces peuples se joignirent aux Mœdes, & aux Dardaniens, se répandirent dans la Gréce, & dans la Macédoine, qui obéïssoient pour lors aux Romains, désolérent ces riches contrées par leurs ravages, & pillérent une seconde fois le Temple de Delphes, tren-

ques, qui, quoique repoussés au delà du Danube, repassoient ce [a] Fleuve, tous les hivers, sur la glace,

De Rome l'an 643.
Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

te-deux ans depuis la premiére expédition de Rome contre les Cimbres. Cette troupe de barbares ne put soûtenir l'effort de l'armée Romaine, commandée par un Lucius Scipion. Les Scordisques abandonnés des Mœdes & des Dardaniens, les compagnons de leurs brigandages, périrent presque tous sous le fer du victorieux; le reste se sauva par une fuite precipitée vers les rives, & dans les Isles du Danube. Appien, qui seul a garanti cet événement, sans en détailler les circonstances, raconte un autre fait, que les autres Historiens semblent avoir ignoré. Lucius Scipio, dit-il, vainqueur des Scordisques, se laissa séduire par l'or du Temple de Delphes, que les Mœdes & les Dardaniens firent briller à ses yeux. Une partie du trésor du Temple fut le prix du traité de paix, qu'il conclut avec eux. Ainsi le Général, continue l'Autheur, partagea avec ces barbares la haine & le fruit d'un énorme sacrilége. Selon lui, cette connivence impie arma les Dieux contre la République, & pour venger le crime d'un seul homme, ils suscitérent cette horrible suite de guerres civiles, qui fit périr des millions de citoyens, jusqu'à ce que Rome eût passé de l'Etat Républicain à l'Etat Monarchique.

a Les anciens Géographes ont appellé le Danube, *Ister*, depuis une certaine distance, jusqu'au Pont Euxin. Mais ils ne conviennent point entre eux, sur le lieu où il commence à changer de nom. Le Danube, disent les uns, est la partie Occidentale du Fleuve, l'*Ister* forme la partie Orientale: Ptolémée lui donne cette derniere dénomination, depuis l'ancienne Ville d'Axiopolis, où ses eaux se recourbent, pour couler du Midi au Septentrion. Pline prétend que ce Fleuve perd le nom de Danube, dans le voisinage de l'Illyrie. Cependant il est certain, que l'ancienne Illyrie ne s'étendoit point jusqu'au Danube. Pour celle du moyen âge, Pline ne peut en avoir parlé. Agathamérus, au quatriéme Livre de sa Géographie, commence le cours de l'Ister à Vienne en Autriche. Strabon le fixe aux cataractes du même Fleuve, entre le païs des Daces, & celui des Gétes. Mais quoiqu'en dise le Noir, on n'a remarqué aucune chûte d'eau dans cet intervalle. Peut-être a-t-il prétendu désigner celle, qui se forme au dessus de Lintz en Autriche. Xiphilin, fait naître l'*Ister* au Pont de Trajan, vers la haute Mœsie. Dans cette contrariété de sentimens, il est difficile de décider.

Les Autheurs de l'antiquité ne sont pas plus d'accord, sur le nombre des bouches, par où se décharge le Danube dans le Pont Euxin. Les uns, comme Ephorus cité par Strabon, en comptent cinq. D'autres, comme Pline, en reconnoissent six. Mela lui donne sept embouchures, aussi-bien qu'au Nil. Strabon, Ptolémée, & Ammien Marcellin ren-

De Rome l'an 643.
Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

& portoient le ravage dans les Provinces Romaines. Joints [a] aux Triballes, peuples de la Mœsie infé-

dent le même témoignage. Quoiqu'il en soit, aujourd'hui le Danube décharge ses eaux dans la mer, seulement par deux issuës. Les autres ont été comblées par le limon, & par les sables. On sçait au reste, que ce fleuve prend sa source près de Doneschingen dans la Principauté de Furstemberg, auprès d'une Montagne, nommée anciennement *Abnoba*. Il parcourt des païs immenses, d'Occident en Orient, jusqu'au Pont Euxin.

a Le canton de la Bulgarie, qui est resserré entre le Danube & la Romanie, étoit habité par les Triballes, dans les tems que nous parcourons. Il est vrai que Strabon place ces peuples dans la Thrace. Mais on doit remarquer que les Anciens étendoient alors les limites de cette contrée, bien au delà du Fleuve Strymon, qui la séparoit de la Macédoine, & du Mont Hémus, qui la termine du côté de la Mœsie.

Herodote parle de la Thrace, comme de la plus vaste région du monde, si l'on excepte les Indes. Pline recule ses frontiéres jusqu'au Danube, & Appien la joint avec l'Illyrie. Aussi Etienne de Bysance compte-t-il les Triballes, parmi les Nations Illyriénes.

Le commun des Géographes assigne pour demeure à ces peuples, les parties Occidentales de la basse Mœsie, depuis le *Ciabrius*, aujourd'hui la Riviére de *Morava*, qui décharge ses eaux dans le Danube. Au siécle d'Appien, les Triballes ne subsistoient plus en corps de Nation. A peine même étoient-ils connus sous l'ancien nom, qu'ils avoient porté. Apparemment qu'ils s'étoient confondus parmi les Scythes, les Mœsiens, & les Daces.

Quant à la Mœsie, que les Anciens ont appellée Mysie Européane, pour la distinguer de la Mysie Asiatique, elle confinoit d'une part, avec l'embouchure de la Save, à l'Occident, vers l'extrêmité de la Pannonie; & de l'autre, à l'Orient, elle se terminoit au Pont Euxin. Les montagnes de la Dalmatie la bornoient, au Midi; & le Mont Hémus lui tenoit lieu de barriére, au Septentrion. Elle fut partagée en haute & basse Mœsie. La prémiére comprenoit tout le païs qui se trouve entre la Riviére *Ciabrius*, autrement la *Morava*, & le confluent du Danube avec la Save, proche de Belgrade. Le reste de la contrée jusqu'au Pont Euxin, ou à peu près, relevoit de la seconde. On ne peut assigner au juste, le tems, où se fit la division de cette Région, de supérieure, en inférieure. Tacite & Pline ne paroissent pas l'avoir connuë. Suétone dans la vie de Vitellius, est le premier qui ait fait mention des deux Mœsies. Sextus Rufus compte l'une & l'autre parmi les Provinces de Thrace. On doit dire au moins que les Mœsiens étoient originaires de cette derniére Province, puisque selon Strabon, ils en avoient conservé la langue natu-

rieure,

rieure, & aux [a] Daces de la Mœsie supérieure, les

De Rome l'an 643.
Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

relle. La plûpart des anciens Géographes ont semblé ne faire qu'un même peuple, & des Scythes & des Mœsiens, soit que la Mœsie ait été autrefois une portion de la Scythie Européane, soit que les Scythes s'y fussent établis par droit de conquête. Au reste les deux Mœsies se retrouvent aujourd'hui dans la Russie, la Servie, & la Bulgarie.

a Le commun des Géographes comprend les limites de la Dacie, entre le Boristhéne, & la Sarmatie Européane, au Septentrion, la Haute Hongrie, à l'Occident, le Danube, au Midi, la Riviére de Pruth, & le Pont Euxin, à l'Orient. Ce vaste païs, qui compose aujourd'hui une partie du Royaume de Hongrie, la Transylvanie, la Moldavie, & la Valachie, reçut dans la suite un nouvel accroissement, depuis que l'Empereur Aurélien eut transporté les Daces au delà du Danube, entre les deux Mœsies. Cette translation donna lieu aux divisions de la Dacie en trois différentes Provinces, qui sont représentées par les Géographes sous le nom de *Dacia Alpestris*, de *Dacia Ripensis*, & de *Dacia Mediterranea*. La première fut nommée *Alpestris*, parce qu'elle est la plus voisine du Mont Crapath. On sçait, & nous l'avons remarqué ailleurs, que les Anciens employoient indifféremment le terme d'Alpes, pour désigner les plus hautes montagnes. La seconde étoit plus avancée vers les rives du Danube, de la Teisse, & du Maros, soit en-deçà, soit en deçà; car les Géographes ne sont point d'accord entre eux, sur la position juste des trois Dacies. La troisiéme occupoit le milieu des terres. De là le nom de *Dacia Mediterranea*. Sans examiner les différentes opinions des Modernes, sur les véritables bornes des trois Provinces, nous nous en tenons au Pére Briet, dont le sentiment a paru le plus vrai. Ce Géographe assigne à la Dacie, surnommée *Ripensis*, quelque partie de la Haute Hongrie, de la Transylvanie, de la Rascie, & en particulier le Comté de Témeswar. Il donne à celle, qui a le surnom d'*Alpestris*, la Valaquie, & la Moldavie. Il reste pour la Dacie Méditerranée, un petit espace de la Haute Hongrie, & la plus considérable portion de la Transylvanie.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la Dacie proprement dite, y compris celle, où les Daces furent transplantés sous l'Empereur Aurélien. Dion attribuë à la Dacie tous les païs, qui sont en deçà & en delà du Danube, vers l'embouchûre de ce Fleuve, & jusqu'au Mont Hœmus. Il parle même d'une Peuplade de Daces, qui habitoient le Mont Rhodope en Thrace. Ainsi cet Historien considére les Mœsiens & les Gétes, comme des peuples de la Dacie. Eutrope donne à cette grandeRégion, un million de pas en circuit, ou environ trois cents cinquante lieües communes. Ptolomée fixe sa longueur, depuis le coude Septentrional du Da-

De Rome l'an 643.
Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

Scordisques pénétroient jusques dans la Macédoine, nube, jusqu'au Promontoire *Pterum*, où est présentement *Jenicala*. Cette distance fait un espace de cinq mille stades, ou la valeur de deux cens huit lieües & plus. Il détermine sa largeur, entre le Mont *Scardus*, & le Mont Carpath, sur le pied de trois mille cinq cens stades, c'est-à-dire de cent quarante six lieües, ou à peu prês. Le témoignage de Pline est conforme à celui de Dion. Des Daces & des Gétes habitans de la Scythie Européane prês du Pont Euxin, il ne fait qu'une même Nation, avec cette différence, que les peuples appellés Gétes par les Grecs, avoient le nom de Daces chés les Romains. Justin au Livre 30. leur suppose une même origine, & ne les distingue point les uns des autres. Etienne de Bysance est persuadé que les Daces furent nommés indifféremment *Dahæ* ou *Dai*. Strabon n'en convient pas, puisqu'il recule les Dahes dans la Scythie Asiatique, prês de la mer d'Hyrcanie. Ces deux Autheurs s'accordent cependant à dire, qu'autrefois le nom de Daves, fut en usage pour signifier les Daces. Ils tirent leur preuve du nom de *Davus* & de *Geta*, que les Anciens donnoient aux esclaves, comme on le remarque dans les Comédies de Plaute & de Térence. Caton dans son Livre des origines, a prétendu faussement, que les Daces s'appelloient également *Dani*, & *Daci*. Par-là il sembleroit faire entendre, que ces peuples & les Danois n'étoient point une Nation différente. Ovide & Strabon, qui les mettent au nombre des Thraces, & des Scythes, ont parlé plus juste. En effet tous les peuples situés entre la Propontide, le Danube, & la Dalmatie, passoient pour être autant de Colonies de la Thrace, & de la Scythie Européane. Dans la suite des siécles, les Daces furent connus sous le nom de *Gépides*, terme qui dans la langue Gothique exprime, au rapport de Jornandès, la lenteur & la stupidité de ces barbares. Si Ovide nous a fait une peinture fidelle des Daces, & des peuples voisins, ils auroient été les plus féroces, & les plus hideux de tous les hommes. Situés, dit le Poëte, dans une Région ingrate & stérile, ils ne connoissoient point les douceurs du printems, ni les dons de Flore, & de Pomone. Solin cependant assûre que les deux Mœsies étoient si fertiles en bled, que les Romains nommérent ces deux Provinces, le grenier de Céres. Ovide relégué à Tomes sur les bords du Pont Euxin, ne retrouvoit plus dans le lieu de son éxil, les agréments, & les plaisirs qu'il goûtoit à Rome. Sans doute pour rendre Auguste sensible à son malheur, exprês il a outré les caractéres, & a chargé les couleurs qu'il répand sur son tableau. Quelques barbares néanmoins que fussent les Daces, Strabon, nous apprend sur la foi de Possidonius, que plusieurs d'entre eux se faisoient un mérite de garder le célibat jusqu'à la mort. Joseph en fait

De Rome l'an 643.

Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

& y exerçoient des brigandages. Minucius vint à bout de réprimer leur audace. Quoique son armée Consulaire fût inférieure en nombre à celle des barbares, il employa heureusement, contre eux, les ruses de guerre. Dans un combat, qu'il leur livra sur les bords de [a] l'Hébre, entre des rochers & des montagnes, il fit voltiger sa cavalerie de sommets en sommets, & fit sonner un si grand nombre de trompettes, que les ennemis persuadés, qu'ils alloient être enveloppés par des troupes innombrables, prirent la fuite. En repassant l'Hébre sur la glace, elle fondit sous les pieds de ces pillards & le Fleuve en engloutit une partie, avec leur butin. Ainsi, après deux ans d'une expédition heureuse, Minucius revint à Rome, pour y triompher. Des dépoüilles de l'ennemi, le Triomphateur fit bâtir, dans la Capitale, de somptueux [b] portiques, qui conservérent son nom à la postérité.

Epit. Liv. & Eutrop. l. 4.

Frontin. Stratag. l. 2.

Vell. Paterc. l. 2.

Quelque avantageuses que fussent les guerres, dans

mention, & compare leur état de vie, avec celui des Esséniens, qui parmi les Juifs faisoient profession d'une vie plus parfaite. Cette sorte de Philosophes, qui se refusoient à tous les plaisirs sensibles, étoit dans une grande vénération chés les Daces, suivant le témoignage des mêmes Autheurs. Pline dans le Livre 22. observe, que ces peuples traçoient sur leur corps différentes figures; usage qui s'est conservé chez les Sauvages de l'Amérique. De plus il rapporte dans le Livre 7. comme un fait certain, que les Daces, seulement à la quatriême génération en ligne directe, portoient sur le bras, une empreinte naturelle, qui attestoit leur origine.

a L'Hébre est un Fleuve de Thrace, que Leunclavius appelle *Marizza*. Il a sa source au Mont Hœmus. Après avoir arrosé Andrinople, & plusieurs autres Villes de Thrace, il se jette dans la mer Egée.

b Ces portiques ne subsistent plus. Dans la description que Victor & Rufus nous ont donnée de l'ancienne Rome, ils se trouvent placés à peu de distance du Circ de Flaminius.

De Rome l'an 643. Consuls, M, MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.)

Saluſt. de bello Jugurth.

les Régions du Nord, elles n'intéreſſérent que médiocrement la République. Toute ſon attention étoit tournée vers la Numidie. On ne regardoit à Rome, qu'avec horreur, la paix que Beſtea & Scaurus venoient de vendre à Jugurtha. Cependant le Sénat demeuroit dans le ſilence, par conſidération pour ſon Chef. Un généreux Tribun du peuple eut le courage de réparer les torts, que la lâcheté des Sénateurs faiſoit à la République. Tandis qu'on ſe taiſoit au Sénat, [a] C. Memmius, c'étoit le nom du Tribun, fit entendre ſa voix dans le Comice. Sa harangue, qui nous reſte encore, marqua tout à la fois ſon zéle pour le bien public, & ſon indignation contre le Sénat. *Dois-je parler, ou me taire,* dit-il au peuple aſſemblé? *Me taire, c'eſt trahir les intérêts de ma patrie. Parler, c'eſt m'attirer des perſécuteurs. Aujourd'hui rien ne ſe conclut à Rome, que par cabale. Le bon droit n'eſt plus qu'un vain titre, & l'innocence qu'un foible rempart. La juſtice*

[a] Cicéron, au ſecond Livre *de Oratore*, parle d'une accuſation intentée par Caïus Memmius contre Beſtea, ſans marquer ſi ce fut au ſujet de l'affaire de Jugurtha. Scaurus ſe fit le défenſeur du coupable. Tandis que les deux Orateurs conteſtoient devant les Juges, ou pour, ou contre l'Accuſé. le bruit d'une pompe funébre, qui paſſoit alors, ſe fit entendre. Cette circonſtance donna lieu à un trait de malignité, que Caïus Memmius lança contre ſon Adverſaire. Scaurus, dit-il, voici un mort qu'on porte en terre. Profités de l'occaſion, que la fortune vous préſente, & prenés vos meſures, pour vous mettre en poſſeſſion de l'héritage du défunt. L'Accuſateur faiſoit alluſion au reproche que le Public faiſoit à Scaurus, de s'être approprié injuſtement, & par voye de fait, les biens d'un homme riche, nommé *Phrygio-Pompeius*, peut-être, parce qu'il étoit Brodeur de ſa profeſſion. Cicéron fait entendre, que cet homme ſurpris par la mort, n'avoit point fait de teſtament, ou du moins que Scaurus n'y avoit eu aucune part.

bannie du Sénat, n'a d'azile que parmi le peuple. Encore c'est jusques dans votre sein, que la faction des Grands la poursuit, pour l'opprimer. Que de scénes tragiques n'avés-vous pas vu depuis quinze ans! Vos défenseurs ont péri entre vos bras, & la crainte semble vous avoir engourdis. Peuple Romain, vous vous laissés intimider par un petit nombre d'audacieux, que vous êtes en état de faire trembler. Aux Dieux ne plaise que je vous exhorte à prendre les armes, à tenter une nouvelle séparation, ou à faire main basse sur le Sénat! Cependant la mort des Gracques n'a point encore été vengée. Mais ne parlons point de violence, & bannissons les coups de main. Supposons pour un moment, que vos tyrans vous ont rétablis dans tous vos droits. Souffrirés-vous que le trésor public soit livrê à la déprédation, que les tributs des Rois, que le revenu des Provinces soient abandonnés à l'avarice des Grands, & que leurs richesses s'accumulent à l'infini? Je n'en dis pas assés. Verrons-nous paisiblement la majesté du Peuple Romain déshonorée, sa réputation prostituée pour de l'argent, & le droit qu'il a sur la guerre, & sur la paix, usurpé & trahi, pour de sordides intérêts? Cependant ces riches Avares triomphent avec impunité, de votre couroux, & de vos ressentimens. Ils briguent les Magistratures sacrées, & les profanes, & sont les plus ardents à demander le Consulat. Quoi? des esclaves maltraités feront entendre leurs plaintes, contre des Maîtres trop rigides; & vous, nés pour donner des loix, vous n'oserés vous tirer de la servitude, où l'on vous réduit? Qui sont-ils donc ces Tyrans que vous redoutés? Des gents chargés de

De Rome l'an 643.
Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

De Rome l'an 643. Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

crimes, coupables du maſsacre de vos Tribuns, & tout nouvellement ſoupçonnés, d'avoir ſacrifié la République à l'argent de Jugurtha. Leurs attentats leur ſervent d'appui, & leurs richeſses de bouclier. Ah! que n'avés-vous, Romains, la même activité pour ſecouer le joug, qu'ils ont eüe pour vous l'impoſer! Vous êtes les maîtres par vos ſuffrages, d'élever, ou d'abaiſser qui vous plaît. Que ne laiſsés-vous dans la pouſſiére des ſcélérats, pour ne conférer les Magiſtratures, qu'à des gents de probité! Ce reméde eſt encore plus ſûr, & plus digne de vous, que celui dont uſérent vos Ancêtres. Loin de vous la violence, & la ſéparation! Ce qui vous convient, c'eſt de citer Jugurtha à comparoître devant vous. Si ſa dédition n'eſt pas une feinte, il vous obéïra. S'il eſt indocile, vous ne douterés plus, qu'il n'ait acheté une paix ſimulée, à des conditions frauduleuſes.

Ainſi parla Memmius, & le peuple ſe rendit à la force de ſes raiſons. On trouvoit encore un avantage dans l'interrogatoire, qu'on prétendoit faire ſubir au Roi de Numidie. Rome ne pouvoit apprendre que de ſa bouche, ſi Scaurus, ſi Beſtea, & ſi Opimius s'étoient laiſſés corrompre par ſon argent. Il ne reſta plus que de trouver un homme, en qui Jugurtha prît aſſés de confiance, pour ſe réſoudre à quitter la Numidie, & venir à Rome, ſur ſa parole. Le Préteur Caſſius parut tout propre, à exécuter la négociation. C'étoit un Juge ſévére, mais dont les maniéres étoient inſinuantes, & la probité hors d'atteinte. Il partit donc, & porta en Numidie le decret du Peuple Romain, dreſſé à la requête, & ſelon les vûës du Tribun Memmius. A

son débarquement en Afrique, Cassius trouva de grands désordres dans l'armée Romaine, qui y étoit restée. L'avarice avoit corrompu tous les cœurs. A l'exemple de leur ancien Général, les Officiers subalternes, & les soldats ne songeoient qu'à s'enrichir. Les uns avoient revendu à Jugurtha les trente éléphants, qu'il avoit cédés, par le traité de paix. Les autres avoient remis en liberté les transfuges, pour de l'argent. D'autres alloient butiner jusques dans le païs allié. Enfin tout étoit au pillage. La commission de Cassius n'étoit pas, de corriger le déréglement des troupes. Il ne s'appliqua qu'à guérir les défiances de Jugurtha, & qu'à lui persuader de venir à Rome, & de reconnoître la domination des Maîtres de l'Univers.

De Rome l'an 643.
Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

Cassius trouva dans le cœur de Jugurtha bien des répugnances à surmonter. L'affront que la Majesté Royale souffriroit, les reproches de sa conscience, la crainte de voir ses artifices dévoilés, l'appréhension de rester à Rome en captivité, ou même d'y être sévérement puni, formérent de grands obstacles à la démarche qu'on exigeoit de lui. Cependant il déféra aux ordres qu'il reçut du Peuple Romain, & compta plus encore sur la parole de Cassius, que sur la foi publique. Si-tôt qu'on sçut à Rome la détermination de Jugurtha, l'effroi saisit tous ses Partisans. Enfin le Roi se laissa conduire par Cassius, & pour faire plus de compassion, il entra dans Rome, sans train, sans cortége, & vêtu d'un habit négligé. Quelle gloire pour le Peuple Romain, de voir le puissant Roi de Numidie ramper à ses pieds, & reconnoître sa souveraineté! Jusqu'alors

De Rome l'an 643.
Consuls, M MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

on avoit vu des Rois plaider leurs causes devant le Sénat; mais on n'en avoit point encore vu s'avoüer le justiciables des Tribus Romaines, subir l'interrogatoire, & leur entendre prononcer leur arrêt, en matiére capitale. L'affaire étoit nouvelle; mais Jugurtha sçut la conduire avec toute la dextérité possible. Il n'ignoroit pas, qu'à Rome toutes les causes portées devant le Peuple assemblé, dépendoient des Tribuns, & qu'il suffisoit d'en avoir un à soi, pour faire cesser toutes les procédures, par voye d'opposition. Il commença donc par gagner, à force d'argent, un des dix membres du Tribunat. Celui-ci se nommoit Caïus Bœbius Sulca, homme hardi jusqu'à l'impudence, & encore plus intéressé, qu'il n'étoit audacieux.

Lorsque les Comices eurent été convoqués, Jugurtha parut dans l'Assemblée. Là, il fut témoin de la haine, que le public avoit pour lui. Les uns criérent, qu'il falloit le traîner en prison, les autres qu'on devoit le punir de mort, s'il n'avoüoit les complices de ses crimes, & les Partisans qu'il avoit dans Rome à ses gages. Le Tribun Memmius appaisa cette premiére émotion. Il cita juridiquement le Roi de Numidie, & le somma de répondre. D'abord Memmius lui reprocha ses déportements, à l'égard de Micipsa son pere par adoption, & les déplaisirs qu'il lui avoit causés. Il insista plus encore sur le meurtre d'Hiempsal, & sur le massacre d'Adherbal. Lorsqu'il le vit intimidé : *Non*, lui dit-il, *votre audace n'eût pu monter à de si grands excês, si vous ne vous étiés senti appuié par une caballe de Romains, dont vous avés acheté la protection.*

tection. Nous les connoiſſons tous. Leur empreſſement à vous ſervir, & leur indulgence à votre égard les a démaſqués. Cependant il nous importe d'apprendre leurs noms, de celui même, qui les a mis en œuvre. Je puis vous répondre, que la foi publique vous ſera gardée, ſi vous nous déclarés, ſans détour, les Fauteurs de vos injuſtices. Parlés, répondés, & ſatisfaites l'attente du Peuple Romain. Déja Jugurtha ſe préparoit à parler, lorſque Bœbius fit entendre ſon oppoſition. Ce Tribun mercénaire, dont le Roi avoit acheté le miniſtére, s'exprima de la ſorte. *On vous preſſe de parler, Jugurtha, & moi je vous ordonne de vous taire.* A ces mots, il s'éleva dans l'Aſſemblée un frémiſſement & des clameurs, capables d'effrayer, ou de faire rougir un homme moins effronté, & moins intrépide que Bœbius. Celui-ci s'obſtina dans ſon oppoſition, & le Peuple n'oſa paſſer outre, tant on avoit de reſpect pour la perſonne des Tribuns! Scaurus & Beſtea ſe virent tirés d'affaire, & redoublérent leur attachement pour Jugurtha.

De Rome l'an 643.
Conſuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

L'impunité rendit le Roi de Numidie encore plus entreprenant. Il n'eſt pas croyable juſqu'à quel excês il oſa porter ſes attentats. Nous avons dit que Guluſſa, l'un des freres de Micipſa, & ſon Collégue ſur le Trône, avec Manaſtabal, avoit auſſi laiſſé un fils illégitime, nommé Maſſiva. Celui-ci n'avoit été ni fort avantagé par Guluſſa ſon pere, ni adopté par Micipſa. Ainſi, quoiqu'iſſu du ſang des Rois, & petit-fils de Maſſiniſſa, il s'étoit vû réduit à mener une vie privée. On peut bien juger qu'il envia le ſort de Jugurtha, qui né

Saluſt. de bell. Jug.

De Rome l'an 643.
Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

d'une Concubine, comme lui, avoit eu le secret de partager la couronne, & l'audace d'usurper la Numidie entiére, sur deux freres assassinés par ses ordres. Tandis qu'Adherbal avoit vécu, Massiva s'étoit attaché à son parti, comme au plus juste. Aprês la prise de Cirtha, & la cruelle mort du Roi son parent, il s'étoit réfugié à Rome, où le petit nombre de gents d'honneur, que Jugurtha n'avoit pu séduire, prenoit ses intérêts. Le Consul Postumius Albinus, à qui le sort avoit destiné la Numidie, étoit le plus ardent protecteur de Massiva. *Vous êtes le seul reste du sang des Rois Numides, aprês Jugurtha*, lui disoit-il. *Ce perfide parent est prêt à succomber, & bien-tôt il tombera dans le précipice, pour peu qu'on l'y pousse. Entreprenés tout, pour le conduire à sa perte, & vous regnerés.* Lorsque Postumius parloit de la sorte, il avoit ses vûës. Destiné à porter la guerre dans la Numidie, il craignoit que la paix, faite par son Prédécesseur avec Jugurtha, ne subsistât, toute infâme qu'elle étoit. Il falloit donc déconcerter les mesures du Roi, & des Partisans qu'il payoit si chérement à Rome. Pour cela, il engageoit Massiva, à demander pour lui au Sénat, & au Peuple Romain, la couronne de ses peres, dont Jugurtha étoit déchu par ses perfidies.

Les poursuites de Massiva ne purent être inconnuës à son rival. De quoi n'est pas capable l'ambition, & qu'elle est audacieuse, lorsqu'elle se sent protégée! Jugurtha entreprit de faire assassiner Massiva, sous les yeux des Romains, & dans l'enceinte de Rome. Il ne concerta l'affaire qu'avec Bomil-

car, ſon ami & ſon confident, qu'il avoit amené en Italie, ſous la foi publique. Cet indigne Miniſtre chercha long-tems des aſſaſſins, & trouva des ſcélérats qui ſe vendirent à ſes offres. Bomilcar les inſtruiſit, leur apprit les lieux, & les tems propres à l'exécution; mais l'un d'eux, plus téméraire que les autres, ſaiſit inconſidérément la premiére occaſion qui ſe préſenta, & trancha la tête de Maſſiva, ſans réfléchir ſur le danger. A l'inſtant ce malheureux fut pris. Conduit devant le Préteur, il avoüa, que Bomilcar avoit emprunté ſon bras, & qu'il n'avoit agi que par ſes ordres. Cette dépoſition mit Jugurtha dans un furieux embarras. Toute la haine du crime retomboit ſur lui. Cependant Bomilcar fut le ſeul, qu'on cita devant les Juges. A la vérité, le traiter en criminel, c'étoit une démarche contraire à la promeſſe, qu'on lui avoit donnée, mais l'équité naturelle demandoit, qu'il fût puni. Quel parti Jugurtha avoit-il à prendre, dans une circonſtance ſi délicate? Abandonner Bomilcar aux riſques d'un jugement, c'étoit ſe déshonorer ſoi-même, ſe décréditer dans l'eſprit de ſes ſujets, & dégoûter les Partiſans qu'il avoit à Rome. Il ſe réſolut donc à faire évader ſur le champ Bomilcar, & à le renvoyer en Afrique. Lorſque ce Confident eut diſparu, tous les ſoupçons retombérent ſur Jugurtha lui même. On informa ſecretement contre lui, & déja on ſe diſpoſoit à l'arrêter. Preſſé donc par les remords de ſa conſcience, & plus encore par la crainte des ſuffrages d'un peuple, moins aiſé à corrompre, qu'une troupe de Magiſtrats, il n'eut plus d'autre reſſource, que dans la

De Rome l'an 643.
Conſuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

Livii Epit. Florus l. 3. Oroſius l. 5. Eutrop. Salluſt. &c.

De Rome l'an 643.
Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

fuite. Il partit sans avoir pris congé du Sénat, & courut s'embarquer au port le plus voisin. Ce fut dans ce départ, que plein d'indignation, & de mépris pour Rome, tournant la tête vers cette Capitale du monde, il s'écria : *Ville avare ! Ville mercénaire ! Tu te vendras toi-même, dês que tu auras trouvé un homme aßés riche pour t'acheter !*

Jugurtha de retour dans sa Numidie, ne songea plus qu'à éluder, ou du moins qu'à suspendre la guerre, que Rome avoit décernée contre lui. Déja le Consul Postumius Albinus étoit prêt à faire voile pour l'Afrique, où il alloit se mettre à la tête de l'armée, que son Prédécesseur y avoit commandée. Déja il avoit levé ses recruës, & tiré du thrésor public, l'argent pour la solde de ses troupes. Son année Consulaire étoit avancée, & c'étoit à lui de venir présider aux Comices, pour les élections de l'année suivante. Il pressa donc ses préparatifs, tandis que le Sénat annulloit, par un decret, la paix infâme, que Calpurnius avoit concluë avec l'Usurpateur de la Numidie.

Le dessein de Postumius étoit de terminer, en peu de mois, une expédition, qu'il croyoit facile. Vaincre Jugurtha dans une seule bataille, ou le contraindre à se livrer une seconde fois aux Romains, par une dédition volontaire, c'étoit le grand projet, que Postumius avoit formé. Il connoissoit peu le caractére de son ennemi. Jugurtha n'étoit pas homme à hazarder témérairement un combat. D'ailleurs, pour les négociations, peu de Princes sçavoient mieux que lui, l'art de se replier en cent maniéres. Dans les premiéres conférences, le Roi

promit tout ce qu'on voulut. Il feignit d'être prêt à se livrer avec ses Etats. On lui fit des instances, il tergiversa. Tantôt, il trouva des obstacles dans la prétenduë résistance de ses sujets; tantôt, dans sa propre crainte. Dans un instant il acquiesçoit à la paix, dans l'autre, il menaçoit de recourir aux armes. Ses variations lui gagnoient du tems, qu'il sçavoit mettre à profit, pour arranger ses affaires. Enfin, de détours en détours, il conduisit le Consul jusqu'au tems marqué pour son départ.

De Rome l'an 643.
Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

Postumius se vit donc obligé de retourner à Rome, sans avoir rien conclu, ni par la voye des armes, ni par la voye des conférences. Tout ce qu'il remporta de Numidie, ce fut de violents soupçons, d'avoir vendu, comme ses Prédécesseurs, les intérêts de sa Patrie. En effet, étoit-il naturel de croire, que les seuls artifices du Numidien, sans aucune connivence intéressée de la part du Consul, eussent suspendu les efforts de la grosse armée, que Rome entretenoit, à grands frais, en Afrique? Postumius se rembarqua pour Rome. Chargé de la malédiction publique, il y reparut. Pour comble de malheur, il laissa son frere en Numidie, pour faire les fonctions de Général, en son absence. Nous verrons bientôt le nouveau Commandant, causer autant de dommage à la République, par sa témérité, que son frere par ses délais, & par son inaction.

Lorsque Postumius revint à Rome, il trouva la Ville troublée par les intrigues de quelques Tribuns du Peuple. Publius Licinius Crassus, C. Ma-

Fasti Capit. & Sallust.

De Rome l'an 643. Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

milius, & L. Annius aspiroient à se continuer, encore une année, dans le Tribunat, contre les Loix. Le premier, du consentement du Sénat, avoit promulgé un Edit, contre la somptuosité des repas. Par les richesses, qui abordoient de toutes parts à Rome, & tout récemment, par les largesses que Jugurtha y avoit répandües, les tables étoient devenües si abondantes, & si délicates, qu'il fallut les réformer. Licinius alla jusqu'à rappeller les anciens réglemens de Fannius, & à remettre les choses sur le pied de la frugalité Romaine, au tems que la vertu regnoit encore dans la République. Elle contenoit en substance, cette Loi, qu'aux jours des Calendes, des Nones, des marchés publics, & des grands jeux, la dépense pour la table pourroit monter jusqu'à la somme [a] de trente *as* d'ai-

Macrob. l. 2. c. 13.

[a] Qui en croire de Macrobe, ou d'Aule-Gelle? Celui-ci rapporte les articles de la Loi, tout autrement que le premier. La Loi Licinia, dit-il, au chapitre 24. du Livre 2. renouvella celle, qui avoit été portée, cinquante ans auparavant, par le Consul Fannius. Le nouveau Législateur réduisit la dépense de bouche, pour chaque repas, à la valeur de trente as. Il défendit, que la quantité de viandes, qui seroit servie sur table, excédât la somme exprimée par les termes de la Loi Fannia. On inséra néanmoins cette clause, que si cet ordinaire ne suffisoit pas, il seroit libre à chacun d'y joindre tous les plats de légumes, & les différentes espéces de fruits, qu'il jugeroit à propos, selon le nombre, & le goût des Convives. Licinius excepta de son réglement, certains jours solemnels. Tels étoient la célébrité des Jeux Romains, des Jeux Plébéïens, des Saturnales, & des Jeux consacrés au culte de la Mére des Dieux. Alors il fut permis d'employer, pour la bonne chére, jusqu'à cent as d'airain. Les repas des nôces ne furent point compris dans la régle commune. Un tems destiné à la joye, & au plaisir, paroissoit devoir être privilégié. Le Tribun accorda donc, pour les frais du festin nuptial, la disposition de deux cens as, sans compter le prix du pain, du vin, des légumes, & des fruits, qu'on abandonnoit à la discrétion des peres de famille. L'exception que fit

rain, mais qu'aux autres jours, on ne feroit servir chés la Loi Licinia, donna naissance aux termes, *COENÆ CENTENARIÆ*, pour signifier un repas d'appareil.

De Rome l'an 643.

Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

Ces précautions contre la superfluité des tables Romaines, arrêtérent pour un tems, le cours du mal. Mais bien-tôt, la molesse, l'amour de la bonne chére, le luxe, & la débauche, prévalurent parmi les Grands, & les riches de Rome. Cette Capitale du monde surchargée des richesses, & des délices de l'Asie, offroit sans cesse de nouvelles amorces au goût, & à la délicatesse. Les Citoyens opulents souffroient impatiemment, qu'on les forçât à se passer de peu, dans le sein de l'abondance. Depuis plus de soixante-douze ans, le zéle des Magistrats avoit en vain essayé de rappeller les Romains à l'ancienne frugalité de leurs peres. Les decrets d'Orcius, de Fannius, & de Didius, que nous avons rapportés dans le onziême, le douziême, & le treiziême Volume, n'avoient eu presque d'autre effet, que de multiplier les réfractaires, sans diminuer le désordre. Le torrent de la coutume, la contagion du mauvais exemple, & l'impunité avoient prescrit contre la sévérité des Edits. Au mépris des Loix somptuaires, dit Macrobe, un particulier n'avoit pas honte de faire servir sur sa table, un sanglier, qui cachoit dans ses flancs une multitude d'animaux comestibles de toute espéce, comme autrefois, ajoûte-t-il, le cheval de Troye, qui renfermoit dans ses concavités, une troupe de Grecs armés. Delà le nom de *Porcus Trojanus*, que l'on donnoit à ces sangliers farcis de toutes sortes de viandes. Le déréglement qui se perpétua, réveilloit de tems en tems, l'attention des Tribuns, ou des Consuls. Ils déclamoient contre les profusions excessives, ils recouroient à la rigueur des Loix, & confirmoient les anciennes, par de nouvelles. Mais celles-ci n'étoient pas plus respectées, que les premiéres. Cependant l'abus n'étoit pas devenu si général, qu'on ne comptât à Rome, plusieurs citoyens des plus distingués, qui se faisoient une régle inviolable, de ne point passer les bornes de la tempérance. Aule-Gelle emprunte à ce sujet, le témoignage d'un Poëte nommé Lévius, dans une de ses Piéces intitulée *Erotopægnia*, ou *les Jeux d'amour*. Le Poëte parle d'un pere de famille, qui dans la crainte de contrevenir à la Loi *Licinia*, ne voulut point recevoir un chevreuil, qu'on lui avoit apporté, pour être servi sur sa table. Il est vrai qu'au défaut des viandes interdites, les Législateurs n'avoient laissé de ressource, que dans les fruits, les herbages, & les légumes, dont ils permettoient l'usage à souhait, & sans restriction. Mais aussi les plus friands, sans déroger aux Loix, se crurent en droit de se permettre tous les raffinemens de la sensualité. Pour suppléer à la nature, ils empruntérent le secours de l'art. Les maisons opulentes

De Rome l'an 643.
Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

soi, que trois livres de viande fraîche, & qu'une livre de chair salée. La Loi ajoutoit, qu'on pouroit suppléer à la bonne chére, par tous les mets de légumes, & de fruits qu'on voudroit. L'Edit étoit sévére, cependant on s'y soûmit avec tant de docilité, qu'on l'observa aussi-tôt, qu'il fut déclaré au Sénat, avant même que le Peuple l'eût accepté. Il paroît que [a] Licinius demanda d'être continué dans son emploi, pour veiller à l'observation de son Edit, & pour le rendre plus durable.

Le Tribun Mamilius avoit fait porter une autre Loi, moins étenduë, pour le nombre des personnes, sur qui elle tomboit; mais que les circonstances rendoient nécessaire. Il s'agissoit d'ériger un Tribunal, pour informer contre ceux, qui s'étoient laissés corrompre par l'argent de Jugurtha, & que leurs malversations en Afrique avoient enrichis, par des

se firent honneur d'avoir à leurs gages, des Traiteurs habiles, qui s'étudioient à tromper les yeux, en déguisant de simples mets de légumes, sous différentes formes, & à flater le goût par les assaisonnemens les plus exquis. Cicéron lui-même, dans une Lettre addressée à Gallus, *L.* 7. convient que les Romains retrouvoient dans l'industrie des Cuisiniers, ce que les Loix somptuaires avoient retranché. Nous devons, dit-il, au zéle de nos Réformateurs, des secrets ignorés jusqu'alors, sur les apprêts qu'on donne présentement aux champignons, & aux autres légumes. Derniérement, ajoûte-t-il, Lentulus régala les Augurs. J'étois un des Conviés. On servit des légumes assaisonnés. Je mangeai de ces ragoûts avec quelque sorte d'excès. Je fus bien puni de mon avidité, par une indigestion. Elle fut suivie d'un dévoyement, qui n'a cessé qu'aujourd'hui. Ainsi moi, qui sçavois modérer mon appétit, pour les mets les plus précieux, & les plus délicats, tels que sont les huîtres & les *Murénes*, je me suis laissé prendre, à des Bêtes-raves, & à des Maulves.

[a] Ce Publius Licinius Crassus, surnommé *Dives*, à cause des grands biens qu'il possédoit, fut le pere du fameux Marcus Crassus, le rival du Grand Pompée.

voyes

voyes illégitimes. Les Accusés furent presque tous du nombre des Sénateurs, ou de la principale Noblesse, gents odieux au Peuple, & autrefois les plus ardens à procurer la perte des deux Gracques. Qui le croiroit? Le plus scélérat de tous, ce Prince du Sénat, eut assés d'artifice, pour se faire nommer chef de la Commission. Tant l'apparence de la probité a de force sur la multitude! Quel changement alors n'apperçut on pas, dans cet homme dissimulé! Le Concussionnaire le plus décrié, qui fût à Rome, devint le Juge le plus rigoureux, contre des gents moins coupables que lui. Durant deux ans que Scaurus fut à la tête de la commission, il condamna à l'exil plus d'un [a] Consulaire, & même un [b] Pontife, chose inoüie jusqu'alors.

De Rome l'an 643.

Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

Cicero in Bruto.

[a] Aux trois Consulaires, qui furent condamnés, comme coupables d'avoir servi les desseins de Jugurtha, contre les intérêts de la République, Cicéron ajoûte Caïus Porcius Caton, petit-fils de Caton le Censeur, par son pere Marcus, & de Paul-Emile, par sa mere Emilia, sœur du second Africain. Caïus avoit déja été Consul, dans l'année de Rome 639. Nous avons remarqué dans le XIII. Volume, d'après Cicéron, & Velleïus Paterculus, qu'à son retour de Macédoine, il avoit été relégué à Tarragone en Espagne, pour crime de Péculat. Cependant Cicéron, dans son Livre des Orateurs Illustres, semble se contredire lui-même. Il dit expressément, que Caïus Caton fut déféré par le Tribun du Peuple Mamilius, au Tribunal des Commissaires établis, pour informer contre les Partisans de Jugurtha. Il faut donc dire nécessairement, ou bien que Caton étoit alors à Rome, & par conséquent, qu'il avoit été rappellé du lieu de son exil, ou qu'il y eut une intervalle de trois années, entre sa premiére condamnation, & son départ pour Tarragone.

[b] Ce Pontife se nommoit Caïus Sulpicius Galba. Selon le témoignage de Cicéron, dans son Livre intitulé Brutus, Galba étoit le second fils du célébre Orateur Servius, & Gendre de Publius Crassus Mucianus, qui joignoit la science des Loix au talent de la parole. Accusé d'avoir favorisé Jugurtha, il prononça pour sa défense un discours, qui dans la suite servit

De Rome l'an 643.
Consuls, M. MINUCIUS RUFUS, & SP. POSTUMIUS ALBINUS.

Lucius Calpurnius Bestea, dont Scaurus avoit été le complice, & Spurius Postumius Albinus furent successivement proscripts par ses Arrêts. *a* Lucius Opimius, qu'il condamna aussi, n'échapa pas à sa sévérité ni à la fureur des Tribus. La haine du Peuple étoit trop déclarée contre lui. Cet ancien Consul, ce persécuteur des Gracques, alla mourir de misére à *b* Dyrrachium. Ainsi la Loi de Mamilius fit un grand fracas dans la République. Le Tribun qui l'avoit portée, s'efforça de rester en place, encore l'année suivante. Annius l'un de ses Collégues eut la même prétention. Toutes ces brigues pour le Tribunat n'aboutirent, qu'à faire retarder l'élection des Grands Magistrats. Enfin, les Centuries furent convoquées au Champ de Mars, & proclamérent Consuls *c* Q. Cæcilius Metellus, & M. Junius Silanus.

Cicero Orat. pro Sextio.

de modéle aux jeunes Romains, pour se former à l'éloquence, & que l'on faisoit apprendre par mémoire aux enfans.

a Cicéron, dans ses Plaidoyers pour Sextius, contre Pison, & pour Plancus, ne parle qu'avec indignation, de l'exil de Lucius Opimius. Il gémit sur le sort de ce grand homme, & déclame contre l'injustice de ses Juges. A la honte des Romains, dit Cicéron, celui qui venoit de sauver la Patrie des fureurs de Gracchus, n'y trouva pas un misérable hospice. Rome publie la grandeur de ses services, par le célébre monument erigé en son honneur, au milieu de la grande place de Rome, cependant elle le force à chercher une retraite, & un sépulchre dans une terre étrangére.

b Dyrrachium, est situé sur les côtes de la mer Hadriatique, & confine avec la nouvelle Epire, ou l'Albanie. Cette Ville porte aujourd'hui le nom de *Durazzo*. Voyés le VII. Volume, p. 56. Note *a*.

c Quintus Cæcilius Numidicus, étoit fils de Lucius Métellus Calvus, qui gouverna la République, en qualité de Consul, l'an de Rome 611. Par conséquent il étoit frere du supréme Pontife Lucius Metellus, surnommé le Dalmatique. Pædianus donne aussi à ce dernier le surnom *Calvus*. Delà l'erreur de quelques Ecrivains, qui ont confondu le fils avec le Pere. Pour Metellus Consul de cette année 644. Vel-

Deux guerres, l'une à craindre, l'autre déja commencée, eurent dequoi occuper les deux Consuls. Silanus fut destiné, par le sort, à conduire une armée Consulaire dans la Gaule Narbonnoise. Ce n'est pas que cette Province nouvellement conquise, ne fût tranquille. Les Gaulois Orientaux portérent toujours assés paisiblement le joug Romain. La crainte que la République avoit conçüe, venoit des Cimbres, des Teutons, & des Tigurins. Ces peuples réunis, aprês avoir longtems erré autour des Alpes, avoient franchi les Pirénées, & lorsqu'ils eurent pillé l'Espagne, ils parurent devoir se rabbattre sur la Gaule Narbonnoise, enfin dans toute la Province Romaine, pour entrer delà en Italie. Il falloit donc écarter de la Frontiére, cette multitude infinie de vagabonds, dont la République n'avoit déja que trop senti la fureur. Ainsi le Consul Silanus, alla prévenir les insultes de ces brigands, fortifier la partie de la Gaule, qui obéïs-

De Rome l'an 644.
Consuls, Q. Cæcilius Metellus, & M. Junius Silanus.

Florus l. 3. c. 3. Eutr. Oros. &c.

leïus Paterculus le met au nombre des plus grands Orateurs de Rome. Pendant sa jeunesse, il se rendit à Athénes, où il se fit le disciple de Carnéade. Sous la conduite d'un si grand maître, il étudia l'éloquence, & la Philosophie. De retour à Rome, il contracta une étroite amitié, avec le célébre Crassus. On remarque l'intrépidité, & la grandeur d'ame de Métellus, dans un discours qu'il prononça contre Caïus Mamilius, au sujet des traits injurieux, que ce Tribun du Peuple lança contre lui, dans une Assemblée du Peuple. Il ne nous en reste plus qu'un fragment, qu'Aule-Gellé nous a conservé. Romains, dit-il, Mamilius croit se donner un grand lustre, en se déclarant mon ennemi. Peut-être s'attend-il à une longue apologie de ma part. Quel interêt aurois-je à me défendre contre un homme, qu'il m'importe peu d'avoir pour ami, & que je méprise trop pour redouter ses fureurs. Ces sortes de gens ne méritent pas qu'on parle d'eux, soit en bien, soit en mal. Le mieux est de les laisser dans l'oubli. C'est leur faire trop d'honneur, que de daigner même, prononçer leur nom.

De Rome l'an 644.
Consuls, Q. Cæcilius Metellus, & M. Junius Silanus.

soit aux Romains, & opposer son armée, comme une barriére, au passage des trois Nations venuës du Nord. Ceque Rome avoit craint, n'arriva que trop subitement. Les Cimbres descendirent des Pirénées, & comme un torrent inondérent la Province Narbonnoise. Le Consul, sans s'effrayer du nombre, vint au devant de ces barbares, & se posta à quelque distance de leur camp. Les Cimbres firent la premiére avance d'une espéce de négociation, qui fut plûtôt une déclaration de guerre. Le Chef de ces brigands envoya des Députés au Consul, avec ordre de lui parler fiérement, & de l'épouventer par des menaces. *Ou la guerre*, dirent les Ambassadeurs à Silanus, *ou un terrain en Italie, sinon nous fixerons nos courses, & nous nous reposerons ici, aprês de longs travaux.* Il n'étoit pas ordinaire aux Romains d'être maîtrisés par leurs ennemis. D'ailleurs quel terrain le Consul auroit-il pu assigner en Italie? En deçà du Pô, tout le païs étoit habité par des Gaulois, & les campagnes de l'Italie Orientale, suffisoient à peine à l'avidité des citoyens de Rome. Silanus rejetta donc, avec hauteur, la proposition des Députés, & à l'instant il courut aux armes. La bataille se donna; mais avec si peu d'avantage pour les Romains, qu'au premier choc, *a* ils furent mis en déroute. Ainsi la Gaule Narbonnoise fut toute entiére au pillage de

a Le témoignage de Florus, de Paul Orose, & de Tite-Live, dans l'Epitome du Livre 65. sur le malheureux succès de la bataille donnée contre les Cimbres, doit prévaloir à celui d'Eutrope. Cet Abbréviateur, à la fin du Livre 4. suppose comme un fait certain, que Junius Silanus avoit entiérement défait ces barbares, dans la Gaule Narbonnoise.

ces barbares. Rome n'y fut plus maîtreſſe, que des Villes; car les Cimbres n'avoient pas l'uſage de faire des ſiéges. Du reſte ils ne renoncérent pas au projet qu'ils avoient formé, de s'établir en Italie. Le Rhône, & les Alpes leur ſervirent alors de barriére.

De Rome l'an 644.
Conſuls, Q. Cæcilius Metellus, & M. Junius Silanus.

Métellus avoit été marqué, par le ſort, pour aller faire la guerre en Numidie. Son expédition fut plus heureuſe, que celle de ſon Collégue. Jugurtha n'apprit qu'avec défiance, qu'il alloit avoir Métellus pour adverſaire. Cependant le Numide, depuis ſon retour, venoit de remporter un avantage conſidérable ſur l'armée Romaine. Nous avons dit, que Spurius Poſtumius Albinus, en quittant l'Afrique pour aller préſider aux Comices, avoit laiſſé le commandement de ſes troupes à ſon frere, avec le titre de Propréteur. Celui-ci, qui ſe vit à la tête de quarante mille hommes, ſe laiſſa tranſporter par ſon ardeur martiale, & voulut profiter de l'abſence du Conſul Poſtumius, ou pour s'enrichir, ou pour ſe ſignaler. Les ſoldats Romains étoient en quartier d'hyver. En Afrique, au mois de Janvier, la ſaiſon n'étoit guére propre à tenter une expédition militaire. Cependant Aulus Poſtumius, c'étoit le nom du Propréteur, raſſembla ſes troupes, & les fit marcher en campagne, par des chemins fangeux, dans un tems de pluye. Les Romains arrivérent enfin devant [a] Suthul, place forte de Numidie, & où Jugurtha, diſoit-on, avoit renfermé ſes tréſors. Dans toutes les ſaiſons, la Ville eût été difficile à prendre. Elle étoit ſituée ſur une hauteur. En hyver, les marais que les eaux for-

[a] On ne peut rien dire de précis ſur la ſituation de Suthul, Ville de Numidie.

De Rome l'an 644.

Consuls, Q. Cæcilius Metellus, & M. Junius Silanus.

moient aux environs, la rendoient presque inabordable. Cependant l'avidité du Propréteur lui en fit entreprendre le siége. Il dressa des machines, il tenta des escalades, & avec de grands efforts, il ne remporta, de devant Suthul, que la honte, d'avoir mal pris son tems, & mal conduit son entreprise. Jugurtha s'apperçut aisément, que le Général passager n'étoit pas un grand homme de guerre. Il crut qu'il seroit facile de l'attirer dans un piége, & de le combattre avec avantage. En effet Jugurtha s'approcha de Suthul, & feignit d'être effrayé à la vuë de l'armée Romaine. Après avoir prodigué des supplications, qu'il sçavoit ne devoir pas être exaucées, il recula de poste en poste, à travers des chemins difficiles. Aulus Postumius marcha sur les pas de l'ennemi, & à sa poursuite, il s'enfonça jusques dans l'intérieur de la Numidie. Lorsque Jugurtha tint les Romains au cœur de ses Etats, ce fut alors qu'il mit en œuvre ses artifices ordinaires. Il ne daigna pas gagner le Propréteur à prix d'argent. Il l'estimoit trop peu, pour le juger digne de ses largesses. Ce fut les Officiers & les soldats de son armée, qu'il entreprit de corrompre. Deux Cohortes, l'une de Thraces, l'autre de Liguriens, se rendirent au Roi. Les Légionnaires mêmes ne furent pas plus insensibles aux offres de Jugurtha, que l'avoient été les plus illustres Magistrats de Rome. Enfin une partie considérable de l'armée Romaine, fit céder l'amour de la Patrie à un vil intérêt.

Le camp de Jugurtha n'étoit pas éloigné du camp Romain, & l'on n'attendoit, de part & d'autre, que le moment de livrer bataille. Le projet du Roi Nu-

mide n'étoit pas d'en courir les risques. Un assaut donné, de nuit, aux retranchemens du Propréteur, lui parut bien plus propre à favoriser la trahison des soldats Romains, qui s'étoient livrés à son service. Jugurtha donc, au tems que le sommeil étoit le plus profond, fait avancer ses Numides. Avec une légéreté inconcevable, ceux-ci montent à l'escalade. Le trouble & la consternation se répandent, à la premiére allarme, dans le camp assiégé. On cherche, sans ordre, & sans lumiére, à se réünir sous ses enseignes. Le Général lui-même est incertain, s'il doit fuir, ou s'il doit rester dans son camp. Le péril lui paroît égal des deux côtés. Rien ne le détermina à quitter son poste, que la séparation des Thraces, & des Liguriens de son armée. Il apprit qu'une Cohorte des premiers, & que deux Cohortes des seconds s'étoient rangées sous les étendarts de l'ennemi. Ce ne fut pas encore là le plus grand de ses malheurs. Le principal Officier de la troisiéme Légion, par un complot concerté avec Jugurtha ; lui ouvrit deux portes du camp Romain, & soûtint l'armée Numide, tandis qu'elle y entroit. Tout ce qui fut reconnu pour Romain, fut mis à mort ; mais le massacre ne fut pas aussi grand, qu'on auroit eu lieu de le craindre. La nuit avoit favorisé la prise du camp, elle servit du moins à faciliter la retraite des vaincus. Ceux qui restoient fidéles à leur Patrie, par les deux autres portes, & par divers chemins, gagnérent une hauteur, & s'y postérent. Lorsqu'il fut jour, le Propréteur ne trouva guére de manque autour de lui, que les traîtres, qui s'étoient vendus au Roi Numide. Mais la plûpart de ses soldats avoient

De Rome l'an 644.

Consuls, Q. Cæcilius Metellus, & M. Junius Silanus.

De Rome l'an 644.

Consuls, Q. CÆCILIUS METELLUS, & M. JUNIUS SILANUS.

jetté leurs armes, pour être plus légers à la fuite.

Dês que Jugurtha eut laissé à ses soldats le tems, de piller le camp des ennemis, il courut investir la colline, où les Romains s'étoient rassemblés. Ce fut alors qu'Aulus Postumius parut aussi timide Négociateur, qu'il s'étoit montré mauvais Capitaine. Environné d'ennemis, il fit coup sur coup au Roi Numide des députations honteuses. Par l'une, il demanda la vie sauve. Par une autre, il offrit à Jugurtha une paix durable, qu'il s'engagea de faire ratifier par le Sénat de Rome. Le fier Vainqueur ne se laissa fléchir ni par les priéres, ni par les offres. *Point de quartier*, répondit-il, *& point de salut, qu'aprês avoir conclu une paix solide avec vous, je ne vous aye vû passer sous le joug.* L'affront étoit insoûtenable, & tout autre Général, que le lâche Propréteur, auroit préféré de se faire jour à travers les ennemis. Il restoit encore à ses Légionnaires assés d'armes, & de courage, pour passer sur le ventre à des troupes Africaines. La terreur avoit saisi Postumius, il n'écouta qu'elle. Sans trop délibérer, il consentit à la paix, & souffrit que toute son armée, avec lui, désarmée & à demi-nuë, passât entre deux infames poteaux, aux huées des soldats Numides.

Salust. de bello Jugurth. & Oros.

On peut bien juger, que les troupes Romaines, chargées d'opprobre sous un Chef déshonoré, se débandérent. Elles retournérent, comme elles purent, dans la Province Africaine, c'est-à-dire, dans l'ancien Domaine des Carthaginois, dont Rome étoit en possession. Là, elles vécurent sans régle, & sans discipline, & par la licence qu'elles se donnérent,

De Rome l'an 644.
Consuls, Q. CÆCILIUS METELLUS, & M. JUNIUS SILANUS.

rent, elles se dédommagérent un peu de l'opprobre qu'elles avoient reçû.

On apprit à Rome avec indignation l'infamie, que la République venoit d'essuyer en Numidie. Le Consul Postumius en fut plus consterné que personne. Il venoit de présider à l'élection du Champ de Mars; mais les Consuls qu'on y avoit désignés, n'étoient pas encore en exercice. Il restoit à Postumius environ deux mois de Consulat, avant que son année fut finie. Il tâcha de mettre à profit le court intervalle, qui lui restoit. D'abord il fit casser par le Sénat, & par le Peuple, la paix que son frere avoit faite avec Jugurtha. Ensuite, il ordonna des recruës, pour remplacer les morts, & les deserteurs de son armée d'Afrique. Lorsqu'il eut fait ses préparatifs, il alla s'embarquer lui-même, pour retourner dans son département, & pour y réparer, s'il étoit possible, les torts, que son frere avoit faits à la République. Les Tribuns ne jugérent pas, que le Consul finissant, fût digne de conduire les nouvelles troupes en Afrique. Ils réservérent les levées à Métellus, que le sort avoit donné pour successeur à Postumius. Ainsi celui-ci, qui se vit hors d'état de rien entreprendre, avec des troupes délabrées, attendit dans l'inaction l'arrivée de Métellus. Ensuite il revint à Rome, suivi de son frere, chargé de honte. Ce Consulaire y fut bien-tôt aprês condamné au bannissement, par un Arrêt de Scaurus, qui le jugea convaincu, de s'être laissés séduire par l'argent de Jugurtha.

Salust. in bello Jugurth.

Toute l'espérance de Rome, sur l'affaire de Numidie, résidoit alors dans le seul Métellus. Ce grand homme n'étoit pas porté par les factions populaires.

De Rome l'an 644.
Consuls, Q. Cæcilius Metellus, & M. Junius Silanus.

Jamais il ne s'étoit déclaré pour la Commune, contre les intérêts du Sénat. Cependant il avoit gardé des mesures avec le Peuple, & par une conduite unie, il s'étoit acquis la bienveillance du premier ordre, sans s'attirer la haine du second. Aussi toutes les difficultés s'applanirent devant lui. Sa réputation toujours saine, du côté de la probité, réunissoit tous les esprits en sa faveur. On étoit sûr d'avoir trouvé, dans lui, un homme incapable d'être corrompu par les offres de Jugurtha. D'ailleurs il avoit donné des preuves d'une valeur, & d'une sagesse peu communes, pour la conduite des armées. Tout conspira au succès de son entreprise. Rome lui décerna les levées qu'il demanda, & ne lui refusa rien du nécessaire, pour l'entretien de ses troupes. Elle abolit même certaines loix, qui prescrivoient de la diminution, dans la solde des Légionnaires. Les Nations alliées de Rome s'empressérent à fournir leur contingent de troupes, & les Rois affectionnés à la République, envoyérent à l'armée d'Afrique des secours considérables. Aussi s'agissoit-il, d'effacer une des taches les plus honteuses, qu'on eût imprimées au nom Romain, depuis l'avanture des *Fourches Caudines*.

Plut. in Mario.

De sa part, Métellus n'oublia rien, pour donner à son armée des Officiers capables de le seconder, & dont la science militaire eût été mise à l'épreuve. Il trouva dans Rome le célébre Marius, tout-à-fait désœuvré. Après avoir fait la guerre, avec succês, en Espagne, durant sa Préture, il languissoit dans le repos. Du côté de la naissance, des biens de fortune, & de l'éloquence, Marius n'avoit pas assés de quoi s'avancer, jusqu'aux premiers honneurs. Son ambi-

De Rome l'an 644.
Consuls, Q. CÆCILIUS METELLUS, & M. JUNIUS SILANUS.

tion l'y entraînoit ; mais il ne pouvoit y parvenir, que par la voye des armes. Il accepta donc avec joye l'offre, que lui fit Métellus, de le prendre pour un de ses Lieutenants Généraux.

Le Consul ignoroit alors, quel rival il se donnoit à lui-même. Marius ne se plaçoit en second, que pour s'élever aux dépens de son Général. Son avidité pour la gloire, une vanité démesurée, & des prétentions inquiétes du plus haut rang, rendirent, avec le tems, la société de Marius insupportable à Métellus. Au moment que le Consul en fit choix, Marius avoit sçu lui déguiser ses défauts. Métellus ne se repentit de l'avoir choisi, par préférence, que quand il lui eut laissé prendre trop d'ascendant. La suite des événemens éclaircira, & les artifices de Marius, pour décrier son Général, & les traverses que Métellus eut à souffrir d'un [a] ingrat, qui, par reconnoissance, devoit au moins n'avoir de zéle, que pour l'intérêt commun. Le Consul s'associa encore un Lieutenant Général nommé Publius Rutilius. Celui-ci étoit homme d'honneur, & vécut toujours en bonne intelligence, avec celui, que la République lui avoit donné pour Chef. Après tout, ces deux Officiers de l'armée Consulaire, n'étoient pas gents, à se laisser ébranler par les offres de Jugurtha.

Lorsque tout fut prêt pour l'expédition, le Consul ne tarda pas à partir. Il prit terre sur la côte d'Afrique, & reçut l'armée des mains de Postumius son

[a] L'ingratitude de Marius alla si loin, dit Plutarque dans la vie de ce Capitaine, qu'il se vantoit hautement, d'être moins redevable à Métellus, qu'à la fortune, qui l'avoit conduit en Afrique, comme sur un grand théâtre, où il lui seroit enfin permis de donner en spectacle toutes ses vertus militaires.

De Rome l'an 644.
Consuls, Q. CÆCILIUS METELLUS, & M. JUNIUS SILANUS.

Prédéceſſeur. En quel état trouva-t-il les troupes Romaines, depuis l'échec qu'Aulus Poſtumius avoit reçu ? Elles vivoient à la débandade, diſperſées en divers lieux, plus avides du pillage, que ſoigneuſes de la diſcipline. Si-tôt que le nouveau Général fut arrivé, il commença, comme autrefois Scipion, par détruire les vices de ſes ſoldats, avant que de les conduire à l'ennemi. Entrepriſe difficile, mais qu'il exécuta avec ſuccès. Sa conduite eut même de la ſupériorité ſur celle du ſecond Africain. Ce ne fut pas uniquement par les voyes de la hauteur, & de la ſévérité, qu'il prit de l'aſcendant ſur ſes Légions, il ſçut mêler la rigueur, avec l'humanité.

La premiére régle qu'il établit dans ſon camp, fut qu'on n'y vendroit plus de pain. Il voulut que chaque ſoldat apprît à le pétrir, & à le cuire lui-même. Il bannit d'entre eux tous les ragoûts, & ne leur permit, que la viande boüillie, ou rôtie. Il ne ſouffrit plus, ni valets au ſervice des ſimples Légionnaires, ni chevaux, ni fourgons, pour porter leurs proviſions, & leurs armes. Du reſte le Conſul ramena ſes troupes à une exacte diſcipline, moins par les châtimens, que par ſa vigilance. Il avoit l'œil toujours ouvert, ſur les plus légers manquemens dans le ſervice. Métellus trouvoit cent prétextes, pour décamper ſouvent, & ne ſouffroit pas, que ſes ſoldats priſſent de longues habitudes aux mêmes lieux. Il ne conduiſoit guére ſes troupes en de nouveaux poſtes, que par de grands détours, & par des chemins embaraſſés. Il ordonnoit des marches laborieuſes, & ſçavoit les colorer de raiſons plauſibles. Enfin les Légionnaires, tout citoyens Romains qu'ils étoient,

chargeoient eux-mêmes ſur leurs épaules, outre leurs armes, les uſtenciles néceſſaires, & le bled qu'on leur diſtribuoit tous les mois. Pour tout dire en un mot, il gagna ſur ſes ſoldats, que les moins forts, eurent honte de leur foibleſſe, & que les plus robuſt esfirent gloire de leur force. Auſſi le Général n'exempta pas même ſon propre fils des travaux de la milice. Il avoit conduit ſon aîné en Afrique, pour y faire ſa premiére campagne. Le Conſul auroit pu le prendre avec lui dans ſa tente, & lui épargner bien des fatigues. Il aima mieux le laiſſer ſervir en ſimple fantaſſin, dans ſa Légion, & ne le déchargea d'aucun des fardeaux accoûtumés. Par là, il fit ceſſer les murmures, & nul ne trouva mauvais, de n'être pas traité avec plus de diſtinction, que le fils d'un Conſul.

De Rome l'an 644.
Conſuls, Q. CÆCILIUS METELLUS, & M. JUNIUS SILANUS.

Métellus ne ſe preſſa pas d'aller à l'ennemi, que la diſcipline ne fût parfaitement rétablie dans ſon armée. Il n'ignoroit pas avec quel empreſſement on attendoit, à Rome, la nouvelle d'une victoire, qui réparât l'affront, qu'Aulus Poſtumius avoit cauſé à la République. Le Conſul aima mieux paſſer pour temporiſeur, que de hazarder des combats, avec des troupes indiſciplinées. Il paſſa donc tout l'Eté dans un repos utile, & ne fit prendre l'eſſor à ſon armée, que quand elle eut appris à vaincre.

Cette conduite du Conſul fit trembler Jugurtha, dans ſa Numidie. Juſqu'alors il n'avoit trouvé, parmi les Généraux Romains, que des hommes intéreſſés, ou téméraires. Métellus n'avoit ni les défauts de l'avare Beſtea, ni l'inconſidération de l'imprudent Poſtumius. Ainſi le Roi Numide ne pouvoit

De Rome l'an 644.

Consuls, Q. Cæcilius Metellus, & M. Junius Silanus.

compter, ni sur son argent, ni sur ses ruses de guerre. Il songea donc à se livrer, de bonne foi, à la merci du nouveau Général, & à lui faire *une dédition* sincére de sa personne, & de ses Etats. Dans ce dessein, Jugurtha fit partir vers le Consul une Ambassade, avec toutes les marques possibles de soûmission. Il ne demanda que la vie sauve, pour lui, & pour ses enfans. Quel fond y avoit-il à faire sur les protestations d'un Numide? Quand bien même, dans un moment critique, il auroit pris son parti avec sincérité, qui pouvoit s'assûrer, que la légéreté naturelle aux gens de son païs, ne l'entraîneroit pas ailleurs? Un fourbe ne doit pas être cru, lors même qu'il dit vrai.

Metellus soupçonna toujours de la duplicité, dans les procédés de Jugurtha. Il opposa donc des artifices à ceux du Numide, & le combattit avec ses propres armes. Après avoir pris chacun des Ambassadeurs Numides en particulier, il les engagea par des promesses, à lui livrer l'Usurpateur mort, ou vif. Le projet ne réussit pas, par la défiance circonspecte du Roi. Ce fut donc à force ouverte, que le Consul résolut de l'attaquer. L'armée Romaine entra en Numidie, & à sa contenance, elle parut devoir réparer le tems qu'elle avoit perdu. Soit par ordre de Jugurtha, soit par l'affection, que les gens du païs avoient conçuë pour la domination Romaine, toutes les Villes & toutes les Bourgades envoyérent au devant de l'armée Consulaire, & lui offrirent des vivres & des rafraîchissemens. Ces démonstrations n'imposérent point au Général Romain. Toujours en garde contre la surprise, il n'avança qu'avec précaution. Ses

De Rome l'an 644.
Consuls, Q. CÆCILIUS METELLUS, & M. JUNIUS SILANUS.

troupes ne marchérent qu'en ordre de bataille, & ses coureurs voltigérent au loin, à la découverte de l'ennemi. Métellus conduisoit l'avant-garde, à la tête des frondeurs, des archers, & des troupes armées à la légére. Marius, dont le mauvais cœur ne s'étoit point encore manifesté, commandoit la cavalerie Légionnaire, à l'arriére garde, & couvroit en queüe les fantassins, postés au corps de bataille, sous les ordres de Rutilius. Sur les aîles étoient répandus les escadrons auxiliaires, mêlés d'infanterie légérement armée, pour soûtenir en flanc l'infanterie des Légions.

Cet arrangement pour les marches, parut nécessaire au Général Romain. Il étoit convaincu, qu'on ne devoit rien risquer avec un ennemi, qui connoissoit le païs, & qui peut-être ne feignoit de vouloir la paix, que pour profiter des occasions, de tomber sur les Romains, avec avantage. Dans ce bel ordre, l'armée Consulaire vint se présenter devant Vacca, Ville marchande, & peuplée par un grand nombre de Commerçans Italiens. La situation de la place parut commode à Metellus, pour y établir un magazin de vivres, qu'on lui transporteroit delà, dans ses divers campemens. Il fit donc sonder les habitans, pour connoître, par leur résolution, si Jugurtha ne leur avoit point ordonné, de soûtenir un siége, & si la *dédition* du Roi étoit sincére. Les Vaccéens reçurent garnison Romaine, & le Consul se sçut gré d'avoir une ressource, pour la subsistance de ses troupes, soit que le Numide se préparât à la guerre, ou qu'il voulût la paix. Jugurtha en effet ne songeoit alors, qu'à tromper Métellus. Il multiplioit les ambassades, & les supplications, & réïtéroit ses an-

De Rome l'an 644.
Consuls, Q. Cæcilius Metellus, & M. Junius Silanus.

ciennes promesses ; mais son cœur étoit changé, & ses premiéres appréhensions étoient calmées.

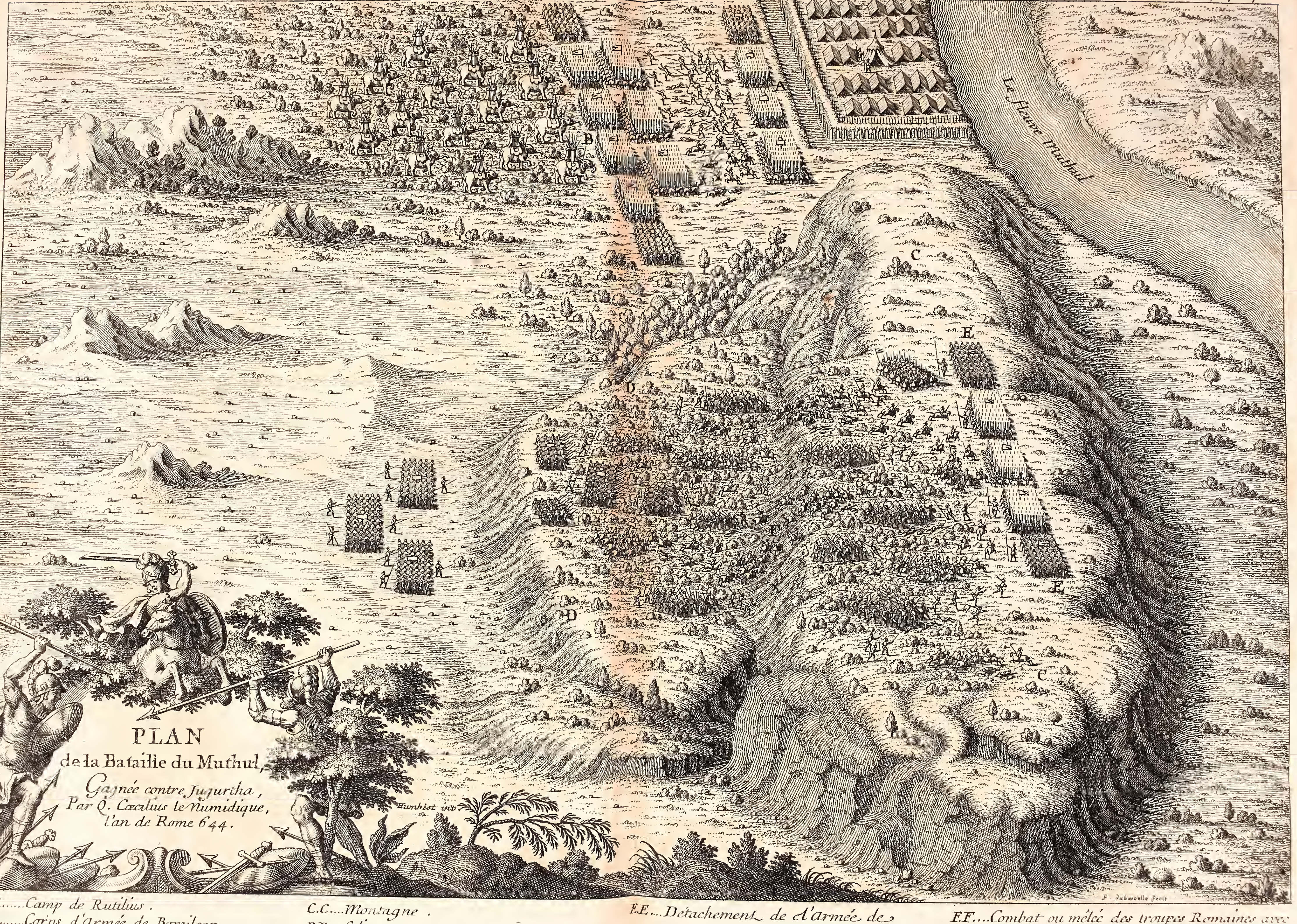
Cependant le Consul avançoit toujours, avec le même ordre, jusqu'au cœur de la Numidie. De si grands progrês, & une précaution si constante obligérent enfin le Numide à lever le masque. Une armée étrangére étoit presque au centre de ses Etats ; & la reddition de Vacca la rassuroit, contre la disette. Jugurtha prit donc le parti d'agir à force ouverte, contre un Général, qu'il n'avoit pu tromper, ni corrompre.

Dans cette portion de la Numidie, qui autrefois étoit échuë à Adherbal, du Midi au Septentrion, couloit un Fleuve, nommé [a] Muthul. A quelques milles du Fleuve, s'élevoit une montagne, qui barroit le chemin du Consul, & qu'il falloit nécessairement que son armée franchît, pour descendre dans une plaine aride, & inculte, qui s'étendoit jusques sur les rives du Muthul. On trouvoit à my-côte de la montagne, une colline, par où l'on descendoit dans la plaine, & le haut de cette colline assés long, & assés large, étoit revêtu d'oliviers sauvages, de myrthes, & de ces autres arbrisseaux, qui croissent sans culture, dans les terres sablonneuses. Ce fut là que Jugurtha, aprês avoir rassemblé tout ce qu'il avoit pu de troupes, se mit en embuscade, pour y attendre les Romains, & pour les combattre, lorsqu'ils descendroient de la montagne. Bomilcar, avec les éléphants, & une partie de l'infanterie, occupoit le

[a] Les Autheurs anciens ne nous en ont pas assés dit, pour nous instruire sur la source, & sur le cours du Fleuve Muthul.

panchant





A......Camp de Rutilius.
B......Corps d'Armée de Bomilcar.
C.C....Montagne.
D.D....Coline.
E.E....Detachement de l'Armée de Jugurtha.
F.F....Combat ou mêlée des troupes Romaines avec celles de Jugurtha.

panchant de la colline le plus voisin du Fleuve, & Jugurtha, avec sa cavalerie rangée en escadrons serrés, & avec quelques bataillons choisis, s'étoit posté au haut de la colline, qui s'élevoit au pied de la montagne.

De Rome l'an 644.
Consuls, Q. CÆCILIUS METELLUS, & M. JUNIUS SILANUS.

Avant que le Consul parût, le Roi exhorta ses troupes, à conserver la réputation, qu'elles s'étoient acquise, par la défaite d'une armée Romaine. *C'est vos femmes, c'est vos enfans, c'est vos foyers paternels*, leur dit-il, *qu'il faut mettre à couvert des violences du Romain. L'armée qui vous effraye, est toujours la même. Elle a changé de Chef; mais les soldats qui la composent sont des hommes flêtris, & passés sous le joug. Le jour est venu de couronner vos victoires, & d'affermir à jamais la liberté de la Numidie. Il faut vaincre, ou vivre dans l'esclavage.*

Lorsque Jugurtha parloit encore, Metellus avoit déja atteint le sommet de la montagne. Du premier coup d'œil, il crut voir entre les broussailles, des hommes & des chevaux embusqués, que l'épaisseur des arbres ne couvroit pas suffisamment. En approchant de plus prês, il apperçut enfin des ennemis cachés, & ne douta plus de l'embuscade. Alors il fit changer de route, & de disposition à son armée. D'abord il ordonna à Rutilius, de prendre les devants, de descendre en hâte du haut de la montagne, jusque dans la plaine, sans traverser la colline, & d'aller former un camp sur les bords du Fleuve. La précaution étoit sage. S'il avoit fallu que l'armée Romaine campât dans cette campagne aride, elle seroit périe de soif, sous un soleil brûlant, & dans la saison la plus chaude de l'année. Pour le Consul,

De Rome l'an 644.
Consuls, Q. Cæcilius Metellus, & M. Junius Silanus.

il donna un autre arrangement à ses troupes, que durant la marche. Comme il étoit résolu de laisser la colline sur sa droite, il fortifia du triple son aîle droite, qui devoit être la plus exposée à l'ennemi. Au centre de la bataille, il posta son infanterie, dont il entrelassa les manipules, de ses troupes légéres. Pour sa cavalerie, des deux côtés, il la plaça sur les flancs de son armée, afin de la couvrir. Dans ce bel ordre, il se mit à descendre du haut de la montagne, & cela par l'endroit le plus rapide. Ensuite il s'avança doucement vers la plaine, sans que les ennemis osassent encore sortir sur lui de leur embuscade, durant sa descente. Marius étoit au centre de l'armée, & Métellus commandoit l'aîle droite, qui naturellement auroit dû être attaquée la premiére. A peine l'avant-garde du corps, que le Consul conduisoit, étoit-elle descenduë un peu plus bas, que le haut de la colline, lorsque Jugurtha s'ébranla. D'abord le Numide fit saisir, par deux mille hommes, le sommet de la montagne, que les Romains venoient de quitter, de peur qu'ils n'y trouvassent un azile, après la bataille. Ensuite il fit sonner la charge, & le choc commença.

Fondant du haut de la colline, les Numides tombérent sur l'arriére garde des Romains, la prirent en flanc, & mirent quelque confusion dans ses lignes. Les plus braves leur firent face; mais comme ceux-ci se battoient de bas en haut, on les accabloit de traits, sans qu'ils pussent combattre de pied ferme. Jugurtha avoit instruit ses cavaliers, à fuir à la débandade, sans se rallier, quand ils seroient attaqués par une troupe nombreuse. Mais ces fuyards alloient se re-

joindre à d'autres bandes, pour donner ensemble sur les Romains, de plusieurs côtés. Mis une seconde fois en fuite, ils regagnoient leur colline, où leurs chevaux montoient avec une vîtesse surprenante. Poursuivis par la cavalerie Romaine, ils entroient dans des taillis, où d'autres chevaux, que ceux du païs, ne pouvoient les suivre. Jamais combat ne fut plus extraordinaire. Nul corps ne resta sous ses enseignes, & l'on ne se battit, que par pelotons. Ce ne fut qu'une mêlée, où l'on donna, & l'on reçut bien des coups, sans régle & sans ordre. La nuit approchoit, & l'on étoit encore incertain, de part & d'autre, du succês des armes. Pareil épuisement, & pareille langueur des deux côtés. Métellus parut seul infatigable. Il rallia ses troupes désunies, & conduisit en personne ses Légionnaires, tout las qu'ils étoient, à portée de l'infanterie Numide. Le Consul les ranima par ses discours, & leur fit entendre, qu'ils n'auroient point, la nuit prochaine, de camp pour reposer, si la victoire ne leur procuroit de la sûreté, pour marcher durant les ténébres.

De Rome l'an 644.

Consuls, Q. CÆCILIUS METELLUS, & M. JUNIUS SILANUS.

Jugurtha faisoit, de sa part, toutes les fonctions d'un grand Capitaine. Il encourageoit ses troupes, les menoit à la charge, donnoit avec furie sur les Cohortes les plus fatiguées, & repoussoit à force de dards, celles qui paroissoient les plus animées au combat. On peut dire, que jamais on n'avoit vû de Généraux d'une valeur plus égale, & d'une activité plus constante, que dans la bataille du Muthul. Le Roi Numide eut tout l'avantage du lieu. Le Consul fut secondé par de meilleures troupes, qu'il avoit formées de sa main. L'un sçut inventer un nouveau

De Rome l'an 644. Consuls, Q. CÆCILIUS METELLUS, & M. JUNIUS SILANUS.

genre de guerre, plus conforme à l'instabilité de sa Nation. L'autre, surpris dans une embuscade, prit sagement son parti, & soûtint vigoureusement des attaques imprévües. Enfin le Numide ne succomba, que par l'inconstance de ses soldats, & le Romain ne vainquit, que par la vigueur infatigable de ses Légions. En effet les Légionnaires, afin de se procurer une retraite, pour passer la nuit, s'empressérent de chasser de la colline les Numides, qui s'en étoient emparés. L'entreprise étoit difficile à des hommes harassés, sur le déclin d'une journée laborieuse. Cependant, au premier ordre de leur Général, ils grimpent sur la hauteur, & s'y rangent en bataille, pour combattre l'ennemi dans un terrain égal. Cette démarche décida de la victoire, & finit une action trop long-tems disputée. Les Numides n'étoient pas exercés à combattre de pied ferme. Ils cédérent le champ de bataille, & se dispersérent. Ainsi le Consul, maître de la montagne, de la colline, & de la plaine, ne songea plus qu'à conduire ses troupes au nouveau camp, que Rutilius avoit eu ordre d'établir, sur les bords du Muthul.

Durant le combat, rien n'avoit plus inquiété le Général Romain, que l'exécution du projet, dont il avoit chargé Rutilius. Deux choses pouvoient y mettre obstacle. Premiérement le zéle de ce Lieutenant Général. Il étoit naturel, qu'il quittât l'entreprise du camp, pour voler au secours du Consul, attaqué sur la montagne. Secondement Bomilcar, resté dans la plaine, avec une partie des fantassins Numides, & les éléphants de leur armée, pouvoit tourner ses armes contre les travailleurs, & traverser la construc-

tion des retranchemens Romains. Cette derniére appréhension n'étoit pas vaine. Il se trouva vrai, que Bomilcar s'étoit ébranlé, dês qu'il avoit sçu, qu'un détachement des troupes Consulaires travailloit à s'établir sur les botds du Fleuve. Bomilcar avoit rangé ses bataillons sur une longue ligne, & avoit occupé toute la plaine, pour couper à Rutilius le retour vers la montagne. Dans cet ordre, il s'étoit avançé à grands pas, vers l'endroit, où les Romains étoient occupés à fortifier un camp. D'abord les Pionniers virent s'élever une nuée de poussiére; mais ils crurent que le vent agitoit le sable de la campagne. Des taillis qu'il falloit traverser, pour venir à eux, leur déroboient la vûë des chevaux, & des éléphants de Bomilcar. Cependant la poussiére avançoit, & sembloit suivre les pas d'une armée en marche. Rutilius fit donc cesser les travaux, ordonna à ses soldats de prendre les armes, & les rangea en bataille, le long de ses retranchemens. Aussitôt l'ennemi paroît, & le combat commence. Les Numides repoussés, attendirent l'arrivée de leurs éléphants, pour réïtérer l'attaque. Ces animaux avoient pris leur route à travers les bois, & s'étoient trouvés si fort investis de branches, & de broussailles, qu'ils n'avoient pu s'en débarasser. Ainsi ce secours manqua, & le courage des Numides s'affoiblit. Tous prirent la fuite, laissérent leurs armes sur le champ de bataille, & se réfugiérent sur la colline, d'où Métellus les chassa. Alors l'avantage fut complet en deux lieux différens, & le même jour produisit au Consul une double victoire. Quatre des éléphants de Bomilcar furent pris, & les autres, au

De Rome l'an 644.
Consuls, Q. CÆCILIUS METELLUS, & M. JUNIUS SILANUS.

De Rome l'an 644.
Consuls, Q. Cæcilius Metellus, & M. Junius Silanus.

nombre de quarante, furent tués dans les bois.

Le camp étoit préparé, & Métellus tardoit encore, à faire marcher par la plaine son armée victorieuse, pour s'approcher du Fleuve. Cependant la nuit étoit avancée, & la traite qu'il falloit faire jusqu'au camp, étoit de vingt mille pas. Les plus pressés de s'y rendre, prirent les devants. La joye du succês soûtint la fatigue du soldat Romain. Il marcha toute la nuit, & fit retentir le vallon de ses cris. Rutilius, qui en ignoroit la cause, crut que c'étoit une partie de l'armée Numide, échapée de la déroute, & marcha durant les ténébres à sa rencontre, pour la tailler en piéces. Cependant il eut la précaution d'envoyer des coureurs, observer de quel parti étoit la troupe. Sans cela le choc eût été funeste aux Romains, de part & d'autre. Sitôt qu'on se fût reconnu, la crainte cessa, & les acclamations redoublérent. En chemin faisant, on se raconta l'un à l'autre les beaux faits d'armes de la journée. Le détachement de Rutilius vanta ses proüesses, & l'armée Consulaire les siennes. Les plus lâches furent les plus empressés à publier leurs exploits. Enfin le Consul arriva. Il avoit été le dernier à quitter le champ de bataille. Comblé de gloire, Métellus resta quatre jours dans le camp sur le Muthul, y fit soigneusement panser les blessés, & distribua les prix de la valeur.

Ces menus soins ne l'empêchérent pas, d'envoyer reconnoître l'état où étoit Jugurtha, & son armée. Il apprit que le Numide s'étoit retiré dans un lieu desert, couvert de forêts, & entre-coupé de rochers, & que là, abandonné de ses troupes, il enlevoit de toutes parts des païsans, & des bergers, pour

en composer une nouvelle armée. La désertion, chés les Numides, ne passoit pas pour un crime. Après le premier échec d'un Général, tous pouvoient impunément l'abandonner. Les seuls Cavaliers de la garde du Roi lui étoient inviolablement attachés, jusqu'à la mort.

De Rome l'an 644.
Consuls, Q. CÆCILIUS METELLUS, & M. JUNIUS SILANUS.

Une premiére bataille gagnée, ne fut pas au Consul un attrait, pour en livrer une seconde. Dans un païs éloigné de Rome, la moindre diminution de ses troupes tiroit à conséquence. Jugurtha au contraire réparoit aisément ses pertes, dans une Région qui le reconnoissoit pour maître. Le Général Romain changea donc de méthode. Il répandit ses troupes dans les païs les plus abondants, pilla les villes ouvertes, ruina les bourgades, & les châteaux, saccagea tout, & mit les campagnes à feu, & à sang. Par-là on vit les peuples venir en foule se donner aux Romains, leur fournir des provisions, & recevoir des garnisons, sans résistance. Ces hostilités ruinoient plus les affaires de Jugurtha, que des batailles perduës. Son intérêt eût été, de faire diversion, & d'aller porter la guerre dans la Province Africaine; mais il se trouvoit obligé de suivre Metellus, & de défendre son pays. Il le fit avec toute l'habileté d'un grand Général. D'ordinaire Jugurtha cachoit le gros de son armée dans des vallons écartés, & à la tête d'un corps de cavalerie légére, il venoit fondre sur les Romains, partagés dans les campagnes, pour y faire le dégât. En un instant il paroissoit en divers lieux, faisoit main basse sur tout ce qu'il trouvoit de Romains, & se retiroit dans des lieux inaccessibles. Cependant ses Etats étoient au pilla-

De Rome l'an 644. Consuls, Q. Cæcilius Metellus, & M. Junius Silanus.

ge, & ses peuples se rebutoient de la domination d'un Usurpateur, si peu capable de les protéger.

Telle étoit la situation des affaires en Numidie, lorsque la nouvelle vint à Rome de la bataille gagnée par Métellus, au voisinage du Muthul. C'étoit là le grand objet des Romains. Cette victoire leur fit presque oublier le désavantage, que leur avoient causé les Cimbres, dans la Gaule Narbonnoise. A peine firent-ils attention aux exploits du Propréteur Q. Servilius Cœpion, [a] qui venoit de purger la Lusitanie de ses brigands. On ne fut que médiocrement touché de la victoire que le Proconsul Minucius venoit de remporter, sur les Thraces, & sur les Scordisques. Cependant presque toute la cavalerie de ces barbares avoit été abîmée, sous les glaces de l'Hebrus. Comme toute l'attention du Peuple Romain étoit tournée vers la Numidie, il ne donna de grands applaudissemens, qu'au Consul, qui y faisoit la guerre. Rome le comparoit avec un Bestea, & avec un Postumius. La probité de Métellus, son désintéressement, sa valeur, sa sagesse étoient à la bouche de tous les Romains. Les Temples furent ouverts, & l'on y fit des supplications, pour y rendre graces aux Dieux de la prospérité, qu'ils accordoient à ses armes.

Eutrop. Sext. Jul. Rufus, & Florus l. 3. c. 4.

Salust. de bello Jugurth.

La nouvelle de cette approbation générale, que Métellus apprit en Numidie, ne servit qu'à lui faire redoubler ses précautions. Plus il avoit acquis de gloire, plus il craignoit d'en décheoir. Outre les ruses de Jugurtha, il devoit appréhender la jalousie de

[a] Valére Maxime au Livre 6. nous apprend que Quintus Servilius Cœpion, fut honoré du triomphe à son retour d'Espagne.

de Marius. Ce Lieutenant Général étoit devenu pour lui un ennemi secret, dont les sourdes pratiques commençoient à l'allarmer. Nous les ferons sentir, lorsqu'elles seront plus déclarées.

De Rome l'an 644. Consuls, Q. Cæcilius Metellus, & M. Junius Silanus.

La tranquillité cependant regnoit dans l'enceinte de Rome. Le seul Scaurus y excita quelque désordre. Prince du Sénat, & Censeur tout à la fois, enfin chargé de plus d'honneurs, qu'il n'en avoit mérité, cet ambitieux refusa de quitter la Censure, dans une circonstance, où les Loix l'ordonnoient. Toutes les fois que l'un des deux Censeurs mouroit, pendant le cours de sa Magistrature, son Collégue étoit obligé d'abdiquer. Le Censeur [a] Marcus Livius Drusus vint à perdre la vie. Tout autre que Scaurus se seroit démis, aussi-tôt après la mort de son Collégue. Celui-ci prétendit rester en place, & s'appuya sur les services, qu'il avoit rendus au Public, durant son administration. En effet, il avoit applani [b] la Voye Emiliéne, & fait construire le

Plut. in quæst. Rom. & Author de Viris Illustr.

[a] On conjecture que ce Marcus Drusus fut celui, que nous avons vû, dans le treiziéme Volume, honoré du titre glorieux de Protecteur du Sénat, & qui triompha des Scordisques.

[b] La Voye Emiliéne, dont il est ici question, s'étendoit, dans une espace de plus de cent trente milles pas Géometriques, depuis la Ville de Pise en Toscane, vers les sources de l'*Arno*, jusqu'à Derthone dans la Ligurie. Elle traversoit les territoires de Lune, & de Savone, sur les côtes de la mer de Gennes. Après quoi elle faisoit un coude, & venoit aboutir à la Ligurie Septentrionale. Pour rendre ce grand chemin pratiquable, Emilius Scaurus, selon le témoignage de Strabon, fit dessécher les marais, qui s'étoient formés par les inondations des riviéres voisines. Elles furent resserrées dans leur lit, à la faveur des digues, que des Entrepreneurs habiles élevérent, sous les ordres du Censeur. Ce fut dans ce même canton, qu'Annibal & son armée eurent à souffrir de si facheuses incommodités, comme nous l'avons remarqué dans le VII. Volume. L'Autheur, que nous venons de citer, assûre, que Scaurus porta la précaution, jusqu'à

De Rome l'an 644.
Consuls, Q. Cæcilius Metellus, & M. Junius Silanus.
Fasti Capit.

Pont [a] Milvius. Etoit-ce assés pour prétendre une exemption de la Loi commune? Aussi un Tribun du Peuple, zélé pour l'observation des anciens usages, le menaça de la prison, s'il ne se désistoit de sa poursuite. Scaurus céda aux menaces, & se démit. Après quoi Rome ne songea plus, qu'à se donner de nouveaux Consuls. [b] Servius Sulpicius Galba fut

faire creuser un fossé profond, qui conduisoit de Parme à Plaisance. Les eaux de la Trébie, & les autres ruisseaux circonvoisins, qui, depuis long-tems, se débordoient dans les campagnes, s'écoulérent desormais dans ce Canal, avec tant d'abondance, qu'il étoit capable de porter batteau.

Il ne faut pas confondre la Voye Emiliéne, dont on fut redevable à Emilius Scaurus, avec une autre, du même nom, que le Consul Emilius Lepidus applanit, dans l'année de Rome 566. depuis Arimini jusqu'à Boulogne, où elle communiquoit avec la Voye Flaminiéne. Delà elle remontoit, au rapport de Strabon, bien au delà de Plaisance, & empiétoit fort avant dans la Ligurie. Il dit expressément, qu'un des rameaux de ce grand chemin, après avoir traversé, quantité de Villes & de Bourgades, se terminoit près de la Ville d'Aquilée, à peu de distance des Alpes. Il est difficile d'accorder l'ancien Géographe, avec Tite-Live, Ce dernier Historien ne donne à cette seconde Voye Emiliéne, que l'étenduë qui se trouve entre Plaisance, & Rimini. De plus, ce que dit Strabon du chemin frayé par Emilius Scaurus, le long des côtes de la mer Liguriéne, convient également à une autre Voye, que Cicéron appelle, *Via Aurelia*, dans la douziéme Philippique, & dont Sigonius attribuë, sans preuve, la construction, à un Aurelius Cotta, qui fut Censeur, l'an de Rome 512. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Bergier, & les Cartes Géographiques, ne reconnoissent d'autre Voye Emiliéne, que celle qui eut son nom d'Emilius Lépidus, & qui se joint à la Voye Flaminiéne. Ils confondent l'autre, avec la Voye Auréliéne, sur la foi de Cicéron.

a Le Pont Milvius, que les Italiens Modernes appellent *Ponte-Mole*, subsiste encore aujourd'hui, à un mille de Rome, hors de l'enceinte des murs, après avoir été réparé par Auguste, & dans la suite par le Pape Nicolas V. Il conduit immédiatement à la Voye Flaminiéne.

b Ce Servius Sulpicius Galba fut le fils aîné du célébre Orateur Servius Sulpicius Galba, qui gouverna la République, sous le titre de Consul, l'an de Rome 609.

choisi à la pluralité des suffrages. Il eut pour Collégue un [a] Q. Hortensius. Celui-ci n'entra pas même en exercice de la Charge, à laquelle il étoit désigné. Peut-être, que la mort le surprit. Peut-être, qu'il fut condamné par le Peuple, comme coupable, d'avoir acheté des suffrages; car alors tout étoit vénal à Rome. Peut-être aussi, se contenta-t-il d'avoir obtenu la premiére dignité, sans vouloir en soûtenir le poids. Quoiqu'il en soit, car rien n'est plus incertain, que l'interprétation des Lettres initiales, qui nous marquent, sur les marbres Capitolins, la cause qui priva Hortensius de l'exercice d'une Charge, que le Champ de Mars lui avoit déférée. Il est du moins sûr, qu'on lui substitua un autre Consul. Ce dernier fut un Scaurus; mais non pas cet Emilius Scaurus, qu'on avoit forcé d'abdiquer la Censure. Celui qu'on éleva pour lors au Consulat, étoit d'une Maison différente, & s'appelloit M. Aurelius Scaurus. Dans la même élection, Q. Cæcilius Métellus fut continué Général de l'armée Romaine en Numidie, avec le titre de Proconsul. Ainsi les nouveaux Consuls n'eurent point d'autre département à tirer au sort, que l'Italie, & la Gaule Narbonnoise. Le premier échut à Sulpicius Galba, & la Gaule à Aurelius Scaurus. Celui-ci alla faire la guerre aux Cimbres, & la fit avec désavantage. Mais retournons où Jugurtha nous rappelle.

De Rome l'an 644.
Consuls, Q. CÆCILIUS METELLUS, & M. JUNIUS SILANUS.

Plus Métellus s'étoit acquis de gloire par ses exploits, plus il devoit craindre de la perdre, par de fausses démarches. Marius jaloux des applaudisse-

[a] Quintus Hortensius est le pere du fameux Hortensius, qui fut l'Antogoniste de Cicéron, dans la carriére de l'éloquence.

De Rome l'an 645.
Consuls, SERV. SULPICIUS GALBA, & M. AURELIUS SCAURUS.

mens, que Rome avoit donnés à ſon Général, l'obſervoit, & ſaiſiſſoit les occaſions de le décréditer. Métellus & Marius viſoient au même but. Delà leur rivalité. Le premier ſongeoit à ſe conſerver le commandement des troupes en Numidie, juſqu'à l'entiére défaite de Jugurtha. C'étoit une diſtinction, que la République n'accordoit que rarement, à des Généraux du premier mérite. A parler en général, on ne reſtoit guére plus de deux ans à la tête de la même armée. De ſon côté, Marius brûloit d'ardeur, d'emporter le Conſulat, de venir enſuite terminer l'affaire de Numidie, & d'obtenir le triomphe, après ſa conquête. La prétention n'étoit point chimérique. Hors les qualités du cœur, & les vertus qui forment l'honnête homme, Marius avoit reçu de la nature tous les talents d'un grand Capitaine. Une valeur héroïque, un grand amour de la diſcipline, je ne ſçai quel aſcendant ſur le ſoldat, pour le contenir dans l'ordre, une frugalité portée juſqu'à l'abſtinence la plus étroite, de l'intrépidité dans les rencontres hazardeuſes, du ſang-froid juſques dans la mêlée, une grande expérience pour les campemens, une habileté infinie à ranger les troupes, ſoit pour les marches, ſoit pour les batailles; enfin la ſçience des reſſources après un mauvais ſuccès, tout cela ſe trouvoit dans Marius au ſouverain degré. Plus le Lieutenant Général étoit digne du commandement, plus le Proconſul appréhendoit, d'en être ſupplanté, à la fin de ſon année. Métellus fut donc attentif, à ne donner nulle priſe à la malignité de ſon rival.

Saluſt. de bello Jug.

Juſqu'alors l'armée Romaine avoit un peu ſouffert des irruptions ſubites de Jugurtha. Le Procon-

sul ne permit plus à ses soldats, de se répandre dans les campagnes par pelottons. On ne lui conduisit plus de convois, qu'avec de nombreuses escortes, & la cavalerie ne sortit plus, que toute ensemble, pour les fourages. Le dégât ne se fit plus en pillant ; mais en brûlant les bourgades, & les métairies. Durant ces expéditions militaires, Métellus & Marius se partageoient en deux camps, assés éloignés l'un de l'autre, pour embrasser un vaste terrain ; mais assés proches, pour se prêter secours au premier signal. Ce nouveau genre de faire la guerre, impatienta le Roi de Numidie. Il quitta enfin ses retraites, & se montra dans les plaines, au hazard de livrer bataille. Jugurtha s'étoit donné le tems d'aguérrir un peu sa nouvelle armée. Avec elle, il côtoya de loin, les Romains dans leurs divers campemens, & ne marcha, que par des hauteurs, également soigneux de surprendre les ennemis, & de les éviter. Par tout où les Légions devoient passer, il consumoit les fourages par le feu, & il empoisonnoit les fontaines. A tous les moments, il harceloit, tantôt Métellus, tantôt Marius, dans leurs marches ; venoit fondre sur leurs queües, & après un coup de main, il regagnoit les montagnes. Rien de plus importun, qu'un Général, qu'on a sans cesse sur les bras, & qui ne se prête jamais aux risques d'un combat. Aussi Jugurtha fut-il un des plus grands Capitaines de son siécle, & après Marius, le plus habile Guerrier, qu'eût formé Scipion.

De Rome l'a 645.
Consuls, SERV. SULPICIUS GALBA, & M. AURELIUS SCAURUS.

Métellus, qui ne put engager le Numide au combat, résolut de l'y attirer. [a] Zama étoit une Ville opu-

[a] Voyés le X. Volume, où nous avons distingué deux Villes

De Rome l'an 645. Consuls, Serv. Sulpicius Galba, & M. Aurelius Scaurus.

lente, qui fut dans la suite Capitale du Royaume de Juba. Pour lors elle étoit soûmise à la domination Numidiéne. Le Proconsul forma le projet de l'assiéger, & y conduisit ses troupes. Malgré ses précautions, son dessein transpira, & le Roi en fut averti, par des deserteurs Romains. Sur l'heure il partit pour Zama, prévint le Proconsul, mit dans la place une garnison de transfuges, gents dont il étoit sûr, & promit aux habitans, que lui-même il viendroit incessamment à leur secours. Son activité le fit voler ailleurs. Jugurtha apprit, que le Proconsul avoit détaché Marius, pour aller faire des provisions de bouche à [a] Sicca, Ville qui s'étoit donnée la premiére aux Romains, après la bataille du Muthul. Il prit envie au Numide, de se mesurer, pour la premiére fois, avec le Lieutenant Général, autrefois son

de Zama, l'une située à cinq journées de Carthage, dans l'Afrique proprement dite; & l'autre dans la Numidie, vers les bords du Rubricat. Ptolomée compte entre cette derniére Ville, dont il s'agit ici, & l'ancienne Carthage, la valleur de huit degrez, ou de cent soixante grandes lieües, qui font au moins quinze jours de chemin.

a Sicca étoit une Ville de Numidie, placée dans le milieu des terres, à peu de distance du Fleuve *Tusca*, & à trois journées de Carthage. Ptolomée & Antonin lui donnent le surnom de *Veneria*, qu'elle emprunta d'un fameux Temple, que les habitans avoient dédié à Venus. Valére Maxime nous apprend, au chapitre sixiéme du Livre second, que les filles destituées des biens de la fortune, avoient fait de ce Temple, un lieu de prostitution, qu'à prix d'argent, elles s'y abandonnoient au premier venu, & que du produit de leur infâme commerce, elles se faisoient une dot pour se marier. Jean Selden, dans son Traité des Dieux de Syrie, & Gerard Vossius, au Livre 2. de l'Idolâtrie, trouvent le nom de *Sicca Venerea*, dans les termes Assyriens *Succoth*, ou *Suiccoth Benoth*, c'est-à-dire, *la Demeure*, ou *le Sanctuaire de Venus*. Ils fondent leur conjecture, sur l'affinité de la langue Assyriéne, avec la Phéniciéne, qui avoit cours dans une partie de l'Afrique. Il ne reste plus aucun vestige de la Ville de Sicca.

ami, & disciple, comme lui, de Scipion, devant Numance. A grandes journées, le Roi s'avance vers Sicca, & survient au moment, que Marius en sortoit, avec son convoy. Avant le combat, Jugurtha fit avertir les Siccéens, de donner en queüe sur le détachement Romain, tandis qu'il le combattroit de front. Marius fit éprouver au Roi ce qu'il sçavoit faire, lorsqu'il commandoit en Chef. Aprês avoir repoussé les Numides, il imprima tant de terreur aux habitans de Sicca, que malgré leur légéreté naturelle, ils n'osérent changer de parti. Dès lors le Numide apprit à redouter le vainqueur, qui devoit un jour achever de le réduire.

De Rome l'an 645.

Consuls, SERV. SULPICIUS GALBA, & M. AURELIUS SCAURUS.

Les vivres, & les provisions ne fûrent pas plûtôt arrivés devant Zama, que Metellus l'investit. La place n'étoit que médiocrement forte; mais elle étoit bien pourvuë d'armes, & de munitions. La garnison composée de transfuges, paroissoit invincible, plûtôt par la crainte de retomber sous la puissance des Romains, que par une veritable valeur. Le Proconsul fit ses approches, avec de grands cris. Alors les Légions mirent en œuvre les échelles, & le bellier. Du pied des murs, les frondeurs lancérent des pierres, & les ballistes firent voler des traits. Les assiégés repoussérent ces attaques, & du haut des remparts, ils firent aussi pleuvoir des pierres, des dards, & des brandons mêlés de souffre, & de bitume. Les manipules même les plus reculés, furent frappés des poutres, que lançoient les ballistes de la place. Les plus lâches en furent également atteints, comme les plus courageux. Tandis que le combat s'échauffoit, Jugurtha parut tout à coup, & de son côté il assiégea

De Rome l'an 645.
Consuls, Serv. Sulpicius Galba, & M. Aurelius Scaurus.

le camp des Romains. Ses retranchemens étoient presqu'abandonnés de défenseurs. La garnison en étoit sortie, pour être témoin des attaques de la Ville. Déja Jugurtha étoit maître d'une porte, lorsque la garnison du camp voulut y rentrer; mais elle fut repoussée. Du peu de soldats qui restoient à la garde des tentes, les uns coururent aux armes, les autres prirent la fuite. Quarante braves seulement s'emparérent d'une hauteur, dans l'enceinte du camp, & s'y défendirent avec une valeur plus qu'humaine. Enveloppés de toutes parts, ces braves rejettoient, contre les ennemis, les traits qu'on leur avoit lancés, & ne perdoient aucun de leurs coups.

Metellus tout occupé du soin de son attaque, n'apprit que des fuïards de son camp, que Jugurtha y avoit pénétré. A l'instant il députe Marius, avec toute la cavalerie de son armée, pour en chasser l'ennemi. *Ne souffrés pas*, lui dit-il, les larmes aux yeux, *que le Numide puiße se vanter, d'avoir été plus heureux à nous surprendre, que nous à forcer Zama.* Marius eut égard à sa propre gloire. Charmé d'avoir, une seconde fois, à entrer en lice avec le Roi Numide, il vole où son honneur l'appelle. Jugurtha comprit alors, qu'il ne lui étoit pas avantageux de soûtenir un combat, dans une enceinte de remparts. Après avoir sacrifié quelques soldats à son évasion, il échapa par une des portes, & courut se cacher dans ses rochers. Metellus de son côté, après avoir fait une vaine tentative contre des murs, revint passer la nuit dans son camp.

Le lendemain, lorsqu'il fallut partir pour une seconde attaque, le Proconsul posta sa cavalerie & quelques

quelques manipules, ſur la route que Jugurtha avoit tenuë la veille; mais il donna ordre aux Tribuns, qu'il y laiſſoit avec un détachement d'infanterie, de ne s'éloigner pas des portes du camp. Pour lui, il conduiſit les Légions au pied de Zama. A peine y étoit-il arrivé avec Marius, que Jugurtha reparut aux environs du camp Romain, comme s'il étoit ſorti de deſſous terre. A la vérité, l'affaire qu'il vouloit engager n'étoit proprement qu'un combat de cavalerie. Il avoit néanmoins diſpoſé de l'infanterie légére entre ſes eſcadrons. Cet arrangement étoit nouveau; mais il convenoit au deſſein du Général Numide. Le choc commence. Cet ordre de bataille ſi bizarre étonne d'abord les Romains. Leurs rangs en ſont troublés. Ce n'étoit plus ſimplement cavaliers contre cavaliers, c'étoit par intervalles, cavalerie contre infanterie, qui combattoit, chacune à ſa maniére. Les eſcadrons Numides entrelaſſés de fantaſſins, n'avoient plus la liberté de reculer, pour revenir à la charge. Ils avançoient toujours devant eux, & gagnoient du terrain. Enfin ils auroient eu tout l'avantage du combat, ſi les Tribuns Romains n'euſſent conduit leurs manipules au ſecours de leur cavalerie en deſordre.

De Rome l'an 645.

Conſuls, SERV. SULPICIUS GALBA, & M. AURELIUS SCAURUS.

Le Roi combattoit encore dans la plaine, tandis que Métellus livroit un aſſaut général à la Ville. Jamais combat entre des hommes ſéparés par des murailles, n'avoit été plus vif. Il n'étoit interrompu, du côté des aſſiégés, que par les ſpectacles qu'ils voyoient du haut de leurs ramparts. Delà ils découvroient les mouvemens de la cavalerie Romaine, contre celle de Jugurtha. On liſoit dans leurs yeux,

De Rome l'an 645.
Consuls, SERV. SULPICIUS GALBA, & M. AURELIUS SCAURUS.

& dans leur contenance, les succês ou les désavantages des deux partis. Marius crut pouvoir profiter de cette circonstance, au côté de l'attaque où il commandoit. Pour augmenter l'inaction des assiégés, il rallentit lui-même, pour quelques momens, l'ardeur de ses troupes. Ensuite, lorsqu'il vit les Zaméens occupés à considérer de loin le choc des cavaliers, il fit dresser des échelles. A l'instant les Romains montérent à l'escalade, avec une légéreté étonnante. Déja ils avoient atteint le haut de la muraille, lorsque la garnison sacrifia sa curiosité à sa défense. Les échelles des assiégeans furent renversées, & les Romains culbutés de haut en bas, pour la plûpart, perdirent la vie. Ce fut là pour Métellus tout le succês d'une entreprise, que la valeur des Numides rendit inutile. La nuit survint, & le Proconsul retourna dans son camp. Comme la saison s'avançoit, & que la résistance des ennemis étoit constante, les Romains levérent le siége. Après avoir laissé des garnisons dans les Villes, qu'il avoit conquises dans la campagne, Métellus rentra dans la Province Africaine, & y mit ses troupes en de bons quartiers.

Le Proconsul n'abusa point du repos, pour se livrer à l'indolence. Comme il comptoit d'obtenir à Rome la prorogation du commandement, jusqu'à l'entiére réduction de la Numidie, il prit dês lors des arrangemens, pour la campagne prochaine. Bomilcar lui parut un de ces hommes, dont on pouvoit tenter la fidélité. Tout attaché qu'il fût à Jugurtha, il étoit Numide, & par conséquent volage, & capable d'une trahison. D'ailleurs convaincu d'avoir assassiné le Prince Massiva, si Rome prenoit le des-

ſus, Bomilcar ne pouvoit échaper à la vengeance Romaine, que par un ſervice important. Dans un entretien ſecret, que le Proconſul eut avec ce Numide, il lui promit l'impunité, & l'aſſûra de la protection de ſa République, s'il faiſoit périr Jugurtha, ou s'il le livroit vivant entre ſes mains. L'intérêt & la crainte firent leur effet ſur le cœur de Bomilcar. A la vérité, cet Africain n'employa pas le fer, ou le poiſon, pour ôter la vie à ſon Roi. Il n'avoit déja que trop verſé du ſang de ſes maîtres. Par voye d'inſinuation, il remontra à Jugurtha, que le tems étoit venu de ſe rendre aux Romains, ſans réſerve. *Vos Etats*, lui dit-il, *ſont en proye à l'étranger. Sous un auſſi grand Capitaine que vous l'êtes, nul de nos combats n'a pu décider à nôtre avantage. Les Numides ſont rebutés d'une trop longue guerre. Vos artifices ſont épuiſés, & Rome a trouvé dans ſon ſein des Généraux & des Officiers incorruptibles à vos largeſſes. Prévenés les funeſtes deſſeins, que vos ſujets eux-mêmes pouroient avoir ſur vos jours, ou ſur votre liberté. Recourés à la clémence Romaine, & faites juſtice à la ſincérité de leurs offres. Métellus eſt encore plus homme d'honneur, qu'il n'eſt brave.*

De Rome l'an 645. Conſuls, SERV. SULPICIUS GALBA, & M. AURELIUS SCAURUS.

Ce diſcours eut ſon effet ſur l'eſprit de Jugurtha. A l'heure même, il fit partir une Ambaſſade vers le Proconſul, pour lui atteſter, qu'il acquieſçoit entiérement aux premiéres propoſitions de la République. Sur ces nouvelles, Métellus, raſſemble de tous les quartiers, où ſon armée hyvernoit, ceux de ſes Officiers, ou de ſes Légionnaires, dont la famille étoit Sénatoriale. Avec eux, & avec d'autres encore, dont il eſtimoit la prudence, il tint un

De Rome l'an 645.
Consuls, Serv. Sulpicius Galba, & M. Aurelius Scaurus.

grand Conseil de guerre. On y régla, que le Roi Numide, par préliminaire, livreroit aux Romains, deux cens mille livres pesant d'argent, avec tous les éléphants de son armée, & un certain nombre d'armes, & de chevaux. Le Proconsul exigea ensuite tous les transfuges Romains, qui s'étoient donnés à l'ennemi. On amena au Général Romain tous ceux, qui n'avoient pu se réfugier en Mauritanie, chés le Roi Bocchus. Ces deserteurs, au nombre d'environ trois mille, presque tous Thraces, ou Liguriens de naissance, furent sévérement punis. La plûpart eurent le poing coupé. Les autres enfoüis en terre jusqu'à la ceinture, servirent de but aux traits des Romains. Le reste fut brûlé vif.

Orof. l. 5. c. 3.

Saluſt de bello Jug.

Jugurtha s'étoit désaisi de son argent, de ses éléphants, de ses chevaux, & des transfuges, qui faisoient toute la force de son armée. Il ne lui restoit plus que de se livrer soi-même. Déja il avoit été mandé par le Proconsul à [a] Tisidium, ou autrement à Thyodrum, pour y recevoir les derniers ordres du Proconsul. Le Roi fut alors frappé de la démarche qu'il alloit faire. De nouveaux remords lui firent sentir l'énormité de ses crimes, & son imagination lui fit appréhender les supplices, qu'il avoit mérités. Il comprit qu'il valoit encore mieux périr à la tête d'une armée, que tomber du thrône dans l'esclavage. *Un sceptre est moins pesant, que des chaînes*, s'écria-t-il. *Aux armes, aux armes, renouvellons la guerre!* Cette derniére résolution fixa enfin son inconstance, &, depuis, Jugurtha n'eut pas le

[a] On ne sçait rien de Tisidium, sinon que c'étoit une Ville de Numidie.

moindre penchant pour la paix. Tous ses soins n'allérent donc plus, qu'à rassembler une nouvelle armée.

De Rome l'an 645.
Consuls, SERV. SULPICIUS GALBA, & M. AURELIUS SCAURUS.

En Numidie, il étoit aussi aisé de faire des soldats, que difficile de les retenir long-tems dans le service. Le Roi se donna tous les mouvemens nécessaires, pour grossir son parti. Il sollicita les Villes, qui s'étoient données aux Romains, fortifia les places qui lui étoient fidéles, fit de grands amas d'armes & de provisions, & enleva aux ennemis un grand nombre d'alliés.

Vacca étoit un poste important, dont Metellus s'étoit saisi, dês le commencement de la guerre. Jugurtha fit, par ses Emissaires, tant d'instance auprês des Magistrats de cette Ville, qu'il les mit dans ses intérêts. Les Vaccéens avoient reçu dans leurs murs, une garnison Romaine, avec un Gouverneur nommé [a] Titus Turpilius Silanus. On complota de les massacrer. Ces perfides choisirent un jour de fête, où tout Vacca devoit être en joye, fermérent les portes de leur Ville, & invitérent les Romains à de grands repas. Ceux-ci s'y rendirent sans défiance, & sans armes. Lorsqu'ils furent pleins de vin, & de bonne chére, la populace fit main basse sur eux. Ceux qui gagnérent la rüe furent accablés de pierres, du haut des toits. Le seul Turpilius échapa à la fureur de la multitude. On lui donna la vie. Ce Turpilius étoit un citoyen de [b] Collatie, homme

a Titus Turpilius, selon Plutarque, avoit dans l'armée de Métellus, l'inspection des ouvriers employés à la construction des machines de guerre, & aux autres travaux manuels.

b Voyés le premier Volume, page 485. Note *c*, sur la situa-

De Rome l'an 645.

Consuls, SERV. SULPICIUS GALBA, & M. AURELIUS SCAURUS.

équitable & modéré, & d'ailleurs intime ami de Metellus.

La révolution de Vacca causa du chagrin au Proconsul. Après quelques heures de solitude, il résolut d'y marcher en personne, & de vanger sur l'heure le sang de ses Romains. Il fit donc prendre les armes à la Légion qu'il avoit sous sa main, dans le quartier, où il résidoit ; mais il y joignit un gros corps de ces Numides, qui obéïssoient à ses ordres. Ceux-ci composérent l'avant-garde, & la Légion les suivit, avec une diligence extrême. L'espoir du pillage soûtint les uns durant la marche, & le desir de la vengeance anima les autres. Les Vaccéens avoient fermé leurs portes, crainte de surprise. Quand du haut de leurs remparts ils apperçûrent de la cavalerie Numidiéne, venir à la Ville, sans faire de dégât, ils ne doutérent point que Jugurtha n'en fût le Conducteur. Ils marchérent donc en foule à sa rencontre. La surprise devint funeste. A l'instant, les cavaliers de l'avant-garde firent main basse sur cette multitude, sortie de la Ville, & l'infanterie Légionnaire, qui eut le temsd'arriver, saisit les portes & les tours de Vacca. La Ville fut saccagée, & livrée au pillage. Ainsi Metellus se remit en possession de cette clef de la Numidie, & ne laissa que deux jours les Vaccéens joüir du plaisir, d'avoir recouvré leur liberté. Alors le Proconsul se vit obligé, malgré lui, par les cris de son armée, à faire le procès à Turpilius, son ami. Marius étoit son plus violent adversaire. Comme il fut un de ses Juges,

Plutarc. in Mario.
Salust. de bello Jugurth.

tion de Collatie, ancienne Ville du Latium, ou de la Sabine ; car sur cela les Géographes ne s'accordent point.

il exagéra au Conſeil de guerre les raiſons, qu'on avoit de ſoupçonner le Gouverneur, d'avoir vendu ſa garniſon aux Magiſtrats de Vacca. Il fit valoir la diſtinction, qu'il avoit eüe lui ſeul, d'échaper au maſſacre commun. Enfin il le rendit coupable de ſon peu de ſoin à contenir ſes ſoldats. Le ſévére Marius l'emporta, & Turpilius, après avoir été fuſtigé, eut la tête tranchée. S'il avoit été citoyen de Rome, par la Loi Porcia, ſa peine ſe ſeroit terminée à l'exil. Bien-tôt après l'innocence du Gouverneur fut avérée. Les autres Juges en firent des excuſes au Proconſul. Pour Marius, il en triompha. *J'ai contraint*, diſoit-il, *Metellus à condamner ſon ami. C'eſt une Furie vengereſſe que j'ai attachée ſur ſes pas.*

De Rome l'an 645. Conſuls, SERV. SULPICIUS GALBA, & M. AURELIUS SCAURUS.

En effet, vers ce tems-là, les broüilleries de Marius & de Metellus éclatérent, avec ſcandale. Depuis long-tems leurs rivalités étoient un feu caché. Il ſe produiſit, lorſqu'on eut appris dans l'armée, que le Sénat panchoit à y faire reſter Metellus, juſqu'à la conſommation de la guerre contre Jugurtha. Marius, ſentit croître alors le violent deſir qu'il avoit, de ſe faire nommer Conſul, à la prochaine élection, & de venir prendre la place du Général. Son ambition eût été moins répréhenſible, ſi pour la ſatisfaire, il n'eût pas fallu marcher ſur le ventre à ſon bienfaicteur, & ſe ſervir de mille détours indignes, pour le ſupplanter.

Saluſt. in Jug. & Plut. in Mario.

Marius étoit né avec un mauvais cœur, & un eſprit artificieux. Ce qui augmenta ſon ardeur à tout entreprendre, pour s'élever ſur les débris de ſon Général; ce fut la réponſe d'un Aruſpice, qui peut-être avoit pénétré dans les replis de ſon ame.

De Rome l'an 645.
Consuls, SERV. SULPICIUS GALBA, & M. AURELIUS SCAURUS.

Un jour que le Lieutenant Général faisoit un sacrifice, dans Utique, le Prêtre qu'il consulta sur les entrailles de la victime, lui pronostiqua, que les desseins qu'il méditoit, tourneroient au gré de ses desirs. Marius, dês ce moment, prit toutes les voyes légitimes, ou illégitimes, qu'on lui inspira, pour réaliser la prédiction. D'abord il s'efforça de décrier, de calomnier même son Général. A l'en croire, c'étoit un ambitieux, qui ne prolongeoit la conquête de la Numidie, que pour se maintenir long-tems dans le commandement. *Avec la moitié moins de troupes*, disoit-il, *je serois déja maître de Jugurtha, & de ses Etats. Metellus est un Conducteur lent & timide, qui n'a pu soûtenir les travaux du siége de Zama.*

Salust. de bello Jugurth.
Cicero l. 3. de Offic.

L'ambitieux Marius semoit ces discours parmi les plus simples soldats. Selon la coutume des gents d'une naissance obscure, il se familiarisoit avec eux, & s'en laissoit plus librement approcher, que le Proconsul. Souvent il relâchoit un peu de la discipline, en leur faveur. Enfin il en vint jusqu'à se servir de leur ministére, pour s'applanir les routes du Consulat. Sans cesse, il les exhortoit d'écrire à Rome, dans leurs familles, que Metellus étoit un foible Général, & que Jugurtha ne pouvoit être réduit, que par la main de Marius. Ces lettres passoient, à Rome, de maisons en maisons, indisposoient le Peuple contre Metellus, & relevoient le crédit de son Lieutenant Général. Marius n'oublia pas les marchands Romains, qui se trouvoient en grand nombre à Utique. Il mandia ouvertement leurs suffrages.

L'intercession

L'intercession la plus efficace, que trouva Marius, en Afrique, fut celle d'un Prince Numide, qui suivoit les étendarts, & la fortune des Romains. Celui-ci étoit ce [a] Gauda, dont nous avons parlé, fils de Manastabal, & frere de Jugurtha; mais d'une mere différente. De fréquentes maladies avoient affoibli l'esprit de Gauda, & le Proconsul n'avoit pas eu pour lui, toute la considération, qu'on avoit d'ordinaire, pour le sang des Rois. Ce Prince avoit demandé deux marques de distinction à Metellus. La premiére, que dans les Assemblées publiques, son siége fût placé au premier rang, à la droite du Général. La seconde, qu'on lui donnât, pour sa garde, un escadron de cavaliers Romains. Le Proconsul avoit refusé l'une & l'autre marque d'honneur à Gauda, sous prétexte qu'il ne s'étoit fait ni reconnoître, ni légitimer par le Peuple Romain. Marius sçut aborder le Prince, dans les momens de son chagrin contre Metellus, & tourna facilement un esprit foible, où il voulut l'amener. *Quoi le fils d'un Roi, quoi le petit-fils de Massinissa*, lui dit-il, *sera confondu parmi la foule? dans un camp? Est-ce ainsi que vous traités un orgueilleux Proconsul, qui voit avec plaisir des fils de Roi ramper à ses piés? Ah! Si le sort m'avoit mis en place, que vous verriés de changement dans les déférences, qui vous sont dûës! Bientôt mon bras vous auroit délivré de Jugurtha, & comme le plus proche héritier de la couronne, vous*

De Rome l'an 645.
Consuls, SERV. SULPICIUS GALBA, & M. AURELIUS SCAURUS.

Salust. de bello Jugurth.

[a] On a remarqué cy-dessus, que Gauda, par le testament de son oncle Micipsa, avoit été déclaré légitime Successeur de la couronne de Numidie, en cas qu'Hiempsal, Adherbal, & Jugurtha vinssent à mourir sans postérité.

De Rome l'an 645. Consuls, SERV. SULPICIUS GALBA, & M. AURELIUS SCAURUS.

remonteriés sur le thrône de vos Peres. Ces discours affectionnérent Gauda au parti de Marius. Il écrivit à la République, en des termes aussi avantageux au Lieutenant Général, que pleins de fiel contre le Proconsul. Ces sollicitations mandiées eurent peut-être plus d'effet à Rome, que la présence de Marius lui-même, & servirent à le conduire au Consulat. Le rusé politique n'ignoroit pas la disposition, où étoit le Peuple Romain, de renouveller deux Loix, que l'ambition des Grands avoit fait tomber. La premiére, *que le Consulat seroit toujours partagé entre un Patricien, & un Plébéïen.* Depuis un tems, la Noblesse se donnoit, de main en main, les deux places de Consuls, & ne laissoit plus aux Plebéiens, que les Magistratures subalternes. La seconde Loi portoit, *que quand un Patricien auroit mal administré sa Charge, on lui substitueroit un Plébéien.* Ces Loix, le décri où il avoit mis Metellus à Rome, & sa rôture même, firent espérer à Marius, qu'il trouveroit la porte ouverte, pour arriver au Consulat.

Plut. in Mario. & Saluft.

Plein de ces pensées, le Lieutenant Général déclara ouvertement au Proconsul, qu'il souhaitoit de retourner à Rome, pour y faire sa brigue. Metellus, tout honnête homme qu'il étoit, avoit un défaut assés ordinaire à ceux, que la naissance, & que le rang ont élevés sur les autres. Il étoit fier & méprisant, surtout à l'égard de Marius, qu'il regardoit comme un soldat de fortune. Lorsque Marius lui parla, pour la premiére fois, du dessein qu'il avoit, d'aller se présenter au Peuple, pour en obtenir les Faisçeaux Consulaires; Metellus prit d'abord avec

lui l'air, & le ton d'un ami. *Vous n'y pensés pas, Marius, lui dit-il. Ne perdés point vos pas à poursuivre une chimére. Le chemin du Consulat n'est pas ouvert à tous les braves. La naissance y prépare, & le mérite y conduit.* A cette espéce d'insulte, Marius ne répondit autre chose, sinon que son affaire étoit assés bien disposée, pour qu'il hazardât un voyage. *Croyés-moi*, lui repliqua Metellus, *ne vous pressés point d'aller essuyer un refus. Laissés mûrir l'estime, & l'affection des Romains pour votre personne. Il sera assés-tôt pour vous de briguer la premiére place, lorsque mon fils, que voici, aura l'âge de la demander avec vous.* Il faut remarquer, que le jeune Metellus n'avoit guére que vingt ans, & qu'il en falloit au moins quarante, pour obtenir le Consulat. Sur les nouvelles instances, que fit le Lieutenant Général, le Proconsul lui déclara tout net, qu'il ne le laisseroit partir, que quand ses services, ne seroient plus nécessaires, dans un païs, où la guerre alloit recommencer.

De Rome l'an 645.
Consuls, SERV. SULPICIUS GALBA, & M. AURELIUS SCAURUS.

Metellus souhaitoit ardemment de finir l'affaire de Numidie, avant ses deux ans expirés. C'étoit le plus sûr moyen de réparer sa gloire, que Marius avoit ternie. Il pressa donc Bomilcar d'acquitter sa promesse, & le somma de lui livrer Jugurtha, mort ou vif. Bomilcar étoit devenu suspect à son Roi, depuis le conseil qu'il lui avoit donné, de remettre sa personne, ses enfans, & ses Etats à la merci des Romains. Il fallut donc qu'il fît joüer de nouveaux ressorts, pour attirer Jugurtha dans un second piége.

Nabdalsa étoit un des Officiers les plus considé-

De Rome l'an 645.
Consuls, Serv. Sulpicius Galba, & M. Aurelius Scaurus.

rables de l'armée Numidiéne, & l'un des Seigneurs le plus en faveur auprès du Roi. Lorsque Jugurtha avoit des occupations pressantes, souvent il lui confioit, en chef, la conduite de ses armées. Pour lors Nabdalsa commandoit un corps séparé, aux environs des quartiers d'hyver, où l'armée Romaine étoit cantonnée. Bomilcar jetta les yeux sur cet Officier important, & lui fit part du dessein, qu'il avoit formé, de sacrifier Jugurtha au bonheur de la Patrie. *Un Usurpateur*, lui dit-il, *vaut-il la peine, que nous perdions pour lui nos biens, & notre liberté?* Nabdalsa étoit riche, & puissant dans son païs. Il entra sans peine dans un complot, qui mettroit à couvert ses jours, la vie de ses enfans, & ses amples revenus. Il promit donc qu'il contribuëroit, de sa part, à surprendre Jugurtha, & à le conduire au Proconsul. On convint du jour précis, qu'on destinoit à l'éxecution. En effet l'embuscade fut dressée au jour marqué. Bomilcar se trouva au rendés-vous, & pour peu qu'il eût été secondé par Nabdalsa, la Numidie auroit été pacifiée, & le Proconsul seroit retourné à Rome, chargé de gloire, & conduisant Jugurtha dans ses fers. L'indétermination & les remords de Nabdalsa firent avorter le projet.

Bomilcar fut au désespoir des retardemens, & de l'incertitude d'un homme, qu'il croyoit lié par ses promesses. Crainte néanmoins qu'il ne prît d'autres engagemens, il lui écrivit en ces termes. *Est-il bien possible que votre lenteur ait retardé la délivrance de la commune Patrie? Auriés-vous oublié vos sermens, & craignés-vous si peu la vengeance des Dieux?*

Tremblés du moins à la vûë des maux, que vous verrés fondre sur vous, & sur la Numidie. Jugurtha touche à son dernier terme. Il faut qu'il périsse par nous, ou par la main des Romains. Dans cette inévitable nécessité, n'est-il pas plus sage, de nous faire un mérite, d'avoir sauvé le Peuple Numide, en gagnant les bonnes graces d'une puissante République.

De Rome l'an 645.
Consuls, SERV. SULPICIUS GALBA, & M. AURELIUS SCAURUS.

La Lettre fut renduë fidélement. Nabdalsa la reçut sur un lit de repos, où un violent exercice l'avoit contraint de s'étendre. Il la lut, & la laissa sur son chevet. Après quelques momens de réflexion, il se sentit accablé de sommeil. Tandis qu'il repose, son Sécretaire entre dans son appartement, trouve une lettre ouverte, & la lit, pour y faire réponse. Un projet de sédition frappa le Sécretaire. Avant le réveil de son Maître, il part, il vole à la Cour de Jugurtha, & lui vient révéler le secret. Après un sommeil un peu long, Nabdalsa fut surpris du vol, qu'on lui avoit fait. Il s'informe, il apprend que son Sécretaire est entré seul dans son cabinet, & qu'à l'instant il a disparu. On le poursuit; mais il avoit de l'avance, & la lettre étoit entre les mains du Roi. Jusqu'alors Nabdalsa n'avoit fait aucune démarche séditieuse, qui eût paru avec éclat. Il ne désespéra pas de pouvoir se justifier. Il va donc à la Cour, fait entendre à Jugurtha, qu'il étoit prêt à dénoncer Bomilcar; mais qu'un perfide domestique l'avoit prévenu. Pour ne pas exciter de sédition, le Roi parut content de Nabdalsa; mais il condamna à la mort Bomilcar, & le plus grand nombre de ses complices.

La perte de Bomilcar déconcerta les espérances

De Rome l'an 645.
Consuls, SERV. SULPICIUS GALBA, & M. AURELIUS SCAURUS.

de Metellus. Nulle apparence de pouvoir surprendre encore une fois Jugurtha. Plus soupçonneux que jamais, il étoit devenu plus précautionné. Cependant le Roi se préparoit à la guerre, & le Proconsul songeoit à remettre ses troupes en campagne. Les instances de Marius, pour obtenir son congé, & ses murmures éternels commençoient à le fatiguer. Un Officier Général mécontent, dans une armée, lui paroissoit plus dangereux, qu'utile. Il le laissa donc partir; mais il affecta de ne le congédier, que quand il ne resteroit, que douze jours, jusqu'aux grands Comices, où se devoit faire à Rome l'élection des nouveaux Consuls.

Plut. Vell. Pat. & Salust.

L'ambition donna des aîles à Marius. En deux jours & une nuit, du camp de Metellus, il arriva à Utique, s'embarqua sur le champ, & au sixiéme jour, depuis son départ, il se fit voir à Rome. Marius mit donc à profit le peu de tems, qui lui restoit, pour faire sa brigue. On peut dire, que tout étoit disposé en sa faveur, par les lettres, qu'il avoit fait écrire d'Afrique à son avantage, & à la diffamation de Metellus. Cependant il n'omit rien, pour confirmer de bouche, les bruits qu'il avoit répandus de loin. Il noircit la réputation du Proconsul, l'accusa de timidité, & assûra le Peuple, qu'avec une armée égalle à celle de Metellus, il réduiroit en peu de mois Jugurtha, ou à porter le joug par force, ou à le recevoir de son gré. Les Tribuns du Peuple se joignirent à l'ambitieux Plébéïen. Le Comice ne retentit plus, que des éloges de Marius, & d'invectives contre Metellus. Enfin le Peuple fut tellement dégoûté de la Noblesse en général,

Plutarc. Salust. & Cicer. Offic. l. 3.

qu'il n'aſpira qu'à ne ſe donner plus d'autres Conſuls, que des hommes nouveaux. De Rome l'an 645.

Toute la canaille de Rome s'aſſembla chés Marius, & les artiſans quittérent leurs boutiques, & leur travail, pour ſe ranger autour de lui. Faut-il s'étonner que la pluralité des ſuffrages ſe déclara pour lui? Caïus Marius fut donc déſigné pour le Conſulat de l'année ſuivante, avec [a] L. Caſſius Longinus. Après tout Marius n'avoit fini, que la moitié de l'ouvrage, qui l'avoit conduit à Rome. Il lui reſtoit de ſe faire nommer Succeſſeur de Metellus, en Numidie. Ce fut-là le chef-d'œuvre de ſon habileté. Tandis qu'il y travaille, retournons aux affaires domeſtiques de Rome.

Conſuls, SERV. SULPICIUS GALBA, & M. AURELIUS SCAURUS.

Ce Q. Fabius, qui par ſa victoire ſur les Allobroges, avoit mérité le nom d'*Allobrogique* [b], étoit alors Cenſeur, avec Caïus Licinius, ſurnommé Geta. Le Sénat leur tranſporta la commiſſion, qui d'ordinaire appartenoit aux Ediles, de répartir l'eau des aquéducs, dans les maiſons des Particuliers, & de la vendre. Fabius, durant ſa Cenſure, fit éri-

Frontinus de aqua ductibus.

Pædianus in Verrin 2.

[a] On croit, que le Conſul Lucius Caſſius étoit neveu de ce fameux Caſſius, qui s'étoit rendu ſi redoutable par la ſéverité de ſes Arrêts.

[b] Il eſt certain, par le témoignage des anciens Autheurs, que Quintus Fabius ſurnommé l'Allobrogique, & Caïus Licinius Géta, furent élevés à la dignité de Cenſeur. Il ſeroit à ſouhaiter, que les mêmes écrivains nous euſſent appris l'année préciſe de leur élection. Nos conjectures ont ſuppléé au ſilence des Hiſtoriens. Nous avons rapporté la cenſure de ces deux Magiſtrats, à l'an de Rome 645. Marcus Emilius Scaurus avoit abdiqué, l'année précedente, après la mort de ſon collégue Marcus Livius Druſus. Il leur falloit donc à l'un & à l'autre deux ſucceſſeurs. Nous leur avons ſubſtitué Fabius & Licinius. C'eſt le ſeul tems, que les Faſtes Conſulaires nous abbandonnent, pour les mettre tous en exercice de leur Charge.

De Rome l'an 645. Consuls, SERV. SULPICIUS GALBA, & M. AURELIUS SCAURUS.

ger un arc triomphal dans la [a] voye ſacrée, & lui donna ſon nom; ſans doute en mémoire de ſon triomphe, car il y fit poſer ſa ſtatuë. Dans la liſte du Sénat, que les deux Cenſeurs dreſſérent, ils continuérent de mettre à la tête, Marcus Emilius Scaurus, qui tout ſcélérat qu'il étoit, ne ceſſa point d'y préſider. Enfin ils terminérent leur Magiſtrature, par une récenſion du Peuple, & par un luſtre, qui fut compté pour le ſoixante & troiſiéme. Je ne parle point des prodiges, dont quelques Hiſtoriens chargent l'année, que nous parcourons. Je dirai ſeulement, que ſi Metellus la rendit fortunée en Afrique, Aurelius la marqua par ſa défaite dans la Gaule Narbonnoiſe. Les Cimbres y furent encore ſupérieurs, & tandis que le Ciel relevoit Rome au Midi, il l'humilioit en Occident.

Faſti Capit.

De Rome l'an 646. Consuls, C. MARIUS, & L. CASSIUS LONGINUS.

Enfin les nouveaux Conſuls entrérent en exercice. Il parut alors avec quel artifice Marius s'étoit ménagé le département de Numidie. On auroit cru qu'il ne viſoit, qu'à goûter le plaiſir malin, d'avoir ſupplanté ſon Bienfaicteur. C'étoit d'ordinaire au Sénat de régler les Provinces, entre les deux Collégues, & preſque toujours le ſort en décidoit. Dé-

[a] La voye ſacrée commençoit au quartier des Carines, & conduiſoit, au Capitole. Elle fut ainſi nommée, ou parce que Romulus Roy des Romains, & Tatius Roy des Sabins y ratifiérent ſur les Autels, le Traité d'Alliance, qui réünit les deux peuples, ſous une même domination; ou parce que les Prêtres ſe rendoient par cette ruë, au lieu marqué pour le Sacrifice du mouton blanc, qu'on immoloit à Jupiter, le premier jour des Ides de chaque mois; ou enfin, parce que les Augurs y paſſoient, lorſqu'ils ſe tranſportoient, en cérémonie, dans l'endroit deſtiné à l'obſervation des Auſpices. C'eſt de Varron & de Feſtus, que nous avons emprunté cette remarque.

ja

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & L. CASSIUS LONGINUS.

ja même les Peres Conſcripts avoient, par un decret, nommé Metellus Proconſul pour la troiſiéme année. Marius mépriſa l'arrêt du Sénat, & fit parler au Peuple, en ſa faveur, par le Tribun Manilius Mancinus. L'interceſſion du Tribun, & la pluralité des ſuffrages obtinrent, en faveur de Marius, qu'il iroit ſeul faire la guerre à Jugurtha. L'injuſtice étoit criante; mais Rome alors étoit moins gouvernée par l'équité, & par des principes d'honneur, que par la brigue, & par l'intérêt des factions. Il ne reſta donc plus d'autre département à donner au nouveau Conſul Caſſius Longinus, que la Gaule Narbonnoiſe. La carriére auroit été brillante, pour peu que le ſort des armes ſe fût déclaré en faveur de Caſſius. Les Cimbres à dompter, la Gaule Tranſalpine à délivrer de ſes craintes, une armée de vagabonds à éloigner des frontiéres de l'Italie, c'étoit une commiſſion capable d'immortaliſer un Général, dont la ſageſſe auroit réglé le courage. Caſſius ne manqua pas de valeur; mais plus téméraire, que circonſpect, il donna dans une embuſcade, & y périt.

En effet, auſſi-tôt que Caſſius eut accepté ſa commiſſion, il paſſa les Alpes, & dans la Gaule Orientale, il prit poſſeſſion de l'armée Romaine, qu'Aurelius avoit laiſſée dans l'abbatement, depuis ſa défaite. Le Conſul crut devoir tourner ſes efforts vers le païs des Allobroges, qui commençoit d'être infeſté par un eſſain de nouveaux brigands, partis des Régions Helvétiques. Ceux-ci étoient [a] Tigurins

[a] La contrée des Tigurins, que les anciens nous ont déſignée, ſous le nom de *Pagus Tigurinus*, comprenoit autrefois les cantons de Zurich, de Schafhouſe, d'Appenzéel, de Rhintal, &c.

De Rome l'an 646. Consuls, C. MARIUS, & L. CASSIUS LONGINUS.

d'origine, & l'amour du pillage les avoit portés, à venir joindre les Cimbres, dans la Gaule Narbonnoise, pour grossir leur armée. Cassius passe le Rhône, & vole à leur rencontre. Son dessein fut de détourner la nouvelle inondation, qui venoit tomber sur les Provinces Romaines d'en deçà les Alpes. Le projet n'auroit pas été répréhensible, s'il eût été heureusement exécuté. Cassius avoit dans son armée pour Lieutenans Généraux, un L. Calpurnius Piso, homme de tête, & courageux, qui peu d'années auparavant avoit été Consul, & je ne sçai quel C. Popillius, Officier de peu de mérite, & sans valeur.

Tacit. Libro De Germanorum Moribus.

C. Cæsar L. 1. de bello Gallico.

Les Légions Romaines atteignirent les Tigurins, sur les terres des Allobroges, & leur disputérent le passage. L'ennemi, en reculant toujours, conduisit insensiblement les Romains, jusques sur les bords de la mer. Là, les Tigurins avoient dressé une embuscade. Cassius y donna étourdîment, & Piso, en s'efforçant d'en dégager le Consul, périt avec lui dans la mêlée. Ainsi l'armée Romaine destituée de son Chef, & du seul homme, après lui, capable d'être sa ressource, se vit abandonnée à la conduite du lâche Popillius. Le courage, & la tête lui manquérent tout à la fois. Il crut le péril évident, & d'ailleurs touché des clameurs de ses Légionnaires, il s'offrit à capituler. Quoi de plus honteux, que les conditions, qu'il reçut de l'ennemi, pour sauver sa vie, & celle de ses Romains? Les barbares lui prescrivirent, de livrer la moitié des bagages de son armée, & de donner des ôtages. Pour tout dire en un mot, il souffrit l'affront de passer

ſous le joug, avec toutes ſes troupes. Etrange découragement, que Rome jugea indigne de la conſtance Romaine, & qu'elle réſolut de punir avec ſévérité !

De Rome l'an 646.
Conſuls, C. MARIUS, & L. CASSIUS LONGINUS.

Popillius ne fut pas plûtôt de retour à Rome, que ſon nom devenu odieux, fut déféré à l'Aſſemblée du Peuple. Le Tribun, qui ſe fit ſon accuſateur, étoit l'ennemi perſonnel de Popillius. Auſſi, dans le jugement du Lieutenant Général, il entra bien des procédures inuſitées, que la paſſion ſuggéra. Caïus Cœlius Caldus, c'étoit le nom du Tribun vindicatif, commença d'abord par donner de l'étenduë à la Loi Caſſia. Elle avoit ſtatué que, dans les affaires criminelles ordinaires, le Peuple donneroit ſon ſuffrage par tablettes ; mais elle avoit excepté les crimes, commis contre l'Etat. Dans ces ſortes de jugemens, il étoit encore permis d'opiner ſeulement de la voix. Cette derniére maniére de procéder, étoit bien plus favorable aux Accuſés. Par-là, nul citoyen ne pouvoit dérober la connoiſſance du ſentiment, dont il avoit été, & la crainte d'avoir paru juger trop ſévérement, empêchoit bien des Juges, d'aller juſqu'à une condamnation outrée. Cœlius vouloit perdre Popillius. Son premier ſoin fut d'obtenir, que par une extenſion de la Loi Caſſia [a], on opineroit par tablettes, même

Rhet. ad Herennium L. 1. & Oroſ. L. 5.

[a] Nous avons remarqué, dans le treiziéme volume, le jugement que Ciceron portoit, ſur l'innovation du Scrutin. Il étoit perſuadé, que les Loix, qui en établiſſoient l'uſage, avoient été une ſource de déſordres dans la République. C'eſt ainſi, dit-il au troiſiéme livre des Loix, par l'organe de ſon frere Quintus un des interlocuteurs, qu'on a donné un voile à l'iniquité des Juges, & à la mauvaiſe foy des citoyens, dans la diſtribution des ſuffrages. Ils ne ſont plus retenus, comme autrefois, par la honte, & l'infa-

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & L. CASSIUS LONGINUS.

Cicero. L. 3. de Leg.

dans les crimes d'Etat. Popillius ſentit bien, que le Tribun viſoit à le déshonorer, & à l'anéantir, par un Arrêt du Peuple. Il ſe fit juſtice à lui-même, & pour ſauver ſon honneur, il ſe condamna à un exil volontaire. Souſtrait à la haine de ſon ennemi, il laiſſa dans le cœur du Tribun un repentir éternel, d'avoir introduit l'uſage des tablettes, lorſqu'il s'agiroit de la vie, ou d'une grande flétriſſure des particuliers. A parler en général, l'uſage des ſuffrages par tablettes, fit une grande playe à la République. Mais ce qui authoriſa bien des injuſtices, ce fut la liberté que donna indifféremment la Loi de [a] Cœlius, de n'opiner plus de bouche, dans les affaires qui regardoient l'Etat.

mie, que traîne après ſoy une déclaration ouverte, qui tend à opprimer l'innocence, & à protéger le crime. Cicéron nous apprend, à ce ſujet, que ſon ayeul homme d'un rare mérite, avoit réclamé, avec un courage héroïque, contre l'introduction des Bulletins dans ſa ville natale. Gratidius, continuë-t'il, notre grand oncle maternel, s'étoit obſtiné à proſcrire la coutume d'opiner de vive voix, il mit tout en œuvre, pour faire accepter, dans Arpinum ſa patrie, la nouvelle Loy, qui authoriſoit le Scrutin. On ne peut exprimer le fracas, qu'il fit dans cette bicoque. Il ſembloit que dés lors il voulût préluder aux agitations, que ſon fils Marius cauſa dans la ſuite, ſur un plus grand théâtre. Le Conſul Marcus Scaurus informé des conteſtations, qui partageoient les habitans d'Arpinum, donna des marques de ſon eſtime à nôtre ayeul. Plût aux Dieux, s'écria-t'il, en lui adreſſant la parole, plût aux Dieux, qu'un homme de vôtre caractére, eût fixé ſon ſéjour dans la Capitale du monde, au lieu de ſe confiner à la campagne! Cette droiture de ſentimens, que rien ne peut fléchir, & cette fermeté d'ame, qu'aucune conſidération humaine ne ſçauroit ébranler, euſſent été d'un grand ſecours à la République, contre le torrent des factions. Au reſte la Loy *Cœlia*, eſt figurée par la petite tablette, qui paroît ſur la tête * d'une médaille, avec ces deux lettres initiales L. D. C'eſt-à-dire, LIBERO, DAMNO, *j'abſous*, je *condamne*.

** Voyez la premiere planche des médailles.*

[a] La famille Cœlia, faiſoit remonter ſon origine, juſqu'à un certain Cœlius Vibenna, qui paſſa de l'Etrurie à Rome, avec


1.re Planche.
C·COEL·CALDUS
I·D
COS.
1.
d'Argent
CALDVS·III·VIR
I·S·M·R·
2.
d'Argent
Q
L·THORIVS
BALBVS
FAVSTVS
3.
d'Argent
FELIX
IIIVIR
VIRTVS
4.
d'Argent
AV·L·M·N
M·AQVIL
SICIL

On prétend que ce M. Æmilius Scaurus, ce Prin-

De Rome l'an 646.

Consuls, C. MARIUS, & L. CASSIUS LONGINUS.

une troupe d'Etrusques, sous le Regne de Romulus. Il s'établit sur une colline voisine, qu'il obtint du fondateur de la nouvelle Ville, pour lui, & pour sa Colonie. Depuis ce tems-là, le lieu de son habitation fut appellé le Mont Cœlius. Les Caldus, les Rufus, & les Sabinus, formérent trois différentes branches dans cette famille, & furent comme trois rejettons, qui sortoient de la même tige. Cependant Cicéron, *Libro de petitione Consulatûs*, parle de Cœlius Caldus, qui fut Consul l'an de Rome 660. comme d'un homme nouveau. Par là seulement, il prétend faire entendre, que ses ancêtres avoient vécu dans l'obscurité, sans avoir eu part aux Magistratures de la République. C'est de la même famille apparemment, qu'étoit issu Lucius Cœlius Antipater, qui écrivit l'Histoire des Guerres d'Annibal, contre les Romains, ouvrage qu'il dédia à Ælius Stilo, le maître de Varron. Il étoit contemporain des Gracchus, comme on a lieu de l'inférer, d'un endroit de Valére Maxime, au chapitre 7. du Livre premier. Cicéron assûre, dans son *Brutus*, que cet écrivain eut la gloire d'avoir pour disciple l'Orateur Lucius Crassus. Au second Livre *de Oratore*, après avoir donné la préférence à Cœlius sur les Annalistes, qui l'avoient précédé, il s'exprime de la sorte à son sujet. L'intime ami de Crassus, Cœlius Antipater, personnage recommandable par sa probité, commença le premier à s'élever au-dessus du commun des Historiens, & à prendre un ton plus sublime. Mais on ne remarque dans son genre d'écrire, ni la variété des figures, ni la justesse des expressions, ni la douceur & l'égalité du stile. Dans le premier Livre des Loix, il dit de cet Historien, que l'enflure de son élocution, n'avoit point corrigé la rudesse & la grossiéreté, qui se fait sentir dans ses écrits. Du reste Cicéron ne lui donne qu'une érudition très-bornée, & ne croit pas lui devoir assigner une place, parmi ceux, qui s'étoient distingués dans l'éloquence. Cependant de toutes les Histoires écrites en latin, qui avoient cours à Rome, celle qu'on attribuoit à Cœlius, passoit pour être la moins défectueuse. Brutus ne dédaigna pas d'en faire un abrégé, pour son usage, comme il avoit fait celui de l'Histoire composée en grec par Polybe, & des Annales de Fannius. Mais on peut dire, à la gloire de la Gréce, qu'au siécle même de Cicéron, elle avoit encore l'avantage sur l'Italie, dans le genre historique. Atticus est forcé d'en convenir, lorsqu'il se sert de ce motif, dans le premier Livre des Loix, pour engager l'Orateur Romain, à donner au public une Histoire de sa façon. Cette sorte d'ouvrage nous manque, dit-il à Cicéron, Vous seul êtes capable de pourvoir à nos besoins. Les Clodius, les Asellions, & nos Autheurs les plus réçens, en voulant imiter la simplicité des anciens, n'ont fait qu'augmenter le nom-

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & L. CASSIUS LONGINUS.

Cicero in Bruto.

ce du Sénat, cet homme si avide des honneurs, sous une apparence de modestie, & plus soigneux encore de s'enrichir par de secrets artifices, eut le crédit d'obtenir une seconde fois le Consulat, que Cassius avoit perdu dans la Gaule, avec la vie. Il se fit nommer Consul, dit-on, & il occupa la place du mort, pour tout le reste de l'année. Scaurus, ajoûte-t-on, eut pour [a] Compétiteur de la nouvelle

bre des écrivains languissants. Le genre historique, de vôtre propre aveu, est celui de tous, qui demande le plus d'être manié par un Orateur. Pomponius compte parmi les Jurisconsultes, l'Historien Cœlius.

[a] Il est certain, par le témoignage de Ciceron dans plusieurs de ses Ouvrages, que Publius Rutilius Rufus avoit été le Compétiteur de Marcus Emilius Scaurus, dans la poursuite du Consulat, & que ce dernier eut pour lui la pluralité des suffrages. On ne peut pas dire que Rutilius ait disputé cette supréme dignité, dés l'année de Rome 638, qui fut celle de la premiére promotion de son rival Emilius au Consulat. Si de l'année 638, on remonte jusqu'à la six cens trente-deuxiéme, qui commença la Questure de Publius Rutilius, on ne trouve que six années de différence. Cependant les Loix annales exigeoient, au moins un intervalle de douze ans, immédiatement après la Questure, avant que d'aspirer à la dignité Consulaire, comme nous l'avons fait remarquer en différens endroits de cette Histoire. Or il n'est pas croyable, qu'un personnage du caractére de Rutilius, se soit présenté, avant l'âge compétent, pour obtenir la premiére Charge de la République. Ce desir empressé des honneurs ne s'accorde point avec la peinture, que les Historiens ont tracée de ce grand homme. Il réünissoit, disent-ils, dans sa personne, toutes les vertus des premiers Romains. L'innocence, & la régularité de ses mœurs, son désinteressement, sa modestie, sa probité, son zéle pour le maintien des Loix, & des Coûtumes, présentoient, tout à la fois, aux yeux de la Capitale du monde, l'image & le modéle d'un parfait Citoyen. On ne reconnoît point à ces traits, un ambitieux, qui précipite ses démarches, pour rechercher les premiéres dignités, au mépris des anciens usages, qui ne lui permettoient pas d'y prétendre. Ainsi, pour mettre Rutilius en concurrence avec Emilius Scaurus, il faut dire nécessairement, que celui-ci demanda une seconde fois le Consulat, dans l'année 646. La place étoit alors vacante, par la mort de Lucius Cassius Longinus; & Rutilius avoit atteint l'âge prescrit par les Loix. On ne trouve

Charge, un P. Rutilius, homme ardent à la poursuite de la premiére dignité. Le Prince du Sénat fit une chicanne à [a] Rutilius. Il l'accusa d'avoir brigué le Consulat, & produisit en justice un acte, écrit de la main du prétendant. Par le billet, disoit-on, Rutilius avoit promis de l'argent à un citoyen de Rome, pour l'engager à lui donner son suffrage. Le Billet ne contenoit que ces quatre lettres A. F. P. R. Scaurus interprétoit ces lettres à sa maniére, & supposoit qu'elles devoient s'entendre par ces mots : *Actum fide P. Rutilii*, c'est à-dire, *Que l'obligation étoit faite sous la bonne foi de P. Rutilius.* Celui-ci se défendit comme il put, & soûtint, que le billet étoit antérieur à ses prétentions sur le Consulat. Un Chevalier Romain, nommé C. Cannius, qui fut témoin de la contestation, donna, en plaisantant, un sens tout différent aux quatre lettres. *Telle est leur propre signification*, dit-il, *Æmilius fecit, plectitur Rutilius.* C'est à-dire, *Æmilius a fait le billet, & Rutilius en portera la peine.* Par-là, il accusoit tout à la fois Æmilius Scaurus, d'être le faussaire, qui produisoit contre

De Rome l'an 646.
Consuls,
C. MARIUS,
& L. CASSIUS LONGINUS.

point d'autre année, qui leur convienne à l'un & à l'autre. Toutes les autres sont remplies, & ne laissent aucun vuide pour le deuxiéme Consulat d'Emilius. D'ailleurs s'il étoit vrai, que Rutilius eût été refusé dès l'année 638. il faudroit supposer, que pendant l'espace de dix années, il demeura dans l'obscurité, puisqu'il ne fut élû Consul qu'en l'année 648. On se persuadera difficilement, qu'un homme si respecté de ses Citoyens, par ses rares qualités, ait été oublié jusqu'à ce point.

a La famille Rutilia se partagea en deux branches, dont l'une fut Patriciéne, & l'autre Plébéïéne. Ces deux tiges produisirent plusieurs autres rejettons, à sçavoir les Crassus, les Calvus, les Rufus, les Censorinus, & les Lupus. Les anciens écrivains de Rome, & les médailles nous en ont conservé la memoire.

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & L. CASSIUS LONGINUS.

App. L. I. de Bell. civ.

sa partie un acte de sa façon, & il faisoit sentir la vanité des lettres initiales, qui sont susceptibles de bien des sens. Cependant la fausse sagesse de Scaurus l'emporta. Rutilius reçut un refus, & Scaurus enleva les suffrages pour le Consulat. Nous verrons bientôt ce Rutilius reparoître, & monter à la suprême dignité.

Un Tribun du Peuple, nommé [a] Spurius Tho-

[a] Nous ne sçavons rien des Thorius, sinon qu'ils furent Plébéïens d'extraction. De cette famille étoit apparemment issu un Lucius Thorius Balbus, dont Cicéron nous a tracé le portrait, au second Livre *de Finibus*. C'étoit, dit-il, un homme voluptueux avec art, qui par un rafinement de sensualité, sçavoit assaisonner les plaisirs, sans les outrer. Il bornoit son étude à connoître avec discernement, tout ce qui étoit capable de flatter sa délicatesse, & n'épargnoit rien, pour s'en procurer la joüissance. Dans la recherche des douceurs de la vie, il suivoit moins la Philosophie d'Epicure, que son panchant, & le rapport de ses sens. La nature elle-même lui avoit dressé un systême de vie sensuelle, & délicieuse, conforme à son tempéramment. Sa propre conservation faisoit le principal objet du plan, qu'il s'étoit formé, & il ne comptoit de vrais plaisirs, que ceux, dont l'usage n'étoit point nuisible à sa santé. Il ne se proposoit, dans les exercices du corps, d'autre avantage, que l'appétit qu'ils causoient, pour manger avec goût les viandes exquises, & faciles à digérer, qu'on servoit à sa table. Sçavant dans le choix des bons vins, il ne réservoit pour sa bouche, que les plus excellens; encore ne les beuvoit-il qu'après les avoir fait parfumer de roses. Cependant Thorius avoit assés d'empire sur lui-même, pour se dérober aux charmes de la volupté, lorsque le devoir, & l'honneur l'appelloient à la défense de la Patrie. Intrépide à l'aspect du danger, il se distingua par sa valeur, dans le feu de la mêlée, & eut enfin la gloire de mourir en combattant, pour les intérêts de la Republique. L'antiquité nous a transmis * une médaille, qui porte sur le revers, le nom de Lucius Thorius, & l'empreinte d'un taureau bondissant. Par là, le Monétaire a peut-être prétendu faire allusion, au nom même de Thorius. Car selon la remarque de Varron, les anciens Romains empruntérent leurs noms des différentes especes d'animaux, comme les *Porcius*, les *Caprilius*, les *Ovilius*, les *Equitius* &c. Il paroît plus vraisemblable, que le taureau est placé dans la médaille, comme un symbole propre à désigner une autre Loi, que Cicéron attribuë à Spurius Thorius. Il nous ap-

* V[oyez] *la prem[iere] planche [des] médaill[es]*

rius.

rius Balbus, fit au même tems, une innovation, qui ne tourna pas à l'avantage du trésor public. Nous avons dit, que Sempronius Gracchus, durant son Tribunat, avoit porté une Loi, qui l'avoit conduit à sa perte. Il avoit fait régler par le Peuple, que les terres dont les riches joüissoient, contre les anciens Statuts, seroient partagées entre les citoyens indigents. Il est vrai que la Loi Sempronia avoit causé bien du fracas. Thorius eut en vûë de faire cesser les contestations, que la distribution des terres avoit causées. Après tout, le biais qu'il prit, pour pacifier les possesseurs, & les prétendants au partage, fut insuffisant. Il fit décider par les Comices, que les riches tiendroient désormais à titre onéreux, les terres surnuméraires, dont ils étoient déja en possession, & qu'ils en joüiroient, moyennant une certaine somme, qui seroit payée par les Propriétaires, au profit de la République. Selon les termes de la Loi, les Questeurs étoient chargés de distribuer manuellement le produit de ces redevances, aux plus pauvres citoyens. Le moyen de pacifi-

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

Cicero L. 2. de oratore, & in Bruto.

prend au second Livre de l'Orateur, que le Tribun par cette seconde Loi, avoit décerné une amande pécuniaire, contre ceux qui laisseroient aller leurs bêtes en dommage. A ce sujet, il rapporte la plaisanterie d'un Appius Claudius, contre un certain Lucilius accusé d'avoir contrevenu à la Loi *Thoria*. On se trompe, dit l'Accusateur, quand on lui fait un crime de faire paître ses troupeaux dans les prairies, qui sont du Domaine de la Republique. Ce bétail n'appartient point à Lucilius, il ne DEPEND de personne, puisqu'il court en LIBERTE' sur le fond d'autrui. La tête de la médaille représente une Junon Reine, que ceux de Lanuvium honoroient d'un culte particulier, sous le titre de SOSPITA, comme nous l'avons remarqué dans le septième volume, 227. Lucius Thorius a eu en vûë de marquer par cette figure symbolique, le lieu de sa naissance. En effet Cicéron le dit originaire de la même Ville.

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

cation parut inutile. Il ne remplaça pas aux riches, ce qu'on leur enlevoit de leurs anciens revenus, & il n'attribua point de fond en propriété, à cette populace nécessiteuse, que Sempronius Gracchus avoit voulu soulager.

Le soin des affaires civiles, & en particulier l'obligation de présider à de grands Comices, pour l'élection du nouveau Consul Scaurus, retinrent Marius à Rome plus long-tems, qu'il n'auroit voulu. Toutes les inclinations de son cœur l'entraînoient vers la Numidie. Avoir Jugurtha pour adversaire, & Metellus à déposséder, c'étoit pour lui le sujet d'une double joye, qui le faisoit sans cesse soûpirer après le lieu de son département. Jamais il ne parut plus fier, que quand il eut obtenu, par les suffrages du Peuple, la Province d'Afrique, que le Sénat avoit attribuée à Métellus. *J'ai vaincu*, disoit-il, *avant que d'avoir des ennemis à combattre. Quel heureux présage pour ma campagne! Ces Peres Conscripts humiliés, sont pour mon cœur, l'objet d'un triomphe plus glorieux, que la Numidie soûmise, & que Jugurtha dans mes fers.* La conduite du nouveau Consul répondit à ses paroles. Par tout où il trouva des Patriciens, il leur insulta. Les harangues qu'il prononça en public, furent grossiérement remplies de ses propres loüanges, & d'invectives améres contre le Sénat. Quoique Marius ne fût rien moins qu'Orateur, tout étoit favorablement reçu, de la part d'un homme, dont le Peuple avoit fait son idole. Delà cette licence qu'il se donna, d'exiger avec hauteur, un plus grand nombre de troupes, qu'on n'en accor-

Salust. de Bell. Jug. Plutarc. in Mario.

doit d'ordinaire aux Consuls. Outre les recrües, qu'il demanda pour les Légions, dont il alloit prendre le commandement, il envoya d'authorité chercher des troupes auxiliaires chés les Peuples, & chés les Rois amis de la République. Le choix des soldats qu'il fit à Rome, eut encore je ne sçai quoi de plus indépendant. De tous les coins de l'Italie, il fit venir, bon-gré mal-gré, tous les hommes en réputation de valeur, & les força de prêter le serment militaire. Peu lui importoit, qu'ils eussent déja payé à la République les années de service, qu'ils lui devoient.

De Rome l'an 646.

Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

Les violences du Consul étoient criantes; mais le Sénat n'osoit s'opposer à la tyrannie d'un homme, porté sur les aîles de la fortune. Par un retour de malignité, les Peres Conscripts souffroient patiemment les levées, que Marius faisoit dans l'enceinte de Rome. Les dures véxations qu'il exerçoit, pour multiplier ses Légionnaires, étoient capables d'éloigner de lui cette même populace, qui l'adoroit. Quand une fois la multitude s'est laissée captiver, est-elle en état de sentir le poids de ses chaînes? On tournoit en bonne part jusqu'aux duretés de Marius. L'ardeur qu'on avoit de le suivre en Afrique, tenoit de l'enchantement. Pour le Consul, il craignoit, ce semble, de compter parmi ses soldats des gents d'une condition supérieure à la sienne. Il n'enrôla guére, que de ces hommes des classes inférieures, qui n'apportoient, dans les récensions du Peuple, que leur nom, & que leur pauvreté exemptoit du service militaire. Ce fut pourtant là ceux, qu'il choisit par préférence. La Noblesse en

Plut. in Mario & Saluſt.

De Rome l'an 646. Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

plaiſanta. Ils publiérent, que Marius n'avoit attaché ſon choix à la canaille, que parce que les gents des familles honnêtes avoient refuſé de le ſuivre. Le Conſul laiſſa dire, & marcha d'un pas égal à l'accompliſſement de ſes deſſeins. Pour faire les enrôlemens à ſon gré, il convoqua le Peuple dans le Comice, & parla de la ſorte.

Il n'eſt pas ordinaire à vos Conſuls de ſe ſoutenir, après leur élection, dans la même reputation de vertu, qu'ils s'étoient acquiſe, dans la vûë de parvenir aux premiers emplois. Lorſqu'ils ſont arrivés au terme de leur ambition, l'oiſiveté ſuccéde au travail, & la vie molle, à l'activité, & à la hardieſſe. Pour moy, Romains, je régle ma conduite ſur des maximes bien différentes. Je n'ai pas recherché le Conſulat comme un honorable délaſſement. Je le regarde comme le commencement d'une carriére plus penible, que celle qu'il m'a fallu parcourir, pour y arriver. De quel nouveau poids m'avés-vous ſurchargé! Contraindre à la milice des Citoyens, qu'on aime, & qu'on voudroit ménager; exiger les frais néceſſaires pour une guerre importante, & pourtant épargner les fonds de la République; pourvoir aux beſoins d'une groſſe armée, tranſportée en un pays éloigné, ce n'eſt que le prélude des fatigues & des dangers, dont l'Afrique me menace. Encore ſi mes préparatifs n'étoient pas traverſés, à Rome, par des jaloux, je gémirois moins ſous le fardeau, qu'on m'impoſe. Donné en ſpectacle à la Nobleſſe, elle m'obſerve, & tourne à mal juſqu'à mes plus innocentes démarches. Je n'ai en ma faveur que la protection d'un peuple équitable, que le ſouvenir de mes ſervices paſſés, & l'eſpérance que Rome

fonde sur moi, pour l'avenir. Non je ne suis pas un de ces Généraux, qui ne portent à la tête des armées, que le préjugé de leur naissance, & que les exploits de leurs peres. Gens sans habileté & sans experience, s'ils sont sages, ils se reposent des expéditions sur les conseils d'un subalterne Plébeïen, & ne prêtent que leur nom aux plus éclatantes Victoires. J'en connois, qui n'ont commencé d'étudier la guerre, dans les livres Grecs, que quand la République leur a eu confié ses troupes, & les interêts de sa gloire. Pour moi je me suis exercé, dès l'enfance, au métier des armes. Ce n'est pas par la lecture, mais par l'usage, que j'ai appris l'art de camper, de ranger les manipules, de livrer des batailles, d'investir, d'assiéger, & d'escalader les Places. Cependant la Noblesse, élevée à l'ombre, & parmi les délices, n'a que du mépris pour vos Plébéïens, que la valeur seule, & que l'expérience ont distingués. Un Postumius Albinus, un Calpurnius Bestea, sur la garentie de leur nom, paroîtront préférables à des hommes nouveaux, à des Officiers, que leur mérite personnel seul a élevés aux premiers degrés de la milice. Comme si parmi leurs ancêtres, le premier qui les illustra n'avoit pas été, lui même, un soldat de fortune? Depuis la naissance du monde, la vertu militaire a toûjours été la source de la Noblesse. Elle commence plus tard dans moi; mais peut-être pour se soutenir plus long-tems. Je ne ferai donc point parade des grands noms de mes ayeux. C'est un soin que je laisse à d'orgueilleux Patriciens. Qu'ils se déshonorent, tant qu'ils voudront, en rappellant le souvenir des Héros de leur race, qu'ils imitent si peu! Je les laisserai joüir des voluptés, dont ils trouvent l'aliment dans leurs richesses. Je n'ai

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

De Rome l'an 646. Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

reçû, moi, de mes parens, qu'une éducation sage, & que l'amour du travail, & du devoir. Je céde à mes rivaux un étalage pompeux de paroles capables d'imposer. Ils en ont besoin, pour déguiser la honte de leurs déportemens. Sans cet éloquent babil, emprunté des Grecs, je fais parler mes actions, & mes blessures font toute la force de mes discours. Non, je n'ai pas appris à régler l'ordonnance d'un repas, à réjoüir des convives par les bons mots d'un bouffon, & à me faire honneur des ragoûts d'un cuisinier. Je ne me pique ni de politesse, dans mes maniéres, ni d'élégance, dans mes habits. Des chevaux assez bien dressés, des mulets forts, & bien soignés, des armes luisantes, & bien affilées, sont le seul objet de mon attention. J'abandonne tout le reste à des gents plus soigneux de plaire, que de vaincre. Qu'à leur tour, ces hommes efféminés laissent le commandement des troupes à de vrais Militaires, endurcis aux fatigues, & faits à supporter la chaleur, & les frimats! La Numidie ne sera réduite, qu'à force de travaux, & de constance à les supporter. D'abord l'avarice des premiers Généraux en a fait différer la conquête. Ensuite la lenteur & l'inaction des seconds l'a fait traîner en longueur. Par les uns, la discipline a été énervée, par les autres, elle n'a été qu'imparfaitement rétablie. Brave jeunesse! suivés avec empressement les pas d'un nouveau Consul, qui n'ambitionnera rien au-dessus de vous, que d'avoir plus de part aux dangers! La Victoire, & d'opulentes dépoüilles vous attendent, sur les bords de l'Ampsaga. J'en dirois davantage, si les paroles étoient nécessaires, pour animer des braves, ou suffisantes pour encourager des lâches. Enfin Marius vint à bout d'achever ses

recruës, & ne ſongea plus qu'à les embarquer. Cependant Metellus, au fond de la Numidie, ignoroit ce qui ſe paſſoit à Rome. Il comptoit ſi bien, que ſon Proconſulat lui ſeroit continué, juſqu'à la reduction entiere de Jugurtha, que dès les premiers jours du Printems, il mit ſon armée en campagne. La difficulté fut de trouver l'ennemi. Le Roi de Numidie, abandonné de preſque tous les Seigneurs de ſa Cour & de ſes meilleurs Officiers, erroit à travers des rochers & des forêts. Ses inquiétudes, & ſes ſoupçons lui avoient enlevé juſqu'à ſes plus fidéles ſerviteurs, & le plus grand nombre s'étoit retiré chez Bocchus, Roi de Mauritanie. Il falloit néanmoins continuer la guerre. Jugurtha n'avoit qu'une confiance médiocre en de nouveaux Commandants, & des amis, qu'il n'avoit pas encore mis à l'épreuve, lui étoient ſuſpects. Delà ſon inſtabilité, & ſon irréſolution. Le Proconſul Romain, qui le chercha long-tems, le trouva cantonné dans des lieux, qu'il croyoit inacceſſibles. Quelle ſurpriſe pour le Numide, lorſqu'il vit les Légions ſe déployer à la vûë de ſon Camp! Tout ce qu'il put faire, fut de ranger ſes troupes en bataille. D'ordinaire les Numides ne tenoient pas, en raſe campagne, devant les armées Romaines. Ici leur déroute auroit immediatement ſuivi le premier choc, ſi Jugurtha n'eût tenu ferme au corps de bataille. A la fin tous ſe débandérent; mais la fuite en ſauva le plus grand nombre. On fit cependant ſur eux des priſonniers, & on leur enleva bon nombre d'étendarts. De vaſtes ſolitudes, dont Jugurtha connoiſſoit ſeul les routes, le dérobérent à la pour-

De Rome l'an 646.
Conſuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

Saluſt. de Bell. Jug.

De Rome l'an 646.
Consuls,
C. MARIUS, &
& M. EMILIUS
SCAURUS.

suite des Romains. Il ne lui fut pas possible d'y subsister long-tems. La forteresse de [a] Thala fut sa retraite. A proprement parler, Thala n'étoit qu'un gros Bourg; mais riche & bien fortifié. Là, le Roi avoit enfermé ses thrésors, & les bijoux de ses enfans. Là, il avoit établi leur séjour, & en avoit fait le lieu de leur éducation. C'en fut assés à Metellus, pour en entreprendre le Siége. Il étoit encore plus difficile d'aborder Thala, que de la forcer. Entre l'armée Romaine, & le fleuve qui arrosoit la Place, étoit un vaste desert, d'environ cinquante milles, destitué d'eau, & rempli d'un sable stérile. L'ardeur de conquérir Thala, & par-là de finir la guerre, fit passer Metellus par dessus les difficultés. Il en ordonna les approches, & prit ses mesures en grand Général. D'abord il fit décharger tous les mulets de son armée, des ballots qu'ils portoient, & ne les fit charger, les uns, que du blé nécessaire pour dix jours de marche, les autres, que d'outres, & de barils pleins d'eau. D'ailleurs il rassembla des charrois de tous les environs de son Camp, contraignit les habitans de les conduire, avec une partie de ses provisions de bouche, à la suite de son armée, & leur marqua un jour & un lieu, pour le rendez-vous général. A peine le Proconsul y étoit-il arrivé, & toutes les voitures avec lui, qu'il survint une pluïe si abondante, qu'elle rendit inutile la provision d'eau transportée. Le soldat aima mieux profiter du présent, qu'il reçevoit du Ciel, que de la prévoyance de son Général. Il

[a] Strabon, Florus, Saluste, & Tacite font mention de la Ville de Thala en Affrique. Ptolémée parle d'une montagne du même nom, dans la Libye Intérieure.

De Rome l'an 646. Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

loüa l'une, & fit usage de l'autre. Par là, les Romains sentirent leur confiance augmentée, & ne desespérérent plus d'enlever une Citadelle, qu'ils avoient jugée imprenable.

L'approche de l'armée Romaine répandit la frayeur parmi les habitans de Thala. Ils avoient cru leur Ville inabordable à travers un desert aride; mais l'habileté de Metellus avoit sçû vaincre l'obstacle. Le siége alloit commencer, & déja les Légions défiloient au tour de la Place. Jugurtha craignit de se voir enveloppé dans une Citadelle, forte à la vérité, mais qui n'étoit plus insurmontable, depuis que le Romain avoit franchi la barriere dont la nature l'avoit environnée. Que restoit-il au Roi de Numidie, que de laisser Thala, & sa garnison, à la merci du Proconsul? Le Roi prétexta des affaires à négocier, quitta la Forteresse, avant qu'elle fut investie, & courut de solitudes en solitudes. Sa défiance le suivit en tous lieux, & la crainte d'être trahi causa son instabilité. En son absence, la garnison parut sur les remparts, & se mit en devoir de soutenir les attaques. Elle étoit presque toute composée de transfuges de l'armée Romaine. De son côté Metellus forma sa contrevallation, fit avancer ses galleries couvertes jusqu'au pié du mur, érigea, de distance en distance, des cavalliers, & posa dessus des tours de charpente, pour surpasser la hauteur de la muraille. Les troupes des assiégeants étoient nombreuses, elles suffirent à tous ces travaux. Les assiégés firent toute la résistance, qu'on pouvoit attendre de braves gens, réduits au desespoir. Enfin le bellier n'eut pas plûtôt fait une large ouverture à la cour-

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

tine, que les transfuges, avec l'espérance de sauver la Place, abandonnérent la défense de la bréche. Etrange resolution de ces malheureux, qui se voyoient dans la nécessité de périr! Plûtôt que de succomber sous le fer des Romains, ils se condamnérent eux-mêmes à mourir par le feu. Dans une saillie, ils se déterminérent à transporter au Palais, que le Roi avoit dans Thala, tous les meubles précieux, qui se trouvérent dans la Ville, à les consumer par la flamme, & à finir leur vie au milieu de l'embrasement. Ces furieux épargnérent aux Romains la peine de verser leur sang, & cherchérent d'eux-mêmes une mort plus rigoureuse, que celle qu'ils auroient reçûë de leurs compatriottes. Enfin Thala fut prise, après quarante jours de Siége.

A peine le Proconsul se fut-il rendu maître de la place, qu'il fut obligé de faire un détachement de ses troupes, pour aller pacifier les troubles prêts à éclore, à l'autre extrémité de l'Afrique. La grande [a] Leptis étoit une Ville située entre [b] les deux Syrtes, dont l'alliance avec Rome avoit été authorisée [c] par le Sénat. Nul soulevement n'avoit encore donné d'atteinte à la fidélité des Leptins. Cependant un broüillon du païs, nommé Hamilcar, s'efforça, sous main, d'attirer son canton,

[a] La grande Leptis étoit voisine de la grande Syrte. Le nom de cette Ville étoit commun à une autre, située entre Thapsa, & Adraméte, à l'Occident de la petite Syrte. Voyés le dixiéme volume page 442. note *a*.

[b] Les deux Syrtes connuës aujourd'hui sous le nom de Séches de Barbarie, se trouvent entre les Royaumes de Tunis & de Barca. Consultés la note *a* du sixiéme volume page 468.

[c] Selon Salluste, les habitans de la grande Leptis s'étoient donnés au Consul *Bestea*, & avoient secoüé le joug de la domination Numide.

De Rome l'an 646.

Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

au parti de Jugurtha. Les Magistrats de Leptis découvrirent le complot d'Hamilcar, & par des Députés, ils firent sçavoir à Metellus le danger de leur patrie. Le Général Romain fit partir, sur le champ, quatre Cohortes Liguriénes de son armée, avec un Commandant nommé Caïus Anicius. Par-là, le païs d'entre les deux Syrtes demeura tranquille. Pour le Roi de Numidie, ses irrésolutions, & ses courses devinrent éternelles. Enfin il s'avisa d'aller, en personne, négocier chés un Peuple inconnu aux Romains, & chés qui leur nom n'avoit point encore pénétré. Dans l'Afrique intérieure, & au fond de la Libye, une Nation féroce, nommée *a* Gétule, erroit plûtôt qu'elle ne résidoit. Passant de pâturages en pâturages, elle conduisoit des troupeaux, & ne couchoit que sous des tentes, sans avoir de demeure fixe. Jugurtha eut l'industrie d'engager les Gétules à suivre ses étendarts. Il rassembla ces pâtres dispersés, leur apprit à garder leurs rangs, & à obéïr à l'ordre des Chefs, qu'il leur donna. Ce ne fut pas assés. De la Gétulie, le Roi Numide se rabbatit sur les confins de la Mauritanie. Le Roi Bocchus y gouvernoit un Peuple d'Africains, tant soit peu moins barbares, & plus disciplinés, que les Gétules. Bocchus couvoit alors des ressentiments contre la République Romaine. Dês le commencement de la guerre d'Afrique, il avoit demandé aux Généraux, que Rome y avoit envoyés d'abord,

a La Gétulie s'étendoit autrefois, depuis le desert de *Lempta*, jusqu'à l'Océan. Elle avoit les deux Mauritanies au Septentrion, les Garamantes à l'Orient, le païs des Négres au Midy, & la mer Atlantique à l'Occident. On prétend que l'ancienne Gétulie comprenoit la partie Occidentale du Zara, & du Bilédulgérid.

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

l'amitié & les bonnes graces des Romains. Postumius & Bestea, ces deux hommes intéressés, avoient rebuté les Ambassadeurs du Roi de Mauritanie, qui paroissoient les mains vuides en leur présence. Cet affront tenoit au cœur du Mauritanien. D'ailleurs Bocchus avoit épousé une des filles de Jugurtha. Après tout, ces sortes d'alliances, parmi les Rois d'Afrique, étoient presque comptées pour rien. Le grand nombre de femmes, que ces Princes entretenoient dans leur serrail, ne permettoit à aucune, de prendre beaucoup plus d'empire, que l'autre, sur le cœur des Rois. Aussi le Numidien, pour se concilier Bocchus, employa beaucoup plus les présents, & les promesses, que la médiation de sa fille. Il fit des largesses à tous les amis du Roi de Mauritanie. Par-là, il vint à bout de conclure une ligue offensive & défensive, avec lui. Les motifs qu'il employa furent les mêmes, que ceux des autres têtes couronnées du monde entier. Il insista sur l'avarice des Romains, sur leur ambition, & sur le projet que ces Républicains avoient formé, de détruire successivement toutes les Monarchies de l'Univers.

Enfin Bocchus se laissa entraîner à la persuasion. Il convint avec Jugurtha, qu'il conduiroit aux environs de Cyrthe, toutes les forces de son Royaume, & qu'ensemble ils tenteroient le siége de cette Capitale, dont les Romains s'étoient rendus maîtres. Metellus y avoit envoyé tout le butin, qu'il avoit pu faire dans la Numidie. C'étoit pour lui une place d'armes, & un magazin, d'où il tiroit sa subsistance. La prendre, c'étoit contraindre

les Romains à quitter la Numidie. Le ruzé Numidien avoit encore un intérêt plus pressant, d'engager Bocchus à faire d'abord un coup d'éclat. Par-là, il le forçoit à persister dans l'union avec la Numidie. On ne l'avoit engagé qu'avec peine, à fixer son irrésolution.

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

Cependant Metellus, depuis la jonction des Gétules & des Mauritaniens au parti Numide, avoit changé de conduite. Il ne s'exposoit plus à présenter des batailles, & à donner le défi aux ennemis. Paisible dans ses retranchemens, il observoit les mouvemens des deux Rois, & ne hazardoit rien, par la crainte de tout perdre.

Tandis que ce Héros goûtoit quelques momens de tranquillité, au cœur de la Numidie, il reçut la nouvelle, que malgré le Sénat, le Peuple Romain lui avoit donné Marius pour Successeur. Ce fut un coup de foudre pour lui. Surpris & atterré tout à la fois : *Est-il donc bien possible*, s'écria-t-il, *que Marius ait trouvé, dans sa rôture, plus de crédit & de protection, que Metellus dans sa Noblesse, & dans ses exploits.* Tout grand homme, qu'étoit le Proconsul, il n'observa pas toutes les bienséances de sa dignité. On le vit pleurer de rage. Quoi de plus picquant en effet, que de voir une conquête si fort avancée, ravie de ses mains, par les intrigues d'un homme de néant, qu'on a tiré de l'oubli, par ses bienfaits ? Après tout, Metellus regretta moins la perte de sa gloire, que l'aggrandissement de Marius. Il avoit en horreur un perfide, qui ne l'avoit supplanté, que par des calomnies. Etoit-ce grandeur d'ame, étoit-ce jalousie ? Chacun en discourut à sa maniére.

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

Le dépit céda néantmoins, dans le cœur de Metellus, aux intérêts de la patrie. Il fit des efforts, pour détacher Bocchus du parti de Jugurtha. C'étoit faciliter à Marius la réduction de la Numidie; mais dans les ames élevées, le bien public l'emporte sur les mécontentemens personnels. Le Proconsul, qui n'avoit que peu de jours à rester en Afrique, les employa en négociations, auprès du Roi de Mauritanie. Il lui fit représenter par des agents secrets, que la couronne chanceloit sur la tête du Roi Numide, & qu'il seroit dangereux de s'en faire le soûtien, à ses risques. *Il est aisé de dénoncer la guerre*, lui dit-on. *C'est une carriére ouverte au moins prudent, comme au plus sage. La difficulté est de la finir avec gloire, & sans perte. Si la République Romaine est aussi puissante, & aussi ambitieuse, qu'on le publie, le plus sûr est de la ménager. A quoi bon se déclarer son ennemi, lorsqu'on peut mériter ses bonnes graces, en sacrifiant un voisin tout prêt à tomber?*

Bocchus sentit la force de ces raisons, & n'en opposa point d'autre, que la compassion pour l'état, où Jugurtha étoit réduit. Foiblesse honteuse pour un Souverain, que les intérêts de son Peuple doivent plus toucher, que les malheurs d'autrui! Tout le tems que Metellus resta en Numidie, se passa en ces sortes de pour-parlers. Ils rendirent le Mauritanien moins empressé, à livrer des combats. C'étoit-là du moins une partie de ce que le Proconsul avoit prétendu.

Enfin le bruit se répandit, que Marius étoit débarqué au port d'Utique, avec un renfort plus considérable de Romains, & d'Alliés, que la République

ne l'avoit ordonné. Déja Aulus Manlius, l'un de ses Lieutenants Généraux, l'avoit précédé, & avoit répandu la nouvelle de l'arrivée prochaine du Consul. Ce fut alors que le dépit de Metellus éclata. Il ne resta pas un moment dans le camp, qu'il avoit établi proche de Cyrthe, & reprit la route de l'Italie. On dit que, par fierté, il dédaigna de rendre ses hommages au nouveau Chef, que la République lui envoyoit pour Successeur. Ainsi Publius Rutilius fut chargé, de remettre le commandement de l'armée à Marius.

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

Tandis que le nouveau Consul, des bords de l'Afrique s'avance dans l'intérieur de la Numidie, suivons Metellus à Rome. Quelque diffamation qu'on eût tâché d'y répandre sur sa personne, la présence de ce grand homme, & des récits plus sincéres de sa conduite, eurent bientôt effacé ce que la calomnie en avoit publié. Le Peuple oublia, pour ainsi dire, Marius, qu'il avoit protégé, & élevé au préjudice de Metellus. Par ses acclamations, Rome le dédommagea des injustices qu'on lui avoit faites. Il demanda le triomphe, & pour l'obtenir, il plaida sa cause devant la Commune assemblée. Le peu qui nous reste de sa harangue, marque tout à la fois la facilité qu'il avoit de bien parler, & l'indignation qu'il avoit conçuë contre Marius. *Est-ce moi, Romains, est-ce vous*, dit-il, *que Marius a prétendu déshonorer, par les rapports, qu'il vous a faits de ma conduite, en Numidie? Plus vous me surpassés en nombre, plus l'attentat qu'il a commis, en se joüant de votre crédulité, paroît impardonnable. Le plus grand homme peut être en but à la calomnie d'un*

Aulus Gellius, L. 12. c. 9.

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

ambitieux. C'est l'ordinaire. Mais faire illusion à la majesté du Peuple Romain ; mais lui imposer sans rougir du mensonge ; mais l'obliger, par une surprise, à suspendre le bras d'un Général, prêt à finir une guerre importante, c'est insulter ses maîtres ; c'est les exposer à l'ignominie ; c'est les forcer à dévorer la honte d'une fausse démarche. En voulant me flétrir, c'est vous, Romains, que Marius a chargés de confusion. Le blâme d'un jugement inique retombe sur vous seuls. Pour moi, *il ne me reste rien à faire, que de me plaindre de vous, à vous-mêmes. Aujourd'hui les nuages sont dissipés, & ma réputation a repris son éclat. Toute une armée atteste, que j'ai gagné des batailles rangées, que j'ai forçé des Villes regardées comme imprenables ; que mes armes vous ont soûmis la Numidie presque entiére ; que j'ai réduit Jugurtha à sortir de ses Etats, & à recourir jusqu'au fond de la Lybie, pour y rassembler des barbares. Vos applaudissemens même, & la sérénité qui paroît sur vos visages, au moment que je parle, marquent enfin que vous me rendés justice. S'il est donc vrai que Marius n'aura plus à combattre qu'un ennemi aux abois, & que toute sa gloire ne consistera, qu'à glanner dans le champ, que j'ai moissonné ; qui doit vous empêcher de m'accorder le triomphe ? Déja le Sénat m'en a jugé digne, par un decret. La malignité de Marius influeroit-elle encore de si loin sur vos suffrages ! Tout absent qu'il est, auroit-il le crédit de me faire refuser le triomphe, aprês m'avoir enlevé le Proconsulat ? Votre Arrêt en décidera.*

Le Peuple prit enfin le parti de l'équité. D'un consentement unanime, il décerna le triomphe à Metellus.

Metellus. Pour le dédommager, en quelque ſorte, de la gloire dont on l'avoit fruſtré, on lui déféra le glorieux nom de *Numidique*; nom d'une Province conquiſe, qui ne s'accordoit guére qu'aux vainqueurs, dont l'expédition avoit été complette. Cependant, tout comblé d'honneurs que fût Metellus, un Tribun du Peuple oſa l'accuſer de péculat. Ce calomniateur prétendit, que le Gouverneur d'Afrique avoit pillé la Province, qu'il venoit de quitter. Traduit donc devant le Tribunal des Chevaliers Romains, Juges alors des affaires civiles, l'Accuſé produiſit ſes livres. Ce fut alors que Metellus recueillit les fruits de cette probité, dont il avoit toujours fait profeſſion. Ses Juges refuſérent d'examiner ſes comptes, & trouvérent que ſa vie rendoit en ſa faveur un témoignage plus certain, que la cire ſur laquelle il avoit tracé ſa dépenſe, & ſa recette. Cette maniére de juſtification fut pour lui un triomphe auſſi glorieux, que celui dont Rome l'avoit honoré.

De Rome l'an 646.

Conſuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

Val. Max. l. 2. c. 18. Cicero Ep. 16. ad Attic. lib. 1.

Marius, de ſon côté, ſe préparoit à ſoûtenir la gloire, que ſon Prédéceſſeur s'étoit acquiſe. Il ſe mit à la tête de l'armée Romaine; mais il ne crut pas devoir l'expoſer tout à coup au hazard d'une action générale. La moitié de ſes troupes étoit de celles, qu'il avoit nouvellement levées à Rome, & dans les Provinces alliées. L'expérience ne leur avoit point encore appris la guerre, & le Général ne pouvoit tout-à-fait compter ſur leur adreſſe, & ſur leur conſtance. Il les conduiſit donc dans une plaine fertile, leur fit aſſiéger des Châteaux, & des Villes foibles, leur permit de livrer de petits combats, &

Saluſt. de bello Jugurth.

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

leur distribua toutes les dépoüilles des places qu'ils enlevérent, & des campagnes qu'ils ravagérent. Lorsqu'elles furent instruites par leurs yeux, que le soldat ne garantissoit point sa vie par la fuite, & que le plus sûr étoit de tenir ferme en présence de l'ennemi; Marius les jugea propres à soûtenir des batailles rangées. Il les conduisit donc devant Cyrthe, où il espéra de trouver encore les armées de Jugurtha, & de Bocchus, réünies. Les deux Rois étoient décampés, & d'un concert mutuel, ils avoient pris le parti de se séparer, de se cantonner en des solitudes différentes, pour donner à l'armée Consulaire la tentation, de se partager aussi, & d'affoiblir ses forces, en les divisant. Toute l'attention des deux Généraux Africains, fut de dresser des embuscades, pour y surprendre des partis Romains, & pour détruire leur armée en détail. Ce dessein des ennemis rendit Marius plus précautionné. Il ne hazarda rien, fut toujours alerte à observer les mouvemens des ennemis, combattit souvent les Gétules dans leurs courses, attaqua les Numides dans leurs embuscades, & força même, dans une rencontre, Jugurtha, à jetter ses armes, pour être plus prompt à la fuite.

Après tout, cette maniére lente de faire la guerre, n'étoit pas au goût de Marius. Le tems de son Consulat se passoit insensiblement dans une espéce d'inaction, & sa gloire souffroit à Rome de ces retardemens. Il chercha donc le moyen d'attirer les deux Rois en rase campagne. Pour cela, il fit en même tems le siége de plusieurs Villes, du plat païs. Du moins il enleva des garnisons, & ruina par par-

ties l'armée Numidiéne. Pour celle de Bocchus, elle demeuroit tranquille dans ses retranchemens. Souvent même le Roi de Mauritanie faisoit entendre au Consul, par des Députés, qu'en s'unissant à Jugurtha, il n'avoit eu en vûë, que de gagner la bienveillance des Romains, & que jamais leur République n'auroit à se plaindre de ses hostilités. Peut-être qu'alors les paroles de Bocchus n'étoient qu'un appas, qu'il présentoit au Consul, pour le tromper. Peut-être aussi songeoit-il dês lors à trahir Jugurtha, & à se faire, à Rome, un mérite de sa trahison. Quoiqu'il en soit; Marius pressa vivement la guerre contre le Numidien, & s'observa avec le Roi de Mauritanie.

De Rome l'an 646.

Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

Déja l'Autonne approchoit. La campagne de Marius avoit été, jusqu'alors, assez stérile en exploits. Metellus, qui l'avoit commencée, paroissoit aux troupes un tout autre Général, que son successeur. La prise du Fort de Thala restoit profondément gravée dans l'esprit du soldat, & nulle tentative de Marius n'approchoit de ce chef d'œuvre de conduite, & de valeur, qu'on avoit admiré dans son prédécesseur. Cependant il importoit au Consul, d'effacer la gloire de ce même Metellus, qu'il avoit décrié. Il forma donc le plan d'une entreprise, capable de le mettre en réputation, & d'abolir les préjugés, qui commençoient à prévaloir. [a] Capsa étoit une Ville considérable, située

[a] Strabon, Ptolémée, Victor d'Utique, S. Cyprien, & S. Augustin, ont parlé d'une Ville de Capsa en Afrique. Elle étoit située dans la Province Bysacéne, à cinquante milles de la petite Syrte. Les Arabes lui donnent le nom de Caffa. Elle dépend aujourd'hui du Royaume de Tunis. Si il est vrai, comme on l'ap-

De Rome l'an 646. Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

au milieu des sables brulants de l'Afrique, dans un lieu charmant; mais dont les environs étoient affreux. On dit que celui des [a] Hercules, à qui l'an-

prend de Strabon, qu'elle ait été entiérement ruinée, dans le tems que Jules César porta ses armes victorieuses en Afrique, contre Scipion, il est hors de doute qu'elle fut rebâtie, puisqu'elle subsistoit encore au siécle de Saint Augustin. Il paroît évident, que cette Ville est différente de celle du même nom, que Marius réduisit sous la puissance des Romains. Quoiqu'en disent quelques Autheurs modernes, qui de ces deux Villes n'en font qu'une, nous nous rangeons au sentiment de Monsieur Bochart. Il remarque, après Saluste, au Livre de sa Geographie sacrée, chap. 24. que la Ville de Capsa, dont il s'agit ici, étoit soumise à la domination de Jugurtha, & par conséquent, qu'elle appartenoit à la Numidie. De plus, la description que Saluste lui-même, & Florus, en ont faite, forme une preuve convaincante en faveur de cette opinion. Capsa, selon ces deux Historiens, étoit placée au milieu d'un desert aride & sablonneux. Aucune riviere n'arrosoit ce païs inculte. Aussi Marius prit-il la précaution, d'y faire transporter de l'eau dans des outres, pour fournir aux besoins des assiégeants. On ne reconnoît point à cette situation, la Ville de Capsa, dans la Province Bysacéne. Celle-ci avoit dans son voisinage le Fleuve *Capsus*, dont elle emprunta le nom, comme l'observe Cellarius, sur le témoignage des Géographes Arabes. Ce Fleuve se décharge dans le Golphe de *Capès*.

[a] Nous ne dirons point, comme Monsieur le Clerc, dans sa Bibliotheque universelle, que le nom d'Hercule a son origine dans le terme *Harokel*, autrefois en usage chez les Phéniciens, pour signifier un *Marchand*. C'est ainsi, dit-il, qu'on appelloit, en Phénicie, les fameux *Négociants*, qui dans le cours de leurs voyages découvroient de nouvelles terres, où ils avoient soin d'établir des Colonies. On sent assés la vanité de ces sortes de conjectures, qui n'ont d'autre appuy, que des étimologies arbitraires, & forcées. Celle, que l'Autheur moderne ne craint pas de hazarder, n'a pas un fondement plus solide. On aura peine en effet, à reconnoître un Hercule, tel que nous le représente l'antiquité, sous la figure d'un Marchand, que le desir de s'enrichir conduit dans des régions éloignées. La ressemblance n'est pas bien juste, d'un Négociant, à un Guerrier formidable, revêtu de la peau d'un Lyon, armé d'une massuë, occupé à combattre des Tyrans, à purger la terre de ses monstres, qui marche par tout où la gloire l'appelle, qui étonne enfin l'univers par des prodiges de force & de valeur. C'est sous de semblables traits,

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

tiquité donna le nom *de Lybien*, avoit fondé Capque l'Histoire fabuleuse a montré l'Alcide de la Gréce, & les illustres de leur tems, qui ont couru la même carriére. Nous persisterons donc à dire, comme nous l'avons remarqué, dans le quatriême volume page 3. que le nom d'Hercule est un titre d'honneur, qui devint commun aux Héros de chaque Nation. L'Egypte, la Lybie, la Phénicie, l'Isle de Créte, & les Indes, se firent gloire d'avoir eu leurs Hercules, aussi-bien que les Grecs. Diodore de Sicile les réduit à trois. Arnobe, & Cicéron en comptent six. Varron fait monter jusqu'à quarante-quatre, le nombre de ces hommes célébres par l'éclat de leurs exploits. L'Historien Grec donne le droit d'aînesse à Hercule l'Egyptien; & le met au rang des douze principaux Dieux, qui formérent la Monarchie d'Egypte. C'est lui, si l'on en croit quelques écrivains des premiers siécles, qui inventa les Lettres Phrygiennes. Il subjugua une partie du monde, selon Diodore de Sicile, & termina ses conquêtes, au Détroit de Gibraltar, où il érigea ces colomnes renommées, qui dans la suite furent appellées, de son nom, *les Colomnes d'Hercule*. Les Egyptiens lui consacrérent un Temple, qui devint un azile, où se réfugioient les Esclaves. Pour cette raison, ceux qui gémissoient sous le joug d'une dure servitude, l'invoquoient comme leur Divinité tutélaire. Solin, Izidore, & Saluste, font mention d'un Hercule Lybien. Ils disent, que celui-ci fut pére d'un certain Sardus, qui, à la tête d'une nombreuse peuplade, passa de la Lybie dans l'Isle de Sardaigne. L'Hercule de Tyr, ou le Phénicien, se rendit recommandable, dit Sanconiathon, par ses faits heroïques. En reconnoissance de ses vertus bienfaisantes, sa Nation éleva des Autels en son honneur. Dês le tems de Salomon, le Roi Hiram lui avoit bâti des Temples, au rapport de Ménandre d'Ephése, dont le témoignage est cité par Joseph. Les Tyriens, & les Carthaginois, Phéniciens d'origine, l'honoroient d'un culte particulier. Chaque année un vaisseau superbement équipé, portoit les offrandes des habitans de Carthage, à l'Hercule de Tyr leur Métropole. C'est un fait attesté par Justin. Quelques Autheurs ont ravi à l'Hercule Grec, & à celui d'Egypte, une partie de leurs conquêtes, pour en attribuer la gloire au Héros de la Phénicie. Ils font aborder ce Conquérant en Espagne, aprês avoir établi des Colonies en différentes contrées de l'Afrique. Bochart fait remonter l'époque de cette transmigration, jusqu'au tems de Josué. Il cite en preuve, & sur la foi de Procope, deux colomnes, qui subsistérent prês de Tanger, pendant une longue suite de siécles.

L'inscription gravée sur la base, en caractéres Phéniciens, portoit, que ce monument antique fut érigé dans le même endroit, par les peuples de Cha-

Q iij

De Rome l'an 646.

Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

sa, sur une agréable colline, d'où sortoit une source-

naan, forcés d'abandonner leur patrie aux fureurs du BRIGAND JOSUE' FILS DE NAVE'. Appien a cru, que le culte de l'Hercule le Tyrien fut transféré à Cadix. Philostrate au contraire, dans la vie d'Apollonius, assûre, que les habitans de cette Ville offroient leurs hommages à celui d'Egypte. Diodore de Sicile donne pour l'Hercule de l'Isle de Créte, un de ces Dactyles Idéens, autrement appellés Telchines, que les traditions fabuleuses ont fait passer pour les premiers Forgerons. Le même Historien suppose, que ce dernier fut l'Instituteur des Jeux Olympiques. Les Indiens eurent aussi leur Héros, ou leur Hercule, qu'ils adoroient sous le nom de Belus, & sous la figure d'un Géant. Celui des Arabes habitans des côtes de la Mer rouge, est moins connu que ceux d'Egypte, de Phénicie, & de la Gréce. On ne dit rien ici de l'Hercule des Gaules, & de la Germanie. Nous en avons fait le sujet de nos recherches dans un autre endroit de cette Histoire. Au reste on doit remarquer que les Poëtes, pour donner plus de lustre à l'Hercule de Thébes, si vanté parmi les Grecs, ont réüni dans lui seul toutes les avantures des divers Héros, dont l'Egypte, la Phénicie, les Indes, la Lybie, ont célébré les vertus. Ils semblent avoir pris plaisir à surcharger son Histoire, de tout ce qui porte le caractére du merveilleux. A dire le vrai, ces hommes miraculeux, ou n'ont été que des Héros chimériques, ou ne doivent une partie de leur gloire, qu'aux pompeuses fictions de la Poësie. Diagoras, tout Payen qu'il étoit, ne se laissa point entraîner au torrent des préjugés. Il sçût s'affranchir de l'erreur populaire, & ne crut pas, qu'un phantôme de divinité fût digne de ses hommages. Un seul trait, que le vieux Schôliaste d'Aristophane, Clement d'Aléxandrie, & Saint Epiphane, ont recüeilli, fera juger de ses sentimens sur l'Hercule de la Gréce. Logé dans une mauvaise hôtellerie, il n'y trouva d'autre mets que des lentilles; encore y manquoit-on de bois, pour les faire cuire. Par hazard, il apperçut, dans un coin de la maison, une vieille Statuë d'Hercule. Aussi-tôt il se saisit de l'Idole, en priant d'un ton moqueur, ce Dieu tutelaire du logis, de le secourir dans son besoin. *Venés*, dit-il, *venés mettre le comble à vôtre gloire. Aux douze travaux, qui ont immortalisé vôtre nom, ajoûtés en un treiziéme; j'ai des lentilles à faire cuire, sans vous, je cours risque de ne point dîner.* Alors Diagoras mit la statuë de bois en piéces, & s'en servit pour allumer du feu. Cette action n'eut de répréhensible, que les principes d'irreligion, dont elle partoit. On sçait, que ce Philosophe impie faisoit une profession ouverte d'athéisme. Ceux qui voudront en sçavoir davantage sur les Hercules du Paganisme, peuvent recourir aux volumes précédents de nôtre Histoire.

ce abondante d'une eau ſalutaire, qu'il fit enclorre dans l'enceinte de la Ville. Tout au tour de la Place, un vaſte deſert en rendoit les approches impraticables, ſur tout à de groſſes armées. Ce fut là néantmoins que Marius réſolut de faire marcher ſes légions. La conduite de ce Métellus, qu'il avoit ſi fort mépriſé, lui ſervit de modéle, & ſa premiére action d'éclat ne fut qu'une imitation. A l'exemple de ſon prédéceſſeur, il fit ſes proviſions d'eau, de blé, dont il couroit riſque de manquer dans un païs ſtérile, & de beſtiaux, pour ſervir à ſes ſoldats de ſubſiſtance, ſur la route. Marius cacha ſon deſſein avec beaucoup de circonſpection. Il ne le communiqua pas même à Manlius, ſon Lieutenant Général. Pour lui déguiſer ſa marche, il l'envoya, avec un détachement, couvrir la Ville [a] de Laris, où le Conſul faiſoit garder la caiſſe Militaire. Manlius ſe laiſſa perſuader, que le Général alloit en courſe, & que dans peu de jours il ſeroit de retour à Laris.

De Rome l'an 646.
Conſuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

Cependant Marius prit ſa marche vers le Fleuve [b] Tana, fit ſéjourner ſon armée ſur ſes rives, & ordonna qu'on tuât une partie des beſtiaux, qu'il y avoit fait conduire par ſa cavalerie alliée. On eut bientôt fabriqué des outres de la peau des bœufs, qu'on remplit d'eau. Lorſqu'on les eût chargées ſur

[a] Laris fut autrefois une Ville de la Numidie, à pluſieurs milles de Cirta, en avançant vers le midy. Marmol croit qu'elle étoit placée dans l'endroit, où eſt aujourdhui *Migana*.

[b] La marche de Marius, telle que Saluſte la décrit, nous fait juger, que le Fleuve *Tana*, couloit ſes eaux, entre les Villes de Laris & de Capſa. Du reſte on ne connoît, ni ſa ſource, ni ſon embouchûre.

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

les mulets de l'armée, sans différer, on les fit entrer dans le desert, avec la même escorte. Les Légions suivirent le bagage & les provisions; mais elles ne marchérent que de nuit. Les rayons du soleil réfléchis par le sable, auroient trop incommodé le soldat, & d'ailleurs le Consul vouloit rendre sa marche secrette.

On peut juger avec combien de fatigues & de périls, les Romains traversérent ce païs inculte, qui n'étoit habité que par des serpents d'une grandeur énorme, que la chaleur & la faim rendoient encore plus cruels. La premiére nuit fut extrêmement laborieuse. On se reposa sous des tentes durant le jour. Au coucher du soleil, on se remit en marche, & après un second jour de repos, l'armée Romaine arriva environ à deux milles de Capsa, longtems avant l'aurore. L'endroit où le Consul fit halte, étoit semé de côteaux, qui couvroient la Ville, & qui lui déroboient la vûë des Légions. Marius ordonna un grand silence à ses troupes, & voulut qu'elles se tinssent en embuscade, jusqu'après le point du jour.

Dès le matin, les Capséens, qui ne se doutoient pas même d'avoir l'ennemi à leurs portes, sortirent de leurs murs, à l'ordinaire, pour se répandre dans leurs campagnes. Ce fut là l'instant que le Consul choisit, pour se montrer devant la Place. La cavalerie Romaine enveloppa ceux, que le soin de cultiver leurs terres avoit attirés hors de la Ville, & l'infanterie armée à la legére courut s'emparer des portes. Marius ensuite, avec le gros de son armée, suivit au petit pas, & déploya ses manipules, à la vûë

De Rome l'an 646.

Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

des habitans. Dans une surprise si imprevûë, que restoit-il aux Capséens, que de se rendre à discretion? Avoir la vie sauve, ce fut tout ce que ces malheureux demandérent, ou plûtôt ce qu'ils furent en droit d'exiger, selon les Loix Militaires. Marius étoit né cruel, & d'ailleurs, il vouloit remplir d'effroy toute la Numidie. Pour n'être pas obligé de laisser à Capsa une grosse garnison, qui tînt dans le devoir ce peuple inconstant, il mit la Ville au pillage, en distribua les dépoüilles à ses soldats, fit raser les murs, & démolir les maisons, passa au fil de l'épée tout ce qu'il trouva de bourgeois en état de porter les armes, & soumit le reste à l'esclavage. Cet exemple d'une sévérité barbare jetta la terreur au loing. Les Villes se rendirent au conquérant, souvent sans attendre sa présence. Dês lors le Général Romain prit plus d'ascendant sur ses Légionaires, que Metellus ne s'en étoit donné. Le bonheur constant qui avoit accompagné Marius dans son expédition de Capsa, passa pour une faveur du Ciel. Le soldat crédule s'imagina, que sa prévoyance étoit l'effet d'une inspiration des Dieux.

Le Consul également révéré de ses troupes, & redouté de ses ennemis, ne crut aucune entreprise supérieure à ses efforts. Il passa aux extrêmités de la Numidie, & jusques sur les confins du Royaume de Bocchus. A son passage tout se soumit, & les Villes de la plaine accoururent au devant de leurs fers. Un seul château, situé sur le sommet d'une roche, & qui portoit le nom de Mulucha, nom qui lui étoit

a Le Mulucha, c'est ainsi que Saluste & Pline l'ont nommé, n'est point différent du *Molochath* de Strabon, ni du *Chylémath* de

De Rome l'an 644. Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

commun avec [a] le Fleuve, qui séparoit la Numidie de la Mauritanie, refusa de recevoir la Loi du vainqueur. Aussi cette Place étoit peut-être la plus forte, qui fût au monde. Elle n'avoit d'étenduë que la cime du roc, qu'on avoit applani, pour y construire une enceinte de murailles, de la pierre dure qu'on avoit coupée du rocher. Pour le roc lui-même, ce n'étoit qu'une seule masse d'un même caillou, parfaitement isolé, & taillé si fort à pic, par la nature, que pour y monter, la main ne trouvoit point de prise, & le pied rien de saillant, pour s'y poser. Les habitans avoient fabriqué dans le roc, un sentier si étroit, pour arriver au sommet, que deux hommes de front n'y pouvoient passer qu'à peine. Ce fut pourtant un Fort si escarpé, que Marius entreprit de réduire. Il espéra de trouver le trésor de Jugurtha, que ce Roi, disoit-on, y avoit fait transporter. Cette amorce attira Marius, & sans ballancer, il conduisit ses troupes au pié du rocher, arrosé par le Fleuve, dont il serroit la rive. Quel spectacle pour l'armée Romaine, de voir une Forteresse plantée comme un nid d'oiseau, sur une cime inabordable, qui sur son penchant ne donnoit lieu, par nul endroit, à ériger des cavaliers, & des tours de charpentes! L'étonnement du soldat ne causa point le désespoir du Général. Marius fit ses préparatifs, &

Ptolomée, ni du *Milychath* de Pomponius Mela. Ce Fleuve prend sa source dans les montagnes voisines du païs des Gétules. Il a son cours, du Midy au Septentrion, & se décharge dans la mer Méditerranée. Il ne faut pas le confondre avec un autre Fleuvé, à qui Ptolomée donne aussi le nom de *Molochath*. Celui-ci est plus Occidental. Après avoir coulé du Sud au Nord, à l'extrêmité Orientale de la Mauritanie Tingitane, il va se rendre à la mer près du Promontoire *Métagonium*, aujourd'hui, *Il capo de Tres Forcas.*

songea tout de bon à commencer les attaques de Mulucha.

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

Les galleries couvertes, dont les Romains se servoient dans les Siéges, se trouvérent trop larges, pour enfiler le chemin étroit, qui conduisoit seul au pié des murailles, & des tours. Marius les fit étrecir. Ensuite on les avança, à force de bras, le long du sentier, en remontant. Alors les assiégés, du haut de leurs remparts, dardérent tant de traits enflammés, & firent rouler un si grand nombre de pierres, par le penchant du roc, que les machines en furent consumées, & que leurs conducteurs en furent griévement blessés. La tentative se réïtéra souvent, & fut toûjours inutile. La Forteresse ne manquoit, ni de munitions de guerre, ni de provisions de bouche. D'ailleurs la saison étoit avancée, & les premiers froids ne permettoient pas au Consul, de rester assés long-tems au pié d'une roche, pour la prendre par famine. Cependant Marius persistoit toûjours, & attendoit un heureux instant. Enfin son étoile, & le hazard firent plus que tous ses efforts, & que la sagesse humaine. Un soldat Ligurien sortit par avanture du camp Romain, pour aller puiser de l'eau dans une fontaine, qui couloit au pié du rocher. Tandis qu'il remplit sa cruche, il apperçoit des limaçons qui rampoient le long du rocher, & qui en remplissoient les fentes, plus humides, de ce côté-là, que de tout autre. L'attaque du chemin creux se faisoit alors à l'opposite de la fontaine, & du soldat. Il grimpe donc à la poursuite des limaçons, & sa proye, qui croissoit à mesure qu'il montoit, le fit arriver, par degrés, jusqu'au haut de la roche. Contre son at-

Front. Stratag. L. 3. c. 9. & Salust.

De Rome l'an 646
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

tente, le Ligurien se vit au pié du mur, qu'il trouva parfaitement dégarni de deffenseurs. Toute la garnison s'étoit jettée vers le sentier qu'il falloit deffendre. Comme il se vit en état de tout entreprendre, sans trouver d'opposition, il lui prit envie de monter jusque sur le parapet de la muraille. Un vieux chêne, dont les racines étoient enclavées dans le mur, lui servit d'échelle, & à l'aide des branches qui s'élevoient fort haut, il s'élança, sur le rempart. De là il contempla tout à loisir la Citadelle, qu'il mesura fort attentivement des yeux, & dont il se fit un plan fort exact. Lorsqu'il se fut donné le tems de tout observer, il se racrocha aux branches de l'arbre, descendit du rempart, se laissa glisser sur la pente du rocher, & revint au camp. Il fit le même manége jusqu'à deux fois.. Au second jour, il prit des mesures encore plus justes. Il examina comment on pouroit introduire dans la Place, une troupe d'hommes allertes, & intrépides.

Marius plus inquiet que jamais de ses attaques inutiles, & de ses pertes, désespéra presque de franchir le sentier, & songea à lever le siége, & à finir la campagne. Ce fut donc à propos que le soldat Ligurien fut introduit dans la tente du Général. Il raconta son avanture, & fit entendre, que du côté de la fontaine, le rocher ne seroit pas insurmontable à un petit nombre de gens choisis. Sur le champ, le Consul fait partir des Officiers expérimentés, pour s'instruire par leurs yeux, si le récit du soldat étoit fidéle. Les rapports ne furent pas uniformes. Ceux qui avoient le moins de valeur, se piquérent le plus de sagesse, & trouvérent l'affaire impraticable. Les plus

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

braves & les plus entreprenants annonçérent, que l'entreprise étoit aisée, & qu'en tout cas les risques n'en seroient pas considérables. Ce dernier avis l'emporta. L'Autheur de la découverte fut mis à la tête de quatre centuries, qui, durant la nuit, se glisseroient au tour du rocher, qui se tapiroient proche la fontaine, & qui attendroient à faire leur coup, que l'attaque du sentier fut échauffée. Marius joignit à la troupe d'élite, cinq ou six Trompettes, gents dispos, qui devoient sonner l'alarme, quand on seroit monté sur le rempart. On fait provision de crocs, de crampons, de cloux, & de marteaux, & l'on va passer la nuit, sur le bord de la fontaine. Dés le matin, le gros de l'armée donne un assaut plus furieux qu'à l'ordinaire, par le chemin creux. Toute la garnison Numide accourt de ce côté-là. Les Romains embusqués, se déchaussent pour être plus légers. A l'aide de leurs crampons, ils grimpent à la file, & les derniers soutiennent les premiers de leurs pavois. Enfin l'on arrive au pié de la muraille, & jusques sur le rempart. Ce fut alors que les trompettes, & que les cors se firent entendre. Un si grand bruit fit croire aux assiégés, que la moitié de l'armée Romaine avoit déja pénétré dans la Forteresse. Il cédent, ils reculent, abandonnent l'attaque opposée, & à mesure qu'ils rentrent dans leur Ville, ils tombent sous le fer des quatre Centuries. Les Légionnaires, de leur part, gagnent du terrain. Enfin parvenus à l'une des portes de Mulucha, ils la rompent, font main basse, sans distinction, sur la garnison, & sur les habitans. Enfin ils se rendent maîtres de la place, & pillent le

De Rome l'an 645. Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

trésor du Roi. Ce fut ainsi qu'un bonheur inespéré égala la gloire de Marius à celle de Metellus. Ce qui va suivre, lui fera prendre une supériorité, où nul Général de son tems ne put atteindre. On peut dire même, que si la probité & les qualités du cœur eussent répondu, dans Marius, aux vertus militaires, peut être auroit-il effacé les Fabius, & les Scipions.

Toutes ces conquêtes du Consul s'étoient faites durant l'absence de P. Cornelius Sylla, Romain d'une naissance Patriciéne, à qui l'élection du Peuple avoit fait tomber la Questure, dans l'armée que Rome avoit en Numidie. Marius méprisoit alors Sylla, & n'avoit pas lieu de s'attendre, que le nouvel Officier deviendroit un jour son rival de gloire, & son plus funeste ennemi. On auroit cru que la nature, en formant l'un & l'autre, avoit pris plaisir de rassembler en eux un mêlange de qualités opposées. Marius d'une naissance obscure, étoit sorti de la bassesse par son travail, & par son industrie. Sylla *a* issu d'une maison illustrée par la Dictature,

Plut. in Sylla & in Mario Salust. de Bell. Jug.

a Nous apprenons de Plutarque, que Lucius Cornélius Sylla comptoit parmi ses ancêtres, en remontant en ligne directe, Publius Cornélius Rufinus. C'est celui qui après avoir été élevé à la Dictature, & deux fois à la dignité Consulaire, l'an de Rome 463. & 476. fut retranché du Sénat par les Censeurs Quintus Emilius Papus, & Caïus Fabricius. Ils lui firent un crime, de ce qu'il s'étoit réservé, contre les Loix, dix livres d'argent en vaisselle, pour servir à sa table. L'affront fait à Rufinus rejaillit jusques sur ses descendans. Ils demeurérent dans l'obscurité, continuë Plutarque, & jusqu'à la sixiême génération, ils furent exclus des honneurs, & des Charges de la République. Velléïus Paterculus remarque aussi, que la splendeur de cette branche des Cornelius souffrit une longue éclypse. Sylla lui-même, dans les premiéres années de son adolescence, se ressentit de la décadence de sa maison. Il reçut une éducation conforme à la médiocrité de sa fortune. Devenu maître de lui-même, après la mort de ses parens, il fut réduit à loger dans une maison de loüage,

& par les Consulats, s'étoit borné jusqu'alors à la vie privée, dans la nonchalance, & dans l'oubli des grandeurs. Celui là n'avoit posé pour fondement de son élévation, que des services laborieux, & qu'une vie dure & austére. Celui-ci avoit consacré ses plus belles années [a] à la volupté, pous-

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

qu'il tenoit à fort bas prix. Cet état d'avilissement donna lieu aux reproches, qu'on lui fit plus d'une fois, de s'être enrichi par des voyes illicites. Un Romain recommandable par sa probité, lui fit le même affront, à son retour de la guerre d'Afrique. Sylla étoit alors enflé de ses succês. Il faisoit en public parade de ses vertus, & se donnoit à tous venants, pour un homme de bien. *Permettez-nous de n'en rien croire*, lui dit le vertueux citoyen. *Vous n'avés rien herité de vos peres, & cependant vous possédés de grandes richesses. On ne passe point ainsi subitement, d'une condition pauvre à une grande opulence, sans franchir les régles de la justice & de l'honneur.* Quand Sylla eût usurpé la souveraine puissance dans Rome, il eut le chagrin d'entendre un pareil reproche, de la bouche d'un Affranchi, qu'il avoit condamné à la mort, pour avoir sauvé un Romain des fureurs de la proscription. Ce malheureux prêt à être precipité de la Roche Tarpéiéne, lui rappella le tems, où ils avoient vêcu & demeuré ensemble, dans une même maison. *Vous occupiés*, dit-il, *le premier étage, pour la somme de trois mille sesterces, & moi je m'étois réservé le second, au prix de deux mille seulement. Alors entre vôtre fortune & la mienne, il n'y avoit que mille sesterces de différence.*

a Suivant le témoignage de Plutarque, Sylla passa la plus grande partie de sa jeunesse dans la crapule, au milieu des farceurs, des Comédiens & d'une troupe de gens sans pudeur. Au tems même de sa plus grande élévation, il se délassoit des fatigues du jour, dans des repas nocturnes, où il n'admettoit que des hommes de néant, & des bouffons, dont le talent étoit de boire, & de divertir par de mauvaises plaisanteries. Lui-même, sans égard à sa dignité, & à son âge, il se dégradoit jusqu'à faire un personnage mimique. C'étoit peu pour lui, de prononcer des turpitudes de toutes les sortes, dans ces assemblées licentieuses; au mepris de son rang, il faisoit assaut d'impudence, & d'effronterie, contre les conviés, & de pair avec eux, il se vantoit de l'emporter sur ses rivaux. Les discours infames, qui se tenoient dans ces parties de débauche, passoient pour des saillies d'esprit. Les vapeurs du vin, qui couloit sans mesure, animoient ce concert d'obscénités, & le plus cynique dans ses paroles, étoit estimé le plus fecond en bons mots.

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

sée jusqu'à la débauche. L'un né farouche & grossier, avoit tiré son impolitesse de l'éducation, qu'il avoit reçuë à la campagne, dans la chaumine de son pere. L'autre élevé dans une famille, peu opulente à la vérité, par l'indolence de ses peres; mais que la Noblesse soûtenoit, avoit suivi la route des jeunes Patriciens de son tems. Il s'étoit plongé dans la mollesse. Marius par son air, & par ses maniéres annonçoit je ne sçai quoi de dur, & de sauvage. Sylla avec un tein délicat, des yeux bleus & bien fendus, & une chevelure du plus beau blond, & avec le port & la taille d'un Dieu, n'inspiroit que la tendresse. Celui-ci avoit l'esprit [a] cultivé, non seulement par le commerce des Dames Romaines, & du grand monde; mais encore par l'étude des Livres Grecs. Celui-là, sans éloquence & sans lettres, n'avoit d'esprit que pour le métier des armes; mais il l'avoit supérieur. Dans l'un & l'autre les pas-

Sylla une fois engagé dans cette société d'intempérance, oublioit les soins du Gouvernement, & rien n'étoit capable de le distraire un moment, de l'indigne plaisir, qu'il goûtoit dans une compagnie si peu sortable à un homme de son rang, & de sa naissance. Rendu à lui-même, il redoubloit d'activité, & de vigilance. C'étoit alors un maître absolu, qui se montroit avec tout l'appareil de la souveraineté.

a Sylla, au rapport de Plutarque, avoit donné des preuves de son esprit, & de sa capacité, dans les Mémoires de sa vie, qu'il avoit composés lui-même. La mort ne lui permit pas d'y mettre la derniere main. Il adressa cet Ouvrage à Lucullus, pour l'engager à le retoucher, & à le mettre en état de paroître avec honneur. Suétone assûre, dans son Livre *des célébres Grammairiens*, que Cornelius Epicadus avoit recüeilli ces Mémoires, que l'Autheur n'avoit encore qu'ébauchés, qu'il les réduisit en ordre, & qu'il leur donna la perfection qui leur manquoit. Cet Epicadus Affranchi de Sylla, eut le plus de part à sa confiance, & à celle de son fils Faustus.

sions

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS

ſions & les vices étoient les mêmes. Cependant ils ſe produiſoient diverſement, ſelon la différence de leurs caractéres. L'ambition rendoit Marius turbulent & audacieux dans la pourſuite des honneurs. Il les briguoit tête levée, & les raviſſoit à ſes Compétiteurs, par la force, & par la violence. Pour Sylla, il ne forma que ſur le tard le deſſein de s'agrandir, & n'entra dans la route des honneurs, qu'après s'être laſſé des plaiſirs. Il ne fit ſa brigue qu'à force de libéralités & de careſſes, & s'inſinua d'abord dans les cœurs plûtôt par des procédés aimables, qu'il ne les aſſujettit par la crainte, & par des emportemens. Ce fut par ces voyes douces & modérées, qu'il obtint la Queſture, dans la même année, que Marius fut élevé au Conſulat. Le Conſul qui ne jugeoit des hommes, que par leur conformité avec ſes mœurs, fut mécontent du Queſteur, que le Deſtin lui avoit fait échoir. Il ne put ſe perſuader, qu'un [a] voluptueux de profeſſion pût devenir un homme de guerre, & qu'un corps affoibli par le plaiſir, pût ſupporter, les fatigues militaires. Au lieu de conduire Sylla en Afrique avec lui, il le laiſſa en Italie, ſous prétexte de lui faire lever un renfort de cavalerie alliée, qu'il améneroit en Numidie, lorſqu'il ſeroit aſſemblé. Le Queſteur, quoique ſenſible au mépris qu'on faiſoit de ſa perſonne, obéït à ſon Général, & ne vint joindre l'armée de Marius, qu'après la priſe de Mulucha.

[a] Sylla porta ſi loin les excés de la diſſolution, qu'il contracta un maladie honteuſe, qui ſe manifeſta ſur ſon viſage couperoſé, par des bourgeons & par des dartres farineuſes. Delà le trait de raillerie d'un Athénien. Figurés-vous, diſoit-il, une mûre ſaupoudrée de farine, vous aurés le vrai portrait de Sylla.

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

Bientôt Sylla se fera connoître, tel qu'il étoit de son fond. On verra que les semences d'héroïsme, que la nature a jettées en certains cœurs, après avoir été quelques temps enfoüies dans la paresse, se ranimment, & se produisent avec plus d'éclat. Enfin, pour parler le langage d'un ancien écrivain, *Sylla dans sa jeunesse, & Sylla à la force de l'âge, parurent deux hommes tout différens.* Le printemps de sa vie se passa dans la crapule, & dans la dissolution, parmi des [a] bouffons & des comédiens; mais la sagesse n'eût pas plûtôt affermi ses réfléxions, qu'il devint aussi empressé pour la gloire, qu'il l'avoit été pour le plaisir. On peut dire même, qu'il fut extrême dans l'une & l'autre de ces passions, qui se succédérent.

Dês que Sylla eut débarqué son renfort à Utique, il vola vers l'armée Romaine, campée au fond de la Numidie. Il la trouva victorieuse, & preste à se mettre en marche, pour aller prendre des quartiers d'Hyver, dans les Villes maritimes. Tel étoit le pro-

a Une passion infame commença les liaisons étroites, qu'il eut avec Métrobius jeune Comédien, décrié par ses débordemens. L'intérêt ensuite encore plus que l'amour, forma les nœuds, qui l'attachérent sans réserve à une jeune courtisanne nommée Nicopolis. Cette femme fut sensible aux assiduités d'un amant attentif à lui plaire, & que les graces de la jeunesse lui avoient rendu aimable, dês le premier moment de leur entrevûë. Les grands biens, dont elle joüissoit, étoient le produit de son incontinence; ils furent à la mort le prix & le gage de sa tendresse, pour le jeune Romain, qu'elle institua son légataire universel. Sylla avoit déja trouvé dans l'héritage de sa belle mére, une source abondante, qui fournissoit à ses besoins, & à son luxe. Il avoit sçû gagner son amitié à force de soins & de complaisances. Aussi lui transmit-elle, en mourant, les amples revenus qu'elle possédoit. Dês-lors il s'ennuya de la vie privée. Les richesses qu'il avoit acquises, reveillérent son ambition, & elles lui fraïérent le chemin des honneurs. C'est de Plutarque que nous avons emprunté ces faits historiques.

jet du Consul, pour avoir plus d'aisance à faire venir, par mer, des provisions pour ses troupes. Ce fut alors que Sylla sentit le préjudice que lui avoit causé le Consul, en l'occupant inutilement en Italie. Ce retardement lui avoit dérobé l'occasion d'acquérir de la gloire, durant une campagne entiére. Cependant le hazard, & le bonheur constant qui commença dês lors à l'accompagner, firent naître des circonstances, qui lui donnérent lieu de se signaler. Il est vrai que dês lors Sylla aida bien la Fortune, par sa conduite. Revêtu dans un camp d'un emploi militaire, ce ne fut plus cet homme de bonne chére, qui s'étoit fait une occupation éternelle de ses plaisirs. A l'oisiveté & à la délicatesse succédérent l'amour du travail, & de la fatigue. On le vit le premier se charger des ouvrages pénibles, prendre la béche en main, foüir la terre, observer les veilles de la nuit, & se contenter d'un vivre commun. Sans se rebuter de la grossiéreté des simples soldats, il se mêla avec eux, & s'abaissa jusqu'à leur faire, & à entendre d'eux, sans dégoût, des plaisanteries à leur maniére. Sylla n'avoit retenu de son ancienne politesse, que de la circonspection, pour ne se laisser échapper aucun mot au désavantage du Général, & des Officiers de l'armée. Toujours humain, toujours prêt à obliger, ses largesses étoient immenses; & s'il eût satisfait ses créanciers aussi volontiers, qu'il répandoit l'argent, sa libéralité n'eût été répréhensible, que par l'excês. Avec tant de qualités loüables, il eut bien-tôt gagné tous les cœurs. Marius lui-même, dont il affecta d'imiter les mœurs, pour lui plaire,

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

le mit au nombre de ses amis. Il ne restoit plus au Questeur, que de donner des preuves de son courage. En effet, quoique sa charge fût à peu prês la même, que celle de nos Intendants d'armées, cependant, parmi les Romains, elle n'exemptoit pas de prendre part aux périls, & au commandement des troupes. Dans une action, un Questeur faisoit les fonctions de premier Lieutenant Général des armées Romaines, immédiatement sous le Chef. Sylla trouva lieu de récompenser le tems qu'il avoit perdu.

Nous avons dit qu'aprês la prise de Capsa, Bocchus & Jugurtha, jusques-là réunis dans un seul camp, s'étoient séparés d'un consentement mutuel. Dans la suite, le Roi de Mauritanie avoit paru dégoûté, de soûtenir le parti du Numide contre une République, qui l'anéantiroit, aussi-tôt qu'elle auroit écrasé Jugurtha. De-là les retardemens de Bocchus, à venir, une seconde fois, joindre ses forces à celles de Numidie. En vain Jugurtha le fit prier, de ne différer pas à donner ensemble un combat général au Consul, durant sa retraite. Bocchus trouva des prétextes, qui lui servirent d'excuse. Pour faire donc un dernier effort sur l'esprit du Roi de Mauritanie, Jugurtha lui fit promettre le tiers de son Royaume, s'il ne tardoit pas à se rendre au même camp avec lui. La grandeur de la promesse éblouït Bocchus. Il quitta le desert, où il étoit resté dans l'inaction, & avec sa grosse armée, il se rendit auprês de Jugurtha. Les préparatifs pour livrer bataille furent bientôt faits, & sur l'heure, les deux Rois se determinérent, à tomber sur les Romains, tandis qu'ils étoient en marche. Le tems de

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

l'action fut ſagement pris. Bocchus & Jugurtha ne commencérent leur attaque, que ſur le déclin du jour. S'ils étoient mis en déroute : comme ils ſçavoient les chemins, ils pourroient aiſément, même dans les ténebres, regagner leur camp, par des ſentiers détournés, & s'ils avoient de l'avantage, continuer le choc juſques bien avant dans la nuit. Ils marchent donc à l'ennemi, & le ſurprennent.

Les Romains n'étoient ni ſur leurs gardes, ni armés pour le combat, ni rangés en bataille. La cavalerie Mauritaniéne, & celle des Gétules ſe préſentérent aux Légionnaires, avant qu'ils euſſent dépoſé leurs fardeaux, & tout l'attirail dont ils étoient chargés. L'attaque de ces barbares ſe fit avec intrépidité. Ils vinrent pêle mêle & confuſément donner ſur les Manipules Romains. Leur Conſul n'avoit point encore donné d'ordre, & la charge n'avoit point ſonné. A l'inſtant les ſoldats les plus braves ſe mirent en état de deffenſe, ſoûtinrent le premier effort des ennemis, & couvrirent ceux, qui plus lents ſe préparoient encore au combat. Enfin la cavalerie Romaine arriva, & fit tête aux Gétules, aux Numides, & aux Mauritaniens. Il ſe fit alors un combat tumultuaire, ou plûtôt une mêlée. Perſonne ne ſe rangea ſous ſes enſeignes. Cavaliers, Piétons tout fut confondu, & les coups ſe portérent, de part & d'autre, en déſordre, & ſans régle. Les Numides l'emportoient en nombre, & les Romains en adreſſe. Cependant ceux-ci ſe virent bientôt enveloppés, par la multitude des Africains. Dans ce péril extrême, les Légionnaires n'eurent plus d'autre

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

ressource, que de se rallier en rond, par pelottons, & de faire face de tous côtés à l'ennemi. Au fort de l'action, Marius & Sylla ne s'oubliérent pas. Le Genéral suivi de sa garde couroit, où ses soldats étoient le plus vivement pressés. Comme il ne pouvoit faire entendre sa voix au milieu du fracas, il faisoit sentir sa présence par tout où il étoit. Tantôt il repoussoit l'ennemi prêt à rompre un manipule, tantôt il fondoit, comme un Lyon, sur une troupe de barbares, & l'enfonçoit.

Tel fut le succés du combat, tant qu'il fit jour. Jugurtha vouloit le pousser jusque bien avant dans la nuit; mais Marius ne songea qu'à se choisir un lieu propre à mettre ses troupes à couvert. Par bonheur il apperçût deux collines assés voisines l'une de l'autre, lieu commode, d'abord pour se rallier, ensuite pour camper. Il s'empare des deux tertres, & fait fortifier à la haste, celui que la nature avoit rendu le moins escarpé. Il ne munit que de légers retranchements, celui dont la pante étoit plus difficile; puis il courut rassembler son armée, éparse en divers lieux, & la posta sur le panchant des deux collines, & dans le vallon, qui les séparoit. Il arriva même, qu'au pié d'un des deux côteaux, se trouva une source abondante d'eau pure, qui fut d'un grand secours à des hommes fatigués d'une longue marche, & d'un rude combat. Sylla se chargea de garder, toute la nuit, la fontaine, à la tête de la cavalerie. C'est-à-dire, qu'il retint pour soi le poste le plus dangereux, & la fonction la plus fatiguante. Aussi avoit-il plus besoin que tout autre, d'effacer les préjugés qu'on avoit de sa molesse.

Dês que les Légions se furent rangées en bataille dans un lieu si avantageux, les deux Rois désespérérent de pouvoir les attaquer, durant la nuit, avec succès. Cependant ils n'abandonnérent pas l'entreprise. Ils se réservérent à recommencer l'action au point du jour. Ils environnérent donc les deux collines de cette multitude innombrable de Numides, de Gétules, & de Mauritaniens, qui les avoient suivis. Ces barbares regardoient le dernier combat, comme un commencement de victoire, qu'ils rendroient complette, au levé du soleil. Jugurtha comptoit d'éteindre le nom Romain en Numidie, & Bocchus d'éloigner à jamais de ses Etats, ces dangereux voisins. Pour les soldats Africains, ils se destinoient déja la dépoüille de l'armée Consulaire, enveloppée de toutes parts. Delà les Fêtes & les réjoüissances, qu'ils firent toute la nuit dans leur camp. Ils allumérent de grands feux, danférent autour, & poussérent de grands cris de réjoüissance.

De Rome l'an 646.

Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

Les Romains cependant observoient tout du haut de leurs collines. Dans leur camp les sentinelles se firent exactement; mais avec un si grand silence, que le Général ne voulut pas même, qu'on annonçât avec la trompette les veilles de la nuit. Sur la parole du Consul, ses soldats reposérent tranquillement. Pour Marius il réfléchit beaucoup sur le péril, dont il étoit menacé; mais il se rassûra sur le peu de discipline, que les deux Rois avoient fait observer à leurs troupes, dans l'action, & durant la nuit. En effet des gents fatigués par des danses, & par des hurlemens inutiles, cédérent enfin au sommeil, & s'assoupirent au point du jour. Ce fut justement

De Rome l'an 646.

Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

le moment que le Consul saisit. Avant l'aurore, il fit sortir ses Légions du camp, en ordre de bataille, & mit à la prémiére ligne tous les Trompettes de l'armée. On s'avança vers l'ennemi en bon ordre, & en silence, & lorsqu'on en fut à portée, les trompettes sonnérent la charge, & firent un si furieux tintamare, que l'épouvante saisit ces barbares assoupis. Les Gétules surtout, peu accoutumés à cette sorte de réveil, en furent si troublés, qu'ils restérent immobiles, & que sans avoir le courage de prendre leurs armes, ils ne songérent qu'à la fuite. Les Romains en firent un massacre effroyable. Ces Africains, d'ordinaire si légers à la course, retardés par la pesanteur, que l'assoupissement leur causoit, reçurent la mort, sans pouvoir l'éviter. On prétend que Jugurtha & Bocchus perdirent, dans cette seule camisade, plus de monde, que dans aucune autre bataille.

La victoire que Marius venoit de remporter, ne servit, contre l'ordinaire, qu'à le rendre plus précautionné. Il reprit la route, qui conduisoit aux Villes maritimes ; mais il ne marcha plus, qu'en ordre de bataille. Il mit sur sa droite toute sa cavalerie, dont il avoit fait Sylla le Commandant Général. A sa gauche, il plaça le Lieutenant Général Manlius, & mit sous ses ordres les frondeurs, & les archers de son armée, avec une Cohorte Liguriéne. La milice légére fut postée à la tête & à la queüe de la marche, sous le commandement de ses Tribuns. Les Légions furent au centre, & formérent comme un corps de bataille. Pour le Consul, il ne prit point de poste, mais il voltigea par tout. Son soin

soin principal fut, de détacher sans cesse les transfuges de l'armée Numide, pour les envoyer battre l'estrade, & observer les chemins. Tous les soirs, l'armée Romaine campa, & les campemens se firent avec la même régularité, que si les ennemis eussent été en présence. Hors des retranchemens, la cavalerie auxiliaire fit le guet durant la nuit, les Légionnaires gardérent les portes du camp, & les troupes alliées fournirent les sentinelles, qu'on distribua sur le rempart. Le Général en personne fit exactement les rondes, plus encore pour encourager les troupes, par sa vigilance, que par la crainte de voir le service négligé. Marius étoit généralement respecté de son armée, & par affection, plûtôt que par contrainte, nul soldat ne manquoit au devoir.

De Rome l'an 647. Consuls, C. MARIUS; & M. EMILIUS SCAURUS.

Un si grand ordre remplit de confiance les troupes Consulaires. Il n'étoit pas croyable que les deux Rois vaincus eussent encore la hardiesse de paroître, & de tenter une nouvelle attaque. Cependant, aprês quatre jours de marche, lorsqu'on étoit au voisinage de Cyrthe, on vit des coureurs de l'arméeAfricaine venir observer, d'assés prês, l'ordre, & la contenance des Romains. Le Consul jugea que les ennemis n'étoient pas loin. A son tour, il fit partir de la cavalerie légére, par différens côtés, pour apprendre des nouvelles de l'armée ennemie. On lui rapporta uniformément, qu'elle approchoit. Alors Marius se sçut gré des précautions, qu'il avoit prises. Il n'eut rien à changer dans l'arrangement, qu'il avoit donné à ses troupes. Elles occupoient un quarré, & se soûtenoient mutuellement, sans

De Rome l'an 646. Consu's, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

qu'il fut possible de les enfoncer. Jugurtha ne le présumoit pas aussi. Comme son armée étoit encore nombreuse, malgré ses pertes, il l'avoit partagée en quatre parties, dans l'espérance, que quelqu'une d'elles ptendroit les ennemis à dos. Les Romains firent face de tous côtés, & attendirent l'ennemi, sans s'ébranler. Le premier effort des Africains tomba sur la cavalerie Romaine, que Sylla conduisoit. Ce fut là, pour la premiére fois, que ce fameux Romain fit paroître, qu'il étoit également brave, & né pour commander. Il fit serrer ses escadrons, & les fit tomber sur les Mauritaniens avec une rapidité, qui les étonna. En vain ceux-ci lancérent de loin des traits sur l'infanterie Romaine; elle se couvrit de ses boucliers, & ne s'ébranla pas. Tout ce qui l'approcha de trop près reçut la mort. Durant ce combat de cavalerie, Bocchus, avec de nombreux bataillons, que son fils Volux lui avoit amenés tout récemment, vint comme pour prendre à dos les Romains, tandis que Jugurtha, avec ses Numides, les attaquoit de front. A la queüe, aussi-bien qu'à la tête, l'armée Romaine étoit préparée à les recevoir. Pour Marius, il étoit au centre de son armée, d'où il envoyoit des ordres par tout.

Il faut avoüer que Jugurtha, du côté où il commandoit, fit des prodiges de valeur. Il entama vivement les premiers manipules, & pensa même les mettre en désordre, autant par un mensonge, qu'il forgea sur le champ, que par son courage. Il sçavoit parler latin, & l'avoit appris de jeunesse, au siége de Numance. Il s'écria donc aux Romains d'une voix forte; *Marius est mort. Cette épée est en-*

core teinte de ſon ſang. En effet il venoit d'en percer un ſimple ſoldat. Ce diſcours étonna ceux qui l'entendirent, & les découragea. A l'inſtant les Numides donnent avec plus de furie que jamais. La premiére ligne des Romains alloit être en déroute, lorſque Sylla ſurvint à la tête de ſa cavalerie. Vainqueur des eſcadrons Africains, qui l'avoient attaqué d'abord, il avoit écarté Bocchus & Volux, acharnés contre l'arriére garde. Enfin il arriva tout-à-propos, pour ranimer le courage des Romains, & pour ravir à Jugurtha une victoire, dont il ſe croyoit ſûr. A droite & à gauche, il prend l'ennemi en flanc, cauſe un maſſacre épouventable, fait lâcher priſe au Roi de Numidie, qui dans la fuite de ſes troupes, n'échappa qu'avec peine des mains de Sylla. Marius lui-même accouru au ſecours de ſa premiére ligne, qui commençoit à plier, acheva de déterminer la victoire. Elle n'étoit preſque plus douteuſe, lorſque le Conſul parut. Sylla avoit fait tourner le dos à la cavalerie Africaine, à l'infanterie de Bocchus, & à Jugurtha lui-même. Toute l'effroyable armée des ennemis couroit en déſordre dans la plaine; il ne reſta plus aux Romains, que de pourſuivre les fuyards. La cavalerie les eut bientôt atteints. Alors le ſpectacle parut terrible. La terre fut jonchée de morts, de traits, de javelots, & de boucliers. Le ſang coula en ruiſſeaux, & l'on ne marcha plus que ſur des cadavres. Enfin d'une armée de quatre-vingt-dix mille hommes, il en reſta ſi peu, qu'on put aſſûrer dês-lors, que la guerre étoit finie. A qui Rome dut-elle ce prodigieux ſuccês? Fut-ce à Sylla? fut-ce à Marius? Le Conſul,

De Rome l'an 646.
Conſuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS

De Rome l'an 647.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

& le Questeur partagérent entre eux la gloire d'une si belle action. Marius eut l'honneur de l'avoir conduite avec sagesse, & Sylla de l'avoir exécutée avec valeur. Enfin l'armée Romaine entra dans Cyrthe, où elle se sépara. Il y en resta une partie sous les ordres du Consul, & l'autre, sous la conduite de Sylla, alla prendre des quartiers aux environs d'Utique.

Les négociations & les pour-parlers succédérent, presque sans interruption, aux travaux de la campagne. Bocchus avoit toujours panché vers la paix. Les seules sollicitations de Jugurtha, & ses offres, l'avoient rengagé dans une guerre malheureuse, qui n'avoit servi qu'à l'épuiser d'hommes, & d'argent. Enfin la derniére bataille perduë l'avoit ramené à la raison. Il envoya donc une ambassade au Consul, pour le supplier de lui envoyer deux Officiers de confiance, à qui il pût ouvrir son cœur, surles projets qu'il méditoit. Marius agréa la proposition, & fit partir le Questeur Sylla, & le Lieutenant Général Manlius. Rien de plus honorable, pour le Roi de Mauritanie, que la députation des deux illustres Romains. Quoique Manlius comptât plus d'années d'âge, & de service que Sylla, cependant il accorda à celui ci l'honneur de porter la parole. Sylla avoit reçu de la nature le talent de persuader. Ils arrivérent ensemble au camp de Bocchus, & dês la premiére audiance, Sylla lui parla en ces termes. *Vous devés, Seigneur, rendre des graces singuliéres aux Dieux, qui vous ont inspiré de préférer la paix à la guerre. Quelle tache pour votre gloire, si vous aviés persisté, à vous joindre d'intérêt avec le plus scélérat des hommes! Jugur-*

tha s'est attiré notre couroux, & nos armes, par l'énormité de ses crimes, & nous nous sommes vûs dans la dure nécessité, d'étendre nos hostilités jusqu'à vous. Autant que nous avons eu de plaisir à punir les forfaits de l'un, autant avons-nous gémi de l'erreur, qui séduisoit l'autre. Le Peuple Romain aimera toujours mieux vous avoir pour ami, que vous voir son esclave. C'est avec répugnance qu'il détrône les Rois, & c'est avec joye, qu'il prend des alliances avec eux. Quel avantage pour vous, que de regagner la bienveillance de ma République! Eloignée de vos climats, elle ne vous incommodera point, & dans vos besoins elle sera prête à vous secourir. Plût au Ciel que vous nous eussiés envisagés comme des amis fidéles! Vous vous seriés épargné bien des maux, & nous aurions eu la satisfaction de vous accabler de bienfaits. Aprês tout, peut-être que les Dieux n'ont permis qu'on vous ait fait illusion, que pour vous en tirer avec plus d'éclat. Suivés, Seigneur, suivés le conseil qu'ils vous inspirent, & songés à nous marquer votre reconnoissance, par quelque service important. Soyés persuadé que Rome sçait encore mieux récompenser, qu'elle ne sçait vaincre.

De Rome l'an 647.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

Le discours de Sylla tendoit encore moins à désunir Bocchus d'avec Jugurtha, qu'à disposer le cœur du Mauritanien, à trahir le Roi de Numidie, & à le livrer vivant entre les mains du Consul. Il est incertain si Bocchus en pénétra tout l'artifice. Du moins sa réponse fut courte, & modérée. *Mon cœur*, dit-il, *n'eut jamais de part à la guerre que je vous ai faite. J'ai défendu mes frontiéres de l'invasion, que je craignois. N'avois-je pas lieu de l'ap-*

De Rome l'an 646. Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

préhender ? J'avois fait des avances, pour obtenir votre amitié, & vous me l'aviés refusée. Un nouveau Consul se montre plus favorable à mes desirs, que ses Prédécesseurs. J'accepte avec joye la paix, qu'il me présente. Que lui reste-t-il à faire, pour m'affermir dans mes résolutions, que de me permettre d'envoyer à Rome, pour demander l'alliance du Sénat, & du Peuple Romain?

A ces mots Sylla prit cet air gracieux, qui lui étoit naturel, & assûra le Roi, de la part du Consul, qu'en toute liberté, il pouvoit faire partir ses Ambassadeurs pour l'Italie. Quoique la conférence du Roi, & des deux Officiers Romains eût été secrette, elle transpira. Jugurtha avoit des amis, & des espions jusques dans le Conseil de Bocchus. Ils l'avertirent de l'intelligence nouvelle, que le Roi avoit prise avec les Romains. Quoique Jugurtha pût faire, par lui-même, & par ses Emissaires, il n'empêcha pas le Mauritanien d'envoyer cinq de ses plus fidéles sujets, d'abord à Cyrthe auprès du Consul, & delà à Rome, si Marius jugeoit qu'ils pussent obtenir de la République la paix, & son amitié.

Les cinq Ambassadeurs, tous gens d'un esprit ferme, affectionnés à leur maître, & munis de pleins pouvoirs, se mirent en route, & marchérent vers le lieu de leur destination. Par je ne sçai quel accident, les Envoyés de Bocchus tombérent dans un parti de Gétules, qui les dépoüillérent, & qui ne leur laissérent pas même le moindre signe de leur Députation. Réduits à une extrême indigence, ils n'eurent plus d'autre parti à prendre, que de se con-

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

fier à la bonne foi des Romains, & d'aller à Cyrthe, ou le gros de l'armée Romaine étoit en quartier d'Hyver. Les Ambaſſadeurs ne trouvérent pas Marius dans la Capitale, où il avoit établi ſon ſéjour. Il en étoit ſorti, avec des cohortes de troupes alliées, & une partie de ſa cavalerie, pour ſurprendre au milieu d'un déſert, un Château, qu'on diſoit rempli de transfuges Romains. Son expédition fut longue. Sylla cependant commandoit dans Utique l'armée entiére, avec le titre de Propréteur. Les Ambaſſadeurs s'y tranſportérent. La circonſtance fut favorable aux Mauritaniens. Ils ſe mirent volontiers entre les mains d'un homme affable, humain, & libéral.

Sylla reçût à Utique les Ambaſſadeurs de Bocchus, avec une toute autre diſtinction, qu'ils n'avoient eſpéré. Il ne les traita pas en ennemis inconſtants, & mépriſables, qu'il avoit lieu de regarder comme des impoſteurs, & dont il pouvoit méconnoître le caractére. Sylla leur prodigua les honneurs, & les combla de largeſſes, en ſecret, & ſans affectation. Par là, il effaça cette réputation d'avarice, qui déſhonoroit le nom Romain, en Afrique. Il gagna leur amitié, & s'attira leur confiance. Les Ambaſſadeurs s'ouvrirent donc à lui, ſans réſerve. Ils lui découvrirent en détail les richeſſes & les forces de leur maître, & lui firent comprendre l'avantage qu'auroit ſa République, de s'allier avec Bocchus. A ſon tour, Sylla inſtruiſit les Ambaſſadeurs des voyes, qu'ils devoient prendre, pour entrer dans l'eſprit de Marius, & enſuite pour faire agréer leurs propoſitions à Rome. Toutes ces démarches du Queſteur avoient

De Rome l'an 646.
Consuls, C. MARIUS, & M. EMILIUS SCAURUS.

pour but, d'engager les Mauritaniens à sacrifier Jugurtha, dont ils étoient la derniére ressource.

Enfin Marius revint à Cyrthe, aprês avoir manqué la prise du Château, qu'il étoit allé surprendre. A son retour, son premier soin fut de faire venir d'Utique Sylla, & les Ambassadeurs de Mauritanie. Il convoqua même, pour les entendre, tout ce qu'il y avoit dans son armée d'Officiers, & de Légionaires issus de familles Sénatoriales. Le Préteur de la Province Africaine Lucius Annius Belliénus fut aussi mandé à l'Assemblée, avec le second Questeur Cneïus Octavius Rufus, qui depuis peu étoit arrivé de Rome, & avoit conduit, à l'armée de Numidie, de grosses sommes d'argent, pour le payement des troupes, & pour les frais de la guerre.

Le Consul donna donc une brillante Audiance aux cinq Mauritaniens. Ils exposérent les ordres qu'ils avoient, de demander à Marius la paix, & l'alliance des Romains, & sur le champ, de se transporter à Rome, pour y faire ratifier le Traité, que le Consul auroit conclu. La demande des Ambassadeurs fut agréée d'un consentement unanime. Il y eut plus de difficulté à leur accorder la suspension d'armes, qu'ils demandoient, jusqu'à leur retour d'Italie. Par l'entremise de Sylla, le résultat de l'Assemblée fut tout en faveur des Mauritaniens. Voici l'arrangement qui fut pris. Des cinq Ambassadeurs on en renvoya deux à Bocchus, pour lui porter les nouvelles de la tréve, & pour lui signifier, que le Consul attendoit de lui, qu'il livreroit bien-tôt Jugurtha entre ses mains. Il fut permis aux trois autres, de s'embarquer pour Rome, avec le Questeur Octavius,

&

& d'y négocier leur réconciliation avec le Peuple, & le Sénat.

A l'arrivée des Ambassadeurs de Mauritanie, déja le Consulat avoit passé en de nouvelles mains. C. Atilius Serranus, & Q. Servilius Cæpio étoient entrés en charge, dès le premier jour de Janvier. La Gaule Narbonnoise avoit été marquée par le sort, pour le département de Cæpio. En effet les Cimbres continuoient toûjours d'y faire du ravage. Pour Serranus, le gouvernement de l'Italie lui étoit échû en partage. Le Sénat n'eut garde de rappeller Marius d'Afrique, où sa sagesse & son habileté avoient si fort avancé la réduction de la Numidie. Ce Général victorieux y resta donc, avec la qualité de Proconsul, & Sylla fut continué dans son emploi, sous le titre de Proquesteur. Cependant Bocchus attendoit, avec inquiétude, le retour de ses Députés, incertain des réponses, qu'il plairoit au Sénat de leur faire. Les Peres Conscripts entendirent par leur bouche, les supplications du Roi de Mauritanie, & avec cette hauteur que leur donnoit la supériorité, & la victoire, ils firent entendre ces paroles aux Ambassadeurs. *Le Sénat & le Peuple Romain, ne sont pas aisés à calmer, lorsque sans avoir été offensé, on a osé se déclarer contre leur République. Cependant le repentir de Bocchus nous désarme. Qu'il joüisse de la Tréve, dont Marius l'a favorisé, & ensuite de la paix, que nous lui accordons! Pour l'alliance avec Rome, c'est à lui de la mériter par d'importans services.* Les Mauritaniens ne s'offensérent pas de ces derniéres paroles du Sénat. Trop heureux de n'être plus exposés à la vangeance des Romains, qui leur avoient

De Rome l'an 647.

Consuls, C. ATILIUS SERRANUS & Q. SERVILIUS CÆPIO.

Saluſt. in Bello Jug.

De Rome l'an 647.
Consuls, C. Atilius Serranus & Q. Servilius Cæpio.

pardonné le passé, ils retournérent contents en leur païs.

La tranquilité dont joüissoit le Roi de Mauritanie, il la devoit à Sylla. Par l'accueïl que cet illustre Questeur avoit fait aux Mauritaniens dépoüillés, par les sages instructions qu'il leur avoit données, par ses bons offices auprês de Marius & du Sénat, pour leur procurer la paix, Sylla s'étoit acquis l'amitié, & la confiance de Bocchus. Aussi ce Prince, si-tôt qu'il eut des nouvelles certaines de sa réconciliation avec les Romains, ne songea plus qu'à se rendre digne de leur alliance. Bocchus comprit, que Rome attendoit de lui le sacrifice de Jugurtha, & qu'il lui seroit facile de le surprendre, & de le livrer. Dans cette vûë, il pria Marius, de lui envoyer Sylla, pour être l'ame de l'intrigue, qu'il méditoit en faveur du parti Romain.

Sylla voulut bien se hazarder à devenir le négociateur d'une entreprise, qui devoit finir la guerre, par la prise de Jugurtha. Ce Roi de Numidie, tant de fois battu, destitué de la meilleure partie de ses forces, & manquant de tout, se soûtenoit encore par son courage. Retiré dans une solitude inaccessible, il attendoit un heureux retour de la Fortune, & comptoit encore sur la constance de Bocchus son gendre. La nouvelle du Traité, que la Mauritanie venoit de conclure avec Rome, ne décourageoit pas Jugurtha. Il croioit qu'à son tour, par des négociations bien ménagées, & par la médiation de Bocchus, il pourroit obtenir de Rome, d'entrer aussi dans le Traité, & de sauver sa personne, & du moins quelque partie de ses Etats. Dês qu'il eut appris

De Rome l'an 647. Consuls, C. ATILIUS SERRANUS & Q. SERVILIUS CÆPIO.

dans son desert, que Sylla venoit en Mauritanie, pour mettre la derniére main à la Pacification, il se pressa d'envoyer aussi, auprès de Bocchus, un homme intelligent, fidéle, & capable de soûtenir ses intérêts, dans les conférences de Sylla, & du Roi de Mauritanie. Cet agent étoit un Numide, nommé Aspar, dont Jugurtha avoit éprouvé la sagesse, & le sçavoir faire. Aspar arriva à la Cour de Bocchus avant Sylla, & s'insinua par ses discours dans l'affection du Roi. Peu s'en fallut qu'il ne le tournât entiérement en faveur de son maître. Sans doute il auroit réussi à replonger la Mauritanie dans les périls de la guerre, s'il ne s'étoit trouvé à la Cour de Bocchus un Prince Numide, de la race des anciens Rois, nommé Dabar. Celui-ci étoit petit fils de Massinissa; mais né d'une concubine, il n'avoit point partagé le thrône avec ses freres. Du moins il lui restoit pour les Romains cet attachement inviolable, que son grand pere avoit conservé jusqu'à la mort. Après tout, le crédit de Dabar n'alla, qu'à faire chanceler l'esprit de Bocchus, entre le parti de Rome, & celui de Jugurtha. Encore étoit-ce avoir beaucoup fait, que d'avoir rendu la balance égale, jusqu'à l'arrivée de l'Ambassadeur Romain.

En effet Sylla étoit déja en chemin, pour se rendre en Mauritanie. L'escorte qu'il avoit prise pour l'accompagner, étoit assés nombreuse. Il menoit à sa suite un détachement de cavalerie, & d'infanterie armée à la légére, pour être moins embarassée durant la marche. Parmi les soldats de sa troupe, on comptoit des Archers, des Frondeurs, des gents de trait, & une cohorte entiére de Péligniens. Tous

De Rome l'an 647.
Consuls, C. ATILIUS SERRANUS & Q. SERVILIUS CÆPIO.

les soirs la petite armée campoit aussi réguliérement, que si toutes les Légions eussent été en campagne. Après cinq jours de marche, Sylla apperçut un corps d'Africains venir à lui. C'étoit Volux, jeune Prince, fils de Bocchus, qui avoit seulement mille hommes à sa suite; mais qui répandus dans la campagne, trompoient les yeux, & donnoient lieu de croire, que Jugurtha s'approchoit en personne, avec tout ce qui lui restoit de troupes. A l'instant les Romains se mirent en bataille, avec quelque sorte de défiance, mais sans découragement. *Nous n'avons affaire qu'à des vaincus*, se disoient-ils les uns aux autres. Dans cette allarme soudaine, on envoya reconnoître l'ennemi, & l'on apprit de Volux lui-même, qu'il venoit, de la part de son pere, au-devant de Sylla, pour lui faire honneur. La crainte fut dissipée, & le Proquesteur reçut le fils du Roi avec toute la politesse, qui lui étoit naturelle. On marcha de compagnie jusqu'au premier campement, sans se donner le moindre signe de défiance. Enfin, après le couché du soleil, lorsque la petite armée avoit déja dressé ses pavillons, Volux entra précipitamment dans la tente du Général Romain, & lui fit entendre, qu'il venoit d'apprendre, par ses coureurs, que Jugurtha s'approchoit. Quelque affoibli que fût le Numide, ses troupes étoient infiniment supérieures à celles de Sylla, & de Volux réünies.

Le jeune Prince de Mauritanie ne put éviter d'abord le soupçon légitime, d'une trahison concertée avec son pere. Il augmenta même la défiance du Romain, par le conseil téméraire qu'il lui donna. *Fuyons vous & moi*, dit Volux à Sylla, *laissons le*

camp & nos ſoldats à la merci de l'ennemi. A travers les ténébres, je ſçaurai vous conduire en lieu de ſûreté. Ces paroles révoltérent le Généreux Proqueſteur. *Moi*, répondit-il, *craindre un ennemi tant de fois vaincu? Quoi j'aurois la lâcheté d'abandonner, ſans chef, des ſoldats fidéles, au milieu du péril? Je connois la valeur de mes troupes. Elles vaincront avec moi, ou je périrai avec elles, s'il faut périr.* Du moins Volux gagna ſur l'eſprit de Sylla, qu'on décamperoit à l'heure même, & qu'à la faveur de la nuit, on continuëroit la marche, en ſilence. Pour mieux tromper Jugurtha, & pour l'attirer à l'attaque d'un camp abandonné, les Romains allumérent de grands feux, dans les retranchemens qu'ils quittoient. Le Roi Numide ne prit point le change. Averti, comme il eſt croyable, par ſes batteurs d'eſtrade, ou par quelque autre voye inconnuë, il continua ſa marche, vint couper les Romains, & ſe poſter ſur la route qu'ils devoient tenir. Sylla ignora parfaitement le deſſein de Jugurtha. Lors donc que le détachement Romain eut marché toute la nuit, & qu'au levé du ſoleil, la troupe ſe trouva fort haraſſée, il fallut camper, pour prendre un peu de repos. A peine l'avoient-ils goûté quelques momens, que des cavaliers de Mauritanie vinrent annoncer, qu'ils avoient vû l'armée de Jugurtha, environ à deux milles du camp, & qu'elle barroit le chemin. A ces nouvelles, les ſoldats Romains furent tranſportés de rage. *Nous ſommes trahis*, s'écriérent-ils, *& Volux nous a vendus à Jugurtha. Qu'il périſſe le perfide!* Sylla penſoit comme ſes troupes; mais il crut devoir diſſimuler. Dans les allarmes les plus ſubites, un Général

De Rome l'an 647.
Conſuls,
C. ATILIUS SERRANUS & Q. SERVILIUS CÆPIO.

De Rome l'an 647. Consuls, C. ATILIUS SERRANUS & Q. SERVILIUS CÆPIO.

doit cacher sa crainte, & feindre de la sécurité. *Le Roi de Numidie*, dit-il à ses manipules, *n'est pas un ennemi à redouter. Il a eu le tems de vous connoître, & s'est convaincu par son expérience, que le nombre n'est pas capable de vous intimider. C'est dans les accidents imprévûs, que le courage se manifeste. Plus le péril étonne, plus la valeur se ranime.* La confiance du Commandant passa dans le cœur de ses soldats. Sylla néanmoins crut devoir s'adresser à Volux, & le prendre à l'écart. *J'atteste Jupiter*, lui dit-il, *ce Dieu vangeur de l'hospitalité violée, que j'abhorre la trahison, dont je vous croi coupable. Pour ne me rendre pas aussi impie que vous l'êtes, tout ce que je puis faire, c'est de vous donner la vie. Partés de mon camp, n'y restés pas un moment, & allés grossir l'armée, que Jugurtha nous oppose.*

A ces mots le jeune Prince parut consterné. *Est-il possible*, répondit-il, *qu'on ait pû me soupçonner de la plus infâme lâcheté? Puis-je donc être responsable de l'attention qu'a euë Jugurtha, à traverser une marche, commencée d'une intelligence commune? Non le Numide n'est pas aussi à craindre pour nous, que vous le présumés. Il n'a plus d'autre ressource, que dans le Roi mon pere. Seroit-il aßés insensé, pour insulter un Ambassadeur, conduit par le fils du seul protecteur qu'il ait au monde? S'il obséde les avenuës de la Mauritanie, c'est moins en ennemi qui veut verser du sang, qu'en politique, qui voudroit se faire un mérite auprès de Sylla, de lui avoir laißé un passage libre au milieu de ses troupes. Jugurtha ne vise, qu'à partager avec Bocchus le bonheur de la paix, que vous allez ratifier. Vous le verrés embraßer l'occasion qui se présente, de*

vous faire sa cour. Allons ensemble, & sans suite, jusqu'au milieu de l'armée ennemie. Nous la traverserons sans péril.

De Rome l'an 647. Consuls, C. ATILIUS SERRANUS & Q. SERVILIUS CÆPIO.

Quoyque Sylla jugeât ce parti dangereux, la néceſſité le contraignit d'en courir les riſques. Il prit néanmoins ſes ſûretés, & voulut que les mille cavaliers Mauritaniens reſtaſſent au camp Romain, comme autant d'ôtages de la bonne foi du Prince leur conducteur. Enſuite, accompagné ſeulement des domeſtiques qui lui ſeroient néceſſaires pour ſon Ambaſſade, il continuë ſa route avec Volux, & paſſe à travers l'armée de Jugurtha. Le Roi Numide, ſoit par déférence pour un homme de la conſidération dont étoit Sylla, ſoit par l'étonnement où le jetta un événement ſi peu attendu, laiſſa paſſer le fils de Bocchus, & l'Ambaſſadeur Romain, ſans les pourſuivre. Il eſt vrai-ſemblable, qu'alors le détachement de Romains retourna à Cyrthe, d'où il étoit parti, & que les cavaliers Mauritaniens revinrent ſains & ſaufs dans leur païs. Il n'y eut de ſurprenant dans tous ces procédés, que l'inſigne bonheur de Sylla. Auſſi rien ne le ſignala davantage, que cette conſtante proſpérité, qui depuis le fit toûjours appeller, *l'heureux Sylla.* Il faut avoüer auſſi, que par la grandeur de ſon courage, il mérita de plus en plus les careſſes de la Fortune.

Heureuſement échappés des mains de Jugurtha, Sylla & Volux s'approchérent du lieu, où réſidoit le Roi de Mauritanie. Qui peut dire, ſi Bocchus n'avoit pas concerté avec le Roi de Numidie, & Aſpar ſon envoyé, la détention de l'Ambaſſadeur Romain? Il n'eſt point de trahiſon, qu'on ne fût en droit de

De Rome l'an 647. Consuls, C. ATILIUS SERRANUS & Q. SERVILIUS CÆPIO.

soupçonner de la part de ces Rois d'Afrique. On peut croire encore, que la précaution qu'avoit eûë Sylla, de faire retenir en ôtage par les Romains de sa suite, l'escorte de Volux, le garentit du piége, que Jugurtha lui tendoit. Quoi qu'il en soit, si le Mauritanien avoit eu de pernicieux desseins, il sçut les cacher avec beaucoup d'artifice. Dês qu'il apprit que Sylla s'avançoit, il envoya à sa rencontre le Prince Dabar, petit fils de Massinissa, avec ordre de lui dire, qu'il trouveroit tout bien disposé en sa faveur, à la Cour de Mauritanie. *Bocchus*, dit Dabar à l'Ambassadeur Romain, *est résolu d'accepter la paix qu'on lui accorde, aux conditions que Rome propose. Ne craignés rien, Seigneur, des Négociations d'Aspar, & des menées de Jugurtha. Si le Roi de Mauritanie retient auprês de lui l'envoyé Numide, ce n'est que pour terminer plus sûrement les affaires, à l'avantage de Rome. Du reste choisissés vous-même le lieu & le jour de la conférence, que Bocchus, & Aspar auront avec vous.*

Il est indubitable, que Dabar agissoit de bonne foi, & qu'il croyoit sincéres les paroles dont il étoit porteur. A l'égard du Roi de Mauritanie, il chancelloit encore entre le parti Romain, & celui de Jugurtha. Incertain sur la résolution qu'il avoit à prendre, il étoit charmé d'avoir entre ses mains les deux Ambassadeurs de Rome, & de Numidie, gens de crédit chacun dans sa Nation, & qui pourroient lui servir, au besoin, contre l'un ou l'autre ennemi, qu'il alloit s'attirer. A ne consulter que son inclination, le Mauritanien panchoit plus en faveur de Jugurtha; mais la crainte qu'il avoit des Romains

De Rome l'an 647.
Consuls, C. ATILIUS SERRANUS, & Q. SERVILIUS CÆPIO.

mains, ballançoit son inclination. Tout son soin fut de tromper l'un & l'autre Ambassadeur; mais de garder plus de ménagement avec Sylla. Bocchus lui promit, que les entretiens communs qu'il auroit avec lui & Aspar, seroient courts, & en peu de paroles; mais qu'il donneroit au Romain de longues Audiences, en particulier. Aprês ces promesses, le Roi de Mauritanie fit conduire ensemble en sa présence les Deputés de Marius, & de Jugurtha. La harangue de Sylla, fut en peu de mots, prononcés avec toute la fierté Romaine. *Je ne viens ici*, dit-il, *que pour sçavoir, si l'on y veut la guerre, ou la paix. Choisissés, & je repars.* Ces courtes paroles fermérent la bouche à l'Ambassadeur de Numidie. Bocchus répondit seul en ces termes. *Mon parti n'est pas encore pris. Dans dix jours je vous ferai sçavoir ma résolution. Jusques-là n'attendés pas que je me détermine.*

Cependant, dês la nuit suivante, le Roi de Mauritanie fit introduire Sylla dans son appartement. Dabar fut le seul témoin de la conférence, & le seul truchement dont on employa le ministére. Encore le fit-on jurer, qu'il garderoit le secret, & qu'il interpréteroit fidélement les paroles du Roi, & de l'Ambassadeur.

Bocchus commença donc de la sorte. *Je n'aurois jamais cru qu'un aussi grand Roi, que je le suis, dût avoir des obligations, qui me liassent à un simple particulier. Vous me forcés, Sylla, d'avoüer, que vous êtes le seul homme sur la terre, à qui je doive une reconnoissance sans bornes. Vos bienfaits réïtérés exigent d'un Souverain, aussi indépendant que moi, de la gratitude, & du retour. Malgré la fierté qu'ins-*

De Rome l'an 647. Consuls, C. ATILIUS SERRANUS, & Q. SERVILIUS CÆPIO.

pire le Diadême ; c'est avec joye que je fais profession de vous être redevable, & du traitement que vous avés fait à mes Ambassadeurs, & de la paix que vous m'avés ménagée à Rome. Usés donc à votre gré du pouvoir d'un Monarque, prêt à satisfaire à vos desirs. Armes, troupes auxiliaires, argent, enfin tout ce que vous demanderés, vous l'obtiendrés d'un Prince, qui ne croira jamais avoir assés fait pour vous. A l'égard de votre République ; soyés persuadé, Sylla, que je ne lui ai jamais fait la guerre, qu'à contre-cœur. Je n'ai pris les armes, que pour défendre mes frontiéres. Aujourd'hui que la paix me rassûre, j'abandonne Jugurtha à vos ressentimens. Le Fleuve Mulucha me servira de barriére, & je ne la passerai point, pour secourir un Prince, qui s'est attiré votre couroux. Que pouvés-vous souhaitter de plus ?

Sylla, de son côté, n'épargna pas au Roi les témoignages les plus vifs d'une bienveillance personnelle. Il justifia ensuite les procédés de Rome, contre Jugurtha, & rehaussa le bienfait de la paix, qu'elle avoit accordée à la Mauritanie. Enfin il se rabattit sur l'article essentiel de sa commission. *Ma République*, ajoûta-t-il, *ne s'est déterminée à faire cesser les hostilités à votre égard, que pour vous amener à son alliance. Assés elle vous a fait entendre, que les plus puissans Rois ne l'obtiennent, que par les plus importants services. Saisissés le moment favorable, que la Fortune vous présente. Rien ne contribuëra plus à vous concilier l'amitié des Romains, que le sacrifice de Jugurtha. Sur le pied où vous êtes avec lui, aisément vous pouvés le surprendre, & nous le livrer. Ne soyés pas trop sensible, Seigneur,*

à des retours d'affection pour un Usurpateur, & vous vous affermirés pour jamais sur un thrône, que vous tenés de vos Peres. Je ne dis pas assés. La meilleure partie de la Numidie sera la récompense de la juste punition, que vous aurés procurée à un scélérat, dont les mains sont encore teintes du sang de ses freres. Prêtés votre ministére à la vengeance des Dieux, remettés Jugurtha entre mes mains, avant mon départ, & soyés sûr de la protection, & de la bienveillance éternelle des Romains.

De Rome l'an 647.
Consuls, C. ATILIUS SERRANUS, & Q. SERVILIUS CÆPIO.

La proposition surprit Bocchus, & l'effraya. *Moi, Seigneur*, s'écria-t-il, *trahir un beau-pere, un Roi voisin, un ami, un allié! Que penseroit de moi toute l'Afrique? Quel sujet à mon Peuple de se soulever? Quel empire pourois je prendre sur ces Numides, que vous me promettés de joindre à ma couronne? Ils aiment Jugurtha, ils haïssent les Romains.*

Sylla s'étoit bien attendu à trouver des répugnances dans le cœur du Roi. Il les combattit l'une aprês l'autre, & par la force de la persuasion, il vint à bout de lever ses scrupules. Enfin il tira de Bocchus une promesse expresse, qu'il livreroit le Roi Numide. Le reste de la nuit se passa à chercher des expédiens, pour faire donner Jugurtha dans un piége. Le Roi & le Romain convinrent, que le ressort le plus efficace, pour y attirer le Numide, étoit la passion qu'il avoit, d'être compris au traité de paix avec Rome. Jugurtha étoit las de la guerre, & ses pertes l'en avoient dégouté. Pour peu qu'on en fît luire l'espérance à ses yeux, il s'en laisseroit ébloüir, & viendroit lui-même prendre l'amorce, qu'on lui présenteroit. On se reposa du reste sur les circons-

De Rome l'an 647. Consuls, C. Atilius Serranus, & Q. Servilius Cæpio.

tances, & l'Ambaſſadeur ſe retira, bien content de ſa négociation.

Bocchus ne différa pas à exécuter le projet, qui s'étoit formé durant la nuit. A ſon réveil, il fit venir à ſon audience le Numidien Aſpar, ce fidéle agent de Jugurtha. Le Roi affecta de faire paroître ſur ſon viſage, je ne ſçai quel air de gayeté, qui ne lui étoit pas ordinaire. *Enfin*, dit-il à l'Envoyé de Numidie, *nous avons tourné en mieux les affaires de Jugurtha. J'ai appris de Dabar, que l'Ambaſſadeur Romain paroît diſpoſé à faire entrer le Roi votre maître dans le traité de paix, que j'ai obtenu de Rome. Annoncés-lui, que le moment de ſon bonheur approche. Conſeillés-lui de venir, ſans différer, aider de ſa préſence, la négociation commençée.*

Sur un avis ſi avantageux, Aſpar part à l'inſtant, & ſe rend au camp de Jugurtha. Son rapport y remplit tout à la fois le Roi Numide d'eſpoir, & de défiance. Rien de plus à ſouhaiter pour lui, qu'une paix ſolide; mais il craignoit les artifices de Marius. Il inſtruiſit donc Aſpar de ſes prétentions, & le fit repartir ſans retardement.

Aſpar ne fut que huit jours abſent de la Cour de Bocchus, & dês qu'il fut de retour, il annonça au Roi de Mauritanie les vûës, & les intentions de ſon maître. *Jugurtha*, dit-il à Bocchus, *ſeroit charmé de finir une guerre ennuieuſe à des conditions raiſonnables; mais peut-il compter ſur la paix, qu'on lui propoſe? Déja deux fois les Conſuls Calpurnius Beſtea, & Poſtumius Albinus ſont convenus de terminer les affaires de Numidie, & les traités de pacification avoient été dreſſés. Le Sénat Romain les a re-*

jettés. Faudra-t-il toujours négocier avec Rome à l'incertain, & voir annuller en Italie, ce qu'on aura conclu en Afrique? Jugurtha ne voit qu'un moyen de donner de la consistance à la paix, dont l'Ambassadeur de Marius se fait l'entremetteur. Ce seroit de livrer le Romain entre ses mains. Sylla est un homme de distinction dans sa République. Sa seule détention sera un motif au Sénat, pour se prêter à un traité, qu'on ne poura rompre, qu'aux dépens d'un illustre Patricien. Par-là nos conventions seront plus fermes. Non, Rome ne laissera jamais à la disposition de ses ennemis, un généreux Citoyen, qui ne resteroit dans la captivité, que pour avoir servi sa patrie.

De Rome l'an 647.
Consuls, C. ATILIUS SERRANUS, & Q. SERVILIUS CÆPIO.

Le projet que proposoit Aspar, frappa d'abord le Roi de Mauritanie. Soit qu'au premier coup d'œil, le dessein de Jugurtha lui eût fait illusion, soit qu'il affectât de l'adopter, pour imposer plus à coup sûr, au Roi Numide; Bocchus promit de tromper Sylla, & de le faire tomber entre les mains de l'armée Numidiéne. Quoiqu'il en soit des premiéres vûës du Mauritanien, il se trouva dans une étonnante situation. D'un côté, il s'étoit engagé au Romain de sacrifier Jugurtha; de l'autre, il avoit promis à Jugurtha de lui livrer le Romain. Il est vraisemblable, que la légéreté naturelle aux gents de son païs le fit flotter, entre la crainte, & l'affection. Son cœur panchoit pour Jugurtha, & ses réfléxions le ramenoient au parti de Sylla. Agité par son incertitude, il fit quitter au Roi de Numidie, le desert, où il s'étoit cantonné. Etoit-ce dans la résolution de le sauver, ou de le perdre? Bocchus ne déméloit pas encore assés dans son cœur, si ce seroit

De Rome l'an 647.

Consuls, C. ATILIUS SERRANUS, & Q. SERVILIUS CÆPIO.

le Romain, ou le Numide, qu'il seroit obligé de trahir, après des paroles également données à l'un, & à l'autre. Aussi l'Ambassadeur de Marius, & celui de Jugurtha faisoient éclater leur joye à la Cour de Bocchus. Point de différence entre les caresses, qu'Aspar, & que Sylla recevoient du Roi. Cependant nulle défiance, & nulle jalousie entre les deux négociateurs. Chacun s'assûroit sur les promesses du Prince, & regardoit mutuellement son rival, comme la duppe des procédés de Bocchus. L'intrigue ne pouvoit pas être de longue durée, il falloit enfin un dénoüement. Jugurtha approchoit à grandes journées. La nuit donc qui précéda la déclaration, qu'il falloit faire pour, ou contre Sylla, on vit Bocchus taciturne se retirer à l'écart, & se plonger dans une profonde méditation. Ensuite il fit venir ses amis, les entretint sur les affaires de la paix, sans leur déclarer le sujet des divers mouvemens qui l'agitoient. Enfin il congédia ses Courtisans, & retomba encore dans sa premiére rêverie. Le peu qu'il resta d'Officiers autour de lui, le virent marcher à grands pas, se donner des agitations de corps extraordinaires, & changer de couleur à tout moment. Cette scéne muette fut suivie de l'ordre qu'il donna, de faire entrer, sans témoins, Sylla dans son appartement. Alors seulement l'indétermination du Roi cessa, sans retour. Il n'écouta plus de conseils, que ceux du Romain, & avec lui, il prit des mesures, pour faire tomber Jugurtha dans les filets, qu'il étoit résolu de lui dresser. On convint de tout, & Sylla alla prendre quelques heures de repos.

Plut. in Sylla & in Mario, & Saluſt. ibid.

Le lendemain Bocchus apprit, que Jugurtha étoit

campé tout à portée du lieu, où résidoit la Cour. Depuis sa derniére résolution, le Roi avoit envoyé quelques troupes aux environs d'un tertre fort élevé, & qu'il étoit aisé d'appercevoir de loin. Le détachement eut ordre de se cacher au voisinage, dans des endroits couverts, & d'investir la colline, sitôt que le Roi Numide y paroîtroit. A l'égard de Bocchus, accompagné de Sylla, il se mit en chemin, comme pour aller au devant de Jugurtha, & pour lui faire honneur. Après les premiéres civilités, les deux Rois marchérent avec l'Ambassadeur Romain vers le tertre, qui selon la convention, devoit être le lieu des conférences. Jugurtha ne douta point, que le Roi son gendre ne dût lui livrer là, cet illustre Romain, qui deviendroit entre ses mains, le gage de la paix, qu'il alloit conclure. Dans cette persuasion, le Numide, tout défiant qu'il étoit, ne se chargea point de ses armes, & ne prit pour toute escorte, que quelques amis, plûtôt pour lui servir de conseil, que de défense. A peine fut-on arrivé sur le haut de la colline, que tout à coup les soldats Mauritaniens sortirent de leur embuscade. Peu frappé de ce qu'il voyoit, Jugurtha se persuada, même alors, que la troupe n'en vouloit qu'à Sylla, & se crut assûré de sa proye. Il ne fut détrompé, que quand il vit le détachement fondre sur ses amis, leur couper la tête, l'environner lui-même, & le saisir. Remis vivant entre les mains de l'Ambassadeur Romain, à peine en crut-il ses yeux? Cependant on le chargea de chaînes, & on le conduisit à Marius. Jamais bonheur fut-il égal à celui de Sylla, & jamais Ambassade se termina-t-elle, par un succès plus complet?

De Rome l'an 647.
Consuls, C. Atilius Serranus, & Q. Servilius Cæpio.

La détention du Romain fut long-tems balancée dans l'esprit d'un Roi barbare. Peu s'en fallut qu'il ne perdît cette même liberté, qui fut enfin ravie à un Roi malheureux. L'étoile de Sylla, s'il est permis de parler ainsi, le sauva de tous les périls, & combla ses espérances. Presque sans effusion de sang, il eut l'honneur de finir une guerre, que Marius n'avoit pu terminer par bien des siéges, & par un grand nombre de victoires. Simple Proquesteur, il égala, dês sa premiére campagne, la réputation de son Général. Du moins il fut regardé à Rome, comme le principal vainqueur de la Numidie. Il semble que le Ciel devoit à Marius le désagrément, de voir sa gloire partagée, entre un subalterne, & lui. Il avoit supplanté Metellus son Prédécesseur, par de sourdes pratiques, & par des calomnies publiques. La providence lui suscita un vengeur, qui d'abord l'effaça en partie, & qui dans la suite devenu son rival, le poursuivra jusqu'à la mort. Les fameux démêlés de Marius & de Sylla prirent, en ce tems-là même, leur origine, d'un sujet assés mince, qui se grossira avec le tems, & qui poussé à l'extrême, ne finira que par le renversement de la République.

Plut. in Sylla.

Qui pouroit dire, quels cris de joye, l'armée Romaine poussa à l'entrée de Jugurtha dans Cyrthe, & avec quels applaudissemens elle reçut le Proquesteur Sylla? Marius, il est vrai, avoit confié à son Ambassadeur la commission, qui venoit de l'illustrer. C'étoit sous les auspices du Proconsul, que Sylla s'étoit mis en possession du Roi Numide. Aprês tout, qui ne sçait que la jalousie s'étend sur la prospérité d'autrui, lors même qu'on l'a causée? Sou-

vent

vent un Général envie à son subalterne une trop brillante exécution, qu'il a commandée. La magnanimité, n'avoit pas élevé le cœur de Marius au-dessus de ces foiblesses, qu'on ne surmonte d'ordinaire, que par l'étude de la vertu, ou par les principes d'une éducation saine. Aussi le Proconsul marqua son dépit, au sujet de ces acclamations, que le soldat prodiguoit à son Proquesteur. Tel fut le premier trait qui frappa le cœur de Marius, contre le nouveau rival de sa gloire. Ce qui donna de l'aliment à cette passion naissante, ce fut le peu d'attention qu'eut Sylla, à ménager la foiblesse de son Général, qui commençoit à se produire. Bien loin de rejetter sur Marius tout l'honneur d'avoir enlevé Jugurtha son prisonnier, Sylla se l'appropria tout entier. Il fit graver sur la cornaline enchâssée dans l'anneau, qui lui servoit aussi de cachet, l'avanture qui venoit de l'illustrer en Mauritanie. L'ouvrier y représenta Bocchus, qui livroit [a] Jugurtha entre les

De Rome l'an 647.
Consuls, C. ATILIUS SERRANUS, & Q. SERVILIUS CÆPIO.

Plut. in Sylla & in Mario. Plini l. 37. ch. 1. Val. Max. l. 8.

[a] Les Antiquaires conservent encore aujourd'hui des médailles de Sylla, frappées au même coin. Celle que nous donnons ici représente d'une part, une Divinité, dont la tête est surmontée d'un croissant, symbole de la nuit. Cette figure paroît s'accorder avec le récit de Plutarque. L'Autheur Grec, dit de Sylla, que pendant le sommeil, il vit en songe, une Déesse, qui lui mettoit un foudre à la main. Alors son imagination le transporta au milieu des bataillons ennemis, portant par tout le carnage & la mort. Sur le revers, on voit à la gauche Jugurtha, dans la posture d'un captif, il a la tête ceinte d'un diadême, marque de la Royauté. A la droite est Bocchus, aussi avec le bandeau Royal. Il fléchit un genou en terre, & rend hommage à Sylla élevé sur un thrône, & revêtu de la toge. Le Romain reçoit une branche de laurier, que lui présente le Roi de Mauritanie, comme au vainqueur, & au pacificateur de l'Afrique. La tête de la médaille porte le nom de FAUSTUS. Celui-ci étoit fils de Sylla. Apparemment qu'il fit frapper la médaille, pour honorer la memoire de son pére. Le bâton Augural confirme le témoignage de Dion,

Voyés la premiere Planche des Médailles.

De Rome l'an 647.
Consuls, C. ATILIUS SERRANUS, & Q. SERVILIUS CÆPIO.

mains de Sylla. Dès lors le Proquesteur n'employa plus d'autre sçeau, pour les actes qu'il signa, & d'autre empreinte sur les lettres qu'il écriv t. Il s'en servit même dans le tems, qu'il s'étoit donné un pouvoir sans bornes, sous le nom de Dictateur perpétuel. Tant il avoit d'affection pour ce monument, qui lui rappelloit le souvenir du premier avantage considérable, qui l'eût distingué, & qui eût déterminé la Fortune en sa faveur!

qui nous apprend, au Livre 44. que Faustus fut aggrégé au Collége des Augurs. Le mot FEELIX est l'épithéte que Sylla s'étoit appropriée, par préférence à toutes les autres. On sçait qu'il se vantoit d'avoir la Fortune à ses gages, & qu'il borna tous ses titres d'honneur, au surnom de FEELIX, ou d'HEUREUX, comme on l'apprend de Pline, de Plutarque, & d'Appien. Le terme Latin FEELIX, est écrit avec deux EE, conformément à la régle des anciens, qui dans les Syllabes longues avoient coûtume de doubler les voyelles. On trouve des preuves de cet usage, dans les inscriptions antiques.



De Rome l'an 647.

Consuls, C. Atilius Serranus, & Q. Servilius Cæpio.

LIVRE CINQUANTE-QUATRIE'ME.

L'Arme'e Romaine, durant l'hyver, venoit de faire, par l'habileté de Sylla, une conquête plus importante encore, que celles, qui l'avoient signalée, pendant l'été, sous la conduite de Marius. Par la prise de Jugurtha, la guerre de Numidie, & la réduction de ce grand Royaume étoient finies. Aussi Rome ne témoigna jamais de joye plus universelle, qu'à la vûë de l'illustre Prisonnier, que Marius envoya d'Afrique. Les ennemis du Proconsul, c'est-à-dire le Sénat & la Noblesse, en triomphérent encore plus, que le Peuple. On les entendoit dire, que la conquête de la Numidie étoit l'ouvrage de deux Patriciens; que Metellus l'avoit commencée par ses exploits, & que Sylla l'avoit terminée par sa sagesse. A peine laissoient-ils à Marius la moindre part, dans une expédition si glorieuse. Les Tribuns du Peuple seuls sçavoient rendre justice au Général Plébéïen, dont ils célébroient le mérite dans leurs harangues. N'étoient-ils pas bien fondés à soûtenir, que le dernier affoiblissement de Jugurtha & de Bocchus, étoit dû, en partie, aux armes de Marius? Par lui, le Roi de Mauritanie, réduit au désespoir, s'étoit vû obligé à souhaiter la paix, & à trahir le Roi son beau pere, pour acheter l'alliance des Romains. A la vérité, on pouvoit dire, que si Metellus étoit resté à la tête de l'armée Romaine, en Afrique, il auroit mis fin à la guerre, avec le même succès. Après tout; c'étoit un avenir

Plut. in Sylla, & in Mario.

De Rome l'an 647.
Consuls, C. ATILIUS SERRANUS, & Q. SERVILIUS CÆPIO.

incertain, dont on devoit l'exécution présente, à la valeur de celui, qui en avoit été le Chef. Sur ces principes solides, les Tribus Romaines ne rabatirent rien de l'estime, & de l'affection, qu'elles avoient pour Marius. La Commune reçut, comme de sa main, Jugurtha chargé de chaînes. On fit soigneusement garder le Roi captif, dans une étroite prison, pour servir d'ornement au triomphe de son vainqueur, lorsqu'il seroit retourné d'Afrique.

Rome ne reçut pas avec les mêmes applaudissemens, & avec une joye égale, la nouvelle d'une victoire remportée depuis peu, dans la Gaule Transalpine, par le Consul [a] Q. Servilius Cœpion. Ce Magistrat, avant son départ pour la Province que le sort lui avoit assignée, s'étoit acquis la bienveillance du Sénat. A l'aide [b] de Lucius Licinius Crassus, l'un des plus célébres Orateurs de son tems, il avoit obtenu, qu'une Loi de C. Gracchus, au désavantage des Sénateurs fût modifiée. Nous avons dit, qu'à la requête de Gracchus, le jugement des affaires particuliéres avoit été enlevé aux Peres Conscripts, pour être attribué aux seuls Chevaliers Romains. Rome se plaignoit d'un grand nombre de

Jul. Obseq. Vales. Max. L. 6. & Cicero in Bruto.

a Quintus Servilius Cœpio, étoit fils d'un autre du même nom, que nous avons vû Consul, sous l'année de Rome 613. Cicéron, dans le Livre intitulé *Brutus*, le met au nombre des Orateurs & des grands Capitaines de son siécle. Il semble vouloir le justifier des accusations, qui dans la suite furent intentées contre lui, lorsqu'il dit que Cœpion fut plus malheureux, que coupable.

b Cicéron, dans le Traité des Orateurs illustres, parle avec admiration de la harangue, que prononça Lucius Crassus, pour appuyer la nouvelle Loy de Cœpion. Il dit que dês l'enfance ce discours lui fut mis entre les mains, & qu'il y puisa le goût de la véritable éloquence. Crassus étoit âgé de 34. ans lorsqu'il le prononça.

prévarications, de la part de ces nouveaux Arbitres de la justice. Il falloit remédier aux abus d'un Tribunal, où les Accusateurs prévaloient sur l'innocence des Accusés. Cœpion en vint à bout, & fit accepter par le Peuple une Loi, qui remit, du moins en partie, le Sénat en possession de son ancien droit. Il fut dit, qu'on tireroit du premier ordre de la République certain nombre de Juges, qui composeroient une assemblée mi-partie de Sénateurs, & de Chevaliers. Cette action auroit mérité une gloire immortelle à Cœpion, s'il ne l'eût pas flétrie au terme de sa commission, par une conduite qui le rendit suspect d'avarice, & de rapine. A son arrivée dans la Gaule Narbonnoise, le Consul trouva les Cimbres toujours maîtres du Plat-Païs, en attendant l'occasion de passer les Alpes, & de se fixer en Italie. Ces barbares avoient étendu leurs conquêtes dans la Gaule Méridionale, & s'étoient emparés de [a] Tolose, Capitale du Pais des Tectosages. Les Cimbres, qui n'avoient aucun usage des

De Rome l'an 647.
Consuls, C. ATILIUS SERRANUS; & Q. SERVILIUS CÆPIO.

[a] Toulouse, dès le temps de Cœpion, étoit une Ville considérable. Elle fut anciennement surnommée *Palladia*, soit parce que les habitans y rendoient un culte particulier à Pallas, soit parce que son territoire étoit fecond en oliviers, arbres consacrés à cette Déesse, soit enfin parce qu'elle fut ornée d'une Académie de belles lettres, sous la protection de Minerve, divinité tutelaire des beaux arts. Les Romains y érigérent un Capitole à Jupiter, sur le modéle du Capitole de Rome. Delà le nom de *Capitouls*, pour désigner les Magistrats de cette Ville, qui avoient coûtume de s'assembler dans ce Temple, lorsqu'ils avoient à délibérer sur les intérêts de la Nation. Dans les temps les plus reculés, Toulouse tenoit le premier rang, parmi les Villes des Volques Tectosages, qui occupoient le haut Languedoc, ou la partie Occidentale de cette Province, c'est-à-dire tout le païs, qui comprend aujourd'hui les Diocéses de Toulouse, de Narbonne, de Besiers, de Carcassone, & d'Aleth.

De Rome l'an 647.
Consuls, C. ATILIUS SERRANUS, & Q. SERVILIUS CÆPIO.

Diod. apud Valef.

siéges, s'étoient contentés d'envahir par trahison une Ville si importante. Elle étoit défenduë par une garnison Romaine; mais les Cimbres formérent une intelligence avec les Tolosates, les gagnérent à leur parti, & les amenérent jusqu'à faire violence aux soldats Romains. Ainsi lorsque Cœpion parut en-delà des Alpes, déja les ennemis avoient été introduits dans Tolose, & tout le païs depuis Narbonne, jusqu'aux Pyrénées, obéïssoit à ces brigands. Le premier soin du Consul fut de chasser les Cimbres de cette belle portion de la Gaule, & de reprendre Tolose avec les mêmes artifices, que les barbares avoient employés, pour s'en saisir. Une intelligence que Cœpion avoit ménagée avec les Bourgeois, remit la Ville sous la puissance des Romains. Jusques-là rien de répréhensible dans la conduite du Consul; mais il se rendit odieux, par son avidité sacrilége. Le perfide Consul entreprit de dépoüiller la Ville, que ses propres habitans venoient de lui livrer. Jamais, dit-on, de plus grand amas de richesses, que dans les Temples de Tolose, & surtout dans un fameux Sanctuaire, érigé en l'honneur [a] d'Apollon. Les Historiens

[a] Les Tectosages avoient leur Appollon, qu'ils honoroient sous le nom de Bélénus, selon le témoignage d'Ausone, & de quelques anciennes inscriptions. Celle-ci tiendra lieu de toutes les autres. Elle est conçuë en ces termes. APOLLINI BELENO C. AQUILEPENSIS FELIX. Les peuples de la Gaule, aussi-bien que les Grecs, & les Romains, le révéroient, comme l'inventeur, & le Dieu de la médecine. Son culte avoit passé dans la Germanie, au rapport de Tertullien. Il ne fut pas même inconnu en Italie. Nous apprenons d'Herodien & de Jule Capitolin, qu'Apollon, surnommé Bélénus, étoit la divinité protectrice des habitants d'Aquilée, Ville de la Gaule Cisalpine. A dire le vrai, il est difficile de reconnoître dans les divinités Gauloises,

de l'antiquité nous ont laiſſé, par tradition, un conte, plûtôt qu'un récit véritable, ſur la cauſe de cette abondante récolte d'or & d'argent, que Cœpion fit ſur les Divinités, que les Toloſates adoroient.

De Rome l'an 647.
Conſuls,
C. ATILIUS SERRANUS, & Q. SERVILIUS CÆPIO.

Un Autheur ancien nous a tranſmis, qu'un eſſain de Tectoſages, dont Toloſe étoit la Capitale, parti des bords de la Garonne, avec d'autres bandes de la Nation Gauloiſe [a], arriva juſques dans la Gréce, & que ſous la conduite du ſecond Brennus, il y pilla le fameux Temple de Delphes. Toute l'antiquité convient de ce premier récit. Le même Hiſtorien dit, qu'après avoir pillé le Temple d'Apollon à Delphes, les Tectoſages ſe partagérent, qu'une partie reſta au Levant, qu'elle pénétra juſqu'au cœur de l'Aſie, & qu'elle y compoſa, avec

Juſtinus L. 32. c. 3.
Polyb. Strabo. Pauſanias.

celles de la Gréce & de Rome. Lucien avoit remarqué cette différence, dans ſon Dialogue de JUPITER LE TRAGIQUE, lorſqu'il donne à Mercure le ſoin de convoquer tous les Dieux. Celui-ci déclare, qu'il ne peut remplir ſa commiſſion, dans toute ſon étenduë. *Il n'eſt pas poſſible,* dit-il, *que je me faſſe entendre à un peuple de divinités Celtiques, qui parlent une langue étrangére, que j'ignore.* Lucien ne ſe fût pas exprimé de la ſorte, s'il eût cru, que les Gaulois avoient emprunté leur religion, & leurs Dieux, des Grecs & des Romains. Cependant on ne peut diſconvenir, que les ſuperſtitions de l'ancienne Rome s'introduiſirent, & s'accréditérent inſenſiblement dans la Gaule. Céſar même aſſûre, que Jupiter, Apollon, Mercure, Mars, Minerve &c. partageoient les hommages des Celtes, avec les Dieux originaires du païs. Ou ſi l'on veut, ces peuples, ſans changer l'objet de leur culte, changérent le nom de leurs anciennes divinités, pour les mettre de pair avec les Dieux de la Gréce. Mais ſi l'on conſidére la religion des Gaulois, dans ſa ſource & dans ſes principes, on doit avoüer qu'elle n'eut rien de commun avec celle des Romains. Strabon tient le même langage, au livre quatriême.

a Cette irruption des Gaulois dans la Gréce, ſous la conduite de Brennus, concourt avec l'année de Rome 475. 278. ans avant Jeſus-Chriſt comme nous l'avons remarqué dans les volumes précédents.

De Rome l'an 647.
Consuls, C. ATILIUS SERRANUS, & Q. SERVILIUS CÆPIO.

d'autres Gaulois, la Nation des Galates, ou des Gallo-Grecs. Nous adoptons encore ce second article de la narration. Il nous paroît incontestable. Ce que l'Autheur ajoûte ne semble pas conforme à la vraisemblance. Selon lui, une autre partie de ces Tectosages, qui s'étoit enrichie au pillage du Sanctuaire d'Apollon, retournée dans son ancienne patrie, repeupla Tolose, & y déposa ces immenses trésors, qu'elle avoit recüeillis en Gréce. Tout-à-coup une peste survint, & punit ces sacriléges profanateurs. *a* Les Devins consultés répondirent, que la contagion ne cesseroit sur les bords de la Garonne, que quand on auroit jetté dans *b* un Lac voisin les dépouilles

a Les Augurs & les Aruspices étoient en singuliére venération, chez les Gaulois. Ces peuples se faisoient une Loi, de ne rien entreprendre d'important, sans avoir consulté les entrailles des victimes, le vol & le ramage des oiseaux, selon la remarque de Strabon, & de Justin. Les Gascons entre autres, si l'on en croit l'Historien Lampride, furent les plus addonnés à ces divers genres de divinations. Ils se persuadoient qu'à la faveur de ces pratiques superstitieuses, les secrets de l'avenir se dévoiloient à leurs yeux.

b Les anciens Gaulois, par un principe de religion, consacroient aux Dieux l'or, & l'argent. Dans le commerce de la vie civile, ils n'admettoient d'autre monnoye, que celle de cuivre, & de bronze. Du moins Athénée nous apprend, que les Scordisques, peuples originaires de la Gaule transalpine, avoient conservé religieusement cet usage, dans les païs voisins des rives du Danube, où ils fixérent leur demeure, après l'expédition de Delphes. Conformément à cette pratique, les Tectosages avoient coutume de jetter leur or, & leur argent, dans des lacs, qu'ils estimoient être autant d'azyles inviolables, contre les entreprises de la cupidité. Les Gaulois en effet divinisoient les Fleuves, les étangs, les marais & les fontaines, ou plûtôt, selon le récit de Strabon, & d'Ausone, les riviéres, & les lacs passoient parmi les Prêtres de la nation, comme des Temples respectables, dont ils attribuoient la surintendance à quelque divinité. Gregoire de Tours nous apprend, qu'au pié d'une montagne du Gévaudan, étoit un grand lac consacré à la Lune, & appellé pour cette raison *Helanus*. Tous les ans, dit-il, les Gens de la campagne se rendent sur

dépoüilles enlevées au Dieu, qui préside à la vie, & à la santé des hommes. On obéït aux ordres des Auspices. Le fléau cessa. Il paroît que dans la suite les Tolosates repêchérent peu à peu, & à différens tems, une partie des lingots & des barres d'or & d'argent, pour les employer à la décoration des divers Temples de leur Ville, & surtout pour orner une magnifique Basilique, consacrée à Apollon. Ce dernier récit n'a nulle apparence de vérité. Quand bien même on conviendroit qu'une poignée de Tectosages, chargés [a] de cent dix mille livres

De Rome l'an 647.

Consuls, C. ATILIUS SERRANUS, & Q. SERVILIUS CÆPIO.

ses bords. Ils se font un mérite d'y jetter différentes choses comestibles, & utiles à leurs besoins, des habits de drap, & de lin, des toisons, des fromages, des pains, de la cire, &c. selon les facultés de chacun. C'étoit un tribut d'hommage, ou une offrande qu'ils apportoient au Dieu tutelaire du Lac. Un Sacrifice d'animaux terminoit cette cérémonie de religion.

C'est ainsi que les Germains, Nation originaire de la Gaule, & comprise sous le nom général de Celtes, n'avoient d'autre Temple, pour leur Déesse *Herta*, qu'un Lac entouré d'un bois sacré, où ils plaçoient l'Idole qui faisoit l'objet de leur culte. Cette remarque est de Tacite, dans son Livre, *sur les mœurs des Peuples de la Germanie*. Enfin Gregoire de Tours, au Livre 2. de son Histoire, dit des premiers François, qu'ils mettoient au nombre de leurs Divinités, les eaux, les forêts, & diverses sortes d'animaux, dont ils représentoient la figure en relief.

De ces divers témoignages, quelques Autheurs modernes ont conclu, que le Lac de Toulouse étoit le sanctuaire même d'Apollon *Belenus*, que les Tectosages, avoient enrichi de leurs dons. Mais Possidonius, dont Strabon adopte le récit, comme le plus vrai-semblable, distingue expressément l'un de l'autre, lorsqu'il dit, que les Tolosates avoient déposé leurs thrésors, partie dans des Lacs consacrés par la religion, partie dans les Temples de leurs divinités. Au reste on ne trouve plus aucun vestige du fameux lac de Toulouse. La plûpart conjecturent, qu'il fut desséché, ou par les Romains, ou par les Gots, qui établirent leur domination dans le Languedoc.

[a] Cette quantité d'or & d'argent paroîtra sans doute excessive, si l'on fixe la valeur de la livre d'or à cinq cens francs, & celle d'argent à cinquante. C'est la moindre proportion, qu'on

De Rome l'an 647. Consuls, C. Atilius Serranus, & Q. Servilius Cæpio.

d'or, & du poids de cinq millions de livres d'argent, ont pu traverser tant de païs, sans être dépoüillés de leurs rapines, pourroit-on se persuader qu'ils ayent trouvé des sommes aussi considérables, que cet Historien l'assûre, dans le Thrésor de [a] Delphes? Personne n'ignore, que peu de tems avant les Gaulois, les Phocéens s'étoient saisis de tous les présens, que la superstition des Peuples avoit suspendus, à Delphes, au Temple d'Apollon. [b]

puisse supposer présentement entre ces deux métaux. Par conséquent les cent dix mille livres d'or montoient à cinquante-cinq millions & le poids de cinq millions de livres en argent, auroit rapporté la somme de deux cents cinquante millions monnoye de France. Strabon réduit le thrésor de Toulouse, à la valeur de quinze mille talents, qui sur le pié de mille écus, par chaque talent, valent au juste quarante-cinq millions.

a Voyés ce que nous avons dit, dans le quatriéme volume, pages 327. & 328. note *a*, sur l'entreprise des Phocéens, contre le Temple de Delphes, & sur l'époque de cet événement.

b Strabon avoit fait les mêmes réflexions, au sujet de l'or de Toulouse. D'ailleurs, ajoute cet écrivain, les troupes Gauloises commandées par Brennus, avoient été taillées en piéces, à la vûë de Delphes. Ceux que le fer des Phocéens épargna, n'échappérent pas à la vengeance du Ciel. La plûpart errants & fugitifs en diverses contrées, firent une fin déplorable. Si l'on en croit même Pausanias, Polybe, & Justin, les Dieux & les hommes semblérent être d'intelligence, pour exterminer les misérables restes d'une armée de plus de soixante-cinq mille hommes. Poursuivis sans relâche, & devenus exécrables aux peuples de la Gréce & de l'Asie, tous ou furent massacrés impitoyablement, ou terminérent leur vie, par divers genres de mort. Ainsi pas un seul ne survêcut à sa défaite, pour en porter la nouvelle à ses compatriotes. Il faut avoüer cependant, que Justin paroît être en contradiction avec lui même. Au Livre 32. il suppose comme un fait certain, que plusieurs d'entre les Gaulois, après leur déroute, retournérent dans leur patrie, chargés des plus riches dépoüilles de l'Orient, le fruit de leurs brigandages, & de leurs sacriléges. Dans cette supposition, il n'auroit pas dû dire au Livre 24. que tous les soldats de Brennus, sans en excepter un seul, périrent d'une maniére tragique, dans les différents climats, où ils s'étoient dispersés. Quoiqu'il en soit, Strabon aime mieux

De Rome l'an 647.

Consuls, C. ATILIUS SERRANUS, & Q. SERVILIUS CÆPIO.

Quoiqu'il en soit, & de la somme que les Romains trouvérent à Tolose, & du lieu d'où elle avoit été transportée, il est certain qu'elle étoit considérable. L'Ecrivain de l'antiquité, qui l'a le plus diminuée, l'a fait monter à cent mille livres pesant d'or, & à cent dix mille livres pesant d'argent. La piété des Gaulois ne pouvoit-elle pas avoir fourni, de toutes leurs Provinces, ces grandes richesses à l'Apollon de Tolose, où l'on accouroit de tout l'Occident? Après la réduction de cette Ville superbe, Cœpion se trouva à même d'une si abondante moisson. Il abandonna Tolose, & les Temples des Dieux au pillage de ses soldats. Le Général & ses troupes s'enrichirent par ce sacrilége; mais la République n'en profita que médiocrement. La légére portion que le Consul sépara pour le Fisc Romain, il la fit partir pour Marseille, avec une escorte de ces mêmes Légionnaires, qui avoient eu le plus de part au brigandage. Cœpion leur fit dresser des embûches sur la route, & s'appropria, par un nouveau crime, la dépoüille de ces brigands. Cependant le Peuple crédule attribua au couroux des Dieux l'effet de la cupidité du Général. Dès lors, il devint ordinaire de dire, lorsqu'on voyoit un hom-

croire, avec Possidonius, que le thrésor de Toulouse provenoit des mines d'or, qui abondoient autrefois dans le païs des Tectosages. Selon cet ancien Géographe, la prodigieuse quantité d'or qui se tiroit des entrailles de la terre étoit répartie dans les Temples, & dans les lacs, que la superstition des peuples avoit consacrés. Les Romains, au rapport du même Autheur, de Justin, & d'Aule Gelle, étant devenus maîtres de la contrée, mirent ces marais à l'enchére. Les lingots d'or, & les masses énormes d'argent, qui se trouvérent ensevelis sous les eaux, furent pour les conquérants, une source intarissable de richesses.

De Rome l'an 647.
Consuls, C. ATILIUS SERRANUS, & Q. SERVILIUS CÆPIO.

me réduit à l'extréme misére, *qu'il avoit dérobé l'or de Tolose*. Ce fut un Proverbe, qui eut cours dans la Gaule entiére, & jusques dans la Capitale du monde. Nous verrons en son tems Cœpion lui-même sévérement puni, de son avarice, de sa perfidie, & de sa barbare cruauté. La prise de Tolose fut l'unique exploit, dans la Gaule, que Cœpion tourna au profit de la République, durant son année de Consulat. Cependant comme il avoit encore eu plus de succès dans son département, que ses Prédécesseurs, Rome lui laissa gouverner la Province Narbonnoise, avec le titre de Proconsul. A tout prendre, peu d'années avoient été plus avantageuses à la République. Outre la prise de Jugurtha, & la réduction de Tolose, deux grands hommes avoient pris naissance, l'un à Rome, l'autre dans le territoire [a] d'Arpinum. Le premier, fut le grand Pompée, le second, le fameux Cicéron. Ces deux hommes illustres fourniront, dans la suite, une ample matiére à l'histoire que nous écrivons.

Aul. Gell. L. 15. Cicero in Bruto, & in Epist. ad Att. Velleius L. 2. Plutar. in Cicer.

Le Consulat cependant fut remis en de nouvelles mains. Les Tribus assemblées le déférérent, sans contestation, [b] à P. Rutilius Rufus, Noble Romain

a Arpinum Ville du territoire des Volsques, porte encore aujourd'hui le nom d'*Arpino* dans la terre de Labour. Voyés le cinquiéme volume, page 339. note *a*.

b Publius Rutilius Rufus, tint un rang distingué parmi les Orateurs de son siécle. Ses discours étoient véhémens, & se ressentoient de l'austerité Stoicienne, dont il faisoit profession. Il en composa plusieurs qui eurent cours après sa mort, & qui méritérent l'approbation du public. Formé dans la science des Loix, par les leçons de Marcus Manilius, & de Publius Scævola célébres Jurisconsultes, il mit au jour d'excellents Traités, sur le droit

De Rome l'an 648.

Consuls, P. RUTILIUS RUFUS, & CN. MALLIUS MAXIMUS.

d'une suffisance reconnuë, & dont les mœurs étoient sans reproche. Il y eut plus de difficultés à surmonter, au sujet du Collégue qu'on joindroit à Rutilius.

Romain. Parmi ses Harangues, on estimoit sur tout, celle qu'il récita contre la somptuosité des édifices, & le plaidoyé, qu'il prononça devant le peuple, pour la justification d'un Publius Cærutius. Suétone fait mention de la premiére, dans la vie d'Auguste, & Dioméde a conservé quelques fragments de la seconde. Il se perfectionna dans l'étude de la Philosophie morale, à l'école du célébre Panætius, son maître & son ami tout à la fois. Les écrivains de Rome lui attribuënt différentes œuvres historiques, entre-autres, un Journal de la guerre de Numance, les Memoires de sa vie écrits en Latin, une Histoire Romaine en Grec, dont parlent Athénée au Livre 4. Isidore au L. 20. de ses *origines*, Velléïus au Livre 2. Aule-Gelle au Livre 1. & Plutarque dans la vie de Pompée. Appien avoit lû les Ouvrages de Rutilius; puisque de son aveu, il en recüeillit grand nombre de faits importants, qui trouvérent place dans son Histoire des guerres de Rome, contre l'Espagne.

Cicéron nous a représenté ce grand homme, comme le modéle d'un parfait Citoyen. Il joignoit, dit-il, à une sagesse consommée, l'innocence des mœurs, & la plus exacte probité, dans le commerce de la vie civile. Des qualités si rares, qui lui attiroient la vénération de tous les gens d'honneur, ne le garantirent point, contre les traits de l'envie & de la malignité. Sa conduite réguliére, & sans reproche, étoit une condamnation ouverte de la licence, qui regnoit pour lors à Rome. Tant de vertus, au milieu de la corruption générale de son siécle, le rendirent redoutable à la multitude. Elle craignoit la sévérité d'un Magistrat, que nul intérêt, ni aucune considération humaine, n'étoient capables de fléchir, au préjudice des Loix & de l'équité. Aussi Rutilius s'étoit-il déja présenté deux fois pour le Consulat, & deux fois le peuple lui avoit refusé ses suffrages. Un affront si criant, fait au plus respectable Citoyen de Rome, causa la mort à son frere, selon le témoignage de Cicéron, au quatriême Livre des Tusculanes. Il étoit indisposé, lorsqu'il apprit l'injustice des Centuries, à l'égard du Prétendant. A cette nouvelle, il demeura immobile, la douleur le saisit, & le frappa d'une maniére si vive, qu'il expira sur le champ. Valére Maxime dit de Rutilius, que Rome lui fut en partie redevable, des Academies militaires, où la jeunesse Romaine s'exerçoit dans l'art de manier l'épée avec addresse, d'attaquer, & de se défendre. Ces exercices se faisoient, comme aujourd'hui, sous la direction d'un maître en fait d'armes.

De Rome l'an 648.
Consuls, P. Rutilius Rufus, & Cn. Mallius Maximus.

Cicero Orat. pro Mur & pro Planco.

Plut. in Mario.

Deux prétendans se présentoient pour la place, qui restoit à donner. L'un étoit un Q. Catulus, dont la conduite avoit toûjours paru sage; l'autre Cn. Mallius, homme sans naissance, sans esprit, & sans capacité pour les affaires. Tous les suffrages néanmoins tournérent en faveur de ce méprisable Citoyen. Mallius fut proclamé Consul. Il arriva même, que le sort lui fit tomber en partage la commission, d'aller faire la guerre aux Cimbres, dans la Gaule Transalpine, avec une nouvelle armée, tandis que son Collegue languiroit en Italie dans l'inaction. Telle fut l'imprudence de la République dans son choix, & la bizarerie du sort, dans le partage qu'il fit des départements Consulaires. Pour Marius, il resta Proconsul en Numidie, uniquement occupé à régler le sort du Royaume, qu'il venoit de conquérir. Malgré les soupçons & les sujets de jalousie, que Sylla lui avoit causés, il le retint toûjours auprès de sa personne, en qualité de Proquesteur. Quelque gloire que ce subalterne se fût acquise, elle n'alloit pas encore jusqu'à faire ombre à son Général. Au fond Marius l'estimoit; mais plus pour les intérêts de sa propre gloire, que par affection pour Sylla, il le choisit encore pour un de ses Lieutenans Généraux, dans les armées que la République lui confia. Une bonne intelligence apparente couvrit long-tems les ressentimens de Marius, & Sylla ne se dégoûta que fort tard, d'apprendre la guerre sous un si grand Maître. Il ne s'en sépara que quand il se crut en état de pouvoir vaincre sans lui. Ensemble donc Marius, & Sylla réglérent la destinée des Provinces de Numidie. Cependant il est croyable,

que Rome leur envoya dix Commiſſaires, pour les aider de leurs conſeils, dans la diſtribution d'un grand païs nouvellement aſſujetti. C'étoit une pratique établie; Rome ſans doute ne s'en départit point. Quoiqu'il en ſoit, voici à peu près l'arrangement, que prit Marius, pour le partage de ſa conquête. On tint parole à Bocchus, & pour prix d'avoir livré Jugurtha, Rome accorda au Gendre la portion des Etats de ſon Beau-pere, la plus voiſine de ſes frontiéres. Ce vaſte terrain s'appelloit Maſſéſilie, & dês lors il prit le nom *de nouvelle Mauritanie.* A l'égard de la Numidie proprement dite, les Commiſſaires en firent trois lots. L'un fut attribué à un Hiempſal, l'autre à un Mandreſtal, qui ſans doute ſe trouvérent les plus proches héritiers de Maſſiniſſa. Enfin la République ſe retint le dernier lot, & ſe réſerva la partie la plus proche de la Province, qu'elle avoit dês lors en Afrique, & la ſoûmit au même Préteur, qu'elle y envoyoit tous les ans.

De Rome l'an 648.
Conſuls, P. RUTILIUS RUFUS, & CN. MALLIUS MAXIMUS.

App. in bello civili, & Plut. in Mario.

Délivré des ſoins que lui donnoit l'Afrique, le Sénat Romain preſſa le départ du Conſul Mallius, pour la Gaule Tranſalpine. Le Proconſul Cœpion, avec ſon armée victorieuſe, n'y ſuffiſoit pas ſeul, pour arrêter cette inondation de Gaulois, qui de toutes parts venoient ſe joindre aux Cimbres, dans le deſſein de paſſer les Alpes avec eux, d'envahir l'Italie, & d'anéantir la puiſſance odieuſe des Romains. Le pillage du fameux Temple d'Apollon à Toloſe avoit irrité les Gaulois Méridionaux. Ils ne reſpirérent plus que la vengeance, ſous la protection des Dieux vengeurs. Depuis les bords

De Rome l'an 648.
Consuls, P. RUTILIUS RUFUS, & CN. MALLIUS MAXIMUS.
Orosius L. 5. c. 15

du Rhin, & le païs des Bavarois, tout s'ébranla. Les [a] Ambrons, les [b] Tigurins, les [c] Tugénes, les [d] Urbigénes, enfin presque tous les Peuples, qui composent aujourd'hui la Suisse, vinrent joindre leur fureur, & leurs troupes à celles des Peuples du Nord, déja répanduës dans la Gaule Narbonnoise. Ainsi l'armée Consulaire de Mallius seroit arrivée bien à propos, si son Chef eût eu la tête, la valeur, & l'expérience nécessaires, pour tenir contre un si grand nombre d'ennemis rassemblés. Le nouveau Consul commença par se broüiller avec Cœpion, dês que les deux Généraux eurent réüni leurs troupes.

A en juger par le caractére de Cœpion, on a lieu de croire, qu'il ne rendit pas à Mallius tous les honneurs qu'il lui devoit, comme à son Supérieur. La naissance, l'esprit, & la science militaire avoient mis trop de disproportion entre les deux Généraux, pour que le Proconsul pût céder sans peine au Consul. D'une autre part, Mallius étoit d'autant plus sensible au moindre mépris, qu'il se sentoit plus méprisable. Ainsi les contestations s'échauffé-rent, & la division alla si loin, que les Officiers des deux armées n'y trouvérent plus d'autre reméde, que de se séparer. Détestable résolution, qui va-

a Les Ambrons occupoient anciennement une partie du canton de Fribourg, & celui de Lucerne.

b Les cantons de Zurich, d'Appenzéel, de Schaffouse, de Rhintal, &c. étoient habités par les Tigurins.

c Le païs des Tugénes comprenoit, les cantons de Zug, de Glaris, de Schvvitz, & d'Uri.

d La principauté de Neuf-Châtel, la plus grande partie du canton de Fribourg, & du païs Roman appartenoient aux Urbigénes.

bien-

bien-tôt causer à Rome la plus terrible défaite, & le plus grand danger qu'elle eût éprouvé, depuis la fondation de Rome! Quoi de plus à souhaiter pour cette multitude innombrable de Cimbres, & de Gaulois, que de voir les forces Romaines divisées? Les Généraux de ces barbares sçurent profiter de leur avantage.

De Rome l'an 648.

Consuls, P. RUTILIUS RUFUS, & CN. MALLIUS MAXIMUS.

Si-tôt que les armées Consulaire & Proconsulaire eurent mis le Rhône entre elles, les Cimbres & les Gaulois en triomphérent de joye. *Quel effet surprenant*, se disoient-ils entre eux, *de la vengeance du Ciel, contre de sacriléges profanateurs! Apollon les aveugle, & les fait courir à leur perte. Frappons ces victimes dévoüées au couroux des Dieux! Pour nous, consacrons à l'honneur des Immortels, toutes les dépoüilles que nous remporterons sur l'ennemi. Par-là nous nous rendrons propice le Ciel, dont les Romains se sont attiré le couroux.* Le parti fut agréé, & par un vœu exprês, les Gaulois & leurs Alliés s'engagérent, à ne se réserver nulle portion du butin, qu'ils alloient faire sur les vaincus.

Il paroît que les Cimbres & que les Gaulois agirent d'abord séparément, ceux ci du côté du Rhône le plus voisin de la Provence d'aujourd'hui, ceux-là dans la Gaule Narbonnoise. La premiére tentative des Gaulois fut contre un détachement de l'armée du Consul, conduit par un Lieutenant Général d'une grande distinction. C'étoit Marcus Aurelius Scaurus, qui trois ans auparavant avoit obtenu le Consulat, & fait la guerre aux Cimbres. La troupe que conduisoit Scaurus fut battuë par les Gaulois. Leur Commandant lui-même tomba

Tit. Livius in Ep. l. Velleius L. 2. Diod. Sic. Oros. L. 16. Salust. in Jug.

De Rome l'an 648. Consuls, P. RUTILIUS RUFUS, & CN. MALLIUS MAXIMUS.

entre les mains des ennemis, & fut fait prisonnier de guerre. Cet échec jetta la terreur dans le camp de Mallius, qui tout ennemi qu'il étoit de Cœpion, jugea à propos de l'appeller à son secours. Le premier mouvement du Proconsul lui fut suggéré par la passion. *Nous avons chacun nos départemens*, répondit-il fiérement aux Députés. *Que le Consul démêle ses affaires dans sa Province* ! Une seconde réflexion sur l'intérêt public rendit Cœpion plus traitable. Il craignit d'ailleurs que Mallius n'eût sa revanche, & que vainqueur des Gaulois sans lui, il ne remportât toute la gloire de la campagne. Il passa donc le Rhône, pour se rapprocher de l'armée Consulaire; mais il affecta de n'avoir nulle correspondance avec le Consul. Point de conférences mutuelles, point de conseils communs, point de mesures prises à l'amiable. Les deux armées Romaines s'observérent avec la même précaution, que si elles se fussent regardées en ennemies. Cœpion eut l'industrie d'établir son camp dans l'endroit, par où les Cimbres devoient passer, pour venir tomber sur les Romains. Il espéra que par l'avantage du poste qu'il occupoit, il pourroit soûtenir seul l'effort des barbares, & enlever à Mallius l'occasion, de partager l'honneur de la victoire.

Les Cimbres crurent les deux Généraux réünis de cœur, & d'inclination, depuis qu'ils s'étoient rapprochés. Moins audacieux, que durant la séparation des deux armées Romaines, ils prirent le parti d'envoyer des Députés au Consul, pour ébaucher avec lui une paix, qu'ils obtiendroient peut-être à de meilleures conditions, que de l'intraitable

Proconſul. Il fallut par néceſſité, que les Envoyés des Cimbres paſſaſſent à travers l'armée de Cœpion. Le Proconſul ſe les fit amener dans ſa tente, & les interrogea ſur la commiſſion dont ils étoient chargés. Quel dépit pour lui, lorſqu'il apprit, qu'ils avoient ordre de ne traiter qu'avec le ſeul Mallius ! Sa jalouſie, & ſa rage ſe réveillérent enſemble. Il traita indignement les Ambaſſadeurs, & peu s'en fallut qu'il ne les fît maſſacrer en ſa préſence. L'emportement du Général indigna les Légionnaires. Ils ſe perſuadérent qu'ils auroient tout à craindre, ſous la conduite d'un homme ſi violent, & ſi peu maître de ſes reſſentimens. Ainſi, bon gré malgré, ils le contraignirent à ſe tranſporter dans le camp du Conſul, à s'aboucher avec lui, & à ne dédaigner pas d'aſſiſter aux propoſitions de paix, que les Cimbres envoyoient faire à la République.

De Rome l'an 648. Conſuls, P. RUTILIUS RUFUS, & CN. MALLIUS MAXIMUS.

Plut. in Lucullo. & in Mario. Eutrop. L. 5. Juſtin & Tacit.

Le Proconſul ſe rendit à contre-cœur dans la tente de Mallius; mais pour y donner une ſcéne la plus indigne qui fût jamais. Il prit dans le Conſeil tout le contrepied de ſon Supérieur. Il combattit ſes ſentimens avec une opiniâtreté, qui fut pouſſée juſqu'à l'impoliteſſe. Il parla avec hauteur, & mêla les injures aux inſultes. Delà les haines qui redoublérent entre les deux Chefs. Les plus ſages Officiers augurérent dês lors aux Romains un ſort ſemblable à celui, que les diviſions de deux Conſuls avoient cauſé devant Cannes. En effet les ennemis inſtruits par leurs Envoyés, de la méſintelligence des Généraux Romains, ſaiſirent l'occaſion de livrer bataille. Les Gaulois, de leur côté, attaquérent le

Diod. Sic. L. 36. Eclog. 1.

De Rome l'an 648.
Consuls, P. Rutilius Rufus, & Cn. Mallius Maximus.

camp de Mallius, & les Cimbres, forcérent celui de Cœpion. Quelle effroyable boucherie! Quatre-vingt mille hommes, tant Légionnaires, qu'Alliés, avec les deux fils du Consul périrent dans une si funeste journée, sans compter quarante mille valets, ou vivandiers. Jamais défaite ne fut plus entiére. A peine échappa t-il dix hommes à la suite des deux Chefs, pour porter à Rome la nouvelle d'une action si funeste. De ce nombre fut le fameux Sertorius, qui tout jeune encore, faisoit sa premiére campagne sous Cœpion, dans la cavalerie Romaine. Avantageusement monté, il se jetta dans le Rhône, & sans quitter son bouclier & sa cuirasse, il traversa le Fleuve à la nage. Premiére preuve de cette intrépidité, qui ne l'abandonnera, pas même dans sa vieillesse, au milieu des plus grands périls. Pour les vainqueurs, ils sacrifiérent, par esprit de religion, toutes les dépoüilles remportées sur l'ennemi. Fidéles à leur vœu, ils mirent en piéces les habits des morts, aussi bien qu les meubles, & les tentes enlevées dans les deux camps. Ils jettérent dans le Rhône l'or & l'argent, qu'ils y avoient trouvé, & noyérent les chevaux pris dans le combat. Sans vendre à l'enchére les prisonniers de guerre, ils les pendirent à des arbres. Ces barbares ne firent quartier à personne. Ainsi, cruels par piété, ils vengérent, sans avarice, l'Apollon, dont on avoit pillé le Sanctuaire, par une sacrilége cupidité.

Valer. Antias apud Liv.

Plut. in Sertorio.

Le récit du désastre arrivé dans la Gaule Transalpine, remplit Rome tout à la fois de frayeur, & de désolation. Annibal prêt à descendre des Alpes n'inspira jamais tant d'effroi. Le nouveau dé-

luge de Cimbres & de Gaulois menaçoit l'Italie, & par leur nombre ils étoient en état de l'engloutir toute entiére. Leur derniére victoire sembloit leur assûrer la conquête de la Capitale du monde. Rome venoit de perdre deux armées Consulaires, qui faisoient sa principale ressource, & se trouvoit dépourvûë dans le plus pressant besoin. D'une autre part, on vint annoncer, que dans l'Espagne Ultérieure, une armée Prétorienne avoit été taillée en piéces, par les Lusitaniens. De si tristes nouvelles arrivérent en même tems, c'est-à dire, la veille des Nones du mois d'Octobre. Le Sénat s'assembla, & prescrivit qu'à perpétuité un jour si funeste seroit mis au nombre *des jours malheureux, comme celui où la bataille de l'Allia s'étoit donnée.* Par-là, Rome fit un nouvel aveu, que les Gaulois lui causoient toujours ses principalles infortunes. Dans une consternation si généralle, toutes les boutiques de la Ville furent fermées, & tous les Citoyens quittérent la toge, pour prendre l'habit militaire. Il fallut remédier au mal présent. On commença par déposer Cœpion du Généralat, & par le juger incapable de commander les armées Romaines. Le procédé étoit nouveau, & si l'on en croyoit certains Auteurs, depuis Tarquin le Superbe, quelques coupables qu'eussent été les Généraux Romains, nul d'entre eux n'avoit reçu un si cruel affront. Quoiqu'il en soit, l'Arrêt que prononça le Peuple contre le malheureux Proconsul ne passa pas sans contradiction. Le Tribun C. Junius Norbanus en fit le rapport aux Comices assemblés. Il y trouva des opposans. Le Sénat & la Noblesse se récriérent, con-

De Rome l'an 648.

Consuls, P. RUTILIUS RUFUS, & CN. MALLIUS MAXIMUS.

Jul. Obseq.

Cicer. 2. de Orat. & in Bruto.

De Rome l'an 648. Consuls, P. RUTILIUS RUFUS & CN. MALLIUS MAXIMUS.

tre la nouveauté d'une démarche jusqu'alors inusitée. *C'étoit une tache*, disoient-ils, *qui s'étendoit sur tout le corps Patricien.* Norbanus ne put faire cesser les cris & le tumulte, qu'en excitant une sédition. A la persuasion de son Tribun, le Peuple prit des pierres, en blessa à la tête M. Æmilius Scaurus Président du Sénat, & chassa de l'Assemblée les Tribuns L. Cotta, & T. Didius, qui protestoient contre la Loi, que proposoit leur Collégue. [a] Ainsi le sacrilége

Idem pro Balbo.

[a] Les anciens Autheurs ne conviennent point entre eux, sur le genre de punition, que l'assemblée du peuple décerna contre Servilius Cœpio. Strabon avance, comme un fait certain, que le coupable condamné à l'exil se refugia dans une terre étrangére, chargé d'opprobres, & de malédictions, qu'il traîna sa vie dans la misére, & qu'il mourut malheureusement, sans avoir eu la consolation de revoir ses proches, & sa patrie. Au rapport de l'Historien Timagéne, cité par Strabon lui-même, les deux filles de Cœpion, héritiéres de son nom & de ses biens furent deshonorées après sa mort, & terminérent leurs jours dans l'infamie. Selon une autre version, que Sigonius a suivie, cet infortuné Général, ne laissa pour toute postérité, que deux fils, qui consumérent leur patrimoine dans des débauches honteuses, & périrent enfin misérablement. Le récit de Valere Maxime nonseulement n'est point conforme à celui de Strabon; mais encore cet Autheur ne s'accorde point avec lui-même. Cœpion, dit-il, au chapitre neuviême du sixiême Livre, élevé successivement aux plus considérables dignités de la République, après avoir été honoré du triomphe, du suprême Pontificat, & du titre de Protecteur du Sénat, devint un exemple mémorable de l'inconstance de la fortune. Cet homme arrivé au comble de la grandeur, par le plus affreux revers, finit sa vie dans les prisons publiques. Son corps mis en piéces par la main d'un bourreau, & suspendu aux fourches patibulaires, fut pour tout le peuple Romain, un spectacle d'horreur. Il est difficile de concilier cette narration de Valére Maxime, avec celle qu'il fait au chapitre 7. du Liv. quatriême. Selon lui Cœpion accusé d'avoir été l'unique cause de l'entiére défaite des Romains, par les Cimbres, & les Teutons, fut confiné dans une étroite prison. Il éprouva dans sa disgrace la fidélité de Caïus Antistius Rheginus. Cet ami généreux sçût tromper la vigilance des gardes, & par ses bons offices, il procura au prisonnier, les moyens de se sauver.

Cœpion fut déposé, & si l'on en croit quelques Autheurs, ses biens furent confisqués. Flétri, dégradé, & réduit à la misére; cet avare Proconsul se condamna lui-même [a] à l'exil. Quelques uns croient qu'il en fut rappellé, pour périr en prison, d'où son corps fut traîné [b] sur les Gémonies. Juste punition que Rome devoit à celui, qui avoit sacrifié les intérêts de la patrie à son avarice, & à son ambition!

De Rome l'an 648.
Consuls, P. RUTILIUS RUFUS & CN. MALLIUS MAXIMUS.

Le Consul P. Rutilius Rufus étoit resté à Rome dans l'inaction, tandis que son Collégue faisoit la guerre dans la Gaule, sous de mauvais auspices. Le gouvernement de la République tomba donc tout entier sur Rutilius, pour le reste de l'année. Il étoit à présumer, que s'il avoit plu au sort de lui attribuer le département de Mallius, il s'y se-

Cœpion délivré de ses fers, ne songea plus, qu'à se mettre en sûreté, par une prompte fuite. Antistius non content d'avoir été son libérateur, voulut encore l'accompagner dans sa retraite. S'il est vrai, que le coupable ait pris la fuite, comme le dit ici Valére Maxime, comment a-t-il pû le faire mourir en prison? Casaubon a fort bien remarqué cette inconséquence, dans ses notes sur Strabon; mais il s'en est tenu-là. Pour sauver donc la contradiction, il faut dire nécessairement, que Cœpion revint à Rome, par le crédit de sa famille & de ses amis, que les Tribuns du peuple renouvellérent contre lui les anciennes accusations, & que traduit devant le peuple il fut emprisonné une seconde fois.

a Dans le plaidoyé, que Cicéron prononça pour Lucius Balbus, il dit, que Servilius Cœpion s'étoit retiré à Smyrne, Ville de l'Asie Mineure. Quelques modernes & entre autres l'Annaliste Pighius, ont rejetté le jugement prononcé contre ce Géneral, à l'année de Rome 658. dix ans après la victoire remportée par les Cimbres, sur les Romains. C'est un point que la suite de l'Histoire nous donnera lieu de développer.

b Consultés le septiême volume, page 25. note *a*, où nous parlons des Gémonies, lieu destiné chez les Romains, ou à tourmenter les criminels, ou à recevoir leurs corps après l'éxécution.

De Rome l'an 648.
Consuls, P. RUTILIUS RUFUS, & CN. MALLIUS MAXIMUS.

roit comporté avec plus de sagesse & de valeur, que cet imbécile Général. Du moins le Sénat donna à Rutilius la commission, de préserver Rome du malheur, dont elle étoit menacée. Il se donna tout entier aux devoirs de sa Charge. Par ses ordres, on leva à la Ville de nouvelles Légions, & pas un Citoyen, parvenu à l'âge militaire, ne fut exempt du service. Nulle excuse ne fut admise. Le Consul ne dispensa pas même de la Loi généralle son propre fils, à peine âgé de dix-sept ans. Quoiqu'il pût, selon la coutume, le retenir auprès de lui dans sa tente, il aima mieux, pour l'exemple, l'incorporer, sans distinction, dans une des Légions Romaines. Peut-être aussi qu'en sa faveur, autant que pour le bien public, il établit le premier dans tous les camps Romains, un corps de maîtres d'escrime [a], pour instruire les jeunes soldats à porter des coups plus certains, & à les parer avec art. Ce fut ainsi que ce sage Consul, habile Stoïcien, grand homme de lettres, & sçavant Guerrier, prépara à son Successeur une armée invincible, qui dans la suite fera le salut, & la gloire de sa République.

Val. Max. L. 2. c. 3.

Tandis que Rutilius rassembloit, & exerçoit des

[a] Valére Maxime nous apprend, que Rutilius confia le soin de ces Académies militaires, à des maîtres d'armes, dont la fonction se terminoit à dresser une troupe de gladiateurs, que Caïus Aurelius Scaurus avoit achetés à ses frais, pour les combats de l'amphithéâtre. Celui-ci étoit apparemment un des Ediles de l'année 649. du moins il est certain, que ces Magistrats présidoient, par office, à la pompe des jeux. On sçait de plus par ce que nous avons remarqué ailleurs, qu'ils étoient chargés du soin de pourvoir à la dépense, & à l'appareil des jeux, ou de leur propre fond, ou sur l'argent du thrésor public. Voyés le quatriême volume page 207. & 208. note a.

troupes

troupes en Italie, les Cimbres & les Gaulois tenoient des Conſeils de guerre, en delà les Alpes. Les uns opinoient à deſcendre dans les plaines de l'Inſubrie, à paſſer delà le Pô, & à s'approcher de Rome. Les autres à conquérir la nouvelle Province Romaine, dans la Gaule, & à réduire Aix, Narbonne, Toloſe, & leurs dépendances. Avant que de conclure, les Cimbres jugérent qu'il falloit introduire dans leur Aſſemblée le Conſulaire Aurélius Scaurus, priſonnier de guerre, & l'entendre diſcourir. Le Romain fut donc préſenté aux Généraux Cimbres & Gaulois, & les mains chargées de chaînes, il fut interrogé ſur la ſûreté qu'il y auroit, à deſcendre en Italie, & à porter la guerre juſqu'au pied du Capitole. Sans doute on avoit eſpéré, que Scaurus privé de la liberté, ſe ſeroit auſſi dépoüillé de toute affection pour ſa Patrie. On fut fort étonné de l'entendre parler en faveur de ſes Compatriotes, ſans ménagement pour ſes nouveaux maîtres.

De Rome l'an 648.
Conſuls,
P. RUTILIUS RUFUS, & CN. MALLIUS MAXIMUS.

Regulus, dit-il, *captif chés les Carthaginois, comme je le ſuis parmi vous, n'oublia jamais qu'il étoit né Romain. Ne vous attendés pas, de pouvoir tirer de moi des conſeils, qui paiſſent nuire à ma République. Ceux que je vous donnerai pourront vous être utiles. C'eſt avoir beaucoup fait pour vous, que de vous être mis en état de délibérer, ſi vous iriés juſqu'à Rome. Croyés-moi, tenés-vous en à la délibération, & n'allés pas juſqu'à tenter l'entrepriſe. Joüiſſés de la gloire que vous a procurée la Fortune, dans un premier combat. Ne perdés pas avec témérité l'avantage, que vous tenés du hazard. Vainqueurs par la déſunion*

De Rome l'an 648.
Consuls, P. RUTILIUS RUFUS, & CN. MALLIUS MAXIMUS.

de deux Chefs méprisables, craignés tout du concert d'une République, dont tous les membres se réüniront pour vous perdre. Ce n'est pas sur le présent que je mesure le destin de Rome, & le vôtre. La mémoire des événemens passés, est pour moi une regle plus sûre, pour prévoir vos désastres à venir. Pyrrhus vint de l'Epire en Italie. Il attaqua la République à peine sortie de l'enfance. Ses premiéres batailles intimidérent les Romains, sans les décourager. Enfin la fuite honteuse de l'Epirote effaça la gloire de ses premiers succês. Le souvenir d'Annibal est encore plus récent. Ce Vainqueur des Espagnes descendit de ces mêmes Alpes, que vous voulés franchir. Combien de Peuples ne rangea-t-il pas sous ses étendarts, dans le sein même de l'Italie? Victorieux en plus d'une bataille rangée, il s'approcha du Capitole, & l'insulta. Quel fut son sort? Rappellé dans son Afrique par une sage diversion, il y trouva son vainqueur, & Rome en triompha. Non, la défaite de Pyrrhus & d'Annibal n'ont presque rien ôté à la réputation de ces grands hommes; mais il faut l'avoüer, elle a bien augmenté celle des Romains. Leur nom & leurs forces se font craindre, jusqu'aux extrêmités de la terre. On peut les combattre une fois avec succês; mais à la longue leur République est invincible. Ces paroles parurent trop fiéres dans la bouche d'un Captif. Bojorix un des Rois, ou des Conducteurs de la Nation Cimbre, jeune Prince plein de vivacité, s'en trouva irrité. Sans égard au nom, & à la dignité d'un prisonnier si respectable, il tira son épée, & l'en perça. Action barbare, dont le Ciel se réserva la punition!

Dês lors les Cimbres, mêlés de Germains & de

Gaulois, ne songérent plus qu'à leur expédition d'Italie. A Rome cependant le tems étoit arrivé, de donner à Rutilius, & à Mallius, des Successeurs dans le Consulat. Au tems des grandes adversités, la République avoit soin de ne faire tomber les suffrages, que sur des hommes, ou d'une grande habileté dans les affaires, ou d'une expérience éprouvée dans la conduite des armées. Tout absent qu'étoit Marius, Rome ne jetta les yeux que sur lui: C'étoit le Héros du tems. Ses victoires de Numidie furent le seul ressort, qui remua les esprits en sa faveur. Plus de brigue, plus d'artifice, comme autrefois, pour le faire monter au premier rang La seule nécessité publique en décida. Il y eut cependant quelques oppositions à sa seconde élection. On fit valoir deux Loix pour l'exclure. La premiére défendoit de choisir un absent pour la premiére place. La seconde ne permettoit d'élire un Prétendant, qu'après dix ans écoulés, depuis son dernier Consulat. Le Peuple fit céder les Loix à l'utilité publique. On rappella les exemples des deux Scipions, que l'importance des guerres d'Afrique avoit affranchis des régles ordinaires. Enfin Marius fut proclamé Consul, pour la seconde fois, & [a] C. Flavius Fimbria lui fut donné pour Collégue.

De Rome l'an 649.

Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

Plut. in Mario.

Marius ne s'occupoit, en Afrique, que des soins

[a] Cicéron dit de Flavius Fimbria, dans le Livre des Orateurs illustres, qu'il s'acquit de la reputation, dans la carriére de l'éloquence. Il ne fut pas moins recommandable par son expérience dans l'administration de la République. Plus d'une fois, le Sénat se fit honneur de déférer à ses conseils. Il eut quelque connoissance du droit civil, & s'en servit avec avantage, dans les affaires du barreau. Ses harangues n'étoient pas inconnuës à Cicéron, qui les avoit lûës étant encore fort jeune. Mais bien-tôt aprês elles furent ensevelies dans l'oubly. L'Orateur Romain lui

De Rome l'an 649.
Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

de sa nouvelle conquête, & ne songeoit à rien moins, qu'à sa promotion au Consulat. Il apprit, avec surprise, mais avec joye, le nouvel honneur que sa République venoit de lui accorder. Le Proconsul ne différa pas un moment son départ. Il arriva à Rome dans les derniers jours de Décembre, & se disposa à recevoir, au premier jour de Janvier, les honneurs du triomphe, & à prendre possession du Consulat. On peut dire que ce jour, l'un des plus beaux de sa vie, fut consacré par des époques glorieuses. On le vit entrer dans Rome avec tout l'appareil d'un Triomphateur. Le char magnifique qui le portoit étoit précédé des sommes, qu'il avoit rapportées de sa Province. Elles consistoient en trois mille sept livres d'or pesant en lingots, & en cinq mille sept cens soixante-quinze livres pesant d'argent en barres; sans compter [a] deux cens quatre-vingt-sept mille drachmes, ou deniers d'argent, en espéces. [b] Ces richesses ne firent que de foibles impressions sur les Spectateurs, en comparaison du Roi captif, que Marius conduisoit enchaîné devant lui. Tous les yeux ne furent attachés que sur Jugurtha,

reproche d'avoir été trop mordant, & peu mesuré dans ses discours. Sa maniére de dire n'étoit pas moins répréhensible, au jugement de Cicéron. D'ordinaire il prononçoit avec une véhémence & d'un ton de voix, qui tenoit de l'emportement.

a Plutarque ne compte que dix-sept mille vingt-huit drachmes, ou deniers en espéces.

b En supposant la livre d'or à cinq cens francs de notre monnoye, & la livre d'argent à cinquante, le poids de trois mille sept livres d'or donnera quinze cents trois mille cinq cents livres, & celui de cinq mille sept cents soixante-quinze livres d'argent, montera à la somme de deux cents quatre-vingt-huit mille sept cents cinquante livres. Pour le nombre des drachmes ou des deniers, à raison de dix sols par chaque denier d'argent, il équivaut à cent quarante-trois mille cinq cents livres, selon nôtre maniére de compter.

sur ses deux fils, dont l'aîné se nommoit Oxintas. La réputation que ce dernier Roi de Numidie s'étoit acquise, mêloit à la joye qu'on avoit de l'avoir vaincu, des sentimens d'une véritable compassion. *Est-ce donc là ce Jugurtha*, disoient les Romains, *dont la puissance & les richesses nous ont si long-tems fatigués ? Qui d'Annibal, ou de lui, ont plus mérité notre estime ? L'un fut un plus rapide Conquérant, l'autre un plus habile défenseur de ses Etats. Les deux Généraux Africains furent féconds en artifices ; mais le Numide l'emporta sur le Carthaginois. Annibal nous combattit à force ouverte, dans un tems, où sa République conservoit toute sa vigueur, & où la nôtre n'avoit encore pris que de légers accroissemens. Jugurtha forma des desseins contre Rome, au moment de sa plus grande élévation. Il emprunta des armes de ses ennemis, & se servit de nos passions, pour nous détruire. Quel usage n'a-t-il pas fait de la cupidité de nos Généraux, & de l'avarice de nos Magistrats ! Oüi les atteintes qu'il a données à notre probité nous ont été plus funestes, que les ravages d'Annibal dans nos contrées. Avec quelle gloire a-t'il soûtenu la guerre, dans son Royaume? Annibal se défendit-il avec la même valeur, & la même constance, dans son Afrique ? Une seule bataille perduë suffit pour le décourager. Jugurtha, suivi d'une armée d'hommes légers, & efféminés, sçut fixer leur inconstance, & leur inspirer du courage. Il ne les trouva pas propres à combattre de pied ferme ; mais il fit avec eux des incursions soudaines. Il nous vainquit rarement en bataille rangée, mais il fit souffrir nos armées en détail. Quelle habileté dans ses marches, & dans*

De Rome l'an 649.

Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

App. l. 1. bell. civ.

De Rome l'an 649.
Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

ses retraites ! Que de ruses dans ses attaques ! Quelle abondance d'expédients ! Quel art des ressources ! Jugurtha seroit encore à la tête de ses troupes, si l'éloquence de Sylla, & la trahison d'un Roi, ne l'avoient chargé de chaînes. La Fortune a secondé les armes de Marius ; mais en rendant Jugurtha malheureux, elle ne l'a pas rendu méprisable.

Plut. in Mario.

C'étoit ainsi que les Romains pensoient de leur captif, lors même qu'ils triomphoient de sa misére. Quoiqu'ils estimassent sa personne, ils haïssoient les crimes, dont il s'étoit soüillé, pour étendre sa domination. Cependant il fut donné en spectacle au peuple, depuis la porte triomphale, jusqu'au Capitole. Quelques-uns disent, qu'il perdit l'esprit durant la marche. Si ce récit est véritable, il faut avoüer qu'il ne tarda pas à le recouvrer. Il sentit vivement l'indignité des soldats Romains, quand après la cérémonie, ils lui déchirérent l'extrémité des oreilles, pour lui arracher ses pendants. Lors même qu'on le jetta dans une basse fosse, pour y traîner un reste de vie, il s'écria, comme en plaisantant, *ah ! Romains, que vos étuves sont froides !* Quoiqu'il aimât encore la vie dans le gouffre où on le précipita, *a* il ne tarda pas à la perdre. Les incommodités de la prison, où il fut enfoui, & la faim qu'on lui fit souffrir, lui causérent une maladie, dont il mourut, six jours après le triomphe de son vainqueur. Ses deux fils lui survécurent, & achevérent leurs jours dans une captivité plus sup-

Front. strat. l. 4.

a Eutrope, Tite-Live, & Orose, ont écrit que Jugurtha fut étranglé en prison, au retour de la cérémonie du triomphe.

portable, [a] à Vénusie. A l'égardde Marius, il ne goûta pas un plaisir tout à fait pur, au milieu des applaudissements qu'il reçut. On lui fit sentir, que la multitude les partageoit entre lui, & Sylla.

De Rome l'an 649. Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

Si-tôt que le triomphateur fut descendu de son char, il convoqua le Sénat, & il osa s'y montrer avec l'habit de parade, dont on l'avoit revêtu pour la pompe. Soit qu'il l'eût fait par mégarde, ou qu'il eût affecté cette distinction, l'audace en parut nouvelle. Dans les yeux, & dans les souris malins des Sénateurs, Marius s'apperçut de leur indignation, & rougit de sa démarche. Il sortit donc à l'instant, dépoüilla l'habit triomphal, & ne reparut qu'avec la prétexte, & l'appareil ordinaire des Consuls. Il ne s'agit plus dans l'assemblée que de régler les départements, entre les deux Collégues. Déja le Peuple avoit décidé, que Marius iroit dans la Gaule Transalpine, réprimer l'audace des Cimbres, & des Gaulois, & vanger la République. Le Sénat n'y traita que du partage des arméesentre les nouveaux Consuls. Marius avoit ramené d'Afrique celle, qui l'avoit fait vaincre en Numidie. Rutilius d'ailleurs, en avoit levé une autre tout récemment, & l'avoit formée à ce genre d'exercice militaire, dont il étoit l'inventeur. Pour être invincible, il ne lui manquoit guére, que d'avoir vû l'ennemi. Sur le choix qu'on donna à Marius de ses anciennes Légions, ou des nouvelles, il ne balança pas. Il préféra celles que Rutilius avoit instruites,

[a] Venusie aujourd'hui connuë sous le nom de *Venosa*, étoit une Ville limitrophe du Samnium, de la Poüille, & de la Lucanie. Voyez le septième volume page 340. note *a*.

De Rome l'an 649. Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

& laissa sous la conduite de Fimbria son Collégue les vieux soldats, qu'il avoit commandés en Afrique. Peut-être qu'il n'en étoit pas tout-à-fait content, & qu'il apperçevoit dans eux un reste d'attachement pour Metellus, son ennemi personnel, & leur ancien Chef. Quoiqu'il en soit; les deux Consuls convinrent entre eux, que Marius iroit faire la guerre, en delà des Alpes, avec Sylla qui lui serviroit de Lieutenant Général, & que Fimbria resteroit en Italie, pour recevoir les barbares, s'ils s'avisoient de traverser les montagnes.

Les arrangements, pour préserver la République contre la descente des Cimbres & des Gaulois, venoient d'être sagement pris. La confiance des Romains ne résidoit que dans Marius. Aussi l'avoit-on surchargé d'honneurs. On peut bien croire, que la Noblesse ne voyoit qu'avec regret ce vil Plébéïen devenu seul nécessaire au bien public, & infiniment relevé au dessus du Sénat, & des Patriciens. Delà l'audace des Tribuns du Peuple, qui se sentoient appuïés par un Consul de leur faction, aussi formidable par les armes, qu'ils l'étoient eux-mêmes par leur crédit sur la Commune. Les circonstances favorisoient plus que jamais les entreprises du Tribunat. Aussi du Collége des dix Tribuns, quatre sur tous se signalérent par les Loix, qu'ils minutérent en faveur du Peuple, & au désavantage du Sénat, & de la Noblesse. Cneïus Domitius Ænobarbus, Trisayeul de l'Empereur Néron, fut un des plus ardens à mortifier l'ordre Patricien. Il fit ajourner devant le Peuple le Président du Sénat M. Æmilius Scaurus, & le fit condamner à l'amende, pour avoir

Sueton. in Nerone.

négligé

négligé, disoit-il, les sacrifices, qui se faisoient tous les ans à Lavinium, en l'honneur des Dieux Pénates. Au reste ce ne fut pas par zéle de Religion; mais par pure vengeance, que le Tribun se porta jusqu'à cet excês de rigueur. Il avoit reçu de Scaurus l'affront, de n'être pas admis dans le Collége des Augurs, où il demandoit d'avoir place. Quelque vindicatif que fût Domitius, il avoit des principes d'équité. Au tems qu'il se préparoit à déférer Scaurus, dans l'intention de le perdre s'il pouvoit, un des esclaves de l'Accusé vint s'offrir à l'Accusateur, de lui remettre les papiers de son maître. Le Tribun y auroit sûrement trouvé assés de nouveaux griefs, pour accabler son ennemi. La probité l'emporta dans le cœur de Domitius sur la haine. Il eut horreur de la perfidie du valet, & le renvoya à son maître, pour être châtié de sa trahison domestique. C'est ainsi que, tout vicieux que les Romains étoient alors, ils mêloient de grandes vertus à de grands défauts.

De Rome l'an 649.
Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

Cic. pro Dejot.

Val. Max lib. 6. c. 5.

Ce caractére de Domitius, qui sçavoit revêtir ses injustices des dehors de l'équité, parut encore dans la nouvelle Loi qu'il fit porter, contre le Collége Pontifical. Les Chefs de la Religion, à leur établissement, n'étoient remplacés après leur mort que par l'Assemblée des Pontifes, qui choisissoient, à leur gré, ceux qu'il leur plaisoit, pour occuper les Pontificats vacants. Cette coutume avoit souffert des vicissitudes; mais enfin l'ancien usage s'étoit rétabli. Il plut à Domitius de transporter de nouveau aux Comices assemblés l'élection des Pontifes. C'étoit une nouvelle atteinte donnée à la Noblesse, qui dominoit dans le Collége Pontifical. Pour porter son

Cicero contra Rullum, & Suetonius in Nerone.

De Rome l'an 649. Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

coup avec quelque apparence de modération, Domitius inséra dans sa Loi, que quand il s'agiroit d'élire un Pontife, on n'assembleroit que dix-sept des trente-cinq Tribus, qui composoient le corps entier du Peuple Romain, & que le Pontife seroit choisi à la pluralité de leurs suffrages. Par-là, disoit le Tribun, on ne pourra se plaindre, que la République en entier se soit usurpée le droit de faire des promotions, que la Religion lui défend de s'attribuer. Vaine subtilité! Ménagement illusoire! Comme s'il appartenoit plus à une partie du Peuple, qu'au Peuple entier, de disposer des Ministéres sacrés? Cependant il fallut céder à la force. La Loi fut établie, & peu de tems après le Législateur fut choisi lui-même pour suprême Pontife, par les suffrages de dix-sept Tribus. Marque certaine, que le Tribun songeoit à ses propres intérêts, lorsqu'il faisoit tomber sur le Peuple une prérogative, qui n'étoit pas de sa compétence. Domitius ne fut pas également écouté, par rapport à l'accusation qu'il intenta devant le Peuple, contre M. Junius Silanus. Cet illustre Patricien avoit été Consul cinq ans auparavant, & ses armes n'avoient pas été heureuses dans son expédition contre les Cimbres. Le Tribun lui fit un crime de ses malheurs. La Commune ne se livra pas aux passions du Tribun. Junius fut absous, & n'eut que deux Tribus contre lui. Rome ne jugea pas qu'une bataille perduë dût être toujours imputée à tous les Généraux infortunés.

Val. Max. l. 6. c 5 & alii.

La plainte que forma un autre Tribun du Peuple, nommé Cassius Longinus, contre Q. Servilius Cœpion, eut un différent succès. Par un Arrêt du Peu-

ple, Cœpion avoit été déposé du Généralat. A son occasion, Longinus fit accepter une autre Loi. C'est que tout Citoyen, qui par un Plébiscite auroit été flétri, ne pouroit jamais prétendre à reprendre sa place au Sénat. Par-là, les Sénateurs ne furent plus en possession de rétablir l'honneur de ceux, que le Peuple auroit déshonorés.

De Rome l'an 649.
Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

Celui des Tribuns qui fit la playe la plus sensible au Sénat, ce fut Caïus Servilius Glaucia. Celui-ci remit en vigueur la Loi de Gracchus, qui enlevoit aux Peres Conscripts la connoissance des affaires civiles, & la remit, sans partage, au jugement des Chevaliers Romains. Le même Glaucia porta un coup encore plus mortel à la Noblesse. Il fit statuer par la Commune, que les Alliés du païs Latin, qui se porteroient pour Accusateurs d'un Sénateur même, & qui prouveroient leur délation, joüiroient de tous les priviléges de la Bourgeoisie Romaine. C'étoit ouvrir un vaste champ à l'oppression des têtes les plus respectables de la République. Enfin le même Tribun fit régler par le Peuple, que tous ceux qui seroient accusés de concussions, s'ils étoient renvoyés jusqu'à un plus ample informé, ne parleroient plus seuls, pour leur défense; mais qu'on entendroit encore leurs parties adverses. Ce fut là l'unique moïen d'empêcher les Concussionnaires, de se soustraire à la punition, qu'ils avoient méritée. Jusqu'alors, quand ils avoient obtenu un Arrêt qui différoit leur jugement, ils se défendoient sans avoir d'opposans, & se garantissoient contre la rigueur des Loix, à la faveur de la chicane. Pour le Tribun Lucius Marcius Philippus, il tenta de re-

Cicero in Bruto.

Idem Cicero pro Balbo.

Idem in Verrina tertia.

De Rome l'an 649.
Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

mettre en vigueur la Loi de Tib. Gracchus, pour la répartition des terres. Son dessein parut séditieux. Enfin il céda à la représentation des Chefs de la République. Docile à leurs raisons Marcius se désista de son entreprise, & se fit honneur par sa modération. Tant d'efforts contre la Noblesse marquérent, combien le parti Populaire comptoit sur la protection du nouveau Consul. Le Sénat fut tranquille, & demeura, malgré lui, dans la sujettion, tandis que Marius fut en place.

Cependant Marius partit pour la Gaule Transalpine. La Province Narbonnoise étoit le rendez-vous de ses troupes. Il la trouva ravagée par les ennemis qu'il alloit chercher ; mais que leur inconstance avoit entraînés ailleurs. Au lieu de passer les Alpes, comme ils se l'étoient promis après la défaite de Cœpion & de Mallius, ces barbares s'étoient encore une fois rejettés sur l'Espagne, où le desir du pillage les attiroit. Le Consul rendit graces aux Dieux du bonheur qu'ils lui avoient procuré. L'armée qu'il avoit sous ses ordres n'étoit encore, ni assés aguerrie, ni faite à ses maniéres. S'il avoit fallu livrer des combats aussi-tôt après son arrivée, il auroit eu à craindre pour ses troupes, tout exercées qu'elles avoient été à l'ombre, & loin de l'ennemi. Il eut donc le tems, jusqu'au retour des Cimbres, de perfectionner ses Légionnaires, & de les rendre invincibles à la multitude de ses ennemis. Jamais dans les camps Romains on n'avoit vû de vigilance égalle à la sienne. Ce n'étoit pas seulement par son exemple que Marius entretenoit, parmi ses troupes, la frugalité & la continence.

De Rome l'an 649.

Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

C'étoit plus par un air de sévérité, qu'il laissoit apperçevoir dans toute sa personne. Sur son visage, & dans ses yeux, la nature avoit mis je ne sçai quoi de farouche, & de truculent. Le son de sa voix étoit rude, & tous ses ordres étoient accompagnés d'une férocité, qui faisoit trembler ceux, qui les recevoient. Par-là, bien plus que par des châtimens, il contenoit ses Légionnaires, & les rendoit souples à ses volontés. Au milieu d'un pays où l'ennemi ne paroissoit plus, il faisoit observer la discipline avec la même exactitude, que s'il eût eu les Cimbres dans son voisinage. Pour la conduite des convois, & pour les fourages, tout se faisoit à la rigueur, & jusques dans les marches, on n'alloit jamais qu'en ordre de bataille. Pour accoutumer ses soldats à se rallier plus aisément, & à s'en former l'habitude presque sans attention, il ne voulut plus de variété dans les enseignes de son armée. On n'y porta plus que des aigles, & chacun apprit à se ranger sous la sienne, en gardant ses rangs, & sans confusion.

Plut. in Mario.

Une armée si sagement disciplinée n'avoit point encore été exposée aux hazards des combats. Au défaut des barbares, que Marius étoit venu chercher, il trouva sur les lieux des Tectosages, qui servirent à amuser ses troupes, jusqu'au retour des Cimbres. Le Consul donna donc à Sylla, son Lieutenant Général, la commission d'aller faire la guerre aux ennemis du nom Romain, répandus depuis Narbonne jusqu'aux Pyrenées. Sylla soutint la gloire qu'il s'étoit acquise en Numidie. Avec un détachement de la nouvelle armée, il livra bataille aux Tectosages, & dans l'action, il fit prisonnier

Plut. in Sylla.

De Rome l'an 649.
Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

de guerre un de leurs Rois, nommé Copillus. Ces légers avantages n'étoient encore qu'une ébauche des grandes victoires, que l'armée Consulaire se disposoit insensiblement à remporter, sur les barbares, lorsqu'ils se seroient rabattus, de l'Espagne, sur la frontiére des Gaules. Cependant Marius jugeoit, que les levées qu'il avoit faites à Rome, & chez les Alliés d'Italie, ne suffisoient pas encore, pour tenir tête à cette inondation effroïable de Cimbres, de Teutons, & de Gaulois, qu'il s'attendoit de voir bien-tôt venir fondre sur lui. Il avoit donc obtenu la permission de faire venir, des extrémités mêmes de l'Orient, les secours qu'il croyoit nécessaires. Marius avoit envoyé jusqu'en Bithynie solliciter le Roi Nicoméde, à lui faire transporter des troupes Bithyniénes, jusqu'en délà des Alpes. Ce Nicoméde, fils de l'ancien Prusias, s'excusa de faire partir ses soldats, sous un prétexte, qui ne fut pas désaprouvé à Rome. *Grand nombre de mes sujets*, dit-il, *ont été enlevés par ceux des Chevaliers Romains, qui régissent les fermes de la République au Levant. Retenus en servitude par ces Publicains, ils sont hors d'état de servir dans mes troupes. Qu'on me restituë mes Bithyniens, alors mes Phalanges, devenuës complettes, voleront au secours de Marius.* La plainte du Roi parut équitable, & le Sénat de Rome y eut égard. Il rendit un Arrêt, par lequel il fut ordonné, de rendre la liberté à tous les gents de condition libre, qu'on avoit enlevés par force, des païs alliés de Rome, pour les réduire à l'esclavage. Rien de plus juste que ce décret. Cependant il donna occasion à une nouvelle guerre,

Diod. Sicul. in Eclogâ 1. & apud Valesium.

qui fit verſer bien du ſang Romain. Marius en fut la cauſe innocente.

De Rome l'an 649.
Conſuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

Le plus grand nombre de ces eſclaves, tranſportés, malgré eux, des contrées Orientales, avoit été partagé en Italie, & ſur tout en Sicile, pour y cultiver les fonds de terre, que la République affermoit à ſon profit. A la premiére nouvelle de l'Arrêt qui les affranchiſſoit, ces malheureux briſérent leurs chaînes, & ſans attendre de nouveaux ordres, par voye de fait, ils ſe remirent en liberté. Leur premiére émotion commença par [a]Nucérie, Ville de la Campanie, ſituée ſur les bords du [b] Sarnus. Le petit nombre des revoltés rendit ce premier feu moins terrible. Il fut bien-tôt aſſoupi. Une paſſion plus furieuſe encore que celle du deſir de la liberté, fit naître un ſecond orage à Capouë. Un jeune Chevalier Romain, nommé Vettius, né d'un pere exceſſivement riche, par ſes débauches avoit diſſipé la portion de ſon héritage. Dans ſa diſette, devenu éperduëment amoureux d'une belle eſclave, il l'acheta ſept talens Attiques, qu'il ne paya pas comptant; mais qu'il s'obligea de livrer dans un tems, qu'il marqua. L'opulence du pere fit que le fils reçut à crédit l'objet de ſa paſſion. Il n'employa les ſervices de la belle eſclave, qu'à l'uſage de ſes plaiſirs, & ſon cœur ne s'en trouva pas encore dépris, lors même qu'il fallut

a Le nom de Nucérie fut commun à pluſieurs Villes d'Italie. Celle dont il s'agit ici, placée dans le Royaume de Naples, s'appelle aujourd'hui *Nocera*. Voyés le cinquiême volume, page 138. & 298. note *a. a.*

b Le *Sarnus* ou le *Sarno*, comme on l'appelle préſentement, prend ſa ſource au Mont-Tiſate dans la Campanie, & va ſe décharger dans la mer Méditerranée. Il change à ſon embouchure le nom de *Sarno*, pour prendre celui de *Scafati*.

De Rome l'an 649.
Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

la payer, ou la rendre à son premier maître. Egalement passionné & insolvable, Vettius n'eut de ressource contre la justice, que dans le soulevement des étrangers, qui cultivoient les terres du public, dans son canton. Le nouvel Arrêt du Sénat, & la qualité de Chevalier Romain qu'il tenoit de son pere, lui facilitérent la séduction de ces infortunés Orientaux, qu'on avoit soumis à l'esclavage, par violence. Vettius trouva encore du crédit, pour acheter de quoi en armer cinq cens, leur promit l'affranchissement, & se mit à leur tête. Sa troupe d'abord ne fut que de quatre cens hommes. Il employa leur bras à faire périr ceux, qui le pressoient de payer l'achat de sa nouvelle maîtresse. Ensuite il se répandit dans les bourgades, & dans les métairies de son voisinage, & les mit à contribution. Par tout les esclaves qu'il tira des fers grossirent le nombre des révoltés. Quand Vettius en eut rassemblé jusqu'à sept cens, il se cantonna dans un lieu de difficile accès, & en fit comme un azile, pour tous les esclaves fugitifs. Le Sénat crut que le reméde ne pourroit être assés prompt. En hâte, il fit partir Lucius Lucullus, qui pour lors se trouva Préteur à Rome, avec ordre de purger la Campanie de ces brigands. Lucullus ne se fit suivre que de six cens hommes de troupes réglées; mais dans sa route il s'associa quatre mille fantassins, & trois cents chevaux. A mesure que le Préteur avance, Vettius se fortifie dans son poste, & se fait déclarer Roi par ses partisans. Ils montoient dês lors au nombre de trois mille cinq cens. La premiére attaque tourna à l'avantage des rebelles. Vettius se deffendit en désespéré. Il fallut donc faire sup-

pléer

pléer par l'artifice à la force. Lucullus, en promettant l'impunité, & des récompenses à un certain Apollonius, que Vettius avoit fait, sous lui, le Général de ses troupes, le mit secrettement dans ses interêts. Le prétendu Roi ne devoit-il pas s'attendre aux trahisons de tant d'ames vénales, qu'il avoit à son service? Appollonius le vendit au Prêteur, & le chef des bandits n'échappa au dernier supplice, qu'en se donnant la mort à lui-même. Triste fin; mais qui servit de leçon aux débauchés de son tems! Lorsque le désespoir se joint à l'incontinence, dans quel abyme ne se jette-t-on pas?

De Rome l'an 649.
Consuls, C. Marius, & C. Flavius Fimbria.

Ces légéres tempêtes soulevées en Italie ne furent que le prélude de la guerre sérieuse, que l'Arrêt du Sénat excita dans la Sicile. Les terres de cette Isle fertile appartenoient presque toutes au Fisc Romain. Delà ce nombre prodigieux d'esclaves, que les Publicains y faisoient passer tous les ans, pour les cultiver. Ces receveurs du domaine public n'étoient pas scrupuleux sur le choix, qu'ils faisoient en Orient des têtes, qu'ils dévoüoient à la servitude. Un habile laboureur, fut-il de condition libre, ou non, étoit saisi par ces ravisseurs, & conduit en Sicile, pour y travailler à la terre. C'étoit-là le sujet des plaintes du Roi de Bithynie; dont on dépeuploit les Etats. Le Sénat de Rome y avoit remédié; mais l'exécution de son Arrêt augmenta le mal, bien loin de l'affoiblir. La Sicile étoit alors gouvernée par un Prêteur, nommé Publius Licinius Nerva, homme foible & timide; & qui n'étoit pas inabordable aux largesses des Publicains. Si-tôt qu'il eût reçû la décision de Rome, qui or-

De Rome l'an 649. Consuls, C. Marius, & C. Flavius Fimbria.

donnoit l'affranchissement des Orientaux de condition libre, qu'on avoit amenés par force dans son Isle, il obéït. Licinius délivra des fers huit cents de ces malheureux, & donna ordre qu'on permît à tous ceux, qui auroient des remontrances à lui faire sur leur esclavage, de le venir trouver à Syracuse. Le nombre de ces pauvres gents surpassa l'attente du Prêteur. Il fut accablé de leurs requêtes, & eut tout lieu de s'étonner de la friponnerie des Publicains, autheurs de l'enlevement de tant de milliers d'hommes, réduits à la servitude. Lorsque Licinius eut jetté son premier feu, les intéressés trouvérent le moyen de l'addoucir. A force de présents ils changérent sa compassion en dureté. Cette multitude d'esclaves forcés ne parut plus à ses yeux qu'une canaille importune, qu'il renvoya à ses maîtres, pour en être traitée à la rigueur. La crainte des mauvais traitements fit abhorrer à la troupe infortunée le lieu de leur séjour. Elle se retira dans un bois, consacré [a] aux Dieux Palices, dans l'es-

[a] Eschile est le premier, que l'on sçache avoir fait mention de cette espéce de Divinités. La Poësie leur donna l'être, comme à la plûpart des Dieux du Paganisme. Macrobe raporte leur origine, au commerce illégitime de Jupiter avec la Nymphe Thalie. L'entrevûë des deux amants, se fit sur les bords du fleuve Siméthe, dans le voisinage de Catane. Arrivée au terme de l'enfantement, elle pria le maître des Dieux, qui avoit attenté à sa pudeur, de la soustraire aux jalouses fureurs de Junon. Jupiter se rendit à ses instances. La terre s'entre-ouvrit, & reçut la Nymphe dans ses abîmes. Thalie ne reparut, qu'après avoir accouché de deux jumeaux, à qui les Poëtes donnérent le nom de *Palices*, terme Grec qui exprimoit la singularité, & le merveilleux de leur naissance. La Sicile leur décerna, dans la suite, les honneurs divins, & les reconnut pour ses Dieux tutelaires. On leur érigea des autels, & un Temple magnifique, où ils passoient pour rendre des Oracles. Ce sanctuaire étoit révéré dans

pérance que le reſpect d'un ſanctuaire ſi révéré, le païs comme un azyle reſpectable, qu'on ne violoit pas impunément. Les Prêtres, qui trouvoient leur avantage à tromper la crédulité des peuples, ne manquoient pas de dire, pour accréditer le culte des Palices, que le châtiment ſuivoit de près la profanation ſacrilége du Temple conſacré à ces divinités. Ils débitoient comme une verité conſtante, que les deux jumeaux, en ſortant des entrailles de la terre, avoient ouvert près du Mont-Etna, deux gouffres, qui vomiſſoient des tourbillons de flammes. On ajoûtoit qu'alors il ſe forma deux petits lacs, dont les eaux ſulphureuſes & peſtilentielles jailliſſoient en boüillonnant, par différents ſoupiraux. L'antiquité leur donna les noms de *Delli*, & de *Palici*. Ils s'appellent aujourd'hui *Naphtia*. De ces deux lacs, Diodore de Sicile n'en fait qu'un, auſſi-bien que Cluvier, dans ſa Géographie, & Fazellus, dans ſon Hiſtoire. On peut les conſulter l'un & l'autre. Les Mythologiſtes ont recüeilli de ſemblables rêveries ſur la fontaine Palicéne, qui apparemment n'étoit point différente du lac même. Elle couloit aux environs du Temple fameux, qu'on regardoit comme le centre de la Religion. Les Siciliens attribuoient à cette ſource une vertu miraculeuſe. Ils prétendoient, que ces eaux avoient la propriété de découvrir les parjures. Celui dont on exigeoit le ſerment ſe rendoit à l'Autel des Dieux Palices. Là il écrivoit ſur une petite tablette une formule ſolemnelle, qui exprimoit le fait atteſté, après quoi il jettoit la tablette dans l'eau. Si elle ſurnageoit, le fait étoit réputé pour vrai. Au contraire, lorſqu'elle ſe précipitoit, on croyoit avoir une preuve manifeſte contre l'intéreſſé. Diodore de Sicile prétend, que le coupable éprouvoit ſur le champ le couroux du Ciel, & que pour l'ordinaire il devenoit aveugle. C'étoit une tradition reçuë, que ces Dieux ſecourables, fléchis par les vœux & les priéres des Siciliens, avoient ramené l'abondance dans le Païs, après une année de famine & de ſterilité. Dans cette perſuaſion, ces Inſulaires venoient en foule porter leurs hommages & leurs offrandes à ces Divinités chimériques. Autrefois même, par une déteſtable ſuperſtition, le ſang des victimes humaines couloit ſur l'Autel des Palices. L'humanité prévalut bientôt contre une pratique ſi barbare, & les Siciliens ne tardérent pas à reconnoître l'abus monſtrueux de ces ſortes de ſacrifices.

De Rome l'an 649.
Conſuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

Lactance, Servius, & Etienne de Byzance ont changé le nom de la Nymphe Thalie, en celui d'Etna, qu'ils diſent avoir été fille de Vulcain. Le dernier Autheur & Diodore de Sicile parlent d'une Ville *Palicé*, ſur les rives du Siméthe. Elle fut ainſi appellée, diſent-ils, du nom des Dieux qui faiſoient l'objet de la vénération publique.

De Rome l'an 649. Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

lui feroit obtenir justice. Le Prêteur agréa d'abord le parti que les Esclaves avoient pris, & se servit de la sainteté de leur azile, pour les réconcilier avec leurs maîtres. Ce tempéramment vint trop tard. On ne fut plus à tems pour calmer des esprits, que la rage transportoit. Attroupés ensemble, ces Esclaves avoient pris des mesures, pour arracher, par les armes, la liberté qu'on leur refusoit avec injustice.

La premiére déclaration fut contre deux freres nommés Ancylius, gens riches en fonds de terre. Trente de leurs esclaves les égorgérent durant leur sommeil, pillérent leurs fermes, ameûtérent les gents du voisinage, & dês cette nuit là même, ils s'attroupérent au nombre de cent cinquante. Quelque diligence que pût faire le Préteur, il trouva déja sous les armes prês de deux cens de ces révoltés. Trop foible pour les attaquer, Licinius composa avec un Chef de bandits nommé Caïus Titinius, qui condamné selon la rigueur des Loix, avoit échappé à la mort, & s'étoit fait voleur sur les grands chemins. Celui-ci promit au Préteur, de joindre sa troupe à celle des Esclaves, & de les trahir. Le scélérat tint parole, & livra aux Romains le Château, que ses Associés occupoient. Tous périrent, ou les armes à la main, ou en se précipitant volontairement du haut de leur forteresse, pour se dérober au supplice. Débarrassé de cette premiére emeûte, Licinius auroit dû tenir la campagne, & prévenir les suites de la sédition commencée. Il congédia ses troupes. Son indolence enhardit les Esclaves à massacrer un ChevalierRomain, nommé Clonius. Ses assassins furent ses propres domestiques,

De Rome l'an 649. Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

au nombre de quatre-vingt, qui brisérent leurs chaînes, & se retirérent sur une hauteur, armés des instrumens de leur travail. Le Préteur vole rapidement à eux, avec une poignée d'hommes, qu'il avoit à sa main. Il les trouve retranchés, passe outre, & tourne ses pas vers [a] Héraclée. L'inaction de Licinius lui fut imputée à lâcheté. Le bruit s'en répandit, & les rebelles n'en devinrent que plus insolents. En moins de sept jours, huit cents Esclaves s'assemblérent en un lieu prescrit, & la bande des mécontens crut si fort, en peu de jours, qu'on en compta six mille. Il ne parut pas supportable aux révoltés, qu'une si grande multitude vécût sans Chef, sans ordre, & sans discipline. Ils ne tardérent pas à se choisir un Général, sous le nom de Roi. Celui-ci étoit un joüeur de flûte, nommé Salvius; mais qui se mêloit de plus d'un métier. Il se picquoit de prévoir l'avenir, par l'inspection des entrailles des animaux. Sa flûte & son art divinatoire l'avoient fait admettre dans toutes les [b] Orgies des femmes. Cependant la vie molle qu'il avoit menée, dans l'usage des plaisirs, ne lui avoit pas énervé le courage. Il se trouva digne du rang qu'on lui avoit déféré. D'abord il partagea sa troupe en trois parties, qu'il en-

a Heraclée ne subsiste plus. Si l'on en croit Fazellus, cette Ville étoit placée autrefois dans cet endroit de la Sicile, où est aujourd'hui *Castel Bianco.* Voyés le sixiême volume page 368. note *a*.

b Les Grecs, selon le témoignage de Servius, donnoient le terme d'Orgies à toutes sortes de Sacrifices. Ce mot néanmoins convenoit particuliérement aux fêtes tumultueuses, que les Bacchantes enyvrés de vin & de fureur célébroient de nuit, en l'honneur de Bacchus. Cybéle avoit aussi ses orgies, dont le fracas accompagné du son des flûtes & des instruments, imitoit les avantures de la Déesse,

De Rome l'an 649.
Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

voya, l'une après l'autre, sous trois Conducteurs, piller les campagnes, rassembler des camarades, & les conduire dans son camp. Les expéditions qu'il fit tenter par ses subalternes lui réussirent, au de-là même de son espérance. On lui conduisit tant d'hommes, & on lui amena tant de chevaux, qu'il en put former une nombreuse armée.

Il est surprenant que le Roi des Esclaves mutinés ait pu rassembler assés de troupes, en si peu de jours, pour tenter le siége de [a] Morgantie, Ville forte sur les bords du [b] Siméthe. Aussi son armée étoit de vingt mille hommes de pied, & de deux mille chevaux. De son côtê, le Préteur Licinius ne put lever que dix mille soldats, partie Italiens, partie Siciliens. Cependant il osa marcher à l'ennemi. De nuit il vint tomber sur le camp des Esclaves, qu'il trouva abandonné. Toutes les troupes de Salvius étoient occupées au siége de Morgantie. Le Préteur Licinius pilla le butin, que ces brigands avoient fait à la campagne, & prit toutes leurs femmes, qu'il remit une seconde fois en captivité. Delà, avant le retour de la lumiére, il s'approcha de la Ville assiégée, & surprit les ennemis, à la faveur des ténébres. Une terreur subite les saisit, & chacun se dissipe, sans s'écarter au loin. Avant le levé du soleil, les fugitifs se rassemblent, & conspirent entre eux, pour

a Nous avons parlé de Morgantie, dans le huitiême volume page 73. note *a*.
Ce nom lui étoit commun avec une Ville du Samnium, que nous avons fait connoître dans le cinquiême volume.

b Le fleuve Siméthe est celui que les naturels du païs nomment présentement *La Jarretta*. Pline au Livre 3 parle d'une Ville du même nom placée sur les rives de ce Fleuve.

avoir leur revanche, & pour tromper le Préteur à ſon tour. A la faveur de la même nuit, ils viennent tomber ſur l'armée Prétorienne, qui ſe croyoit victorieuſe, l'attaquent lorſqu'elle étoit le moins ſur ſes gardes, & l'enveloppent. Quel coup d'eſſai pour un Roi de peu de jours! A ſon gré les Romains lui diſputoient depuis long-tems la victoire. Il finit l'action par un coup de maître. Salvius fit publier dans toute ſon armée, qu'on ne donnât la mort qu'à ceux des ennemis, qui ne mettroient pas les armes bas. Les Romains entendirent l'ordre, & comme ils ſe ſentoient preſſés, ils demandérent quartier. Par là le maſſacre en fut moindre. Le Préteur ne laiſſa que ſix cents hommes ſur la place; mais on lui fit quatre mille priſonniers de guerre.

De Rome l'an 649.
Conſuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

Un avantage ſi complet releva le courage du nouveau Roi. Son armée groſſit à vuë d'œil, & fut plus en état que jamais d'enlever Morgantie. Salvius s'en approche donc, renouvelle les attaques, & la ſerre de plus prês. Qui l'auroit pû croire? Les plus fiers défenſeurs de la Place, contre des troupes d'Eſclaves, furent les Eſclaves mêmes, attachés au ſervice des habitants de Morgantie. Auſſi leurs maîtres leur avoient-ils promis la liberté, s'il venoient à bout de repouſſer, ou de laſſer les aſſiégeans. Ces braves aimérent mieux acquérir leur affranchiſſement par des voyes honnêtes, que de l'uſurper, en ſe donnant aux rebelles. Ils firent des exploits d'armes au-deſſus de leur condition, & des forces humaines. En un mot Salvius fut obligé de lever le ſiége. Que pouvoit-on faire de mieux, que de tenir parole à ces libérateurs de la Patrie? Cependant il plut à Licinius de caſſer la promeſſe que les Morgantins avoient faite à leurs

De Rome l'an 649. Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

Esclaves. A considérer la conduite de cet indigne Préteur, on croiroit qu'il n'eut en vuë que d'exciter, & de fomenter une guerre, qui causa bien de l'embarras, & coûta bien du sang aux Romains. En effet les Esclaves de Morgantie abandonnérent le parti qu'ils avoient défendu, & se livrérent aux révoltés. Par-là, le mal s'accrut, & la contagion de la révolte se communiqua dans toutes les contrées de la Sicile. Un esclave né en Cilicie, & nommé Athénion, souleva ses camarades aux environs [a] d'Egeste, & [b] de Lylibée. Son maître l'avoit fait Intendant de sa maison, & l'Administrateur des grands biens, qu'il avoit à la campagne. Pour récompense, Athénion donna la mort à son Bienfaicteur, & se mit à la tête des deux cents Esclaves, que son maître avoit à son service. A peine eut-il rassemblé autour de lui mille bons hommes, qu'il se ceignit du Diadême, & qu'il se fit déclarer Roi, par ses partisans. Le nouveau Monarque prit une conduite toute opposée à celle de Salvius. Il n'admit pas à son service tous les fugitifs, qui se présentérent à lui. Il fit un choix des plus dispos, & des plus propres au métier des armes. Excellent artifice, pour attirer plus de monde à sa suite! Les plus beaux hommes se picquérent d'honneur & aspirérent à la distinction d'être reçus au nombre des soldats, qu'Athénion jugeoit dignes d'être préférés.

a Egeste, autrement appellée Segéste, étoit située anciennement, dans le voisinage dun bourg de Sicile, appellé *Barbara*, aux environs de *Castella Mare*. Voyés le sixiême volume page 361. note *a*.

b La Ville de Lilybée donna son nom an Promontoire voisin. Elle ne subsiste plus. Consultés le sixiême volume page 168. note *a*.

Licinius

De Rome l'an 649.
Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

Licinius voulut bien se persuader, que les deux Rois se détruiroient mutuellement ; & que la jalousie semeroit la division entre les deux armées. Son espérance fut trompée. Les deux chefs des rebelles agirent séparément, en des Régions différentes, sans se chercher, & sans se nuire. Du reste Athénion, par les qualités de l'esprit, & par ses talens, ressembloit extrêmement à Salvius. Ils étoient braves l'un & l'autre, nés pour commander, & se piquoient également d'être sçavants dans la divination. Ce dernier préjugé leur avoit servi, plus que tout le reste, à se donner de la supériorité sur leurs camarades. Tandis que Salvius dominoit sur les campagnes, qui s'étendoient depuis Morgantie jusqu'à [a] Léontium, Athénion faisoit marcher son armée, où l'on comptoit environ dix mille hommes, du côté de Lylibée. Son dessein étoit d'assiéger la Place, & de s'en rendre maître. Il faut avoüer que le projet étoit chimérique ; mais pouvoit-on attendre d'un tel Général, des expéditions concertées avec la maturité des vieux Capitaines. Lylibée étoit peut-être la Place du monde la mieux fortifiée. Aussi Athénion, après avoir consumé, dans un siége inutile, bien du tems & des provisions, trouva un expédient pour quitter son entreprise, sans déshonneur. Il contrefit l'inspiré, & dans un transport soudain, il s'écria. *Que vois-je ! De quoi sommes-nous menacés ! Ne tardons pas, camarades, à quitter des lieux, où l'on nous prépare un sort funeste. S'obstiner à prendre Lylibée, c'est s'obstiner à sa perte.*

[a] On peut voir ce que nous avons remarqué sur Léontium, dans la page 174. du sixiéme volume.

De Rome l'an 649.
Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

Profitons des lumiéres que je reçois du Ciel. Il arriva que l'imposteur dît plus vrai, qu'il ne pensoit lui-même. Dans le tems que son armée commençoit à décamper, arriva de Mauritanie une flotte, que Bocchus envoyoit au secours des Romains, en Sicile. Conduite par un Général nommé Gomon, elle entra dans le port de Lylibée, & y débarqua ses troupes. Sur le champ, elles tombérent en queüe, sur l'armée d'Athénion, qui dés-lors étoit en marche. Ce léger échec que reçût le chef des rebelles ne servit qu'à relever sa gloire, & qu'à augmenter la confiance de ses soldats. Ils le révérérent comme un homme chéri des Dieux, & admis à leurs Conseils.

Dans sa contrée, Salvius ne songeoit qu'à se choisir un lieu, qu'il pût ériger en Capitalle de sa nouvelle domination. Après avoir fait la revuë de son armée, qui montoit à trente mille hommes, il offrit des sacrifices aux Demi-dieux qu'on honnoroit en Italie, & fit présent à chacun d'eux, d'une robbe de pourpre. A juger de Salvius par son nom, il étoit Italien d'origine, & issu de ces captifs, que Rome avoit faits autrefois, en conquérant les Provinces d'Italie. Quoiqu'il en soit; ce Roi des Esclaves chosit un emplacement, qu'on nommoit Triocale en langage du païs, parce qu'on y trouvoit trois sortes de beautés, qu'on ne rencontroit guére réünies au même lieu, 1°. des sour-

a Etienne de Bysance & Ptolémée font mention d'une Ville de Triocale, autrement appellée Tricale par les anciens Géographes. Elle étoit située dans la partie méridionale de la Sicile, prês de l'endroit, où l'on voit aujourd'hui *S. Giorgio di Triocala.*

De Rome l'an 649.
Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

ces abondantes de la meilleure eau du monde. 2°. des côteaux revêtus d'oliviers, de vignes, & d'arbres fruitiers. 3°. une situation avantageuse, pour bâtir une Ville, qu'on pourroit rendre imprenable. Ce fut donc à Triocale que Salvius résolut de fixer son habitation. Ce fut là, qu'il s'avisa de changer son nom Italien, en un nom Grec. Pour plaire à cette multitude d'Orientaux, qui composoient sa troupe, il se fit appeller *Tryphon.* Alors il commença de jetter les fondements de sa nouvelle Ville. Il en construisit la Citadelle sur les ruines d'un vieux château démoli. L'enceinte en fut d'abord tracée par un large fossé, qui comprenoit un mille dans son étenduë. Là, Tryphon s'érigea un magnifique Palais, avec une Place publique, qui servit de marché, où s'apportérent les denrées des environs. Le Roi donna une forme de Police à sa Ville, & se choisit, pour lui-même, un Conseil, qu'il composa de ses amis, & des plus prudents de ses sujets. Tout étoit dans l'ordre à Triocale, il n'y manquoit que de peupler la nouvelle Colonie, de ce grand nombre d'Esclaves, qui s'étoient rangés sous la conduite d'Athénion. Tryphon s'avisa de l'appeller à soi, & de l'inviter à venir prendre part aux délices du lieu, où il s'étoit établi. Athénion se rendit sottement à l'invitation, suivi seulement de trois mille hommes, car il avoit distribué le reste de ses troupes dans les campagnes, pour les piller. Sa complaisance lui coûta cher. Il ne fut pas plûtôt entré dans Triocale, qu'on le saisit, & qu'on l'enferma dans la Citadelle, où il resta jusqu'à la mort de Tryphon. Tels furent les commen-

De Rome l'an 649. Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

cements de cette nouvelle guerre des Esclaves en Sicile. Quelque ressemblance qu'elle ait avec le premier soulévement, qu'Eunus y avoit excité peu d'années auparavant, elle en fut bien différente. On ne verra finir la révolte de Tryphon qu'aprês quatre ans ; ainsi nous retournerons au camp de Marius, dans la Gaule Transalpine.

Le Consul attendoit, sans impatience, le retour des Cimbres dans la Province Narbonnoise. Son année Consulaire alloit bien-tôt expirer, sans qu'il eût vû l'ennemi qu'il étoit venu chercher. Ces barbares subsistoient en Espagne du brigandage qu'ils y commettoient, bien résolus de ne se rapprocher des Alpes, que quand les vivres leur manqueroient au delà des Pyrénées. Cependant l'armée de Marius grossissoit tous les jours, par les secours qu'il recevoit de toutes les contrées Orientales. Cet assemblage de tant de soldats de Nations différentes lui fit redoubler sa vigilance, pour conserver une exacte discipline dans son camp. Il fit la guerre aux vices, ayant que de la faire aux Cimbres. Un seul trait fera juger de l'horreur qu'avoit l'illustre Général pour cette infâme débauche, que la licence n'introduisoit que trop souvent dans les armées Romaines.

Plut in Mario. Val. Max. l. 6. c. 1. Cicero pro Milone, &c.

Marius avoit conduit avec lui dans les Gaules un de ses neveux, fils de sa sœur, nommé Caïus Lusius. Celui-ci tenoit un rang considérable parmi les Officiers, & remplissoit la Charge de Tribun Légionaire. Moins vertueux que son oncle, le Tribun avoit livré son cœur à la plus abominable des passions. Epris de la beauté d'un jeune

soldat, il lui fit porter l'ordre de le venir trouver, de nuit, dans sa tente. Trébonius, *a* c'étoit le nom du soldat, obéït à l'ordre; mais il sentit que sa vertu n'étoit pas en sûreté. Soumis en tout le reste, il ne résista, que quand il fallut deffendre sa pudicité, contre la violence qu'on lui vouloit faire. Sans appréhender le couroux de son Général, il en perça le neveu de son épée, & sauva son honneur au péril de sa vie. La mort de Lusius fit grand bruit; mais Marius n'en fut informé, qu'au retour d'une expédition, qu'il étoit allé faire. Trébonius, quoique vivement accusé par des flateurs, produisit des témoins, & prouva son innocence. Tout insensible que paroissoit le Consul, il avoit été touché de la perte d'un neveu, dont les bonnes qualités n'étoient flétries, que par sa seule incontinence. Cependant il renvoya Trébonius absous, & le récompensa même de son courage. De sa main il lui mit sur la tête une de ces couronnes, dont les Généraux ne gratifioient leurs soldats, qu'après une action de valeur. L'équité du Consul, & la vertu du simple Légionaire furent bien-tôt divulguées. Les applaudissements que l'armée leur avoit donnés passérent jusqu'à Rome. Les loüanges de Trébonius & de Marius furent à la bouche de tout le peuple. Le temps des élections approchoit. Les Centuries crûrent ne pouvoir rien faire de mieux, que de continuer le Consulat, à un Général, qui préservoit leurs enfans, dans les armées, des attentats de leurs infâmes Officiers. *b*

De Rome l'an 649.
Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

a Valére Maxime est le seul qui donne à ce jeune soldat, le nom de Plotius.

b Dans le même tems, ou à peu près, selon le témoignage de Cicéron, & de Valére Maxime,

De Rome l'an 649.
Consuls, C. MARIUS, & C. FLAVIUS FIMBRIA.

En effet les grands Comices furent convoqués au champ de Mars. Nul ne mit obstacle à la nouvelle promotion de Marius. Tout absent qu'il étoit, il fut proclamé Consul pour la troisiême fois, & le peuple régla qu'il resteroit dans la Gaule Transalpine, pour y attendre le retour des Cimbres. Les plus

Quintus Fabius Eburnus donna aux Romains, un semblable exemple de sévérité, dans la personne de son propre fils. Les mœurs de ce jeune homme n'étoient point sans reproche. On le soupçonnoit même de s'être abandonné aux plus honteuses débauches. Du moins une conduite peu réglée avoit fait naître de violents préjugés contre lui, au désavantage de sa pudeur. En vain Fabius fit-il tous ses efforts, pour le rappeller à des sentiments dignes de sa naissance & de son nom; les avis & les menaces ne firent aucune impression sur le cœur d'un indocile, qui ne prenoit conseil que de sa passion. Le pere irrité relégua d'abord son fils à la campàgne. Par là il l'enlevoit à ses compagnons de débauche, & lui laissoit le tems de la reflexion & du repentir. Ennuyé de sa retraite, il devint plus intraitable, & forma le dessein de secoüer le joug d'un censeur importun, qui s'opposoit à ses plaisirs. Fabius au désespoir, oublia qu'il étoit pére. Dans sa fureur il prit le parti de délivrer sa maison, d'un fils qui en devenoit l'opprobre. Authorisé par les loix Romaines, qui accordoient aux peres un pouvoir despotique, sur leurs enfans, Fabius n'eut pas horreur de condamner ce malheureux fils à la mort. L'Arrêt fut executé sur le champ, par le ministére de deux esclaves. Après les avoir affranchis l'un & l'autre, pour les dérober à la torture, il alla se confiner dans une solitude, où il mourut consumé de douleur & d'ennui. Valére Maxime donne à ce Fabius le surnom de Servilianus. Si l'on en croit Cicéron, un Cneïus Pompée accusa ce pére trop rigoureux d'avoir fait mourir son fils injustement. Fabius prevint le jugement, par un exil volontaire, & fixa pour toûjours sa demeure dans la Ville de Nucérie, qui l'aggrégea au nombre de ses Citoyens.

Un autre Quintus Fabius fils du conquérant des Allobroges, se déshonoroit alors par sa vie libertine & licentieuse. Un des Préteurs de Rome, que Valére Maxime nomme Quintus Pompeïus, fit des perquisitions exactes sur les mœurs du jeune débauché, le mit sous la tutelle de ses parents, comme un dissipateur reconnu, & le déclara déchu de l'administration de ses biens. Dês l'année cinq cens trente-trois; comme Orosius nous donne lieu de le conjecturer, Marcus Fabius Buteo avoit fait mourir son propre fils accusé, & convaincu de larcin.

mortels ennemis de Marius, comme les Crassus, les Metellus, & Marcus Scaurus, applaudirent à cette destination. Le bien public l'emporta dans leurs cœurs sur les ressentiments particuliers. Le Collégue que la République donna à Marius fut L. Aurélius Orestes, qui resta quelque tems à Rome, pour y régler les affaires. Celles de la Religion occupérent ses premiers soins. On disoit qu'entre autre prodiges, à Ariminum, un chien avoit prononcé des paroles articulées, que dans [a] Amérie on avoit vû, sur des nuées, deux armées en l'air, l'une à l'Orient, l'autre à l'Occident, qu'elles s'étoient livrées bataille, & qu'enfin les Orientaux avoient été vaincus. Par un Décret des Aruspices, Rome expia ces funestes présages. On ordonna que vingt-sept jeunes filles, en chantant des hymnes, iroient offrir des présents au Temple de Céres & de Proserpine. En ce tems-là même, la Ville se donna une espéce de comédie, aux depens d'un méprisable Préteur, qui devint le joüet du public. Son nom étoit T. Albucius. Plein d'une sotte vanité, il se picquoit tout à la fois de belles Lettres, de Philosophie, & de supériorité dans la science des armes. Pour apprendre les rafinements de la Langue Grecque, il avoit autrefois séjourné dans Athênes, & là il s'é-

De Rome l'an 650.
Consuls, C. MARIUS, & L. AURELIUS ORESTES.

Cicero in orat de. Provin. Consular.

Jul. Obs. c. 103.

[a] Amerie connuë autrefois sous le nom d'*Amelia*, passoit chez les Romains pour une des plus anciennes Villes de l'Ombrie. Pline prétend, sur la foi du vieux Caton, qu'elle fut bâtie neuf cents soixante-quatre ans., avant la guerre de la République contre Persés Roi de Macedoine. Si Caton ne s'est point trompé dans son calcul, il faut que la fondation d'Amérie ait précédé celle de Rome d'environ trois cents quatre-vingt-trois ans. Elle étoit voisine de Narnie, à peu de distance du Tibre & du Lac *Bassano*. Cicéron lui donne le titre de Ville municipale, dans son plaidoyé pour Roscius.

De Rome l'an 650.

Consuls, C. MARIUS & L. AURELIUS ORESTES.

Cicero de Divir. & ejus interpres Padianus. Idemque variis in locis. Apuleïus.

toit donné pour l'homme du monde, qui sçût mieux les délicatesses du plus pur Atticisme. Quintus Mucius Scævola, qui pour lors étoit Préteur en Achaïe, vint à Athênes, & se donna le plaisir de rendre visite à ce Romain, dont la fatuité faisoit rire les Athéniens mêmes. Par dérision, Scævola ne salua Albucius qu'en Grec, & donna ordre à ses Licteurs de ne lui parler que dans la Langue, qu'il faisoit gloire de sçavoir mieux, que les gents du païs. Quoiqu'Albucius n'eût que médiocrement de l'esprit, il ne fut pas insensible à la plaisanterie. Il en eut un dépit, qui dégénéra en une haine déclarée, contre Scævola. Par vangeance, lorsqu'il fut de retour à Rome, il accusa le Préteur d'Achaïe de concussions, & perdit son procês. Un homme si frivole ne laissa pas d'être nommé Préteur de Sardaigne. Ce fut là que sa vanité parut dans tout son jour. Quoiqu'il n'eût rien fait dans sa Province, que donner la chasse à quelques brigands, il fit demander au Sénat, que par un Arrêt on rendît des actions de graces publiques aux Dieux, pour ses exploits. Sa Requête fut traitée de folie. Cependant il se décerna à lui même, une espéce de triomphe, dans le lieu de son département. A peine Albucius fut-il sorti d'emploi, que les jeunes Orateurs se firent un divertissement de le traduire devant le Peuple, comme coupable de désobéïssance. On l'accusa d'avoir triomphé, sans le consentement du Sénat, & de la Commune. Il y eut de l'empressement à déclamer contre lui. Cnéïus Pompeïus Strabo, qui lui avoit servi de Questeur, fit tous ses efforts, pour obtenir la permission d'être son accusa-

teur;

De Rome l'an 650.
Consuls, C. MARIUS, & L. AURELIUS ORESTES.

teur. Mais on ne voulut pas introduire la coûtume, de laisser parler les subalternes contre leurs Généraux. Caïus Julius Cesar fut donc choisi pour plaider, contre le ridicule triomphateur. Il déploya toutes les finesses de l'art, & toute la délicatesse de la satyre. Scævola parla ensuite, & joignit la véhémence du discours à des traits comiques. Enfin il fit condamner Albucius à l'exil, plûtôt par le mépris qu'on avoit de sa personne, que pour la grièveté de son crime. L'exilé choisit Athènes pour le lieu de son séjour. Là il se barboüilla la tête de la Philosophie d'Epicure. Enfin, pour qu'il ne manquât pas un seul trait au caractére d'un homme si singulier, il se fit Poëte, & Poëte satirique. A l'imitation de Lucilius, il composa des vers mordants, dont le ridicule ne retomba que sur lui.

Ces scénes burlesques divertissoient les Romains, tandis que leur République étoit pressée de divers côtés, & dans un danger plus évident que jamais de succomber. Dans la Gaule Transalpine, un assemblage épouventable de Germains, sous le nom de Teutons, d'Helvétiens, sous le nom d'Ambrons, enfin de Gaulois de toutes les Provinces Occidentales, sans compter les Cimbres, menaçoient l'Italie d'une affreuse inondation. Marius avec une armée, couvroit le païs en delà des Alpes, & le nouveau Consul Aurelius, en deçà de ces montagnes, se préparoit à les recevoir. Dans la Sicile, les Esclaves révoltés en ravageoient toutes les Provinces, & profitoient de l'indolence de Lucullus, qu'on y avoit envoyé pour leur faire la guerre. En Espagne, les Cimbres saccageoient la Celtibérie avec la même

De Rome l'an 650.
Consuls, C. MARIUS, L. AURELIUS ORESTES.

fureur, qu'ils avoient ravagé la Gaule Narbonnoise. Cependant Rome n'envoyoit plus de troupes dans le païs Espagnol. Après la défaite de Mallius & de Cœpion, elle réservoit toutes ses forces, pour les opposer à ce torrent d'ennemis, qui la menaçoient vers les Alpes. La République n'avoit donc, dans l'Espagne citérieure, tout au plus qu'une Légion, commandée par le Préteur Marcus Fulvius. C'étoit peu pour arrêter le brigandage des Cimbres.

Jul. obseq. c. 103. Front Stratag. L. 2. c. 5.

Cependant la nécessité des tems avoit réunis les Celtibériens aux Romains, & par un intérêt commun, ils défendoient leurs biens & leur terrain, contre les barbares venus du Nord. Par bonheur le Général Romain étoit un grand homme de guerre. Il conduisit sa Légion, & les troupes Celtibériénes, avec tant de sagesse, & leur inspira tant de valeur, qu'il contraignit les Cimbres à abandonner l'Espagne. Il ne lui en coûta qu'une seule bataille, qui suffit pour les en chasser. Voici l'artifice dont il usa. Pour lasser cette multitude de vagabonds, tous les jours, il envoyoit de la cavalerie Espagnolle insulter les ennemis, jusqu'au pied de leurs retranchemens. A l'instant ces barbares sortoient de leur camp, & personne n'y restoit pour le garder. Fulvius fit long-tems le même manége, & s'apperçut qu'à toutes les attaques, le camp des ennemis manquoit de défenseurs. Cependant, par la vîtesse de leurs chevaux, les cavaliers du parti Romain évitoient, à toutes jambes, la poursuite de leurs ennemis. Enfin Fulvius se résolut de surprendre le camp des barbares, dans le moment qu'il seroit vuide de combattans. Il va donc en personne, durant la nuit, avec une troupe choi-

fie, s'embusquer derriére le camp des Cimbres. La cavalerie Espagnolle vient l'insulter à l'ordinaire. Les ennemis sortent dans la plaine, la poursuivent avec acharnement, & à l'instant le Préteur sort de son embuscade, & se rend maître de leurs retranchemens. Il n'en fallut pas davantage pour décourager des brigands, qui commençoient à ne trouver plus de subsistance, dans un païs stérile, qu'ils avoient eux-mêmes ravagé. Ils songérent donc à se rabattre dans la Gaule aux premiers jours du printems.

De Rome l'an 650.
Consuls, C. MARIUS, & L. AURELIUS ORESTES.

En attendant le retour des Cimbres, Marius s'occupa toujours à former les nouveaux renforts, qu'il recevoit sans cesse de Rome, & des Peuples alliés de la République. Ses campemens mêmes n'étoient point oisifs, [a] & son inaction étoit laborieuse. Avant que les Cimbres fussent descendus des Pyrénées, un essain de [b] Marses, natifs de la Germanie,

Plut. in Sylla. Velleï. Paterc.

[a] Marius, dit Plutarque dans la vie de ce Capitaine, pour aguérir ses soldats, les éprouvoit par des marches forcées. Il ne mettoit d'intervalle à leurs travaux qu'un sommeil de peu de durée & presque toûjours interrompu. Le tems qu'il accordoit à leurs besoins, étoit moins un délassement, qu'une occupation laborieuse. Eux-mêmes étoient obligés de préparer leur nourriture sans le secours d'aucuns domestiques, & de pourvoir à leur subsistance. Quoique chargés du poids énorme de leurs armes, ils portoient encore toutes leurs provisions de bouche, & les ustenciles nécessaires à leurs usages. Aussi les comparoit-on à des bêtes de charge; c'est tout dire qu'on ne les appelloit point autrement que les *mulets de Marius*. Plutarque de qui nous empruntons ceci, donne une autre origine à ce sobriquet, comme nous l'avons fait remarquer dans le treiziême volume, en parlant de l'activité de Marius pendant le siége de Numance.

[b] Les Marses, selon Tacite, étoient des peuples de l'ancienne Germanie. D'abord ils habitérent un petit canton de la Hollande au-delà de l'Issel, petite riviére, qui prend sa source près d'Utrecht. Ensuite ils s'é-

De Rome l'an 650.
Consuls, C. MARIUS, & L. AURELIUS ORESTES.

& partis des bords de la [a] Luppia, parut tout à coup dans la Gaule. Le dessein de ces barbares étoit de se joindre aux Teutons, & d'entrer avec eux en Italie. Sur le champ Sylla fut détaché, pour aller à la rencontre de ces nouveaux ennemis. Ce fut moins par la voye des armes qu'il les attaqua, que par la persuasion. Dans une conférence il les fit changer de résolution, & les gagna au parti Romain. Jusqu'alors Sylla avoit été comme le bras droit de Marius. Lieutenant Général dans son armée, il avoit prêté au Consul son bras & son éloquence, pour le bien commun. On ne peut dire si la jalousie de Marius contre un Subalterne qui lui faisoit ombre, ne se réveilla point alors. Leurs dissentions avoient commencé en Numidie; mais la politique les avoit déguisées depuis trois ans, sous les apparences d'une parfaite réconciliation. Quoiqu'il en soit des sentimens réciproques de l'un pour l'autre, il paroît certain qu'ils se séparérent dês-lors. Nous ne verrons plus dans la suite Sylla figurer dans l'armée de Marius, & nous ne le verrons briller que parmi les troupes du Collégue, que la République lui donnera l'année qui va suivre. En effet, sur la fin de l'an-

tablirent en cette contrée de l'Allemagne, qui comprend une portion du cercle de Vestphalie, & de l'Evêché de Paderborn. Un Bourg appellé *Dithmarsen*, conserve encore les vestiges de leur ancien nom.

a La riviére *Lupia*, où *Lupias* comme l'appelle Strabon, prend sa source à Lippsprinck Village de Vestphalie, prês de Paderborn. De-là elle parcourt une petite étenduë de pays, & va se jetter dans le Rhin, aprês avoir parcouru le Duché de Clêves. Elle porte aujourd'hui le nom de la *Lippe*. Sur ses bords est située la Ville de *Lipstad* dépendante du Cercle de Vestphalie. On la nommoit anciennement *Luppia*, comme la riviére, dont nous venons de parler.

née Consulaire, la mort enleva Aurelius Orestes, dans le camp où il commandoit au pied des Alpes, dans l'intérieur de l'Italie. La République qui n'avoit plus d'autre Consul que Marius, fut obligée de le rappeller à Rome, pour présider à de nouvelles élections. Il y vint avec joye, quitta la Gaule Transalpine, laissa le commandement de ses troupes à Manius Aquillius, & fit une manœuvre conforme à son ambition.

De Rome l'an 650.
Consuls, C. MARIUS, & L. AURELIUS ORESTES.

Au tems de son arrivée à la Ville, Marius trouva à la tête du Tribunat un homme intriguant, & artificieux. Son nom étoit Lucius Apuleius Saturninus. Après avoir consumé la fleur de ses années, & son bien, dans la débauche, pour se tirer du décri où la mollesse l'avoit fait tomber, il brigua la Questure, & se mit par-là dans la route des dignités supérieures. Le sort voulut qu'il allât exercer la Questure au port d'Ostie. Là, il reçut de sa République la commission de procurer l'abondance à la ville de Rome, presque affamée depuis la révolte des Esclaves en Sicile. Sa négligence le fit révoquer d'un emploi, dont il s'acquittoit mal. Alors le dépit le saisit, & quittant la voye des honneurs Curules qu'il avoit prise, il se rangea au parti Plébéïen, & s'y fit de la réputation [a] par ses emportements contre la Noblesse. Un Tribun si vif & si échauffé contre le Sénat, parut au Consul un instrument propre, à faire réussir ses projets d'am-

Diod. Sicul. apud Vales.

[a] Cicéron dit d'Apuleius Saturninus, dans le Livre des Orateurs illustres, qu'il avoit le talent d'imposer à la multitude, moins par l'éloquence de ses discours, que par la véhémence de son action.

De Rome l'an 650.
Consuls, C. MARIUS, & L. AURELIUS ORESTES.

Cicero in Bruto. pro Sexto & de Arusp. respon. Plut. in Mario. & Epit. Livii.

bition. Marius avoit alors en vûë de se faire encore nommer Consul, pour l'année suivante. L'affaire étoit délicate, & pouvoit paroître odieuse à la multitude. Il étoit inoüi qu'on eût multiplié, sans interruption, tant de Consulats, sur la tête d'un seul homme. Emporter la premiére dignité pour la quatriéme fois, ce fut pour Marius un chef-d'œuvre de politique. Voici comme il s'y prit. Aprês avoir concerté la chose avec le Tribun, il fut conclu, que Marius feroit semblant de refuser le Consulat, & qu'Apuleius engageroit le Peuple, à contraindre Marius de l'accepter. Jamais intrigue ne fut menée avec plus de rafinement. D'abord le Tribun fit entendre en secret, qu'on ne pouvoit trop illustrer le Chef, qui devoit être destiné à préserver l'Italie de l'inondation des Cimbres. *Quoi? Vous déshonorerés-vous, Romains*, dit ensuite Apuleius au Peuple assemblé, *par une inconstance, qui tourneroit au préjudice commun? Vous avés eu assés de fermeté, pour passer par dessus les Loix, en considération du bien Public. Qu'aviés-vous donc eu en vûë, lorsque vous avés réüni tant de Consulats, sur la tête de Marius? Quoi? l'élevation d'un seul homme? Une prédilection de caprice? Non; mais la nécessité des tems; mais l'irruption qui se prépare à l'Occident. Si votre résolution de l'année précédente fut saine, pourquoi la changeriés-vous? L'orage est-il dissipé? Nos craintes sont-elles rallenties? Le tonnere gronde, sur les Pyrénées, & va bientôt se faire entendre vers les Alpes. Qui conjurera la tempête? Un nouveau Chef, un Patricien mou, effeminé, un Général inconnu à son armée, sans connoissance*

des lieux, & ſans expérience dans les combats ? En un mot un Mallius, un Cœpion ? Dieux ! détournés de nous un ſi pernicieux conſeil ! Au point où ſont nos affaires, le féroce Marius eſt le ſeul qu'on puiſſe oppoſer à des barbares. Ses jaloux, ſes compétiteurs, ſont auſſi à craindre pour la République, que les Cimbres & que les Teutons. S'ils emportent le Conſulat, la République eſt perduë, Rome eſt anéantie. Votre choix au Champ de Mars va décider du ſalut de vos femmes & de vos enfans, ou du renverſement de nos maiſons, & de nos Temples. Songés-y, & réglés vos ſuffrages ſur le danger qui nous preſſe.

De Rome l'an 650.

Conſuls, C MARIUS, & L. AURELIUS ORESTES.

A ſon tour Marius joüoit avec adreſſe le rôle qu'il s'étoit réſervé. Il ſe paroit d'une fauſſe modeſtie, & refuſoit de ſe faire inſcrire parmi les Prétendans au Conſulat. Les plus intelligens pénétroient les replis de ſon cœur; mais nul de ſes rivaux ne déſapprouvoit, qu'on le laiſſât à la tête des armées, & des affaires. La Nobleſſe elle-même ne pouvoit lui refuſer ſon eſtime, & l'extrêmité du péril rendoit ſon bras néceſſaire. Durant ces ſcénes, la nouvelle vint à Rome, que les Cimbres abandonnoient l'Eſpagne, & qu'ils alloient ſe rabattre ſur la Gaule. La frayeur publique augmenta l'empreſſement qu'on avoit, de précipiter les élections, & de ne différer plus à choiſir Marius pour Conſul. Plus les inſtances du Peuple étoient vives auprès de Marius, plus il feignoit de rejetter ſes offres. Parmi les prétextes de récuſation qu'il apportoit, il en mêloit toujours qui tendoient à rendre les Patriciens odieux. Enfin ſes ré-

De Rome l'an 650.
Consuls, C. MARIUS, & L. AURELIUS ORESTES.

pugnances simulées allérent si loin, que le Tribun son Confident, dans une de ses harangues, alla jusqu'à traiter le Consul, *de réfractaire aux volontés du Peuple, & de traître à la Patrie.* Le jeu fut concerté avec tant d'artifice, que la Commune y fut trompée. Elle nomma Marius Consul pour la quatriême fois, & crut l'avoir élevé malgré lui au Consulat. Le Collégue qu'on lui donna, fut un Q. [a] Lutatius Catulus, homme d'un grand crédit

[a] Rien ne manque au portrait que Cicéron nous a tracé de Quintus Lutatius Catulus, en divers endroits de ses ouvrages. La douceur de son naturel, ses maniéres engageantes & pleines de politesse, prévenoient en faveur de ce grand homme. L'air aimable dont il prononçoit en public, & la pureté de ses expressions ajoûtoient de nouvelles graces à la beauté de ses discours. Par les charmes d'une éloquence douce & insinuante, il avoit l'art de gagner tous les cœurs. Orateur, Historien, & Poëte tout à la fois, il composa les Annales Historiques de son Consulat, dans le goût de Xénophon, qu'il s'étoit proposé pour modelle. Cicéron dit que l'Auteur fit présent de son Livre à son ami Aulus Furius d'Antium, dont les Poësies avoient merité l'estime des connoisseurs. Catulus lui-même ne dédaigna pas ce genre de littérature. Souvent il consacra les moments de son loisir à différentes piéces de vers. Mais sa Muse un peu trop enjoüée, pour ne rien dire de plus, démentoit la gravité de son caractére, & cette austérité de mœurs, dont il faisoit profession. C'est le jugement qu'Ovide & Pline le jeune en ont porté. Aule Gelle a conservé une des Epigrames de Catulus sur un enfant nommé Théotime, dans le dix-neuviême Livre *des Nuits Attiques*. Il l'a produit comme un chef d'œuvre d'élégance & de politesse. Cicéron en cite une autre, dans le premier Livre de la Nature des Dieux, au sujet du jeune Roscius. Elle est conçuë en ces termes.

Constiteram, exorientem Auroram Forte salutans,
Cum subitò à lævâ Roscius exoritur,
Pace mihi liceat, Cælestes! dicere vestrâ,
Mortalis visu'st pulchrior esse Deo.

Dans ce Quatrain, Catulus épris des attraits de Roscius, l'éleve au-dessus des Dieux immortels. Cependant, dit Cicéron, cet enfant, que l'on donne ici pour une divinité d'un ordre

au

De Rome l'an 651.

Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

au Sénat ; mais pourtant que sa douceur rendoit aimable *a* au Peuple. Tous les Tribuns néanmoins n'étoient pas également affectionnés pour Marius. Apuleius s'avisa, pour faire plaisir à ce nouveau Consul, de porter une Loi, par laquelle les vétérans de ses armées seroient mis en possession des terres conquises sur Jugurtha, en Numidie. Le Tribun Bœbius s'opposa à la Loi d'Apuleius. Le Peuple fut tellement irrité contre l'opposition, qu'il prit des pierres, & qu'il chassa Bœbius de dessus la Tribune. Telles furent alors les mœurs des Romains. Plus de tranquillité dans les Comices. L'esprit de faction y dominoit, & les Parties n'y prévaloient que par la violence. Marius remporta de Rome tous les cœurs après lui, & les vœux de la multitude, pour sa prospérité, le suivirent jusqu'au delà des Alpes.

Author de Viris Illustribus.

Toute la Gaule étoit en mouvement. Le tems & l'approche des ennemis pressoient les Généraux d'arriver à leurs départemens. Il s'en falloit bien que Catulus eût le mérite pour la guerre, & la réputation de Marius ; mais Sylla s'étoit don-

supérieur à toutes ses autres, avoit les yeux de travers. L'esprit & le cœur du Poëte étoient alors d'intelligence, à l'avantage de Roscius.

a Cet homme si chéri du peuple, & d'un mérite universellement reconnu, avoit eu néanmoins la douleur de se voir exclu deux fois du Consulat ; la premiére, lorsqu'il demanda cette dignité pour l'année 647. Il eut alors pour Compétiteur Caïus Atilius Serranus, personnage d'une sagesse éprouvée dans le Gouvernement de la République, comme Cicéron l'avoüe dans son plaidoyé pour Plancius. Mais Catulus ressentit encore bien plus vivement l'injure d'un second refus, lorsque le peuple lui préféra, dans l'année 648, le méprisable Mallius. Cicéron se récrie contre un choix si bizarre, & parle avec indignation de cette odieuse préférence.

De Rome l'an 651.
Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.
Plut. in Sylla.

né à lui, & cet illustre Lieutenant Général rendoit égalles, ou peu s'en faut, les forces de Catulus, à celles de son Collégue. Les deux Consuls abandonnérent donc la Ville en même tems ; mais en quel état la laissérent-ils à leur départ ? La crainte & l'inquiétude sur les affaires du dehors, & de nouveaux troubles au dedans y avoient répandus la consternation. Dês l'année derniére, les [a] Thraces avoient troublé le repos de la Macédoine. Les Esclaves révoltés désoloient la Sicile, & coupoient les vivres aux Citoyens de Rome. Pour surcroît de malheur, dans la partie maritime de la [b] Cilicie, un essain de Pyrates s'étoit élevé, & ces brigands infestoient la Méditerrannée. Les courses des Ciliciens contribuoient autant à la famine, qui affligeoit Rome, que la désolation de la Sicile. Ces écumeurs de mer faisoient, en Europe, en Asie, & en Afrique, des descentes imprévües, & enlevoient les habitans, pour les vendre. L'Isle de Délos servoit d'entrepos à ces voleurs. Là, ils tenoient un marché public, où les Romains eux-mêmes venoient se fournir d'esclaves. Quoique la Cilicie fût alors une dépendance du Royaume de Syrie, cependant les

Florus l. 3.
Livii Epit. 58.
Tacit. Annal. 12.

[a] Florus nous apprend, au Livre troisiême, que le Préteur Calpurnius Pison marcha contre les Thraces, qu'il les força d'abandonner la Macédoine, & qu'il pénétra, jusqu'au Mont Caucase, en poursuivant toûjours ces barbares. Julius raporte, parmi les évenements de l'année 650. la défaite entiére des Thraces, qui avoient porté le ravage dans la Macédoine.

[b] Dans quelques exemplaires de l'épitome de Tite-Live, & dans plusieurs de Julius Obséqnens, on lit *Siciliam*, au lieu de *Ciliciam*. C'est une erreur que les critiques ont réformée dans les éditions plus récentes. Les Pirates dont il s'agit ici, desoloient les mers de *Cilicie*, & non pas de la *Sicile*.

De Rome l'an 651.
Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

Peuples qui l'habitoient, exerçoient impunément la pyraterie. L'indulgence des Monarques Syriens, causée par leurs divisions continuelles, toléroit dans les Ciliciens, ce qu'il ne leur étoit guére possible d'empêcher. Cependant Rome en souffroit, & les vaisseaux qui lui apportoient des vivres étoient souvent en proye à ces barbares. La République les regarda enfin comme un fléau public. Elle remit le soin de leur donner la chasse à l'homme, qui lui parut le plus intéressé à en débarrasser les mers. Celui-ci étoit le célébre Orateur M. Antonius, dont les Ciliciens avoient enlevé la fille, proche [a] du Cap de Miséne. Muni d'une commission extraordinaire de sa République, avec le [b] titre de Proconsul, il arma [c] des vaisseaux, purgea les mers de ces voleurs, & revint triompher à Rome. L'expédition d'Antonius, dont le succês étoit incertain lorsque les Consuls partirent, tenoit Rome dans l'inquiétude.

Cicero in Orat. pro Lege Manilia, & Plut. in Pomp.

Un plus formidable ennemi encore broüilloit Rome au-dedans, tandis qu'un si grand nombre

[a] Le Promontoire de Miséne est placé sur la côte maritime du Royaume de Naples, dans le voisinage de Cumes, de Pouzzoles, & de Baïes. Il porte encore aujourd'hui le nom de Miséne. Ce nom étoit commun à une Ville bâtie au même endroit. Elle ne subsiste plus.

[b] Cicéron, au premier Livre *de Oratore*, donne à Marcus Antonius le titre de Proconsul. Son témoignage est décisif contre l'Abbréviateur de Tite Live, qui suppose qu'Antonius commanda sur les mers de *Cilicie* en qualité de Préteur seulement.

[c] On apprend, de Tacite au Livre deuxiême de ses annales, que les habitans de Byzance alliés de la République Romaine, fournirent à Marc Antoine, un renfort de troupes & de Galéres. C'est un fait dont les députés de Byzance rapellérent la mémoire au Sénat, dans la harangue qu'ils lui addressérent en présence de l'Empereur Néron.

De Rome l'an 651.
Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

d'ennemis la menaçoit au-dehors. Celui-ci étoit Lucius Apuleius Saturninus, factieux Tribun du Peuple, qui par ses intrigues venoit de faire attribuer le quatrième Consulat à Marius. Fier de la protection d'un Consul de sa façon, & l'adversaire déclaré de tout le parti Patricien, il n'avoit d'attention qu'à établir dans le Tribunat des hommes, qui lui fussent dévoüés, & qui y conservassent le même esprit, dont il étoit animé. Il jetta donc les yeux sur le plus vil habitant de Rome, pour lui faire prendre sa place, dans le Collége des Tribuns. Celui-ci étoit un misérable affranchi, nommé Lucius Equitius Firmanus, dont on ne connoissoit ni les parents, ni la Tribu. Apuleius lui connut de l'esprit, de la hardiesse, & du talent pour l'intrigue. Il le crut capable de devenir, parmi les Tribuns, l'instrument de ses fureurs. Résolu de l'introduire dans le Tribunat, de concert avec lui, il composa une fable, qu'il crut pouvoir faire adopter à la Commune, par l'empire qu'il avoit pris sur elle. Comme la naissance d'Equitius paroissoit devoir mettre obstacle à sa réception dans le Collége des Tribuns, Apuleius lui fit changer de nom, & ne l'appella plus que Gracchus. Il le présenta donc au Peuple, comme le fils de C. Tiberius Gracchus, & le seul reste d'une illustre Maison, qui de son sang avoit scellé son attachement au parti Plébéïen. Un rejetton des Gracques ne pouvoit être qu'infiniment cher au Peuple Romain. Sur le champ on lui auroit ouvert l'entrée du Tribunat, si les Censeurs n'eussent découvert la fraude, & déconcerté l'intrigue. La Censure étoit alors occupée par deux Me-

Author de Viris Illust. c. 73. Florus l. 3. c. 18. Orosius l. 5. c. 17. Val. Max. l. 9. c. 7. & l. 3. c. 8. Vell. Pat. l. 2. Appian. lib. 1. Civil. Cicero in Orat. pro Sext. & pro domo sua.

tellus, [a] cousins germains, & enfans des deux freres. Le plus illustre étoit Q. Cæcilius Metellus surnommé *le Numidique*, pour avoir vaincu Jugurtha, avant que Marius en eût triomphé. Ce grand homme étoit à Rome l'appui de la Noblesse, que Marius & ses Partisans s'efforçoient d'opprimer. Metellus avoit une raison particuliére [b] de haïr Apuleius. Outre que ce broüillon s'étoit vendu à son plus cruel ennemi, il venoit tout récemment de

De Rome l'an 651.

Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

[a] Des deux Metellus Censeurs de cette année 651, le premier, déja connu par le surnom de *Numidicus*, étoit fils de Lucius Cœcilius Metellus Calvus, & l'autre surnommé *Caprarius* eut pour pere Quintus Metellus le Macédonien, frére de Calvus.

[b] Appien rapporte, au premier Livre des guerres civiles, que Quintus Metellus pendant sa censure s'étoit déclaré ouvertement contre Lucins Apuleïus, & Caïus Servilius Glaucia, qui qui deux ans auparavant, avoit été Tribun du peuple. Le Censeur les raya l'un & l'autre du nombre des Sénateurs, comme des hommes factieux, & indignes du rang qu'ils occupoient. Mais son Collégue s'étoit opposé à cette infamante dégradation, & tous deux furent réhabilités, contre le gré de Metellus. Apuleïus sensible à l'affront qu'il venoit de recevoir, ne mit plus de bornes à ses fureurs. Partout il fit éclater la haine qu'il portoit au Censeur, & ne laissa échapper aucune occasion de lui nuire. Les Partisans du séditieux Tribun le secondérent, dans le dessein qu'il avoit formé de perdre Metellus. Ce grand homme, dont la vie avoit toûjours été sans reproche, trouvoit dans son innocence un rempart assuré contre les traits de ses envieux. Cependant ils lui faisoient un crime d'avoir fait bâtir à la campagne une maison trop superbe. Cicéron rapporte à ce sujet, un bon mot de Caïus Julius César, au second Livre de l'Orateur. Metellus étoit chargé de faire dans la Ville les enrôlemens, pour recruter l'armée Romaine occupée dans la Gaule, à garantir l'Italie de l'irruption des Cimbres. Il n'eut égard qu'aux besoins pressants de la République & ne dispensa du service aucun de ceux, qui étoient en état de porter les armes. Julius fit en sorte de se soustraire à la Loi commune, en représentant qu'il avoit mal aux yeux. Quoi, lui dit le Censeur, ne voyés-vous rien? Quelque foible que soit ma vûë, lui repliqua Julius, je vois encore de la porte Esquiline, le beau Palais, que vous avés fait construire.

De Rome l'an 651.
Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

soulever le Peuple contre lui. Dès que le Numidique eut été élu Censeur, & qu'il se fut retiré en son logis, Apuleius étoit venu l'y assiéger à main armée. Pour sauver ses jours, Metellus avoit été obligé de chercher un azile au Capitole. Ce lieu sacré n'avoit point arrêté l'audace du Tribun. Il y étoit accouru avec sa troupe, & avoit investi le Sanctuaire, où Metellus s'étoit retiré. Là il l'auroit mis à mort, si les Chevaliers Romains, touchés de compassion pour un Héros, & pleins d'indignation contre un scélérat, ne fussent accourus à la délivrance du Censeur. Telle étoit alors à Rome la fureur des partis. Les têtes les plus respectables n'y étoient pas à couvert de la violence des Tribuns.

On peut bien juger que le généreux Metellus, personnellement irrité, & d'ailleurs ennemi de la fourberie, ne souffrit pas qu'Apuleius fît illusion au Peuple, au sujet d'Equitius. Il harangua la Commune, & la convainquit que C. Gracchus n'avoit eu que trois fils. *L'aîné*, disoit-il, *a perdu la vie en Sardaigne, lorsqu'il y faisoit sa premiére campagne. Le second à Prêneste encore dans l'enfance ; & le troisiéme, né aprês le massacre de son pere, est mort à Rome entre les bras de sa mere.* Apuleius ne se rendit pas au témoignage du Censeur. Il ordonna qu'on citât Sempronia, veuve du second Africain, & sœur de Gracchus. Il ne doutoit point qu'en sa présence la crainte ne dût saisir l'illustre Romaine, & que par complaisance, elle ne reconnût un neveu, dans Equitius. Malgré les Loix, qui ne permettoient point aux femmes de comparoître en Justice, Sem-

pronia fut conduite dans l'Aſſemblée du Peuple. Elle parut ſur la Tribune, avec la conſtance d'une Héroïne. Envain Apuleius prit à ſes yeux un air truculent. En vain les Partiſans d'Equitius tâchérent de l'intimider par leurs cris. Elle ſe ſouvint de quel ſang elle étoit iſſuë, & refuſa de le ſoüiller par un mélange impur. Si-tôt donc qu'Equitius ſe préſenta pour la ſaluer, comme ſa tante, des yeux & du geſte Sempronia le rebuta, & ne permit pas qu'il lui donnât le ſalut uſité entre les proches parens. Delà Metellus ſe crut authoriſé, à n'inſérer pas même le nom d'Equitius dans la liſte des Citoyens Romains. La déclaration publique qu'il fit de ſon refus, penſa lui coûter cher. Peu s'en fallut, qu'à l'inſtigation d'Apuleius, il ne fût lapidé par la populace. Quel changement de mœurs dans ces nouveaux Citoyens de Rome! Les auroit-on pris pour ces premiers Républicains, ſi modérés juſque dans leurs mécontentemens? Ceux-ci épargnoient le ſang Romain, au fort de leurs plus violens tranſports. Ceux-là s'accoutumoient à faire un champ de bataille des lieux de leurs Aſſemblées. Après tout, ce ne fut encore là, que le commencement des excês, dont Apuleius ſe rendra coupable dans la ſuite.

De Rome l'an 651.

Conſuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

Marius broüilloit à Rome, par le Tribun ſon émiſſaire, tandis qu'il ſe préparoit à vaincre les barbares, dans la Gaule Tranſalpine. Les Cimbres chaſſés d'Eſpagne étoient deſcendus des Pyrénées, & le Général Romain s'attendoit, qu'ils viendroient reprendre leur ancien poſte, & ravager la Province Narbonnoiſe. Ils n'y reparurent plus. Dans un grand conſeil de guerre, que tinrent entre eux les

De Rome l'an 651.
Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

Confédérés du Nord, il fut déterminé, que cette multitude effroyable d'hommes, de femmes, & d'enfans, qui cherchoient à s'établir en Italie, y entreroient par différens côtés. Les Cimbres prirent le parti de traverser la Germanie, de côtoyer les Alpes, & par un long circuit, de venir les passer à leur extrêmité Orientale, vers le [a] païs des Carnes. Pour les Teutons, les Ambrons, & les troupes des autres Nations Gauloises, & Helvétiénes, leur destination fut, de se faire un passage par les Alpes Occidentales, en traversant [b] la Ligurie Transalpine. Les premiers prirent donc leur route, sans obstacle, par le pays [c] des Noriques. Les seconds devoient passer sur le ventre à l'armée de Marius, avant que de mettre le pied en Italie. Au reste rien de mieux imaginé, que cette séparation des barba-

a Le païs des Carnes comprend toute cette contrée, que bornent au Septentrion le *Mont Césé*, à l'Orient le Fleuve *Rizano*, à l'Occident, le Fleuve *Tajamento*, & au Midy la mer Adriatique. C'est aujourd'hui la partie Orientale du Frioul, le Comté de Goritz, & une petite portion de l'Istrie.

b Les anciens Grecs & les Romains donnoient le nom de Ligurie Transalpine à toute cette contrée, qui s'étendoit depuis le Var jusqu'au Rhône. Ainsi la côte maritime de la Provence, les Villes d'Arles, d'Aix, & de Tarascon appartenoient aux Liguriens Gaulois. Voyés ce que nous avons remarqué à ce sujet, dans le quatrième volume, page 11. n. *c*. page 14. note *b*. & dans le cinquiéme, page 13. & 14. note *a*.

c Nous ne trouvons rien d'assés précis dans les anciens Géographes, pour fixer les limites de l'ancienne domination des Noriques. Ptolémée place ces peuples depuis le confluent de la Riviére d'*Ins*, & du Danube, jusqu'à cette chaîne de montagnes, qui les séparent de la Pannonie. Mais en nous faisant connoître les bornes Occidentales & Orientales de ce païs, il n'a point déterminé son étendue vers le Midy & le Septentrion. On convient néanmoins que la plus grande partie de la Haute Autriche, l'Archevêché de Saltzbourg, avec toute la Stirie & la Carinthie, furent anciennement habités par les Noriques.

res en deux bandes. Ils se nuisoient mutuellement par leur nombre. D'ailleurs leurs troupes, quoique divisées, n'en étoient pas moins formidables. L'une & l'autre armée se promettoit, de trouver, au terme, un partage, que la nature sembloit avoir fait d'elle-même. L'Italie d'en-delà le Pô, devoit appartenir aux Cimbres, quand ils l'auroient conquise, & l'Italie d'en deçà le même Fleuve, devoit demeurer en propre aux Teutons, & à leurs Alliés, après la victoire. Avant que de se quitter, les Confédérés se donnérent une parole réciproque, qu'ils n'iroient assiéger Rome, que quand les deux corps se seroient rejoints, au centre de l'Italie. De l'autre côté, les deux Consuls Romains prirent leurs mesures, conformément au projet des ennemis de Rome. Marius resta dans la Gaule Transalpine, pour empêcher les Teutons de passer les Alpes Liguriénes, & Catulus s'avança vers les Carnes, pour attendre les Cimbres, à l'Orient des Alpes. Nous laisserons ceux-ci marcher à travers les Provinces Noriques, pour jetter le premier coup d'œil sur l'expédition de Marius.

De Rome l'an 651.
Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

L'armée qui restoit dans la Gaule, s'étoit accoutumée aux maniéres dures, & à la rudesse de la voix, naturelle à son Général. Elle estimoit Marius, & commençoit à l'aimer, par la confiance que le soldat avoit prise en sa valeur, & plus encore en sa sagesse. Il venoit de donner une nouvelle preuve de son habileté, dans le discernement qu'il avoit sçû faire des peuples Gaulois affectionnés à la République, & de ceux dont la fidélité étoit chancelante. Il avoit écrit une lettre Cir-

De Rome l'an 651.
Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

culaire aux Villes de la Gaule Orientale, mais dans chacun de ses paquets, il avoit enfermé une seconde lettre, cachetée & munie de son sceau, avec ordre aux Magistrats, de n'ouvrir celle-ci qu'à un jour qu'il marquoit. Quelques-uns obéïrent, d'autres décachetérent la seconde Lettre, sans attendre le tems prescrit. Avant le jour désigné, le Consul envoya reprendre les Lettres, qu'il avoit adressées aux Villes. Par le cachet rompu, ou conservé, il jugea du fond qu'il devoit faire, sur les uns, & du peu qu'il avoit à se promettre des autres. Cependant pour garder le passage des Alpes, à l'extrémité de la Ligurie, & pour se mettre à couvert de l'épouvantable multitude des Teutons, Marius vint camper fort au-dessous du Confluent de l'Isére dans le Rhône, plus bas qu'Arles. Là, il lui auroit été facile de faire apporter des vivres par mer, en remontant le Rhône, si l'embouchûre de ce grand fleuve n'eût pas été comblée, par un amas de sable & de limon, que les flots y entraînoient sans cesse. Rien néanmoins n'étoit plus à craindre pour l'armée Consulaire, que le manque de toutes les provisions nécessaires. Elle eût été forcée par la disette de quitter un poste si avantageux, & d'aller s'établir ailleurs. Pour y subsister commodément, Marius entreprit un grand & difficile ouvrage, dont la mémoire subsiste encore, avec le nom de [a] *Fossa Mariana.* Il

Plut. in Mario.

[a] Strabon, Mela, Pline, Solin, & l'Itinéraire d'Antonin parlent de ce fameux Ouvrage, qui a perpetué, jusqu'à nous, le nom & les exploits de Marius dans les Gaules. Mais les modernes ne sont point d'accord entre-eux, sur le lieu précis, où fut conduit le canal connu sous le nom de FOSSA MARIANA.

fit creuser un canal, où entra un écoulement des eaux du Rhône, qu'il fit conduire jusqu'à la mer. Par là, il donna une seconde embouchûre au fleuve, où les plus gros Vaisseaux de transport purent aborder, & d'où l'on transporta, sur des barques, les provisions pour l'armée Romaine. Postée entre les deux bras du fleuve, & la mer, comme dans une Isle, elle eut moins à redouter les attaques de l'ennemi. Le canton voisin retient enco-

De Rome, l'an 651.
Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

Mercator, Montanus, Belle-Forest, & Sponde s'appuyent d'un passage de Ptolémée, pour prouver, que le nouveau lit creusé par les Romains, occupoit la partie Occidentale du Rhône, où est présentement Aigues-Mortes. Ce sentiment ne peut prévaloir contre celui de tous les Auteurs anciens, qui disent formellement, que le *Fossé de Marius* s'étendoit en deçà du Rhône, d'Occident en Orient. Le Pére Monet, dans sa Géographie de la Gaule, ne le distingue point du grand canal, qui comprend environ sept grandes lieuës & demie dans la Camargue, depuis Arles, jusqu'à la mer, du Nord au Sud. Mais pour peu qu'on réfléchisse sur le texte des anciens Géographes, on sera forcé de convenir, que Marius fit détourner le cours du Rhône, à l'opposite de la Camargue, au travers d'un terrain pierreux, qu'ils ont nommé pour cette raison *Campi lapidei*, & que les Naturels du païs appellent aujourd'hui *la Crau*. De plus l'Intinéraire d'Antonin, & Pline le Naturaliste parlent du canal de la Camargue, & du *Fossé de Marius*, comme de deux Stations différentes dans les voyages maritimes. Nous dirons donc, avec le commun des Géographes tant anciens que modernes, que le canal dont il s'agit fut pratiqué dans les plaines de la Crau, jusqu'au village de *Fos*, entre le Rhône & l'étang de Martigues, qui pour lors devint navigable, par les soins du Général Romain. Ce fut dans ce dessein que Marius fit élargir le passage qui se trouve aujourd'hui, entre la Tour *de Bouc*, & la Terre Ferme. Par là il donna une entrée libre aux Vaisseaux de transport, & leur ouvrit une issuë jusqu'à Martigues, où ils n'avoient abordé jusqu'alors, qu'avec beaucoup de difficulté. Le bras du Rhône qui communique à ce canal, est celui qui porte presentement le nom de *Bras Mort*; parce que les sables qui se sont accumulés, par succession de tems, arrêtent le cours des eaux, qui viennent s'y décharger. Le plan Géographique, que nous joignons ici, épargnera au Lecteur l'ennui d'une plus longue dissertation.

De Rome l'an 651.
Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

re aujourd'hui le nom de [a] *Camargue*, qui par corruption est dérivé de ces mots, *Castra Mariana*, c'est-à-dire *le Camp de Marius*.

Le Consul joüit quelque tems de l'avantage du lieu, qu'il avoit choisi par préférence, & qu'il avoit fortifié. Les ennemis s'approchérent de lui, & comme leur multitude étoit innombrable, ils occupérent un vaste terrain. La situation du lieu que l'armée Romaine occupoit, ne permettoit guére aux Teutons, aux Ambrons, & aux autres troupes Confédérées, de venir tenter une attaque générale. Ils ne se présentérent que par détachements au pié du camp; & là, par des cris effroyables, ils défioient les Romains de sortir en bataille, & de livrer combat. Le Consul n'avoit garde de hazarder ses troupes à descendre dans la plaine, avant qu'ils eussent connu l'ennemi, & appris à mépriser ses clameurs. Ces barbares avoient je ne sçai quoi de féroce dans le visage, & dans les yeux. Il falloit s'y accoutumer pour pouvoir soutenir leurs regards. Aussi, dès qu'ils paroissoient, le Général Romain ordonnoit à ses soldats de mon-

[a] La Camargue est une Isle, que forment le Rhône & la mer Méditerranée, dans la partie la plus Occidentale de la Provence. On lui donne communément sept grandes lieuës & demie de largeur, depuis Arles, jusqu'à son extrêmité Méridionale. Quelques-uns persuadés, que Marius y avoit campé, ont cru, que le nom de Camargue n'étoit qu'une corruption des deux mots CASTRA MARII. D'autres trouvent l'étymologie de ce même nom, dans le terme MARGA, qui selon le témoignage de Pline au Livre 17. signifie une terre grasse, dont les Gaulois & les Bretons faisoient usage, pour fertiliser leurs campagnes. Encore aujourd'hui elle est appellée *Marne* par les François, & *Margel* en Langue Flamande. En effet le terrain de la Camargue passe pour le plus fécond de toute la Provence.

De Rome l'an 651.
Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

ter ſur le rempart, afin que le bruit des voix, & le fracas des armes de l'ennemi fuſſent pour eux un objet de terreur moins nouveau. Cependant il détachoit par intervales quelques-uns de ſes manipules, pour faire le dégât aux environs, & pour affamer cette multitude innombrable de barbares. Plus la diſette croiſſoit parmi eux, plus ils aſpiroient à tenter le hazard d'une action déciſive. Sans ceſſe ils venoient inſulter les Romains; mais ces bravades ne touchoient que le ſimple ſoldat. Le Général & ſes Officiers n'en étoient point ébranlés. Si quelques fois les Légionaires s'émancipoient juſqu'à vouloir ſortir du camp, pour repouſſer les injures par les armes, le Conſul les contenoit, & s'ils inſiſtoient, il les traitoit de faux braves, & de traîtres à la patrie. *Il ne s'agit pas ici,* leur diſoit-il, *de courir à la gloire, & d'ériger des trophées. C'eſt l'Italie, ce ſont vos autels,, C'eſt Rome qu'il faut ſauver. Le hazard & la témérité n'ont point ici de lieu.*

L'ardeur des combats croiſſoit dans le cœur des Romains, par la réſiſtance de Marius, & par le mépris qu'ils commençoient d'avoir pour l'ennemi. A force de voir les barbares & de les entendre, ils avoient compris, que leur valeur ne répondoit pas à la grandeur de leur taille. *Les cris* diſoient-ils, *frappent l'air, & ne décident de rien. Les yeux hagards & la mine farouche ne ſont l'épouvantail que des lâches. La diſcipline, & l'exercice militaire l'emportent toûjours ſur la multitude mal rangée, & mal conduite.* Ces paroles & ces ſentiments faiſoient plaiſir au Conſul, cependant il ne

De Rome l'an 651.
Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

Front. Strat. l. 5. c. 11.

hazardoit rien. S'il demeuroit oisif dans son camp, les Teutons languissoient dans le leur. Le murmure des Légionaires augmentoit, & leur impatience d'aller à l'ennemi redoubloit, à mesure qu'ils cessoient de le craindre. Marius trouva dans la superstition de ses soldats, de quoi rallentir leur ardeur. La femme de ce Consul, nommée Julie, de la maison des Césars, avoit envoyé de Rome à son mari une Devineresse, nommée Marthe, dont elle avoit éprouvée, disoit-elle, l'habileté à prédire l'avenir. La Prophéteste née en Syrie, avoit fait le trajet jusqu'à la Capitale du monde, pour y chercher fortune par des prestiges. Rebutée par le Sénat, elle trouva mieux son compte, à imposer à des femmes, qu'à de graves Magistrats. Marthe s'insinua auprès de Julie, & gagna son estime, par une prédiction peu difficile à faire. Un jour qu'elle étoit assise à un spectacle de Gladiateurs, auprès de la femme du Consul, elle annonça celui des deux champions, qui seroit le vainqueur de son émule. Sans doute elle en jugea par la taille, & par l'adresse. La Dame fut charmée de la prédiction. Comme elle sçavoit que son mari ou déféroit aux Devins, ou feignoit d'y déférer, Julie fit partir Marthe pour la Gaule. Marius la reçut avec un profond respect. Il l'honora comme la confidente du Destin, lui donna un char pour la porter, & n'immola plus de victimes que par ses ordres. On la voyoit présider aux Sacrifices, vêtuë d'une longue mante de pourpre, qu'elle s'attachoit au cou avec une agrafe d'or. A la main elle portoit une javeline ornée de rubans, & surmontée d'une couronne de fleurs. Sans dou-

te Marius l'instruisoit en particulier de ses desseins, & Marthe fut moins l'interpréte des Dieux, que du Consul. Elle servit à rendre les soldats dociles aux volontés de leur Général. On dit que Marius employoit volontiers ces supercheries de religion, pour se concilier du crédit dans les armées. Il s'étoit donné le soin d'aprivoiser deux vautours, que ses soldats avoient ornés de colliers d'airain. Ces oiseaux carnaciers, mis en liberté, revoloient par intervalles sur le camp, & dês qu'ils paroissoient on crioit victoire. Delà Sertorius, qui pour lors faisoit son apprentissage de la guerre sous Marius, apprit de lui à ne négliger pas ces artifices militaires, qui imposent à la multitude.

De Rome l'an 651.

Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

Plut. in Mario.

Enfin les Teutons s'ennuiérent des longs retardements de Marius à donner bataille. Sans cesse leur cavallerie voltigeoit au tour du camp Romain, & insultoit aux Légionaires, avec de grands cris. Un de ces barbares, d'une taille gigantesque, osa faire porter le défi au Consul, de se mesurer avec lui en combat singulier. *Puisque le Germain est si pressé de mourir*, répondit Marius, *qu'il aille se pendre! S'il veut néanmoins, je lâcherai contre lui le plus petit, & plus vieux de mes maîtres d'escrime. Lorsqu'il l'aura vaincu, il sera plus digne d'avoir affaire à moi.* Par ces lenteurs, le Général gagnoit du tems, & ruinoit insensiblement l'armée des ennemis. Leurs chefs n'eurent plus d'autre tentative à faire, que de forcer le camp Romain. L'entreprise étoit téméraire. Que pouvoit faire le nombre contre une armée de braves, retranchés de toutes parts? Les Romains du haut de leurs remparts accablérent les barbares

Front. Strat. l. 4. c. 7.

De Rome l'an 651.
Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.
Plut. in Mario.

de traits. L'unique parti qu'il leur resta fut de décamper au plus vîte, & d'aller chercher ailleurs un passage, à travers les Alpes. On peut juger de la multitude effroyable de ces Confédérés, par le tems qu'ils mirent à passer le long des retranchements Romains. On dit qu'ils furent six jours à défiler sans discontinuation. Dans leur marche, ces barbares crioient aux Romains, qui bordoient leur muraille, *Adieu! Adieu! N'avez vous rien à mander à vos femmes? Bien-tôt nous leur porterons de vos nouvelles à Rome.* Ce décampement de l'ennemi contraignit à son tour Marius de décamper. Il quitta, malgré lui, le poste qui lui avoit tant couté de travaux à fortifier, & procuré tant de gloire. Son séjour dans le voisinage de la Camargue a passé pour un chef d'œuvre dans l'art militaire. Marius suivit donc en queüe l'armée des Teutons & sur ses traces il entra dans l'intérieur de la Provence. Enfin il atteignit les ennemis proche de la Ville, que Sextius avoit bâtie, & que nous connoissons aujourd'hui sous le nom d'Aix. Il restoit peu de chemin à faire de là jusqu'aux Alpes. Les Romains se préparérent à une action générale, qu'ils avoient longtems souhaitée. Pour les Teutons, ils s'étoient repandus le long [a] de l'Arcq, petite riviere qui coule au voisinage d'Aix. Marius campa plus haut dans un endroit sec, & absolument destitué de fontaines. Le Consul choisit exprès un poste qui ne fournissoit point d'eau, pour mettre ses soldats dans la

[a] Le Fleuve d'Arcq appellé *Cenus* par les Latins, a sa source entre Saint Maximin, & le village de Pouriéres. Aprês avoir parcouru une petite portion de la Provence, d'Orient en Occident, il va se perdre dans la mer de Martigues.

nécessité

nécessité d'en chercher à la pointe de l'épée. Aussi, quand ses Légionnaires se plaignirent de la soif, *Voilà de l'eau*, leur dit-il, en montrant la riviére, *mais il faut l'acheter au prix de votre sang. Menés-nous donc à l'ennemi*, s'écriérent-ils, *tandis que nous avons du sang dans les veines, & n'attendés pas que nous périssions ici de soif.* Cet empressement fut au gré du Général. Cependant il jugea nécessaire, de se fortifier un camp, pour lui servir de retraite à tout évenement.

De Rome l'an 651.
Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

Tandis que les troupes sont occupées à la construction du camp, les valets de l'armée, qui manquoient d'eau, pour eux, pour leurs maîtres, & pour leurs chevaux, s'attroupérent. Portant des cruches & des sceaux, ils s'étoient armés, comme ils avoient pu, de haches, de pertuisanes, & d'épées, pour se défendre en cas d'attaque. Par bonheur les bords du Fleuve se trouvérent alors presque vuides d'ennemis. C'étoit l'heure du repas, & du bain; car les barbares avoient trouvé aux environs d'Aix des ruisseaux d'eau chaude, où ils se plongeoient par délices. Le petit nombre de Teutons resté à la garde du Fleuve, fondit sur les valets Romains. Ceux-ci poussérent un grand cri, & quelques Légionnaires accoururent pour les défendre. Sur le champ, toute l'armée ennemie prit les armes, & Marius fut obligé de ranger ses troupes en ordre de bataille. Les Légions s'arrêtérent à certaine distance de la riviére, tandis que les Liguriens du parti Romain s'avançoient, pour commencer l'action. Les Ambrons, qui faisoient la meilleure partie des troupes confédérées, puisqu'ils étoient au nombre

De Rome l'an 651. Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

de trente mille hommes, parurent de leur côté en bon ordre. Ils composoient une armée aguerrie, & l'on leur attribuoit la victoire remportée autrefois sur Mallius, & sur Cœpion. Ces braves, dont la valeur étoit animée par le vin qu'ils avoient bu, marchérent d'un pas leger à l'ennemi, en frappant de mesure sur leurs boucliers. Sans balancer ils passérent la riviére, donnérent sur les Liguriens, en criant, [a] *Ambrons ! Ambrons !* Ce terme n'étoit pas seulement un

a Les soldats de l'armée ennemie faisoient retentir de tous côtés, le terme d'AMBRONS, ou pour s'animer mutuellement au combat, ou pour intimider les Romains, au seul bruit d'un nom, que la défaite de Mallius & de Cœpion avoit rendu formidables. Plutarque ajoûte, que les Liguriens, qui servoient dans les troupes de Marius, répondirent en prononçant le même mot, avec des cris redoublés. Cet Historien remarque, qu'anciennement le nom d'AMBRONS fut commun aux peuples de la Ligurie. Cette observation a donné lieu de juger à quelques-uns, que les Ambrons, qui habitoient un des cantons de la Suisse, furent en effet originaires des Liguriens, d'en delà, ou d'en deçà les Alpes. D'autres leur assignent pour ancienne demeure la Ville & le territoire d'EMBRUN. Cette conjecture ne paroît appuyée d'aucune preuve solide. Reineccius, & après lui, le sçavant Auteur des *Monuments de Paderborne*, prétendent que les Ambrons alliés des Cimbres, furent habitans des bords de l'Emmer, en Vestphalie. On y compte deux riviéres de ce nom, l'une appellée autrefois *Ambra major*, & la seconde *Ambra minor*. La premiére a sa source dans le village de *Langelan*, au Diocése de de Paderborn, & se jette dans le Vveser. L'autre se décharge dans la Vverse près de Munster. Le Pere Briet confine les Ambrons dans une partie du canton de Fribourg, & dans celui de Lucerne. Cluvier leur attribuë les Villes de Soleure & de Vindisch. Ce dernier, après avoir parlé avec beaucoup d'incertitude sur l'origine de ces peuples, soupçonne que leur païs avoisinoit la riviére d'*Amma* aujourd'hui l'Emme, qui coule dans la Suisse. Delà, selon le même Géographe, ils furent appellés *Ammerons*, & par corruption *Ambrons*. Au reste, si l'on en croit Festus, cette Nation fut tellement en horreur par ses brigandages, que dans la suite son nom passa en Proverbe, pour désigner des gens infâmes, & perdus d'honneur. Izidore prend le terme *Ambro*, dans la même signification, que Festus.

De Rome l'an 651. Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

nom propre de cette Nation ; il étoit encore commun à tous les peuples de la Ligurie. A ce mot, tous accoururent, tous se mêlérent ; mais les Liguriens furent mis en déroute. Pour lors les Légions s'ébranlérent, & d'un pas grave elles vinrent à l'attaque. Tout changea de face. Les Ambrons culbutés à leur tour, reculérent jusque sur les bords du Fleuve. Là commença leur défaite. La terre & l'eau furent rougies de leur sang. Une partie de ces barbares regagne l'autre rive, & les Romains les poursuivent toujours battant. Enfin un petit reste de fuyards se réfugia dans un retranchement de charettes, qui leur servoit comme de camp, & les Légionnaires marchérent après eux. Les femmes des barbares y étoient restées durant le combat. Ces furieuses ne virent pas plûtôt leurs maris en désordre, & les Romains à leurs trousses, qu'elles s'arment de coignées, & de sabres, & qu'elles tombent indifféremment sur les vainqueurs, & sur les vaincus. Poussant de grands cris, & grinçant les dents, elles se jettent à corps perdu dans la mêlée. De leurs mains, elles saisissent les épées, & s'efforcent d'arracher les boucliers aux combattans. Enfin revenuës de ce premier emportement, elles demandent à capituler. L'unique condition qu'elles proposent, c'est qu'on leur conservera l'honneur, & qu'on les mettra sous la sauve-garde des Dieux protecteurs de la chasteté des Vestales. La requête ne fut point écoutée. Ainsi ces malheureuses réduites au désespoir, commencérent par [a] égorger leurs enfans, & finirent par s'arracher

Orosius. l. 5. c. 16. Val. Max. l. 6. c. 1. Plut. in Mario.

[a] Après avoir écrasé leurs enfans sur des rochers, plusieurs de ces femmes, disent Orosius & Valére Maxime, se plongérent

De Rome l'an 651.
Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

la vie à elles-mêmes. Il n'en resta pas une seule d'un si grand nombre. Bel exemple d'un amour constant de la pudicité, qui s'éteignoit à Rome, tandis qu'elle se signaloit parmi les barbares Occidentaux!

Ce premier combat, donné sur la riviére d'Arcq, n'étoit qu'un commencement de victoire. Un hazard avoit engagé l'action, & la seule armée des Ambrons étoit défaite. Les Teutons campés plus loin du Fleuve, subsistoient encore, & leur nombre étoit infini. Ainsi les Romains retirés dans leur camp n'y passérent pas une nuit tout-à-fait tranquille. On n'y entendit point les chants de victoire accoutumés, & le sommeil y fut souvent interrompu, par les hurlements des barbares. Ce qui augmentoit l'inquiétude, c'est que les ouvrages du camp étoient restés imparfaits, & que les soins du combat avoient empêché de les perfectionner. Si les ennemis se fussent présentés durant les ténébres, aisément ils seroient entrés dans des retranchemens ouverts de tous côtés. Le bonheur de Marius, & l'ignorance des ennemis sauvérent les Romains. Pendant la nuit, & tout le jour suivant, les Teutons ne s'ébranlérent point. Par-là, ils laissérent aux Légionnaires le tems de se fortifier, sur la hauteur, que leur Général avoit choisie d'abord.

Durant la nuit qui précéda le second combat, Marius détacha Claudius Marcellus, avec un corps d'infanterie, & lui donna, en guise de cavalerie, les Goujats de son armée, qu'il fit monter à cru sur tout ce qui se trouva de bêtes de charge, &

le poignard dans le sein. Les autres s'étranglérent, pour n'avoir point la honte d'être livrées à l'incontinence du soldat.

de chevaux de charettes. L'ordre de Marcellus fut d'aller s'embuſquer dans des ravins, derriére le camp des ennemis, & quand l'action ſeroit engagée, de venir fondre ſur eux. Quoique le détachement fut médiocre, il eut néanmoins l'apparence d'une groſſe armée, par ce grand nombre de valets bizarrement montés.

De Rome l'an 651.
Conſuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

Front. Strat l. 2. c. 4.

Au levé du ſoleil, Teutobocchus, ou ſelon d'autres Teutobodus, c'étoit le nom du Roi, ou ſi l'on veut du Général de l'armée Teutonne, rangea ſes troupes dans la plaine. De ſon côté Marius diſpoſa ſon infanterie ſur le penchant de la colline qu'il occupoit, juſqu'au pied de ſes retranchemens. Il ne permit qu'à ſa cavalerie de deſcendre dans la plaine, pour inſulter, & pour harceler les ennemis. Elle avoit ordre d'attaquer bruſquement les barbares, de les attirer vers la colline, par une fuite ſimulée, & de revenir ſe ranger ſur les deux aîles de l'armée Romaine, pour les couvrir. Le ſtratagême réüſſit. L'impatience, & la colére tranſportérent les Teutons. C'étoit là leur ſeul défaut, & s'ils avoient eu le flegme des Romains, ils les auroient vaincus. Ils avancent donc inconſidérément; mais en bon ordre, juſqu'au pied de la hauteur, que Marius n'avoit point quittée, pour deſcendre en raſe campagne. Le ſage Conſul conſerva toujours l'avantage du terrain.

Plut. in Mario. & Oroſ. l. 5. c. 16.

Jamais peut-être on ne vit d'action commençer avec une ardeur égalle à celle des troupes, que Teutobocchus commandoit. Les Teutons eſſuyérent, ſans ſe rebuter, la grêle de traits, que les Romains leur lancérent, de haut en bas. Quoiqu'obligés à

De Rome l'an 651. Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

grimper, pour atteindre l'ennemi, ils le joignirent, & le combattirent de près, l'épée à la main. Souvent le pied glissoit aux assaillans. Pour parer leurs coups, il suffisoit aux Romains de les repousser du bouclier. Ils tomboient à la renverse. D'ailleurs le soleil étoit ardent, & les Teutons n'étoient pas accoutumés aux chaleurs de la Provence. Malgré ces désavantages, jusqu'à midi ils rendirent le combat douteux. Enfin l'approche de Marcellus décida de la victoire. Si-tôt que les Teutons appercûrent de loin la grosse armée, qui venoit les prendre en queüe, le courage, & les forces leur manquérent tout à la fois. La crainte les dissipa, mais la fuite ne les sauva pas. Les Romains, qui les tenoient enveloppés, en firent un massacre épouvantable. Les valets, dont on ne s'étoit servi que pour la montre, en tuérent le plus grand nombre. Enfin le camp des ennemis fut pris, & pillé. On dit que les soldats Romains en cédérent toute la dépoüille à Marius, présent qui n'égaloit pas encore ses services. Teutobocchus, selon les uns [a] fut tué dans le combat, selon les autres, il fut fait prisonnier de guerre. C'étoit un homme d'une prodigieuse hauteur.

[a] Ce que rapporte Honoré Bouche, dans son Histoire de Provence, a tout l'air d'un fait supposé. Il dit qu'aux environs du village de *Tretz*, on avoit trouvé une pierre, avec une Inscription, qui conservoit le nom de Teutobocchus. De-là, quelques-uns se sont imaginés, que le tombeau de ce Roi des Teutons avoit été dressé au même endroit. Monsieur de Peiresc, au rapport de Gassendi, met au même rang les conjectures, que quelques-uns avoient formées, sur un sepulchre de brique déterré en 1613. vers le confluant du Rhône & de l'Isére. Ce monument comprenoit trente pieds en longueur, douze de large, & huit de hauteur, avec une pierre écrite, où l'on lisoit ces mots, TEUTOBOCHUS REX.

Lorsque Marius le fit marcher devant son char, le jour qu'il triompha, sa tête surpassoit les trophées, qu'on portoit devant le Triomphateur. Il est difficile d'assigner au juste le nombre d'hommes, que les Romains firent périr dans une si glorieuse journée. Les uns en comptent deux cens quatre-vingt-dix mille de tués, ou de pris dans les deux combats. Les plus modérés en réduisent le nombre à cent mille hommes restés sur la place. Quoiqu'il en soit, le [a] champ de bataille fut tellement engraissé des corps, qui y furent enterrés, que l'année suivante les [b] Marseillois y firent une récolte infiniment plus abondante, qu'à l'ordinaire. On ajoûte que des os de tant de morts, ils formérent des hayes, pour enfermer leurs vignes.

De Rome l'an 651. Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

Vellei. Eutrop. Oros. Florus l. 3. Tit. Liv. in Epitome Author de Vir. Illustr.

On peut juger de la joye qu'eut l'armée Romaine, de se voir délivrée d'une multitude si redouta-

a La plus commune opinion est, que la premiére bataille se donna contre les Ambrons, dans la plaine d'*Ailhano* sur les bords de la riviére d'Arcq. Elle fut ainsi nommée, au sentiment de quelques Autheurs, à cause d'un arc triomphal, que les vainqueurs, ou les Gaulois alliés du Peuple Romain, érigérent prês delà, en l'honneur de Marius. Pour la seconde bataille, selon la tradition des habitans du païs, elle fut livrée à quatre lieües & demie d'Aix, dans une grande plaine entre les villages de *Porriéres*, & de *Tretz*. Ils donnent pour preuve de cette opinion, que dans le même lieu on a déterré quelques armes d'une figure antique, & les débris de plusieurs trophées.

b Les Marseillois avoient favorisé l'expédition des Romains, contre les barbares. Marius se piqua de reconnoissance. Outre qu'il leur fit part des dépoüilles conquises sur l'ennemi, il les mit en possession de toute la côte maritime, aux environs du Rhône. De plus il leur abandonna le Domaine du Canal, qu'il avoit fait creuser. Comme c'étoit un passage ouvert, dit Strabon, à tous les vaisseaux de transport, soit pour descendre, soit pour remonter le Rhône, ils établirent sur toutes les marchandises un droit d'entrée, en forme d'impôt, qui leur produisit des sommes considérables.

De Rome l'an 651.
Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

ble. Marius ne voulut pas profiter de toute la dépoüille des ennemis, que ses soldats lui avoient déférée, comme au seul autheur de la victoire. On fut long-tems à rassembler un si ample butin. Dans cet intervale, le Consul fit partir un courier, pour annoncer à Rome la délivrance de l'Italie, du côté des Alpes Occidentales. Quelles réjoüissances! Quelles festes! Quels applaudissemens! Les Tribus assemblées crurent ne pouvoir rien faire de mieux, pour honorer leur Libérateur, que de lui décerner le Consulat de l'année suivante. Marius fut donc désigné Consul, pour la cinquième fois. Ce ne furent plus l'artifice & le besoin qui l'élevérent à la premiére dignité, ce fut la juste reconnoissance du Peuple.

Tandis qu'à la Capitale on n'étoit occupé que de la gloire du vainqueur, on achevoit dans la Gaule de recueillir le butin remporté sur les ennemis. Nous avons dit que l'armée en avoit laissé Marius le maître, sans prétendre au partage. Il ne retint pour lui, que ce qui pouvoit faire honneur à son triomphe. Le reste, il le consacra au culte des Dieux. Déja le soldat avoit construit une pyramide de tout ce qu'on avoit trouvé de combustible dans le camp des Teutons, & sur le champ de bataille. Déja le Consul, retroussé à la maniére des Gabiens, & le flambeau à la main, étoit prêt de mettre le feu au bucher, lorsque des couriers arrivérent de Rome. Après l'avoir félicité, au nom de la République, ils lui annoncérent la nouvelle de sa cinquième élection au Consulat, & lui présentérent le decret du Sénat, qui lui permettoit de

triompher.

De Rome l'an 651.
Consuls, C. MARIUS, & Q. LUTATIUS CATULUS.

triompher. Dans ce moment les cris d'allégresse redoublérent. Marius fut presque accablé du nombre des couronnes, qu'on s'empressa de lui mettre sur la tête. Le Général reçut ces nouveaux honneurs avec action de graces; mais sans un trop grand épanchement de joye. *J'accepte le Consulat*, dit-il, *comme un nouvel engagement à vaincre les Cimbres, après avoir vaincu les Teutons. Pour le triomphe, qu'on ne m'en parle point, que je n'aye rendu la victoire complette. Tant qu'il restera des ennemis barbares à craindre, aux environs de l'Italie, la pompe triomphale, & les monumens de Gloire ne seront point de saison.* Ainsi parla Marius, puis il mit le feu à la Pyramide, & acheva le Sacrifice.

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

La République n'eut pas pour Lutatius Catulus la même considération, que pour Marius. On ne le continua point dans le Consulat. Rome se contenta de le laisser à la tête de son armée, avec la qualité de Proconsul. Le nouveau Collégue, que les suffrages du champ de Mars nommérent au vainqueur des Teutons, fut un Manius Aquillius, habile Général, dont le mérite se fera connoître dans la guerre, qu'il alla faire en Sicile, aux Esclaves révoltés. Nous ne différons d'en décrire le progrês & la fin, que pour faire place à l'expédition contre les Cimbres, qui touchoit de plus prês la République.

Les soins de la religion commencérent à Rome une année, si feconde en victoires. On annonça des diverses Provinces de l'Italie des prodiges de toutes les sortes. Un des plus étonnants étoit le bruit que firent les boucliers sacrés, en s'entre chocquant

Jul. Obs. c. 103.

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

l'un l'autre, sans que personne les agitât. La terreur augmenta, lorsqu'on entendit parler, pour la premiere fois, de deux monstres d'iniquité, dont on n'avoit point vû d'exemples. Un fils dénaturé, nommé Publicius Malleolus, avoit donné la mort à sa mere. Jusqu'alors les Loix Romaines n'avoient point statué de peines contre les parricides. Ce crime paroissoit si énorme, que les Législateurs n'avoient pas même présumé, qu'il fût possible de le commettre. Depuis la fondation de Rome,[a] un seul scélérat avoit été soupçonné, d'avoir ôté le jour à celui, dont il l'avoit reçû. Pour lors il s'en trouvoit un, pleinement convaincu d'avoir trempé ses mains dans le sang de sa mere. A un crime nouveau Rome crut devoir décerner une punition nouvelle. Par une Loi expresse, il fut établi, que tout parricide seroit enfermé dans un sac de cuir, & jetté dans le Tybre, avec exécration. Le second crime qui parut singulier, fut l'attentat d'un esclave contre soi-même. Un entêtement de religion le conduisit jusqu'à vouloir imiter ces [b] Prêtres de Cybéle, qui s'ôtoient à eux-mêmes les marques de leur sexe, pour se consacrer à la mere des Dieux. Il étoit à craindre que cette superstition, venuë des Orientaux, ne s'introduisît en Italie. On avoit vû l'année précedente un de ces demi-hommes dévoüés à Cybéle, nommé Batabates, venir annoncer au peuple Romain, qu'il eût à purifier le Temple de la Déesse, dont il étoit le Mi-

Oros. l. 5. c. 16. Auctor l. ad Herennium. Cic. l. de inventione, & pro Roscio Amerino.

Diod. Sicul. Ecl. l. 36. & Jul. Obseq.

a Plutarque donne à ce scélérat le nom de Lucius Ostius.

b Voyés ce que nous avons remarqué dans le neuviême Volume de cette Histoire, sur le culte de Cybéle, & sur les Ministres dévoüés au service de cette Déesse, sous le nom d'Archigalles, & de Galles.

nistre. Le Sénat avoit honorablement reçu & deffraïé l'imposteur, durant son séjour, & lui avoit permis de se montrer en public, avec une couronne d'or, & une longue simare du plus précieux brocard. Lorsqu'il parut dans le Comice, un Tribun du Peuple, nommé Aulus Pompéïus, le traita de charlatan, & ne lui permit pas de monter sur la Tribune, pour haranguer le Peuple. Il arriva par hazard qu'une fiévre ardente saisit Pompéïus, au moment qu'il retournoit en son logis. Ce Tribun en mourut dans peu de jours. Par là, le culte de la Déesse, & le crédit de Batabates crûrent en même tems. L'exemple de Batabates fut contagieux. Un esclave crut pouvoir se rendre respectable, comme lui, en se mutilant; mais Rome craignit les suites d'une illusion si dangereuse. Le fanatique fut banni de Rome, & transporté, au païs d'outre-mer il eut deffense de rentrer jamais dans la Capitale. Tant d'horreurs inoüies firent chercher un nouveau genre d'expiation. Rome l'emprunta, ce semble, de la religion Judaïque. On choisit un bouc, on environna ses cornes de matiéres embrasées, enfin chargé de la malédiction publique, on le chassa hors de la Ville, par la [a] porte *Nevia*.

De Rome l'an 652.

Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

Rome se crut réconciliée avec ses Dieux, & compta sur de grands succès. Cependant les Cimbres avoient surmonté les [b] Alpes Noriques, & leur en-

[a] Il est difficile de marquer au juste, l'endroit où étoit la porte *Nævia*. Victor semble l'avoir placée vers la porte Capéne. Nous en avons parlé dans les Volumes précédens.

[b] Les Alpes Noriques s'étendoient, depuis la source de la Drave, jusqu'à celle du Fleuve *Sontius*, aujourd'hui le *Lizonso*, qui se jette dans la mer Adriatique, après avoir arrosé

De Rome l'an 652. Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

trée en Italie, par le côté Oriental, remplissoit d'allarmes la Capitale du monde. Ces barbares ignoroient parfaitement la défaite des Teutons leurs Alliés. Le Proconsul Catulus, qui devoit s'opposer au passage de ces formidables ennemis, ne s'étoit pas trouvé assés fort, pour deffendre toutes les gorges des Alpes. Par le conseil de Sylla son Lieutenant Général, il avoit mieux aimé résister aux ennemis dans la plaine, que diviser son armée par pelotons, & que la répandre, avec péril, dans les divers cols des montagnes. Il étoit donc venu camper [a] sur l'Athésis, pour empêcher les Cimbres de passer ce [b] Fleuve. Les deux camps qu'il avoit établis, étoient admirablement fortifiés. Le premier, posté sur la rive Septentrionale, avoit les ennemis en face. Le second, situé sur la rive Méridionale, communiquoit avec l'autre par un pont de bois, qu'on avoit élevé sur la riviére. Les extrêmités des deux camps étoient munies de fortins, érigés pour met-

le Comté de Gorits. Les anciens paroissent avoir ignoré le nom d'Alpes Noriques. Il ne se trouve en usage, que parmi les Autheurs du moyen âge, tels que Jornandés, Aimoin, &c.

a L'Athésis est une riviére d'Italie, connuë aujourd'hui parmi nous, sous le nom de l'Adige. Elle a plusieurs sources, dont la principale est au midi du Lac glacé, dans les Alpes. Après avoir baigné les Villes de Trente & de Vérone, elle continue son cours par le Poléfin de *Rovigo*, & va décharger ses eaux dans le Golfe Adriatique.

b Un Ecrivain moderne trompé par le texte de Plutarque, s'est persuadé, sans égard au témoignage des anciens Autheurs, que la Riviére dont il s'agit ici, étoit celle d'*Atiso*, présentement la *Tosa*, qui prend sa source dans les Alpes, au Mont de la Fourche, & va se perdre dans le Lac Majeur au Duché de Milan. Mais pour peu qu'on examine dans les Cartes Géographiques le cours de la *Tosa*, on reconnoîtra qu'entre cette Riviére, & le territoire de Venise, où les Cimbres se postérent d'abord, il y a deux cens mille de distance, selon la remarque de Cluvier.

tre à couvert toute l'enceinte des retranchements.

De Rome l'an 652. Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

Tandis que les Romains étoient occupés de ces ouvrages, l'armée nombreuse des barbares descendoit des Alpes, encore toutes couvertes de neige, & de glace. Ils auroient pû traverser les Monts, sans obstacle, par les vallées; mais comme ils étoient accoutumés aux frimats, ils se faisoient un plaisir de s'enfoncer à demi nûs dans la neige, & au lieu de descendre les montagnes à pié, ils s'asséïoient sur leurs larges boucliers, & se laissoient glisser de haut en bas. Lorsque la troupe innombrable des Cimbres fut rassemblée au pié des Monts, dans le Frioul, & dans le païs des Vénétes, elle commença de sentir la douceur du nouveau climat. Cependant les barbares marchérent au camp Romain, & se préparérent à l'attaquer. Pour l'investir dans toute son enceinte, il auroit fallu passer la riviére. On la sonda; mais elle ne parut pas guéable. Le travail & la force de corps tinrent lieu d'industrie à ces barbares. Ils déracinérent les plus gros arbres, & jettérent des portions de rochers dans l'eau, pour rétrécir le lict du Fleuve. Cet ouvrage fut à deux fins; 1°. Pour rendre la riviére aussi rapide qu'un torrent; 2°. Pour la combler à force de matériaux, afin de pouvoir la passer. En attendant, les ennemis jettoient dans le courant de grosses poutres, qui entrainées avec impétuosité, ébranloient les pilotis du pont, & le menaçoient d'une ruine prochaine.

Oros. l. 5. c. 16. Plut. in Mario & alii.

Chose étonnante! Cet appareil de terreur, & le nombre de leurs ennemis intimidérent les Romains. L'allarme commença par le grand camp; c'est-à-dire par celui que le Proconsul avoit placé dans l'intérieur de l'Italie, & où lui-même il avoit

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

établi ſon quartier. D'abord les Légions délibérent, enſuite elles prennent la fuite, & laiſſent le petit camp à la merci des barbares. Catulus eut beau raſſurer ſes troupes, & les exhorter à mépriſer les menaces de l'ennemi. La peur l'emporta ſur le devoir. Du moins Catulus eut aſſez de préſence d'eſprit, pour ſauver l'honneur de ſa République. Il fit marcher devant lui ſon aigle, hâta le pas, & s'alla mettre à la tête des fuiards. Ainſi la fuite honteuſe des Légionaires eut l'air d'une retraite, concertée avec le Général. Sa manœuvre n'empêcha pas certain nombre des Chevaliers, de regagner Rome à toute bride. On peut penſer qu'ils y furent mal reçûs. Le fils de Scaurus, ce Prince perpétuel du Sénat, étoit de la troupe timide. Si-tôt que ſon pere apprit qu'il avoit lâchement deſerté, il lui envoya dire de ne reparoître jamais à ſes yeux. Le jeune Romain conçut tant de honte de ſa faute, qu'il ſe livra au déſeſpoir. Après avoir craint de mourir au lit d'honneur, il mourut ſans gloire de ſa propre main. Cependant le petit camp fit une réſiſtance digne de la vertu Romaine. Un Cimbre monſtrueuſement grand vint inſulter la ſeule Légion, qui y reſtoit. Ce géant preſenta le défi au plus courageux de la bande. L. Opimius s'offrit à le combattre, & ſortit victorieux du duel. L'exemple d'un ſeul brave ne raffermit pas tous les lâches. Parmi les ſix Tribuns qui commandoient la Légion, il s'en trouva un, qui refuſa de ſe faire jour à travers les ennemis, pour aller camper dans un lieu plus ſûr. Un ſimple Centurion nommé Perrejus, perça ce lâche Officier, & l'étendit mort ſur la Place. Choiſi enſuite pour commander dans le petit camp, il ca-

pitula avec l'ennemi, & en reçut des conditions honorables. Pour s'assûrer de la fidélité des Cimbres, il leur fit jurer les articles de la capitulation, sur le [a] taureau d'airain, qu'ils adoroient. Ainsi Perrejus conduisit dans un lieu sûr la Légion, qui par reconnoissance l'honora d'une [b] couronne obsidionale. Enfin elle alla se rejoindre au gros de l'armée, dont Catulus n'avoit pû calmer la fraïeur, que quand il l'eût conduite sur les rives du Pô. On raconte, que quand il lui fallut traverser ce Fleuve, un gros détachement de Cimbres vint s'opposer à son passage. Un stratagême ingénieux débarassa Catulus de ces importuns, qui l'avoient harcelé durant sa retraite Il occupa une hauteur, comme pour s'y retrancher. Afin de tromper l'ennemi, il fit élever quelques tentes; mais sans permettre à ses soldats de mettre bas leurs fardeaux. L'ennemi en crut ses yeux, & ne songea lui-même qu'à camper. Tandis que les Cimbres étoient occupés de leur travail, Catulus prit son tems, passa le Fleuve, & mit ses troupes en sûreté.

De Rome l'an 652. Consuls, C. MARIUS, & MANIUS, AQUILLIUS.

Front. Strat. l. 1. c. 5.

Il est incontestable, que si les barbares avoient sçû profiter de leur avantage, ils se seroient rendus maîtres de Rome, avec autant de facilité, qu'autrefois les Sénonois, après la bataille de l'Allia. Ils

[a] On sçait par l'Histoire des Divinités fabuleuses, que Jupiter, le Soleil, la Terre, & la Lune furent adorés sous la forme d'un taureau. Voyés Macrobe au Livre premier des Saturnales; Vossius *de Idololatria*, & Lilio Giraldi *Syntag. Deorum.* Au reste, après la victoire remportée par les Romains, contre les Cimbres, ce taureau, parmi les autres dépoüilles enlevées à l'ennemi, devint le partage de Lutatius Catulus. Il le conserva dans sa maison, comme un monument glorieux de la défaite des barbares.

[b] Voyés ce que nous avons remarqué, dans les Volumes précédents; sur les différentes sortes de couronnes militaires.

De Rome l'an 652.

Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

l'auroient trouvée sans défense, & tous les ordres de l'Etat consternés. Mais plus d'une considération les arrêta. Ils avoient donné parole aux Teutons, de n'entreprendre rien sur la Capitale, que de concert & de compagnie avec eux. Ces bonnes gens étoient fidéles à leurs promesses. D'ailleurs les délices de la région où ils venoient d'entrer, étoient pour eux un attrait présent, qui leur fit oublier les conquêtes. Ces hommes accoutumés aux froidures du Septentrion, qui couchoient autrefois à l'air, & qui ne vivoient que de chair cruë, commençoient à se servir de tentes, à savourer le vin du païs, & à trouver du goût aux fruits, & aux délices de la contrée, où leur bon destin, disoient-ils, les avoit conduits. Insensiblement leur courage, & leur amour du travail s'affoiblissoit, par l'usage des commodités de la vie. Les Cimbres n'étoient pas vertueux par raison, comme les Romains; mais par habitude, & par le défaut de ce qui rend sensible au plaisir. Ils languirent donc dans l'oisiveté, comptant toûjours sur l'arrivée prochaine des Teutons leurs Confédérés. Le Sénat de Rome profita de leur négligence. Sa premiére vûë fut de faire revenir Marius à la Capitale, pour prendre ses conseils, & pour employer son bras. Afin de l'encourager par de nouveaux honneurs à devenir le soutien de la patrie, dans un besoin si pressant, on lui permit de triompher sur l'heure, en lui promettant encore un triomphe, après la défaite des Cimbres. Marius affecta de la modestie, & refusa de triompher. *Les tems sont trop désastreux,* dit il *pour repaître vos yeux d'un vain spectacle. La guerre n'est point finie, lorsqu'il*

qu'il nous reste des ennemis à dompter. D'ailleurs l'armée qui m'a fait vaincre les Teutons, est encore dans les Gaules. Me siéroit-il, de la frustrer du fruit honorable de sa victoire? Il seroit injuste d'enlever à des vainqueurs la part qu'ils ont à la gloire, que vous m'offrez. On ordonna sur le champ, que l'armée Consulaire reviendroit de la Gaule Transalpine, où Rome n'avoit plus d'ennemis. Jointe à celle de Catulus, sur le Pô; on espéra qu'elle suffiroit, non pas pour égaler en nombre celle des barbares; mais pour la surpasser en force & en valeur.

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILIUS.

Lorsque les armées d'Italie & de la Gaule furent réünies, Marius en fut déclaré le Généralissime. Le Consulat, dont il étoit revêtu, & sa réputation personnelle lui firent donner de la supériorité sur Catulus. Depuis l'augmentation des forces Romaines en Italie, les Cimbres ne parurent plus si fort à redouter. C'étoit avec sagesse, que le Proconsul avoit mis le Pô entre les ennemis & lui, tandis qu'il n'avoit eu que deux Légions à leur opposer. Après la jonction de ses troupes à celles du Consul, on fit repasser le Fleuve aux deux armées, pour préserver l'Italie Transpadane du ravage des Barbares. Marius & Catulus campoient séparément; mais toujours à portée de se rejoindre. Ce fut après le passage du Pô, que le vainqueur des Teutons reçut une mortification, dont le sujet fut léger en soi; mais qu'il sentit vivement. Nous avons dit que Sylla avoit préféré Catulus à Marius. Après avoir servi quatre ans sous celui-ci, en qualité de Lieutenant Général, il s'en étoit degoûté, & s'étoit donné à celui-là. Dans Marius,

Plut. in Sylla.

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILIUS.

Plút. in Sylla.

Sylla n'avoit trouvé qu'un ennemi secret, ou qu'un perfide ami, qui par jalousie mettoit sans cesse obstacle à son avancement. Dans Catulus, il avoit trouvé un Général, qui né paresseux, se reposoit sur lui du soin de l'armée, & sçavoit faire justice aux services qu'il rendoit. Tout récemment Sylla venoit de procurer une extrême abondance au camp de Catulus. Les magazins y étoient remplis jusqu'à regorger. Au contraire, l'armée de Marius n'avoit pas même le nécessaire, & ses Pourvoyeurs manquoient d'industrie, pour rassembler des vivres. Sylla fut informé de l'indigence du Consul, & malignement il vint lui offrir le superflu des provisions, dont il avoit fait amas. C'étoit lui reprocher, avec politesse, le tort qu'il s'étoit fait à lui-même, en écartant d'auprès de soi un Officier, dont la prévoyance lui auroit épargné le mécontentement de ses troupes. La nécessité contraignit Marius d'accepter les offres de Sylla; mais jamais présent ne fut reçu plus à contre-cœur. Dès-lors Sylla osoit se mesurer avec Marius, quelque supériorité que cinq Consulats lui donnassent, sur un simple Lieutenant Général. Leurs inimitiés mutuelles s'accrûrent, & ne se termineront que par d'affreuses catastrophes.

Plut. in Mario.

Cependant les Cimbres s'ennuyérent de l'inaction, où la mollesse les avoit plongés. Ou ils étoient persuadés que les Teutons paroîtroient bien-tôt au cœur de l'Italie, ou ils faisoient semblant de l'être. Du moins ils accabloient de coups, ceux qui leur portoient la nouvelle de leur défaite. Pour garder quelque forme de justice, avant que d'en venir

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILIUS.

aux mains, ces barbares firent une députation aux Généraux Romains. Les Envoyés exposérent leurs prétentions en ces termes. *Que les Romains accordent des terres, dans le pays où nous sommes, pour nous, & pour nos Freres;* (C'étoit ainsi qu'ils nommoient les Teutons, Peuples qui leur étoient alliés) *ou qu'ils s'attendent à éprouver toute la pésanteur de nos bras.* A ces mots, Marius répondit d'un air truculent. *Vous me demandés de la terre pour vos Freres, je leur en ai accordé. Leurs cadavres pourissent dans les campagnes de l'Arcq, & leurs os servent de clôture aux vignes des Marseillois.* La plaisanterie irrita les Députés. Pleins de couroux, ils menacérent le Consul de le faire repentir de ses insultes, si-tôt que les Rois Teutons auroient passé les Alpes. *Vous n'aurés pas un moment à les attendre*, repartit Marius. *Ils sont ici, & vous les allés voir.* A l'instant on leur produisit Teutobocchus, & les autres Chefs de l'armée Teutone, captifs, & enchaînés. *Salués vos Freres*, ajoûta le Consul, *& préparés-vous à venir bien-tôt les rejoindre.* Après ces discours insultans, il ne resta plus que de courir aux armes. Bojorix Roi des Cimbres vint lui-même au camp de Marius lui présenter le défi, & lui demander un lieu, & un jour, pour livrer bataille. Ce n'étoit guére la coutume des Romains, de marquer à leurs ennemis le champ des combats. Chacun le choisissoit à son avantage, sans le déterminer. Marius eut la complaisance & l'industrie, d'assigner la plaine [a] de Verceille, &

[a] Strabon parle de la ville de Verceille, comme d'un Bourg, qui n'avoit rien de considérable. Tacite nous apprend, que sous Vespasien,

De Rome l'an 652. Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILIUS.

de fixer l'action à trois jours de-là, c'est-à-dire, au jour même d'avant les Calendes du mois d'Août. En effet [a] la campagne que le Consul choisit, n'avoit d'étenduë qu'autant qu'il en falloit, pour ranger les Légions des deux armées Romaines, & n'en avoit pas assés pour contenir la multitude innombrable des Barbares, qui ne pouvoient s'y mettre en ordre, sans se nuire. Cependant les Romains & les Cimbres s'y rendirent au tems marqué. L'armée de Catulus étoit de vingt mille trois cens hommes, & celle de Marius de trente-deux mille combattans. Il arriva par hazard, qu'un broüillard s'éleva le jour de l'action; mais Marius fit paroître son habileté, en usant de la même précaution qu'Annibal, à la bataille de Cannes. Il eut soin que son armée eût le soleil à dos, quand il reparoîtroit, & que les ennemis l'eussent dans les yeux, aussi-bien que le vent & la poussiére. Le Généralissime s'avisa encore d'une autre manœuvre. Après avoir fait bien repaître ses troupes, il les fit paroître de grand matin sous ses retranchemens, afin d'engager les ennemis à précipiter leur arrangement. Leurs soldats étoient déja tout fatigués, quand ils prirent leurs postes. L'infanterie des Cimbres paroissoit innombrable, & disposée en quarré elle occupoit trente [b] stades de terrain. Leur cavalerie étoit de

Front. Strat. l. 2. c. 2. Plut. in Mario. Flor. l. 3. Oros. l. 5. c. 16. & alij.

elle avoit le titre de Ville Municipale.

[a] Velleius, Florus, & l'Autheur de la Vie des Hommes Illustres donnent à cette plaine le nom de *Campus Raudius*. Cluvier conjecture que c'est aujourd'hui celle, où l'on voit le Village de *Rub o*.

[b] Trente stades, à raison de cent vingt-cinq pas géométriques pour chacun, donnent à peu près cinq quarts de lieües Françoises.

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILIUS.

quinze mille hommes, armés de cuirasses, d'un bouclier blanc, de deux javelots, & du sabre. Pour leurs casque ils étoient figurés en gueules béantes de bêtes étrangéres, & surmontés d'aîles d'oiseaux en forme d'aigrettes, qui augmentoient leur taille, d'ailleurs gigantesque.

Avant que le choc commençât, les Généraux Romains firent chacun leurs sacrifices à part. Marius promit aux Dieux de leur immoler cent victimes après la [a] victoire, & Catulus fit vœu, d'ériger un Temple, non pas à la Fortune en général; mais à la *Fortune de ce jour-là.* Nouvelle institution, & qui parut avoir quelque chose de singulier. Marius, en qualité de Commandant Général, avoit disposé les troupes à son avantage. Pour enlever au Proconsul toute la gloire de la journée, il avoit placé l'armée de Catulus au centre de la bataille. Pour la sienne, il l'avoit partagée en deux corps, & l'avoit postée, l'une à la pointe droite, l'autre à la pointe gauche. Ces deux aîles étoient saillantes, & plus avancées vers l'ennemi. Ainsi tout l'effort des Cimbres ne devoit naturellement tomber que sur son armée, & il s'attendoit de recüeillir seul tout l'honneur, d'avoir combattu, & vaincu les Barbares. L'espérance du Consul fut trompée. Deux accidens imprévus l'empêchérent, de dérober à son Collégue sa part de la victoire. Premiérement, [b] la cavalerie des Cimbres fit un

[a] Plutarque raporte, que Marius apperçût dans les entrailles de la victime immolée, l'heureux préfage du succès de la bataille, & qu'alors il s'écria avec un air d'enthousiasme, *la victoire est à moi.*

[b] La Cavalerie des Cimbres, selon Plutarque, étoit composée de quinze mille hommes. Cha-

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILIUS.

mouvement, comme pour venir envelopper l'armée Romaine par les flancs. Alors Marius détacha ses deux aîles pour la suivre, & s'écarta lui-même un peu loin du corps de bataille. On prétend qu'un Légionnaire causa ce dérangement. Il cria, dit-on, *les Cimbres fuyent ; poursuivons-les*. Sur quoi les soldats de Marius s'ébranlérent contre ces prétendus fuyards, & entraînérent avec eux leur Général. Secondement, un gros vent soufla, & souleva un tourbillon de poussiére, tourbillon qui cacha les troupes de Marius aux yeux de l'ennemi. Cependant, à travers la nuée qui s'étoit élevée, les Barbares vinrent tomber sur les Légions, que commandoit Catulus & Sylla. Ces deux braves ne furent point effrayés de la multitude, qui venoit fondre sur eux. La poussiére même empêcha leurs soldats, & d'appercevoir le nombre des ennemis, & de craindre le péril. Ils donnérent avec une intrépidité, qui n'eut jamais rien d'égal. Le vent cessa, & la poussiére fut dissipée. Pour lors le soleil darda ses rayons avec tant d'ardeur, que ces hommes du Nord peu faits aux grandes chaleurs, sentirent tout à la fois leurs forces & leur courage s'affoiblir. Tout degoûtans de sueur, à peine pouvoient-ils lever le bras pour frapper. Les Romains au contraire, accoutumés aux ardeurs du soleil, & endurcis à la fatigue, perçoient froidement leurs ennemis,

que Cavalier avoit la tête couverte d'un casque effroyable, fabriqué sous la forme d'une gueule horriblement ouverte, & surmonté d'une longue pannache, de sorte qu'ils ressembloient plûtôt à des bêtes féroces qu'à des hommes. Tousétoient armés de cuirasses de fer très-brillantes, & ils portoient deux javelots à darder de loin ; après quoi ils fondoient sur l'ennemi l'épée à la main.

qui même s'étoient ôté le moyen d'éviter les coups, & de fuir. Par une précaution de vrais barbares, pour garder mieux leur ordonnance de bataille, les Cimbres s'étoient attachés les uns aux autres avec des cordes, qui tenoient à leurs baudriers. Ainsi tout un rang, comme enfilé dans un même cordon, ne pouvoit se séparer, pour se soustraire à la mort. Pour comble de malheur, les escadrons ennemis, si long-tems poursuivis par Marius, vinrent retomber sur l'infanterie de leur parti, & achevérent de la mettre en désordre. Ce ne fut plus alors qu'une épouventable boucherie. Toute la plaine fut couverte de ces grands corps, dont la seule figure avoit causé tant d'effroi à la Germanie, à la Gaule, & à l'Espagne.

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILIUS.

Les Romains vainqueurs en rase campagne volérent à la prise, & au pillage du camp ennemi. Là, ils eurent un nouveau combat à rendre, non plus contre des hommes, il en restoit peu, mais contre des femmes, encore plus féroces que leurs maris. Du haut de leurs charrettes, qui leur servoient de rempart, elles lancérent tous les traits, que la fureur leur mit à la main. Vêtuës de haillons de couleur noire, elles sembloient avoir d'avance pris le düeil de leurs peres, de leurs fils, & de leurs époux, qui venoient de périr dans le combat. Lassées enfin d'avoir exercé leur rage, indifféremment contre leurs amis, leurs proches, & leurs ennemis, elles étoufférent leurs enfants entre leurs bras, & se donnérent la mort à elles-mêmes. La plûpart noüérent des cordons à des branches d'arbres, pour s'étrangler. On vit une de ces

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILIUS.

mégéres penduë aux montants de sa charrette, secoüer de ses piés deux de ses enfants, qu'elle avoit attachés aux talons de sa chaussûre, chacun une corde au cou, pour les suffoquer. D'autres au défaut d'arbres & de poteaux, se serrérent la gorge d'un nœud coulant, qu'elles attachérent à la quëue des chevaux, pour se fermer les conduits de la respiration. Enfin ces malheureuses cherchérent tous les genres de mort, par le fer, par la corde, & par le poison. Ainsi fut éteinte cette nation presque entiére, dont les courses & les brigandages avoient été regardés comme un fléau public. Le petit nombre d'hommes qui se sauvérent de la mêlée, ou fut pris, & réduit à l'esclavage, ou se donna la mort dans des combats singuliers. Deux de leurs petits Rois se percérent mutuellement. Pour Bojorix, & Luig leurs principaux chefs, ils moururent dans l'action, les armes à la main. De leurs Généraux, les Romains ne firent prisonniers de guerre, que Clodic & Sésorix. On accorda la vie à soixante mille de ces barbares, qui furent chargés de chaînes, & vendus à l'enchére. Six vingt mille morts au moins restérent sur le champ de bataille. Du parti Romain, à peine trouva-t on trois cens soldats de manque dans les deux armées. Sylla vit avec joye la principale gloire de l'action enlevée à Marius, qui s'étoit efforcé de l'usurper toute entiére. Le Consul ne remporta dans son camp que deux drapeaux pris sur l'ennemi ; mais on en apporta trente & un dans le camp du Proconsul, avec le Taureau d'airain, que les Cimbres adoroient. Presque tous les traits, dont les ennemis avoient

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

avoient été percés, se trouvérent inscripts du nom de Catulus ; car ce Général avoit pris soin de le faire tracer, sur toutes les armes de ses soldats. *a*

Si l'on ajoûtoit foi aux fables, que les Pontifes ont insérées dans leurs annales, on diroit après quelques Historiens, que Castor & Pollux apportérent à Rome la nouvelle d'une si importante victoire, le jour même qu'elle fut remportée. Il est plus vrai, que si-tôt qu'elle fut annoncée, on en donna toute la gloire à Marius. La Populace poussa jusqu'à l'extravagance, les honneurs qu'elle rendit dês lors au Consul de sa faction. Elle ne commença plus de repas sans invoquer Marius comme une Divinité, & ne les finit plus, sans répandre des liqueurs en son nom, par maniére de culte. On lui donna les titres de troisiême fondateur de Rome, & de second Libérateur de la Patrie. Le tems & les Lettres plus circonstanciées,

Florus l. 3 c. 3.

Plut. in Mario.

a L'expédition des Romains dans la Provence, contre les Ambrons & les Teutons, a fondé une ancienne Tradition, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, parmi les naturels du païs. Ils se sont persuadés, que l'arc de triomphe, qui subsiste encore aujourd'hui à Orange, fut érigé en l'honneur de Marius, pour immortaliser son nom, & ses exploits dans la Gaule Narbonnoise. Mais les figures exprimées en relief, sur les deux côtés du Fronton, formeront toûjours un doute raisonnable, contre l'opinion populaire. On y remarque un assemblage confus d'Anchres, de Tridents, de proües, & de rames. Il est certain, que ces figures sur un arc de Triomphe, sont autant de symboles d'un combat naval, & qu'elles ne peuvent convenir à la victoire, que Marius remporta dans les plaines du territoire d'Aix, quoiqu'en ait dit Joseph de la Pise Auteur de l'Histoire d'Orange. Il assure que sous ce monument, on avoit déterré au milieu des débris, vers la fin du seiziéme siécle, une pierre, où étoit inscrite le nom de Teutobocchus. Il donne son propre pére, pour témoin oculaire, & pour garant de cette découverte. Nous ne contesterons point, si l'on veut, la vérité du fait tel

De Rome l'an 652. Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

ne pûrent détromper ses partisans, & ses adorateurs. On ne put les résoudre à partager du moins le succès, entre Catulus & lui. Lorsque les deux Généraux parurent au faux-bourg de Rome, pour y attendre le triomphe, tous les applaudissements furent pour Marius. *Lui seul mérite de triompher* crioit-on. *Point de partage d'honneurs entre un si grand homme, & un Général du commun* ! Marius cependant n'eut pas le front, de ravir à Catulus la part qu'il avoit au succès. D'ailleurs il craignit, que les soldats de Catulus ne s'opposassent à son triomphe, s'il n'y associoit pas leur Général. Le Consul fit même quelque chose de plus. Quoiqu'on lui offrît de triompher deux fois, l'une pour avoir défait les Teutons, l'autre pour avoir exterminé les Cimbres, il se contenta de la pompe d'un seul jour. Il est à présumer que les deux triomphateurs, portés sur le même char, furent pompeusement conduits, depuis la porte triomphale, jusqu'au Capitole. Leurs deux armées les accompagnérent. Les plus illustres Captifs qu'ils avoient faits, l'un sur les Teutons, dans la Gaule, & tous deux sur les Cimbres, en Italie, marchérent devant leur char. Rien ne frappa plus les yeux, que le Géant Teutobocchus. S'il est vrai qu'il surpassoit en hauteur les trophées, qu'on porta dans la marche triomphale, sa taille devoit être au moins de dix

Florus l. 3. c. 3.

qu'il le rapporte. Mais l'inscription ne décide rien en faveur de son sentiment. Pour former une preuve sans replique, il auroit dû prouver, qu'il n'y eut jamais parmi les Gaulois & les Teutons, d'autres Theutobocchus, que le Roi Captif, dont Marius triompha. Ce nom étoit peut-être aussi commun dans les contrées Celtiques, que les noms de Cornelius, de Cæcilius &c.

piés. Quoique les deux Nations vaincües fussent très-pauvres, cependant les dépoüilles qu'on avoit remportées sur elles, furent assés considérables. Des brigands de profession enrichirent les Romains du butin qu'ils avoient fait, chez tous les peuples de leur passage. Marius eut de quoi construire un Temple *à la Vertu & à l'Honneur*, Temple qui fut autant un monument de sa grossiéreté, que de sa gloire. Il n'employa ni [a] architecte Grec, ni du marbre étranger, pour la construction de son ouvrage. Lorsqu'on en fit la dédicace, on donna des jeux à la Grecque, pour le plaisir du peuple. Marius y vint, s'y assit un moment, s'ennuïa, & en sortit. Le grand Général n'avoit nul goût pour les arts. Son élément étoit la guerre. Cependant, depuis son dernier triomphe, il ne but plus que dans un gobelet à deux anses. Il avoit entendu dire, que [b] Bacchus le Conquérant des Indes, ne

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

Vitruvius in Præfat. l. 7. de archit.

Val. Max. l. 3. c. 7.

chez les Romains.

a Vitruve donne à l'Entrepreneur du Temple érigé à l'Honneur & à la Vertu, le nom de Caïus Mutius. Cet Architecte s'étoit fait de la réputation à Rome, par les divers édifices, dont il avoit eu la direction. Celui qu'il construisit par l'ordre, & sous les auspices de Marius, confirma l'opinion avantageuse, que les Romains avoient conçûë de son habileté, & de son goût exquis, dans la proportion des colonnades, & de leurs architraves. Cette perfection de l'art ne manquoit point au nouveau Sanctuaire. Vitruve même avoüe que ce Temple auroit pû être mis au nombre des plus beaux monumens de l'architecture Romaine, si la richesse de la matiére avoit répondu à la grandeur du dessein. Mais Marius ne se piquoit pas de magnificence, & s'embarassoit peu d'illustrer son nom, par des ouvrages publics.

b Les Egyptiens ont disputé aux Grecs l'honneur d'avoir donné le jour à Bacchus. Diodore de Sicile, Hérodote, & Plutarque rapportent, que Nisa Ville de l'Arabie heureuse, fut le lieu de son éducation, & ne

De Rome l'an 652.

Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

Plut. l. 34. c. 8.

s'étoit point servi d'autre vase, depuis sa conquête. Il voulut imiter ce Dieu dans sa maniére de boire, pour accomplir le vœu qu'il en avoit fait. Il n'en fut pas ainsi de Catulus. Son Temple fut bâti des marbres les plus exquis, & orné des plus belles [a] statuës. Rome ne désaprouva point le titre qu'il y fit inscrire, en ces termes: [b] *A la Fortune de ce jour-là.*

le distinguent point du fameux Osiris, que l'Egypte reconnoissoit pour le conquérant des Indes. Diodore prétend qu'Orphée introduisit dans la Gréce, le culte de cette Divinité Egyptienne. Cependant faute de pouvoir concilier ensemble, tous les attributs, que la Fable a réünis dans Bacchus, il a été forcé d'en distinguer trois, qui sous le même nom, ont reçû les hommages de l'antiquité Payenne. Le Premier originaire d'Egypte, fils d'Ammon& d'Amalthée, fut surnommé le *Barbu*, parce qu'il portoit une longue barbe, à la maniére des Peuples de l'Inde, qu'il avoit subjuguée. Le Second devoit sa naissance à Jupiter & à Proserpine, ou si l'on veut à Cérés. C'est lui, disent les Mythologues, qui enseigna l'art de mettre les bœufs sous le joug, pour labourer la terre. Le troisiéme nâquit à Thébes, de Jupiter & de Seméle. Cicéron compte jusqu'à cinq Dionysius, ou Bacchus, sans y comprendre néanmoins le fils de Séméle. Les illusions du paganisme sur cette Divinité chimérique, les divers noms, qui lui furent attribués, les cérémonies honteuses qui faisoient partie de son culte, ont été recüeillies par Noël le Comte, Lilio Giraldi, & Vossius. Arnobe, Clement d'Aléxandrie, Saint Augustin, & Lactance, ont publié toutes les horreurs, que les fictions de la Poësie, & la superstition avoient consacrées, dans la célébration des Fêtes de Bacchus. Elles se sont perpétuées dans un grand nombre de monumens antiques, que le tems a épargnés.

a Pline nous apprend que ces Statuës, au nombre de huit, étoient l'ouvrage d'un des plus célebres Sculpteurs de la Gréce. Il se nommoit Pithagore. Quoique natif de Samos, il étoit néanmoins différent du Philosophe de ce nom, originaire de la même Isle. Cet habile Statuaire s'essaya, pendant sa jeunesse, dans la peinture, & y puisa les principes de son art.

b Pline a parlé de la consécration de ce Temple dédié à la Fortune. Les termes qu'il employe à ce sujet, ont donné lieu à diverses interprétations. *Ad ædem Fortunæ* HUJUS QUE DIEI. La

Par ces mots il vouloit transmettre à la posterité la mémoire du troisiéme jour d'avant les Calendes du mois d'Août, jour fortuné pour lui, & le plus glorieux de sa vie.[a]

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

L'Italie respiroit enfin, après la défaite des Teutons, & des Cimbres, & la République n'avoit plus d'ennemis, qu'en Sicile; car une révolte passagére des Lusitaniens venoit d'être assoupie. De rebelles esclaves occupoient encore les armes des Romains, dans la Région, qu'il leur importoit le plus de pacifier. Dêja nous l'avons vuë naître, cette guerre des Esclaves, mais le torrent des Barbares Septentrionaux, qu'il a fallu arrêter, nous a causé une distraction, dont il est à propos de revenir, pour jetter un coup d'œil sur la Sicile. Nous avons dit que des deux Rois, dont les Esclaves avoient fait choix, l'un nommé Athénion, s'étoit laissé surprendre par l'autre, dont le premier nom avoit été Salvius, & qui dans la suite, s'étoit fait appeller Tryphon. Celui cy après avoir enfermé celui-là

plûpart des critiques avoient substitué HUJUSCE, à HUJUSQUE, qu'ils ont pris pour une erreur de copiste. Le Pere Hardoüin a conservé la premiére leçon, après avoir prouvé par plusieurs exemples, que le mot HUJUSQUE avoit le même sens que cet autre *unius cujusque*. Dans cette supposition, que nous abandonnons au jugement du Lecteur, il faudroit dire que l'Inscription Latine ne pouvoit s'entendre autrement, que par ces termes François, A LA FORTUNE DE CHAQUE JOUR, pour marquer que le pouvoir de la Déesse étoit sans bornes, & qu'il s'étendoit à tous les tems. L'interpretation que nous avons suivie dans le texte, a eu des Partisans respectables. Elle s'accorde fort avec le dessein de Catulus, qui se proposoit de transmettre à la posterité, par un monument illustre, le souvenir du plus glorieux jour de sa vie.

[a] Cicéron ajoûte, dans le discours qu'il prononça *pour sa maison*, que du produit d'une partie des dépoüilles conquises sur les Cimbres, le Proconsul Catulus fit construire un portique, dans un des quartiers de Rome.

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

dans la Citadelle de Triocale, soutenoit la rébellion, & se maintenoit dans le poste avantageux, qu'il avoit fortifié. Vêtu d'habits Royaux, le Sceptre en main, & ceint du Diadême, Tryphon donnoit des Loix à ses sujets, que l'esprit de servitude lui rendoit obéïssants. En l'an six cents cinquante, Rome avoit fait passer en Sicile le Prêteur Lucius Licinius Lucullus, avec une armée de quatorze mille hommes, tant Légionaires qu'Alliés, sans compter les secours qu'il fit venir de la Gréce, & de la Lucanie. Si-tôt que l'armée Romaine fut débarquée, Thryphon délivra Athénion de la captivité où il le retenoit, & tint conseil, sur les moyens de résister au nouveau Général, qui se présentoit. Le Roi de Triocale opinoit à attendre les ennemis dans le Fort, qu'il avoit fait construire; mais Athénion remontra, qu'il y auroit plus de gloire & plus de sûreté, à marcher droit aux Romains, & à les combattre en rase campagne. Ce sentiment l'emporta. Tryphon resta dans sa ville, pour la deffendre en cas d'attaque, & Athénion partit, avec un corps de quarante mille Esclaves, pour recevoir Lucullus. Les deux armées s'atteignirent aux environs [a] de Scirtée, assés proche de Triocale, & campérent à quinze cents pas l'une de l'autre. Les premiers jours se passérent en escarmouches, enfin le combat s'engagea. La victoire fut vivement disputée. La valeur & la discipline ne manquérent pas à des hommes, qui la plûpart avoient

Diod. Sic. Eclog. 1. l. 36.

[a] Diodore est le seul qui ait fait mention d'une Ville de Sicile, sous le nom de *Scirtée*. On ne peut rien dire de précis sur le vrai lieu de sa situation.

été ſoldats, avant que d'être eſclaves. Ils ſe battirent avec un ordre & une conſtance, que les Romains n'avoient pas attenduë. Le ſuccês auroit été douteux, ſi ſur la fin de la bataille, Athénion n'avoit pas été bleſſé aux deux génoux. Le Commandant s'étoit trop avancé dans la mêlée, à la tête de trois cents Cavaliers. Il tomba à terre d'épuiſement, & fut caché ſous un tas de morts. Dês qu'il ne parut plus, toute ſa troupe ſe débanda, & les Eſclaves perdirent plus de monde durant la fuite, que dans l'action. Plus de vingt mille de ces rebelles reſtérent ſur la Place. La nuit ſurvint, & le voiſinage de l'armée victorieuſe donna tant de frayeur au lâche Tryphon, qu'avant le levé du ſoleil, il abandonna la Ville qu'il avoit bâtie.

De Rome l'an 652. Conſuls, C. MARIUS, & MANIUS, AQUILLIUS.

Athénion vivoit encore. Tout bleſſé qu'il étoit il ſe débaraſſa du monceau de morts qui le couvroient, & regagna, avec peine, Triocale, où il trouva une retraite. Le débris de ſon armée s'y réfugia auſſi; mais ces ſoldats ſi braves dans le combat, perdirent courage après leur défaite. Déſeſpérés, ils ne parloient que de retourner à leurs anciens maîtres. L'eſclavage leur paroiſſoit préférable aux travaux, & aux périls de la guerre. Si Lucullus avoit ſçu profiter de la diſpoſition des eſprits, la guerre de Sicile eût été terminée. Il perdit le temps en précautions, & en préparatifs pour le ſiége de Triocale, & ne commença d'inveſtir la Place, que neuf jours après la bataille gagnée. Pour lors la crainte des Eſclaves étoit calmée, & leurs cœurs étoient raffermis. Athénion ſoutint le ſiége avec une valeur ſupérieure à ſa condition, & rendit inutiles les machi-

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

nes, & les efforts des Romains. Lucullus fut obligé d'abandonner l'entreprise, aux huées de ces insolents Esclaves, qui lui insultérent du haut de leurs remparts. On ne peut croire combien l'échec, que le Prêteur avoit reçu, causa d'inquiétude à Rome, & de désordre en Sicile. On ne voyoit qu'Esclaves abandonner leurs maîtres, & aller grossir le nombre des rebelles. Cependant l'indolent Lucullus ne remédioit point au mal, & tranquille dans Syracuse, il ne songeoit qu'à s'enrichir, aux dépens de sa Province. Aussi fut-il révoqué à la fin de son année, [a] & accusé de concussion, au Tribunal du Peuple, il fut condamné à l'exil.

[a] Selon Plutarque & Ciceron, ce fut un Servilius, aggrégé pour lors au Collége des Augurs, qui se fit l'accusateur de Licinius Lucullus. Celui-ci avoit deux fils, dont il éprouva le zéle après sa condamnation. Pour venger l'honneur de leur pere, ils se liguérent contre Servilius, & l'accusérent de malversations. Ces querelles furent une source d'animosités & de haines, entre les deux familles Licinia, & Servilia. Rome retentit long-tems du bruit de leurs divisions. Enfin les inimitiez personnelles cédérent aux besoins de la République; les intérêts du bien commun réünirent ces deux illustres branches, comme nous l'apprenons de Cicéron, au quatriéme Livre des questions académiques, au second Livre des Offices, & dans son discours touchant les Provinces Consulaires. Plutarque a confirmé le même fait dans la vie de Lucullus.

Les Annalistes rapportent à cette même année, ou environ, la condamnation d'un Caïus Papirius Maso accusé de péculat, par Titus Coponius originaire de Tibur. Cicéron dit dans son Plaidoyé pour Balbus, que l'Accusateur reçut pour prix de sa délation, le droit de Bourgeoisie Romaine.

C'est à peu près dans le même tems que Publius Sextius, désigné Préteur pour l'année suivante, fut convaincu d'avoir brigué cet emploi par des voyes illicites. Il eut pour dénonciateur un Titus Junius, que les Annales Consulaires mettent au nombre des Tribuns de l'année 652. Le Dénoncé ne put éviter l'affront d'une honteuse dégradation. Il fut condamné, selon la rigueur des Loix, & réduit à la condition de simple Particulier.

Avant Sextius, un Caïus Cosconius, reconnu coupable de pusieurs crimes, eut le bonheur de

Le

Le Préteur que Rome envoya en Sicile, après Lucullus, y fit encore une campagne plus désastreuse. Ce foible Général, nommé C. Servilius, laissa aux rebelles prendre sur lui un ascendant, qui ravala son nom illustre, au dessous du nom d'un méprisable Esclave. Tryphon étoit mort, & Athénion toujours brave, & toujours entreprenant vint attaquer Servilius. L'armée Romaine fut défaite, & son camp mis au pillage. Ainsi le Romain n'osa plus se montrer en campagne, & coula le reste de son année dans l'inaction. Quel triomphe pour Athénion, & quel surcroît d'audace pour les bandits de sa troupe! Le Chef prit le sceptre, & la couronne, & ses soldats, du milieu des terres, passérent sur les côtes de la mer, laissant en tous lieux des traces de leur brigandage, & de leur cruauté. Enfin ils se rabattirent vers [a] Messane, place forte, & où les habitans du païs avoient transporté leurs effets, pour les mettre en sûreté. Le butin à remporter d'une Ville si riche, fut une amorce, qui y attira les rebelles. Il étoit difficile d'enlever Messane par force, Athé-

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

Florus l. 3. c. 19.

Diod. Sicul. Eclog 1. l. 36.

trouver grace devant ses Juges, en récriminant contre son délateur Valerius Valentinus. Ce dernier passoit pour être l'auteur de quelques vers licencieux, où le Poëte se faisoit gloire des plus infâmes débauches. La piéce fut présentée & luë à haute voix. Elle produisit l'effet que s'en promettoit Cosconius, & fit une heureuse diversion en sa faveur. Les Juges prévenus contre Valérius, ne crurent pas qu'il convînt de lui accorder sur son adversaire, un triomphe dont il auroit pu se prévaloir, au préjudice de la pudeur. Ainsi Cosconius fut renvoyé absous. C'est Valere Maxime qui rapporte ce fait historique, au chapitre premier du Livre huitiéme.

Festus parle de ce Valerius Valentinus. Il lui attribuë des Poësies badines, sur les plaisirs de la bonne chére.

[a] Nous avons fait connoître Messane dans le sixiéme Volume de cette Histoire. Elle porte aujourd'hui le nom de Messine.

De Rome l'an 652.
C. Consuls, & MARIUS & MANIUS AQUILLIUS.

nion s'efforça de la surprendre. Il sçut que les Messaniens devoient s'assembler, à certain jour, dans un faubourg de la Ville, pour une cérémonie de Religion. Il y vole. Soit précipitation de la part des aggresseurs, soit vigoureuse résistance de la part des assiégés; Athénion manqua son coup. Du moins il retomba sur [a] Macella; la prit, & la fit servir comme de centre, d'où il fit sans cesse des détachemens, pour ravager la contrée. Ces progrès d'une révolte, que Rome n'avoit pas assés appréhendée, ouvrirent enfin les yeux au Sénat.

Le Consul Aquillius, qui fut élu au Champ de Mars, lorsqu'on y déféra le cinquième Consulat à Marius, eut la Sicile, & la guerre des Esclaves pour son département. Quelque menacée que fût alors l'Italie par les Cimbres, on ne crut pas devoir négliger le soulevement des Esclaves. La Sicile étoit au pillage, & Rome en souffroit. Une armée Consulaire suffisoit à peine, pour arrêter l'insolence d'un Roi méprisable; mais dont les forces avoient été supérieures à celles de trois Préteurs. Aquillius passa le trajet, & alla faire la guerre à des Esclaves, tandis que son Collégue se préparoit à repousser des barbares.

On peut bien juger que des gents vils, qui n'étoient en commerce avec aucune Nation étrangé-

[a] Il paroît que Polybe a placé *Macella*, ancienne Ville de Sicile, aux environs de Palerme, un peu plus avant dans les terres. Voyés le sixiéme Volume page 360. note *b*. Il est incertain si cette Ville est différente d'une autre, dont Pline appelle les habitans *Magellini*. Il ne faut pas la confondre avec une Ville de *Macella*, située sur la côte de la Calabre ultérieure. Etienne de Bysance en fait mention. Quelques Géographes la placent dans l'endroit, où est aujourd'hui *Strengoli*.

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

re, ne pouvoient subsister long-tems dans une Isle, qu'ils avoient eux-mêmes ravagée. Les terres de la Sicile étoient restées sans culture, & le grain resserré dans les granges à la campagne, avoit été transporté dans les Villes murées. Une armée d'Esclaves, que leur avidité portoit à joüir de l'abondance présente, n'avoit eu nulle prévoyance pour l'avenir. Elle étoit donc dans la disette, au milieu du païs le plus fertile qui fût au monde. Pour les troupes Romaines, rien ne leur manquoit des commodités de la vie. Autant que le Consul avoit soin d'ôter, par ses Edits, la subsistance aux rebelles, autant étoit-il attentif à pourvoir ses Légions de tout le nécessaire. Sans cesse on lui conduisit par mer du bled, & d'autres provisions d'Afrique, & d'Egypte. Affamer ses ennemis, ce fut l'unique occupation d'Aquillius, durant son Consulat. L'année suivante, que nous préviendrons ici, pour finir plus vîte une guerre si peu honorable aux Romains, Aquillius resté Proconsul en Sicile, détruisit entiérement des rebelles qu'il avoit affoiblis. Il parut en campagne, & vint affronter l'ennemi. La bataille se donna. Des deux parts, on soûtint le choc avec une valeur égale. Enfin les deux Généraux se joignirent, & la victoire ne fut décidée, que par un combat singulier, comme aux tems héroïques. Aquillius ne dédaigna pas de se mesurer avec Athénion. La mêlée cessa, & les armées firent place aux deux Champions. D'un côté les Romains, de l'autre les Esclaves ne furent que les spectateurs du duël. D'abord le Proconsul reçut une atteinte à la tête; mais animé par sa

Florus l. 3. c. 19. Diod. Sicul. l. 36. Eclog. 1. &c.

De Rome l'an 652. Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

blessure, il fondit avec tant de furie sur son adversaire, que du coup qu'il lui porta, il l'étendit mort sur l'aréne. Le découragement alors saisit les rebelles, & leur déroute suivit le découragement. Les Romains profitérent de la victoire du Proconsul, & de la consternation des ennemis. Ils en firent un massacre épouventable. D'une si grande multitude d'Esclaves, à peine en resta-t-il dix mille, qui pourtant se ralliérent, & se réfugiérent dans leur camp. Là, enveloppés par l'armée Romaine, & pressés par la faim, ils se déchirérent les uns les autres, & se dévorérent plûtôt que de se rendre à leur vainqueur. Enfin réduits à mille hommes, sous un Chef nommé Satyrius, ils composérent avec le Proconsul, qui leur promit la vie sauve; mais qui les envoya à Rome, pour combattre contre les bêtes d'Afrique, dans les spectacles du Circ. Ces malheureux aimérent mieux mourir par la main les uns des autres, que servir de gladiateurs, durant les cérémonies de Religion. Rome le leur permit. Ils se tuérent tous en présence des Autels, & Satyrius leur Conducteur fut le seul qui resta. Pour ne pas survivre à ses camarades, ce généreux Captif se perça lui-même de son épée, & fut la derniére victime d'une révolte, qui avoit duré plus de quatre ans, & qui coûta, dit-on, aux Romains un million d'Esclaves. Aquillius de retour à Rome [a] n'eut que l'Ovation, pour récompense de sa victoire. On ne mesura pas les honneurs que le Proconsul avoit

Cicero. de Orat. l. 2.

[a] Aquillius, si l'on en croit Athénée, reçut les honneurs du grand triomphe. Mais Tite-Live, & Cicéron s'accordent à dire, que le Sénat & le Peuple Romain ne lui accordérent que l'Ovation, dans le cours de l'année de Rome 654.

mérités, par l'utilité publique, & par la valeur. On n'eut égard qu'aux anciens uſages. Rome n'accordoit pas le triomphe aux vainqueurs des rebelles; ſurtout lorſque ceux-ci n'avoient été que des Eſclaves. Cependant le nom & la gloire d'Aquillius ſe perpétuérent *a* ſur une médaille, qu'un de ſes deſcendans fit frapper, en mémoire de ſa victoire de Sicile.

De Rome l'an 652.
Conſuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

a La médaille frappée en mémoire des exploits d'Aquillius contre les Eſclaves, repréſente d'une part, la vertu militaire avec les armes, & la contenance d'un Guerrier. De l'autre, on voit la Sicile, ſous la figure d'une femme, qui tombe de défaillance. Aquillius lui prête la main, la releve, pour faire entendre, qu'il fut le Reſtaurateur de cette Province déſolée. La Légende nous apprend qu'il étoit fils d'un Manius, & petit fils d'un autre du même nom.

Voyés la premiére planche des Médailles.



LIVRE CINQUANTE-CINQUIE'ME.

De Rome l'an 652.
Consuls, C. Marius, & Manius Aquillius.

LA République n'avoit presque plus d'ennemis au dehors ; mais dans son sein elle portoit des vipéres plus cruelles, que les Cimbres de la Germanie, & que les Esclaves de Sicile. Je ne parle pas seulement de ces vices, dont le débordement alloit à l'excès. Que Rome étoit dissemblable à elle-même ! Comme elle étoit supérieure en richesses aux Villes les plus opulentes de l'Asie, & de l'Afrique, elle les surpassoit aussi en luxe, en délicatesse, & en tous les genres de débauches. Un petit nombre de gents vertueux s'efforçoit en vain, de maintenir dans leurs familles l'ancienne frugalité, & la continence des vieux tems. Que pouvoit l'exemple d'un Metellus, d'un Scævola, & d'un Rutilius, contre l'emportement des passions, & le silence des Loix ? Les dissentions entre le Sénat & le Peuple étoient plus allumées que jamais, & ne se terminoient plus, que par des coups, & par du sang répandu. Les Tribuns armoient les Tribus à leur gré, & les Edits ne passoient plus, qu'à l'aide des pierres, ou du poignard. Les violences du Peuple dans ses Comices authorisoient le libertinage. Songeoit-on à le réformer au milieu de la licence des armes, & les Magistrats étoient-ils les maîtres de rendre à Rome sa premiére innocence ? La somptuosité des ammeublemens imitoit celle d'Athênes, pour le bon goût, & celle d'Antioche & d'Aléxandrie, pour

Diod. Sic. apud Vales.

la molleſſe. Rien de plus ſuperbe que les ſallons, où les Romains donnoient leurs repas. Les lits qui environnoient leurs tables, & qui leur ſervoient de ſiéges, étoient du bois le plus rare, couvert de plaques d'or, d'argent, ou tout au moins d'ivoire. Les couſſins & les matelats, ornés d'étoffes d'or, ou relevés en broderie, étoient devenus communs. La délicateſſe des mets répondoit aux ornemens des ſalles. Les vins ordinaires d'Italie n'étoient plus que pour la populace, & les riches n'enlevoient que les vins de Falerne, ou de Chio. On ne ſervoit plus de poiſſons que d'une grandeur monſtrueuſe, & l'on ne trouvoit de goût qu'aux viandes venuës de loin, & qu'au gibier des pays étrangers. Auſſi le baril de chair ſallée tranſportée du Pont en Aſie, ſe vendoit juſqu'à quatre cents deniers d'argent. Un Eſclave bon cuiſinier n'avoit point de prix. On l'achetoit [a] quatre talens. Qu'étoient devenuës ces Loix ſi ſagement établies, contre la ſomptuoſité des repas ? Le luxe des habits, même des hommes, alloit juſqu'à la molleſſe, & à l'indécence. De jeunes gents paroiſſoient en public vêtus, non pas de ſoye, car elle étoit alors ou inconnuë aux Romains, [b] ou

[a] Quatre talens, ſelon l'eſtimation que nous avons déja faite, donnoient la ſomme de douze mille livres.

[b] Il paroît en effet, que juſqu'à l'extinction entiére de la République, les habits de ſoye furent très-rares parmi le Peuple Romain. Du moins les hommes, même les plus illuſtres, n'avoient point encore oſé s'en permettre l'uſage, ſi l'on en croit Lampridius. Cet Ecrivain nous apprend, que l'Empereur Héliogabale fut le premier, qui ſe montra en public avec une robbe de ſoye. A la vérité un paſſage de Marcus Varron, cité par Nonnius, nous donne lieu de croire, que les femmes du premier rang avoient commencé de quitter les habits de laine, pour

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

très-rare en Italie ; mais d'étoffes si déliées, & si transparentes,

les étoffes précieuses. L'Auteur y parle des Dames Romaines, qui s'habilloient à grands frais, & ne rougissoient pas de porter des robbes de soye, sans aucun mélange. *Aliam cerneres cum stolâ Holosericâ.* Mais aussi il est assés vrai-semblable, que pour lors la soye ne fut point, à beaucoup près, aussi commune à Rome, qu'elle le fut dans des siécles plus reculés. La rareté en faisoit le prix, & ce prix devoit être excessif, dans les tems que nous parcourons, puisque sous l'Empereur Aurélien, c'est-à-dire, environ deux cents soixante-treize ans après la naissance de Jesus-Christ, elle se vendoit au poids de l'or. Nous avons sur cela le témoignage de Vopiscus. Il ajoûte que cet Empereur avoit refusé à l'Impératrice sa femme, le manteau de soye, qu'elle lui demandoit avec empressement. La cherté de l'étoffe fut le prétexte du refus. Cependant Pline le Naturaliste, fort antérieur au siécle d'Héliogabale & d'Aurélien, invective contre le luxe, de ces Romains voluptueux, qui n'avoient pas honte d'imiter dans le choix de leurs habits, la molesse & la vanité d'un sexe passionné pour les ajustemens. Les hommes, dit-il, ont envié aux femmes la richesse de leurs parures, & par une monstrueuse indécence, ils empruntent tout leur lustre de l'éclat de la soye qui les couvre. Tacite avant Pline, avoit reproché aux Romains un désordre de cette nature. Il fallut, selon cet Autheur, que Tibére en arrêtât le cours par un Edit exprès. *Decretum ne vestis serica viros fœdaret.*

Voilà donc d'une part Lampridius, qui donne Héliogabale, pour le premier qui ait paru en public sous un habit de soye. De l'autre, Tacite & Pline attestent que cet abus s'étoit répandu long-tems auparavant, du moins dans les familles opulentes, sans distinction de sexe. Il seroit difficile de décider pour ou contre, si Lampridius ne nous fournissoit lui-même un moyen de conciliation. Son texte, il est vrai, représente Héliogabale, comme le premier des Romains, qui ait transgressé l'ancien usage. Mais il dit tout de suite, que jusqu'à cet Empereur, la soye ne fut employée, que pour donner du brillant au lin, ou à la laine, qui formoit la trame, & le fond de l'étoffe. *Primus Romanorum Holosericâ veste usus fertur, quum jam subserica in usu esset.* Ainsi c'est dans ce dernier sens, qu'on doit expliquer les passages de Tacite & de Pline. De plus, suivant le témoignage de celui-ci, la soye d'Assyrie avoit été réservée, par préférence, aux Dames Romaines, comme la plus déliée & la plus douce. Celle qui croissoit dans les Isles de Cée & de Cô, étoit d'une qualité fort inférieure à la premiére, aussi fut-elle le partage des hommes. *Nec puduit has veste usurpare etiam viros, levitatem propter æstivam. In tantum à loricâ gerendâ discessere more, ut oneri sit etiam vestis. Assyriâ tamen Bombyce adhuc Fœminis cedimus.*

Une autre espéce de soye qui

transparentes, que la pudeur en étoit blessée.

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

Si les séditions fomentoient le luxe dans Rome, à son tour le luxe servoit à exciter les séditions. Pour se maintenir dans cet état de splendeur, où l'on s'étoit établi, on ne craignoit rien tant que de mettre à la tête du gouvernement, des Réformateurs accrédités, qui par l'authorité des Loix, auroient pu rétablir Rome dans son ancienne probité. Ce n'étoit donc plus à la vertu qu'on déféroit les premiéres dignités, c'étoit à l'ambition, & à la brigue. On vendoit son suffrage, pour avoir de quoi fournir à la débauche. Cependant comme

se fabriquoit chez les Séres, Peuples de la Chine Septentrionale, ne fut pas inconnuë aux Romains du tems de Virgile, qui en fait une mention expresse, dans ce vers du Livre second des Géorgiques.

Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres.

Il est manifeste par ce seul Vers, que le Poëte ignoroit l'origine de la soye, comme le reste des Latins. Pline le Naturaliste n'étoit pas plus instruit sur ce point, que Virgile, & s'étoit conformé comme lui à l'opinion populaire. Selon la pensée de ces deux célébres Autheurs, les Séres recüeilloient de certains arbres, le léger duvet que la nature y répand. Après l'avoir détrempé dans l'eau, pour le rendre plus maniable & plus souple, ils le filoient, & en composoient leur soye. C'étoit la matiére des draps précieux, appellés *Serica*, du nom des Peuples qui avoient l'art de la mettre en œuvre. Procope & Zonaras assûrent, que ce sentiment prévalut pendant une longue suite d'années, & que l'erreur se perpétua jusqu'à l'empire de Justinien. Alors, disent ces deux Historiens, on reconnut que la soye apportée en Grece, des extrémités de l'Asie, étoit l'ouvrage de ces petits vers, dont l'espéce s'est multipliée en différentes contrées de l'Europe, sur tout en Italie. Pausanias, qui écrivoit sous l'Empereur Marc-Antonin Vere, avoit déja fait la même remarque, dans son sixiéme Livre. Pline même ne peut se défendre d'attribuer aux vers, la soye qu'on transportoit à Rome d'Assyrie, de l'Isle de Cô, & de l'Isle de Cée. Mais ces petits animaux qu'il nomme *Bombyces*, ourdissoient leur toile, & la disposoient en droite ligne, à la maniére des araignées, au lieu d'en rouler les fils sur un cocon, comme nos vers à soye.

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

les Compétiteurs étoient partagés en diverses factions, leurs Partisans se déclaroient pour ceux qu'ils favorisoient, non seulement par des clameurs; mais par des coups, & par des assassinats. Delà, il arrivoit que les plus forts, ou les plus redoutés emportoient les dignités Curules, sur les plus nobles, les plus sages, & les plus respectables Citoyens. Ces préférences pouvoient-elles s'accorder sans trouble, & sans émotion? D'ailleurs Marius étoit à la tête de la République. Son ambition seule lui tenoit lieu de tous les vices, & son esprit séditieux contribuoit encore plus aux soulevemens domestiques, que l'inquiétude des Tribuns, que le débordement de l'incontinence, & que la licence du Peuple.

De son côté, Sylla n'étoit pas moins avide d'honneurs, que Marius son ennemi; mais il trouvoit dans celui-ci un obstacle éternel à son avancement. Il falloit bien que, dans peu, leur mésintelligence éclatât. Deux hommes jaloux l'un de l'autre, chacun porté par sa faction, & qui s'étoient acquis une grande réputation dans les armes, ne pouvoient rester long-tems tranquilles. Leur impétuosité naturelle n'étoit plus occupée contre les ennemis de la République. Il ne leur restoit plus qu'à la tourner contre eux, & contre leur Patrie.

Telle étoit la situation de Rome, à la fin du cinquiême Consulat de Marius. Depuis long-tems elle n'avoit paru plus tranquille au dehors. Toutes les Nations conquises révéroient les ordres du Peuple & du Sénat Romain; & les Royaumes alliés leur étoient presque aussi soûmis, que s'ils avoient été

réduits en Provinces. Rome n'avoit plus à redouter qu'elle-même, plus glorieuse que jamais, si elle avoit sçu dompter les vices qui l'infectoient, & contenir ses vicieux Citoyens sous l'empire des Loix !

De Rome l'an 652.
Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

Marius brigua un sixième Consulat ; mais par les voyes les moins permises. La nécessité n'exigeoit plus qu'on le mît à la tête d'une armée, pour repousser des barbares, ou pour achever une conquête commencée. Un bon Citoyen, & modéré dans ses desirs, se seroit contenté d'avoir vu les Loix quatre fois violées en sa faveur. Il avoit été statué par de sages réglemens, que le Consulat changeroit de main tous les ans ; & durant cinq années presque consécutives, Rome lui avoit déféré les Faisceaux Consulaires. Après tout, Marius avoit eu jusque-là une excuse, dans les besoins publics, & dans l'empressement qu'avoient eu ses ennemis mêmes, à le conserver si long-tems dans la premiére place. A l'égard de son sixième Consulat, il n'eut d'autre raison [a] de le briguer, que son ambition. Il le fit avec toute l'ardeur d'un jeune Prétendant, qui pour la premiére fois auroit aspiré aux Charges. Tout féroce qu'il étoit naturellement, il devint doux, & affable. Sans avoir égard à sa dignité, qu'il sçavoit si bien conserver dans les armées, il caressoit les plus vils Plébéïens, & se soucioit peu de paroître honnête homme,

Plut. in Mario. Epit. Livii 69. Valer. Max. l. 9. c. 7. Flor. l. 3. c. 16. App. l. 1. bell. civ. Oros. l. 5.

[a] Velleïus ne pense point comme Plutarque, & les autres Historiens, sur le sixième Consulat de Marius. Il prétend que ce Général fut moins redevable de cet honneur, à la brigue qu'à l'équité du Peuple, qui vouloit récompenser son merite & ses victoires.

De Rome l'an 652. Consuls, C. MARIUS, & MANIUS AQUILLIUS.

pourvû qu'il arrivât au terme de ses prétentions. Marius avoit pour Compétiteur l'illustre Metellus, ce grand homme, qui portoit le nom de *Numidique*. Enfin Marius, à force d'argent qu'il distribua au menu peuple, vint à bout d'écarter Metellus du Consulat, de se faire élire soi-même, & d'avoir pour Collégue un L. Valerius Flaccus, homme foible, & d'un petit génie, qu'il fit plier sous ses volontés.

De Rome l'an 653. Consuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

Marius commença l'exercice de son sixiéme Consulat, par se lier d'intérêt avec ce même L. Apuleius Saturninus, dont il avoit employé le ministére, pour obtenir son quatriême Consulat. Que Rome étoit à plaindre dans une année si funeste! Toute l'autorité de la République fut mise entre les mains de trois hommes vendus à l'iniquité. Le premier étoit Marius, qui dans la paix perdit toute la gloire, qu'il s'étoit acquise durant la guerre. Sans vouloir qu'il y parût, ce pernicieux Consul devint l'artisan de tous les maux de sa Patrie. Adroit, & dissimulé, il cacha ses violences, & se servit du bras d'autrui, pour les exécuter. Dês qu'il se vit confirmé en place, il jetta les yeux sur deux hommes capables de le seconder. Apuleius étoit depuis long-tems dévoüé à son parti. Marius n'eut point de démarches à faire, pour le gagner. Celui des Préteurs à qui le jugement des causes civiles étoit échu, homme naturellement emporté & factieux, lui parut encore nécessaire à ses desseins; mais il n'avoit point encore pris de liaison avec lui. Le nom de celui-ci étoit Servilius Glaucia. Marius résolut de se l'attacher, par l'entremise d'Apuleius,

Le point essentiel étoit de faire entrer celui-ci une seconde fois dans le Collége des Tribuns du Peuple. Ce fut là le premier soin de Marius, dès qu'il fut désigné Consul. Avant qu'il entrât en possession de son sixième Consulat, on tint l'Assemblée ordinaire, pour l'élection des dix membres du Tribunat. On ne peut dire quels mouvemens Marius se donna, pour procurer une des places au fougueux Apuleius. Il eut beau faire, sa brigue & ses sollicitations furent inefficaces. Le Peuple ne crut pas devoir prêter de nouvelles armes au Consul, dans la personne d'un Tribun asservi à ses volontés. Lors donc qu'on donna les suffrages, déja neuf Tribuns avoient été proclamés, sans qu'on eût entendu le nom d'Apuleius Saturninus. Du moins Marius conçut l'espérance d'obtenir la dixiême place, pour son ami. Par malheur Apuleius avoit pour concurrent un homme sage, accrédité, & d'une maison illustrée, nommé [a] A. Nonnius. Aussi toutes les voix furent pour lui. Alors Apuleius ne ménagea rien, & ne prit conseil que de sa fureur, & de Marius. Nonnius ne fut pas plûtôt nommé Tribun, qu'Apuleius résolut de le perdre. Le scélérat posta des gens de la lie du Peuple, & quelques soldats de Marius, pour attenter sur les jours du nouveau Tribun. A peine étoit-il sorti de l'Assemblée, qu'il se vit environné d'assassins. Pour les éviter, il se retira dans un cabaret voisin; mais il en fut tiré, & percé de

[a] Le nom de Nonnius surnommé *Suffenas*, se trouve étrangement défiguré dans les Ouvrages de Valére Maxime, de Florus, & d'Orosius. Plutarque & Appien l'appellent constamment Nonnius. Les Médailles conviennent avec les deux Historiens.

De Rome l'an 653. Consuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

plusieurs coups. La mort de Nonnius laissoit une place vacante dans le Tribunat. Apuléius s'en saisit par artifice. Dês le lendemain matin, ses amis composérent une Assemblée tumultuaire de leurs Clients, qui le proclamérent Tribun du Peuple. Le Consul fit authoriser l'élection, & dês lors il ne fut plus mention de l'assassinat de Nonnius. Ceux qui l'avoient fait commettre l'ensevelirent dans l'oubli.

Rome eut tout à craindre d'un Consul & d'un Tribun trop unis, qui commençoient leur année par un meurtre, & par l'impunité du crime. Cependant les deux séditieux ne croyoient pas encore leur partie suffisamment liée. Ils étoient maîtres des affaires de l'Etat, & de celles de la guerre, par le Consul, & des Loix par le Tribun du Peuple. Il leur restoit à disposer des Arrêts rendus au Tribunal du Préteur, qui prononçoit sur les procês des Romains entre eux. Il falloit donc s'associer Servilius Glaucia, chargé pour lors d'une si importante Magistrature. Le caractére de Glaucia étoit au fond assés conforme à celui des deux Tyrans de la République; mais c'étoit un homme bizarre, & peu traitable. On jugea qu'il étoit à propos de l'intimider, pour l'attirer à son parti. Apuleius se crut tout propre à lui donner de la terreur. Un jour que ce Tribun haranguoit le Peuple, le Préteur tint aussi ses assises à l'ordinaire. Tandis qu'il rendoit la justice sur son Tribunal, il vit arriver Apuleius, avec une escorte. Le prétexte de cette incartade fut, que Glaucia avoit fait diversion de l'Auditoire, qui devoit se trouver

à la harangue du Tribun. A l'instant Glaucia dérange tout l'appareil de la plaidoirie, & brise la chaise Curule du Préteur. Cet attentat, qui devoit broüiller les deux Magistrats, les réünit. Ils se connurent par leurs divisions, & se joignirent, pour exécuter les mauvais desseins que Marius leur inspireroit. Enfin leurs intérêts devinrent communs, & ils se prêtérent main forte, pour s'avancer mutuellement aux premiers honneurs. Pernicieux effet de la simpathie d'humeur entre trois hommes, que la nature ce semble avoit pris plaisir à rendre semblables! Marius donc, Apuleius, & Glaucia composérent comme une espéce de Triumvirat, dont tous les desseins tendirent à humilier le Sénat, & à relever l'authorité du Peuple, pour pouvoir dominer seuls.

De Rome l'an 653.
Consuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

Author de Viris Illust.

La nouvelle cabale ne garda point d'autre ordre de procéder, que celui des événemens qui se présentérent. Il arriva à Rome une Ambassade de la part de Mithridate, ce Roi du Pont en Asie, dont nous aurons tant à parler dans la suite. Ce Prince avoit dês-lors mécontenté la République, & pour se remettre bien avec elle, il envoyoit au Peuple Romain des présens considérables. Apuleius reçut brutalement les Ambassadeurs de Mithridate, & les chargea d'injures, & de mauvais traitemens. S'il nous étoit permis de conjecturer, nous dirions que le Tribun ne fut ici que l'agent du Consul. Marius s'ennuyoit déja du repos, & ne cherchoit qu'à faire naître la guerre, pour trouver de l'occupation, & de la gloire. Quoiqu'il en soit; les Ambassadeurs cruellement outragés, eurent recours au Sénat, & lui portérent

Diod. Sicul. apud Fulv. Urs.

De Rome l'an 653. Consuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

leurs plaintes. Quelle joye pour les Peres Conscripts d'avoir à venger, sur un Tribun factieux, le droit des Gents, & l'honneur de la République! Le procès d'Apuleius s'instruisit au Sénat, à qui seul il appartenoit d'en juger. L'affaire tournoit mal pour lui; mais le Peuple fut sa ressour prit des habits négligés, laissa croître sa barbe, & par des supplications il s'attira de la pitié. Ainsi, au jour que l'arrêt devoit être prononcé, tant de gents s'attroupérent autour de la salle où le Sénat étoit assemblé, que les Juges en furent effrayés. A la pluralité des voix, Apuleius fut absous, & les trois Magistrats ligués triomphérent, d'avoir vû le Sénat trembler, & sentir sa foiblesse.

Après la victoire qu'Apuleius venoit de remporter sur les Peres Conscripts, à l'aide du Peuple, il ne songea plus qu'à témoigner son ressentiment aux uns, & sa reconnoissance aux autres. Il multiplia les loix en faveur de la menuë populace, & à l'avantage de Marius. Pour récompenser les soldats qui l'avoient fait vaincre dans la Gaule Transalpine, Apuleius fit passer un Edit injuste. Il portoit, que tout le païs que les Cimbres avoient occupé en delà des Alpes, ne seroit point restitué aux Gaulois leurs véritables maîtres, mais distribué aux soldats de Marius. Rien n'étoit plus contraire au bon droit, & à la raison; mais qu'attendre autre chose de trois factieux, qui n'aspiroient qu'à se rendre les Tyrans de tout l'Etat Romain? Ils commencérent par vexer les Provinces reculées, pour établir ensuite leur Empire dans le sein de la Capitale. La même Loi s'étendit sur l'Afrique, sur toutes les ter-

App. in Bell. Civ. l. 1 & Author de Vir. Illust.

res

De Rome l'an 653.
Consuls, C. Marius, & L. Valerius Flaccus.

res conquises en Thrace, par les Prêteurs de Macédoine, & sur toutes celles qu'on avoit reprises aux Esclaves révoltés en Sicile. On en frustra leurs premiers maîtres, pour en transporter le Domaine à des soldats. Apuléius vouloit encore, que dans tous ces lieux, on établît des [a] Colonies Romaines, & que Marius eût droit d'y nommer, à son choix, trois habitants, qui joüiroient du droit entier de Bourgeoisie à Rome. Ce dernier article parut tirer à conséquence, & fut révoqué, du moins après la mort d'Apuleius. Le reste de ses Loix n'alla plus guére, qu'à lui concilier du crédit auprés du Peuple. C. Gracchus, tout populaire qu'il avoit été, s'étoit contenté d'établir, que les Bourgeois de Rome ne payeroient aux greniers publics, qu'un fort vil prix, par chaque boisseau de blé, qu'on leur délivreroit. Apuleïus ordonna, qu'on distribueroit gratuitement, aux familles Plébéïennes, [b] tout le bled nécessaire pour leur subsistance. On peut bien juger, qu'une Loi si onéreuse au Trésor public, ne passa pas sans répugnance. Les Collégues d'Apuleius y formérent leurs oppositions; mais le Peuple avoit trop d'intérêt à la faire passer, pour écouter les représentations des gents sages. Les Tribus coururent avec empressement donner leurs suffrages en fa-

Author. l. ad Herennium & Cic. pro Balbo.

[a] C'est apparemment en conséquence de cette Loi du Tribun Apuleïus, que la République envoya une Colonie à Yvrée, Ville de Piémont. Velleïus fixe la datte de cette transmigration, au sixiême Consulat de Marius.

[b] Aurelius Victor ajoûte, qu'Apuléïus avoit destiné pour l'achapt de ces blés, tout ce que Rome avoit pû recüeillir de l'or de Thoulouse, enlevé par Cœpion.

De Rome l'an 653.
Consuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

veur de la Loi. [a] Cœpion, homme zélé pour les intérêts publics; mais dont le nom ne se trouve point parmi les Magistrats de l'année, crut devoir résister par la force, à l'entreprise d'un seul Tribun, qui ps- violence, vouloit l'emporter sur ses Collégues. Il s'an socie une troupe de gens affectionnés au vrai bien de la République, renverse les ponts construits pour passer dans le parc, enleve les corbeilles destinées à recevoir les suffrages, & déconcerte le projet du téméraire Apuléius. Il ne fut plus mention de cette largesse insensée de tout le blé, que le Peuple pourroit consumer à Rome.

App. l. 1. Bell. Civ. & Plut. in Mario.

Apuléius, déchu de sa prétention, ne rabattit rien de son audace. De concert avec Marius & Glaucia, il insista sur la Loi, qui ordonnoit de distribuer aux soldats de Marius toutes les terres enlevées aux Cimbres, dans la Gaule, & y ajoûta une nouvelle clause. La voici. Le Tribun Législateur ordonna, *que tous les Plébiscites seroient enregistrés au Sénat, dans l'espace de cinq jours, que les Sénateurs s'engageroient, par serment, à les observer; & que si quelqu'un d'entr'eux y résistoit, il seroit chassé du Sénat, & payeroit une amende* [b] *de cinq cens*

a L'Autheur des Livres sur la Rhétorique, addressés à Herennius, nous apprend que Cœpion exerçoit alors l'Office de Questeur à Rome. En cette qualité il avoit l'administration du Thrésor public. C'étoit donc à lui de fournir l'argent nécessaire pour les dépenses, qui se faisoient au nom de la République. Le zélé Questeur, ajoûte l'Ecrivain que nous venons de citer, représenta au Sénat, que les fonds ne pouvoient suffire à l'achapt des blés, que le Tribun Apuléïus avoit résolu de distribuer gratuitement au Peuple.

b Cinq cents grands Sesterces valoient autant que cinq çens mille petits Sesterces, selon la remarque que nous avons faite dans le sixiême volume, en parlant de cette monnoye. Si l'on réduit cette somme à no-

De Rome l'an 655.
Consuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

gros Sesterces; faute dequoi il seroit banni des terres de l'Etat Romain. Tout étoit violent dans cet Edit; mais on n'en connut toute la [a] malignité, que par ses suites. Cependant ce nouveau projet d'Edit fut encore traversé. Les Tribus de la Ville y trouvoient peu à gagner. Auroient-elles quitté volontiers le séjour de Rome, pour aller cultiver des campagnes au-delà des Alpes? Le profit de la Loi n'étoit donc, que pour des Alliés indigens, ou tout au plus, pour la canaille des Tribus rustiques. Ainsi les Bourgeois de la Capitale n'y prirent qu'un interêt médiocre. D'ailleurs bien des gens de considération montérent sur la Tribune, pour dissuader le Peuple, d'accepter la Loi, avec sa clause. Que fit Apuléius? Au jour des Comices, il fit venir à la Ville tout le menu peuple des Tribus de la campagne. Autant qu'il monta d'Orateurs sur la Tribune, pour haranguer contre la Loi, on les en tira par force. Ces indignes procédés irritérent les Tribus Bourgeoises, contre les Tribus Rustiques. Les premiéres feignirent, qu'on venoit d'entendre un coup de tonnerre, & par là elles prétendirent dissiper l'assemblée. On sçait que, parmi les Romains, il n'étoit jamais permis de terminer une affaire, *lorsque Jupiter tonnoit.* C'étoit leur maniére de s'exprimer. On entendit même Apuléius s'écrier: *hé bien, s'il tonne à présent, toute à l'heure il grêlera!* En

tre maniére de compter, on aura soixante-deux mille cinq cents livres, à raison de deux sols six deniers pour chaque petit Sesterce. Appien dit que l'amende fut taxée à vingt talents, c'est-à-dire à vingt mille écus pour les contrevenants.

[a] On ne pouvoit imaginer de Loi plus inique, puisqu'elle soumettoit absolument le Sénat à la discrétion du Peuple.

De Rome l'an 653.
Consuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

effet les Tribus Rustiques tinrent ferme, & se disposérent à donner leurs suffrages. Le Peuple de Rome s'arma de pierres, & chassa du lieu des Comices les Tribus campagnardes. Apuléius ne perdit pas courage. Il rallia ses partisans, les fit armer de bâtons, & la robbe retroussée, il les ramena au combat. Enfin devenu le plus fort, & maître du Parc, & des suffrages, il fit passer sa Loi, après la grêle de coups qu'il avoit annoncée.

Dês le jour suivant, on présenta au Sénat le nouveau Plébiscite, pour le faire enregistrer, & pour exiger le serment des Sénateurs. Alors se manifestérent les intentions des trois furieux Magistrats, qui causoient l'émotion. Marius haïssoit Metellus depuis leurs démêlés de Numidie. Apuleius & Glaucia n'avoient pû lui pardonner l'affront qu'il leur avoit fait. Durant sa Censure, il les avoit exclus l'un & l'autre du Sénat, comme de dangereux Citoyens. Ce fut donc principalement contre Metellus, qu'ils dressérent un piége, fort habilement tendu. Ils connoissoient la probité de ce Héros, & ils étoient persuadés, qu'il ne se résoudroit jamais à accepter, par serment, une Loi extorquée par violence. Cependant il étoit perdu s'il refusoit de s'y soumettre. C'étoit le mettre dans la nécessité, ou de donner atteinte à sa gloire, ou d'encourir la disgrace du Peuple, & d'être condamné à l'éxil. Ce dernier point étoit l'écueil, où l'on vouloit l'amener. Pour l'y attirer avec quelque sorte de dignité, Marius usa d'une supercherie indigne du rang qu'il occupoit. En qualité de Consul, il fit au Sénat le rapport de la Loi, qu'il s'agissoit d'authoriser.

Quel détour prit-il pour imposer à Metellus, & aux Peres Conscripts? Il invectiva contre les violences d'Apuléius. Il assura, qu'il ne consentiroit jamais à prêter le serment, que la clause de la Loi prescrivoit. Enfin, par son exemple, il enhardit les Sénateurs, à rejetter un Plébiscite, injuste en soy, & préjudiciable au Sénat, dans ses conséquences. Metellus fut la dupe des protestations simulées de Marius. Au dernier des cinq jours marqués pour l'acceptation de la Loi, le Consul convoqua le Sénat en hâte, environ sur les quatre heures aprês midy, pour ne laisser pas trop de tems à la délibération. Quel changement parut alors dans les sentimens de Marius! *Les secondes réflexions*, dit-il, *sont souvent les plus sages. Tout bien considéré, je suis d'avis que nous acceptions la Loi d'Apuléius, & que nous prêtions le serment qu'elle prescrit. Aprês tout, c'est un vrai Plébiscite, revêtu de toutes ses formalités. La Religion seule pourroit le faire méconnoître. Un coup de tonnerre, dit-on, s'est fait entendre durant l'assemblée, où on l'annonçoit au Peuple. Les Tribus Bourgeoises l'assurent; mais les Tribus de la campagne en disconviennent. Cependant celles-ci sont restées à la Ville, & le tumulte va recommencer. Pour moi, j'opine à recevoir la Loi, jusqu'à un plus ample informé, & à prêter le serment. Par une légére condescendance, délivrons-nous, Peres Conscripts, d'une troupe de campagnards mutinés, qui troublent la tranquillité publique.*

De Rome l'an 653. Consuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

Marius étoit redouté. Dês qu'il eut parlé avec cette férocité qui lui étoit propre, tous les Sénateurs se tûrent. Le Consul prit leur silence pour une

De Rome l'an 653. Consuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

approbation, & sans perdre un moment, il congédia l'assemblée, bien résolu de pousser l'affaire jusqu'à sa conclusion. C'étoit une ancienne coûtume, à Rome, que quand il s'agissoit d'exiger un serment des Magistrats, on commençoit par les Questeurs gardes du thrésor public. Le Consul se transporta donc au Temple de Saturne, lieu où les Questeurs, tenoient leurs bureaux, & leurs assises. Une foule de Peuple y suivit Marius. Les foibles Questeurs cédérent à l'authorité du Consul, & prêtérent le serment, aux acclamations des Tribus Rustiques. Les Sénateurs suivirent un si mauvais exemple, plus par crainte, que de leur gré. Metellus seul persista constamment dans son premier avis. Il aima mieux servir Rome, qu'y rester, & préféra les vrais intérêts de sa Patrie aux plaisirs honnêtes qu'il y goûtoit. Ce grand homme se laissa condamner au bannissement, plus glorieux de souffrir pour une cause si honorable, que de ses victoires, de ses triomphes, & du nom *de Numidique*, qu'il portoit. Metellus, malgré les représentations de ses amis, se vit interdire *l'eau & le feu*, par d'ingrats Citoyens, dont il auroit réprimé l'audace, pour peu qu'il eût voulu soulever les Tribus Romaines. Peu de tems avant son départ, on l'entendit dire à ses amis, qui le pressoient de résister à une faction, qu'il pouvoit anéantir; *Commettre le crime de propos délibéré, c'est le propre des scélérats. Pratiquer le bien hors du danger, c'est la vertu des hommes ordinaires. Mais soutenir sa probité, au milieu des périls, & des persécutions qu'elle attire, c'est l'effet d'une constance héroïque.* L'il-

Cicero pro Sextio & alibi.

Plut. in Mario.

lustre exilé partit ; les uns disent pour habiter à Rhodes, les autres pour fixer son séjour à Smyrne. Quoiqu'il en soit ; il y joüit du repos, uniquement occupé du soin de perfectionner son cœur par l'étude de la Philosophie. Si son départ causa de la tristesse à ce qui restoit de gens d'honneur à la République, son retour sera bientôt marqué par des circonstances bien consolantes, pour lui, pour sa famille, & pour ses amis.

De Rome l'an 653.

Consuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

Author de vir. Illust. & Plut. in Mario.

Les trois Magistrats ligués se félicitoient, d'avoir enfin exterminé leur ennemi commun, dans la personne de Metellus. Ils avoient en effet enlevé avec lui, toute la force, & toute la vigueur du Sénat. Cependant le Tribun Apuléius, le Préteur Glaucia, & le Consul Marius ne profitérent que médiocrement de leur avantage. Apuléius avoit en vûë de se continuer, pour la troisiéme fois, dans le Tribunat. Glaucia prétendoit se faire nommer Consul pour l'année suivante, malgré les Loix, qui ne permettoient aux Préteurs d'occuper le premier rang, qu'après trois années d'interstice, entre la Préture, & le Consulat. Pour Marius, il visoit à se maintenir en place, & à gouverner en Chef la République, pour la septième fois. Des prétentions si exorbitantes ne pouvoient se soûtenir, qu'en faisant violence aux Loix, au Sénat, & à tout ce qui restoit de gens affectionnés au bien public. Les tempêtes à exciter, ne coûtoient rien au Tribun, & au Préteur. C'étoient des factieux capables de tout oser, qui n'étoient arrêtés, ni par l'horreur du crime, ni par le respect des Loix, ni par la considération des per-

De Rome l'an 653.
Consuls C. Marius, & L. Valerius Flacus.

sonnes, ni par les égards pour le Peuple prêt à répandre du sang pour eux. Marius gardoit plus de mesures. Quoiqu'il fût l'ame du complot, il disparoissoit, lorsqu'il falloit donner des coups violens, & laissoit aux deux autres l'exécution des attentats, qu'il avoit conseillés. Il affectoit de tenir la balance égalle, entre le Sénat & la faction populaire. Duplicité qu'il étoit difficile de cacher longtems, à des yeux attentifs sur sa conduite. D'un côté, Apuleius & Glaucia commençoient à prendre des ombrages, de la complaisance trop molle, que Marius avoit pour le parti Patricien. De l'autre, la Noblesse avoit pour suspect son attachement de tous les tems pour les Plébéïens, & redoutoit les communications intimes, qu'il avoit avec Glaucia, & Apuléius. Cependant chaque parti vouloit avoir Marius à soi. Sa réputation, & son mérite le faisoient rechercher des uns & des autres. Pour lui, il trouvoit son compte à maintenir Rome dans l'équilibre, où il l'avoit mise. Les broüilleries qu'il excitoit sous main, par le ministére d'Apuléius & de Glaucia, le rendoient nécessaire, & lui frayoient la route à un nouveau Consulat. Pour y arriver plus sûrement, il étoit à propos de ménager le Sénat, & de ne s'attirer pas la Noblesse. Ainsi divers soins partageoient son attention. Il fomentoit les divisions, pour pouvoir dominer, & il feignoit de vouloir les calmer, pour plaire au Sénat. Conduite artificieuse, qui l'auroit conduit à son terme, si un accident ne l'avoit démasqué.

Plut. in Mario.

Un jour, quelques personnes du Sénat, bien intentionnées

De Rome l'an 653.
Consuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

tentionnées pour le repos public, allérent, sur le soir, trouver le Consul en son logis. C'étoit pour lui faire des remontrances sur l'affreux désordre que causoit Apuléius, & pour l'exhorter à prêter main-forte à la République, prête à succomber sous les efforts du Tribun séditieux. Marius reçut gracieusement les Sénateurs, & leur donna audience. La conversation dura jusques bien avant dans la nuit. Enfin l'heure arriva, qu'Apuleius avoit coutume de prendre, pour avoir des entretiens nocturnes avec le Consul. Lorsqu'on eût annoncé, tout bas, à Marius l'arrivée du Tribun, il ordonna qu'on fît entrer Apuléius dans un autre appartement. Cependant il n'étoit pas de la bienséance, ou de congédier d'illustres Patriciens, ou de laisser trop long-tems un Tribun languir sans compagnie. Dans son embarras, Marius feignit une colique, & ne fit qu'aller, & venir de l'un, aux autres, & parcourir sans cesse les deux appartemens. Il eut beau donner de belles paroles des deux côtés, il ne trompa ni les Sénateurs, ni le Tribun. Les dissentions se ranimérent, & la défiance qu'on eut du Consul fut égalle des deux parts. Par là, Marius sentit son espérance d'un septiême Consulat s'affoiblir; mais il étoit trop tard pour changer de méthode. Jusqu'à la fin de son année, il garda une conduite mi-partie, entre les vrais amateurs de la République, & les Citoyens séditieux.

Cependant Apuleius & Glaucia, assés indépendamment du Consul, continuérent leur brigue, l'un pour un troisiême Tribunat, l'autre pour le

De Rome l'an 653.
Consuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

App l. 1. bell. civ. Florus l. 3. c. 16. & Cicero pro Sextio.

Consulat de l'année suivante. Il y eut plus. Après l'exil de Metellus, Apuléius entreprit de remettre sur les rangs ce méprisable Equitius, qui n'avoit pour pere qu'un vil Esclave, & dont on avoit justement refusé d'inscrire le nom parmi les Citoyens Romains. Apuléius s'obstinoit à lui donner place parmi les Tribuns du Peuple. Odieux effort de crédit ! Mais rien ne paroissoit difficile à un séditieux, qui méprisoit les Loix, & les bienséances. Marius lui-même fut contraint de châtier la témérité du Prétendant. Il fit conduire Equitius en prison, & voulut qu'on l'y retînt jusqu'après l'élection des Tribuns. Le tems marqué pour choisir de nouveaux Consuls, & de nouveaux Tribuns approchoit. Pour lors Apuléius & Glaucia mirent en mouvement cette populace turbulente, qui leur étoit dévouée. Pour servir les passions d'Apuléius, la canaille s'attroupa, força les prisons, enleva Equitius, le porta comme en triomphe sur ses épaules, & le fit proclamer Tribun du Peuple. Le malheureux ne joüit pas longtems de son bonheur, & n'eut pas le tems d'exercer sa Charge. Les fureurs de Glaucia pour obtenir le Consulat contre les Loix, furent poussées à un tel point, que les attentats de sa caballe ne parurent plus supportables. En effet, lorsque les Comices pour l'élection des Consuls furent indiqués au Champ de Mars, personne ne douta plus, & que Marius sortiroit d'emploi & que le celébre Orateur Marcus Antonius seroit élu en premier lieu. Glaucia s'attendoit du moins à être nommé en second ; mais il avoit un Compétiteur,

qui lui étoit infiniment ſupérieur, en naiſſance, & en probité. Son nom étoit Memmius. Si Rome eût été tranquille, & le Peuple en ſon bon ſens, on n'eût pas balancé entre deux hommes d'un mérite ſi diſproportionné. Dans un tems orageux, Memmius craignit Glaucia, & Glaucia tourna toute ſa rage contre Memmius. En effet, le cruel Préteur crut Rome ſi fort accoutumée à ſouffrir impunément les aſſaſſinats, qu'il ne délibéra pas de détacher un de ſes Satellites, pour donner la mort à ſon Concurrent. Memmius aſſommé de coups de bâtons tombe mort dans la place, aux yeux de tous les paſſans.

De Rome l'an 653.
Conſuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

Un meurtre ſi public parut impardonnable, même au Préteur & au Tribun ligués, qui l'avoient fait commettre. Pour en écarter la punition, le déſeſpoir leur fit hazarder juſqu'à la deſtruction de la République, & à l'uſurpation de la Monarchie dans Rome. Apuléius ſe fit ſuivre en ſon logis, par une multitude de gens déterminés qui n'avoient rien à perdre, & leur parla de la ſorte. *S'il vous reſte une apparence de liberté, vous n'en êtes redevables qu'au zele de Glaucia, & qu'à mon empreſſement à le ſeconder. Vous n'avés point trouvé dans nous des hommes d'une vertu languiſſante, qui meſuraſſent les intérêts publics ſur leurs propres intérêts. A l'égard de ceux-ci, leur aggrandiſſement eſt l'unique motif de leurs entrepriſes. Partiſans moux, & foibles défenſeurs, ils n'avancent qu'à pas comptés, & conſultent leur ambition à chacune de leurs démarches. Delà les ménagemens circonſpects qu'ils ont, pour la faction con-*

De Rome l'an 653. Consuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

traire à celle, qu'ils feignoient d'avoir embrassée. Que deviendroit le Peuple Romain sous l'aîle de ses timides Protecteurs ? Soûtenuës par des égards timides, nos divisions n'auront point de fin. L'oppression du Peuple sera toujours la même, & vous languirés sans cesse sous la tyrannie du Sénat. Pour affranchir Rome, il faut donner de grands coups, & mettre à la tête du parti Plébéïen, des hommes capables de les porter. Jugés par le passé de Glaucia, & de moi. Il en alloit dire davantage, lorsque les clameurs de l'Assemblée l'interrompirent. Soyés notre *Empereur*, criérent-ils ! On dit même que le nom *de Roi* échappa à quelques-uns, & qu'Apuléius le reçut avec action de graces. Quoiqu'il en soit ; dês lors la conspiration fut formée ; mais des résolutions si violentes, & si publiques ne furent pas de longue durée.

L'Assemblée qui s'étoit tenuë chez Apuléius fit trop d'éclat, pour être ignorée. Dês le lendemain, les Chevaliers Romains, & tout ce qu'il y avoit de gents d'honneur à la Ville, allérent au Sénat, & criérent vengeance, contre les attentats du Tribun Apuléius, & du Préteur Glaucia. Les plaintes de la plus saine partie de la République furent écoutées, & tous les Sénateurs comprirent, que Rome alloit être au pillage, si Glaucia entroit en exercice du Consulat, & si Apuléius reparoissoit encore sur la Tribune, en qualité de Tribun du Peuple pour la troisiéme fois. Sur le champ, les Peres Conscripts prononcérent un de ces Arrêts, qu'ils n'accordoient que dans les tems les plus difficiles, & dans les besoins extrêmes. Les

deux Conſuls C. Marius, & L. Valerius Flaccus furent chargés, de pourvoir au bien public par toutes les voyes, qu'ils jugeroient convenables. C'étoit leur mettre les armes à la main, & les authoriſer à venger par le fer les ſecouſſes, que la Populace & ſes Chefs alloient donner à la République. Marius dépité contre ſes anciens amis, accepta la commiſſion ſans répugnance, & fut charmé de ſe voir honoré, comme d'une eſpéce de Dictature. Le beſoin étoit preſſant. Déja les Séditieux s'étoient emparés du Capitole. Déja la plus ſaine partie du Peuple s'étoit attroupée autour de cette Citadelle, pour être témoin d'un combat, ou plûtôt d'un ſiége. Marius ſurvient, fait entendre ſa voix à cette multitude aſſemblée, & l'exhorte à prendre part à la vengeance commune. Il n'en fallut pas davantage, pour faire oublier à un Peuple volage les intérêts d'Apuleius, & de Glaucia, qu'il avoit tant aimés. Le changement de Marius entraîna tous ceux, qui n'avoient point été du nombre des premiers Conſpirateurs. Par l'ordre des Conſuls, les arſenaux furent ouverts, & Marius lui-même diſtribua des armes à ceux, qui ſe déclarérent pour le parti du Sénat. Tout ce qu'il y avoit de Préteurs, hors Glaucia, tout ce qu'il y avoit de Tribuns, hors Apuleius, tout le Sénat, tous les Chevaliers Romains, les anciens Conſulaires, les Triomphateurs, en un mot, l'élite de la République, s'arméront contre les deux Rebelles. Ce fut dans une occaſion ſi intéreſſante, qu'on vit M. Emilius Scaurus, ſi long-tems Prince du Sénat, ſoûtenir à peine ſon corps affoibli

De Rome l'an 653.

Conſuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

App. l. 1. bello civ. Plut. in Mario. & Cic. pro Rabirio, in Catil. 1. & alibi.

Val. Max. l. 3. c. 2.

De Rome l'an 653.
Consuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

par la vieillesse, se traîner pourtant à l'ennemi; & se sçavoir gré d'avoir les jambes trop foibles, pour pouvoir fuir du combat. Ce fut alors qu'on vit un Q. Scævola, que l'âge & ses anciennes blessures rendoient si débile, qu'il ne pouvoit faire un pas sans broncher, paroître au milieu du Comice, appuyé sur une javeline, & suppléer à la foiblesse de son corps, par la force de son courage. Toute la Noblesse suivit ces illustres exemples, & marcha sur les pas des Consuls.

Cicero locis citatis.

Cependant Apuleius & Glaucia, accompagnés pour seuls Officiers d'un Sauffeius, alors Questeur, du faux Gracchus, & de Q. Labienus, se préparérent à soûtenir un siége dans le Capitole. Pour augmenter leur troupe, ils avoient fait venir de la campagne grand nombre de Citoyens dispersés dans les Tribus rustiques. Ce secours, avant que d'arriver à la Citadelle, fut obligé de livrer un combat dans la Place publique. Déja les Rebelles étoient vivement poussés, lorsqu'Apuleius fit une sortie, couvrit ses Partisans, & leur facilita une retraite sur le Capitole. Durant le combat, le séditieux Tribun mit un chapeau au bout de sa lance, pour inviter les Esclaves à prendre les armes en sa faveur, par l'espérance de l'affranchissement. Alors il n'y eut plus d'autre parti à prendre, que de faire le siége de la forteresse. Marius s'y porta en grand Général, & en Citoyen fidéle à sa Patrie. Il avoit allumé l'incendie, sans en prévoir toutes les suites; il le fit cesser, par sa sagesse, & son courage. Il posta Marc Antoine, seul Consul désigné pour l'année suivante,

Florus l. 3. c. 16. & alii ante citati.

avec un corps de la milice bourgeoise, hors les portes de Rome, afin de couper les convois, & les nouveaux secours aux Assiégés. Pour les deux Consuls de l'année, ils serrérent de près le Capitole. Marius prit une résolution qui sauva Rome, & qui par le manque d'eau, éteignit un grand embrasement. Il ordonna qu'on coupât les canaux qui conduisoient des fontaines sur cette montagne aride, qui d'ailleurs n'avoit ni puits, ni cîternes. Quel remede contre la soif! Elle parut si insupportable aux Rebelles, que Sauffeius, le plus violent de leurs Chefs, fut d'avis de brûler le Temple de Jupiter, & de laisser, en périssant, un illustre monument de la révolte. Apuléius & Glaucia prirent un parti plus sage. Un reste de confiance en Marius les rassûra. *Il fut trop notre ami*, se dirent-ils, *pour pousser, contre nous, sa vengeance aux derniéres extrémités.* Sauffeius eut beau persister dans ses fureurs, on fit partir une députation vers le Consul, avec des protestations du plus sincére repentir. Tout féroce qu'étoit Marius, il ne se rendit pas intraitable. Aprês tout, c'étoit par son instigation, que la partie avoit été liée, & il avoit des obligations à Glaucia. Un retour d'amitié le calma, & lui arracha une promesse, sous la foi publique, d'accorder la vie sauve aux Conjurés. Le traité étoit illégitime & sans force, puisqu'il n'appartenoit pas à un Consul d'adoucir un Arrêt prononcé par le Sénat, contre des coupables. Marius n'eut d'attention qu'à sauver ses amis, & qu'à se conserver des gents de main, dont il pouroit, au besoin, employer les

De Rome l'an 653.

Consuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

De Rome l'an 653.
Consuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

fureurs à son avantage. Il leur permit donc de sortir du Capitole. Glaucia chercha un azile dans le logis de Claudius ; mais il en fut bientôt tiré, pour être décapité par le Peuple. Son frere nommé Dolabella, & je ne sçai quel L. Geganius, se retirérent dans le marché aux herbes, où ils furent massacrés. Le reste de la troupe, avec Apuleius leur Chef, fut mis dans l'ancien Palais de Tullus Hostilius, comme dans un lieu de sûreté. Marius les y fit enfermer, pour les préserver des insultes. Vaine précaution contre la rage publique, qui ne cherchoit qu'à punir des coupables, qu'on vouloit épargner ! Le Consul eut beau dire, qu'il ne les tenoit enfermés, que pour les faire conduire au supplice. On pénetra le mystére, & l'on se pressa de se faire justice. Les Chevaliers Romains s'attroupent, le Peuple les suit, & ensemble, armés de leviers ils enfoncent la porte du Palais. Tous s'arment de pierres, & de thuiles. La grêle qu'ils en firent tomber, sur des hommes rassemblés en grand nombre dans un petit espace, fut meurtriére. Elle fendit la tête à Sauffeius, à Labienus, à Equitius, enfin à l'Autheur même de la conspiration. Apuléius, & ses principaux Complices, perdirent la vie ; mais la colére du Peuple n'expira pas à sa mort. On déchira son corps en mille piéces, & C. Rabirius saisit sa tête, & la porta de maisons en maisons, pour égayer les Convives dans les repas. Ce massacre arriva aux Nones de Décembre, vers le tems que les Consuls alloient bien-tôt sortir d'emploi.

Les Comices du Peuple furent assemblés le lendemain,

demain, & l'on commença d'y voir renaître la tranquillité, & le silence. Apuleius y avoit introduit le désordre, le calme y revint dês qu'il fut mort. On écouta paisiblement les Orateurs, & l'on donna les suffrages sans confusion, & sans violence. D'abord on décerna l'affranchissement d'un Esclave, nommé Scæva, qui de sa main avoit cassé la tête au séditieux Apuleius. Ensuite on annulla tous les actes du Tribunat précédent, comme portés par violence, & ils furent déclarés nuls de plein droit, par le défaut de liberté dans les suffrages. Alors l'occasion parut favorable, pour ménager le retour de Metellus, injustement condamné au bannissement. Deux Tribuns du Peuple, Pompeius Rufus, & Porcius Cato, présentérent pour cela leur requête aux Comices, & firent l'éloge de l'Exilé. Par malheur il se trouva dans le Collége des Tribuns un P. Furius, personnellement irrité contre Metellus. Ce rigide Censeur l'avoit autrefois retranché du nombre des Chevaliers Romains. Cet affront lui tenoit encore au cœur. On vit alors le fils de Metellus le *Numidique*, en grand deüil, la barbe & les cheveux en désordre, se prosterner devant les Tribus, & faire, pour recouvrer son pere, ce que les gents accusés d'un crime capital faisoient, pour sauver leur propre vie. L'insolent Furius rebutta le jeune Metellus avec hauteur. Cependant quel homme étoit-ce que ce Tribun? Un fils d'Affranchi, un homme de fortune, vendu au parti de Marius. Quoiqu'il en soit, Furius fit tant par ses intrigues, qu'il rendit inutile la tentative du jeune Metellus. Quoi-

De Rome l'an 653.
Consuls, C. MARIUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

Oros. L. 5. c. 17.

Appian. L. 1. Civil. Bell. Cicero pro Rabirio.

De Rome l'an 654. Consuls, M. ANTONIUS & A. POSTUMIUS ALBINUS.

que la République ne fût plus si fort agitée, elle se sentoit encore des secousses passées, & le moment n'étoit pas venu, de rendre une justice exacte, sans égard aux partialités.

Cependant il étoit tems d'assembler les Tribus, pour donner un Collégue de Consulat à M. [a] Antonius. La République convoquée au Champ de

[a] Marc Antoine, ayeul du Triumvir, fut encore plus recommandable par sa rare éloquence, que par l'éclat des vertus Militaires. Jamais Rome n'avoit produit de plus grand Orateur, depuis la naissance de la République. Au jugement même de Cicéron, l'Italie fut redevable à ce grand homme, d'avoir égalé l'ancienne Gréce dans l'art de bien parler. C'est tout dire que les charmes de ses discours, joints à la noblesse de son action, ravissoient les cœurs & les suffrages du Peuple, & des Magistrats. La superiorité admirable de son talent, & le caractére de son action se font remarquer d'une maniére bien sensible, en differents endroits des Ouvrages de Cicéron. On y apprend un fait, que Valére Maxime a confirmé, c'est que Marc-Antoine s'étoit fait une loi de ne publier jamais aucun de ses plaidoyés. Il usa de cette précaution, disent les deux Auteurs, qu'on vient de nommer, pour s'épargner la honte d'être convaincu, d'avoir avancé dans une cause, ce qui auroit pu servir de preuve contre lui dans une autre. Il étoit persuadé qu'un Orateur devoit se réserver le droit de se contredire, selon l'intérest de ses parties. Cicéron dit de lui, que loin de faire parade d'erudition, il se faisoit gloire, de ne point passer pour sçavant. Cette affectation fut peut-être encore plus l'effet de sa politique, que de sa modestie. Il lui étoit glorieux de se donner au public pour un homme, en qui l'éloquence étoit moins le fruit d'une longue étude, qu'un don de la nature & une production de son génie. Cependant Cicéron convient qu'Antoine consacroit les tems de son loisir à l'étude des Auteurs Grecs, sur tout des Historiens, & des Orateurs. Les Livres de Philosophie n'avoient pour lui aucun attrait. Pour les Poëtes, il les considéroit comme des gens, qui ne sçavoient pas s'humaniser, & dont le langage n'étoit intelligible qu'aux Dieux. Ainsi il jugeoit la Poësie fort inutile à un Orateur, qui fait profession de parler à des hommes. Son expédition de Cilicie le conduisit à Rhodes, & à Athénes. Ce fut dans ces deux celébres Academies de la Gréce, qu'il perfectionna son goût merveilleux pour l'éloquence, sous la direction des plus grands maî-

Mars, pour de nouvelles élections, lui nomma pour second A. Postumius Albinus. On peut dire que Rome ne respira, que quand Marius cessa d'être en place. Héros dans la guerre, c'étoit une Furie durant la paix. Il faisoit naître à Rome des ennemis au dedans, lorsqu'il n'en trouvoit plus au dehors, & semoit la division chés les Citoyens, comme s'ils avoient été des Cimbres, & des Teutons. L'administration de M. Antonius, & de Postumius Albinus fut d'une toute autre espéce. Le premier resta dans Rome, pour appaiser les émotions, que le gouvernement passé avoit excitées. Le second partit pour la Macédoine, dans le dessein de terminer un reste de guerre, contre les Thraces, ces importuns voisins. Un seul Autheur nous en assûre; mais il ne nous apprend point quel succês eurent les armes de Postumius.

De Rome l'an 654.
Consuls, M. Antonius, & A. Postumius Albinus.

Eufeb. in Chron.

La nouvelle année Consulaire commença par la purification de la Ville, que tant de sang Romain, répandu durant les troubles du Tribunat, avoit

Jul. obs. c. 106.

tres de l'art. C'est dommage, dit Cicéron, que ce grand homme n'ait laissé en ce genre d'autres Ouvrages à la postérité, qu'un livre fort racourci.

Au reste la famille Antonia, dont l'Orateur Marc Antoine fut un des plus illustres ornemens, se partagea en deux branches. L'une étoit Patricienne, & donna un des Décemvirs dans la personne de Titus Antonius Mérenda l'an de Rome 304. Quintus Antonius Mérenda étoit issu de la même branche. Il fut élevé à la dignité de Tribun militaire, dans l'année 333. L'autre, quoique Plébéïéne, se rendit recommandable par l'éclat des dignités & des triomphes dont elle fut honorée. On verra dans la suite de cette Histoire les Antoines, à compter depuis l'Orateur, remplir les premieres Charges, & s'élever à ce haut degré de puissance, qui fit revivre dans Rome le Gouvernement Monarchique. Plutarque, pour donner plus de lustre à la famille Antonia, la fait remonter, sur la foi d'une tradition fabuleuse, jusqu'à Anton, un de ces Heros imaginaires, qui passoit pour être fils d'Hercule.

De Rome l'an 654.
Consuls, M. ANTONIUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

soüillée. D'ailleurs Rome étoit épouvantée par le récit d'un grand nombre de nouveaux prodiges. Un Hibou, disoit-on, étoit venu se percher sur un des toits de la Ville. La foudre y étoit souvent tombée. A Lanuvium, le Sanctuaire de Junon *Sospita*, avoit paru taché de sang. Un Temple avoit été renversé [a] à Nursie par un tremblement de terre. On joignit donc ensemble tous ces motifs de crainte, & on les expia par une seule cérémonie de religion. Les Citoyens portérent chacun leur offrande aux Dieux. Les Dames leur présentérent quelques-uns de leurs bijoux, & les filles firent des présents à Céres & à Proserpine. Une Hymne fut composée en l'honneur des Divinités tutelaires, & fut chantée à divers chœurs, par vingt-sept jeunes filles de la premiére Noblesse. Enfin le public fit ériger deux statuës de cyprês; matiére qu'on jugeoit incorruptible. On ignoroit alors, que dans l'année dont on vouloit expier les malheurs, étoit né à Rome un enfant, qui devoit causer le renversement de la République. Jule César étoit venu au monde le douziéme jour du mois *Quintilis*, sous le sixiême Consulat de Marius, & pour cela même, ce cinquiême mois de l'ancienne année Romaine, emprunta, dans la suite, le nom de Jule, & fut nommé Juillet. Selon les préjugés d'alors, le jour que nâquit César auroit paru un jour funeste, &

[a] Nursie appellée aujourd'hui *Norsia*, étoit autrefois une Ville du territoire des Sabins. Elle fait presentement partie du Duché de Spoléte. Virgile lui donne l'épithéte de *Frigida*, parce qu'étant située prês de l'Apennin, elle se ressentoit du froid que produisent aux environs, les neiges qui couvrent le sommet des montagnes.

marqué par la naiſſance d'un monſtre. Au fond c'étoit un Héros, que le Ciel avoit donné à la terre, & pour Rome un inſtrument néceſſaire à ſa tranquillité. A en juger ſeulement par les troubles qui ont précédé, l'on voit aſſés, que la République ne pouvoit pas ſubſiſter long-tems. C'étoit un grand corps, qui gouverné par une infinité de têtes, ſouffroit dês-lors d'étranges convulſions. Il ne falloit qu'un ſeul homme pour régler un ſi grand Etat, & la Providence le ménageoit, ſelon ſes vûës, dans la perſonne de Jule Céſar. A le bien prendre, cet enfant devoit être plûtôt le réformateur du Gouvernement Romain, que le Tyran de Rome. La vérité de ces réflexions ſe fera ſentir par la ſuite de l'Hiſtoire. Les diſſentions de ces Républicains nous convaincront, de la néceſſité où ils étoient, d'être gouvernés par un Monarque.

De Rome l'an 654.
Conſuls, M. ANTONIUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

Le Conſul M. Antonius fit tous ſes efforts, pour appaiſer les troubles précédents, & y réuſſit en partie. D'abord il fut charmé de voir la tranquillité regner dans les ſpectacles publics. Caïus Claudius Pulcher étoit alors Edile. Les jeux dont il prit ſoin furent d'une magnificence extraordinaire. Juſqu'alors on s'étoit contenté de produire aux Jeux Romains quelques Eléphants, comme des animaux ſinguliers, dont l'adreſſe avoit paru ſurprenante. On en fit battre alors, pour la premiére fois, ou les uns contre les autres, ou contre des Gladiateurs armés. La ſcéne, ſoit pour le comique, ſoit pour le tragique, n'avoit point eu juſque-là d'autres décorations, que de ſimples rideaux. Claudius Pul-

Plin. l. 8. c. 7. Val. Max. l. 2. c. 1. Plin. l. 35. c. 7.

De Rome l'an 654. Consuls, M. Antonius & A. Postumius Albinus.

cher y employa la peinture. Avec des couleurs, il y fit représenter des Palais dans une Place publique, avec tant d'art, que les oiseaux eux-mêmes y furent trompés. On en vit venir gratter la toile où des toits de maisons étoient peints, & y finir leur vol, comme pour s'y reposer. L'Edilité de Pulcher ne se termina pas seulement à donner de nouveaux spectacles dans l'arêne, & à décorer les Théatres. Il orna encore la Place publique de Rome, dans toute son étenduë, avec une magnificence, qui surpassa tout ce qu'on avoit le plus admiré. Pour donner tout son lustre à la Fête, il fit transporter des païs étrangers, où sa famille avoit du crédit, des chefs-d'œuvre de l'art, qu'on alloit voir de bien loin, par curiosité. Entre-autres, il emprunta d'un Messanien la fameuse statuë de Cupidon, ouvrage inimitable de [a] Praxitéle, & restitua fidélement aux Villes, & aux Particuliers, les raretés qu'il en avoit empruntées. Les Romains s'étoient bien perfectionnés le goût, depuis leurs conquêtes de la Gréce, & ils avoient apris à sentir les merveilles de l'art. La libéralité [b] de l'E-

Cicero de Signis contra Verrem.

a Praxitéle un des plus habiles & des plus renommés Sculpteurs de la Gréce, se fit connoître vers la cent quatriême Olympiade, quelques années avant les conquêtes d'Aléxandre le Grand. Parmi les statuës, qui sortirent de la main de ce grand maître, l'antiquité vantoit la Vénus de Gnide, dont Lucien a parlé comme d'un-chef d'œuvre de l'art. C'est cette même Statuë que les Gnidiens refusérent au Roi Nicoméde, qui leur offroit en reconnoissance, de les exempter de tout tribut, suivant le témoignage de Pline au Livre septiême. Pausanias a célébré, dans ses Attiques, la mémoire & les Ouvrages de cet Illustre Statuaire.

b Festus attribuë à l'Edile Caïus Claudius, comme une découverte importante, l'art d'imiter le bruit du tonnerre, dans les Piéces de Théatre. Delà, dit-il, les termes *Claudiana tonitrua*, qui passé-

dile, ne fut pas ſans récompenſe. Nous le verrons, dans peu d'années, élevé au Conſulat. [a]

De Rome l'an 654.

Conſuls, M. ANTONIUS & A. POSTUMIUS ALBINUS.

Les premiers mois du Gouvernement d'Antonius ſe paſſérent donc tranquillement, en cérémonies de religion, & en ſpectacles; mais Marius avoit laiſſé dans le Tribunat un levain de ſédition, qui ne tarda pas à ſe faire ſentir. Un Tribun du Peuple, nommé Sext. Titius, voulut réveiller la Loi des Gracques pour la diſtribution des campagnes. C'étoit le recours ordinaire des Tribuns ſéditieux, lorſqu'ils prétendoient émouvoir le Peuple, par la cupidité, & lui faire leur cour. Titius ne manquoit pas d'un certain babil capable d'impoſer à la Commune. Toutes les fois qu'il haranguoit, il s'attiroit des applaudiſſemens, & ſes ſuccês le rendoient entreprenant. Le Sénat lui oppoſa un dangereux rival, qui par ſa Charge avoit droit de monter ſur la Tribune, & de parler au Peuple avec authorité. C'étoit le Conſul lui-même, le célébre Orateur M. Antonius, également diſtingué par le talent

Jul. Obſeq. c. 106. & Cic. l. 2. de Orat.

rent en proverbe, pour exprimer un grand fracas.

a Caïus Claudius eut pour Collégue dans l'Edilité curule, un Lucius Valérius Flaccus. Celui-ci fut cité devant le Tribunal des Comices par Caïus Decianus, un des dix Tribuns du Peuple ſous le Conſulat de Marcus Antonius. On ignore à quoi ſe réduiſoient les chefs d'accuſation. On ſçait ſeulement que le dénoncé, ayant été pleinement abſous, triompha de ſon adverſaire, & qu'il parvint dans la ſuite aux premiéres dignités de la République. Ce Décianus fut le pére d'un autre du même nom, qui pourſuivit en Juſtice le fils de l'Edile Valérius, comme coupable de concuſſions. Cicéron prit la défenſe de l'Accuſé, & n'oublia rien pour ſa juſtification, dans l'éloquent plaidoyé, qui nous reſte encore. C'eſt delà que nous avons emprunté ce fait Hiſtorique. Il paroît que dans l'une & l'autre famille, les enfans avoient hérité des préventions, & de la haine de leurs péres.

De Rome l'an 654. Consuls, M. ANTONIUS & A. POSTUMIUS ALBINUS.

de la parole, & par la droiture de ses intentions. Antonius parla souvent au Peuple assemblé, qui mit bien de la différence entre un Harangueur frivole, & un Orateur parfait. L'un ne porta plus au Sénat que de légéres atteintes, l'autre sçavoit les détourner avec toute l'habileté de son art. On n'eut plus d'égard qu'aux remontrances d'Antonius, & tous les traits de Titius furent émoussés. L'insensé osa s'en plaindre au Peuple même, dans une Harangue préparée avec soin. *Qu'est devenu*, s'écria-t-il, *ce crédit que vous accordiés autrefois à vos Tribuns, dans vos Comices? A peine écoutés-vous ma voix, lorsque je vous annonce des vérités salutaires. Me voila donc réduit au sort de la fameuse fille de Priam, de Cassandre, cette Prophétesse, qui prédit toûjours de vrais malheurs, & qui ne se fit jamais croire!* Antonius avoit la repartie vive. *La comparaison est juste, en un point*, dit-il. *Titius est une véritable Caßandre. Il a eu raport, comme elle, à plus d'un Ajax fils d'Oilée.* C'étoit reprocher à son adversaire l'excès de la plus honteuse infamie.

Malgré le déchet de sa réputation, & les plaisanteries qu'il eut à essuyer, Titius ne cessa point de proposer la Loi, qu'il avoit minutée, pour la distribution des campagnes. Elle touchoit le Peuple de trop près, pour être absolument rejettée. Tout ce que pouvoit faire Antonius, par la force du discours, c'étoit de modérer l'empressement du Peuple, & d'empêcher les troubles. La superstition seconda l'éloquence du Consul, Lorsqu'il haranguoit pour dissuader la Loi, deux corbeaux parurent

De Rome l'an 654.

Consuls, M. ANTONIUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

rurent sur le Comice, & se livrérent un combat à coups de bec. L'avanture étonna les assistans, & sur le champ elle fut portée au Tribunal des Auspices. Ces Devins répondirent, que les Dieux desapprouvoient la Loi. Ainsi Titius déchu de son espérance, perdit en même tems tout crédit auprês du Peuple. Dês qu'il fut sorti d'emploi, on ne le ménagea plus. Accusé devant les Chevaliers Romains, d'avoir conservé chez lui le portrait du séditieux Tribun Apuléius, & convaincu de mille ordures, il fut condamné à l'exil. Titius étoit un beau danseur, qui, pour tout monument, ne laissa de lui à Rome, que le souvenir d'une danse nouvelle, dont il avoit été l'inventeur, & qui porta son nom. C'étoit ainsi qu'Antonius purgeoit insensiblement la Ville des restes de la faction, que Marius avoit excitée. On peut dire véritablement d'un si sage Consul, qu'il fit céder à la lettre, la violence des armes à la force de l'éloquence, & qu'il soumit, par le discours, & par authorité, un Conquérant, un Triomphateur. Marius sorti d'emploi s'efforçoit encore de regner sur le Peuple, par quelques Tribuns ses émissaires. Antonius lui tint tête, & calma tous les flots, que Marius voulut soulever. Par l'instigation du même Consul, ce P. Furius, qui durant son Tribunat de l'année précédente, s'étoit déchaîné avec rage contre le rétablissement de Metellus, & qui avoit rebutté, avec orgueil, les supplications de son fils, fut à son tour traduit devant le Peuple. Son accusateur [a] C. Canuleius le chargea de tant de

Cicero pro Rabirio, & Val. Max. l. 8. c. 1.

Cicero in Bruto.

[a] Le Tribun Caïus Décianus, dont nous venons de parler

De Rome l'an 654.
Consuls, M. ANTONIUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

crimes, & remit, avec tant de vivacité, devant les yeux de l'Assemblée, les insultes faites au jeune Metellus, qu'avant qu'il pût se justifier, il fut mis en piéces par la populace.

Marius & sa caballe étoient déconcertés. Jamais l'occasion n'avoit été plus belle de ménager le retour de Metellus le *Numidique*, & de faire casser l'Arrêt de son exil. Toute la famille Cæcilia, dont les Metellus étoient une branche, s'intéressa pour son parent. Que de larmes répanduës par le fils de l'exilé! Combien de prosternemens, & en général devant le Peuple assemblé, & en particulier aux piés des Citoyens, à mesure qu'ils entroient dans le Comice! Un fils si affectionné pour son pere merita le surnom de *Pius*, qu'il porta le reste de ses jours, à sa gloire. Un Tribun du Peuple, nommé Q. Calidius fut assés courageux, pour faire au Peuple le rapport des injustes procédés qu'on avoit tenus, pour arracher la condamnation d'un Héros, dont l'éloignement étoit préjudiciable à la République. Tous les cœurs

Plut. in Mario. Cicero ad Quir. post reditum.. de fin. l. 5. & alibi. & Vell. Pat. l. 2.

dans la note précédente, se joignit à Canuléius son Collégue pour mettre un frein à l'audace de Publius Furius. Tous deux se déclarérent ses accusateurs. Mais Décianus, par imprudence, laissa échapper quelques termes de compassion, au sujet de la mort tragique du séditieux Apuléius. Ces paroles dites à contre tems, coutérent cher au délateur. On lui fit un crime d'avoir osé plaindre le sort d'un scélérat, dont la mémoire étoit devenuë éxécrable au Peuple même. Le Tribun eut beau protester de la droiture de ses intentions; les Comices assemblés se réünirent contre lui; & sans vouloir l'entendre davantage, ils le condamnérent, sur le champ, à l'exil. Cette circonstance est rapportée par Valére Maxime, au chapitre 1. du Livre 8. Cet Autheur avoüe en même tems, que Décianus fut un Magistrat irrépréhensible dans sa conduite, & d'une probité reconnüe.

Consuls, M. ANTONIUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

furent émus au récit des mauvais traitemens, qu'avoit essuyés Métellus, dans un tems de confusion. Les yeux furent désillés, & Rome reconnut son injustice. Cependant Marius fit de nouveaux efforts, pour fermer le retour à un Patricien, l'appui du Sénat, le modéle de l'ancienne probité, l'effroi des séditieux. L'affaire ne passa pas sans contradiction. On craignit les conséquences, & on eut peine à donner l'exemple du rappel d'un banni. Enfin l'équité l'emporta. Un second Plebiscite annulla le premier, & le retour de Metellus fut décerné, à la pluralité des suffrages.

Tandis que tout Rome se déclaroit en faveur de Metellus, il vivoit tranquille en Asie. L'étude de la sagesse lui tenoit lieu de Patrie, & la modération de ses desirs, qu'il avoit acquise par ses réflexions, l'avoit rendu indifférent pour l'une ou l'autre fortune. Metellus étoit [a] à Tralles, en Lydie, lors qu'il reçut la nouvelle de son rétablissement. Là, il assistoit au spectacle public, & le courier qui lui rendit la Lettre lui dit à l'oreille, qu'il y trouveroit un grand sujet de joie. Le Philosophe la reçut froidement. Sans faire paroître d'altération sur son visage, il continua d'entendre la piéce qu'on représentoit, & n'ouvrit le paquet que quand les jeux furent finis. Le sage Romain ne se dépoüilla point de sa gravité, pas même dans un changement de situation si imprevû. Sa con-

a Les anciens Géographes ont placé la Ville de Tralles dans la Lydie, entre le Fleuve Caïstre & le Méandre. Voyés ce que nous avons dit de sa situation, dans le Volume onziéme, page 65. note. *d*.

De Rome l'an 654. Consuls, M. ANTONIUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

ſtance l'avoit conſolé dans ſa diſgrace, elle ne lui dicta rien de nouveau dans la proſpérité. Toûjours égal à lui-même, il ſe rendit à ſa Patrie avec la même tranquillité, qu'il l'avoit abandonnée; prêt à reſter en Aſie, ſans faire de ſa part le moindre mouvement pour retourner à Rome. Grandeur d'ame, que toute l'antiquité a célébrée! Elle fit honte à ſes ennemis, & remplit Marius de terreur. A ſon retour, Metellus fut reçû à la porte par où il rentra, aux acclamations de tout le Peuple. Du matin au ſoir ſa maiſon ne déſemplit point de gens accourus pour le voir, & pour le féliciter. Enfin, dit un ancien Autheur, l'exil & le rappel de Metellus égallérent, ou ſurpaſſérent même la plus glorieuſe victoire, & le plus beau triomphe. Marius en ſécha de jalouſie, & ſe condamna lui-même à l'exil, pour s'épargner la vûë d'un ennemi triomphant. Il feignit d'avoir fait vœu durant la guerre des Cimbres, d'aller préſenter ſes hommages à la mere des Dieux, dans ſon Temple de Peſſinonte, en Aſie. Marius avoit d'autres deſſeins, que la ſuite de l'Hiſtoire éclaircira.

Cicero in Orat. poſt reditum.

Auſſi-tôt après ſon retour à Rome, le grand Metellus éprouva les effets de la conſidération, que la République avoit pour lui. Il préſenta aux Tribus aſſemblées au Champ de Mars, un parent qui portoit ſon nom. Celui-ci étoit un Q. Cæcilius Metellus, fils du Metellus qui avoit ſoumis les Iſles Baléares, & porté le nom de *Baléarique*. On ne balança pas à l'élire Conſul, & le Collégue qu'on lui donna, fut un T. Didius, homme illuſtré durant ſa Préture par la défaite des Scor-

De Rome l'an 655. Conſuls, P. CÆCILIUS METELLUS, & T. DIDIUS.

disques, & par un triomphe ; mais qui depuis quatorze ans n'avoit pû obtenir place dans le Consulat. Tant les factions avoient prévalu ! Il sembla que l'esprit d'équité fût revenu à Rome, avec Metellus le Numidique. Les Loix que les nouveaux Consuls portérent ensemble, avant que de tirer leurs départemens au sort, ne respirérent que la justice, & que la tranquillité publique. La premiére rétablit une ancienne coûtume, que les intrigues des Tribuns précédents avoient fait négliger. C'étoit d'annoncer au Peuple, durant trois marchés consécutifs, l'Edit qu'on vouloit faire passer. Par là, le public en étoit instruit, & les Citoyens ne se voïoient pas forcés à donner leurs suffrages à la légére, & presque sans connoissance de cause. La seconde Loi ôta aux Tribuns séditieux un moyen tout propre, à faire accepter bien des réglemens préjudiciables au bien commun. L'artifice de ces broüillons avoit été, de confondre dans le même Edit plusieurs articles, dont les uns étoient avantageux au public, les autres seulement au profit de la faction du Tribunat. Les Consuls réglérent, qu'à l'avenir le Peuple seroit en droit de séparer les articles proposés, & d'en faire, ou autant de Loix différentes, ou de les rejetter à son gré. Ces commencemens firent tout espérer de l'administration sage des deux Consuls Metellus, & Didius.

De Rome l'an 655.

Consuls, P. CÆCILIUS METELLUS, & T. DIDIUS.

Cependant Marius n'étoit point encore parti, pour son prétendu Pélerinage de Pessinonte. Avant son départ, il fut choisi pour un des Juges qu'on assigna, sur une affaire qu'on avoit suscitée à ce

De Rome l'an 655.
Consuls, P. CÆCILIUS METELLUS, & T. DIDIUS.

M'Aquillius, que nous avons vû dompter les Esclaves révoltés en Sicile. Le crime dont son Accusateur Fufius Calenus le chargeoit, n'étoit que trop véritable. Aquillius avoit profité de sa victoire pour ses intérêts particuliers, & ses concussions avoient achevé de ruiner la Sicile. Il avoit été Collégue de Marius à son cinquiéme Consulat; mais il étoit Patricien, & d'une famille opposée à la sienne. Marius ne panchoit pas en sa faveur, mais son crédit n'étoit plus le même. D'ailleurs Aquillius avoit choisi pour son défenseur le célébre Orateur M. Antonius, tout nouvellement sorti du Consulat. Ce grand homme employa pour son Client, non pas tant la force de la persuasion; car ses rapines étoient avérées, que les tours les plus pathétiques, pour remplir ses Juges de compassion. C'est tout dire, il fit verser des larmes à Marius lui-même. Aquillius, par fierté, avoit affecté de ne changer point d'habit, de ne laisser point croître sa barbe, & de ne donner aucune marque extérieure d'appréhension. L'Orateur le fit paroître à ses Juges, dans son habillement ordinaire, & l'apostropha en ces termes. *Du moins, Aquillius, soûmettés-vous à supplier vos Juges. Doit-on avoir de la peine à s'humilier devant les Dieux? Que dis-je? Un Guerrier accoûtumé à se faire obéïr, ne sçait point ramper. Ah! Romains, cet esprit martial servira-t-il à sa condamnation? Plût aux Dieux qu'Aquillius craignît un peu plus le péril! Il a désappris à trembler. Non la mort prochaine ne lui arracheroit pas un soupir. Il sçait mieux faire couler du sang, que ré-*

Epit. Liviana. Cicero in Bruto, & alibi, & Quintil. l. 2. c. 16,

pandre des larmes. Ne ſoyés point ſurpris, Romains, de ſa fermeté, & de ſon ſilence. Qu'au défaut de ſa voix, ſes bleſſures parlent pour lui. A ces mots, Antonius déchira la tunique dont Aquillius étoit vêtu, & montrant à l'Aſſemblée les cicatrices des playes, dont le brave Romain étoit tout couvert : *Jugés*, ajoûta-t il, *s'il ſeroit avantageux à la République, de ſe priver, par un exil, du Défenſeur, du ſoutien de la Patrie !* Cette vûë, & ces paroles firent l'arrêt. Aquillius fut renvoyé abſous, & Marius ne différa pas à partir pour l'Aſie.

De Rome l'an 655.
Conſuls, P. CÆCILIUS METELLUS, & T. DIDIUS.

Les Conſuls tirérent alors leurs départements. L'Italie & la Ville de Rome à gouverner échurent à Metellus. Pour Didius, il partit pour l'Eſpagne, où de nouveaux troubles s'étoient excités. Lorſque les Cimbres eurent ceſſé de faire des courſes dans la Celtibérie, Rome avoit trop négligé d'y envoyer des troupes & des Généraux, pour la contenir. Les Peuples d'Eſpagne étoient mutins. Dês qu'ils ſe virent les plus forts, ils ſe révoltérent. L'affaire devint ſi ſérieuſe, qu'il fallut y faire paſſer une armée Conſulaire. Didius en fut le Chef, & y conduiſit avec lui Sertorius, jeune Citoyen Romain, natif de Nurſie, au païs des Sabins. Ses premiers exploits dans la guerre des Cimbres, ſous le Conſulat de Cœpion, le détachérent de la plaidoirie, où il s'étoit exercé d'abord, avec quelque ſuccês. Sertorius ſe dévoüa tout entier au métier des armes ; mais comme il n'étoit pas d'une naiſſance illuſtre, il n'arriva que par degrés, & aprês bien des avantures, au

Plut. in Sertorio.

De Rome l'an 655.
Consuls, P. CÆCILIUS METELLUS, & T. DIDIUS.

commandement général des troupes. Quoiqu'il eût dês lors donné des preuves de valeur, il ne marcha avec Didius en Espagne, que comme Subalterne, & en qualité de Tribun, pour commander mille hommes de pied, sous les ordres du Consul. Le premier combat que livra Didius dans l'Espagne citérieure, fut avantageux, & il est croyable, que Sertorius eut beaucoup de part à la victoire. Dans la suite, le jeune Officier augmenta sa réputation, sous ce même Didius, qui resta dans la Celtibérie plusieurs années, avec le titre de Proconsul. Nous présenterons ici les exploits de l'un & de l'autre, sous une seule vûë, crainte d'en faire perdre la trace, en les rapportant par parties, sous leur époque précise. Sertorius conduisit sa troupe en quartier d'hiver à [a] Castulon, Ville des [b] Orétans. Tout jeune encore, il n'eut pas assés d'authorité pour maintenir la discipline parmi ses soldats. Ils se livrérent à la débauche, & devinrent odieux & méprisables aux Castuloniens. Ceux-ci conspirérent, avec les Girisénes leurs voisins, pour exterminer la troupe Romaine, qui n'étoit plus supportable. Les [a] Girisénes entrérent de nuit dans Castulon, par une porte qui leur

a Castulon étoit autrefois une Ville située sur les confins de la nouvelle Castille, & de l'Andalousie. Samson la place aux environs de *Castona la Veïa*. Le Pere Briet croit que sa position répond à celle de *Cazorla*, vers les frontiéres du Royaume de Grenade. Voyés le huitiême Volume page 94. note *a*.

b Les Orétans habitoient une partie de ces deux cantons de la nouvelle Castille, dont l'un s'appelle la Manche, & l'autre la Sierra. Nous en avons parlé dans les Volumes précédents.

c Le territoire des Gyrisénes n'est point différent de celui de Jaën, selon la remarque de Mariana, & d'Ambroise Moralês.

fut

fut ouverte, & firent main-basse sur tout ce qu'ils trouvérent de Romains endormis. Sertorius se sauva avec tout ce qu'il put de ses gents. Il les rallia, & après avoir fait le tour de la place, il y rentra par la porte, qu'on avoit ouverte aux Giriſénes, s'en rendit maître, & passa au fil de l'épée tout ce qu'il y trouva d'habitans, & d'étrangers. Ce ne fut pas assés. Il fit prendre à ses Romains les habits des Giriſénes & des Castuloniens morts dans le combat, & les mena droit à Giriſenium. Sous ce déguisement, on les prit pour des Compatriotes & des voisins, & ils entrérent dans la Ville, aux acclamations du Peuple. La scéne changea. Les Romains se firent connoître par les coups qu'ils donnérent. De ces malheureux Bourgeois, ceux qui résistérent périrent dans le combat. Les autres qui se rendirent à discrétion furent vendus à l'enchére, & réduits à l'esclavage. Ce coup d'essai du commandement de Sertorius fit présumer dês lors, qu'il seroit dans peu l'un des plus grands Généraux de sa République.

De Rome l'an 655.
Consuls, P. CÆCILIUS METELLUS, & T. DIDIUS.

Didius aidé par les conseils d'un si brave Tribun, força enfin les rebelles Espagnols à se calmer. Après avoir étendu sur la poussiére plus de vingt mille [a] Vaccéens, dans une bataille rangée, il contraignit les habitans de [b] Termantie à quit-

App. in Iber. Strabo l. 3. &c.

[a] Une partie du Royaume de Leon, & de la vieille Castille appartenoit aux Vaccéens. Nous avons parlé plus d'une fois de cette Nation, dans les Volumes précédens.

[b] Termantie, suivant la conjecture de Moralés, subsistoit anciennement, aux environs du Fleuve *Duero*, dans le païs des Arévaques, près de l'endroit où est aujourd'hui *Notre-Dame de Tiermés*. Ce lieu est dans le voisinage d'Osma. Ces Peu-

De Rome l'an 655.
Consuls, P. CÆCILIUS METELLUS, & T. DIDIUS.

ter leur Ville, qu'il fit raser, & à venir habiter la plaine, dans un grand village sans murs, & sans fortifications. De-là, il passa à la Ville de [a] Colenda, place forte, & qui soûtint le siége, jusqu'à près de neuf mois. Enfin lorsqu'il l'eut réduite à se rendre, Didius en soûmit les habitans à la servitude. Par ces conquêtes, la paix étoit déja bien avancée; mais Didius abusa de la victoire. A portée de Colenda étoit une peuplade d'Espagnols, qu'un des Généraux Romains avoit établie depuis cinq ans, aprês leur avoir distribué des terres à cultiver. On ne les avoit fait changer de païs, que pour soulager leur misére, & pour empêcher le brigandage, qu'ils exerçoient indifféremment dans toutes les contrées Espagnolles. Didius les soupçonna d'avoir de mauvais desseins. C'en fut assés pour les perdre. Il leur fit donc quitter les campagnes qu'ils habitoient, & leur fit espérer, qu'il partageroit entre eux celles de Colenda, qu'il venoit de conquérir. Ces bonnes gents se fiérent aux promesses du Général, & suivis de leurs femmes & de leurs enfans, ils se rendirent au camp Romain. Sous prétexte d'avoir plus de commodité pour les compter, on les fit entrer dans l'enceinte des retranchemens, d'où l'on fit sortir les Légionnaires. Alors on les sépara par bandes, les hommes à part, les femmes d'un côté, & les enfants de l'autre. A l'instant, par l'ordre de Didius, les Romans

ples empruntérent leur nom de la petite Riviére d'*Areva*, que les Naturels du païs appellent *Arlanse*.

[a] A en juger par l'expédition de Didius, Colenda étoit une Ville assés peu distante de Termantie. Du reste, le lieu de sa situation est inconnu aux Géographes.

De Rome l'an 655.

Consuls, P. CÆCILIUS METELLUS, & T. DIDIUS.

fondirent sur ces malheureux, qu'on passa tous au fil de l'épée. Nul n'échappa, parce qu'ils étoient enfermés. Détestable artifice, qui fut suivi d'une horrible cruauté! Rome l'approuva néanmoins. Aussi n'y trouvoit-on alors que de foibles vestiges de l'ancienne probité.

Ce massacre irrita le Celtibériens, & la guerre recommença. La rage inspira aux Rebelles une nouvelle valeur. Ils se battirent en désespérés, & ils égalérent la perte des Romains à celle qu'ils firent eux-mêmes, mais la nuit sépara les deux armées. N'avoir pas plus souffert que les Romains dans l'action, c'étoit une espéce d'avantage pour les Celtibériens. L'égalité les auroit encouragés à continuer la révolte; mais Didius usa d'un stratagême pour leur faire croire, qu'ils avoient eu du pire. Durant la nuit, il fit enlever du champ de bataille le plus grand nombre des morts de son parti. Ainsi lorsque, le jour suivant, les Espagnols vinrent, de grand matin donner la sépulture aux morts de leur Nation, ils furent effrayés de trouver un si grand nombre de Celtibériens étendus sur la terre, & si peu de Romains. Consternés ils se découragérent, & se soûmirent aux conditions, que Didius leur dicta. Ce fut ainsi que moitié par force, moitié par artifice, le Général Romain pacifia l'Espagne citérieure. Il ne revint triompher à Rome, que cinq ans aprês son Consulat. L. Cornelius Dolabella remporta, de son côté, d'assés grands avantages, dans l'Espagne ultérieure, pour mériter le triomphe. L'histoire ne nous a point appris le détail de ses exploits; mais nous trou-

Front. Strat. l. 5. c. 11.

De Rome l'an 655.

Consuls, P. Cæcilius Metellus, & T. Didius

vons son nom dans les tables triomphales, sous l'année que nous parcourons.

Tandis que l'un des Consuls s'illustroit par ses victoires au-dehors, l'autre maintenoit la concorde au-dedans. La présence de Metellus le Numidique, & l'absence de Marius contribuoient également à la tranquillité. On ne prononçoit plus impunément des harangues séditieuses. Un Préteur, nommé C. Plautius Decianus, homme paisible d'ailleurs, & d'une probité sans reproche, s'échappa dans un discours public, jusqu'à dire quelques paroles à l'avantage d'Apuléïus Saturninus, ce furieux Tribun, qu'on avoit mis à mort. Il fut cité comme coupable de leze-Majesté, & condamné à l'exil. Les Tribuns du Peuple eux-mêmes n'osoient plus proposer de Loix séditieuses, pour se concilier la bienveillance de la Commune. L'un d'eux, nommé Plautius Sylvanus, rappella devant le Peuple l'affaire si souvent agitée, pour la distribution des campagnes; mais il le fit avec une modération qui n'irrita personne. Il demanda seulement, ou qu'on payât aux riches, sur le fond du Thrésor public, les terres qu'on leur enleveroit, pour les donner aux plus pauvres Citoyens; ou qu'on acheptât ailleurs des campagnes à distribuer aux indigens, & qu'on en assignât le prix sur les tributs des Provinces. C'étoit une voye d'accommodement, qui tendoit à la réunion des esprits.

Cicero in Orat. pro Flacco.

Un autre Tribun du Peuple, nommé Marcus Duronius, fut plus libre dans ses discours; mais il ne dit rien qui pût donner atteinte à la concor-

de. Duronius aimoit la joïe, & la bonne[a] chére. Aussi portoit-il le surnom de *Nepos*, c'est-à-dire de *prodigue* & *dissipateur*. Il crut faire sa cour au Peuple, & se mettre lui-même au large, s'il venoit à bout d'annuller la Loi, qui deffendoit la somptuosité des repas. Devenu Tribun, à l'aide de ses compagnons de plaisir, il parla dans le Comice avec cet air d'enjoüement, que donne la vie dissipée. *Mes Collégues les Tribuns*, dit-il, *auront soin de corriger les abus du Gouvernement. Je leur abandonne la recherche des causes, qui produisent nos discordes intestines, & nos guerres au-dehors. Je vais au solide moy, & le bien des particuliers m'est plus cher, que les intérêts publics. Quelles loix a-t'on introduites parmi nous! Je ne*

De Rome l'an 655.
Consuls, P. CÆCILIUS METELLUS, & T. DIDIUS.

Val. Max. l. 2. c. 9.

a Depuis près d'un siécle, le luxe des Romains, avoit prescrit contre la sévérité des anciennes Loix. Au tems de Duronius, un Sergius, qui joignoit au surnom de *Silus*, celui d'*Orata*, avoit étonné les Romains, par la somptuosité d'une de ses maisons de campagne, près de Baïes, où l'art sembloit avoir triomphé de la nature. La mer distribuée dans de vastes réservoirs, au travers des montagnes, les riviéres détournées dans leurs cours, pour remplir ses viviers, des bains superbes soûtenus par une double voûte, des portiques spacieux, & des jardins arrosés par plusieurs canaux achevoient l'embellissement de ce lieu de plaisance. Un Lucius Considius lui fit un crime de ses profusions, & de sa délicatesse. Lucius Crassus se porta pour accusateur, & dit en plaisantant, qu'Orata, au défaut du Lac Lucrin, étoit homme à trouver des huitres sur le toit de sa maison. L'Orateur faisoit allusion aux dépenses excessives de Sergius, pour faire monter l'eau de la mer à une élévation considérable. Cicéron cependant assûre, au troisiéme Livre des Offices, & au premier Livre de l'Orateur, que Lucius Crassus étoit uni d'amitié avec cet homme si fameux par sa prodigalité. Pline, d'une autre part, a peint Sergius comme un avare, qui par un trafic indigne achetoit à vil prix de vieilles maisons, qu'il faisoit recrépir pour tromper les yeux. Par cet artifice, il les revendoit au double, de ce qu'elles lui avoient coûté.

De Rome l'an 655.
Consuls, P. CÆCILIUS METELLUS, & T. DIDIUS.

sçai quels réformateurs se sont avisés, d'étendre leur critique jusques sur nos tables. Rome a toûjours eu de l'horreur pour les tyrans. Cependant quel attentat ont donné ces rigides Législateurs à la liberté publique ! Ils ont usurpé le Domaine jusque sur nos goûts. On veut nous rendre tempérans malgré nous. Qu'importe à la République, que les vins que nous beuvons soient exquis, & que les viandes qu'on nous sert, soient recherchées, ou non ! Ne sommes-nous pas les maîtres de nos biens, & par quel droit a-t'on prétendu nous interdire la dépense. Périsse qui voudra par la bonne chere ! Tout Romain est né libre. Ce discours parut nouveau, & réjoüit l'Assemblée; mais les gens sages en furent scandalisés. On laissa couler le reste de son année à Duronius dans le Tribunat; mais si-tôt qu'il fut sorti d'employ, les Censeurs le notérent d'infamie, & le retranchérent du nombre des Sénateurs. Pour la Loi qui régloit la dépense dans les repas, elle subsista; mais la licence en fit tolérer les inobservations.

Diod. Sic. apud Vales. & Cic. ad Attic. l. 6.

Le déréglement n'étoit pas universel à Rome. Il s'y trouvoit encore des Magistrats d'une intégrité de mœurs, à servir d'exemple aux plus vicieux. La République fut redevable à leur vertu de s'être conservée si long-tems au milieu des tempêtes, qui l'agitoient. Vers ce tems-là Q. Mucius Scævola partit pour l'Asie, en qualité de Proconsul. Sa premiére résolution fut de faire cesser le désordre des Romains transplantés dans une Contrée si riche, & si délicieuse. Pour cela même, il prit avec lui P. Rutilius Rufus, homme d'une

antique probité, pour lui ſervir de conſeil. L'état où Scævola trouva ſa Province, lui fit horreur. Les Chevaliers Romains l'avoient corrompuë, par la dépravation de leurs mœurs, & ruinée par leurs exactions. Ce ſecond Ordre de la République étoit fort accrédité à Rome, & tout puiſſant dans les Provinces. La Juſtice ſe rendoit dans la Capitale par le miniſtére des Chevaliers Romains, & les Finances de la République ſe levoient, & s'adminiſtroient par leurs ſoins, dans toute la dépendance de l'Etat Romain. Delà l'impunité des Publicains, qui ſe ſentoient appuyés par des gens de leur corps, à qui le jugement des procês avoit été confié. Nul Proconſul, nul Préteur, nul Député de la République n'avoit oſé encore réprimer cette licence, & s'oppoſer aux uſurpations de la ſocieté formidable des gens d'affaire. Scævola l'entreprit, & en vint à bout. D'abord il commença par ſe refuſer à lui-même tous les ſecours, que ſes prédéceſſeurs avoient tirés des Peuples ſoumis à leur Gouvernement. Il n'exigea plus ni Gardes, ni Satellites pour l'eſcorter, ni les ſommes ordinaires pour l'entretien de ſa maiſon. Il en fit toute la dépenſe à ſes frais. Auſſi ſa frugalité fut extrême, & la juſtice qu'il rendit fut ſans égard. Il punit d'authorité ceux des Chevaliers, qu'il trouva coupables de malverſation. Il contraignit les Receveurs des deniers de la République, à garder les traités qu'ils avoient faits avec les Provinciaux. Les Réglemens furent obſervés à la rigueur. Le Proconſul nomma des Juges intégres, & verſés dans les matiéres de Finance, pour examiner les Livres des

De Rome l'an 655.
Conſuls,
P. CÆCILIUS METELLUS, & T. DIDIUS.

De Rome l'an 655.
Consuls, P. CÆCILIUS METELLUS, & T. DIDIUS.

Comptables. Il fit mettre en croix un Esclave, Intendant d'un Publicain concussionaire, pour avoir été complice des friponneries de son maître. Pour peu que le Proconsul eût voulu différer le Jugement, l'Esclave devenu libre par un affranchissement, auroit évité le supplice. On le hâta pour servir d'exemple. Rien ne fut plus ordinaire, que de voir conduire en prison des Chevaliers Romains, sur la délation des Asiatiques. Scævola leur fit bonne justice, & par-là il réforma sa Province, en moins de neuf mois, qu'il y resta. Aussi à son départ, l'Asie lui décerna une Fête, sous le nom de *Mucia*; honneur qui l'illustra plus qu'un triomphe.

Cicero in Verrem. actione 7.

Bien des Gouverneurs de Provinces se formérent sur l'exemple de Mucius Scævola. Aussi le Sénat ne recommandoit rien plus aux Consuls, & aux Préteurs, que de le prendre pour modéle dans leurs départemens [a] L. Domitius, se fit honneur de l'imiter. La Sicile lui échut en partage, & il y trouva tout en confusion. Les rapines des Publicains y avoient causé le soulevement des Esclaves, & la guerre y avoit introduit de nouveaux désordres. Domitius remédia aux maux avec une fermeté égalle à celle de Scævola. Après s'être associé, sur les lieux, tout ce qu'il trouva de Romains en réputation de gens d'honneur, il commença par s'attribuer à lui seul, la tutéle des veu-

[a] Diodore de Sicile attribuë à un Publius Asellio ce que Cicéron & Valére Maxime ont mis sur le compte de Lucius Domitius Ænobarbus. Le préjugé est en faveur des deux derniers Ecrivains.

ves

ves & des orphelins, ſans s'en rapporter à d'autres. Il dévora tous les travaux d'une diſcuſſion ſi pénible, & ſi étenduë. Cependant il ne négligea pas la connoiſſance des crimes, & des malverſations qui ſe commettoient dans ſon Iſle. Ses premiers ſoins furent d'y rétablir la paix. Il publia une défenſe, ſous peine de la vie, à tout Eſclave de porter des armes, & quiconque s'en trouva ſaiſi fut condamné au ſupplice de la croix. On rapporte qu'un berger, encore plus occupé de la chaſſe, que du ſoin de ſon troupeau, tua un ſanglier, dont ſon maître fit préſent au Préteur. Domitius apperçût que la bête avoit reçû un coup d'épieu, & apprit je ne ſçai comment, que le Berger Eſclave l'avoit percée. C'en fut aſſez pour faire informer contre ce malheureux, & pour le faire expirer ſur la croix. Ainſi par une exacte ſévérité, l'Etat Romain devint tranquille à la Ville, & dans les Provinces. Il n'y eut de guerre qu'en Macedoine, contre les Thraces, dont Caïus Sextius Calvinus repouſſa aiſément les attaques, avec ſa ſeule armée Prétoriéne.

De Rome l'an 655.
Conſuls, P. CÆCILIUS METELLUS, & T. DIDIUS.

Idem in Piſonem.

Le Conſulat qui ſuivit, fut auſſi paiſible, que le précédent. Cn. Cornelius Lentulus, & P. Licinius Craſſus nommés Conſuls, maintinrent le bon ordre, & la ſécurité dans la République. Cependant Marius étoit de retour. Dans ſon voyage d'Aſie il avoit fait tous ſes efforts, pour allumer la guerre. Marius ne ſubſiſtoit que par le trouble, & la diviſion étoit ſon élément. Il ne devoit ſa grandeur qu'au métier des armes, & il ne pouvoit la ſoutenir qu'au milieu des combats. Ce fut pour

De Rome l'an 656.
Conſuls, CN. CORNELIUS LENTULUS, & P. LICINIUS CRASSUS.

De Rome l'an 656.
Consuls, Cn. Cornelius Lentulus, & P. Licinius Crassus.

Plut. in Mario.

cela qu'il tâcha d'irriter le Roi du Pont à son passage. Mithridate le reçut avec tout l'honneur dû à sa réputation. Il l'accabla de caresses, & s'efforça de mettre dans ses interêts un homme si accrédité dans sa Republique. Jamais il ne put tirer de lui que des hauteurs, & des marques de mépris. Le fier Romain traita indignement un Roi, jeune, brave, & puissant. Aussi Marius vouloit il l'irriter, & le contraindre à prendre les armes, pour le vaincre ensuite, & pour remporter d'amples dépoüilles de ses Etats. Un jour entre autres, il fit entendre à Mithridate ces paroles pleines de dureté, qu'il accompagna d'un ton féroce. *Prince, point de milieu. Il faut ou vous asservir aux volontés de Rome, ou soutenir la guerre avec elle.* Ces discours, & ces maniéres furent le premier trait, qui blessa le cœur de Mithridate, & qui le rendit dans la suite, un ennemi irréconciliable. Pour lors le tems n'étoit pas encore venu, pour le Roi du Pont, de faire éclater ses mécontentemens. Il laissa partir Marius; mais il mesura tous les Romains sur le pié de ce Général farouche, dont on publioit les exploits jusque sur les bords du Pont Euxin. Revenu à la Capitale, Marius se bâtit une maison proche de la Place publique. C'étoit pour goûter le plaisir d'y avoir une plus grosse Cour, que dans un quartier plus éloigné. Il éprouva que la rudesse de ses maniéres éloignoit le monde, en quelque lieu qu'il fût logé. D'ailleurs le Peuple avoit bien rabattu de la considération qu'il avoit eüe pour lui. Il y parut au choix qu'on fit alors des Censeurs.

Il ne manquoit ce ſemble à la gloire de Marius, que d'avoir été jugé digne de la Cenſure. C'étoit le dernier grade où l'on parvenoit, après avoir paſſé par les Conſulats, & obtenu des Triomphes. Auſſi ne choiſiſſoit-on guére pour ce poſte important, que de parfaits Citoïens, gens recommandables par leur probité, & par leur attachement au bien commun. Marius ne reconnoiſſoit dans ſoi que des ſervices Militaires, & le public étoit las de le voir ſans ceſſe à la tête des factions. Cependant il balança long-tems, s'il ne feroit pas inſcrire ſon nom parmi les Prétendans à la Cenſure. Le peu d'empreſſement qu'il vit pour lui dans le Peuple, le détermina. Crainte d'un refus, il ſe déſiſta de pourſuivre ſon entrepriſe, & fit ſemblant de mépriſer un emploi, qu'il craignoit de n'obtenir pas. *Tout Cenſeur*, diſoit-il, *eſt l'épouvantail du public. J'aime mieux gagner l'amitié du Peuple, qu'en devenir le réformateur.* Rome donna donc la Cenſure à L. Valerius Flaccus, & [a] à M. Antonius, ce fameux Orateur, auſſi recommandable par ſa ſageſſe, que par ſon éloquence. Les deux Collégues n'épargnérent pas le Tribun Duronius. Ils le retranchérent du Sénat, pour avoir voulu caſſer la loi, qui modéroit la dépenſe des repas. Duronius, à ſon tour, cita le Cenſeur Antonius à comparoître devant le Peuple, & l'accuſa d'avoir brigué les Charges. Déja les ennemis d'Antonius diſoient de lui, en plaiſantant,

De Rome l'an 656.

Conſuls, CN. CORNELIUS LENTULUS, & P. LICINIUS CRASSUS.

Faſti Capit.

Cicero de Orat. l. 2.

[a] Cicéron au Livre ſecond de l'Orateur, remarque que le Cenſeur Marcus Antonius orna les roſtres, ou la Tribune aux harangues, des plus riches dépoüilles, que les Généraux de Rome avoient raportées de leurs conquêtes.

De Rome l'an 656.
Consuls, Cn. Cornelius Lentulus, & P. Licinius Crassus.

qu'on le réduiroit à ne se mêler plus que de ses propres affaires. On fut trompé. L'accusation intentée contre Antonius fut jugée vaine, & le Censeur resta en Place, avec Valérius Flaccus. Tous deux ensemble ils firent une nouvelle récension du Peuple, sans qu'on sache à quel nombre montérent les Citoïens de Rome. Enfin ils terminérent leur Censure par un Lustre, qui fut compté pour le soixante-cinquiême.

De Rome l'an 657.
Consuls, Cn. Domitius Ahenobarbus, & C. Cassius Longinus.

Sous de nouveaux Consuls, la tranquillité des années précédentes se conserva également à Rome, & dans les Provinces. [a] Cn. Domitius Ahenobarbus, & [b] C. Cassius Longinus furent choisis au Champ de Mars, plûtôt pour gouverner la République en Chef, que pour la défendre, ou pour l'amplifier par la voye des armes. Ses anciennes & ses nouvelles conquêtes la rendoient dês lors un três-puissant Etat, dans les trois parties du monde connu. En Europe, depuis la Gaule Narbonnoise, la Provence, & l'Espagne, jusqu'au Bosphore de Thrace, toutes les côtes de la Méditerranée reconnoissoient sa domination. Le Royaume de Pergame lui obéissoit en Asie, & le reste des Nations trembloit sous ses ordres. En Afrique, la conquête de l'Etat Carthaginois & de la

[a] Ce Cnéïus Domitius étoit fils de celui, que l'on a vû ci-dessus élevé à la dignité Consulaire, & honoré du triomphe, aprês avoir vaincu les Allobroges & les Arvernes. Cicéron dit de lui, qu'il avoit un talent populaire de parler en public, & que le style familier de ses Harangues, n'ôtoit rien à la pureté de ses expressions. Il ajoûte que Domitius avoit autant de mérite qu'il en falloit, pour remplir avec honneur les premiéres Magistratures.

[b] Caïus Cassius eut pour pére le fameux Lucius Cassius, qui fut l'Autheur de la Loi du Scrutin, dont nous avons parlé ci-dessus.

Numidie avoit étendu sa puissance, depuis le [a] Golphe Numidique, du Septentrion au Midi, jusqu'à la [b] Cyrénaïque, Royaume le plus voisin de l'Egypte. Long-tems la Cyrénaïque avoit fait partie du domaine des Rois Egyptiens; mais Ptolomée Philométor l'avoit démembrée de la couronne, pour en faire le partage de Physcon son frere, & ensuite son Successeur dans toute l'étenduë de ses Etats. Celui-ci, après un [c] regne de vingt-huit ans, avoit laissé en mourant, le Royaume d'Egypte [d] à l'un ou à l'autre de ses deux fils, Ptolomée

De Rome l'an 657.

Consuls, Cn. Domitius Ahenobarbus, & C. Cassius Longinus.

Justin. l. 39. c. 5.

a Le Golfe Numidique à qui Méla donne le nom de *Laturus*, s'étend sur la Côte Occidentale de la Numidie, à l'embouchure de l'Ampsaga. Les uns l'appellent aujourd'hui le Golfe *de Stora*, les autres le Golfe *de Colle*.

b Nous avons parlé dans le douziéme volume de la Cyrénaïque, que Marmol dit être aujourd'hui la Province de Messrate, dans l'Etat de Tripoli.

c Les Chronologistes anciens, entre autres Euzébe de Cézarée, Saint Epiphane, Saint Jérome, Clément d'Alexandrie, Béda, & après eux les modernes, conviennent que Ptolomée surnommé Evergéte & Physcon, gouverna l'Egypte, au moins vingr-huit ans. Ainsi la derniére année de son Regne concourt avec la six, cens trente-sixiême de Rome, la cent quatre-vingt-quinze de l'Empire des Grecs, & la quatriême de la cent soixante-cinquiême Olympiade. Ce Prince comptoit environ soixante-sept ans, lorsqu'il mourut. En effet à la mort de son Pere Ptolomée Epiphane, il étoit âgé de quatre ou cinq ans. Son frere Ptolomée Philométor en regna trente-quatre. Si l'on âjoûte donc les vingt-huit années de regne, que lui donnent les Historiens de Rome, on trouvera à peu près l'âge de soixante-sept ans.

d Ptolomée Physcon, comme nous l'avons remarqué ailleurs, avoit répudié sa sœur & sa femme Cléopatre, pour épouser en secondes nopces sa propre niéce, qui portoit le même nom que la premiére. Outre ses deux fils Ptolomée, & Aléxandre, qu'il eut de ce deuxième mariage, elle lui donna trois filles, Thryphéne, Cléopatre, & Seléne. Le droit d'aînesse appelloit le premier des deux Princes, à la Couronne d'Egypte. Mais ou par une politique mal entenduë, ou par un excès de condescendance aux volontés de sa femme, Physcon remit solemnel-

De Rome l'an 657.
Consuls, Cn. Domitius Ahenobarbus, & C. Cassius Longinus.

Lathurus & Aléxandre, au choix de leur mere lement le Sceptre & l'authorité Souveraine à cette Princesse. Devenuë l'arbitre du sort des deux jeunes Princes, par le testament du Roi défunt, elle crut pouvoir disposer du Thrône en faveur du cadet, à l'exclusion de l'aîné qu'elle haïssoit mortellement, & qui pour lors étoit comme relégué dans l'Isle de Chypre. Une si injuste préférence révolta le Peuple d'Aléxandrie. Les habitans courent en armes au Palais, & forcent la Reine mére à mettre le Diadéme sur la tête de Ptolomée. Cependant cette femme impérieuse ne promit de rendre la Couronne à l'héritier présomptif, qu'après avoir obtenu de lui, qu'il répudieroit Cléopatre sa femme & sa sœur tout à la fois. Il n'acheptoit le Thrône qu'à ce prix; & pour s'en assurer la possession tranquille, il falloit céder aux caprices d'une mére hautaine, dont il redoutoit les fureurs. Dans cette dure necessité, il n'osa refuser le mariage de Séléne la derniére de ses sœurs. Ptolomée l'épousa, tandis que sa prémiére femme outrée de dépit passoit de Chypre en Syrie, où elle s'engagea de nouveau, par les liens de l'hyménée, avec le jeune Antiochus Philopator. La déférence trop aveugle du fils ne toucha point le cœur de la mére. Elle cachoit sous des dehors d'amitié, une haine implacable contre le Prince. A regret elle le voyoit occuper un Thrône, où ses intrigues avoient conduit le cadet. Enfin lasse de dissimuler plus long-tems, elle sçut par d'indignes artifices gagner le peuple d'Alexandrie, en faveur d'Aléxandre, alors réfugié dans l'Isle de Chypre. Ptolomée abandonné de ses sujets, fut réduit à se sauver sur un Vaisseau, pour mettre ses jours en sureté. Sa femme Séléne, dont il avoit déja deux fils, n'osa l'accompagner dans sa fuite, crainte de déplaire à Cléopatre.

Le Roi fugitif débarqué en Chypre, y attendoit l'occasion favorable de remonter sur le Thrône d'Egypte, lorsque les troupes nouvellement arrivées d'Aléxandrie, l'obligérent de quitter le lieu de sa retraite. Encore fut-il redevable de son salut, au Commandant de l'armée Egyptienne, qui par respect pour la Majesté Royale, relâcha le Prince après l'avoir fait prisonnier. Il en coûta la vie au Général. Cléopatre lui fit un crime d'avoir favorisé l'évasion du Roi déthrôné, & le condamna comme coupable de trahison, à mourir par la main du boureau. Le Prince échappé des mains d'une mére cruelle, étoit passé en Syrie. Il espéroit trouver dans ce Royaume, une ressource à ses malheurs. Mais Cleopatre avoit suscité contre lui Aléxandre Jannée Roy des Juifs. Ptolomée n'attendit pas l'ennemi. Avec une armée nombreuse, composée de Cypriots & de troupes auxiliaires, il marche dans la Judée, se rend maître d'Azoth, livre la batail-

Cléopatre. Pour la Cyrénaïque, il en disposa par

De Rome l'an 657.
Consuls, Cn. Domitius Ahenobarbus, & C. Cassius Longinus.

le à Jannée sur les bords du Jourdain, taille en piéces les troupes Juifves, dont il fait un horrible carnage, & porte ensuite l'effroi dans l'intérieur de la Contrée. Le repentir & les soumissions du Peuple Juif ne rallentirent point sa vengeance. Il signala tous les lieux de son passage par des cruautés inoüies. Après quoi, il ramena son armée victorieuse sur les frontiéres de l'Egypte. Mais les efforts qu'il fit pour rentrer dans ses Etats, furent inutiles. Il n'eut plus d'autte parti à prendre, que de retourner en l'Isle de Chypre, que les troupes de sa mére avoient abandonnée. Il y passa plusieurs années jusqu'à la mort de son frere Alexandre.

Ce Prince d'abord trop asservi aux volontés de l'ambitieuse Cléopatre, joüoit le rôle indigne d'un Esclave, sous le spécieux titre de Souverain. Enfin rebuté des indignes traitemens qu'il eut à souffrir de cette mégére, il se déroba d'Aléxandrie, pour goûter loin d'une Cour orageuse, les douceurs d'une vie tranquille. La fuite d'Alexandre, allarma la Reine mére. Elle avoit tout à craindre des entreprises de Ptolomée, & de la révolte des habitans d'Alexandrie, lorsqu'ils ne seroient plus retenus par la présence du Souverain. Cléopatre qui prévit les suites funestes d'une Anarchie, mit tout en œuvre, pour rappeller son fils dans la Capitale. Il se laissa engager par les trompeuses promesses de sa mére, & revint à Aléxandrie. Il s'apperçut bien-tôt, que cette Princesse inquiéte tramoit contre lui les plus noires perfidies. Pour garantir ses jours, le fils n'eut pas horreur d'attenter sur la vie de sa propre mére. Elle fut assassinée par ses ordres. L'énormité du crime souleva ses sujets. Ils se lassérent d'obéïr à un parricide, & le chassérent ignominieusement. Ce Prince traîna quelque tems une vie errante dans l'Isle de Cô, tandis que son frére rentroit triomphant dans ses Etats, aux acclamations de ses Peuples. Aléxandre n'avoit plus d'autre azyle que l'Isle de Chypre, d'où Ptolomée étoit parti, pour se rendre en Egypte. Il tourna ses vûës de ce côté-là. Mais sur le point d'aborder dans l'Isle, il fut cruellement massacré avec sa femme, & une de ses filles, par un traître nommé Chœreas, Capitaine du Vaisseau qui le portoit. Ptolomée délivré d'un Concurrent redoutable, gouverna paisiblement depuis la mort de son frére, l'espace de sept ans & demi. Il en avoit déja regné dix, avant son éxil, qui fut d'environ dix-neuf ans. Le commun des Chronologistes prolongent les années de son Regne, jusqu'à l'an six cens soixante-douze de la Fondation de Rome. Au surnom de *Sôter*, ou de *Sauveur*, qu'il porta, les Historiens ajoûtent celui de *Laturus*. Il fut ainsi surnommé, disent-ils, à cause de la figure d'un poids chiche, que la nature avoit tracée sur son visage.

De Rome l'an 657.
Consuls, Cn. Domitius Ahenobarbus, & C. Cassius Longinus.

son testament, en faveur de Ptolomée Apion, l'un de ses enfans illégitimes, qu'il avoit eu d'une Concubine, nommée Iréne.

Apion se maintint en paix dans ses Etats, durant les troubles qui agitérent l'Egypte & la Syrie. Enfin, après vingt & un an de regne, touché de compassion pour ses sujets, & afin de les garantir des miséres de la domination Egyptienne, il légua par testament son Royaume au Peuple Romain. Ainsi la Cyrénaïque, qui entre autres Provinces comprenoit [a] *la Pentapole*, fut soûmise au domaine

[a] Les Villes de Cyréne, de Bérénice, d'Arsinoé, de Ptolémaïs, & d'Apollonie, donnérent leur nom à la Pentapole d'Afrique. La premiére & la Capitale de cette contrée, quoique bâtie dans une plaine sabloneuse fut une des plus opulentes de l'Afrique. Il en est fait mention dans le chapitre neuviême du Prophéte Amos, & du quatriême Livre des Rois, sous le nom de *Kir*. Elle se nomme aujourd'hui *Corêne* & *Cairan*. Près de cette Ville étoit la Fontaine *Cyré*, selon le Poëte Callimaque, & le Mont *Cyra* dont parle Justin, où la même Fontaine avoit sa source. Aristipe, qui fonda la secte appellée la Secte Cyrénaïque, le Géographe Eratosthéne, & le Philosophe Carnéade donnérent un grand lustre à cette Ville, où ils avoient pris naïssance.

La seconde des cinq Villes de la Pentapole emprunta son nom de Bérénice fille de Ptolomée Philadelphe, & femme de Ptolomée Evergéte le troisiême Roi d'Egypte. C'est cette Reine que l'Astronome Conon a immortalisée, en plaçant sa chevelure au nombre des Constellations. Cette Ville située à peu de distance de la grande Syrte, fut d'abord appellée *Hesperis*, suivant la remarque de Pline & de Solin. Une tradition fabuleuse supposoit que son territoire étoit le Jardin même des Hesperides, que d'autres ont placé, ou dans la Magnésie Province de la Macédoine, ou aux Isles du Cap verd, ou proche du Détroit de Gibraltar. Bérénice n'est plus qu'une misérable Bourgade nommée *Beruichio* par les Modernes. Elle étoit arrosée par le Léthon, autrement le Léthé, Fleuve fameux, où les Poëtes de l'antiquité ont tant de fois puisé le sujet de leurs fictions.

Arsinoé autre Ville considérable de la Cyrénaïque, fut redevable de son nom à la femme de Ptolomée Philadelphe, Princesse que les Egyptiens mirent de pair avec la Vénus du Paganisme. Ils lui prodiguérent des

des Romains, sans que l'Egypte osât la reclamer. Rome se mit donc en possession de cette seule partie de la Libye qui lui manquoit, & depuis la Mauritanie *a* jusqu'aux frontieres de l'Egypte, toute l'Afrique Occidentale & Septentrionale en reçut des Loix. Cependant le Sénat usa modérément de la donation, qu'on venoit de faire à la République. On ne réduisit pas d'abord la Cyrénaïque en Province, sous l'administration d'un Préteur. Elle fut déclarée Nation libre ; obligée seulement à payer un tribut *b* de Laser, qui croît

De Rome l'an 657.
Consuls, CN. DOMITIUS AHENOBARBUS, & C. CASSIUS LONGINUS.

Euseb. in Chron.

même aprês sa mort les honneurs Divins, comme on l'apprend du Poëte Callimaque. Ferrarius donne à la même Ville le nom de *Sués*, & les Sarrasins celui de *Zarrarn*.

Ptolemaïs fut anciennement appellée *Barcé*, sélon le témoignage de Strabon, de Pline, & d'Etienne de Bysance. Ptolomée cependant en fait deux Villes différentes. Un des Rois d'Egypte la fit réparer, & changea sa premiére dénomination. Elle retient encore l'ancien nom de *Barca*, qu'elle a transmis à la Marmarique, qui étoit renfermée dans la Cyrénaïque d'autrefois. Les Marins nomment aujourd'hui cette Ville, *Toléméta*.

Pour Apollonie, elle étoit située à cent soixante-dix stades & au Nord de la Ville de Cyréne, sur les bords de la mer Méditerranée. C'est présentement celle, que les nouveaux Géographes désignent par le nom de *Bonandré*, & de *Bondaréa*.

a C'est-à-dire jusqu'au Catabathme. On nommoit ainsi une longue vallée, dont l'extrêmité Orientale confinoit avec l'Egypte, vis-à-vis du Temple consacré à Jupiter Hammon. Là elle terminoit la Marmarique, ou le Désert de Barca. Cette Province s'étendoit depuis la Province de Mesrate, & le Cap Raxaltin, appellé par Ptolomée la grande Chersonése, jusqu'au territoire d'Aléxandrie. Les meilleurs Géographes lui donnent environ cent soixante-huit milles de longueur, d'Occident en Orient, sur trente milles de largeur, du septentrion au midy. Elle est comprise dans le Royaume de Tripoli.

a Le Laser d'Afrique pris faussement par quelques Modernes pour du Benjoin, étoit un suc visqueux & médicinal, qui se tiroit par incision d'une plante appellée chés les Latins *Laserpitium*, & parmi les Grecs σίλφιον. Elle croissoit dans certains pâturages de la Cyrénaïque, & la liqueur qu'elle rendoit, se payoit au poids de

De Rome l'an 657.
Consuls, Cn. Domitius Ahenobarbus, & C. Cassius Longinus.

dans cette partie du monde meilleur, & en plus l'argent, selon le témoignage de Pline. Strabon assure, que de son tems, l'espéce s'en étoit perduë, depuis l'irruption de quelques Nomades dans la Contrée, où ils exterminérent jusqu'aux racines de cet arbrisseau. Le premier attribuë cette perte à l'avarice des Fermiers publics, qui prodiguoient le *Laserpitium* aux bestiaux, pour les engraisser à leur profit. Cependant, sous l'Empire, de Néron, il s'en trouva encore un rejetton, que les Naturels du païs envoyérent à l'Empereur, comme une rareté. Pline décrit fort au long, dans le chapitre 3. du Livre 19. les propriétés du *Laser*, & la maniére de le préparer. Il étoit anciennement d'un grand usage dans la Médecine, & les Romains le jugeoient souverain contre plusieurs maladies. Sur tout il passoit pour un excellent purgatif. Les tiges même cuites sous la cendre, ou boüillies, & mangées à jeun pendant l'espace de de quarante jours, avoient la vertu de purifier le sang, de purger les humeurs, enfin de réparer les forces & le tempérament. Cette plante, au rapport de Pline, produisoit un semblable effet dans le bêtail. Il ne falloit point, dit-il, d'autre pâture aux bœufs & aux moutons que l'on mettoit à l'engrais. En même tems elle communiquoit un goût exquis à la chair de ces animaux. L'Autheur que nous venons de citer, remarque, que pour la premiére fois, dans le cours de l'année 660. sous le Consulat de Valérius, & d'Herennius, on transporta de la Cyrénaïque à Rome, trente livres de *Laserpitium*. Il ajoûte, que ce simple ou cette gomme étrangére attira les regards, & la curiosité de tous les Citoyens. Un reméde de cette nature devint dès-lors si précieux, qu'on en confia la garde, & le débit aux Questeurs. Du moins il est sûr, que Jule César, au commencement de la guerre civile, retira du Thrésor public, dont il s'étoit rendu maître, mille cinq cens livres de *Laser*. L'Arménie, la Perse, la Syrie & la Médie, fournirent dans la suite aux Romains des plantes de *Laserpitium*, mais beaucoup moins efficace, que celui de la Cyrénaïque. La description que Pline fait d'un spécifique si renommé, ne nous permet pas de le confondre, comme ont fait quelques Botanistes, avec l'*Assa fœtida*. C'est le nom qu'ils donnent à une gomme pliante & compacte, dont l'odeur est semblable a celle de l'ail, avec cette différence, qu'elle est encore plus dégoûtante. On ne reconnoît point le *Laser* des anciens, dans cette liqueur puante, & encore moins le Benjoin, sorte de résine très-estimée, qu'on apporte du Royaume de Lao, & de différentes Contrées des Indes Orientales. Théophraste a fait, au livre troisiême de son Histoire, un ample récit des propriétés, des divers usages, de la racine, des feüilles, de la tige du *Laser-*

grande quantité qu'ailleurs. Par-là les cinq Villes de la Pentapole, Cyréne, Bérénice, Arsinoé, Ptolemaïs, & Apollonie joüirent des priviléges d'un parfait affranchissement, sans reconnoître de maître étranger. Ce fut assés pour la République, d'avoir enlevé à l'Egypte une augmentation considérable de sa puissance.

De Rome l'an 657.
Consuls, CN. DOMITIUS AHENOBARBUS, & C. CASSIUS LONGINUS.
Epit. Liviana.

Rome goûta tous les avantages de la prospérité, & de l'abondance, tandis qu'elle fut gouvernée par des Consuls pacifiques. Elle sentit si bien son bonheur, que sans avoir égard aux prétentions de tant de Guerriers, qui briguoient le Consulat, elle ne choisit au Champ de Mars, que des hommes élevés en des exercices de paix. [a] L. Licinius Crassus, célébre Orateur, & [b] Q. Mucius

De Rome l'an 658.
Consuls, L. LICINIUS CRASSUS, & Q. MUCIUS SCÆVOLA.

pitium, & de la configuration de ses parties. Pline paroît avoir copié d'après cet ancien Botaniste, l'énumération qu'il en a faite, au livre dix-neuviême.

a C'est ce Lucius Licinius Crassus, si vanté dans les Ouvrages de Cicéron, & dont l'éloquence fut l'admiration de son siécle. Il étoit fils de Publius Licinius Crassus Mucianus, qui fut Consul l'an de Rome 622. Celui-ci avoit reçû de la nature une facilité merveilleuse pour apprendre les langues. Surtout la Grecque lui devint en peu de tems si familiére, que dans les différentes Négociations dont la République le chargea, il traita par lui même avec diverses nations de la Gréce, sans le secours d'aucun interpréte. Mais on peut dire que son fils lui fut fort supérieur, du côté des talens naturels. Cicéron nous apprend, que ce célebre Orateur exerça la Questure en Asie, & qu'il passa quelques tems à Athéne, pour y puiser le goût de la véritable éloquence.

a Ce Quintus Mucius Scævola eut pour pére, le grand Pontife Publius Scævola, qui fut élevé au Consulat, l'an de Rome 620. Le fils fut honoré du suprême Sacerdoce, après la mort de Publius. Le sang & la ressemblance des caractéres avoient uni Quintus, avec l'Orateur Licinius Crassus. Le hazard, ou plûtôt la voye publique cimenta cette union. En effet Cicéron remarque, que ces deux grands hommes furent Collégues dans toutes les dignités de la République, si l'on excepte le Tribunat & la Censure. L'Orateur Romain a célé-

De Rome l'an 658.
Consuls, L. LICINIUS CRASSUS, & Q. MUCIUS SCÆVOLA.

Scævola, Jurisconsulte de la plus grande réputation, furent préférés à leurs Compétiteurs. La guerre paroissoit être bannie pour long-tems de tout l'Etat Romain. La seule Espagne, toujours rebelle, soûtenoit encore un reste d'indépendance, contre les armes de T. Didius, dont nous avons marqué les exploits d'avance. Auroit-on jamais cru, que deux hommes aussi tranquilles, que le furent les Consuls Licinius Crassus, & Q. Scævola, dussent jetter les semences d'une des plus cruelles guerres, que les Romains ayent vû s'élever dans leur voisinage? Cependant du sein de la tranquillité & de la concorde même, sortit la premiére étincelle, qui mit toute l'Italie en feu. Licinius & Scævola ne suivirent que l'instinct de l'équité, pour corriger un défaut du gouvernement. Ils ne prévirent pas assés les suites de leur réforme, & par-là ils mirent en mouvement les Colonies, les Municipes, enfin presque tous les Alliés du Peuple Romain, en Italie. Depuis long-tems, les habitans des Provinces voisines de la Capitale avoient marqué de l'empressement, pour avoir le droit complet des Citoyens de Rome. Rien ne les touchoit plus, que d'avoir part aux suffrages dans les élections, soit pour choisir les Magistrats, soit pour être élevés eux-mêmes aux premiers grades. Par intervalles, certains Tribuns du Peuple, excessivement populaires, avoient flatté les simples Alliés de l'espérance, qu'enfin ils obtiendroient, pour eux, ce droit si souhaitté, d'être insérés avec les Bourgeois

bré, dans plusieurs de ses Ouvrages, le mérite singulier, la profonde érudition, & la probité de Scævola.

de Rome, dans les Tribus Romaines. Jusqu'ici leur espérance avoit été frustrée, & sur cet article toutes les propositions des Tribuns avoient été rejettées. Du moins quelques-uns de ces Provinciaux avoient eu l'adresse, de faire inscrire leurs noms sur la liste des Censeurs, & d'autres, par voye de fait, avoient pris des logemens à Rome, & usurpé le droit de suffrage. C'étoit un abus, qu'il falloit réformer. Par ces intrûs, quelques séditieux Tribuns du Peuple avoient souvent jetté la discorde parmi les véritables Citoyens. Rien n'étoit donc plus juste que de rendre ces Etrangers à leur patrie.

De Rome l'an 658.
Consuls, L. LICINIUS CRASSUS, & Q. MUCIUS SCÆVOLA.

Pædianus ad Orat. pro C. Cornelio, & Cic. in Orat. pro Balbo.

Les Consuls Mucius Scævola, & Licinius Crassus firent au Sénat le rapport des inconvéniens qu'il y auroit, à souffrir plus long-tems, des gents de Province, confondus dans les Comices, avec les Romains d'origine. On n'eut point d'égard aux services que ces Alliés avoient rendus à l'Etat. C'étoit par leur moyen que Rome étoit devenuë la maîtresse de l'Univers. Les Peres Conscripts authorisérent la Loi, que les Consuls avoient dressée. Ceux-ci la promulgérent, & le Peuple l'accepta. Elle portoit, *qu'on informeroit contre ceux, qui se donnoient pour Citoyens Romains sans l'être; & que ceux mêmes qui étoient nés à Rome, & qui avoient joüi du droit de Bourgeoisie sans titre, seroient renvoyés au lieu de leur origine.* Tout équitable que parût la Loi, elle fit un fracas épouvantable. Les personnes de considération du païs Latin & d'ailleurs s'en crurent offensés. Il est vrai qu'ils n'éclatérent pas sur l'heure; mais les ressen-

De Rome l'an 658.
Consuls, L. LICINIUS CRASSUS, & Q. MUCIUS SCÆVOLA.

timens n'en furent que plus vifs. On les cacha durant trois ans, & delà prit naissance cette guerre des Alliés, dont nous aurons tant à parler dans la suite. La Loi *Mucia-Licinia* la produisit, contre le gré des deux Législateurs, gents sages, & tranquilles.

Tous les Tribuns ne furent pas si modérés que les Consuls. L'un d'eux, nommé C. Junius Norbanus, accusa devant le Peuple ce même Servilius Cœpion, qui quelques années auparavant avoit enlevé l'or des Temples de Toulouse, & qui s'étoit laissé battre par les Cimbres. C'étoit pour la seconde fois qu'on traînoit en Justice cet infortuné Général, & le Tribun Norbanus n'avoit point d'autre raison de ranimer la haine publique contre Cœpion, que l'aversion qu'il avoit montrée pour les attentats du séditieux Apuléius. Cependant il fut encore une fois ajourné devant le Peuple. Le Consul Licinius Crassus se fit son défenseur, par pur esprit d'équité. Il employa toute la force de son éloquence à démontrer, qu'il seroit injuste de punir deux fois le même coupable, pour la même faute. Tous les gents d'honneur se déclarérent en faveur de Cœpion, & deux Tribuns du Peuple, L. Aurelius Cotta, & L. Antistius s'opposérent à la poursuite de Norbanus. Celui-ci avoit formé un complot contre l'accusé. Il fit prendre des pierres aux séditieux de son parti. Par-là, on écarta du Comice tous les protecteurs de Cœpion, & des suffrages tumultuairement recueillis le condamnérent, encore une fois, au bannissement. Cœpion, en quittant Rome, pour al-

Cicero in Bruto. Strabo, & Val. Max. l. 3. c. 7.

ler en Asie, eut du moins la consolation d'y conduire un ami fidéle, qui s'exila volontairement, par affection pour lui. L. Antistius, ce Tribun du Peuple qui s'étoit si hautement déclaré pour l'accusé, se fit le compagnon de son infortune. L'amitié fit sur un cœur généreux ce que la République, toute puissante qu'elle étoit, n'auroit pas osé faire. Elle condamna à l'exil un Tribun du Peuple, dont la personne étoit inviolable.

Les Consuls n'étoient restés que trop long-tems à la Capitale, après avoir tiré leurs départemens au sort. Les deux Gaules leur étoient échuës, la Cisalpine à Crassus, & la Transalpine à Scævola. Celui-ci trouva si peu d'occupation dans sa Province, que pour épargner des frais à la République, il en ramena ses Légions à Rome; [a] avant la fin de son Consulat. Tout autre Général auroit été charmé, de joüir long-tems des avantages de son gouvernement. Pour Scævola, c'étoit la probité même. Aussi tempérant, aussi modéré, aussi équitable dans la Gaule, qu'il l'avoit été en Asie, il abdiqua le commandement, & licentia ses troupes, sitôt qu'il les crut inutiles, & à charge au thrésor public. Pour son Collégue, tout homme d'honneur qu'il étoit, il prit d'autres allûres. L'ambition, & l'amour de la gloire

Cicero Rhet. l. 2. & in Pisonina. Valer. c. 15. l. 8.

[a] Valére Maxime au chapitre 15 du Livre 8. a remarqué, que Scævola fit paroître le même desintéressement, tandis qu'il fut Préteur en Asie. Il n'attendit pas que l'année de sa Magistrature fût expirée. Après neuf mois de séjour dans sa Province, il revint à Rome, parce qu'il jugeoit, que sa présence n'étoit plus nécessaire dans son département.

De Rome l'an 658. Consuls, L. LICINIUS CRASSUS, & Q. MUCIUS SCÆVOLA.

lui firent un peu oublier le Citoyen Romain. Quoique sa Gaule Cisalpine fût aussi paisible, que la Transalpine, il chercha des ennemis où il n'y en avoit point. Il fouilla dans tous les recoins des Alpes, pour y trouver des Peuples à combattre. Tout fut calme, & rien ne s'ébranla. Ainsi Crassus se vit obligé de tourner ses armes contre une troupe de brigands, qui n'étoient avoüés d'aucun peuple, qui portoient le ravage en divers lieux, & qui, souvent sans Chef, s'attroupoient pour piller. Leur défaite fut aisée. Cependant Crassus, à son retour, demanda à triompher. Il étoit riche, il étoit accrédité, & la Commune panchoit en sa faveur. Tout concouroit à lui faire décerner le Triomphe. Scævola seul s'opposa à la requête de son Collégue. Personne ne soupçonna même Scævola d'agir par jalousie. On sçavoit que son cœur n'en étoit pas susceptible, & d'ailleurs il aimoit Crassus, & l'estimoit. Rome n'attribua donc l'opposition de Scævola qu'à sa rigide équité, & qu'à son amour du bien public. Il ne put souffrir, qu'on prodiguât le triomphe pour de légers sujets, & qu'on l'avilît en le prodiguant. Du reste Scævola rendit justice au mérite, & à la vertu de Crassus. Il le plaignit de n'avoir point eu d'autres ennemis à vaincre, qu'une poignée de bandits. *Vous avés moins manqué de valeur*, lui dit-il, *que d'occasion pour la signaler*. Ainsi la contestation entre les deux Consuls fut toujours accompagnée de politesse. Quoique l'affaire se traitât par des harangues devant le Peuple, le sage Jurisconsulte l'emporta,

Pædianus in lib. 2. Rhetoricorum.

De Rome l'an 658.
Consuls, L. Licinius Crassus, & Q. Mucius Scævola.

l'emporta, sur l'éloquent Orateur. Si Craſſus ne triompha point, du moins il eut la gloire, d'avoir gouverné ſa Province ſans reproche. Autrefois Craſſus s'étoit porté pour accuſateur [a] de Papirius

[a] Nous avons obſervé dans le troiſiême volume, page 340. note *a*, que la famille Papiria ſe diviſa en deux branches principales, dont l'une fut Patricienne du ſecond Ordre, & l'autre Plebéïenne. La premiére donna des Pontifes, des Grands Sacrificateurs, ſous le nom de Rois des Sacrifices, des Tribuns Militaires, & des Conſuls à la République. Tels furent les *Mugillanus*, les *Curſor*, & les *Maſo*. On peut dire même, que le nom de Papirius fut preſque auſſi ancien que Rome. Dês le tems de Tarquin le Superbe, un Sextus Papirius compila les Loix Royales, & en fit un corps de Juriſprudence, connu dans la ſuite ſous le titre de Code Papirien. Dans la ſeconde branche, on comptoit les Turdus, les Pœtus, & ſur tout les Carbons, ces Tribuns ſéditieux, qui portérent dans le ſein de leur patrie, le flambeau de la diſcorde. Aule Gelle & Macrobe ont fait mention d'un autre Papirius, qu'ils déſignent par le ſurnom de Prætextatus; mais ils ne nous ont appris, ni ſon origine, ni le lieu de ſa naiſſance. Seulement ils l'ont repréſenté dans ſon enfance, par un trait ſingulier, dont la mémoire s'eſt tranſmiſe à la poſtérité.

Dans les premiers ſiécles de Rome, les Sénateurs, pour former de bonne heure leurs enfans à la politique, & à la ſcience du Gouvernement, les menoient au Sénat, avant même qu'ils euſſent atteint l'âge de puberté. Conformément à cet uſage, un des Peres Conſcripts mena avec lui, le jeune Papirius ſon fils dans une aſſembléeduSénat, où il s'agiſſoit de délibérer ſur des affaires importantes. Cet enfant, dans un âge ſi tendre, avoit déja la maturité d'un homme fait. Sa diſcrétion éclata dans la réponſe qu'il fit à ſa mére. Curieuſe de ſçavoir le ſujet de la Délibération, elle le preſſa vivement, pour arracher de lui le ſecret, dont elle vouloit être inſtruite. Papirius ſe délivra de ſon importunité, à la faveur d'un menſonge ingénieux. Il faut me rendre à vos inſtances, lui dit-il, avec un air d'ingénuité & d'aſſurance, qui fit prendre une fiction badine, pour une vérité ſérieuſe. Les Sénateurs ſont partagés ſur un point qui vous intéreſſe. Il eſt queſtion de décider; s'il eſt plus convenable au bien public, de permettre à chaque femme d'épouſer deux maris, que d'accorder aux hommes le droit de prendre deux femmes. Cette fauſſe confidence allarma la mére de l'enfant. Elle court en hâte chez différentes perſonnes de ſes amies, à qui elle fait

De Rome l'an 658.
Consuls, L. LICINIUS CRASSUS, & Q. MUCIUS SCÆVOLA.

Carbo, soupçonné d'avoir assassiné dans son lit le second Africain. Le fils de Carbo avoit suivi Crassus dans son expédition, pour l'observer de prês, & pour trouver l'occasion de l'accuser, & de le faire bannir à son tour. Le Consul sentit, que dans la personne du jeune Papirius il avoit un surveillant. Bien loin de l'écarter, il l'admit dans tous ses conseils, & voulut qu'il fût le témoin éternel de sa conduite. Enfin il força son adversaire à confesser, qu'il falloit bien que son pere fût coupable, puisqu'il avoit été condamné sur la délation de Crassus. Ainsi finit un Consulat, que les vertus civiles rendirent plus recommandable, que les exploits militaires.

Valer. Max. l. 3. c. 7.

Les Consuls de l'année suivante furent élus au Champ de Mars, avec moins de considération pour le mérite, que d'égard à la faveur. Quatre personnes se présentérent pour le Consulat, dont trois avoient des qualités éminentes. L'un étoit L. Domitius Ahenobarbus, qui vrai-semblable-

Q. Cicero de petitione Consulatûs, ad Marcum fratrem.

part du prétendu secret, & bientôt il est divulgué parmi les Dames Romaines. Le lendemain matin, on en vit un grand nombre, se rendre avec empressement au Sénat. Elle supliérent l'assemblée, de conclure pour l'intérêt des femmes, contre les prétentions de leurs maris. Les Sénateurs étonnés d'une demande dont ils ne devinoient point la cause furent bien-tôt informés, que la sage dissimulation de Papirius avoit donné lieu à tout ce fracas. Ils le comblérent de loüanges. Mais en même tems, on conçût qu'il étoit dangereux, d'introduire des enfans au Sénat. Ils furent donc exclus pour toûjours, par une Loi expresse, à la réserve de Papirius, dont il étoit juste de récompenser la prudence. Cet enfant dês lors fut surnommé *Prætextatus*, pour rappeller le souvenir d'un événement, qui retraçoit la sagesse d'un enfant encore sous la prétexte, ornement affecté aux jeunes Romains, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, comme nous l'avons remarqué ailleurs.

ment fut frere de celui qui porta le même nom, & que Rome avoit choisi Consul deux ans auparavant. Ahénobarbus eut tous les suffrages en sa faveur. Le choix pour la seconde place fut disputé par trois hommes, d'un caractére bien inégal. Le premier de ces Prétendans paroît avoir été un C. Fonteius, homme distingué par sa naissance, & par sa probité. Le second fut ce même L. Cornelius Dolabella, qui né de la Famille Cornelia, joignoit à la noblesse de son extraction un grand mérite personnel. Il avoit triomphé des Lusitaniens, durant sa Préture. Le troisiéme étoit un C. Cœlius, homme nouveau, qui portoit le surnom de *Caldus*, pour marquer la vivacité précipitée, qui le transportoit dans ses entreprises. Aussi s'étoit-il déclaré pour la faction de Marius contre le Sénat, & par-là il s'étoit rendu agréable au Peuple. Dolabella s'apperçut à tems, que Cœlius l'emporteroit sur lui, & se désista de sa poursuite. Picqué d'un généreux dépit, il renonça pour toujours aux charges. Du moins on ne trouve plus son nom dans la liste des Consuls. Pour Fonteius, il s'exposa au hazard d'un refus, & il eut le chagrin de se voir préférer un homme méprisable, qui son inférieur du côté de la naissance, n'avoit nulle [a] vertu qui l'égalât à ses Compétiteurs.

De Rome l'an 658.

Consuls, L. LICINIUS CRASSUS, & Q. MUCIUS SCÆVOLA.

[a] Il faut pourtant avoüer que Cicéron a reconnu dans Cœlius, des qualités éminentes, & surtout une prudence rare dans le maniement des affaires, dont il étoit chargé. C'est le témoignage qu'il lui rend dans le septiéme Plaidoyé contre Verrés, & au second Livre de l'Orateur. Cœlius, au reste, est celui-là même, qui étant Tribun du Peuple porta une Loi, qui

De Rome l'an 659.

Consuls, L. DOMITIUS AHENOBARBUS, & C. CŒLIUS CALDUS.

Sitôt que Domitius Ahenobarbus, & que Cœlius Caldus eurent été proclamés Consuls, ils tirérent leurs départemens. On ignore quelles furent les Provinces que le sort leur assigna. L'un & l'autre remportérent seulement de leur année, la gloire d'avoir conservé la République encore plus tranquille, qu'ils ne l'avoient trouvée. La principale cause de cette concorde universelle fut, qu'on admit, pour la premiére fois, à Rome dans le Collége des Tribuns du Peuple, des hommes tirés de la plus illustre Noblesse. On y compta des Sextius, des Marcellus, des Junius Brutus, enfin des Citoyens de la premiére distinction. Sous une administration si sage, se jugea le fameux procès intenté contre Norbanus. Nous avons dit que ce factieux Tribun, dans une émotion populaire, avoit incité la Populace à lancer des pierres, pour écarter les Protecteurs de Cœpion. Par malheur, Scaurus ce Prince du Sénat si vénérable par son âge, & par ses emplois, avoit été frappé d'un coup dans le tumulte. Ce manque de respect l'avoit irrité contre le perturbateur du repos public. Il employa donc, pour se venger, le ministére d'un jeune Orateur, dont la réputation ne faisoit que de naître. P. Sulpicius Rufus devint l'accusateur de Norbanus, & lui fit un crime de la sédition, qu'il avoit excitée durant son Tribunat. Scaurus

établissoit les suffrages par tablettes, dans les jugemens où il s'agissoit d'affaires capitales. Suivant la remarque de Cicéron, dans son discours pour Plancius, le Peuple lui avoit refusé une fois son suffrage, pour la Questure, plusieurs années avant son Consulat.

rendit témoignage contre l'accusé, & montra la blessure qu'il avoit reçûë. Ainsi Norbanus eut contre lui, & le crédit formidable d'un Prince du Sénat, & l'éloquence d'un Orateur naissant, qui cherchoit à briller. La condamnation du Tribun sembloit certaine, s'il n'eût trouvé un puissant défenseur dans la personne d'Antonius. Nul Romain n'égaloit ce grand homme en éloquence, & la Censure, qu'il ne faisoit que de quitter, donnoit encore un nouveau poids à ses paroles. La cause qu'il plaida étoit odieuse, & soûtenir un séditieux c'étoit authoriser les révoltes. Cependant tout homme d'honneur qu'étoit Antonius, il ne put se refuser au besoin de Norbanus. Celui-ci avoit été Questeur sous lui, durant son Consulat. Ce fut alors qu'on vit l'art de la persuasion aller jusqu'au prodige. Les préjugés généraux, l'évidence d'un fait public, le témoignage de Scaurus, l'action vive & pathétique de Sulpicius contre l'accusé, rien ne put résister à la force invincible du discours, qu'Antonius prononça en faveur de Norbanus. L'Orateur donna des couleurs si éblouïssantes à l'action la moins excusable qui fut jamais, que les Chevaliers ses Juges eurent lieu d'absoudre le coupable, sans se déshonorer. Il faut croire que leur affection panchoit pour l'accusé. Norbanus n'avoit excité du tumulte, que pour faire condamner Cœpion, & Cœpion étoit odieux au corps des Chevaliers Romains. Il avoit voulu leur enlever le droit de juger les causes des Particuliers, pour l'attribuer aux seuls Sénateurs. L'adversaire de Cœpion fut donc déclaré innocent tout

De Rome l'an 659.
Consuls, L. DOMITIUS AHENOBARBUS, & C. CŒLIUS CALDUS.

Cicero l. 2. de Oratore, & Val. Max. l. 8. c. 5.

De Rome l'an 659. Consuls, L. DOMITIUS AHENOBARBUS, & C. CŒLIUS CALDUS.

criminel qu'il étoit. Effet surprenant de l'art oratoire ! Peut-on décider s'il fut plus utile, que préjudiciable à la République ? A en juger sur les émotions qu'il causoit tous les jours, principalement parmi le Peuple, il fut chés les Romains, comme une épée, dont un insensé abuse, & qu'un vrai brave employe à la gloire, & à la défense de la Patrie. Quoiqu'il en soit, dans ces tems de paix l'étude des lettres, & en particulier de l'éloquence devint plus commune que jamais. Dès lors Hortensius & Cicéron se formoient à l'ombre des écoles ; le premier pour être un jour le digne Successeur de Licinius Crassus, & de Sulpicius Rufus ; le second, pour surpasser même Antonius, & pour devenir le plus grand Orateur de son siécle.

[a] L'année s'écoula dans ces exercices pacifiques. Il n'y eut guére de contentions qu'au

[a] Dans la même année six cens cinquante-neuf, le Préteur Lucius Valérius Flaccus gouverna la Province d'Asie, qui appartenoit aux Romains. Les peuples charmés de son équité, & de son désintéressement, instituérent en son honneur des jours de Fêtes, & des jeux solemnels qui renouvelloient chaque année, le souvenir de sa Préture. Dans le dessein de rendre l'institution plus durable, les Villes se cotisérent entr'elles, & fournirent chacune son contingent. Des sommes qui avoient été récüeillies, la Province composa un fond plus que suffisant, pour subvenir aux frais de la célébrité annuelle. Ce fond fut confié à la bonne foi des Tralliens. Ceux-ci se l'appropriérent dans la suite, & le firent valoir à leur profit. Le fils de Flaccus étant lui-même Préteur en Asie, réclama ces sommes d'argent, qui, selon lui, avoient appartenu de droit à son pére. Il s'en saisit par voye de fait, sous prétexte que c'étoit un bien héréditaire. Les Asiatiques irrités d'un procédé, qu'ils jugeoient inique, le traduisirent à Rome comme concussionnaire. Cette accusation donna lieu au Plaidoyé que Cicéron entreprit pour la défense du jeune Valérius.

De Rome l'an 660.
Consuls, C. VALERIUS FLACCUS, & M. HERENNIUS.

Champ de Mars, lorsqu'il fallut changer de Consuls. L. Marcius Philippus avoit fait inscrire son nom parmi les Prétendans au Consulat, & ne doutoit point qu'il ne dût l'emporter, par la considération qu'on devoit à sa personne. Issu d'une maison illustre, il joignoit à une grande éloquence, un esprit supérieur pour le manîment des affaires. Telle est la bizarrerie du Peuple. L'instinct plûtôt que la raison le détermine dans son choix. Souvent il arrivoit à Rome, qu'après une élection faite, le Public étoit surpris lui-même de la préférence qu'il avoit donnée à un Compétiteur, sur l'autre. Il en fut ainsi des suffrages que la République, presque à l'aveugle, fit tomber sur un méprisable *a* Herennius, à l'exclusion, & à la honte de Marcius. C. Valérius Flaccus fut nommé Collégue d'Herennius, & ces deux hommes d'une naissance & d'un mérite disproportionnés, furent également honorés des Faisceaux Consulaires. La Préture fut un peu mieux remplie. Ce Cornelius Sylla, dont la valeur avoit si fort brillé dans les guerres contre Jugurtha, & contre les Cimbres, avoit ce semble disparu. Tout le tems que Marius avoit été le maître des assemblées, Sylla n'avoit eu garde d'aspirer aux charges, & de se présenter au Champ de Mars. Si-tôt que le crédit de son ennemi, & de

Cicero in Bruto. & in Orat. pro Murana.

a Selon le témoignage de Cicéron, *in Bruto*, Marcus Herennius n'avoit d'autre mérite, que celui d'être Orateur médiocre, & de parler correctement latin. La famille dont il étoit issu, fut comptée parmi les Plébéïennes. Elle se partagea en deux branches, à sçavoir celle des Balbus, & l'autre des Gallus.

De Rome l'an 660.

Consuls, C. VALERIUS FLACCUS, & M. HERENNIUS.

Plut. in Sylla.

son ancien rival fut diminué, Sylla sentit son ambition se réveiller. Il prit la robbe blanche, & se mit au rang des Prétendans aux Dignités Curules. Dês l'année précédente il avoit visé à obtenir la Préture, sans passer par les grades inférieurs. Tout illustre guerrier qu'il étoit, le Peuple lui refusa un honneur, qu'il prétendoit emporter contre les régles. La Commune, par une fantaisie populaire, avoit envie de le voir passer par l'Edilité, avant que de le faire monter au degré supérieur. On sçavoit à Rome qu'il étoit ami de Bocchus Roi de Mauritanie, & l'on étoit persuadé, que s'il étoit Edile, dans les jeux qu'il donneroit il produiroit des animaux inconnus, qui lui viendroient de l'Afrique la plus reculée. On sçait jusqu'à quel point de folie alloit la curiosité des Romains, pour les spectacles du Circ, du Théatre, & de l'Arêne. Ils aimoient mieux ne vivre que d'un peu de pain dans la Capitale, que de renoncer au plaisir des jeux qu'on y représentoit. Sylla reçut ce premier refus sans se décourager. Dans l'année où nous sommes, il redemanda la Préture, & l'obtint. D'abord il présida dans Rome à celui des Tribunaux de Judicature, que le sort lui assigna, & l'année d'aprês il alla exercer les fonctions de Préteur en Asie. Cependant le Peuple ne perdit rien à la grace qu'il lui avoit faite en l'exemptant des soins de l'Edilité. [a] Outre qu'il achepta chérement les

Juvenal Sat. 8.

[a] C'étoit un fait notoire à Rome, que Sylla avoit gagné les suffrages du Peuple par ses largesses. Plutarque rapporte, à ce sujet, une réponse picquante, que César fit au nouveau Préteur, qui le menaçoit d'user contre lui du droit de sa

suffrages,

suffrages, il contenta les Romains par un spectacle magnifique, & nouveau. Bocchus lui envoya de Mauritanie cent Lyons, avec des chasseurs de son pays, exercés à les combattre. On avoit vû de ces animaux à Rome, mais on ne les avoit montrés qu'enchaînés. Le plaisir redoubla, lorsqu'on les vit acharnés contre des hommes armés d'épieux, habiles à éviter leurs atteintes, & assés adroits pour les percer. Je ne sçai si le souvenir d'un amusement si agréable ne fut pas, dans la suite, pour Sylla, aussi efficace, pour lui obtenir le Consulat, que sa réputation, & ses exploits.

De Rome l'an 660.

Consuls, C. VALERIUS FLACCUS, & M. HERENNIUS.

Un autre Préteur que Sylla, à qui les causes Civiles des Citoyens étoient échûës, eut à prononcer sur une espéce nouvelle. Le nom du Préteur étoit T. Manilius. On porta au Tribunal des Centum-Virs, où il présidoit, un fait bien litigieux. Le voici. Un riche Bourgeois de Rome, qui n'avoit point encore eu d'enfans, laissa en mourant une femme qu'il crut enceinte. Il écrivit donc son testament en ces termes, qui firent le sujet du Procês : *S'il me vient au monde un fils, & que ce fils vienne à mourir avant que de sortir de*

Cic. l. 1. de Orat. in topicis, & alibi, & Quintil. l. 7. c. 7.

Charge. *De votre Charge*, lui répliqua César! *Vous avés raison de la nommer ainsi ; elle vous appartient, depuis que vous l'avés acheptée, argent comptant.* Pour ne s'y point méprendre, on doit remarquer que ce trait ne peut convenir à Jules César, qui n'étoit alors âgé que d'environ six ans. Il paroît mieux s'accorder avec l'âge & le caractére de Caïus Julius César Strabo, qui fut Edile, l'an de Rome 663. Sa politesse, son enjoüement, la vivacité de ses reparties, & le sel, dont il sçavoit assaisonner tout ce qu'il disoit, lui donnérent, selon Cicéron, un grand avantage, dans le commerce de la vie civile.

De Rome l'an 660.

Consuls, C. VALERIUS FLACCUS, & M. HERENNIUS.

Tutéle, j'institüe pour mon héritier M'. Curius, son Tuteur. Il arriva que la femme n'étoit point grosse, & qu'elle n'accoucha point d'un fils. Cependant Curius prétendit à l'héritage; mais un nommé Coponius, le plus proche parent du mort le disputa. Curius engagea le célébre Orateur Licinius Crassus à plaider pour lui, & Q. Mucius Scævola, le plus fameux Jurisconsulte de son siécle, s'engagea de parler pour Coponius. Le premier joignoit une grande éloquence à une connoissance passable du droit. Le second plus habile dans la science des Loix, ne manquoit ni d'agrément, ni de politesse dans le discours. Ainsi la nouveauté de la cause, & la réputation des deux Orateurs attirérent tout Rome au Plaidoyé. Scævola prétendit, qu'en matiére de testamens, les Juges devoient s'en tenir aux paroles précises du Testateur; que le défunt n'avoit promis l'héritage à Curius, qu'à condition que sa femme auroit un fils, & que ce fils mourroit en tutelle, enfin qu'un enfant qui n'avoit pas même vû le jour, ne pouvoit être regardé comme mort. De son côté Crassus soûtint, qu'on devoit juger d'un Testament, moins par les expressions, qui sont des instrumens fautifs, que par la volonté présumée du Testateur; qu'à travers l'enveloppe des paroles, on appercevoit que l'intention du mort avoit été de léguer son bien à Curius, au défaut d'un hoire mâle; enfin que si l'on n'avoit égard qu'à la force des mots, nul Traité public, nul Contract particulier ne seroit en sûreté, contre les interprétations de la chicanne. Entre les mains des

deux Orateurs, une matiére si séche en apparence, fut assaisonnée de tant de sel, mêlée de tant de traits ingénieux, qu'elle fut plûtôt un délassement, qu'une occupation sérieuse pour l'Assemblée. Les Juges eux-mêmes furent partagés entre les principes de l'équité naturelle, que proposoit Crassus, & la rigueur du Droit écrit, qu'établissoit Scævola. Le Préteur Manilius, s'il n'avoit point été obligé de prendre les voix, jugeoit d'avance en faveur de Curius. Il fut charmé de voir son opinion particuliére confirmée par le plus grand nombre des Centum-Virs. Coponius fut débouté de sa prétention.

De Rome l'an 660.

Consuls, C. VALERIUS FLACCUS, & M. HERENNIUS.

Cicero pro Cæcina.

L'éloquence regnoit alors dans la République, amusoit les Romains, & leur tenoit lieu de guerre. La Poësie seule, du moins par rapport au vers héxamétre, n'avoit point encore pris de forme durable. [a] Le Poëte Lucréce, qui en fut le

[a] La Chronique d'Eusébe, place la naissance de Titus Lucrétius Carus un des plus célebres Poëtes de l'antiquité Romaine, sous la seconde année de la cent soixante-onziême Olympiade. La plûpart des Chronologistes ont suivi cette époque, en supposant qu'il nâquit environ douze ans après Cicéron, sous le Consulat de Lucius Licinius Crassus, & de Quintus Mucius Scævola, l'an de Rome 658. Plusieurs des Modernes, qui ont écrit l'Histoire de sa vie, ont avancé sans preuve, que Lucréce étoit antérieur de douze ans à Cicéron. Cependant par une inconséquence des plus grossiéres, ils ont reconnu, que le premier vint au monde pendant le Consulat de Crassus, & de Scævola. Ils avoüent en même tems que Cicéron est né sous les Consuls Caïus Attilius Serranus, & Quintus Servilius Cæpio. Les mécomptes sont encore plus sensibles dans un écrivain d'ailleurs respectable par son érudition. Il fixe la naissance de Lucréce à la seconde année de la cent soixante-quinziême Olympiade. Ce n'est pas tout; il fait concourir à la cinq cens quarante troisiême depuis la fondation de Rome, cette année Olympique, qui répond à la six cens soixante-quatorziême. Il

De Rome l'an 660.

Consuls, C. VALERIUS FLACCUS, & M. HERENNIUS.

premier réformateur, ne faisoit que de naître. n'est pas moins faux, que Lucréce ait precédé Térence & Varron. Cette méprise, qu'on reproche à Crinitus, a été copiée fidellement par Charles Etienne, Lloyd, & Hofman dans leurs Dictionaires. Enfin un Autheur Anglois, dans la révision qu'il fait des Livres de différens Ecrivains, fait naître ce Poëte dans l'année de Rome 620. sans citer aucune authorité qui puisse justifier cette datte.

La même Chronique que l'on vient de citer, donne comme un fait certain, que Lucréce, fut sujet à des mouvemens de phrénésie, dont Eusébe attribuë la cause à un philtre, que lui donna sa femme ou sa maîtresse Lucilia. Il ajoûte que sa folie lui laissa des intervalles lucides, qu'il mit à profit, pour composer son Poëme *de la Nature des choses.* C'est ainsi, au rapport de Monsieur de Thou, que le Tasse s'occupoit à faire des vers, lorsque le trouble de ses sens, & le dérangement de son esprit, n'empêchoient point l'usage libre de sa raison. Nous dirons encore avec Eusebe, que Lucréce se tua lui-même à la quarante-quatriême année de son âge, l'an de Rome 701. Pompée étoit alors Consul, pour la troisiême fois. On présume qu'il se donna la mort, dans un de ces accès periodiques, que lui causoient les noires vapeurs d'une bile allumée. Peut-être, selon la conjecture de quelques-uns, n'en vint-il à cet excès de désespoir, que pour s'épargner la douleur d'être le témoin des malheurs de sa Patrie en proye à la fureur des factions, ou pour ne pas survivre à la disgrace de son ami Memmius, que la cabale dominante avoit condamné à l'éxil. Quoiqu'il en soit, Gassendi s'est étrangement trompé, en plaçant sa mort sous l'année de Rome 644. Ce sentiment est aussi absurde, que la conséquence qu'il en tire, lorsqu'il avance, que Lucréce étoit plus âgé que le fameux Zénon l'Epicurien, qui eut la gloire d'avoir pour Auditeurs dans son école, Cicéron & Atticus. Il faut donc s'en tenir à la Chronique d'Euzébe de Césarée, sans avoir égard à l'opinion de ceux, qui de leur propre authorité, le font mourir à l'âge de trente-six, de quarante, ou de quarante-deux ans. Si l'on en croit Donat, Virgile prit la robbe virile, le même jour que Lucréce décéda. Ce témoignage est d'un plus grand poids que celui d'un moderne, qui fixe la naissance de Virgile au jour précis, qui termina la vie du premier. A ce compte Virgile auroit composé ses Eclogues à l'âge de huit ou neuf ans. Ce qui est contre toute vraisemblance.

On ne peut disconvenir, que son Ouvrage *de la Nature des choses*, est une des plus riches productions de l'antiquité sçavante. Il y développe les Mystéres de la Philosophie d'Epicure, dont il faisoit une pro-

Pour l'art oratoire il étoit plus ſoigneuſement cultivé, parce qu'il conduiſoit plus ſûrement aux grands emplois. Avec moins de riſque, on arrivoit, par le talent de la parolle, aux mêmes dignités, qu'on n'accordoit autrefois qu'aux grands Capitaines. Tout le monde ſe picquoit à Rome de ſçavoir parler en public, & dans un beſoin chacun ſe faiſoit le défenſeur de ſa propre cauſe. P. [a] Rutilius Rufus, ancien Conſul, & homme de guerre, ſe hazarda de plaider pour ſoi, devant les Chevaliers Romains. Il avoit ſuivi Scævola dans ſon Proconſulat d'Aſie, & il paſſoit pour lui avoir inſpiré cette réforme rigide des Publicains, qui ſe tiroient tous de l'ordre des Chevaliers. [b] Par pure vengeance, il fut déféré com-

De Rome l'an 660.

Conſuls, C. VALERIUS FLACCUS, & M. HERENNIUS.

Epit Liviana. & Oroſius l. 5. c. 17. Val. Max. l. 6. c. 4. Velleï. l. 2.

feſſion ouverte, & le ſyſtême des atomes s'y montre paré de tous les ornemens de la Poëſie. Euſébe prétend que Cicéron retoucha les ſix Livres, après la mort de l'Autheur. Du moins il lui donne les plus magnifiques éloges, dans une de ſes Lettres à Quintus ſon frére. Vous avés raiſon, dit-il, d'eſtimer un Poëme, qui réunit toute la fineſſe de l'art avec les plus vives lumiéres de l'eſprit. Velléïus Paterculus, & Cornelius Népos en ont porté le même jugement. Ovide n'aſſigne point d'autres limites aux écrits de Lucréce, que la fin du monde. Jules Céſar lui donnoit le titre de Poëte incomparable. Mais les ſuffrages de tant de grands Hommes ne juſtifieront point l'impiété de ſes maximes ſur la Religion, la Divinité, & la Providence. On ſçait que partiſan d'Epicure, il ne reconnoiſſoit, comme ce Philoſophe, d'autre arbitre dans l'univers, qu'une néceſſité aveugle ou un deſtin bizarre, qui ſe joüoit des grandeurs humaines, & des projets les mieux concertés. Il paroît dans tout le cours de ſon Ouvrage, n'avoir eu d'autre but, que d'engager les hommes à ſecoüer le joug de la Religion. Il s'en fait même un mérite, & prétend ſe frayer par là un chemin à l'immortalité. Voyés ce que nous avons remarqué ſur les dogmes d'Epicure, dans le ſixiême volume, page 22. & 112. notes *a*, *a*.

a P. Rutilius Rufus avoit été Conſul, l'an de Rome 648.

b On ſoupçonna Marius d'avoir ſuſcité cette mauvaiſe affaire à Publius Rutilius, dont il

De Rome l'an 660.
Consuls, C. VALERIUS FLACCUS, & M. HERENNIUS.

me coupable de concussion, [a] devant ce corps, qui lui devoit être formidable. Lorsqu'il fut cité à comparoître, il ne changea ni d'habit ni de maniéres. Il refusa même les offres que lui firent Lucius [b] Crassus, & Marcus Antonius, ses amis de parler pour lui. Sans autre appareil de discours, il exposa lui-même simplement ses moyens de justification. Ce n'en étoit pas assés pour des Juges passionnés. Ils condamnérent Rutilius à l'exil. Le généreux Romain tira sa consolation de son innocence, chercha un azile [c] à Smirne dans le

redoutoit la vertu. Nous apprenons d'Athénée, que le voluptueux Apicius fut l'un de ses accusateurs. C'étoit un homme fameux par la délicatesse de sa table, & uniquement occupé des plaisirs de la bonne chére. Deux autres du même nom, ne se firent pas moins connoître dans la suite, par leur gourmandise, l'un sous l'Empereur Tibére, & l'autre sous l'Empire de Trajan.

a Les ennemis de Rutilius osérent même lui supposer des crimes infames. Mais l'innocence de ses mœurs, & la reputation saine de probité, qu'il s'étoit acquise, par une conduite exempte de tout reproche, formoient une preuve sans replique, contre l'impudence de ses calomniateurs. Un seul trait rapporté par Valére Maxime, au Livre sixiême, fera juger de la droiture d'ame, & de la vertu d'un homme si respectable. Il avoit refusé de se rendre aux sollicitations d'un ami qui lui demandoit une chose injuste. *De quel avantage me peut être votre amitié, si vous ne daignés pas déférer à mes priéres*, lui dit cet homme outré d'un tel refus? *A quoi me sert la vôtre*, lui répondit Rutilius, *si vous me forcés à commettre une injustice*?

b Si l'on en croit Cicéron, deux hommes distingués dans la République, par leur naissance, & par leurs talens, ne laissérent pas de prendre la défense de l'Accusé. L'un se nommoit Caïus Cotta. Il étoit fils de la sœur de Rutilius, & par conséquent son neveu. Ce jeune Romain avoit déja paru avec distinction dans le barreau. L'autre fut le célébre Quintus Mucius Scævola, l'un des plus sçavans Jurisconsultes de son siécle. Il étoit intéressé plus que personne, à la justification de son ami Rutilius, qui avoit aidé ce Magistrat de ses conseils, tandis qu'il gouvernoit l'Asie, en qualité de Proconsul.

c D'autres ont dit que Mityléne fut le lieu de son éxil. C'est

De Rome l'an 660.

Consuls, C. VALERIUS FLACCUS, & M. HERENNIUS.

sein de la Philosophie, & se trouva si bien de son repos, qu'il le préféra au sejour tumultueux de Rome, où l'on voulut le rappeller quelques années après. *a*

aujourd'hui Mételin Capitale de l'Isle du même nom, anciennement appellée l'Isle de Lesbos. Quoiqu'il en soit, Quintus Mucius Scævola satisfit aux devoirs d'un véritable ami, par l'attention qu'il eut à lui fournir les commodités de la vie, & ce qui pouvoit adoucir les incommodités d'un long voyage. Rutilius partit de Rome au grand regret de tous les gens de bien. Pendant sa marche, les Deputés des principales Villes de l'Asie l'accompagnérent à l'envy, & lui firent une espéce de triomphe. Arrivé dans sa retraite, les Peuples & les Monarques s'empressérent à lui faire honneur, & à le combler de leurs dons. Ainsi tout éloigné qu'il étoit de sa Patrie, il trouva dans la libéralité des Asiatiques, une ressource abondante à ses besoins.

a Les Annalistes de Rome rapportent sous cette année 660. l'accusation intentée contre un Marcus Claudius Marcellus, pour crime de Péculat. Le célébre Lucius Crassus un de ses dénonciateurs, poursuivit sa condamnation avec une fureur, qui d'abord fit trembler le coupable. Mais, dit Valére Maxime, au Livre 8. ch. 5. les traits fulminants de l'Orateur, ne portérent que de foibles coups, & s'évanoüirent en fumée. L'acharnement de Crassus fit remarquer aux Juges, qu'il envisageoit moins les interêts de la Justice, que ceux de sa vengeance & de sa haine. Ainsi l'accusé triompha des plus violens efforts de l'éloquence, & fut renvoyé absous.

C'est aussi à la même année, que les Fastes Capitolins fixent le triomphe de Publius Licinius Crassus. Après son Consulat de l'an 656. il avoit succédé à Lucius Cornélius Dolabella dans le Gouvernement de l'Espagne ultérieure, tandis que Titus Didius soumettoit les Peuples rebelles de l'Espagne Citérieure. Il commanda les armées Romaines en qualité de Proconsul, pendant l'espace de trois ans. Les seules Tables triomphales nous apprennent, qu'il dompta les Lusitaniens, qui avoient secoüé le joug de la domination Romaine. Crassus triompha, la veille des Ides de Juin; c'est-à-dire le douziême du même mois. Didius avoit obtenu le même honneur, deux jours auparavant, en considération des victoires, qu'il avoit remportées dans la Celtibérie.

Si l'on en croit le témoignage de Strabon, Crassus, pendant son séjour dans l'Espagne ultérieure, s'embarqua au Port de Gades, & alla reconnoître les Isles Cassiterides, où les Phéniciens depuis long-tems faisoient

De Rome l'an 661.

Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

L'année qui suivit tira les Consuls hors de l'inaction, & leur donna quelque sorte d'occupation militaire au dehors. C. Claudius Pulcher, & a M. Perperna furent élevés au Consulat. Il

un trafic considérable. Elles furent ainsi appellées par les Grecs, selon la remarque de Pline, parce qu'elles abondoient en mines d'étain & de plomb. Il ne s'agit plus que d'assigner leur véritable situation. Strabon & Ptolomée en comptent dix, qu'ils placent dans l'Océan, vis-à-vis du Cap de Fine-terre, vers les côtes de la Galice. D'auttes ont cru que les Grecs, sous le nom de Cassitérides, ont désigné les Isles Sorlingues voisines de la grande Bretagne. Ils fondent leur conjecture sur les mines de plomb & d'étain, qu'elles produisoient dés-le tems même de la République. Mais on demande à quel dessein, Crassus auroit abandonné le Gouvernement de sa Province, pour se transporter dans une région éloignée, où les Romains n'avoient point encore porté leurs armes. Pline, Méla, & Diodore de Sicile, ont pensé comme Strabon & Ptolomée, sur la situation des Isles Cassitérides, avec cette différence, que le premier les réduit au nombre de six. Cependant, à l'exception des deux Isles de Zigarga, & de Saint Cyprien, on ne retrouve à la hauteur Septentrionale de la Galice, que des rochers incultes. Ainsi les Cassitérides de Strabon & de Pline sont devenuës un problême parmi les Modernes. Avant eux Hérodote en avoit ignoré la position, comme il le déclare lui-même au livre 3. Le plus grand nombre des Géographes avoüe, que ce nom ne peut convenir qu'aux Isles Britanniques, eu égard à la grande quantité de plomb, & d'étain, qu'elles ont rapporté dans tous les tems. Si telles furent les Isles Cassitérides, il est difficile de deviner le motif du voyage de Crassus. Peut être les Marchands de Phénicie & de Carthage, qui trafiquoient à Cadix, lui firent-ils un récit avantageux de ces Isles. Dans cette supposition, on pourroit dire que la curiosité, ou l'amour du bien public, l'avoit porté à connoître un païs, dont les Romains pouvoient tirer une grande utilité pour leur commerce. Il est pourtant vrai que les Phéniciens firent longtems un mystére de leur trafic aux Cassitérides. Strabon écrit à ce sujet, qu'un de leurs Pilotes s'écarta exprès entre des rochers, où il alla briser son Navire, pour dérober sa route à un Vaisseau Romain, qui le suivoit, & qui périt en même tems. Ce Géographe ajoûte, que le Phénicien s'étant sauvé par son adresse, fut dédommagé par ses compatriotes, de la perte qu'il avoit faite.

a Il paroît que Marcus Perperna fut le fils de celui du même nom, qui avoit été Consul,

paroît

De Rome l'an 661.

Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

paroît qu'on leur donna pour départements, à l'un l'Italie, à l'autre la Gaule Cisalpine, & qu'ils y conduisirent des armées. On apperçevoit dês lors quelques mouvemens secrets parmi les Italiens voisins de Rome, & des complots se tramoient sourdement dans les Villes de l'ancienne alliance. Il falloit les contenir. A la vérité la Gaule Italique étoit tranquille; mais il étoit à propos d'avoir un camp aux extrémités de l'Etrurie, pour faire passer des troupes en Espagne, au premier bruit des troubles qui n'y étoient pas appaisés. Après le départ de T. Didius, C. Valerius Flaccus étoit resté parmi les Espagnols, en qualité de Proconsul, & y avoit vû naître de nouveaux soulévemens. Les habitans de [a] Belgida, à qui d'autres donnent le nom de [b] Ségéda, panchoient à secoüer le joug Romain. Le conseil de ville s'étoit assemblé, & par de longues délibérations il avoit trop tardé à satisfaire l'impatience du Peuple, qui crioit aux armes. Dans un transport de fureur, ces mutins avoient mis le feu à la salle du Conseil, & brulé vifs leurs Sénateurs. A la vérité ces rebelles venoient d'être punis. Flaccus en avoit fait massacrer vingt mille, & leur Ville avoit été rasée. Mais ces premiéres étincelles étoient le signal d'un plus grand embrasement. La Répu-

l'an de Rome 623. & qui triompha du Roi Aristonicus.

[a] Ortélius place la Ville de Belgida dans le Royaume de Valence. Quelques-uns ont prétendu qu'elle n'étoit point différente de *Balbastro*, Ville du Royaume d'Arragon.

[b] Voyés ce que nous avons dit de Ségéda, dans le douziême volume. Elle étoit située dans la Celtibérie vers les ruines de l'ancienne Numance.

De Rome l'an 661.
Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

blique vouloit l'éteindre à sa naissance. D'ailleurs la Macédoine étoit violemment attaquée par les Thraces de la Mysie, & le Préteur C. Geminius venoit d'y recevoir un échec considérable. Tout le pays que les Romains possédoient dans cette vaste contrée, étoit au pillage des Mysiens. Tant d'allarmes, qui revenoient des Provinces Romaines au Sénat, l'obligérent à tenir des Légions toujours prêtes à partir pour les lieux, où le besoin les appelleroit.

Sylla, de son côté, étoit allé gouverner la Province Romaine en Asie, c'est-à dire, l'ancien domaine de Pergame. La commission dont on l'avoit chargé paroissoit importante. Toute l'Asie étoit en feu. *a* Mithridate Souverain du Pont,

a Le Royaume du Pont fut gouverné successivement par onze Rois, jusqu'à Mithridate le Grand, surnommé *Eupator* & *Dionysus*, pendant l'espace de quatre cens-vingt-six ans. Selon les Historiens de l'antiquité, cette Monarchie, dans sa naissance, fut un démembrement de l'Empire de Perses; mais ils ne conviennent point sur l'époque, & sur les circonstances de cet événement. Suivant le témoignage d'Hérodote, au livre 7. Darius fils d'Hystaspe, avant que d'être proclamé Roi de Perse, avoit épousé Amyse fille de Gobrias. De ce mariage, il eut Artabase & deux autres fils. Aprés la mort de sa premiere femme, élevé sur le thrône par les Perses, il épousa en secondes nopces Atossa fille de Cyrus, qui lui donna quatre Princes, dont Xerxés étoit l'aîné. Darius prêt de mourir, crut devoir assurer le répos de ses Peuples, en se nommant un successeur. Il ne s'agissoit plus que d'examiner, à qui des deux appartenoit la Couronne, ou à Artabase l'aîné des enfans du premier mariage, ou à Xerxés, qui avoit eu l'avantage de naître dans la Pourpre. L'un & l'autre firent valoir leurs prétentions. Mais l'affaire ayant été remise à la décision d'Artaban, que Justin a nommé Artaphernes, oncle paternel des deux Princes, celui-ci conclut en faveur de Xerxés. Artabase respecta cet Arrêt, & engagea par son exemple les Persans à rendre leurs hommages à son frere, comme à l'héritier présomptif de la Couronne. Darius touché de la soumission d'Artaba-

sixiéme Roi de son nom, & surnommé Eupator,

De Rome l'an 661.
Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

se, erigea le Pont, Province de l'Asie mineure, en Monarchie, & la lui céda pour toûjours, à titre de souveraineté. Sur ce point Polybe est d'accord avec Hérodote & Appien. Pour Plutarque & Justin, ils prétendent, qu'Artabase fut redevable de sa nouvelle Royauté à Xerxés même, aprés la mort de Darius son pére. Quoiqu'il en soit, il est certain que les deux fréres regnérent dans une intelligence parfaite. On a lieu même de croire, que le Roi du Pont reçut de Xerxés une partie des meubles précieux, qui étoient à l'usage des Rois de Perse, entre autres le superbe lit, & le thrône de Darius, qui servirent d'ornemens au triomphe de Pompée, vainqueur de Mithridate Eupator, comme le rapporte Appien. Tels furent les commencemens de la Monarchie du Pont, dont les Rois se faisoient gloire de faire remonter leur origine, jusqu'à Achéménes, pere de Cambyse, & grand pere de Cyrus, selon Hérodote. Delà le nom d'Achéménides qui fut commun aux Monarques de Perse, & du Pont. D'autres écrivains donnent pour tige à ces Princes un Achéménes fils de Persée, & plus ancien que l'ayeul de Cyrus. Florus compte parmi les Souverains du Pont un Roi nommé Arthéas, qui regna dans cette Contrée long-tems avant Artabase. Mais cette Province, conquise ensuite par les Perses, avoit été unie à leur Empire, jusqu'à la fin du Regne de Darius. Alors elle fut érigée derechef en Monarchie, en faveur d'Artabase, quatre cens quatre-vingt-six ans, avant l'Ere chrétienne, la seconde année de la soixante-treiziême Olympiade, & la deux cens soixante-sixiême, depuis la fondation de Rome.

Suivant la plus commune opinion, Mithridate le Grand surnommé Eupator, fut l'onziême, & le dernier Roi de la race des Achéménides, qui regnérent dans le Pont. Appien cependant fait regner avant lui quinze Rois, qui se succédérent immédiatement. Dans cette supposition, Mithridate auroit été le seiziême depuis le commencement de cette Monarchie. Mais l'authorité d'Appien ne peut balancer celle du plus grand nombre des Historiens. On doit porter un semblable jugement dans ce qu'il ajoûte, que Mithridate fut le huitiême depuis celui du même nom, qui aprés avoir étendu sa domination par ses conquêtes, s'affranchit du tribut que ses prédécesseurs avoient payé constamment aux Rois de Perse. Delà le titre que lui donnent les Historiens de Restaurateur, ou de Fondateur de la Monarchie Pontique. Appien lui-même, dans un autre endroit de son Histoire, ne reconnoît, aprés la mort de ce Conquérant, que cinq Rois du Pont, jusqu'à ce que cette portion de l'Asie Mineure eût été conquise par les Romains.

y causoit tout le désordre, par son ambition. Ce

De Rome l'an 661.
Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

Pour revenir à Mithridate le Grand, il étoit Fils de Mithridate Evergéte, qui signala son attachement pour la République Romaine, dans les guerres qu'il eut à soutenir contre Aristonicus. Appien même assûre, que ce Roi, plusieurs années auparavant, avoit fourni à Scipion Emilien une Flotte, & des troupes auxiliaires, qui furent employées au siége de Carthage. Son fils l'héritier de ses Etats & de son nom, monta sur le Thrône à l'âge de douze ou treize ans, sous la Tutelle de sa mére. Les Historiens ont remarqué, que peu de tems après sa naissance, il parut dans le Ciel, pendant l'espace de soixante-dix jours, une Cométe si étenduë, qu'elle occupoit la quatriême partie du Ciel, & si lumineuse que sa clarté égaloit celle du Soleil. Il semble, dit Justin, que par ce Phénoméne, le Ciel annonçât la future grandeur de ce Prince. Ceux qui furent chargés du soin de son enfance envisageoient déja dans ses inclinations naissantes, un maître redoutable. Aussi délibérérent-ils plus d'une fois entre-eux, sur les moyens de le faire périr, sans néanmoins se rendre suspects d'avoir attenté à sa vie. Dans cette vûë, sous prétexte de le former aux exercices du manége, ils l'obligeoient de monter un cheval indompté. Mais par son adresse, le jeune Prince forçoit l'animal fougueux d'obéïr au frein. Pour s'en défaire donc plus sûrement, ses tuteurs résolurent de l'empoisonner. Mithridate convaincu de leurs noirs complots, se précautionna contre la mort par d'excellens Antidotes. L'usage constant, qu'il fit de ces remédes lui forma un tempéramment à l'épreuve du poison le plus mortel. Au rapport de Plutarque, dans ses Opuscules, la crainte que Mithridate avoit de confier à d'autres le soin de sa santé, le porta à étudier les secrets de la Médecine. Il s'y rendit habile, & se fit même honneur de le paroître. Les Seigneurs de sa Cour, qui connoissoient son foible sur ce point, par une basse complaisance, se dechiquetoient exprès, ou se brûloient quelque partie du corps, pour procurer à leur maître le plaisir, d'exercer le talent dont il faisoit vanité.

Cependant ses précautions contre l'effet du poison ne le mettoient point à couvert des assassinats. Il prit donc le parti de se retirer dans des lieux solitaires, pour garantir ses jours. Si l'on en croit Justin, Mithridate erra sept ans entiers dans les Forêts, exposé nuit & jour aux injures de l'air, & uniquement occupé de la chasse. Cette maniére de vivre lui acquéroit une santé robuste, endurcissoit son corps contre l'intempérie des saisons, & le disposoit à soûtenir un jour en Héros, les fatigues de la vie militaire. De retour en sa Capitale, il marqua les

Prince cruel, & meurtrier de ſa mere & d'un premiéres années de ſon regne, par le meurtre des plus illuſtres têtes du Royaume. Perſuadé que ſes proches en vouloient à ſa vie, il en ſacrifia pluſieurs à ſes ſoupçons. Par ſes ordres, ſon frére fut inhumainement maſſacré, & ſa mére, après avoir langui quelques tems dans une étroite priſon, périt de faim & de miſére. Ce Prince défiant & barbare comptoit pour rien les crimes les plus atroces, quand ils favoriſoient ſa politique & ſon ambition.

Mithridate ne ſe vit pas plûtôt affermi ſur le trhône, qu'il conçut les plus immenſes projets, pour étendre les bornes de ſa domination. C'étoit peu pour lui d'avoir ſoumis à ſes Loix, la vaſte Contrée des Scythes, de s'être rendu maître des Etats de Periſades Roi du Boſphore, d'avoir envahi des Royaumes entiers, juſqu'au delà de la Colchide, & du Caucaſe. Il ne ſe propoſoit pas moins que de ſubjuguer toute l'Aſie. Dans ce deſſein, il ſe déroba ſecretement de ſa Cour, & ſuivi d'un petit nombre de Courtiſans, qui avoient part à ſa confiance, il parcourut, ſans ſe faire connoître, les diverſes Provinces de ce grand continent. Il examina le plan, les forces, & la ſituation des Villes, dont il méditoit la conquête, il concerta d'avance les marches de ſes armées, déſigna les lieux commodes pour les campemens, enfin après une abſence de quelques années, il reprit la route de ſes Etats. Si Mithridate, à ſon arrivée, eut le plaiſir d'apprendre, que depuis ſon départ il lui étoit né un Prince, le libertinage de Laodice ſa femme & ſa ſœur tout à la fois, fut pour lui, le ſujet de la plus cuiſante douleur. La Reine, qui avoit ignoré les deſſeins & les courſes de Mithridate, ne comptoit plus de le revoir, après une abſence de pluſieurs années. Elle s'étoit même flattée, qu'il avoit perdu la vie. Les complices de ſes débauches s'empreſſoient à la confirmer dans cette penſée. Le retour du Roi fut donc un coup de foudre pour Laodice. Elle n'avoit point de grace à attendre d'un Prince inéxorable dans ſes vengeances, & outragé par l'endroit le plus ſenſible. Dans ſon déſeſpoir, de concert avec ceux qui avoient eu part à ſes faveurs, elle emprunta le ſecours du poiſon, pour ſe délivrer d'un mari jaloux, dont elle redoutoit les fureurs. Mais une eſclave confidente des ſecrets de la Reine inſtruiſit Mithridate du danger qui le menaçoit. Il en coûta la vie à l'infortunée Laodice, & aux principaux Seigneurs de la Cour, qui avoient trempé dans la conſpiration.

Au milieu de ces chagrins domeſtiques, le Roi du Pont ne perdit point de vûë la conqueſte de l'Aſie. De ſon côté la République Romaine venoit d'arrêter ce torrent au milieu de ſa courſe. Mithridate intimidé par les ordres abſolus du

De Rome l'an 661.

Conſuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

Conſuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

Sénat, avoit rendu les diverſes Provinces de la Scythie, à leurs maîtres légitimes. Il eſt vrai, que ce Prince avoit eſpéré de gagner, à force d'argent, le plus grand nombre des Sénateurs. Dans cette vuë, il avoit envoyé à Rome une deputation, mais la trame fut découverte, & les Ambaſſadeurs traités avec ignominie, par un Tribun du Peuple, que les uns nomment Auféïus, d'autres Apuléïus, ne rapportérent de leur négociation, que la honte d'avoir été chaſſés, comme des ſéducteurs.

Mithridate déchu de ſes eſpérances, prit le parti de diſſimuler, & d'attendre les momens favorables, pour faire éclater ſon reſſentiment, contre la République Romaine. Un Prince que l'ambition devoroit, ne pouvoit ſe contenir longtems dans les bornes d'un petit Etat. Il ſe propoſa donc de conquérir la Paphlagonie, un des Royaumes de l'Aſie Mineure. Pour faciliter le ſuccés de cette entrepriſe, il unit ſes armes, avec celles de Nicoméde fils de Pruſias. Pyléméne Souverain de cette Contrée ne put ſoutenir les efforts des deux Rois ligués contre lui. Ils ſe rendirent maîtres de la Paphlagonie, & la partagérent entre eux. Il ne reſtoit au Monarque déthrôné d'autres reſſources, que dans la protection, & dans l'équité du Sénat de Rome. Pyléméne porta ſes plaintes à cet auguſte Tribunal. La République auſſi-tôt fait ſommer les deux vainqueurs, de rendre la Paphlagonie à ſon légitime maître. Mithridate reçut l'ordre du Sénat avec un air de fierté, qui étonna les Ambaſſadeurs. *De quel droit*, leur dit-il, *les Romains prétendent-ils dominer ſur les têtes couronnées? Je ne ſuis redevable du thrône que j'occupe, qu'à mes ancêtres, & à mon épée. Je n'ai point de compte à vous rendre de mes démarches. Je ſçaurai faire ſentir, s'il le faut, à vôtre République, qu'il ne lui convient point de me faire la Loi, juſques dans mes Etats.* Le Roi du Pont écouta les menaces des Députés avec un ſouris moqueur. Pour marquer ſon mépris d'une maniére plus éclatante, ſans tarder il conduiſit ſes troupes dans la Galatie, & ſoumit cette Province à ſa domination. Pour Nicoméde, il parut déférer aux ordres du Sénat. Il promit de reſtituer à Pyléméne la portion qui lui étoit échuë en partage. Mais par la plus groſſiére impoſture il ajoûta l'inſulte à la mauvaiſe foi. Il prétendit s'être acquité de ſes promeſſes envers les Ambaſſadeurs, parce qu'il avoit fait proclamer ſon propre fils Roy de Paphlagonie, ſous le nom de Pyléméne.

Cependant Mithridate n'épargnoit ni le fer ni le poiſon, pour s'agrandir. Dans la vuë d'occuper le Royaume de Cappadoce, il

s'aggrandir. Dans la vûë d'occuper le Royaume de avoit aposté un scélérat nommé Gordius, pour assassiner Ariarathe mari de sa sœur Laodice, & fils d'un autre Ariarathe, qui avoit été tué, en combattant pour les Romains, contre Aristonicus. La Reine veuve faisoit élever sous ses yeux les deux Princes ses enfans, dont Mithridate avoit résolu la perte, pour s'assûrer la possession de leur héritage. Nicoméde le prévint, & s'empara du thrône vacant, par la mort d'Ariarathe. Le Roi du Pont, à cette nouvelle, feignit de s'intéresser en faveur de ses neveux. Il envoya des secours de troupes à la Reine Laodice contre l'usurpateur. Mais il ne sçavoit pas, que cette Princesse venoit de se marier, en secondes nopces, avec Nicoméde Philopator petit-fils de Prusias. Mithridate informé de ce nouveau mariage, ne balança pas à marcher lui-même, suivi d'une armée nombreuse, dans la résolution de chasser les garnisons, que le Roi de Bithynie avoit introduites dans toutes les Places de la Cappadoce. Le succés de son expedition répondit à ses souhaits. A l'approche d'un Roi conquérant, les Villes ouvrirent leurs portes. Mithridate devenu maître du Royaume, se fit un mérite de rétablir le fils aîné de sa sœur sur le thrône de ses peres. L'artificieux Prince, sous une fausse apparence d'amitié, en vouloit à la vie, & à la Couronne de son neveu Ariarathe. Pour éxécuter son barbare dessein, il eut recours à la fraude, moins dangereuse pour lui, que la voye des armes. Dans une entrevuë qu'il eut avec le jeune Roi, sous prétexte de cimenter une paix durable, entre les deux puissances, il l'assassina de sa propre main. Mithridate maître de la Cappadoce, fit reconnoître un de ses fils, pour Souverain de ce Royaume. Il lui fit prendre le nom d'Ariarathe, & lui donna pour tuteur ce même Gordius, qui jusqu'alors avoit été le principal ministre de ses cruautés. On ne peut exprimer les maux, que les Cappadociens eurent à souffrir, sous le Gouvernement d'un Scélérat. Lassés enfin de la tyrannie, les Peuples opposérent à l'usurpateur le seul fils du premier lit, qui restoit à la Reine Laodice. Au premier bruit de la révolte, Mithridate entre à main armée dans la Cappadoce, remporte une victoire signalée, & force le légitime Souverain, d'abandonner ses propres Etats. Ce Prince encore jeune, ne survêcut pas longtems à sa défaite. Du chagrin, que lui causérent ses propres malheurs, & ceux de sa maison, il tomba malade, & mourut à la fleur de son âge. Ainsi par la mort de ce dernier rejetton des Rois de Cappadoce, Mithridate se crut paisible possesseur d'un Royaume qu'il avoit usurpé. Tel se montra le Roi du Pont, avant que d'en venir à une guerre ouverte avec la République Romaine.

De Rome l'an 661.

Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

De Rome l'an 661.

Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

Voyés la seconde planche des Médailles.

Cappadoce, Mithridate avoit fait assassiner le jeu-

Les Médailles qui nous restent de ce Prince ne nous apprennent rien des événemens de son Regne. Celle que nous produisons ici répresente d'un côté la tête de Mithridate, & sur le revers un cheval aîlé, symbole ordinaire qui se remarque dans la plûpart des médailles frappées á Amise, l'une des plus célébres Villes du Pont, selon le témoignage de Strabon. Les aîles de cet animal dèsignent apparemment la vîtesse des chevaux, qui paissoient dans le territoire de cette Ville. Du moins Homére, & le Géographe Hécatée, observent, que ce canton fournissoit d'excellens coursiers. Les Lettre grecques βις, sont les caratéres numériques, qui répondent à l'année deux cens douze de l'Ere des Rois du Pont. Cette épocque est communément fixée à la quatriême année de la cent dix-huitiême Olympiade, & à la quatre cens quarante-huitiême de Rome, sous le regne de Mithridate second, reconnu par les Autheurs anciens pour le fondateur de la Monarchie du Pont, après qu'il en eut étendu les limites & la puissance, par ses conquêtes. Si donc on ajoûte aux quatre cens quarante-huit ans révolus depuis la fondation de Rome, le nombre de deux cens douze ans, exprimé sur la médaille, on trouvera qu'elle fut frappée dans le cours de l'année 660. sous le Consulat de Caïus Valérius Flaccus, & de Marcus Herennius Népos. Mithridate comptoit alors trente ans de Regne, en supposant avec les plus éxactes Chronologistes, qu'il monta sur le thrône vers la six cens trentiême année de Rome, à l'âge d'environ treize ans.

Outre le surnom d'Eupator que se donna Mithridate, par respect pour la mémoire de son pere Evergete, il eut encore celui de *Dionysus*. C'est un des noms que l'antiquité Payenne attribuoit à Bacchus. Le Roi du Pont se fit honneur de le porter, soit qu'il se comparât avec ce Dieu, dont la Fable a célébré les conquêtes, soit qu'il l'eût pris pour son modéle dans ses repas, où il se picquoit de boire largement. En effet les Historiens de sa vie ont rapporté de lui, qu'il assigna des prix à ceux des conviés, qui auroient bu & mangé avec le plus d'excês. Lui-même, ajoûtent-ils, se fit gloire de surpasser en ce genre les plus robustes, & d'avoir remporté sur eux le prix de l'intempérance. Delà, selon Plutarque, il fut surnommé *Dionysus*. Mais le même Historien aime mieux emprunter ce surnom d'un événement, qui lui fut commun avec le fils de Séméle. La foudre, dit-il, brûla les langes de Mithridate encore enfant, sans qu'il en reçût d'autre dommage, qu'une légére trace, que l'impression du feu forma sur son front. Etant plus avancé en âge, le tonnerre tomba dans la cham-


2e. Planche.
1.er
de Bronze
ΜΙΟΡΑΔΑΤΟΥ
ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ
2.e
de Bronze
ΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΤΙΓΡΑΝΟΥ
ΒΑΣΙΛΕΩΝ
3.e
d'Argent
ΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΒΑΣΙΛΕΩΝ
ΜΕΓΑΛΟΥ
ΑΡΣΑΚΟΥ

ne Ariarathe, mari de sa sœur Laodice, & fils d'un autre Ariarathe, qui avoit été tué en combattant pour les Romains, contre Aristonicus. En Conquérant, il avoit déja étendu ses limites, jusques sur les bords du [a] Phase, & au-delà même du Mont Caucase. Sitôt que Rome fut informée des progrês que Mithridate avoit faits dans l'Asie Septentrionale, par un Arrêt de son Sénat, elle ordonna à l'Usurpateur, de restituer à leurs anciens maîtres les régions de Scythie, dont il s'étoit emparé. Le Roi du Pont ne se sentoit pas encore assés fort, pour résister à la puissance Romaine. Il obéït du moins en partie. Il céda aux Rois Scythes, qu'il avoit dépoüillés, leurs pays, trop voisins du Nord pour y attacher son inclination.

De Rome l'an 661.

Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

Justin. l. 38. App. in Mithridaticis, & Memnon apud Photium.

Cependant Mithridate n'avoit point abandonné

bre où il dormoit, & ne le blessa point. Seulement il réduisit en cendres un faisceau de fléches, renfermé dans un carquois, & suspendu au chevet de son lit. Cette espéce de prodige donna lieu, selon Plutarque, au surnom de Dionysus, parce que Bacchus encore dans le sein de sa mére avoit été garanti de la foudre. Au reste Justin, Appien, Athénée, Memnon, & les Opuscules de Plutarque nous ont fourni le détail de tous ces faits.

a Le Phase, fleuve de la Colchide aujourd'hui la Mingrelie, a sa source dans les montagnes d'Arménie. Après avoir parcouru la plus grande partie de cette Région, il va décharger ses eaux par plusieurs embouchures, dans le Pont Euxin. Sur ses bords étoit autrefois une Ville du même nom, dont il ne reste plus que les ruines. Les environs de ce fleuve abondoient en phaisans, selon la remarque de Columelle. Les naturels du païs le nomment présentement *Rione*. Il est cependant plus connu chez la plûpart des Européans sous le nom de Phase.

b Par le Mont Caucase on entend cette longue chaîne de montagnes, qui fait partie du Mont Taurus. Elle parcourt les Provinces qui sont situées entre le Pont Euxin, à l'Occident, & la Mer Caspienne, à l'Orient.

De Rome l'an 661.
Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

le dessein, qu'il formoit depuis long-tems, de réünir toute l'Asie Mineure sous sa domination. Déja il s'étoit frayé le chemin du thrône de Cappadoce par le meurtre d'Ariarathe. Ce Monarque avoit laissé deux fils, dont l'aîné étoit devenu l'héritier de son nom & de ses Etats, sous la tutelle de sa mére Laodice, depuis peu remariée avec le Roi de Bithynie. La vie des deux jeunes Princes mettoit un obstacle à l'ambition de Mithridate. Mais les assassinats ne lui coûtoient rien pour assûrer le succès de ses entreprises. Il résolut dês lors d'exterminer ces deux restes de la famille royalle. Sous un faux semblant d'amitié, il trouva le moyen d'engager l'aîné des deux Princes, nommé aussi Ariarathe, à une conférence. Le jeune Roi trop crédule se rendit aux instances de son Oncle. Le barbare à la vûë d'Ariarathe saisit le poignard qu'il tenoit caché, & n'eut pas horreur de tremper ses mains dans le sang de son neveu. Le dernier des deux Princes, réduit à chercher une retraite dans une Province étrangére, mourut peu de tems aprês d'une maladie de langueur, & laissa par sa mort le Royaume de Cappadoce à la discrétion de Mithridate.

On peut bien juger, que la Reine de Bithynie vit avec douleur les enfants de son premier lit sacrifiés à l'ambition d'un frere. Elle donna des ombrages à son second mari, & lui fit craindre la perte de ses propres Etats. Nicoméde troisiéme étoit alors assis sur le thrône de Bithynie. Petit fils de Prusias, & fils de ce Nicoméde, dont nous avons détesté le parricide, tout attaché qu'il

De Rome l'an 661.
Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

étoit à une danſeuſe, nommée Niſa, dont il avoit un fils appellé Nicoméde, comme lui, il déféra aux reſſentimens de ſa femme. Le Roi & la Reine de Bithynie cherchérent dans leurs Etats un bel enfant, l'élevérent dans leur palais, lui donnérent le nom d'Ariarathe, & publiérent qu'il étoit un troiſiême fils du dernier Roi de Cappadoce. Pour authoriſer la ſuppoſition, la Reine de Bithynie conduiſit à Rome, en perſonne, ce prétendu fils du Roi ſon premier mari. L'intrigue ne fut pas conduite avec aſſés de ſecret. Mithridate en fut averti, & compoſa à ſon tour une fable, qu'il crut pouvoir faire adopter par le Peuple, & par le Sénat Romain. Il fit partir pour Rome ce Gordius, qu'il avoit établi Gouverneur du fils, qu'il avoit placé ſur le thrône de Cappadoce. Par une imprudence égalle à celle de la Reine des Bithyniens, Gordius ſoûtint, que l'enfant donné par Mithridate aux Cappadociens, étoit le vrai fils du dernier Roi Ariarathe. Jamais cauſe plus embroüillée n'avoit été portée au Tribunal des Peres Conſcripts. Une mere refuſoit de reconnoître un fils, qu'on lui attribuoit, & qui dês lors étoit en poſſeſſion d'une couronne. Elle en préſentoit un autre, qu'on lui démontroit n'être pas ſorti de ſon ſein. Les Sénateurs apperçûrent de la fraude dans les deux parties, & en Juges ſouverains des Têtes couronnées, ils déclarérent le Royaume de Cappadoce vacquant, & deſtitué de tous ſes maîtres. Ce grand Etat fut donc établi en République indépendante, qui ne ſeroit régie que par les Magiſtrats, qu'elle ſe

De Rome l'an 661.
Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

choisiroit elle-même. Ce nouveau gouvernement ne fut pas de longue durée. Les Cappadociens s'en lassérent bientôt, & redemandérent aux Romains un Roi, qui convenoit mieux, disoient-ils, au génie de leur Nation. *Nous sommes accoutumés*, dirent-ils, *à plier sous le joug d'un seul maître. Le rétablissement de la Monarchie nous est nécessaire. Où trouver, parmi des hommes ensevelis dans la mollesse, assés de Magistrats laborieux, pour se succéder les uns aux autres dans les pénibles fonctions du gouvernement? Nulle région considérable de l'Asie n'a préféré l'Etat Républicain au bonheur d'être gouvernée par un seul Roi.* Le Sénat Romain se prêta aux instances des Cappadociens. Peu importoit à Rome qu'un Souverain, ou qu'un Conseil suprême, régît la Cappadoce. On lui permit de se choisir un Roi, & d'assûrer le diadême à la posterité du Prince, qu'elle feroit monter sur le thrône. D'abord les Cappadociens délibérérent, s'ils ne mettroient pas sur leurs têtes ce même Gordius, qui les avoit gouvernés en qualité de Régent. Ses rapports avec Mithridate le rendirent suspect. Ils jettérent donc les yeux sur un Seigneur de leur pays, nommé Ariobarzane. Ce choix fut agréable à Rome, & confirmé par un Arrêt du Sénat. Dês lors la République se vit engagée à soûtenir les arrangemens d'un Peuple allié, fidéle, & soûmis.

Plut. in Sylla, & alii supra citati.

Cependant Mithridate souffroit impatiemment, de se voir déchu des espérances qu'il avoit formées, sur le regne, ou de son fils, ou de Gordius en Cappadoce. Pour traverser Ariobarza-

ne, & pour appuyer les prétentions de Gordius, le Roi du Pont suscita le Roi [a] d'Arménie son gendre, contre le nouveau Monarque, choisi par le peuple Cappadocien. [b] Tigrane, à la sollicita-

De Rome l'an 661.
Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

[a] L'Arménie, désignée dans l'Ecriture Sainte sous le nom d'*Ararath*, est une des plus riches, & des plus fertiles Contrées de l'Asie Mineure. Elle est arrosée par sept grands fleuves, qui ne contribuent pas peu à la fécondité de ses campagnes. La beauté de son climat a été, pour plusieurs Interprètes une raison de conjecturer, que Dieu y plaça le Paradis Terrestre. Les Géographes ne s'accordent pas unanimement sur les limites de ce païs. Quelques-uns le divisent en trois parties. La premiére conserva le nom d'Arménie. Des deux autres, l'une fut nommée Turcomanie, & l'autre Géorgie. Mais par la division qu'en ont fait les anciens Autheurs, on ne connoît, que la grande ou la haute, la basse ou la petite Arménie. La premiére de ces deux Régions est comprise entre la Mésopotamie, la Géorgie, la Médie, & l'Arménie Mineure. La seconde a pour bornes au Septentrion la Cappadoce, au Midi la Syrie, la mer Noire à l'Occident, & la grande Arménie à l'Orient. Cette situation convient assés avec celle, que lui donnent Strabon, Pline & Ptolémée, qui renferment l'Arménie Majeure entre le Tigre & l'Euphrate. Cette Region d'abord soûmise à la Perse, ensuite aux Rois de Syrie jusqu'au regne d'Antiochus le Grand, cessa de reconnoître ses anciens maîtres, & s'en donna de nouveaux. Artaxias & Zadriades Gouverneurs, l'un de la grande, l'autre de la petite Arménie, se révoltérent contre Antiochus leur Prince légitime, & partagérent entre eux la souveraineté des deux Provinces. Ainsi les deux Rebelles usurpérent le titre de Roi, chacun dans son département, & le transmirent à leurs descendans, comme nous l'apprenons d'Appien, *in Syriacis*, & de Justin au Livre second.

[b] Il s'agit ici de Tigrane deuxième, fils de Tigrane premier, son Prédécesseur. Dans la liste des Rois d'Arménie, il est compté pour le quatrième depuis la fondation de cette Monarchie par Artaxias. Après avoir massacré le dernier des descendans de Zadriades, il se saisit de la petite Arménie, & la réünit à sa couronne. On le verra bien-tôt porter ses armes dans la Syrie, exterminer la race des Séleucides, & s'emparer de leurs Etats. Maître de leur Royaume, il se compara aux Empereurs Parthes, & à leur exemple il s'attribua le superbe titre de Roi des Rois. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ. Il se donne cette qualité dans une médaille, qui porte son nom & son image. Le revers est chargé d'une femme assise, couronnée de tours, & tenant une palme à

Voyés la seconde planche des Médailles.

De Rome l'an 661.
Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

tion de Mithridate, mit sur pied une nombreuse armée, sous le commandement de deux Chefs Mithras, & Bagoas. A peine les Arméniens furent-ils entrés dans la Cappadoce, qu'Ariobarzane chargea un vaisseau de ses effets, & qu'il fit voile vers l'Italie, pour y chercher du secours auprês des Romains ses Protecteurs. Son rétablissement fut ordonné par le Sénat, & la commission de remettre ce Prince sur le thrône échut à l'heureux Sylla. Celui-ci, destiné par le sort à la Préture d'Asie, eut l'avantage d'avoir dans son département un Monarque à rendre à son peuple, qui le redemandoit.

On n'ignoroit pas à Rome, que les intrigues de Mithridate avoient attiré les Arméniens en Cappadoce, & Sylla eut ordre de veiller sur les déportemens d'un Roi, d'autant plus dangereux ennemi de la République, qu'il vouloit moins le paroître. Sylla partit donc des ports d'Italie, conduisit avec lui le Roi déthrôné, & vint débarquer en Cilicie. Il fit là un long séjour. La situation de cette Province lui parut commode, pour rassembler les forces de tous les alliés du Peuple Romain en Asie. En effet le Préteur y forma une grosse armée, moins composée de Romains, que d'Asiatiques, & reconduisit pompeusement Ariobarzane dans ses Etats. Déja les Arméniens, & une partie des peuples de Cappadoce y avoient mis Gordius en possession du sceptre. En une seu-

la main. C'est sous ce symbole, que les Monétaires ont souvent représenté la Ville d'Antioche, où a été frappée la médaille. La figure du Fleuve exprimée à l'extrêmité de ce monument, est celle de l'Oronte, qui baigne les murs de cette Ville.

le bataille rangée, Sylla défit Gordius, avec les Cappadociens de ſon parti, & le reduiſit à chercher un azyle dans les Etats de Mithridate. [a] Quelle gloire pour le Préteur, d'avoir reconduit Ariobarzane au thrône, par la voye des armes! Quelle rage pour Mithridate, d'avoir pour voiſin, & pour ennemi un Roi dévoüé à la République Romaine! Cependant il ſe contrefit, joignit ſes félicitations aux applaudiſſemens que la Cappadoce donna aux Romains, & attendit un plus heureux moment, pour ſe déclarer contre eux.

De Rome l'an 661.
Conſuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

Sylla rétablit la tranquillité dans la Capitale de la Cappadoce, & parcourut avec Ariobarzane ſon Royaume entier, pour le pacifier. Lorſqu'il s'approchoit de la frontiére la plus Orientale, il apprit que des Ambaſſadeurs de la part d'Arſacês, [b] Roi des Parthes, venoient lui demander

a Ariobarzane ne fut pas long-tems paiſible poſſeſſeur du Thrône de Cappadoce. Mithridate n'attendit que le départ de Sylla, pour ſuſciter Tigrane contre le nouveau Monarque. Mithras & Bagoas Généraux du Roi d'Arménie entrérent à la tête d'une armée nombreuſe, dans les Etats d'Ariobarzane. Ce Prince aſſiégé juſques dans ſa Capitale, n'eut d'autre parti à prendre que celui de la fuite. Ainſi la Cappadoce ſe vit une ſeconde fois ſoumiſe au jeune Ariarathe, fils de Mithridate. Il y fut reconduit en triomphe par les deux vainqueurs, tandis qu'Ariobarzane prenoit le chemin de Rome, où il alloit implorer la protection du Sénat.

b Les rapports que l'hiſtoire des Parthes aura deſormais avec celle de la République, & de l'Empire, nous engagent à remettre ſous les yeux l'origine, & les progrès d'une Monarchie, qui par le dégré de puiſſance où elle s'éleva, devint dans la ſuite formidable aux Romains.

La Parthie proprement dite une des Provinces de l'Aſie ſupérieure, eſt ſituée au milieu de cette chaîne de montagnes, qui fait partie du Mont Taurus. Elle confine au Septentrion, & à l'Occident avec l'Hircanie, & la grande Médie, au Midi & à l'Orient avec la Perſe & la Caramanie. On la connoît aujourd'hui ſous le nom d'*Arac*. Ce pays avoit été ſoûmis à l'Em-

De Rome l'an 661.

Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

l'amitié, & l'alliance du Peuple Romain. Quoique l'Empire des Perses jusqu'au tems des conquêtes d'Aléxandre le Grand. Dans le partage que les premiers Successeurs de ce Conquérant firent entre eux des Royaumes d'Asie, après la fameuse bataille d'Ipsus, la Parthie fut annéxée à ces vastes Etats, qui depuis l'Hellespont, jusqu'au Fleuve *Indus*, formérent la Monarchie des Séleucides. La région étoit habitée par des peuples barbares, qu'on disoit originaires de la Scythie Asiatique. Contens du peu que leur fournissoit un terroir inculte & aride, ils vécurent tranquilles, sous la dépendance de Seleucus Nicator, & d'Antiochus son fils, jusqu'au regne d'Antiochus II. Alors les Parthes secoüérent le joug de la domination Syriéne. L'incontinence d'Agathocle, à qui Arrien donne le nom de Phérécles, fut l'occasion de ce grand événement. Antiochus avoit confié à son administration tous les pays situés au-delà du Tigre. Ainsi la Parthie & les pays circonvoisins relevoient de son gouvernement. Agathocle trop vivement touché des graces, & de la beauté de Tiridate, jeune Seigneur de la Bactrie, osa attenter à sa pudeur. Arsacês outré de l'insulte faite à son propre frere, court aux armes, & suivi de quelques amis, qui prirent part à sa querelle, il assassine le Gouverneur. Euthydéme, Grec d'origine, s'étoit déja mis à la tête des rebelles, avoit chassé les Syriens de la Bactrie, & s'étoit formé un Etat indépendant, cependant sans oser se faire reconnoître comme Souverain. Diodote son successeur fut le premier qui se donna le titre de Monarque. A l'exemple d'Euthydéme, ARSACE se fit proclamer Roi par les Parthes, & fixa son séjour dans Hécatompyle, dont il fit la Capitale de son Royaume. Quelques Autheurs ont prétendu qu'il étoit issu de la race des Achéménides, & que pour cette raison ses descendans firent charger leurs médailles du titre fastueux de *Roi des Rois*, sur le modéle des Rois de Perse. D'autres se sont inscrits contre cette descendance. Quoiqu'il en soit, tous le reconnoissent pour être le fondateur de l'Empire des Arsacides, dans la Parthie. On place communément cette fondation, à la cinquante-septiême année des Séleucides, & à la quatre cens quatre-vingt-dix-huitiême depuis le regne de Romulus.

Le nouveau Monarque, après avoir résisté, pendant l'espace de deux ans & quelques mois, à toutes les forces des Rois de Syrie, reçut en combattant une blessure mortelle, qui termina son regne & sa vie; mais sa mémoire ne périt point avec lui. Les vingt-huit Rois qui succédérent à Arsace, se firent honneur de porter un nom si respectable à la Nation.

TIRIDATE frere du Roi défunt éprouva les disgraces de la fortune à son avénement au thrône. Mais à son tour il hu-

que

que leur Nation fût la plus étenduë, la plus bel-

De Rome l'an 661.
Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

milia l'orgueil de Seleucus II. qu'il tint deux ans en captivité, & se releva de ses pertes, par la conquête de l'Hircanie, & de plusieurs places de la Médie. Dix années d'une paix profonde furent le fruit de ses victoires, & d'un regne de trente-sept ans.

Son fils & son successeur ARTABAN, eut à se défendre contre un ennemi redoutable; c'étoit Antiochus le Grand, déja si connu par les guerres qu'il eut à soûtenir contre les Romains. Cependant occupé dans des expéditions plus importantes, il laissa respirer le Roi des Parthes, qui mourut tranquille, au bout de vingt-huit ans de regne.

Tout ce que les Historiens nous rapportent de PHRIAPATIUS, ou de PRIAPATIUS fils & successeur du précédent, se réduit à dire, qu'il gouverna quinze ans, & que ses trois fils, PHRAATE, MITHRIDATE, & ARTABAN occupérent successivement le thrône de la Parthie.

Le premier subjugua le pays des Mardes, peuples voisins de l'Arménie, & le reünit à sa couronne. Au lit de la mort, moins sensible à l'avantage de ses enfans encore en bas âge, qu'au bien de son Royaume, il laissa le sceptre à son frere Mithridate. Les vertus & les exploits de ce Monarque justifiérent le choix, que son Prédécesseur avoit fait de sa personne. C'est tout dire, qu'il asservit à sa domination tous ces vastes pays, qui s'étendent entre le Mont Caucase, & les rives de l'Euphrate. L'Orient vit avec effroi la Babylonie, la Mésopotamie, & plusieurs Villes de l'Assyrie enlevées à Demétrius Soter, son fils Demétrius Nicanor dépouillé de ses Etats, & retenu prisonnier dans l'Hircanie, les Princes voisins, ou soûmis, ou vaincus recevoir la Loi du Conquérant, les limites de la Parthie reculées jusqu'aux environs du Golfe Persique, & de la mer Rouge. En un mot Mithridate, par la rapidité de ses victoires, forma du débris des conquêtes d'Aléxandre le Grand, un des plus puissants Empires de l'Asie. Ainsi l'on peut dire que le regne de MITHRIDATE premier fut l'époque de la grandeur des Parthes. Ce Prince joignit à tant de vertus héroïques, un caractére de bonté & de douceur, qui le rendoit aimable à tous ceux qui l'approchoient. Il gouverna trente-sept ans, & mourut regretté de ses peuples, dont il faisoit les délices.

PHRAATE II. du nom, n'hérita, ni du bonheur, ni des vertus de son pere. Défait par les Scythes, & par Antiochus Sidétés, qui frappoit les plus grands coups, il eut la douleur de voir toute la Médie, & les belles Provinces de sa domination, en proye à l'ennemi. De tant de vastes contrées, qui composoient son Royaume, à peine put-il conserver la Parthie. La mort seule mit fin à ses malheurs & à son regne qui fut de dix ans. Les

De Rome l'an 661.

Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

liqueuse, & la plus riche de l'Asie, à peine le nom des Parthes étoit-il connu à Rome. Sylla tressaillit de joye, & mit au nombre de ses heureuses avantures, le bonheur qu'il avoit, d'être le premier Romain, qui se fût fait connoître aux Parthes. Soit pour les éblouïr par un air de grandeur, soit pour les intimider par sa fierté, le Préteur prit avec les Ambassadeurs des maniéres hautaines. Dans le lieu où il les reçut, il fit placer trois siéges, l'un au milieu, pour lui, l'autre à sa droite, pour Ariobarzane, le troisiéme à sa gauche, pour Orobaze, chef de l'ambassade. On peut juger de la conférence par le préliminaire. Le Roi des Parthes en fut si mécontent, qu'il fit trancher la tête à Orobaze, pour avoir laissé avilir, dans

Parthes firent ressentir à ses enfans, le mépris qu'ils avoient conçu pour le pere. La Nation d'un consentement unanime, les déclara exclus du thrône, & se donna pour Roi ARTABAN II. le dernier des fils de Priapatius.

La guerre que ce Prince eut à soûtenir contre les Tochares, peuples belliqueux de la Scythie Asiatique, fut fatale, & à lui, & à ses sujets. Blessé mortellement, au bras en combattant, il mourut de sa blessure, après avoir regné trois ans.

MITHRIDATE second fils & successeur d'Artaban, égala Mithridate premier par l'éclat de ses victoires. Comme lui, il regna trente-sept ans, & porta la gloire des Parthes, jusqu'aux extrêmités de l'Asie. Les Scythes domptés & confinés dans leurs deserts, n'osérent plus se remontrer dans la Parthie. Dix-huit Provinces reconquises en peu d'années par sa valeur, rendirent aux Arsacides leur premier lustre, & réparérent les pertes de Phraate. Aussi l'Histoire & le bronze s'accordent-ils à lui donner le surnom de GRAND. Il est honoré de ce titre glorieux dans une médaille, qui porte cette légende grecque. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΑΡΣΑΚΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ. D'un côté on voit la tête de Mithridate sous le nom d'Arsace, de l'autre, le même Prince assis, & tenant un arc en main. C'est sous son regne, que les Romains, par l'entremise de Sylla, firent pour la premiere fois alliance avec les Parthes. La suite des événemens nous donnera lieu de faire connoître les successeurs de Mithridate.

Voyés la seconde planche des Médailles.

sa personne, la Majesté Royale. On dit que durant l'entretien de Sylla avec l'Ambassadeur, un Chalcidien, habile Physionomiste, ne détourna pas les yeux de dessus le Préteur. *Quel homme*, s'écria-t-il! *Il est né pour commander à l'Univers. Mon unique étonnement, c'est qu'il ne soit pas encore le maître de sa République.* La conjecture du Devin s'accomplira dans la suite; mais dês lors la fiére contenance du Préteur donnoit lieu de le présumer. Cependant, à son retour à Rome, Sylla ne fut pas honoré du triomphe. On voulut même le faire condamner par le Peuple, pour avoir diverti de grosses sommes dans son administration d'Asie. Il sçut détourner l'accusation, & imposer silence à son accusateur.

De Rome l'an *661.*
Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

Rome calmoit les Peuples de l'Orient, & ne pouvoit appaiser les contestations de ses principaux Magistrats. Deux des plus grands hommes de la République avoient été élevés à la charge [a] de Censeurs. Le premier étoit ce Cn. Domitius Ahenobarbus, que nous avons compté parmi les Consuls, & qui pour lors exerçoit les fonctions de Suprême Pontife. Le second étoit ce L. Crassus, qu'une élo-

Fasti Capit.

Valer. Max. l. 6. c. 3. Cicero pro domo sua, & l. 2. de Orat.

[a] Un fragment des marbres Capitolins nous a conservé les noms de l'un & de l'autre Censeur. Sigonius a supposé sans preuve, que Crassus abdiqua la Censure, & que les contestations qui s'élevérent entre les deux Collégues, le mirent dans la néceſſité d'en user ainsi, avant la fin de sa Magistrature. Le même Annaliste ajoûte, avec aussi peu de fondement, qu'eu égard à la démiſſion de Crassus, les Romains ne firent point, comme à l'ordinaire, la cérémonie de la récension. Il n'a pas apparemment pris garde à différens endroits du second, & du troisiême Livre de l'Orateur, où Cicéron dit formellement, que Crassus exerça la Censure jusqu'au terme fixé par les Loix, comme il avoit rempli l'année de son Consulat.

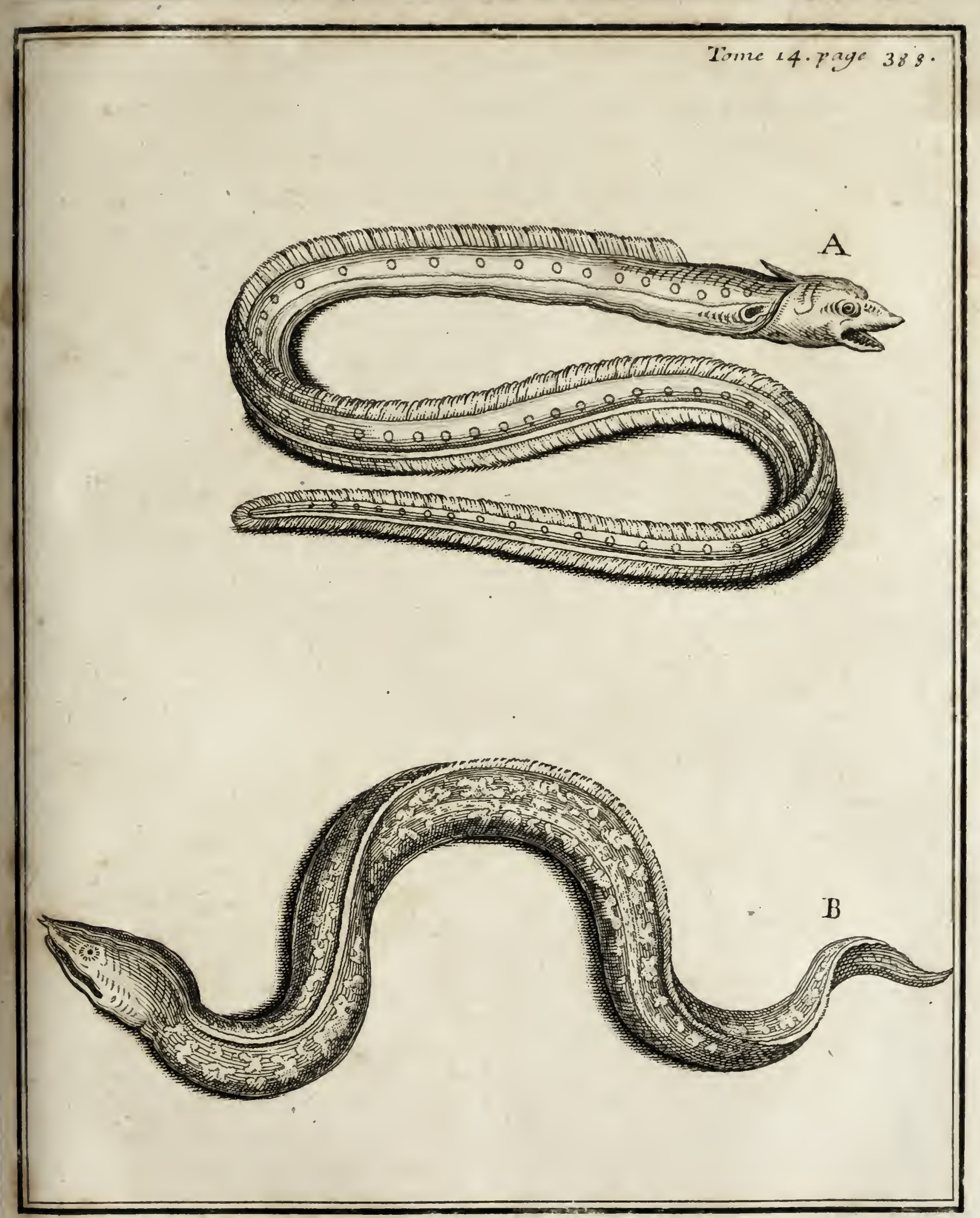
De Rome l'an 661.

Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

quence égallement vive, & enjoüée, faisoit regarder comme un des prodiges de son tems. Ahenobarbus, par une affectation de gravité, beaucoup plus que par la naissance & par l'esprit, prétendoit l'emporter sur son Collégue. Crassus qui sentoit ses talens, & qui par la splendeur de son origine, aussi-bien que par son mérite personnel, l'emportoit sur son émule, vouloit au moins se conserver sa part des honneurs, & des fonctions d'une dignité commune. De là les démêlés des deux Censeurs. Il éclatérent avec scandale, & furent portés devant le Peuple. L'austére Ahénobarbus reprocha à son Collégue, le soin qu'il prenoit de nourrir [a] des Murénes, & l'attachement immodéré,

Macrob. l. 3. Saturn.

[a] La plûpart des Naturalistes, tant anciens que modernes, conviennent que la Muréne étoit une espéce de serpent marin, dont la longueur ordinaire ne passoit pas deux coudées. Ce poisson si renommé parmi les Romains, avoit à peu près la forme d'une anguille. Ceux qui ont fait de plus exactes recherches, sur la nature de la Muréne, ont remarqué en général, que sa peau étoit lissée, & marquetée différemment dans les mâles, & dans les fémelles. Celle des mâles, disent-ils, est distinguée par de petites taches rondes, qui s'étendent en droite ligne, & par intervalles égaux, depuis la tête jusqu'à la queüe. Il n'en est pas ainsi des fémelles. Leur peau est plus brune, semée de taches rousses, & bigarrée de diverses couleurs. Les unes ont l'éclat de l'or, & les autres sont noirâtres. La tête de la Muréne un peu plus sphérique, que celle de l'anguille, porte une large gueule, armée de deux rangs de dents très-aiguës. Sa chair extraordinairement blanche, cache de petites arrêtes recourbées. Ses vertébres sont disposées, de maniére qu'elles se rebroussent vers la tête, au lieu que dans les autres poissons, elles sont renversées vers la queüe. Si telle fut la Muréne des Anciens, comme on est forcé d'en convenir sur la foi de Pline, de Varron, de Columelle, d'Athénée, & de Macrobe; c'est à tort que quelques Commentateurs modernes l'ont confonduë avec la lamproye. La chair de celle-ci est molle, gluante, cartilagineuse, & sans arrêtes. De plus dans la description que Pline le Naturaliste fait de ces deux poissons, il les suppose très-diffé-



A.... Muréne Mâle. B.. Muréne femelle.

qu'il avoit eu pour un de ces poissons, qu'il nourrissoit dans [a] ses viviers. Lorsque sa Muréne favorite fut

De Rome l'an 661.
Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

rens l'un de l'autre.

De toutes les plages de la mer Méditerranée, celle de Cadis, & le détroit de Sicile, passoient pour les plus abondantes en Murénes de la meilleure espéce. Strabon a prétendu qu'aux environs de Tariffa, dans l'Andalousie, on en avoit pêché, qui pesoient jusqu'à quatre-vingt livres. Hippolite Salvien assûre au contraire, que les plus grosses n'excédoient pas le poids de dix livres. Si l'on en croit le témoignage de Pline, au Livre neuviéme, les côtes de la Gaule Septentrionale fournissoient des Murénes. Elles se reconnoissoient, selon cet Ecrivain, à sept petites taches d'un jaune foncé, rangées sous la machoire droite, à peu près dans le même ordre que les sept étoiles, qui forment la constellation de la petite Ourse. Il ajoûte que ces marques naturelles disparoissoient à la mort de cet animal. Il est étonnant qu'un poisson autrefois si commun, nous soit aujourd'hui absolument inconnu. Il faut bien que les Anciens en ayent épuisé l'espéce.

Les fentes des rochers étoient la retraite ordinaire de la Muréne. Les pêcheurs la tiroient de son trou, à la faveur d'une amorce suspenduë au bout d'une petite corde. Ce que quelques Naturalistes ont rapporté de son accouplement avec la vipére, est contredit par le plus grand nombre. Ils sont plus d'accord entre eux, sur diverses autres proprietés, que Jonston & Aldrovand ont recueillies dans leurs Histoires Naturelles. Ils disent, entre autres choses, qu'au seul goût du vinaigre, les Murénes sont atteintes de la rage, & que dans leurs accès, elles s'acharnent contre les poissons couverts d'écailles, avec tant de fureur, qu'il n'est pas possible de les arracher à leur proye, sans leur donner le coup de la mort. Ces poissons, si l'on en croit les Auteurs que nous avons cités, ont les oüies fort petites, & la moindre quantité d'eau leur suffit, pour vivre. Aussi selon Macrobe & Varron, on les voyoit quelquefois surnager vers les bords de la mer, & à l'embouchûre des riviéres, en sorte qu'il étoit aisé aux pêcheurs de les prendre avec la main. Delà ces deux Ecrivains les ont désignées par le nom de *Flutæ*, & les Grecs par celui de πλωτοί. La peau des Murénes, au rapport de Marcellus, réduite en cendres, détrempée dans le vinaigre, & appliquée sur le front, passoit pour un reméde efficace contre le mal de tête. Nous avons crû devoir représenter aux yeux ce poisson si vanté chés les Romains. La figure que nous joignons ici est empruntée de Jonston, & d'Aldrovand.

a Les Grands de Rome, pour fournir à la délicatesse de leurs tables, faisoient apporter à grands frais, les poissons

De Rome l'an 661.
Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

morte, il en avoit pris le dueil [a] comme pour

les plus exquis, dans des viviers, & dans des etangs creusés exprés à la campagne, & quelquefois même à la Ville. Ceux qui se picquoient le plus de magnificence, faisoient conduire les eaux de la mer, par des canaux soûterrains, dans des résérvoirs, où se rassembloient les plus précieux poissons de la Méditerranée, & de l'Occéan. Cicéron, dans le second Livre des Loix, tourne en ridicule le nom fastueux, que les Romains donnoient à ces acquéducs. Qui ne riroit, dit-il, à la vûë de ces Nils & de ces Euripes, car c'est ainsi qu'ils nomment ces superbes canaux. *Ductus verò aquarum, quos isti Nilos & Euripos vocant, quis non, cum hæc videat irriserit.* On donnoit le nom de Nil aux plus grands, & celui d Euripe aux plus petits, par analogie avec ce grand fleuve d'Egypte, & ce détroit fameux, qui sépare l'Achaïe de l'Isle d'Eubée, ou deNégrepont. Pline nous apprend, au Livre neuviême, que Lucullus fit percer une montagne, prés de Naples, pour donner une issuë à la mer, jusques dans ses viviers. Pompée, selon Pline, ou Elius Tubero, selon Plutarque, frappé d'un ouvrage qui avoit couté des sommes immenses, avoit dit, en s'écriant, queRome retrouvoit dans Lucullus, un autre Xerxés. Ce Roi de Perse en effet, au rapport d'Hérodote, avoit entrepris d'ouvrir un passage à ses Vaisseaux, au travers du Mont Athos. Avant Lucullus, un de ces Romains voluptueux, nommé *Sergius Orata*, avoit fait écouler la mer, par des voûtes pratiquées sous terre, dans une de ses maisons de campagne, superbement bâtie proche de Bayes. Différentes piéces d'eau douce, & d'eau salée, distribuées dans l'étenduë de ce lieu de plaisance, lui offroient sans cesse de nouveaux mets, pour les délices de sa table, des huîtres transportées du lac Lucrin, & sur tout des Dorades, sorte de poisson, que les Latins exprimoient par le terme *Aurata.* Delà, dit Macrobe, le surnom d'*Orata*, que les Romains donnoient à Sergius. Ainsi un Licinius avoit-il été surnommé *Murena*, parce que les Murénes étoient fort de son goût. Verrius Flaccus a prétendu, que le surnom *Orata*, faisoit allusion aux anneaux d'or fort massifs, que Sergius portoit aux doigts, & dont il faisoit parade en public.

a La Muréne de Crassus étoit si familiére, qu'au son de sa voix elle venoit à lui, & mangeoit dans sa main. Aussi, selon le témoignage d'Elien, an huitiême Livre des Animaux, l'aimoit-il si passionément, qu'il prenoit plaisir à la parer lui-même. Il avoit consacré à cet usage de riches pendans d'oreille, & quelques-uns de ses plus précieux bijoux. Pline reproche une pareille foiblesse à l'Orateur Hortensius pour une autre Muréne, dont il pleura la mort.

De Rome l'an 661.

Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

sa fille, & lui avoit érigé un tombeau. [a] Crassus étoit donc bien irrépréhensible, puisqu'on n'avoit que des minuties à lui imputer. A son tour le célébre Orateur parla pour sa défense. Com-

Le même Autheur assûre, qu'Antonia femme de Drusus hérita des viviers d'Hortensius, & de sa tendresse pour un poisson de la même espéce, qu'elle se donnoit le soin d'orner de ses propres mains. Elien raporte au même endroit, que Domitius plaisanta, sur la douleur, qu'avoit causé à Lucius Crassus, la mort de sa chére Muréne. Il est vrai répondit Crassus, j'ai pleuré la perte d'un Animal. Pour vous, Domitius; vous avés soutenu la mort de vos trois femmes, sans verser une seule larme.

a Pline & Valére Maxime ajoûtent, que Domitius Ænobarbus fit un crime à son Collégue, d'avoir fait placer dans le vestibule de sa maison quatre colonnes du plus beau marbre tiré des carriéres du Mont Hyméte dans l'Attique. Chose inoüie jusqu'alors, que le marbre eût été employé ailleurs, que dans les édifices publics. Il avoit fait transporter ces colonnes à Rome, pour servir à la décoration d'un théatre destiné à la réprésentation des jeux Scéniques qu'il donna au Peuple, pendant le tems de son Edilité. Ensuite il les convertit à son usage, & les fit servir à l'ornement d'une de ses sales. Crassus répondit aux reproches de Domitius, par une plaisanterie que Pline a rapportée dans le Livre dix-septiême. *Combien estimés-vous ma maison*, lui dit-il, *mille fois cent mille sesterces*, repondit Domitius, c'est à-dire, cent millions de petits sesterces, qui sur le pié de deux sols & demi pour chacun, font à peu prés douze millions cinq cens mille livres de notre monnoye. Somme incroyable, & fort au-dessus de la condition d'un particulier! *A ce prix je vous la céde* répliqua Crassus. *Mais*, ajoûta-t-il, *combien en rabattriés-vous, si je faisois couper les six arbres les plus rares, & les plus beaux de mon jardin*, ... *Je ne l'estimerois pas une obole*, dit Domitius. *Qui de nous deux*, repartit Crassus, *est le plus répréhensible, ou vous d'apprétier six arbres sur le pié de mille fois cent mille sesterces, ou moi d'habiter une maison, magnifique à la vérité, mais que je ne puis abandonner, sans renoncer à l'héritage de mes péres.* Valére Maxime rapporte le fait un peu différemment, il dit que Domitius, n'estima la maison que soixante fois cent mille sesterces, ou ce qui revient au même, la valeur de sept cens cinquante mille livres, selon notre maniére de compter. Il ajoûte que Domitius, n'offrit que la moitié de cette somme, en cas que Crassus s'appropriât dix arbres touffus, qui formoient une ombre à souhait.

De Rome l'an 661.

Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

bien de traits satyriques, n'employa-t-il point contre son adversaire. Par dérision, il lui demanda son amitié, *au nom de ses illustres Ancêtres, de leurs Statuës, & des monumens de leur gloire.* Crassus accompagna son ironie de gestes si mimiques, qu'il attira sur son Collégue un ris insultant de toute l'Assemblée. On n'avoit donné le sobriquet d'Ahenobarbus au sévére Censeur, que parce qu'il avoit la barbe rousse. L'Orateur donna cent tours ridicules, à ce défaut de nature. *Mon Collégue*, dit-il, *est un composé de tous les métaux. Sa bouche est de fer, son cœur est de plomb, & sa barbe d'airain.* Ces expressions, selon la force qu'elles ont en latin, vouloient dire, qu'Ahenobarbus n'avoit ni douceur, ni esprit, ni courage, ni agrément dans sa figure. Cependant dans la suite sa famille s'élevera bien au-dessus des Crassus. Cet Ahenobarbus fut le trisayeul de l'Empereur Néron.

Cicero in Bruto, & de Orat. l. 2.

Sueton in Nerone.

Les deux Censeurs, malgré leurs dissentions, ne laissérent pas de faire ensemble des réglemens utiles. Une sorte de Professeurs s'étoit introduite à Rome, sous le titre de *Rhéteurs Latins.* Crassus qui se connoissoit mieux qu'un autre en éloquence, trouvoit que ces Maîtres de l'art Oratoire, ne servoient qu'à gâter l'esprit de leurs disciples, bien loin de le perfectionner. Il leur ordonna de fermer leurs écoles, où l'on apprenoit, disoit-il, plûtôt à parler avec impudence, qu'à prononcer des discours sensés. [a] L'arrêt Censo-

Quintil. de præstantia Orat. & Cicero de Orat. l. 3.

[a] Dés l'année de Rome cinq cens quatre-vingt-douze, pendant le Consulat de Marcus Valérius Messala; & de Caïus Fannius Strabo, le Préteur Marcus Pomponius Matho avoit porté

rial fut exécuté, & la jeunesse Romaine n'étudia plus l'éloquence, que sur le modéle des Grecs, & des grands Orateurs, qui brilloient à Rome. [a] Cicéron n'avoit alors que quinze ans. Il

De Rome l'an 661.

Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

un semblable Edit, contre les Philosophes & contre les Rhéteurs transplantés à Rome de différens païs, comme le rapporte Aule Gelle, au chapitre onziême du quinziême Livre. Voyés le douziême volume de cette Histoire, page 27.

[a] On a remarqué ci-dessus, que Cicéron étoit né l'an de Rome six cens quarante-sept, sous le Consulat de Quintus Servilius Cœpio & de Caïus Attilius Serranus, le troisiême jour avant les Nones de Janvier, c'est-à-dire le troisiême du même mois. Plusieurs endroits de ses Ouvrages en font foi. Son Ayeul vivoit encore, comme on l'apprend du second Livre des Loix. Quelques Autheurs ont eu recours au merveilleux, pour donner plus de lustre à la naissance de ce grand homme. Ils font annoncer sa future grandeur, par des prodiges. A les en croire, sa mére Helvia de la famille des Helvius, qui tenoit un rang distingué dans Rome, le mit au monde, sans ressentir les douleurs de l'enfantement. Sa nourrice, ajoûtent-ils, instruite par un de ces génies, que l'antiquité profane honoroit de son culte, avoit appris, que de la destinée de ce précieux enfant, dépendoit le salut de la République Romaine. Plutarque donne avec raison ces sortes de prédictions comme des fables inventées aprés coup. Il n'est permis qu'aux Poëtes, de multiplier ainsi les miracles à leur gré, pour l'interêt de leur Héros.

Eusébe, dans sa Chronique, fait remonter l'origine de Cicéron jusqu'à l'ancien Roi des Volsques Tullus Attius, qui fit la guerre avec avantage, aux premiers Romains. Cicéron lui-même se vantoit, en divers endroits de ses Livres, d'être issu d'une famille três-ancienne. Son témoignage sur ce point seroit recusable à juste titre, s'il n'étoit confirmé par différens Autheurs, & sur tout par Plutarque. Cet Historien paroît convaincu, que le premier de la famille Tullia à qui l'on donna le surnom de Cicéron, fut un personnage de grande considération. Aussi, selon le même Autheur, ceux de sa branche, loin d'en rougir, se firent honneur de le porter. En vain conseilla-t'on à l'Orateur Romain, de ne se point faire appeller de la sorte, lorsqu'il se présenteroit aux Dignités Curules. Il méprisa cette vaine délicatesse, & d'un air de confiance, il répondit, qu'un jour le surnom de *Cicero* deviendroit plus célébre, & plus glorieux, que celui des Scaurus, & des Catulus. Il affecta même pendant sa Questure de Sicile, de faire graver ses deux noms MAR-

De Rome l'an 661.

Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

consacroit ses premiéres études à la Poësie, & par cus TULLIUS, sur une statuë, ou sur un vase d'argent, qu'il consacroit à un usage de Religion. Pour le troisiême, Il voulut que l'ouvrier le representât, par la figure d'un poix chiche. En effet Plutarque assûre, que celui de la maison Tullia, qui fit passer le sobriquet de *Cicero* à ses descendans, avoit sur le nés une excrescence de chair, ou une espéce de verruë, dont la forme étoit assés semblable à ce légume appellé *Cicer* par les Latins. Cependant Pline prétend, qu'un des Tullius fut surnommé *Cicéro*, par allusion au goût qu'il avoit pour les faizoles.

Le pére de cet illustre Orateur se nommoit, comme lui, Marcus Tullius Cicéron. Il avoit passé la plus grande partie de ses jours, dans une maison de campagne, située au voisinage d Arpinum, petite Ville du païs des Volsques. *Je reconnois dans ce petit territoire*, dit Cicéron au second Livre des Loix, *mon berceau, & ma véritable patrie. Une santé délicate & chancel'ante força mon pére de se fixer dans cette retraite champestre. Là il partageoit son tems & ses inclinations entre l'étude des belles Lettres, & les doux amusemens de la vie rustique. Alors la maison paternelle se ressentoit de la simplicité, & de la modestie de nos ancestres. On l'eût prise pour une chaumine. Telle fut à peu prés celle où Curius le vainqueur des Samnites venoit goûter loin du tumulte des armes les douceurs d'une vie tranquille. Mon pére cependant, pour se conformer au goût de son siécle, se fit un plaisir d'étendre, & d'embellir cet ancien héritage.* C'est-là qu'il borna ses soins & son ambition, content du titre de Chevalier Romain, que ses péres lui avoient transmis. Il mourut dans un âge assés avancé. Son fils alors avoit atteint la quarante-troisiême année de son âge, qui fut celle de son Consulat, selon la remarque d'Asconius.

Quintus Calénus, il est vrai, dans une harangue pleine d'invectives contre Cicéron, osa lui reprocher l'obscurité de son village, & la bassesse de son extraction, comme Dio Cassius le rapporte. Delà les bruits qui s'étoient répandus, que son pére avoit éxercé le métier de Foulon, & qu'il cultivoit son champ de ses propres mains. Mais en supposant la vérité du fait, il faut dire, que Cicéron étoit le plus impudent de tous les hommes, lorsque dans sa harangue pour Muréna, & en presence d'une assemblée respectable, il se glorifioit d'être fils d'un Chevalier Romain. Dans son plaidoyé pour Rabirius, il parle avec la même assurance. Vous le sçavez, dit il, en addressant la parole aux Chevaliers, que je suis issu d'une famille équestre. Celui à qui je dois le jour étoit honoré des mêmes prérogatives dont vous joüissés. *Nunc vos Equites Romani! videte, scitis me ortum ex vobis,*

De Rome l'an 661.

Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

elle il élevoit son beau genie à l'éloquence la plus sublime. Dês lors ses jeunes camarades le traitoient avec tant de distinction, qu'ils lui déféroient par tout la place d'honneur : [a] Tant la su-

De plus est-il vrai semblable, qu'Helvia mere de Cicéron se fut unie par les liens du mariage avec un vil artisan? Elle comptoit dans sa maison des Tribuns du Peuple, des Ediles, des Préteurs, & des alliances considérables. Une de ses sœurs avoit épousé Caïus Visellius Aculeo, illustre Chevalier Romain, un des plus grands Jurisconsultes de son siécle, & le confident de l'Orateur Lucius Crassus. Visellius Varron son fils, qu'il avoit formé lui-même dans la connoissance des Loix, étoit donc le cousin germain de Cicéron, comme il en fut l'ami le plus constant. C'est un fait attesté dans le second Livre *de Oratore*, & dans l'Ouvrage intitulé *Brutus*.

Cicéron néanmoins reconnoît, qu'avant lui, aucun de sa branche n'avoit obtenu les Charges Curules. Aussi n'avoit-il pas honte de se donner pour un *homme nouveau*. Sa vanité trouvoit son compte dans cet aveu humiliant en apparence. Parler de la sorte, c'étoit faire entendre qu'il n'étoit redevable à personne de ce haut point d'élévation, où il étoit parvenu, & que son mérite seul lui avoit frayé le chemin aux premiers honneurs de la République.

Cicéron n'est pas moins attentif à faire valoir le mérite de son ayeul, dans le troisiême Livre des Loix. On y apprend, que c'étoit un personnage respectable par l'intégrité de ses mœurs; qu'il contracta une étroite union avec Lucius Crassus, Marcus Antonius, Catulus, & Cotta; qu'il avoit épousé la sœur de Caïus Marius Gratidius; & qu'il s'opposa vivement aux desseins de cet homme turbulent, qui prétendoit introduire à Arpinum la Loi des suffrages par écrit. On pourroit ici soupçonner, que ce Marius Gratidius étoit le pére du grand Marius. Du moins Cicéron donne lieu de le penser ainsi, lorsqu'il ajoûte au même endroit, que le pére préluda dans sa Ville natale aux mouvemens tumultueux, que son fils Marius causa depuis, sur un plus grand théatre. En effet Marius, aussi-bien que Gratidius, avoit usé de violence étant Tribun du Peuple, pour établir une nouvelle maniére de donner les suffrages dans les Comices, où il s'agissoit de l'élection des Magistrats. Mais outre que Plutarque donne pour pére à ce Tribun un homme pauvre, qui vivoit du travail de ses mains, nous sommes portés à croire, que Cicéron a eu en vûë un autre Marius surnommé Gratidius, dont nous aurons à parler dans la suite de cette Histoire.

a Cicéron dês sa plus tendre jeunesse, au rapport de Plutar-

De Rome l'an 661.

Consuls, C. CLAUDIUS PULCHER, & M. PERPERNA.

périorité de l'esprit donne d'ascendant sur ceux mêmes, qui l'emportent par la naissance ! Depuis un tems Rome goûtoit une agréable tranquillité, & les gens de lettres joüissoient du repos nécessaire, pour les cultiver. De nouveaux mouvemens interrompirent bien-tôt ce loisir peu durable. La République fut toute en feu. C'est ce que nous allons développer dans la suite des événemens.

Le genre de gouvernement établi parmi les Romains, ne les laissoit joüir de la tranquillité domestique, qu'autant que le hazard, plûtôt que la sagesse, avoit mis à leur tête des Consuls & des Tribuns du Peuple d'un esprit pacifique, & modéré. Le Ciel permit qu'en l'année six cens soi-

que, fit des progrés si rapides, dans tous les genres de Littérature, que ceux de son âge le respectoient comme leur maître. Bien-tôt ces jeunes éléves le firent connoître à leurs péres. Plusieurs Romains des plus distingués ne dédaignérent pas de se rendre aux écoles publiques, pour avoir le plaisir de l'entendre. Tous s'en retournoient saisis d'admiration, & le proposoient pour modéle à leurs enfans. Il donna ses premiéres années à l'étude des Lettres Grecques, & de la Poësie. Un Poëme en vers tétramétres, qui avoit pour titre, *Pontius Glaucus*, fut son premier coup d'essai. Ce pêcheur si renommé dans l'Histoire fabuleuse avoit déja fourni le sujet d'une Tragédie à Eschyle. Cicéron n'avoit pas encore atteint l'âge viril, lorsqu'il traduisit en vers Latins, l'Ouvrage d'Aratus, sur le Ciel & les Constellations. C'est lui-même qui le dit au second Livre de la Nature des Dieux. Les autres piéces, qu'on lui attribuë sont à peu prês du même goût. Le peu qui nous en reste, suffit pour faire juger, que son talent pour la Poësie n'égaloit pas celui qu'il avoit reçû de la nature, pour parler en public. La véritable éloquence n'est pas toûjours d'accord avec les Muses. Aussi Plutarque, qui donne à Cicéron, la qualité de grand Poëte, est forcé de reconnoître, que son mérite en ce genre fut éclypsé par l'éclat que répandirent à Rome les Lucréces, les Virgiles, les Varius, les Gallus, les Ovides, & avant eux Plaute, & Terence.

xante & deux depuis la fondation de Rome, la République se donnât pour l'un de ses Consuls, un homme turbulent, & qu'elle fît entrer dans le Collége des Tribuns du Peuple un de ces politiques profonds, dont les vûës générales sont saines dans la spéculation, mais qui dans la pratique se trompent souvent, lorsqu'il faut prendre au juste les moyens de réüssir. [a] Sext. Julius César, & [b] L. Marcius Philippus furent élevés au Consulat. César, quoique né avec beaucoup d'esprit, & naturellement railleur, étoit d'un caractére paisible, plûtôt par amour du repos que par tempéramment. Son Collégue Marcius Philippus étoit vif & emporté. Nous lui verrons donner des scénes extraordinaires dans le cours de son année. Après tout, le principal autheur des troubles qui vont suivre fut le [c] Tribun Marcus Livius Drusus. Celui-ci tiroit son ori-

De Rome l'an 662.
Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

a On conjecture que ce Sextus Julius César fut l'oncle du vainqueur de Pompée. Sa sœur Julia étoit sœur de Marius, selon Plutarque. Pour cette raison Suétone dit, qu'elle étoit tante de Jule César, le premier Empereur de Rome.

b Marcius Philippus, selon le témoignage de Cicéron dans le livre des Orateurs illustres, étoit un des plus éloquens personnages de son siécle.

c Ce Marcus Livius Drusus étoit fils de celui du même nom, que nous avons vû Consul, honoré du triomphe, Censeur, & le plus ferme appuy du Sénat, contre les violences des Gracques. Velleius Paterculus, dit de ce Tribun du Peuple, qu'il joignoit à une naissance illustre toutes les qualités, qui font les grands hommes, une éloquence rare, un esprit pénétrant, une probité, & une droiture d'ame, qui le rendoit inaccessible aux artifices de l'imposture. Enfin rien ne lui manqua, ajoûte le même Autheur, que d'avoir été favorisé de la Fortune dans l'éxécution de ses entreprises. On pourroit ici soupçonner le Panegyriste, d'avoir un peu flatté le portrait de Livius, peut-être pour faire sa cour à l'Impératrice Livia, petite-Fille de ce Tribun du Peuple, & à l'Em-

De Rome l'an 662.
Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

gine d'une maison illustre, & les rares talens qu'il pereur Tibére César son arriére petit-Fils. L'Autheur de la vie des hommes illustres a tracé le caractere de Livius avec des couleurs bien différentes. C'étoit, dit-il, un homme fier & hautain, qui ne connoissoit d'autres Loix que celles, qui s'accordoient avec son ambition. Dans la vûë de s'accréditer auprès du Peuple, il signala son Edilité par les spectacles magnifiques, qu'il fit représenter à ses frais. Peu touché des intérêts de sa Patrie, il reçut un jour avec dédain, & d'un air mocqueur, les conseils que Rubrius son Collegue dans le Tribunat lui donnoit, à l'avantage de la République. Pendant qu'il fut Questeur en Asie, jamais il ne daigna se montrer avec les marques de sa dignité, persuadé que pour imprimer du respect il n'avoit pas besoin de ces ornements étrangers. Dans les projets qu'il forma en faveur des Alliés, & du Peuple, il disoit hautement, que son dessein étoit de dépoüiller les Magistrats de tous leurs droits, & de les réduire à vivre dans l'inaction. Son avarice l'avoit porté à commettre la plus indigne perfidie à l'égard de Magulsa. C'étoit un Prince de Mauritanie, qui sous la protection des Tribuns s'étoit réfugié à Rome pour se dérober à la haine du Roy Bocchus. Au mépris de la foy publique, & sans égard aux sacrés engagemens de l'hospitalité, Livius livra ce malheureux Prince entre les mains du Monarque irrité, qui le fit fouler aux pieds d'un Elephant. Micipsa Roy de Numidie avoit envoyé son Fils Adherbal en ôtage chés les Romains, Livius qui s'en promettoit une grosse rançon le fit disparoître, & le retint prisonnier dans sa maison, jusqu'à ce qu'il eût payé le prix de son rachapt. Le silence des Historiens de l'ancienne Rome sur des faits de cette nature donne lieu de les révoquer en doute. La déposition d'un seul Abbréviateur n'est pas d'un assés grand poids, pour former une preuve sans replique. Quoiqu'il en soit, Livius Drusus eut pour Collegues dans le Tribunat deux hommes entiérement dévoüés à ses volontés L'un se nommoit Publius Tarquitius, selon Julius Obsequens. Ciceron nous a fait connoître l'autre sous le nom de Lucius Fufius, celui-là même qui se fit le Délateur de Manius Aquilius, pour crime de concussion. Il n'en fut pas ainsi de Caïus Carbon. Il étoit un des dix Tribuns du Peuple pendant l'année de Rome six cents soixante-deux. Personne ne s'opposa avec plus de vigueur que lui à la faction de Livius. Ciceron le reconnoît pour un des plus éloquents Orateurs de son tems. Au reste, pour ne point se méprendre à la ressemblance des noms, le Caïus Carbo, dont il s'agit ici, étoit fils de celui du même nom, que nous avons vû dans le treiziéme Volume accusé par Lucius Crassus, à l'âge de vingt-un ans,

De Rome l'an 662.

Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

avoit reçûs de la nature, il les avoit cultivés par l'étude de l'éloquence. D'ailleurs né bon Citoyen, il aimoit sa patrie, & ne visoit qu'à réformer les défauts, que les passions avoient fait naître dans l'administration publique. Il sentoit que la discorde entre les trois Ordres qui composoient les corps de sa République, étoit la source des séditions qui l'avoient agitée jusqu'alors. Quoique les tems fussent devenus un peu plus calmes, depuis le retour de Metellus le Numidique rappellé de son exil, & depuis l'éloignement des affaires où l'on avoit réduit Marius, Drusus voyoit encore bien du feu caché sous la cendre. Il ne doutoit pas que le moindre souffle ne dût le rallumer. En effet le Sénat souffroit impatiemment les usurpations, que le Peuple, & que les Chevaliers Romains avoient faites sur lui. La Populace murmuroit de ce que l'exécution des Loix de Gracchus étoit négligée, & se plaignoit du peu de soin qu'on avoit de lui assigner des fonds de terre en propriété. Les Nations d'Italie alliées du Peuple Romain demandoient avec instance, qu'on leur accordât la Bourgeoisie Romaine en entier, & le droit de suffrage dans les Comices. Pour les Chevaliers Romains, devenus depuis un tems les seuls Juges des affaires civiles, ils avoient révolté également le Peuple & la Noblesse, par [a] l'iniquité de leurs Arrêts.

comme complice de l'assassinat commis dans la personne de Scipion Emilien.

[a] Au rapport de Cicéron, dans son plaidoyé pour Posthumus, le Tribun du Peuple Marcus Livius accusoit ouvertement le corps des Chevaliers Romains, d'avoir vendu la justice au plus offrant.

De Rome l'an 662.
Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

Vell. Paterc. l. 2.

Lorsque Livius Drusus fut mis à la tête du Collége des Tribuns, il vit avec horreur les playes de la République, & dressa son plan pour les guérir toutes à la fois. Il est à croire que les intentions du nouveau Réformateur étoient droites; mais l'entreprise étoit au dessus des forces humaines. Comment concilier des intérêts si différens, & comment réünir des esprits si divisés? La Noblesse prétendoit ne rien relâcher de ces fonds de terres, dont elle s'étoit mise en possession. Le Sénat vouloit rentrer dans son ancien droit de juger avec les Préteurs, par commission, les procês en matiére civile, & l'enlever aux Chevaliers Romains, qu'une Loi toute récente en avoit revêtus. Les Alliés de Rome aspiroient au droit de suffrage, & aux charges d'une République, qu'ils avoient si fort aidée à s'étendre. D'une autre part, les anciens Bourgeois de Rome s'y opposoient, pour ne pas avilir leur privilége, en le communiquant. Cependant Livius Drusus ne méditoit rien de moins, que de ramener tous les esprits, que de faire cesser tous les mécontentemens, & de rétablir la République sur le même pied, qu'on l'avoit vûë au tems de sa premiére vertu. Le projet étoit magnifique; mais il étoit devenu impratiquable. On peut dire que le gouvernement Romain péchoit par le fond, & qu'on ne pouvoit le rendre supportable, qu'en le détruisant jusques dans ses fondemens. Une République si riche, & si étenduë pouvoit-elle être sagement régie, par un si grand nombre d'hommes presque indépendans les uns des autres? Ses richesses immenses excitoient

De Rome l'an 662.
Consuls, Sext. Julius Cesar, & L. Marcius Philippus.

excitoient la convoitise des Particuliers, & l'on n'aspiroit aux charges, que pour assouvir son avarice. Les Préteurs que Rome envoyoit dans les Provinces éloignées, y devenoient autant de Tyrans, dont l'avidité de s'enrichir étoit d'autant plus empressée, que le tems de leur emploi devoit être plus court. Si pour l'exemple quelques-uns de ces oppresseurs étoient cités au Tribunal des Chevaliers Romains, souvent ces Juges, aussi criminels que les accusés, favorisoient leur injustice, & partageoient la dépoüille avec les ravisseurs. Lorsqu'avec peine ces Concussionnaires étoient condamnés par le Peuple, ils en étoient quitte pour un agréable exil, où ils alloient joüir, dans l'abondance, du fruit de leurs rapines. De là l'empressement pour être nommé à la Préture, & aux autres employs lucratifs. De-là cet achapt tout public des suffrages. De-là encore les brigues du Champ de Mars, que les plus ambitieux poussoient jusqu'à des combats sanguinaires. Le Sénat même en venoit souvent aux mains avec le Peuple, pour soûtenir des prétentions réciproques. C'étoit pourtant les deux puissances dominantes; mais l'une étoit plus forte par le nombre, l'autre par un assemblage de meilleures têtes, & par son opulence. Le Peuple étoit mené au gré de ses Tribuns, & remué par l'éloquence séduisante de ses Orateurs. Les Peres Conscripts, il est vrai, étoient dirigés par des ressorts plus imperceptibles, que mettoit en œuvre leur ambition personnelle; mais la différence de leurs vûës les rendoit presque toujours contraires les uns aux autres, & parmi eux

De Rome l'an 662.

Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

les dissentions sourdes étoient éternelles. En cet état, ces deux Tribunaux, dans qui seuls résidoit l'authorité législative, étoient-ils capables de gouverner long-tems l'Univers ? Tous les jours il devenoit plus nécessaire, que tôt ou tard l'Empire Romain fût administré par un seul Monarque. Le moment de ce bouleversement universel n'étoit pas arrivé. Les Romains étoient encore trop jaloux de leur liberté ; mais en sacrifiant à cette Déesse, ils sacrifioient à leur propre intérêt, sans avoir égard au véritable bien des Provinces qui leur obéïssoient.

Livius Drusus avoit réfléchi, en politique, sur les maladies de sa République, mais il n'étoit pas allé jusqu'à les approfondir. En voulant remédier seulement aux maux extérieurs, il les aigrit par les remédes mêmes, & les rendit incurables. D'abord il commença par vouloir réconcilier les Sénateurs avec les Chevaliers Romains. C'étoit un grand objet. Il imagina un moïen, qu'il crut pouvoir réüssir. Pour en venir là comme par degrés, il s'efforça de gagner tous les cœurs. Son premier soin fut de contenter les desirs des Peuples d'Italie, anciens alliés de Rome, & sur tout des Latins. Fulvius Flaccus, lorsqu'il étoit Consul en l'année 628. leur avoit fait espérer, qu'en leur faveur il obtiendroit une égalité parfaite, entr'eux, & les Tribus Romaines, & que tout étrangers qu'ils étoient, ils auroient voix active & passive dans toutes les assemblées du Peuple Romain. Rien n'étoit plus juste en effet que de leur ac-

App. de bell. civ. l. 1. Florus. Epit. Liv. Oros. l. 5. Vell. Pat. l. 2. &c.

De Rome l'an 662.

Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

corder ce Privilége. Rome ne s'étoit accruë & illustrée que par leurs armes. Tous les ans ces fidéles Italiens fournissoient à la République plus du double de soldats, qu'on n'en levoit dans la Capitalle, pour en composer les Légions. Etoit-il raisonnable qu'ils ne cessassent point d'être sujets, tandis que les Habitans de Rome faisoient & authorisoient les Loix, choisissoient les Magistrats, & occupoient seuls les premiéres dignités ? Leurs alliés demandoient une parfaite égalité avec eux, & ils prétendoient l'avoir méritée par leurs travaux, & par le sang qu'ils avoient répandu au service de la République. Les deux Gracchus étoient entrés dans les vûës de ces Peuples voisins de Rome, & sans doute ils auroient déféré à la justice de leur prétention, si la mort n'avoit pas interrompu la suite de leurs projets. Livius Drusus, en prenant une autre route, crut pouvoir arriver au terme que les Gracchus avoient manqué d'atteindre. Bien loin de se déclarer l'ennemi du Sénat, il le ménagea, il le flatta, & lui promit enfin de le rétablir dans son ancien lustre. On doit présumer que ce Tribun du Peuple ne visoit pas à tromper ; mais il étoit lui-même la duppe des chiméres qu'il se forgeoit. Appuïé donc par le Sénat, & agréable à la Commune qu'il entraînoit par son éloquence, il fit répandre le bruit dans les Villes voisines de Rome, que bien-tôt il rendroit, par une Loi, tous les Alliés participans du droit entier de la Bourgeoisie Romaine. On ne peut croire avec quels applaudis-

De Rome l'an 662.

Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

ſemens la promeſſe du Tribun fut reçüe. Les Peuples circonvoiſins parurent au comble de leurs ſouhaits. *Enfin*, diſoit-on, *nous avons obtenu le ſalaire de nos peines. La République n'a ſubſiſté, & ne s'eſt agrandie que par nous. La domination qu'elle éxerce ſur toute la terre, nous l'allons partager. L'Italie entiére ne ſera plus qu'un composé de Souverains, qui régleront le ſort de l'Univers par leurs ſuffrages. Que de Conſuls, que de Préteurs ne verrons-nous pas ſortir de notre ſein!* Ces eſpérances étoient flateuſes, il eſt vrai; mais auſſi fut-il bien cruel à ces Alliés de les voir fruſtrées. Celui qui les avoit fait naître ne put les ſoûtenir. Par là, Druſus ſans le vouloir fit éclore, aux portes de Rome, cette malheureuſe guerre, que les Hiſtoriens appellent, tantôt une guerre civile, tantôt la guerre des Alliés, & quelquefois la guerre [a] des Marſes, parce qu'elle commença par leur petite contrée, remplie de généreux Habitants.

App. l. 1. Belli Civilis.

Druſus cependant ſe ſervit, durant ſon Tribunat, des ſecours que lui prêtérent les Peuples voiſins de Rome. Ils accourûrent en foule à la Capitalle, pour aider les projets que le Tribun avoit médités dans le cabinet. Il eſt vrai que ces Alliés d'Italie n'avoient pas droit de ſuffrage dans les aſſemblées du Peuple Romain; mais ils avoient bien du crédit à Rome. La plû-

[a] Les Marſes habitoient anciennement la contrée, qui fait aujourd'hui une partie de l'Abbruſſe ulterieure, aux environs du lac *Celano*, connu autrefois ſous le nom du lac Fucin. Voïés le quatriême Volume de cette Hiſtoire, page 435. note *a*. Nous y avons parlé de l'origine de ces Peuples.

De Rome l'an 662.

Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

part étoient parents des Citoïens de la Ville dominante, ou par les mariages qu'ils y avoient contractés, ou par leurs filles qu'ils y avoient mariées. D'ailleurs, lors qu'il falloit donner les voix sur les affaires discutées en Comices, il se glissoit toujours dans le Parc bon nombre de ces étrangers, confondus avec les Romains de naissance. On n'y prenoit pas garde de si près, & leurs suffrages étoient comptés. Lors donc que Drusus se vit appuyé par le concours de la faction formidable des Alliés, il ne craignit plus de publier, dans une Harangue, les vastes desseins qu'il avoit formés. *J'appris autrefois de mon Pere*, dit-il, *que nos dissentions domestiques ont eu leur origine dans les obstacles mutuels, que chaque Corps de la République prend plaisir de mettre aux souhaits, & aux prétentions des autres Corps. Parmi nous, le menu peuple aspire à obtenir des terres en proprieté ; mais la Noblesse s'y oppose. Le Sénat voudroit juger encore les causes civiles, comme autrefois ; mais les Chevaliers Romains lui ont enlevé cette prérogative. L'Ordre des Chevaliers ambitionne d'entrer au Sénat, & d'avoir place parmi les Peres Conscripts ; mais les Sénateurs refusent de s'associer des subalternes. Nos Alliés demandent le droit entier de la Bourgeoisie Romaine ; & nos Tribus se récrient, & ne peuvent souffrir d'égalité. Ainsi les broüilleries de tous les Ordres nous menaçent d'une ruine prochaine. Ce levain caché, ne peut manquer de produire un soulévement général. Dieux ! qui veillés à la conservation d'une Répu-*

De Rome l'an *662.*

Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

blique que vous chérissés ! vous m'avés inspiré vous-même un desein, qui doit procurer la réünion de tous les cœurs, & rétablir parmi nous une concorde éternelle ! Rendons tous les Partis contents. Accordons à chacun l'objet de ses desirs. Alors toutes les factions seront détruites. Que le Sénat, par éxemple, députe encore des Juges pour décider les procês des particuliers. Que les Chevaliers prennent séance parmi les Sénateurs, & qu'ils soient aggregés au premier Ordre de la République. Que nos Alliés soient reçus à donner leurs suffrages dans nos Comices, & qu'ils participent aux dignités publiques. Que les Bourgeois indigents, en considération du sacrifice qu'ils feront aux Alliés d'une partie de leurs priviléges, soient mis en possession des terres du Public, & qu'on leur distribuë gratuitement du blé pour leur subsistance. Les sujets de plainte cesseront, & la concorde renaîtra, avec la satisfaction universelle. Je ne vous dissimulerai pas, Romains, que je prétens rapporter à ce seul but tous les soins de mon Tribunat. Trop heureux si je puis réconcilier les Sénateurs avec les Chevaliers, les riches avec les indigents, & les Alliés avec les Citoyens de Rome !

Cette déclaration de Livius Drusus tint en suspens tous les Ordres de l'Etat Romain. Le vulgaire y applaudit ; mais les plus pénétrans prévirent les difficultés insurmontables qui traverseroient l'entreprise. Le Tribun ne sentit pas encore, à sa premiere démarche, combien son projet étoit chimérique. Il commença par proposer

en Comices la Loi qu'il avoit minutée. Elle alloit à faire distribuer gratuitement aux plus pauvres le pain qu'il leur seroit nécessaire. Cette même Loi avoit déja passé du tems des Gracques, & l'éxécution n'en avoit été que surfise. *Je soûmets à votre acceptation*, dit le Tribun à l'assemblée, *deux Edits, qui se prêtent la main l'un à l'autre. Je prétens diminuer le nombre des pauvres à Rome, & faire vivre commodément ceux qui nous resteront. Dês-lors que nous aurons réduit le nombre des indigents, en les envoyant peupler des Colonies, ou cultiver des terres à la campagne, ce qui restera de Citoyens sera bien moins difficile à nourrir aux frais du Public. Du reste, ne craignons point d'épuiser le trésor commun par des largesses bien placées. Quel emploi plus légitime pouvons-nous faire de ces immenses tributs, qu'on nous transporte tous les ans des Provinces Romaines? Non, le Temple de Saturne, où nous accumulons tant d'or, & tant d'argent, ne doit pas ressembler aux abîmes de la mer, où vont s'engloutir tant de richesses, qui disparoissent pour jamais.* Quoique pût dire l'Orateur, sa Loi eut des contradictions. On fit valoir les dépenses excessives que causeroit à la République cette distribution de grains, pour faire subsister un si grand nombre de familles. Cependant on comptoit dans les coffres publics [a] seize cents vingt mille huit cents vingt-neuf livres pesant d'or. Mais Rome étoit

De Rome l'an 662.

Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

Plin. l. 33. c. 3.

[a] Seize cent vingt mille huit cents vingt-neuf livres pesant d'or, donneroient plus de trois cents millions d'écus. Encore ne supposons-nous la livre d'or, qu'à cinq cents francs. Cette

De Rome l'an 662.

Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

menacée en Orient d'une guerre prochaine, contre Mithridate. Il falloit se ménager des fonds pour la soûtenir. Drusus trouva un expédient, pour multiplier l'argent du Fisc. Ce fut de mêler une dixiéme partie d'airain à l'argent très-pur, dont on avoit jusqu'alors fabriqué la monnoye Romaine. A la faveur de cette altération, la Loi du Tribun passa, & le menu peuple fut content.

Il fut plus difficile de réconcilier entr'eux les Chevaliers, & les Sénateurs. Cependant le Tribun croïoit avoir trouvé un biais, pour rapprocher des esprits si divisés, en faisant cesser la cause de leur rupture. Il se flattoit de pouvoir faire céder par les uns le jugement des causes civiles, & de procurer aux autres l'entrée au Sénat, par le moyen d'un tempéramment, qui lui paroissoit infaillible. Le voici. Depuis long-tems le nombre des Peres Conscripts étoit fixé à trois cents. Livius donc [a] proposa d'accroître le Sénat de moitié, & de le composer de six cens tê-

somme paroîtroit sans doute incroyable, si l'on ne sçavoit que l'ancienne Rome étoit le centre de toutes les richesses du monde.

[a] Selon l'Abbréviateur de Tite Live, dans l'épitome du soixantiéme Livre, Caïus Gracchus, plusieurs années avant Livius, avoit proposé une Loy en faveur de l'Ordre équestre. Elle donnoit place & voix délibérative dans le Sénat à six cents Chevaliers Romains les plus recommandables par leur mérite. Appien, au premier Livre des guerres civiles réduit ce nombre à trois cents. Ou cette Loy ne fut point acceptée, ou elle fut abolie après la mort de Caïus Gracchus. Il est certain qu'elle n'étoit plus en vigueur, puisque Livius Drusus voulut se faire médiateur, & réünir l'Ordre des Sénateurs avec celui des Chevaliers, qui alors faisoient un corps séparé du premier.

tes. Il vouloit ensuite, que chaque Sénateur choisît, à son gré, un des principaux Chevaliers, & que ceux-ci élevés par la volonté de ceux-là à un grade supérieur, ne composassent plus qu'un Corps avec les anciens Sénateurs. De ce Corps, ajoûta le Tribun, l'on tirera tous les Juges des causes civiles. Ainsi les contestations seront appaisées. Il sera vrai de dire, que le Sénat aura conservé son ancien droit, & que les Chevaliers n'auront pas perdu la distinction qu'on leur avoit attribuée. Tel fut le projet qu'enfantérent les spéculations de Livius. Il n'en sentit la vanité qu'au moment de l'éxécution. Ce fut alors que le soulévement des deux Corps, qu'on avoit voulu réconcilier, se produisit avec éclat. [a] Les Chefs des Chevaliers refusérent de renoncer au jugement des causes civiles, & d'avoir place dans un Sénat, que la multitude des membres qui le composeroient, alloit encore rendre plus vil. A leur tour, les Sénateurs dédaignérent de s'associer & de s'égaler des gens, que leurs biens, plûtôt que leur naissance, avoient fait placer au second Ordre de la République. La seule proposition du dessein de Livius mit plus d'antipatie, que jamais, entre les deux Corps. Par une conséquence assés ordinaire à tous ceux qui forgent des systêmes pour accommoder deux Partis, le Conciliateur encourut la haine de

De Rome l'an 662.

Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

[a] Cicéron compte Caïus Flavius Pusio, Cneïus Titinius, Caïus Mécénas au nombre des plus considérables d'entre les Chevaliers Romains, qui s'opposérent aux entreprises du Tribun Livius.

De Rome l'an 662.

Consuls, Sext. Julius Cesar, & L. Marcius Philippus.

l'un & de l'autre. Q. Servilius Cœpion se mit à la tête des Chevaliers Romains, pour traverser l'entreprise de Livius Drusus, & le Consul Marcius Philippus se fit l'agent du Sénat, pour empêcher le Tribun de faire authoriser l'accommodement, dont il étoit l'autheur. Le Consul n'avoit point d'autre raison de haïr Livius, que l'intérêt commun de la Noblesse. Pour Cœpion, il avoit eu des démêlés personnels avec le Tribun. Autrefois ils avoient été liés entre eux d'une étroite amitié. Leur refroidissement avoit commencé par de légers sujets. Livius & Cœpion marchandoient ensemble une bague d'un grand prix. L'un courut sur le marché de l'autre, & dês lors l'intelligence des deux amis fut rompuë. C'est l'ordinaire, que les unions les plus tendres, lorsqu'elles cessent, soient suivies des inimitiés les plus implacables. Les deux jeunes Romains furent des rivaux toujours opposés entre eux. Ils se nuisirent autant qu'ils purent, dans la poursuite des Charges. Livius étoit plus riche, & plus libéral que son adversaire. Cœpion étoit plus adroit, & plus façonné à l'intrigue. Cependant celui-ci emporta le Tribunat sur l'autre; mais Cœpion trouva l'occasion favorable de troubler Livius dans l'éxercice de sa Charge. Il se mit à la tête des Chevaliers Romains, & refusa hautement de prendre place au Sénat, à condition d'abandonner le jugement des causes civiles. Causer du dépit à Drusus, qui en avoit porté la Loi, ce fut pour lui le sujet d'un véritable plaisir. Dês lors Drusus pancha davantage en fa-

Plin. l. 33.

veur du Sénat. Scaurus qui y présidoit, & le Consul Marcius l'exhortérent, à enlever aux Chevaliers Romains le jugement des Particuliers, sans leur assigner de place dans le premier Ordre. Ils lui représentérent l'abus que ce Corps avoit fait de son authorité, la vénalité de la justice entre leurs mains, & l'inique condamnation des plus vertueux Citoïens par leurs Arrêts. L'obstination étoit le caractére particulier de Livius Drusus. Il s'étoit avancé jusqu'à produire sa Loi, il voulut la soûtenir, sans y rien changer. Par là, il se mit sur les bras les meilleures têtes du Sénat. Le Consul Philippus, & le vieux Scaurus devinrent ses ennemis: Scaurus avec plus de modération à cause de son âge; mais Philippus [a] avec toute la fougue d'un Guerrier. Celui-

De Rome l'an 662.

Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

[a] Au rapport de Valére Maxime, Marcius Philippus se déclara contre Livius avec une fureur, dont les plus sages têtes du Sénat crurent devoir réprimer les saillies. On lui représenta, que l'état présent des affaires demandoit une mûre délibération, & qu'une ardeur trop précipitée, loin d'arrêter le cours du mal, causeroit un embrasement universel. Mais l'impétueux Consul ne connoissoit, ni les ménagements, ni les égards. Il ne prit conseil que de sa passion. Outré des lenteurs apparentes du Sénat, il éclata en reproches contre l'assemblée. Il osa même l'accuser de prévarication, & de fomenter la discorde, par une basse condescendance. Dans sa colére, il osa dire que ces lâches Sénateurs, qui trahissoient les intérêts de la Patrie, n'étoient pas dignes de la place qu'ils occupoient. Je sçaurai, ajoûta-t-il, vous substituer des hommes véritablement Romains, & assés braves pour affronter avec moi le danger qui nous menace. Lucius Crassus répondit à ces insultes, avec une fermeté, qui fit pâlir le Consul. Celui-ci transporté de rage fait saisir par un Licteur cet homme, que sa naissance, & son mérite personnel rendoient si respectable. Crassus, sans rien perdre de sa gravité, repoussa l'Huissier qui se disposoit à le traîner en prison. Ensuite se tournant vers Marcius, je ne reconnois point pour Consul, lui dit-il, un homme, qui ne me traite pas en Sénateur.

De Rome l'an 662.
Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

ci étoit un homme de bonne chére, agréable convive dans les repas, du reste impétueux & emporté, sur tout dans les affaires d'honneur. Il arriva un jour que Drusus & Philippus se trouvérent ensemble sur la Tribune aux Harangues, dans un jour de Comices. Sitôt que le Tribun eut ouvert la bouche pour parler au Public, le Consul l'interrompit brusquement, & lui imposa silence. L'affront n'étoit pas supportable; il fut vangé sur l'heure. Drusus se trouva le plus fort au lieu où il éxerçoit sa Jurisdiction, & appella du secours. A l'instant un de ses Clients monta sur la Tribune, & saisit Philippus si rudement au collet, qu'en le serrant trop il lui fit sortir le sang par les narines. Le spectacle d'un Consul ensanglanté frappa le Peuple assemblé. *Bon, bon!* s'écria le Tribun. *Ce que vous voyés sortir du nés de Philippus est moins du sang, que du jus d'Ortolans!* Ce bon mot, qui faisoit allusion aux friands morceaux que le Consul aimoit, fit rire le Peuple. Il souffrit paisiblement que Philippus fût traîné en prison avec violence.

Val. Max. l. 9. c. 5. Florus l. 3. c. 17. &c.

Ce succês augmenta la confiance de Drusus. Il avoit à dos le Sénat & les Chevaliers Romains; mais la Commune étoit entiérement déclarée pour lui. Elle étoit au comble de ses souhaits, par la Loi qui lui accordoit des terres en propriété, & une distribution gratuite de froment. A l'ombre du Peuple le Tribun se vit en sûreté. Il crut même pouvoir insulter aux ordres du Sénat. Les Peres Conscripts assemblés dans un autre lieu

que celui où se tenoient leurs Séances ordinaires, l'envoïérent sommer de comparoître devant eux, pour rendre compte de l'emprisonnement du Consul. Drusus répondit fiérement à l'Envoïé, que si le Sénat avoit quelque chose à lui dire, il pouvoit le venir trouver dans le Comice, & se transporter de là au Palais du Roy Hostilius, où se tenoient d'ordinaire ses Assemblées. Chose étonnante! Ce premier Corps de la République eut la lâcheté de déférer aux souhaits du Tribun. Environné du Peuple Drusus n'eut rien à craindre, & soûtint sa conduite avec une fermeté, qui déconcerta les Sénateurs. Il ne résista pas avec moins de courage aux Chevaliers, qui s'efforçoient, à l'aide du factieux Cœpion, de renverser ses projets. Il osa menacer ce Chef de parti, de le faire précipiter du roc Tarpéïen.

De Rome l'an 662.

Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

Author de Viris Illustribus.
Plin. l. 28. c. 9.

Cependant les Alliés, dont le Tribun s'étoit servi jusqu'alors pour éxécuter ses plus hasardeuses entreprises, [a] le pressoient de conclure leur affaire particuliére. Drusus leur avoit promis,

[a] Parmi les principaux alliés, qui poursuivoient, auprès du Tribun du Peuple, le droït de Bourgeoisie Romaine, Quintus Pompædius étoit le plus ardent. Celui-ci eut recours au jeune Caton, que Livius son oncle faisoit alors élever sous ses yeux. Il n'oublia rien, pour engager cet enfant à solliciter en faveur des alliés, la protection du Tribun. Mais Caton se refusa à leurs instances avec une fermeté d'ame, qui les déconcerta. Pompædius, des caresses en vint aux menaces, il se saisit de Caton, le porta au plus haut étage de la maison, & pour l'intimider davantage, il fit mine de le vouloir jetter par les fenêtres. La vûë du péril n'ébranla point la constance du jeune Romain. Tant de courage dans un âge si tendre étonna Pompædius, & ceux de sa faction. Ils se retirérent confus, & ne pensérent plus qu'à faire joüer des ressorts plus efficaces, pour venir à bout de leurs prétentions. Ce fait est rapporté par Plutarque, dans la vie de Caton d'Utique, & par Valére Maxime.

De Rome l'an 662.
Consuls, Sext. Julius Cesar, & L. Marcius Philippus.

qu'avant qu'il sortît d'emploi, il égaleroit leur sort à celui des Citoyens Romains. Ils demandoient d'être admis, sans retardement, & sans distinction, dans les Comices, avec droit de suffrage. Leur requête n'avoit point encore été rapportée, & le Tribun différoit à en dresser la Loi, & à la publier au Peuple. Plus que jamais il prévoyoit les difficultés qu'il auroit à la faire passer. De là l'embaras de Drusus. Manquer à sa parole c'étoit perdre la confiance & la protection de ses meilleurs amis, & risquer tout en la perdant. D'un côté, les Alliés le fatiguoient par leurs sollicitations. D'une autre part, le Sénat, les Chevaliers, & les Tribus Romaines, s'opposoient au partage de leur plus glorieuse prérogative avec des Etrangers. Le concours prodigieux des Alliés à la Ville, leurs allées, leurs venuës, leurs conventicules secrets, enfin leurs mouvemens séditieux le désoloient. Il s'appercevoit que Cœpion son émule étoit l'ame de toutes les caballes. Il tomba donc dans une affreuse mélancolie. On dit que dans un accès de chagrin il avalla du sang de bouc, & qu'il sortit à l'instant pour se rendre au Comice, où il vouloit, ce jour là même, faire passer la Loi en faveur des Alliés. La violence du breuvage qu'il avoit pris le fit tomber du mal caduc, en présence de tout le Peuple. On le crut mort, & on le remporta sans connoissance en son logis. Les Alliés qui s'intéressoient à sa conservation témoignérent leurs regrets de son accident, & toutes les Villes de l'Italie firent des vœux pour sa convalescence. Ce

que certains Autheurs ajoûtent n'eſt guére vraiſemblable. Druſus, diſent-ils, n'avoit pris du ſang de bouc que pour faire tomber ſur Cœpion la haine de l'avoir voulu empoiſonner. Quoiqu'il en ſoit, le Tribun ne fut pas plûtôt guéri de l'accês d'une maladie, dont il avoit autrefois ſenti des attaques, & dont il ne s'étoit préſervé que par de l'hellébore, qu'il ſe remit à ſes exercices ordinaires. Lorſqu'il remonta ſur la Tribune, il trouva le Peuple bien changé à ſon égard. Il avoit obtenu de lui des terres, ou du pain pour ſa ſubſiſtance. Mais la gratitude de la Commune ne tient guére contre les plus légers mécontentemens. Elle reprocha au Tribun d'avoir ſacrifié ſes intérêts à ceux des Alliés. Ainſi Druſus ſe vit également abandonné du Sénat, des Chevaliers, & du Peuple Romain. Etoit-il en état de tenir parole aux Italiens Etrangers? Ils abordoient de toutes parts à Rome, & leur nombre y égalloit celui des plus groſſes armées. Cependant le Tribun, qui fondoit ſeul leur eſpérance n'oſoit avoir de Conférence avec eux, que ſous des portiques obſcurs, & en des lieux ſecrets. La défiance de Druſus les fit défier eux-mêmes de pouvoir obtenir, par ſon entremiſe, l'objet de leurs deſirs. Ils complottérent donc, à ſon inſçu, de ravir par la force ouverte, ce qu'ils déſeſpéroient de pouvoir ſe ménager par le crédit. Une troupe de ces Alliés forma le deſſein d'aſſaſſiner les Conſuls, durant la céremonie des *Féries Latines*. C'étoit une ſolemnité qui ſe renouvelloit tous les ans, ſur la Montagne d'Albe, après l'élection des Grands Ma-

De Rome l'an 662.

Conſuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

Cicero pro domo ſua.
Author de Vir. Illuſt.

De Rome l'an 662.

Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

giſtrats. Les deux Conſuls s'y trouvoient, y prenoient l'inveſtiture de leur Charge, & y juroient de nouveau l'obſervation des anciens traités avec les Peuples d'Italie, à l'Autel de Jupiter *Latialis*. On a ſujet de croire que les troubles de la République avoient fait différer ce célébre Sacrifice, où des Députés de toutes les Villes ſe rendoient, avec une foule de peuple. La réſolution étoit priſe par les mécontens du Peuple Latin, de mêler le ſang des Conſuls Romains avec celui des victimes. Quelques précautions que les conjurés euſſent pris pour cacher leur attentat, Druſus en fut informé. Il fit ſçavoir le complot à Sextus Julius Céſar, & à Marcius Philippus, tout ſon ennemi qu'il étoit. Les Conſuls, ſous des prétextes, ne ſe trouvérent point à la Fête, & ſe garentirent de la mort. Druſus fut mal récompenſé de ſa probité. Le nombre de ſes ennemis croiſſoit tous les jours. Cœpion à la tête des Chevaliers, & les Conſuls inſpirés par le Sénat, conſpirérent à ſa perte. Ils attirérent à la Ville un grand nombre d'Etruſques & d'Ombriens mécontens de l'établiſſement de ces Colonies Romaines, que le Tribun vouloit faire dans leur païs. On n'entendoit que murmures contre les entrepriſes téméraires de Druſus. *Faut-il*, diſoit-on, *qu'un jeune Tribun, fondé ſur des ſpeculations vagues, ait eu le crédit de mettre tous les Ordres de la République en combuſtion? Devions nous nous attendre, qu'à ſon âge, il deviendroit un Pacificateur univerſel? En rapprochant les intérêts mutuels, il n'a fait qu'attiſer le feu de la diſcorde.* Ces plaintes étoient

App. l. 1. bell. civ. Florus L. 3. c. 17. &c.

également

également à la bouche des Citoyens de Rome, & des Etrangers. Il falloit qu'à la fin elle devinssent funestes à celui qui les causoit.

De Rome l'an 662.
Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

En effet Drusus redouta le sort des Gracques, & ne se rassura que médiocrement sur la droiture de ses intentions. Tout Tribun du Peuple qu'il étoit, il avoit à faire à des gens accoûtumés au carnage, toûjours prêts à répandre du sang, dans le Comice, comme dans les armées. Il se tint donc à couvert chez lui, & ne parut presque plus en public. Lorsqu'il se fut condamné au silence, le Sénat renouvella ses déclamations contre lui. On l'accusa de tenir encore en son logis des assemblées secrettes, & de faire à un petit nombre de partisans des harangues aussi séditieuses, que quand il en prononçoit sur la Tribune. Ces calomnies, qui lui revinrent, l'obligérent à sortir de sa retraite, & à se remontrer au Peuple pour s'en purger. La démarche fut hors de saison. Déja le parti de l'assassiner étoit pris. Fût-ce le Peuple? Fût-ce les Alliés? Fût-ce les Consuls & le Sénat? Fût-ce les Chevaliers Romains? Fût-ce Quintus Varius l'un de ses Collégues, qui apostérent le Scélérat qui lui donna la mort? C'est ce qu'on n'a jamais bien démêlé. Du moins le soupçon d'un si noir attentat contre la personne sacrée d'un Tribun, tomba sur le Consul Philippus, sur Cœpion, & sur Varius. Quoi qu'il en soit; Drusus reparut sur la Tribune, & harangua le Peuple. Lorsqu'il eut fini sa Séance, il s'apperçut qu'il n'étoit plus escorté à l'ordinaire jusqu'en son logis. Seulement

De Rome l'an 662.

Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

un petit nombre de Clients l'y ſuivit. Cependant dans cette trouppe ſe mêla un aſſaſſin, qui ne fit ſon coup que quand il eut reconduit le Tribun à la porte de ſa maiſon. Là, ce malheureux le frappa dans l'aîne d'un tranchet de cordonnier, qu'il laiſſa dans la playe. Lorſque Druſus ſe ſentit bleſſé, *Ingrate République*, s'écria-t-il, *trouveras-tu jamais un homme plus zélé que moi, pour tes veritables intérêts!* Peu d'heures après il expira. Jamais Rome vit-elle plus de malheur joint à plus de vertu, dans un ſeul de ſes enfans? Les mœurs de Druſus étoient irrépréhenſibles. Il y parut dans le diſcours qu'il tint à l'entrepreneur qu'il avoit chargé de lui conſtruire une maiſon, ſur le Mont Palatin. *Je la tournerai de maniére*, lui dit l'Architecte, *que perſonne n'aura de vûë ſur vous. Au contraire*, repartit Druſus, *expoſés-la tellement aux regards de mes voiſins, qu'ils puiſſent être témoins de tous mes déportemens domeſtiques.* Son amour pour la Patrie n'eut point d'égal. Il lui conſacra ſes méditations, ſes ſoins, & ſa vie. A la vérité le ſuccès ne répondit pas à ſon attente. C'eſt qu'il conſidéra les Romains plûtôt comme ils devoient être, que comme ils étoient. Si la violence des paſſions ne les avoit pas aveuglés, il ſeroit venu à bout de ménager entre eux une ſincére réconciliation, qui ſeule pouvoit préſerver la République d'une ruine prochaine. Druſus ſuccomba ſous le poids d'une glorieuſe entrepriſe, où il ne s'embarqua que par des principes d'honneur. Auſſi le Ciel mettra-t-il bien-tôt l'Empire des Romains dans ſa famille. Livius Druſus fut le

Vell. Pat. l. 2.

De Rome l'an 662.

Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

grand Pere de Livie, femme d'Auguste, & le bisayeul de Tibére.

La haine du Sénat poursuivit le généreux Tribun jusques dans le tombeau. Les Peres Conscripts refusérent de faire des perquisitions sur les autheurs, & les complices de sa mort. Ils répandirent même dans le public, qu'il s'étoit tué de sa propre main, par désespoir de voir ses projets avortés. A la requête du Consul Philippus, toutes les Loix que Drusus avoit portées furent annullées par Arrêt. Varius, à la sollicitation des Chevaliers, osa demander au Peuple, qu'il fût informé contre ceux, qui étoient entrés dans le projet d'accorder le droit complet de Bourgeoisie aux Alliés de Rome. Varius étoit né en Espagne sur les bords du [a] Sucron, d'un pere Romain, & d'une mere Espagnole. Issu d'une origine si peu illustre du côté maternel, il eut le sobriquet [b] d'*Hibride*, qui le déshonora. Laid jusqu'à faire peur, il avoit de l'intrigue, & joignoit une impudence extrême & l'esprit d'une Furie, à quelque facilité de parler en public. Jaloux de la réputation que Drusus s'étoit acquise dans son Tribunat, il prétendoit l'effacer, &

Val. Max. l. 8, c. 6. App in bello. civ. Cic. l. 3. de Natura Deorum.

[a] Le Fleuve *Sucro*, que les Naturels du Païs nomment aujourd'hui le *Xucar*, a sa source dans le voisinage de *Cuença*. Il arrosoit anciennement une Ville du même nom, dans le Royaume de Valence. Ce Fleuve décharge ses eaux dans la mer Méditerranée, à quelques liëues de Gandie.

[a] Le terme d'Hybride, emprunté du mot Grec ὕβρις, se disoit des animaux nés d'un mâle, & d'une femelle de différente espéce. On donna ce surnom à Quintus Varius, parce que son droit de Bourgeoisie Romaine avoit paru douteux, suivant le témoignage de Valére Maxime.

De Rome l'an 662.

Consuls, Sext. Julius Cesar, & L. Marcius Philippus.

prendre sa place sur la Tribune. Comme il se défioit de son mérite, & de son crédit, il s'appuioit sur celui des Chevaliers Romains, & s'étoit livré à leur faction. Aussi étoit-ce par leurs conseils qu'il avoit demandé au Peuple, qu'on poursuivît comme coupables de Léze-Majesté ceux qui s'étoient intéressés, à faire accorder le droit de Bourgeoisie aux Alliés. Par la brigue & par la violence de ces nouveaux amis, Varius avoit obtenu de la Commune, que l'on persécutât les plus honnêtes gens de Rome, comme partisans de Drusus. Les Chevaliers furent leurs Juges, & forcérent L. Calpurnius Bestea, ancien Consul à s'éxiler lui-même. *a* Marcus Aurelius Cotta suivit son exemple, & sa mere Rutilie ne l'abandonna point durant sa retraite. Mummius dans sa vieillesse fut relégué à Délos. Enfin Scaurus lui-même, cet ancien Président du Sénat, fut cité par Varius à comparoître devant le Peuple. Le vénérable Magistrat ne prononça pour sa défense que ces courtes paroles; mais qui furent d'un grand poids. L'*Hybride Varius* [b] *m'accuse d'a-*

Author de Vir. Illust.

Cicero in Orat. pro Scauro, & Val. Max. l. 3. c. 7.

a Appien rapporte, que M. Aurélius Cotta comparut devant le Peuple, que lui-même il prononça un discours plein de dignité, pour justifier sa conduite passée, qu'ensuite adressant la parole aux Chevaliers, il fit une peinture pathétique des malversations & des abus énormes, qu'on les accusoit d'avoir commis dans l'administration de la justice. Après quoi il quitta les Comices, sans attendre l'Arrêt de sa condamnation, & s'éxila volontairement.

b Si l'on en croit Valére Maxime, Quintus Varius fit un crime à Scaurus, d'avoir reçû contre les Loix de l'argent du Roi Mithridate, tandis qu'il étoit Ambassadeur pour la République en Asie. Selon Asconius, ce fut Quintus Servilius Cœpion, le plus déclaré Partisan du corps des Chevaliers, qui accusa Scaurus, & en même tems, le

voir causé les mécontentemens de nos Alliés. Scaurus Prince du Sénat le nie. Il n'y a point de témoins. Jugés qui l'on en doit croire. Sans autre apologie Scaurus fut absous, & Varius confondu par les huées du Peuple. De plus grands supplices que l'éxil, qu'il avoit causé à tant d'autres, étoient dûs à ce scélérat. Il périt dans les tourmens, par la main des Alliés mêmes. Fin digne d'un malheureux, qu'on accusoit d'avoir employé le fer contre Drusus, & le poison contre Metellus le Numidique!

De Rome l'an 662.

Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

Tans de meurtres, qu'on exerçoit presque impunément dans Rome, n'étoient encore que les avantcoureurs de ces massacres, & de ces proscriptions, que les divisions de Sylla & de Marius alloient bien-tôt traîner après elles. Peu s'en fallut que dês-lors leurs inimitiés n'éclatassent, par un nouveau sujet de jalousie, entre eux. Bocchus Roi de Mauritanie, depuis qu'il eût livré Jugurtha, ne se démentit point. Ami des Romains en général, il conserva pour Sylla un véritable attachement personnel. Afin de lui témoigner sa réconnoissance, & pour contribuer à sa gloire, Bocchus fit fondre un grouppe de vingt statuës d'or, dont il fit présent à la République. Sur un piédestal, on voyoit la victoire, qui ordonnoit aux soldats de Bocchus d'enchaîner Jugurtha, & Sylla le recevoit des mains du Roi.

Plut. in Mario, & in Sylla.

Consul Philippus, au Tribunal du Peuple; l'un pour avoir conseillé à Livius de transférer aux seuls Sénateurs le droit de juger les procés en matiére civile & criminelle; & l'autre sous pretexte qu'il avoit brigué le Consulat par des voyes illicites.

De Rome l'an 662.
Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

L'ouvrage étoit d'une matiére précieuse, & d'un goût exquis. Le Sénat ordonna qu'il seroit placé dans le Temple de Jupiter Capitolin. Il n'en fallut pas davantage, pour ranimer les fureurs de Marius. Il avoit triomphé du Roi des Numides, & Bocchus s'étoit avisé de transporter à son rival la gloire de la conquête. Vivement picqué de cet affront, il prit le parti d'enlever du Capitole, à main armée, un monument durable, qui tournoit à sa honte. Déja Sylla convoquoit les siens, pour garentir le présent de Bocchus, & pour soutenir sa propre gloire, qu'il y croyoit attachée. On alloit voir le Capitole rougi du sang d'un grand nombre de Romains. Le Peuple arrêta, par son authorité, ces naissances d'une guerre civile. On peut dire qu'elle ne fut que différée. Un objet plus intéressant obligeoit Rome alors à ménager ses Généraux. Les Alliés prenoient les armes contre la République, & la rupture étoit déclarée. Le Seigneur le plus accrédité, & le guerrier le plus fameux d'entre les Marses, nommé Pompédius Silo, étoit dès-lors en marche avec dix mille hommes, pour venir surprendre Rome, qu'il avoit résolu de saccager. Par hazard le Romain Cn. Domitius, lorsqu'il alloit à sa maison de campagne, rencontra Pompédius sur sa route. Le Romain eut assés de crédit sur l'esprit de Pompédius, pour détourner ce premier coup de main. Sans cela les dix mille Marses étoient disposés à demander, en Comices, l'effet des promesses de Drusus, & en cas de refus, de faire main basse sur les Romains.

Diod Sicul. apud Vales. & Cicero de Orat. l. I.

Du reste, comme on étoit resolu à Rome de n'accorder point le droit de suffrage aux Alliés, on s'attendoit bien de voir dans peu les hostilités commencer, de la part des Peuples d'Italie. [a] Le célébre Orateur Crassus mourut avant ces premiéres convulsions de la République. Cicéron son Panegyriste l'en félicite. Celui-ci n'étoit encore que dans sa seiziéme année; mais il passoit déja pour un prodige d'éloquence [b]. Il prit alors la robbe virile,

De Rome l'an 662.

Consuls, SEXT. JULIUS CESAR, & L. MARCIUS PHILIPPUS.

a Suivant le témoignage de Cicéron, au troisiéme Livre de l'Orateur, le Tribun Livius avoit convoqué le Sénat, pour les Ides de Septembre. Marcius Philippus, y parut avec tout le faste Consulaire. L'air insultant, dont il traita ce Corps respectable alluma le zéle de Lucius Crassus. Cet Orateur célébre défendit les intérêts du Sénat contre le Consul, avec une véhémence, qui lui causa une pleuresie, dont il mourut après sept jours de maladie.

b Dans les premiers tems de la République, l'âge de dix-sept ans accomplis étoit le terme, que l'usage ou les Loix avoient fixé, pour prendre la robbe virile. Cicéron en donne la preuve dans son Plaidoyé pour Marcus Cœlius. C'est, dit-il, que l'âge compétant pour le service militaire, l'étoit aussi pour prendre la robbe. Or, selon l'institution de Numa, un Romain étoit habile à porter les armes, lorsqu'il avoit rempli la dix-septiême année depuis sa naissance. Dans la suite, les Citoyens dérogérent à cette Coûtume, & ne prescrivirent sur cela d'autre Loi, que la volonté des parens, ou des tuteurs. Les Historiens de l'ancienne Rome font voir de jeunes Romains revêtus de la robbe virile, avant que d'avoir atteint l'âge de dix-sept ans. Tel fut Auguste César qui n'avoit pas encore quinze ans, selon Suétone, quand il quitta la prétexte. Properce nous apprend que ce changement d'habit se faisoit avec solemnité, devant l'autel, ou la Statuë de quelque Divinité. Ovide assûre, que le troisiême après les Ides de Mars, c'est-à-dire le dix-septiême du même mois, fut plus ordinairement destiné à cette cérémonie. Alors les Romains célébroient en l'honneur de Bacchus la Fête appellée *Liberalia*. Le même Poëte examine les raisons de convenance, qui portérent la République à choisir plus particuliérement un jour consacré à Bacchus. C'est ainsi qu'il s'en exprime.

Restat ut inveniam quare toga libera detur

De Rome l'an 663.

Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

& il commença de fréquenter le Barreau; mais les troubles étoient trop violens, pour qu'il se hazardât si jeune à monter sur la Tribune, ou à faire entendre sa voix devant le Tribunal des Chevaliers Romains.

L'année Consulaire qui venoit de finir, annonçoit à Rome deux guerres civiles. L'une contre les Alliés d'Italie, l'autre entre Marius & Sylla. Elle se suivirent de près; mais celle des Marses se déclara la premiére. Au Champ de Mars de nouveaux Consuls furent choisis à l'ordinaire. La premiére dignité fut accordée à deux hommes, dont on estimoit le mérite. L'un étoit L. Julius César, l'autre P. Rutilius Lupus. Il est incertain dans quel dégré de parenté étoient entre eux le Sextus Julius César qui venoit de quitter le Consulat, & le Lucius Julius César, qui lui avoit succédé. Il est seulement incontestable, que le dernier fut frere d'un autre [a] Caïus Julius César,

Luciferis pueris, candide Bacche, tuis.
Sive quod ipse puer semper, juvenisque videris,
Et media est ætas inter-utrumque tibi.
Seu quia tu pater es, patres; sua pignora natos,
Commendant curæ numinibusque tuis.
Sive quod es Liber, vestis quoque libera per te
Sumitur & vitæ liberioris iter.

[a] C'est ce Caïus César, qui fut surnommé *Strabo*, parce qu'il avoit les yeux louches. Cicéron s'est fait le Panegyriste de cet illustre Romain, en différens endroits de ses écrits. Il vante sur tout son érudition, son esprit, sa politesse, son enjoüement. Asconius lui attribuë des harangues, & des Tragédies, qui n'étoient remarquables, que par l'élégance & par la pureté du stile. Donat a cité quelques-uns des vers de Caïus César dans la vie de Térence, & Festus fait mention d'une de ses piéces dramatiques, intitulée *Adraste*, dont il cite deux vers. Une ancienne inscription gravée sur la base d'une statuë de

que

De Rome l'an 663.

Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

que nous verrons bien-tôt briguer inutilement la place de Consul. Ils étoient tous de la famille Julia, & parents du fameux Caïus Julius César, qui par la défaite de Pompée s'emparera de l'Empire du monde, & changera la République en Monarchie. Lucius César égallement brave, & ambitieux, eut le malheur de commencer le premier à vouloir réduire les Alliés, & les mettre à la raison. Que la guerre dont il eut à essuïer le premier feu fut fatale aux Romains! On auroit cru que Rome, cette maîtresse du monde, étoit retombée dans sa premiére enfance. Il lui fallut dompter ces mêmes nations, qu'elle avoit eu tant de peine à conquérir, lorsqu'elle n'étoit encore qu'au berceau. Les Marses, [a] les Péligniens, [b] les Samnites, [c] les Campanois, [d] les Lucaniens,

marbre, nous apprend, qu'il fut Questeur, Edile curule, Tribun du Peuple, Décemvir pour regler les limites des campagnes, & aggrégé au Collége des Pontifes.

a Les Péligniens occupoient anciennement cette portion de l'Abbrusse Citérieure, qui s'étend aux environs de *Sermona*, entre les Fleuves *Pescara*, & *Sangro*. Les Villes de Sulmone, de Corfinium, & de Superequum appartenoient à ce canton. Consultés le quatriême volume page 396. note *a*, & le cinquiême, page 474. note *a*.

b Le Païs des Samnites renfermoit autrefois le païs, qui compose aujourd'hui le Comté de Molisse, une partie de l'Abbrusse Citérieure, de la Capitanata, & de la terre de Labour. Voyés ce que nous avons remarqué dans le quatriême volume, page 294. note *a*, sur l'origine de ces Peuples.

c Les Campanois habitoient cette belle contrée de l'Italie, qui comprend aujourd'hui la plus grande partie de la terre de Labour. Voïez le quatriéme Volume, page 335. note *a*.

d Les Lucaniens, selon le témoignage de Strabon, étoient en possession de cette contrée, qui a pour bornes au Septentrion les Fleuves *Silaro*, & *Vasento*. Les Fleuves *Laïno*, & *Cochilé* la terminoient au Midi. Elle avoit à l'Orient le golfe de Tarente, & à l'Occident la mer de Toscane. Le *Bradano* la séparoit de la Poüille. La Lu-

De Rome l'an 663.
Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

enfin toutes [a] les Provinces voisines du Tybre, se revoltérent à la fois contre la Capitale de l'Italie & du monde. On les avoit autrefois subjuguées en détail, il fallut alors les combattre réunies dans une même ligue. Ces habitans de l'Italie paroissoient alors bien différents de ce qu'ils avoient été, lorsque Rome les asservit pour la premiére fois. Devenus ses Alliés, ils en avoient pris l'esprit & le courage. Exercés aux combats à la maniére des Romains, armés comme eux, accoûtumés aux mêmes campemens, au même ordre de bataille, & aux mêmes évolutions, enfin aussi aguéris qu'eux, on pouvoit dire que jamais la République n'avoit eu de plus formidables ennemis. Leurs chefs s'étoient instruits à faire la guerre sous les plus fameux Consuls, & leur expérience égaloit du moins celle de ces Généraux, que le champ de Mars choisissoit tous les ans. On disoit des Marses entre autres, que jamais on n'avoit vû de Triomphe à Rome, sans qu'ils eussent eu la meilleure part à la victoire. Tels étoient ces rebelles, dont les Consuls de l'année avoient à soûtenir la fureur. L'ancien attachement de ces Peuples pour Rome étoit changé en rage. Au fond leurs plaintes étoient raisonnables, & au témoignage même des Historiens Romains, la guerre qu'ils alloient entreprendre n'étoit pas injuste.

canie contenoit autrefois une partie de la Principauté citérieure, & de la haute Calabre.

[a] De ce nombre furent les Picentins, les Vestins, & les Marrucins, anciens peuples de l'Italie, que nous avons fait connoître dans les Volumes précédents. Enfin les différentes Nations, qui étoient répanduës depuis le *Carigliano* jusqu'au golfe Adriatique.

De Rome l'an 663.

Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

Strabon l. 5. App. l. 1. bell. civ. Velleï l. 2.

Les Italiens commencérent leur révolte, par se donner une Capitale, qui fût l'émule de Rome, où se tiendroient les Assemblées de la nouvelle République, où les Députés de chaque Ville confédereé viendroient abboutir, & qui serviroit de Place d'armes, & de principal magazin, pour soûtenir l'entreprise. [a] Corfinium, grande & forte Ville, située dans le païs des Péligniens, fut choisie préférablement à toutes les autres. Là furent conduits les ôtages que les révoltés tirérent de toutes les Villes de leur parti. Ils y transportérent d'immenses provisions d'armes, & de vivres. Ces préparatifs ne purent se faire si secretement, que les Romains n'en fussent avertis. Ils répandirent des espions dans tous les lieux, qui leur parurent suspects. Il arriva que la [b] Ville d'Asculum prit la résolution d'envoyer aussi son ôtage à Corfinium, pour marquer son engagement au parti rebelle. La délibération des Asculans fut rapportée à Q. Servilius, qui pour lors veilloit sur la Contrée, en qualité de Proconsul. En hâte il accourut à Asculum, & y entra avec cet air d'authorité, que les Magistrats Romains s'étoient attribuée sur les Villes de Province. Par

a Corfinium Capitale du canton des Péligniens, suivant la remarque de Strabon, subsistoit encore dans l'année 960. de l'Ere Chrétienne, comme on l'apprend de la Chronique de Sigebert. Présentement elle est ensevelie sous ses ruines. On en retrouve encore les vestiges, près de *Popolo*, Ville de l'Abrusse citérieure.

b On distinguoit anciennement deux Villes d'Asculum en Italie, l'une surnommée *Apulum*, & l'autre appellée *Picenum*. Nous avons parlé de l'une & de l'autre dans le sixiéme Volume de cette histoire, page 131. note *a* & page 242. note *a* Il s'agit ici de la seconde, connuë aujourd'hui sous le nom d'*Ascoli*.

De Rome l'an 663.

Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

hazard les Asculans étoient assemblés au théâtre, pour y assister à des jeux publics. Le Proconsul s'avisa de troubler le spectacle, & de menacer les Bourgeois de la vangeance de Rome. Les tems & les cœurs étoient changés. On méprisa les menaces du Proconsul, & l'on tourna contre lui des châtimens qu'on n'appréhendoit plus. Les Asculans donnérent la mort à Servilius, à son Lieutenant Général Fontéïus, & à tout ce qui se trouva de Romains dans leur territoire. Dês-lors la guerre fut déclarée par ces prémices du sang répandu. Rome ne tarda plus à lever des troupes, & à nommer des Généraux. Les départemens des deux Consuls furent le Samnium, pour César, & le pays des Marses, pour Rutilius. Le dernier se donna pour Lieutenans Généraux, un Cn. Pompéïus, qui fut pere du Grand Pompée, le fameux C. Marius vainqueur des Cimbres, & Q. Cœpion sorti récemment du Tribunat, un C. Perpenna, & un Valerius Messala. De son côté, César nomma pour ses premiers Officiers, un P. Lentulus son frere de mere, Cornelius Sylla dês lors si connu par ses exploits, T. Didius, P. Licinius Crassus, & M. Marcellus. [a] On s'apperçoit assés à la seule lecture de ces noms, que Rome avoit fait choix de tout ce qu'elle avoit alors de plus illustres guerriers, pour leur donner de l'emploi contre les nouveaux ennemis. Aussi voulut-on que ces Lieutenans Généraux ne fussent pas de simples

Vell. Pat. l. 2. & Oros. l. 5.

App. l. 1. bell. civ. & Vell. Pat. l. 2.

[a] Velleïus Paterculus ajoûte à ces Officiers Généraux, le fils de Quintus Metellus le Numidique.

subalternes, sous les Consuls. Chacun eut à ses ordres un petit corps de troupes, avec le titre de Proconsul. On ne fixa point à ces divers Généraux la Province où ils agiroient, sans pouvoir en sortir. On ordonna que chacun iroit où le besoin l'appelleroit, & qu'on se secoureroit mutuellement, sans être borné par des limites.

De Rome l'an 663.

Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

Tandis qu'à Rome on prenoit de si sages mesures, les Alliés choisissoient aussi leurs Consuls & leurs Préteurs à Corfinium, & formoient le corps de leur nouvelle République. La conformité des noms qui se trouvera ici entre les Romains, & leurs ennemis, pourroit jetter de la confusion dans l'Histoire, si nous n'avions soin de les distinguer. Il n'est pas étonnant que des gens qui parloient la même langue, ayent eu des noms d'une terminaison semblable. Les Rebelles confédérés élévérent donc au Consulat, dans leur parti, Q. Pompédius Silo, & C. Aponius Mutilus, à qui quelques Historiens donnent le nom de Papius. Ensuite ils tirérent leurs Préteurs des divers cantons qui s'étoient livrés à la révolte. Herius Asinius commanda dans le païs des [a] Marrucins, Vettius Cato, chez les Marses, M. Lamponius, & Tib. Cleptius eurent le Gouvernement de la Lucanie, Marius Egnatius, Trebatius & Pontius Telesinus commandérent chez les Samnites, C. Judacilius conduisit les troupes de l'Appulie & [b] du Picen-

Epit. Liv. App. Vell. &c.

[a] Les Marrucins étoient un démembrement des Marses. Le canton qu'ils habitoient, s'appelle aujourd'huy le Territoire de *Chieti*, dans l'Abrusse citérieure. Ils étoient originaires des Sabins, selon l'opinion de quelques anciens Autheurs.

[b] Avant la conquête du Samnium par le fameux Curius, dans le cours de l'année de Rome 463. on ne comprenoit sous

De Rome l'an 663.
Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

tin, & A. Cluentius celles des Péligniens. Les Officiers qui se signalérent le plus, dans la faction rebelle, aprês les chefs, furent T. Afranius, P. Ventidius, C. Pontidius, L. Présentéïus, & T. Herennius. On voit delà en combien de Provinces la contagion de la révolte s'étoit répanduë. Les Picentes, [a] les Vestins, les Péligniens, les Marrucins, [b] les Appuliens, [c] les Frentans, [d] les Hirpins, les Pompéjans, [e] enfin toutes les Nations répanduës depuis le Lyris, jusqu'à la mer Adriatique, prirent les armes. Un Sénat composé de cinq cens personnes, choisies parmi les Nations Confédérées, étoit chargé de l'administration du nouvel état. [f] Ainsi l'Italie commença pour la

le nom de Picentins, que les Peuples du *Picénum* qui fait aujourd'hui partie de la Marche d'Ancone, & de l'Abrusse ultérieure. Mais après que les Samnites eurent été subjugués, les Romains réünirent au *Picénum* toute cette portion de la Campanie, qui s'étend depuis *Sorrento*, jusqu'au Fleuve *Silaro*. Cette réünion donna lieu au terme de Picentes, pour désigner les Habitans du *Picénum*, & celui de Picentins, pour marquer ceux, dont le païs fut réüni dans la suite avec l'ancienne Province. Cette remarque est de Strabon, au Livre 5.

a Le Païs anciennement habité par les Vestins, est aujourd'hui la partie de l'Abrusse ultérieure, qui confine d'une part avec le Fleuve de la *Piomba*, & de l'autre avec la *Pescara*. Voyés le cinquiême Volume, page 109. note *a*.

b Les peuples de la Poüille, portoient anciennement le nom d'Appuliens.

c Les Frentans, nation Samnite d'origine, possédoient le canton qui fait présentement partie de l'Abrusse citérieure, & de la *Capitanata*. Nous en avons parlé dans le cinquiême Volume, page 244. note *a*.

d La Principauté ultérieure, appartenoit anciennement aux Hirpins. Voyés le cinquiême Volume, page 89.

e Pompeïum étoit une Ville maritime de la Campanie, dans le voisinage du mont Vesuve. Consultés le cinquiême Volume, page 298. note *a*.

f De plus, dans une Assemblée générale, qui se tint à Corfinium, il fut résolu qu'entre les cinq cens Sénateurs nou-

De Rome l'an 663.

Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

Jul. Obs. c. 115.

première fois, à compter deux Romes, & deux Républiques.

Dans les premiéres allarmes d'une guerre prochaine, les Romains ne connurent pas toutes les forces de leurs nouveaux ennemis. Il est vrai que certains prodiges effraïérent les plus superstitieux. Entre plusieurs autres, on disoit que Cæcilia Metella, fille de Métellus le *Baléarique*, avoit eu un songe, qui sembloit présager quelque chose de funeste. Elle avoit vû, disoit-elle, durant son sommeil, cette Junon protectrice, qu'on appelloit *Juno sospita*, prête à quitter le Sanctuaire qu'on lui avoit dédié sur le Mont Palatin. Rome appaisa le courroux de la Déesse, en purgeant son Temple des immondices qui l'infectoient par la négligence des Prêtres. [a] Après bien des expiations, Pompéius sortit de Rome avec un détachement, pour aller vanger la mort de Servilius, & punir les Asculans. On prétendoit prendre leur Ville d'emblée; mais une sortie inattendue des habitans mit en fuite les Romains, & causa une perte considérable à Pom-

vellement élus, on procéderoit chaque année, pendant tout le cours de la guerre, à l'élection de deux Consuls, & de douze Préteurs, sur le modéle de la République Romaine. Des Provinces liguées contre Rome, le nouveau Sénat forma deux départemens, dont l'administration fut confiée séparément à l'un & à l'autre Consul. On assigna à chacun de ces deux Magistrats six Préteurs, qui devoient partager les fonctions civiles, & militaires.

[a] Entre ces sortes d'événements, que l'ignorance ou la superstition prenoit pour des prodiges, aucun ne causa plus d'allarmes aux Romains, que le mariage d'un Hermaphrodite. Cet infortuné fut regardé comme un objet d'éxécration, qui annonçoit quelque sinistre présage. Déféré au Sénat, & de là au Tribunal des Augures, de l'avis des Haruspices, il fut condamné à être brûlé vif.

De Rome l'an 663.
Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

péius. Il faut avoüer, que d'abord l'expédition contre les Alliés ne tourna pas à l'avantage des Romains. Ce qui irrita le plus les Peuples d'Italie, ce fut le peu d'égard que le Sénat eut à Rome pour la députation qu'ils y firent, avant que de se résoudre à se mettre en campagne. *Les prétentions que nous venons vous exposer, Peres Conscripts*, dirent les Députés, *ne sont ni nouvelles, ni tumultuairement prises. Depuis long-tems nos Peres ont aspiré, à ne composer qu'un corps de République avec vous, & à partager avec Rome les honneurs du Gouvernement public, comme ils partageoient, avec elle, les frais, & les travaux de la milice. Vos mépris, & nos mécontentemens communs nous ont enfin forcés à vous redemander nos droits par la voïe des armes. Décidés une bonne fois, si vous aimés mieux nous avoir pour ennemis, que pour Citoyens de votre Ville. Nous jugeriés-vous indignes de ne composer qu'un corps de République avec vous? Jettés un coup d'œil sur le monde entier, conquis à forces communes. Ne serés-vous devenus grands, que pour tenir dans une humiliation éternelle les Autheurs de votre agrandissement? Du reste, d'où peut venir cet ascendant que Rome s'usurpe sur les autres Villes d'Italie? De son antiquité? Rome n'étoit pas encore, lorsque la plûpart de nos Cités s'étoient déja fait connoître par la valeur de leurs Citoyens. De la noblesse de vos Bourgeois? Hors un petit nombre de familles venuës d'Albe, & de la Sabinie, que sont les Romains dans leur origine, qu'un ramas d'Esclaves, & de bandits? Parmi nous combien de maisons illustres, dont l'ancienneté remonte*

remonte jusqu'aux Rois des Aborigênes ? Dédaignerés-vous de les mêler parmi vos Tribus ? Ils n'ont pas dédaigné eux, de mêler leur sang avec le vôtre. Des mariages réciproques les ont rendus vos Alliés, & nos filles sont devenuës Romaines. Est-il juste de refuser la même distinction à leurs Peres, & à leurs freres ? Epargnés nous, Romains, épargnés vous à vous-mêmes un saccagement de vos Provinces, & des nôtres, tel que nous l'éprouvâmes sous Pyrrhus, & sous Annibal.

De Rome l'an 663.

Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

A ces mots il s'éleva un bruit dans l'Assemblée des Romains, qui marqua leur indignation. Le Sénat fit répondre aux Députés, *que Rome ne recevroit plus d'Ambassadeurs de la part des Italiens, que quand ils apporteroient des supplications, & des marques de repentir.* Sans tarder, les Consuls allérent prendre l'habit militaire en cérémonie, & se préparérent au départ. La cruauté des Alliés à l'égard des Citoyens de Rome qui se trouvoient répandus dans leurs Contrées, ne servit pas peu à hâter l'expédition. Il revint au Sénat, que les Picentes avoient barbarement mis à mort des Romains, & des Italiens nés en des régions où l'on refusoit d'embrasser la révolte. On publioit même que leur rage étoit allée jusqu'à enlever la chevelure, avec la peau du crâne, à des femmes qui n'étoient pas de leur parti. L'autheur de tant de barbaries étoit un Pirate Cilicien, qui échappé des prisons de Rome, s'étoit fait, parmi les Italiens quelque réputation par sa férocité. Le territoire de toutes les Villes, qui demeuroient attachées aux Romains fut pillé par

App. l. 1. bell. civ.

Jul. Obs. c. 115.

Diodor. Sicul. apud Vales.

De Rome l'an 663.
Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

les troupes, qu'il conduisoit. [a] Ocricule dans l'Ombrie, [b] Fezules en Etrurie, [c] Carseoles dans le païs des Eques, [d] Nucerie, & Picence dans la Campanie, signalérent leur constance pour le parti Romain; mais les Bourgeois [e] de Pinna dans la région des Vestins, donnérent des preuves singuliéres de leur fidélité. Ils laissérent égorger leurs enfans à leurs yeux, plûtôt que de se rendre aux sollicitations des révoltés. Pour [f] Esernie, & la Ville [g] d'Albe située dans le païs des Marses à trois milles du [h] Lac Fucin, elles joüissoient l'une &

a De toutes les Villes de l'Ombrie, Ocricule étoit la plus voisine de Rome. Les anciens Géographes la placent au delà d'une Riviére appellée *la Néra*, prês de l'endroit où l'on voit présentement *Otricoli*.

b Fézules autrefois une des plus considérables de l'Etrurie, n'est plus qu'une petite Ville, qui porte le nom de Fiézoli, à trois milles de Florence. Voïés le septiême Volume.

c A la rive droite du Tévérone, étoit située la Ville de Carséoles, dans cette partie de la Champagne de Rome, que les Eques, peuples de l'ancien Latium, avoient occupée, même avant la Fondation de Rome. Voyés le cinquiéme Volume, page 372. note *a*.

d La Ville de Nucérie dont il est ici question, étoit placée à l'extrémité de la Campanie, sur les bords du *Sarno*, à peu de distance du Mont Vésuve. Pour la Ville de Picence, qui donna son nom au Picentin, dont elle fut autrefois la Capitale, ce n'est plus qu'un petit Bourg qui dépend du Territoire de Salerne, aux environs du Fleuve *Silaro*. Nous avons parlé de quatre Villes de Nucérie, en différens endroits de cette Histoire.

e Pinna conserve encore son ancien nom, dans celui de *Civita di Penna*, Ville de l'Abbruſſe ultérieure, dont les Vestins occupoient autrefois la partie qui est entre les Fleuves de la *Piomba*, & de *Pescara*.

f Esernia Ville ancienne du Samnium étoit placée en deçà de l'Apennin, sur les bords du Fleuve Vulturne. Elle porte encore aujourd'hui le nom d'*Isernia*.

g Les anciens Autheurs ont nommé cette Ville d'Albe, *Alba Fucentia*, ou *Alba Fucentis*, pour la distinguer de l'ancienne Albe la longue, & de deux autres Villes du même nom, situées en Italie. Voyés le cinquiéme Volume, page 358. note *a*.

h Le Lac Fucin retient encore

l'autre du titre de Colonies Romaines. Aussi furent-elles les premiéres insultées par les armes des Alliés, si-tôt qu'ils parurent en campagne. A cette nouvelle, les Consuls ne délibérérent pas un instant à marcher au secours des deux Places. Julius César entra donc dans le Samnium, & Rutilius dans le païs des Marses, pour y commencer les hostilités. Les Latins toûjours attachés au devoir, ne s'étoient point laissés infecter de la contagion commune. Ils suivirent les Consuls, & fournirent leur contingent de troupes à l'ordinaire. Les Etrusques, les Ombriens, & même un grand nombre de Villes enclavées dans les Provinces dévouées à la révolte, ne se laissérent pas entraîner par l'exemple général. De tous ces amis constans, & des Légionaires Romains, les Consuls avoient formé deux grosses armées. [a] Un Minatius Magius,

De Rome l'an 663.

Consuls, L. JULIUS CÆSAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

aujourd'hui le même nom. Les Naturels du Païs l'appellent plus ordinairement *Lago di Célano*. Voyés le troisiéme Volume, page 466. note *a*.

a Velléïus Paterculus, au second Livre de son Histoire, se fait honneur de compter parmi ses Ancêtres, un homme aussi recommandable par sa fidélité, & par son attachement aux intérêts de la République Romaine, que le fut Minatius Magius, pendant que dura la guerre des Alliés. Il étoit petit-Fils de Decius Magius, cet illustre Citoïen de Capoüe, dont nous avons admiré, dans le septiéme Volume, la fermeté héroïque contre les partisans d'Annibal. Minatius hérita du zéle, & du courage de ce grand homme. Il en donna des marques éclatantes en diverses expéditions, sur tout à la prise d'Herculanium Ville de la Campanie. Il partagea la gloire de cette conquête avec Titus Didius. Il ne se distingua pas moins au siége de Pompeïum, autre Ville de la même contrée, sous le commandement de Lucius Sylla. Lui seul par sa sagesse, autant que par sa valeur, réduisit Cosa Ville de la Calabre sous l'obéïssance des Romains. Aussi Minatius, par les services importans qu'il rendit à la République, mérita-t-il pour lui le même droit de Bourgeoisie Romaine, & pour ses deux fils la dignité de Préteur,

De Rome l'an 663.
Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

quoi qu'Asculan de naissance, mais pourtant fidéle, avoit rassemblé à leur service un nombre d'hommes égal à celui d'une Légion. D'ailleurs Sertorius, qui pour lors n'étoit que Questeur dans la Gaule Cisalpine, conduisit un renfort de Gaulois au secours de sa patrie, & combattit contre les Alliés avec cette bravoure, qu'on connoissoit déja; mais qui l'illusterra encore plus dans la suite. Il perdit un œil dans cette guerre, & compta pour rien une difformité, dont il se faisoit honneur. Je ne parle point de cette multitude de soldats [a] Etrangers, que les Rois d'Orient firent partir, pour seconder Rome, attaquée dans le sein de l'Italie. Après tout, ces préparatifs des Romains ne firent qu'égaler leurs forces à celles de leurs ennemis. En nombre de soldats, en places importantes, en richesses, & en capacité pour la guerre, les Alliés ne cédoient point aux Romains.

Vellei. Pater. L. 2.

Plut. in Sert.

Déja le Consul Rutilius avoit établi son camp dans le païs des Marses. Si-tôt qu'il voulut commencer les hostilités, il s'apperçut que les ennemis étoient avertis de ses desseins. Son couroux s'anima, & les soupçons qu'il avoit conçus de Marius se réveillérent. Il jugea que cet ambitieux Romain, toujours insatiable de gloire, vouloit

Oros. l. 5.

dont ils furent honorés par les suffrages du Peuple Romain. Cet éloge est emprunté de Velleïus un de ses descendants. Avant lui plusieurs Ecrivains, & entr'autres l'Orateur Hortensius dans ses Annales historiques, avoient célébré le nom & les exploits de Minatius, comme nous l'apprenons du même Historien.

[a] Memnon, rapporte, qu'Héraclée Ville considérable de Bithynie, située sur le Pont Euxin, équipa deux Galéres, qu'elle fit passer à Rome, pour le service de la République.

Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

arrêter le cours de ses exploits, pour devenir, l'année suivante, nécessaire à la République, pour en obtenir un septième Consulat, & pour avoir l'honneur de finir la guerre des Alliés. Plein de ces pensées, Rutilius déféra, par lettres, Marius au Sénat, & tout son parent qu'il étoit, il l'accusa de trahison, & rendit suspects, avec lui, plusieurs Officiers de son armée. La démarche du Consul fut précipitée. A force de perquisitions on trouva, que des soldats ennemis, mêlés avec les Romains dans le même camp, donnoient avis, sous main, aux Généraux Italiens, de tous les mouvemens qui se faisoient dans l'armée Consulaire. Rutilius lui-même sentit la fausseté de sa délation; mais il étoit trop tard de s'en repentir. Les cœurs des Officiers étoient ulcérés contre lui, & jamais le Chef ne put regagner la confiance de ses Subalternes. De-là sans doute les malheurs de sa campagne. Cependant Marius, en habile Général, ne cessoit point d'avertir le Consul, qu'il eût à exercer ses troupes à loisir, avant que de les hazarder en pleine campagne. Rutilius prenoit en mauvaise part les discours de son parent. *Marius*, disoit-il, *ne songe qu'à mettre obstacle à ma gloire. Il se réserve à lui-même les lauriers que je n'aurai pas moissonnés. Allons, donnons sur l'ennemi, & ne différons pas à nous signaler!*

Le pays des Marses où Rutilius faisoit la guerre, étoit défendu par deux Généraux du parti rebelle. L'un étoit Présentéïus, l'autre Vettius Cato. Le premier fut attentif à la première démar-

De Rome l'an 663.
Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.
App. l. 1. bell. civ.

che que feroient les Romains, dans le canton qui lui étoit échu. Il avoit en tête C. Perperna, qui sous le Consul Romain commandoit un gros corps de troupes. Perperna s'ébranla le premier, & vint offrir le combat à Présentéïus. Celui-ci accepta le défi, tout glorieux de commencer les actions en rase campagne. Le succès répondit à son attente. Il vit les Romains fuir devant lui, & la perte qu'il causa aux ennemis fut d'environ quatre mille hommes. Un si malheureux commencement d'une guerre, dont les suites étoient à redouter, irrita Rutilius. Sur le champ il dépoüilla Perperna du commandement, & joignit le reste de ses troupes battuës, à celles que Marius avoit sous ses ordres. Par-là les forces de la République Romaine au pays des Marses furent partagées presque également, entre le Consul & Marius l'un de ses Lieutenans Généraux. Ce dernier ne pouvoit pardonner à Rutilius les soupçons injurieux qu'il avoit conçus de sa fidélité. Depuis ce tems-là il cachoit une haine implacable contre le Consul. Le seul intérêt public l'obligea de dissimuler, & d'agir de concert avec son Général. Ils campérent séparément, mais à peu de distance l'un de l'autre, sur les deux rives du [a] Telonius, riviére qui arrose le pays des Marses, & qui va se décharger dans [b] le Velinus. Pour pouvoir se prêter des

Oros. l. 5. App. L. 1. bell. civ.

[a] Le Télonius, que d'autres Ecrivains ont appellé le *Toléнus*, n'est point différent de la petite Riviére de *Turano*, qui se joint au *Velino*, prês de la Ville de *Riéti*, dans le Duché de Spoléte.

[b] Le *Velinus*, ou le *Velino*, comme on le nomme aujourd'huy, après avoir porté ses eaux au travers d'un Lac de même nom, va finir sa

secours mutuels, ils avoient jetté deux ponts sur la riviére, chacun à la tête de ses retranchemens. Vettius Cato étoit le Général des ennemis qui leur étoit opposé. Il avoit pris son poste plus à portée de Marius, que du Consul. Cependant il s'étoit mis en tête, qu'il auroit meilleur compte des troupes de Rutilius. Il observa donc avec soin tous ses mouvemens, prêt à profiter de la moindre de ses fautes. Vettius apprit bien-tôt par ses espions, que le Consul passeroit la riviére la nuit suivante. Le lieu & les ténebres lui parurent favorables, pour dresser une embuscade à l'armée Consulaire. Elle y donna avec inconsidération. Les Romains attaqués à l'impourvû furent poussés jusqu'à la riviére. Le combat fut sanglant de leur part, ils y perdirent huit mille hommes. Le Consul lui-même atteint à la tête d'un coup mortel, resta sur la place, & avec lui grand nombre de Noblesse qu'il avoit à sa suite. L'action fut si brusque, qu'on n'en fut averti au camp de Marius, qu'à la vûë du grand nombre de morts, que le courant de l'eau y avoit entraînés. A l'instant le brave Romain court venger la défaite de son parti. Il attaque le camp de Vettius presque abandonné, & s'en rend maître. [a] Pitoyable représaille pour une perte aussi

De Rome l'an 663.
Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

Jul. Obs. c. 115. Oros. Florus, & App.

course dans le *Nar*, autrement la *Nera*, Riviére qui séparoit l'Ombrie de la contrée des Sabins.

a Appi en rapporte, que Vettius Cato ayant perdu son Camp, fut obligé de passer la nuit sur le champ de bataille, d'où il partit le lendemain au levé de l'aurore. Une retraite si brusque rassûra les Romains, & leur donna le tems de réparer leurs pertes.

De Rome l'an 663.
Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

considérable, que celle dont Rome venoit d'être affligée sur les bords du Télonius!

La nouvelle d'un si cruel échec remplit Rome *a* de frayeur. Elle fut augmentée lorsqu'on apporta à la Ville le corps du Consul, pour y recevoir les honneurs de la sépulture. Les cris, & les lamentations du Peuple y redoublérent. Enfin la consternation y fut si grande, que le Sénat jugea à propos d'ordonner, que dans la suite on ne rapporteroit plus à Rome les morts tués en guerre; mais qu'ils seroient inhumés au lieu, où ils auroient perdu la vie. Les Alliés de leur côté firent un réglement semblable. Ce fut dans ces jours de duëil, que tous les habitans de Rome changérent leur habit de ville en des habits militaires, *b* qu'ils multipliérent les sentinelles sur les ramparts, & qu'ils fortifiérent les corps de gardes à leurs portes. Cependant le Sénat ordonna, que C. Marius, & que Q. Cœpion partageroient entre eux le commandement des Légions, qui avoient été sous les ordres de Rutilius. Cœpion avoit eu

Velleius Paterculus l. 2.

a Quelques-uns imputérent cette malheureuse défaite à la témérité, ou à l'irréligion de Rutilius. Selon l'usage établi, il avoit offert un sacrifice pour obtenir des Dieux l'heureux succès de l'expédition, qu'il préparoit. Les entrailles de la victime n'annonçoient rien que de funeste, dit Julius Obséquens. Ces présages furent pris comme des signes avant-coureurs de la colére du Ciel. Mais le Consul se mit au dessus de ces craintes frivoles, il méprisa les préjugés d'une multitude superstitieuse, & livra la bataille à l'ennemi.

b Le Peuple cependant s'étoit un peu rassûré, au bruit qui se répandit alors, que Sulpicius avoit défait en bataille rangée les troupes Pélignien-nes, & que Cœpion s'étoit fait jour au travers des bataillons ennemis, dont il avoit fait un grand carnage, suivant le récit de l'Abbréviateur de Tite-Live.

quelque

quelque léger avantage ſur les ennemis. Il triompha de ſe voir égalé, à ſon âge, par l'eſtime des Peres Conſcripts, au plus grand Capitaine que Rome eût alors. Sa vanité fut bientôt punie. Pompédius Silo faiſoit alors les fonctions de Généraliſſime dans le parti des Italiens. C'étoit un homme également habile pour la guerre, & pour l'intrigue. Il crut pouvoir mettre à profit la diſpoſition préſente, où il voyoit Cœpion. Pour le tromper, il vint à lui comme à ſon vainqueur, en poſture de ſuppliant. Il conduiſit avec lui deux jeunes Eſclaves ſuperbement vêtus, qu'il vouloit faire paſſer pour deux de ſes fils. L'un & l'autre portoient à la main des maſſes de plomb, couvertes à la ſuperficie de lames d'or & d'argent fort minces. C'étoit là, diſoit Pompédius, les préſens que ſes enfans venoient jetter à ſes pieds. A ces mots la cupidité de Cœpion ſe réveilla, & ſa vanité ſe ſentit flattée. Il crut que ſa bonne fortune & que ſon mérite l'alloient rendre le pacificateur des Alliés. Le jeune Proconſul reçut le Général des ennemis & ſes dons, avec toute la politeſſe, & la reconnoiſſance poſſible. Bien-tôt il fit entrer Pompédius dans ſa confidence, & lui fit part de ſes ſecrets. Dans la converſation, le ruſé Italien lui inſinua habilement, que s'il vouloit avoir l'honneur d'achever une guerre ſi funeſte à ſa République, il eût à le ſuivre. *Je vous conduirai à un terme heureux*, lui ajoûta-t-il, *& enſemble nous ſurprendrons vos ennemis deſtitués de leurs Chefs. Le moment preſſe ne tardons plus, & ſi nous manquons l'occaſion, elle ſera per-*

De Rome l'an 663.

Conſuls, L. JULIUS CÆSAR & P. RUTILIUS LUPUS.

App. L. 1. b. civ.

De Rome l'an 663.

Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

duë pour jamais. L'avarice & l'amour de la gloire aveuglérent Cœpion. Il fondoit sa sûreté sur les deux prétendus fils de Pompédius, qui restérent en ôtage dans son camp. Un pere auroit-il voulu les sacrifier pour colorer une trahison? Il est croyable que Cœpion assembla son conseil de guerre avant que de marcher à l'entreprise, qu'on lui proposoit. Les plus sages eurent pour suspectes les promesses de Pompédius, & demandérent plus de précautions. Le Proconsul prit en main la défense de son imposteur, & entraîna tous les suffrages. Sa confiance alla jusqu'à refuser de faire rester Pompédius dans son camp, sous une garde honorable, & jusqu'à permettre à ce trompeur de marcher à la tête de l'armée Romaine. On s'avance à grands pas jusqu'à l'endroit où l'embuscade étoit dressée. Pompédius donna le signal dont il étoit convenu avec les Rebelles. A l'instant ils sortent de leurs retraites, enveloppent les Romains, les attaquent avant qu'ils eussent pû se reconnoître, jonchent la terre de morts, & font tomber Cœpion sous une grêle de traits. Ainsi périt ce séditieux Romain, à qui l'on reprochoit d'avoir été, après Drusus, le principal autheur de la discorde.

Oros. L. 5. c. 18.

Déja la défaite des deux armées Romaines avoit rendu les Marses plus insolens, & redoublé la fierté des Rebelles en général. Le camp de Marius étoit le seul, qui dans un pays si funeste n'eût point encore reçû d'atteinte. Le Sénat, après la mort de Rutîlius & de Cœpion, l'y établit unique Général. Du moins Rome n'eut plus à craindre les

coups de main, & les embûches de l'ennemi, sous un Capitaine également brave, & circonspect.

De Rome l'an 663.

Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

Cependant l'armée seule de Marius ne put empêcher le progrès des Italiens, dans les diverses Provinces où ils avoient semé la révolte. Proche d'Asculum, Cn. Pompejus investi par trois détachemens de Judacilius, d'Afranius, & de Ventidius, tous du parti rebelle, s'étoit retiré dans le Picentin, sur les bords du Fleuve [a] Tenna. Delà, poursuivi par l'ennemi il avoit été obligé de se réfugier dans [b] Firmum, & d'y soûtenir un siége contre Afranius en Campanie. Marius Egnatius, l'un des Chefs de la révolte, surprit la Ville de [c] Vénafre, & tailla en piéces la garnison Romaine composée de deux Cohortes. Dans la même contrée, la Ville de [d] Nole, autrefois si fidelle à la République durant les guerres d'Annibal, se rendit à Aponius, l'un des Consuls de la faction rebelle, & livra aux ennemis la garnison de Romains, au nombre de deux mille hom-

App. l. 1. de bell. civ. Epit. Liv. Orosius l. 5. Florus l. 3. c. 18. & alii.

a Le Fleuve Tenna, arrose une partie de la Marche d'Ancone, & coule à deux lieües de Fermo, d'où il va se jetter dans la mer Hadriatique.

b Firmum porte présentement le nom de *Fermo*, dans la Marche d'Ancone. A quelques milles de là, sur la côte de la mer Hadriatique, & près de l'embouchure du Tenna, étoit un Port & un Arsenal, que les Latins ont nommé *Castellum Firmanorum*. C'est aujourd'hui le Port de *Fermo*.

c La Ville de Vénafre, appellée *Vénafri* parmi les Italiens, étoit située dans la Campanie, sur les bords du Vulturne. Aujourd'hui elle a changé de place, & a été rebâtie à quelque distance du même Fleuve. Son Territoire étoit des plus fertiles en Oliviers, selon la remarque de Strabon.

d Nole Ville célébre par son antiquité, à peine conserve-t-elle présentement quelque reste de sa premiére splendeur. Elle dépend du Royaume de Naples. Nous avons fait mention de cette Ville dans les Volumes précédents.

De Rome l'an 663.
Consuls, L. Julius Cæsar, & P. Rutilius Lupus.

mes commandés par le Préteur L. Posthumius. Contre le droit des gens, on les laissa tous périr par la faim. Le même Aponius s'empara des Villes de [a] Stabie, de [b] Literne, de [c] Salernum, & parcourut en Conquérant toute la Campanie. Tout ce qu'il y trouva d'habitans, soit de condition libre, soit Esclaves, il les enrôla pour grossir ses troupes. [d] Nucérie seule signala son attachement pour Rome, & ne put être ébranlée en faveur des séditieux. De son côté le Rebelle Lamponius [e] chassa le Romain M. Licinius de la plaine, où il étoit campé en Lucanie, & après lui avoir tué huit cents hommes, l'obligea de chercher un azile dans [f] Grumente. D'une autre part, Judaci-

a Au delà du Mont Vésuve, & du Fleuve *Sarno*, étoit la Ville de Stabie. Elle est appellée parmi les Italiens modernes, *Castel à Mare di Stabia*. Selon Gallien, le lait que rendoient les bestiaux qui paissoient aux environs de cette Ville avoit une vertu souveraine, pour rétablir la santé, & les forces naturelles.

b Literne Ville de l'ancienne Campanie étoit placée près de l'embouchure du *Clanio*, à qui elle avoit donné son nom. Voïés le septiéme Volume, page 418. note *d* & 470. note *b*.

c Salerne Ville Capitale de la Principauté citérieure dans le Royaume de Naples, eut le titre de Colonie Romaine sept ans après la seconde guerre de Carthage. Voyés le dixiême Volume, page 432. note *b*.

d Nucérie Ville située à l'extrêmité de la Campanie, a esté distinguée des autres du même nom par l'épithéte *Alphaterna*. On la nomme aujourd'hui *Nocera*. Voyés le cinquiéme Volume, page 299. note *a*.

e Marcus Licinius avoit placé son Camp au milieu d'une plaine couverte d'un Bois taillis & de broussailles. Lamponius y fit mettre le feu, & força les Romains à décamper pour se dérober à l'incendie.

f Grumente étoit autrefois une Ville de Lucanie, Province qui renferme aujourd'hui une partie de la Basilicate, & de la Calabre citérieure. Les Géographes modernes ne conviennent point sur sa véritable position. Voyés ce que nous avons remarqué à ce sujet, dans le septiéme Volume, page 482. note *a*.

Cette Ville, si l'on en juge

lius conquit presque toute l'Apulie, & rangea sous son parti les Villes de [a] Canusium, & [b] de Venusie.

De Rome l'an 663.

Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

On peut juger de l'abattement où fut Rome, après tant de pertes. De ses deux Consuls il ne lui en restoit qu'un, & celui-là même étoit trop occupé dans son département, pour pouvoir revenir à la Capitale, afin d'y présider à une nouvelle élection. On peut dire que tout le poids de la guerre étoit tombé sur Lucius Julius César,

par le récit de Macrobe, tomba sous la puissance de l'ennemi pendant le cours de la guerre des Alliés, & fut ensuite reconquise par les Romains. Entre les événemens mémorables de ce siége, les anciens Autheurs ont immortalisé l'industrie héroïque de deux esclaves, pour arracher leur Maîtresse à l'insolence du soldat victorieux. L'un & l'autre avoient prévû le malheureux sort de Grumente, & s'étoient sauvés dans le Camp des Romains, qui serroient étroitement cette place. Elle fut prise d'assaut, & livrée au pillage. Tandis que les vainqueurs entrent pêle-mêle dans la Ville, les deux esclaves se rendent à la hâte par des chemins qui leur étoient connus, au logis de la Dame, dont ils dépendoient à titre de servitude. Ils entrent dans l'intérieur de la maison, affectent un ton menaçant, se saisissent de cette femme tremblante, comme d'une proïe qui leur appartenoit, & cachant leur dessein sous un air de fureur, qui trompa leurs camarades, ils la conduisirent hors des murs, jusqu'à ce qu'ils lui eussent trouvé une retraite sûre, contre les insultes d'une soldatesque effrénée. Alors ils calmérent ses frayeurs, & lui protestérent qu'ils étoient prêts de mourir à son service, & pour sa défense. La Dame vivement touchée d'une action si généreuse affranchit sur le champ ses deux Esclaves. Le misérable état, où elle se voyoit réduite par la perte de ses biens, ne lui permettoit pas de leur donner des marques plus solides de sa reconnoissance.

[a] Canusium, présentement *Canosa*, étoit une des Villes de la Poüille, placée sur les rives de l'Aufide ou de l'*Offanto*. Consultés le septiême Volume page 325. note *a*, & 410. note *a*.

[b] Venusie subsiste encore aujourd'hui dans la Poüille, sous le nom de *Venosa*. On a donné la notice de cette Ville dans le septiême Volume page 340. note *a*. Depuis long-tems elle avoit le titre de Colonie Romaine.

De Rome l'an 663.
Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

dans le païs des Samnites. Outre que la Nation qui lui étoit échuë, avoit été de tout tems formidable aux Romains, le tems d'une révolte générale, l'émotion de tous les esprits, & l'incommodité des lieux rendoient sa commission encore plus hazardeuse. Le Samnite Vettius Cato lui tenoit tête, & la plaine d'Esernie fut le poste où il s'établit d'abord. Le Consul y fut battu par l'ennemi, perdit deux mille hommes, & se vit contraint de se mettre à couvert dans les murs de la Place voisine, [a] qu'il abandonna bientôt pour aller au secours [b] d'Acerres, Ville de la Campanie, dont le Général Aponius pressoit vivement le siége. Ce Rebelle avoit fait venir dans son armée Oxyntas, le fils de Jugurtha, après l'avoir tiré des prisons de Vénusie, où les Romains l'avoient confiné pour le reste de ses jours. Il affecta même de le montrer à ses troupes, avec tout l'appareil de la Majesté Royale. Cependant César s'approchoit avec ses Légions, & avec deux renforts considérables de Gaulois, & de Cavalerie Numide. Pour lors la présence d'Oxyntas fut infiniment utile aux ennemis. A la nouvelle que le fils de leur ancien Roi combattoit dans l'armée des Alliés, les Numides déserterent par bandes, & se

a Esernie fut même si étroitement assiégée par Vettius Cato, que Lucius Acilius & Lucius Scipio prirent le parti de se déguiser sous des habits d'esclaves, pour échapper plus sûrement à la vigilance de l'ennemi, comme le rapporte Appien au premier Livre des guerres civiles.

b Le nom d'Acerres, Ville ancienne de la Campanie, se retrouve encore dans celui *d'Acerra*, qu'elle a conservé. Son territoire étoit arrosé, & souvent inondé par les eaux du Fleuve Clanis. Consultés le septiême Volume page 418. note *c*.

donnérent aux ennemis de Rome. Il fallut que le Consul se defît de ce grand nombre d'Etrangers, & qu'il les renvoyât dans leur Afrique. Cette diminution de ses troupes rendit César moins entreprenant. Il se contint dans ses retranchemens, & ne fut plus que le spectateur du siége d'Acerres. Cette inaction rehaussa le courage d'Aponius. Comme par mépris pour le Consul Romain, il fit insulter son Camp. Il en vint ensuite jusqu'à vouloir l'escalader. César ne s'ébranla pas, & refusa de paroître dans la plaine; moins par timidité, que pour triompher de l'audace des ennemis. Déja ils s'étoient avancés jusqu'à portée du Camp Romain. Déja ils en avoient arraché les premiéres pallissades. C'étoit là que le Général Romain les attendoit. Il fit sortir sa Cavalerie par la porte opposée à celle de l'attaque, avec ordre de tourner au tour du Camp, & de venir prendre les ennemis à dos. Au même moment, César fait une sortie avec toute l'infanterie Légionaire, & donne si brusquement sur les Samnites, qu'il les fait reculer. Pour lors la Cavalerie Romaine survenuë tout à coup acheva la déroute des ennemis. Quoi que leur Camp fût proche, ils n'y entrérent qu'après avoir perdu six mille de leurs meilleurs soldats. Cet avantage donna l'occasion au vainqueur de ravitailler Acerres, & d'en renforcer la garnison. Après quoi, César décampa, & laissa Aponius se consumer au tour d'une Place, dont il croyoit la prise impossible.

De Rome l'an 661.

Consuls, L. JULIUS CÆSAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

Cette victoire étoit la premiére, que les Romains eussent remportée de l'année. La joïe qu'elle

De Rome l'an 663.
Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

Oros. l. 5. c. 18.

leur causa ne peut s'exprimer. A l'heure même le Peuple de Rome quitta la saye militaire, & reprit la toge. Les Tribunaux de la Justice, fermés depuis six mois, furent ouverts. Le Sénat confirma le titre *a* d'*Imperator*, que les soldats avoient donné à César sur le champ de bataille. Enfin la Fortune, qui sembloit avoir abandonné Rome, parut se réconcilier avec elle. On ajoûte encore que Sylla sauva Esernie du malheur qui la menaçoit, qu'il défit l'armée des ennemis prêts à la prendre, & qu'il les éloigna de la Contrée qu'ils infestoient. *b* Quoi qu'il en soit; il est du moins certain que ce grand Général s'acquit bien de la gloire dês la premiere année de la guerre contre les Rebelles d'Italie.

App. l. 1. bell. civ.

Cependant Aponius continuoit son entreprise contre la Ville d'Acerres. A force de persévérance il prétendoit l'enlever. César donc forma le dessein d'accourir, une seconde fois, à sa délivrance. L'armée du Consul étoit de trente mille fantassins, & de cinq mille hommes de cavalerie.

a Dans les tems de la République Romaine, le nom d'Empereur, ou plûtôt d'*Imperator*, fut un titre d'honneur passager, que l'armée donnoit quelquefois par acclamation, & que le Sénat confirmoit à un Général, qui s'étoit signalé par quelque victoire importante. Il devint, sous l'empire des Césars, un titre de souveraineté absoluë.

b L'Abbréviateur du Livre soixante-treiziême de Tite Live donne pour un fait constant la prise d'Esernie par les Samnites. Il ajoûte qu'un Marcus Marcellus qui commandoit dans cette Place, se livra, lui & ses soldats à la discrétion du Vainqueur. De-là le surnom d'*Eserninus* qu'on lui donna par dérision, pour perpétuer la honte de sa défaite. Il est cependant sûr qu'Orosius attribuë à Sylla la gloire d'avoir garanti cette Ville contre les attaques de l'ennemi. C'est au Lecteur de juger qui des deux Historiens mérite la préférence.

Tout

Tout malade qu'étoit César, il hâta sa marche, & se fit porter dans une litiére. Il ignoroit que sur son passage Marius Egnatius, l'un des chefs de la révolte, lui avoit dressé une embuscade. Cependant il s'avance, arrive sur les bords d'une petite riviére qu'on ne pouvoit passer que sur un pont, assez à portée de celle des deux Villes *a* de Téane, qu'on nommoit aussi Sidicinum. A peu de distance du pont l'armée d'Egnatius parut. Il fallut que César rebroussât chemin. Lorsqu'il fut obligé de repasser le pont, les Romains furent attaqués, & mis en désordre par les ennemis embusqués. Dans cette déroute, Téane leur servit de retraite. Là, le Consul eut bientôt réparé sa perte, tant il lui vint de soldats de tous les environs. Plus animé, & plus précautionné que jamais César se remit en route, & vint se montrer devant Acerres. Il est vrai qu'il ne sortit pas du camp où il s'établit proche de la Place assiégée. Il se contenta d'observer delà l'ennemi, de rallentir l'ardeur d'Aponius, & de suspendre les opérations du siége. Il paroît qu'Acerres ne fut pas prise.

De Rome l'an 663.
Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

Strabo L. 5.

Marius, dans le Païs des Marses, n'avoit pas oublié ce qu'il devoit à sa Patrie, & à sa propre gloire. Il tenoit seul la place de Rutilius & de Cœpion, que leur trop grande ardeur de

a La Ville de Téane, aujourd'hui *Tiano*, eut le surnom de *Sidicinum*, parce qu'elle étoit placée dans le canton des Sidicins, & pour la distinguer d'une autre Téane, Ville d'Apulie, qui pour cette raison fut surnommée *Apulum*. Nous avons parlé de ces deux Villes dans le quatriême Volume page 365. note *a*, & au cinquiême, page 117 note *a*.

De Rome l'an 663.
Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

vaincre avoit entraînés à leur perte. Ce grand Capitaine prit pour lui les conseils qu'il avoit si souvent donnés au Consul défunct, & dont celui-ci avoit si mal profité. Par les deux échecs que son armée avoit reçus coup sur coup, Marius comptoit qu'elle avoit besoin d'être éxercée à l'ombre d'un Camp, avant que d'être produite au grand jour. Delà l'inaction dans laquelle il resta plusieurs mois, uniquement attentif à contenir l'ennemi par sa présence, & à former ses Troupes par de continuels exercices, & par de fréquentes escarmouches. Lorsqu'il les vit piquées d'émulation, & ennuïées de l'oisiveté où on les avoit contraintes, il leur accorda comme une grace, d'aller à l'ennemi; & leur promit, qu'il les conduiroit à leur tour à la victoire. Marius s'apperçut, que son inaction avoit causé de la négligence, parmi les ennemis, & qu'ils vivoient sans inquiétude, sur la présomption que le Général Romain ne tenteroit rien de l'année. Herrius Asinius, Chef des Marrucins, qui pourlors étoient opposés à Marius, venoit souvent l'insulter dans son camp, sûr qu'on n'accepteroit pas le défi. Sa confiance fut punie à l'heure même. Marius ordonna à l'instant une sortie, & donna si brusquement sur les Marrucins & les Marses réünis, qu'il les mit en fuite, & les poussa jusques dans un vignoble voisin. Les fuïards se crurent en sûreté dans un lieu embarrassé de hayes, & d'échallats. Leur malheur les poursuivoit, & leur perte vint d'une toute autre main, que de celle qu'ils appréhen-

Epit. Liviana, & App. L. 1. bell. civ.

doient. Par hazard Sylla, qui n'étoit point attendu, venoit de camper au haut de la colline où le vignoble étoit planté. Le bruit des armes le mit en action. Avec son camp volant, il vint fondre sur les Marrucins, en fit un carnage épouventable, vit tomber dans la mêlée le Général Herrius Asinius, & rendit la victoire complette. N'auroit-on pas crû que la destinée de Sylla étoit de mettre la derniére main à tous les ouvrages de Marius? Par lui la guerre de Numidie avoit été heureusement terminée, par la détention de Jugurtha. Enfin par lui les Teutons, dans la Gaule Transalpine, & par lui les Cimbres en Italie avoient reçu le dernier coup. Jusqu'alors, jamais en Chef, toujours en subalterne, il avoit fait servir son bonheur & son courage plus à la gloire d'autrui, qu'à la sienne.

De Rome l'an 663.
Consuls, C. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

Marius, un peu fâché de devoir toujours la meilleure partie de ses succès à son Rival, se retira dans son Camp, & y garda sa premiére conduite. Il ménagea ses troupes avec la même circonspection qu'autrefois; & ne hazarda plus de combats. Cependant Pompédius avoit rassemblé ses Marses après leur défaite, & ne songeoit qu'à prendre sa revanche. Les six mille hommes qu'il avoit perdus à la derniére action furent bientôt remplacés, dans un Païs où les hommes naissoient soldats aussi-bien qu'à Rome. Avec une armée plus nombreuse qu'auparavant, Pompédius vint se présenter devant le camp des Romains. Marius ne s'ébranla pas. Le vieux Capitaine ne prenoit pas ses résolutions

De Rome l'an 663.
Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

ſur les bravades de l'ennemi ; mais ſur la néceſſité, ou ſur les avantages que lui promettoient les circonſtances. Il n'abandonna donc point ſon camp avantageuſement ſitué ſur un côteau. *S'il eſt vrai*, lui cria Pompédius, *que Marius ſoit un auſſi grand Capitaine, qu'on le publie, que ne deſcent-il dans la plaine !* A ces paroles outrageantes Marius répondit vivement ; *ſi Pompedius eſt auſſi brave qu'il l'annonce, que ne vient-il m'attaquer dans mon poſte !* On s'en tint de part & d'autre à des paroles, & nulle action ne décida. Depuis ce tems-là le courage des rebelles ſe refroidit. Rome commençoit à prendre le deſſus, ou du moins à revenir de ſes frayeurs. Des deux côtés la maniére de faire la guerre étoit ſemblable ; mais bien différente de l'ancienne coûtume des Romains. La déciſion n'étoit plus entre les mains d'un ſeul Général, & d'une ſeule armée. Chaque Province révoltée avoit ſon chef à part, à qui la République avoit oppoſé un Proconſul, avec un certain nombre de troupes. Le ſuccês des armes étoit différent, ſelon l'habileté, & les forces des divers Commandans. Nous avons déja dit que les Picentes avoient à leur tête, entre autres Généraux, un Afranius, zélé partiſan de la révolte. Celui-ci tenoit le Romain Cn. Pompéius aſſiégé dans Firmum, & ce ſiége duroit depuis pluſieurs mois. De ſon côté Servius Sulpicius venoit de remettre ſous le joug Romain la Nation des Péligniens, entiérement défaite en bataille rangée. Pour profiter de ſon loiſir, Sulpicius prit la réſolution d'aller délivrer tout à la fois Pom-

App. ibidem.

péius & Firmum du danger qui les menaçoit. Il fit avertir Pompéius du ſecours qu'il alloit lui conduire, & enſemble ils convinrent, qu'au moment que Sulpicius paroîtroit les aſſiégés feroient une ſortie ſur les aſſiégeans. Le deſſein avoit été ſagement pris, l'éxécution en fut heureuſe. Au premier ſignal que Pompéius eut des approches du ſecours, il fit ouvrir les portes, & marcha en bataille contre Afranius. Celui-ci abandonna ſon camp ſur l'heure, & ſans trop examiner s'il n'avoit point d'autres ennemis à craindre que les aſſiégés, il courut les chaſſer dans leurs murailles. A peine le choc étoit-il commencé, que le camp volant de Sulpicius tomba ſur le camp des aſſiégeans, & y mit le feu. La fumée & la flâme annoncérent aux Picentes qu'ils avoient des ennemis en queüe. L'effroi les ſaiſit, & ils ne ſongérent qu'à la retraite. Cette fuite leur coûta cher. Afranius perdit la vie dans le combat, le plus grand nombre de ſes ſoldats fut taillé en piéces, & le reſte ſe ſauva comme il put dans Aſculum, Ville par où la révolte avoit commencé. Pour châtier les Aſculans Pompéius inveſtit leur Place, & d'aſſiégé qu'il étoit, il devint l'aggreſſeur.

De Rome l'an 663.
Conſuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

Cette nouvelle, lorſqu'elle fut répanduë dans Rome, diſſipa les nuages. La confiance y revint avec un redoublement d'allégreſſe. Lorſque Céſar eut remporté ſa prémiére victoire le Peuple avoit changé d'habits. Pour lors les Sénateurs eux-mêmes, & les principaux Magiſtrats reprirent la *prétexte*, & leurs fonctions ſe firent à l'ordinai-

De Rome l'an 663.

Consuls, L. JULIUS CESAR, P. RUTILIUS LUPUS.

Plut. in Mario & in Sylla.

re. Cependant la campagne n'étoit pas encore finie. Marius chez les Marses soutenoit toûjours le caractére de temporiseur. Il convenoit à son âge ; car il comptoit alors soixante-huit ans, & se sentoit accablé de fluxions. Ses exploits passés, & le grand nombre de Consulats qu'il avoit obtenus, aussi-bien que ses infirmités auroient dû l'engager à se contenter d'une vie privée ; mais l'ambition sçait-elle se prescrire des bornes ? Tout vieux qu'il étoit, Marius céda à la demangeaison de se signaler dans un combat, qui lui procurât de nouveaux honneurs. Il descendit en rase campagne, & hazarda la bataille. Dans l'action Marius fit bien voir qu'il n'étoit plus le même homme. Les forces du corps & la vivacité du commandement lui manquérent tout à la fois. Ses soldats ne soutinrent que foiblement le premier choc, perdirent du terrain, & prirent la fuite. Il est vrai que les ennemis n'eurent ni assez de présence d'esprit, ni assez de courage, pour profiter de la déroute des Romains, & pour les mener battant jusques dans leur camp. Aussi Marius dit à ses troupes en les plaisantant, *vous êtes des braves vous autres ! Vous effrayés vos ennemis en leur montrant le dos.* Ce mauvais succès dégoûta Marius du commandement. Il prétexta ses infirmités, & renonça au Généralat, du moins durant une guerre, où il n'auroit acquis qu'une gloire médiocre.

Les Marses se prévalurent d'un si foible avantage. Ils publiérent par tout, qu'ils avoient contraint le plus habile Général qui fût à Rome de

quitter la partie. Ce préjugé fit impression sur bien des Peuples d'Italie, qui jusques-là s'étoient maintenus dans la neutralité. Les Ombriens, & les Etrusques embrassérent le parti des Rebelles confédérés. Il fallut donc que Rome multipliât ses troupes, & ses Généraux, à mesure que le nombre de ses ennemis augmentoit. Cependant la seule Capitale ne pouvoit plus suffire à fournir autant d'hommes, qu'il en falloit, pour remplir cette multitude de Légions, qu'on devoit mettre sur pied. Le Sénat prit un parti, qui jusqu'alors n'avoit eu d'exemple que dans les extrêmes calamités de la République. Il ordonna que les Affranchis mêmes seroient enrôlés dans la milice Romaine. On en composa douze Cohortes, qui furent employées dans les garnisons des Villes maritimes, jusqu'à Cumes. Par-là, les Romains furent en état d'envoyer deux armées; l'une sous la conduite de Lucius Porcius en Etrurie; l'autre en Ombrie, sous le commandement d'Aulus Plotius. Les deux Généraux combattirent ensemble les Ombriens & les Etrusques réünis, & remportérent sur eux une victoire qui fut sanglante des deux parts. Ainsi la République n'avoit encore acquis par tant d'exploits durant la campagne, que la diminution d'une terreur qui fut vive, lorsque la guerre commença. Des ennemis si voisins, si braves, & en si grand nombre fixoient dans la seule Italie toutes les forces de Rome, & donnoient lieu aux Nations nouvellement conquises, à l'Orient, & à l'Occident, de secoüer le joug de leurs Vainqueurs, ou de

De Rome l'an 663.
Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

De Rome l'an 663.
Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

craindre moins les attaques des Conquérants du monde. Dans la Gaule Transalpine, les Salyes avoient repris les armes, & l'esprit de révolte avoit repassé les Alpes. Cette émotion ne fut pas de longue durée. [a] Un Caïus Cæcilius Metellus qui vraisemblablement succéda, du moins pour un tems, à M. [b] Porcius Cato, Préteur dans la Province Narbonnoise, eut bientôt calmé cette premiére émotion, qui fut sans suite. Des mouvemens plus sérieux se faisoient craindre en Asie. Mithridate se préparoit à profiter des troubles de l'Italie; mais nous nous réservons à exposer les commencemens, & le progrês de ses armes, lorsque nous aurons entamé l'histoire de la guerre qu'il va bientôt faire aux Romains.

Les circonstances du tems rendoient la révolte des Italiens encore plus formidable. Le Consul L. Julius César auroit bien voulu l'appaiser, avant que de sortir d'emploi. Son zéle pour sa République, & pour sa propre gloire lui fit trouver un moyen, qu'il crut infaillible pour réconcilier Rome avec ses Alliés. Comme il étoit seul Consul, & que son authorité n'étoit soûmise à aucune autre pour les affaires militaires tandis qu'il étoit en campagne, il dressa une Loi Consulaire, qui

[a] Quelques-uns ont conjecturé, que ce Caïus Cæcilius Metellus, étoit fils de celui, qui fut surnommé Caprarius, & dont nous avons eu occasion de parler cy-dessus.

[b] Aule-Gelle donne lieu de croire, que Marcus Porcius Cato eut pour pere un autre du même nom, qui mourut en Afrique pendant l'année de Rome 635. avant la fin de son Consulat. Caton le Censeur étoit ayeul de ce dernier, par son fils aîné, qu'il avoit eu de Licinia sa premiere femme. Par conséquent celui dont il s'agit ici fut son arriére-petit-fils.

fut

fut ratifiée par le Sénat, & qu'on appella toujours depuis *la Loi Julia.* Elle portoit, *que tous les Peuples d'Italie, dont l'alliance avec Rome étoit incontestable, joüiroient en entier des droits de la Bourgeoisie Romaine.* Pourquoi donc avoit-on répandu tant de sang ? Falloit-il refuser avec hauteur ce qu'on seroit obligé d'accorder avec ignominie ? La nécessité contraignit Rome à céder aux légitimes prétentions d'une multitude infinie de Villes, réduites à poursuivre leur droit les armes à la main. Cependant la Loi ne fut exécutée que par parties, & à divers tems. On n'accorda d'abord le droit de Bourgeoisie, qui faisoit le sujet de la guerre, qu'aux Peuples voisins de Rome, ou qui ne s'étoient point laissés entraîner au torrent de la rébellion, ou qui les premiers avoient eu recours à la clémence du Sénat Romain, & s'étoient offerts à rentrer dans le devoir. Cette conduite de Julius ralentit la fureur des ennemis. Chacune des Nations liguées se pressa de faire son traité séparément. On ne peut dire combien le Consul, par ce trait de politique, enleva dans la suite de Confédérés aux Rebelles. A la fin on verra tous ces Peuples obtenir successivement le droit de Bourgeoisie Romaine, à l'exception des Lucaniens & des Samnites, Nations féroces & depuis long-tems jalouses de la grandeur de Rome. Sans leur obstination dans la révolte, peut être toute l'Italie eût-elle été pacifiée dès la premiére année que la guerre avoit commencé. Elle subsista encore, & continua d'inquiéter la République.

De Rome l'an 663.

Consuls; L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

App. l. 1. de bell. civ. Strabo Liv. 5. Vell. Pat. L. 2. &c.

De Rome l'an 663.

Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

Pædian. in Comment. ad orat. Cic. pro Cornelio.

Cependant à Rome *a* les Tribuns du Peuple prétendoient que la Loi de Varius leur Collégue fût exécutée à la rigueur. Nous avons dit qu'elle ordonnoit, qu'on fît le procês à tous ceux des Romains, qui avoient contribué à inſpirer aux Alliés la penſée, de demander le droit du ſuffrage dans les Comices. Le Sénat s'oppoſoit à l'exécution de cette Loi. *Quand bien même elle eût été juſte*, diſoit-on, *le tems ne permet plus de la laiſſer dans ſa vigueur. Pourroit-on ſans imprudence exiler tant d'illuſtres Romains, qui peut-être prendront parti parmi les Révoltés? Eſt-il raiſonnable d'irriter les*

a Cicéron, dans ſon Livre intitulé *Brutus*, met au nombre de ces Tribuns du Peuple, un Caïus Scribonius Curio, & un Quintus Cæcilius Metellus Celer, qui n'avoient qu'un talent médiocre pour parler en public. Le premier étoit iſſu d'une famille Plébéïenne, qui ſe partagea en deux branches, dont l'une fut celle des Libons, qui donna des Tribuns du Peuple, des Préteurs à la République, & enfin des Conſuls, ſous l'Empire des premiers Céſars. L'autre fut diſtinguée par le ſurnom de *Curio*, terme que Plaute a employé dans l'*Aululaire*, pour ſignifier un homme *maigre, & rongé de chagrin*. Tel étoit peut-être celui qui fut la tige de cette branche. On pouroit dire auſſi que le même ſurnom fut emprunté d'un autre Scribonius, que Tite Live dit, au livre quarante-uniême, avoir été créé Grand Prêtre des Curies. Pline & Cicéron aſſûrent que dans la famille des Curions, on vit ſucceſſivement des Orateurs recommandables par leur éloquence. De ce nombre fut un Scribonius Curio, à qui les Romains, ſelon Valére Maxime (Livre 9. ch. 14.) donnérent le ſobriquet de *Burbuléius*, parce qu'il avoit la taille & la démarche d'un Comédien de ce nom. La ſuite de l'Hiſtoire nous fera voir des Curions revêtus des premiéres dignités. Pour Quintus Metellus *Celer*, on conjecture qu'il étoit fils de Quintus Metellus Népos, que nous avons vû Conſul avec Titus Didius, l'an de Rome 655. Plutarque dit de lui, dans la vie de Romulus, que peu de jours aprês la mort de ſon pére, il donna au Peuple un combat de Gladiateurs. La célérité dont il uſa, pour ordonner l'appareil du ſpectacle, fonda le ſurnom de *Celer*, qu'il tranſmit à ſes deſcendans.

Alliés, qui commencent à se calmer? Se pourra-t-il faire que les Italiens souffrent paisiblement l'affront, qu'on veut faire à tous les Protecteurs, qu'ils ont eus dans la Capitale? L'affaire fut débattüe avec chaleur, entre les Tribuns & les Peres Conscripts. Enfin le parti de la raison l'emporta. Il fut décidé qu'on surseoieroit le jugement des procès intentés en conséquence de la Loi *Varia*. Ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est que ce Varius, ce Tribun Législateur, cet Espagnol de naissance, qui n'avoit à Rome qu'un droit incertain de Bourgeoisie, fut lui-même condamné par sa propre Loi, comme un des principaux Autheurs de la révolte des Alliés. La punition d'un Magistrat si séditieux procura un instant de tranquillité à la Ville. L'Assemblée pour les grandes élections se fit paisiblement au Champ de Mars. Cn. [a] Pompéius surnommé Strabo, parce qu'il

De Rome l'an 663.
Consuls, L. JULIUS CESAR, & P. RUTILIUS LUPUS.

Val. Max. L. 8. c. 6. & App. L. 1. bell. civ.

[a] Cneïus Pompéïus Strabo fut le pére du Grand Pompée. D'abord il se fit quelque réputation dans le Barreau, selon le témoignage de Cicéron. Ensuite il aspira aux dignités de la République Romaine. En l'année de Rome 648. il obtint la Questure de Sardaigne, dont la Préture avoit été confiée à Titus Albucius. De retour à Rome il accusa le Préteur de concussion. Mais les Juges se déclarérent contre le délateur. Ils ne crurent pas devoir authoriser par un Arrêt flétrissant, les divisions qui pouvoient naître entre deux Magistrats, que le devoir de leur Charge & l'intérêt de la République, unissoient par les liens les plus indissolubles, comme le remarque Cicéron, dans son Plaidoyé contre Cécilius. Le même Orateur nous apprend, dans le cinquiême discours contre Verrés, que Cnéïus Pompéïus Strabo fut Préteur en Sicile. On a lieu de croire que pendant sa Magistrature, il fit applanir un chemin, qui conduisoit depuis le Territoire de Messine, jusqu'au détroit qui sépare la Sicile de l'Italie. Du moins cette route fut appellée de son nom *Via Pompéia*. Cicéron en parle dans la septiême harangue contre Verrês.

De Rome l'an 664.

Consuls, CN. POMPEIUS STRABO & L. PORCIUS CATO.

étoit louche, & L. [a] Porcius Cato furent proclamés Consuls.

Bientôt la nécessité contraignit la République à négliger toutes les guerres du dehors, pour ne songer qu'à celle de l'Italie. Le feu étoit au voisinage, il falloit l'éteindre avant que de remédier aux maux des Provinces étrangéres. Mithridate se déclaroit ouvertement en Asie contre les Romains, & ses menées secrettes venoient d'éclater par des hostilités publiques. Le Sénat n'envoya point de nouvelles Légions au Préteur qui gouvernoit l'Asie. On lui laissa soûtenir ces premiéres attaques avec les troupes, qu'il emprunta des Asiatiques, amis de la République. Les départemens des nouveaux Consuls ne furent donc que pour la seule Italie. Porcius Cato eut pour son partage le commandement de l'armée, que Marius avoit conduite depuis la mort de Rutilius & de Cœpion, & qu'ensuite il avoit abandonnée sous prétexte de maladie. Cn. Pompéius alla se mettre à la tête des troupes qu'il avoit laissées devant Asculum, dont il avoit commencé le siége, avant son Consulat. Il les renforça par de nouvelles levées, & il eut sous ses ordres une armée Consulaire. Cependant L. César, ce brave

[a] Au rapport d'Aule Gelle & de Plutarque, Caton le Censeur avoit eu de son deuxiême mariage avec Salonia, Marcus Cato Salonianus, comme nous l'avons observé, dans le neuviême & douziême volume. Celui-ci eut deux fils, à sçavoir Lucius Porcius Cato, le Consul de cette année 664. & Marcus Porcius Cato, qui avoit été Tribun du Peuple, & qui mourut tandis qu'il poursuivoit la dignité de Préteur. Ce dernier fut le pére du célébre Caton d'Utique.

Consul de l'année précédente, resta toûjours en emploi, & sans rien perdre du nombre de ses troupes, il changea seulement le nom de Consul en celui de Proconsul. La plûpart des autres Généraux subalternes, que Rome avoit nommés l'année derniére, restérent dans leurs mêmes fonctions, & pour le bonheur de la Patrie Sylla ne fut point révoqué. Dans peu les exploits qui le signaléront le mettront de niveau avec son rival, & il acquérera autant de gloire dans la guerre des Alliés, que Marius en perdit. Il est tems de mettre en mouvement toutes les forces de Rome.

De Rome l'an 664.

Consuls, CN. POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

Lucius César hâta les préparatifs de la campagne au fort de l'Hyver, & dês les premiers jours du mois de Janvier, ce Consul finissant étoit campé sur les bords *a* du Clanius, ou si l'on veut du Liris, au voisinage d'Acerres, Ville de la Campanie. L'adversaire qui lui faisoit face, & qui assiégeoit Acerres pour le parti des Alliés, étoit cet Aponius, dont la valeur étoit connuë. Long-tems ces deux Généraux ne furent occupés, qu'à se couper mutuellement les vivres, & qu'à se disputer

App. L. 1. bell. civ.

a Appien a confondu mal à propos le *Clanius* avec le Liris, connu aujourd'hui sous le nom de *Sarigliano*. Celui-ci a sa source dans le païs des Volsques au dessus de *Sora* dans le voisinage d'*Atino*. Après avoir séparé l'ancien Latium, du païs des Samnites & de la Campanie, il termine sa course dans la mer Tyrrhénienne. Pour le *Clanis*, il arrose une portion de la Campanie, & va décharger ses eaux dans la mer de Toscane. Il est bien vrai, que le Liris eut anciennement le nom de *Clanis*, selon le témoignage de Pline & de Strabon. Mais le *Clanius*, ou le *Clanis* dont il s'agit ici n'a rien de commun avec le Liris. Voyés ce que nous avons remarqué sur ce Fleuve dans le septiême volume de cette Histoire, page 418. note *d*.

De Rome l'an 664.
Consuls, CN. POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

les fourages. Durant ces escarmouches, César eut toûjours de l'avantage sur son ennemi. Il s'étoit posté plus avantageusement que lui, & la plaine qu'il avoit à dos étoit également fertile en blés, & en herbages. Malgré la saison, il traîna les affaires en longueur, persuadé que la disette obligeroit bientôt Aponius à décamper, & à lever le siége. Sa conjecture se trouva vraie. L'Italien ne resta pas long-tems devant la Place. César prit le parti d'attaquer Aponius dans sa retraite, le prit en queuë durant sa marche, mit son arriére garde en déroute & lui tua huit mille hommes. Par cette victoire Acerres fut délivrée, & le vainqueur ne languit pas un moment dans l'oisiveté. Il sçavoit que Pompéius avoit commencé le siége d'Asculum, Ville opiniâtrément rebelle, & qui avoit donné le branle à la révolte. Ce nouveau Consul étoit alors retenu à Rome par les fonctions de sa Charge. César vole à Asculum pour en avancer la prise, & pour finir, par ce seul coup, une guerre trop importune. Une maladie subite & dangereuse l'arrêta tout à coup. Obligé de se faire transporter à Rome pour sa santé, il laissa la conduite de son armée à Caïus Bæbius l'un de ses Lieutenans Généraux. Nous verrons qu'il eut à la Ville de quoi se consoler des occasions de s'illustrer, que la maladie lui faisoit perdre en campagne. Quelque rude que fût la saison, Pompéius vint reprendre devant Asculum le commandement des troupes, & continuer le siége qu'il avoit commencé. Les Picentins n'étoient pas en état de le soutenir, & la

seule obstination jointe à l'espérance du secours, ranimoit un reste de courage dans les Asculans. En effet une grosse armée de Marses se mit en campagne, sous la conduite de Francus leur Général. Si-tôt que les assiégés furent avertis de l'arrivée du secours, ils ne furent plus maîtres de leur joie. Avec une précipitation inconsidérée, ils ouvrirent leurs portes, & sortirent contre les assiégeans. Répoussés dans leurs murs ils donnérent le tems au Consul d'aller au devant de Francus, & de lui livrer bataille. La victoire que Pompéïus remporta fut mémorable, & les Marses n'avoient point encore reçû de si furieux échec. Dix-huit mille de leurs combattans, avec leur Général, restérent sur la place. Il semble que dans une si glorieuse journée le Ciel prit plaisir à se déclarer en faveur des Romains. Le froid augmenta, & se fit sentir vivement aux fuïards, après la défaite. On dit que quatre mille de ces débandés, se retirérent sur une des montagnes de l'Apennin, pour y passer la nuit, mais qu'ils furent saisis d'un froid si violent, que les uns appuyés sur leurs javelines, les autres adossés contre des arbres, furent trouvés le lendemain morts, & plantés sur leurs piés en forme d'un bataillon rangé sous les armes. Quoiqu'il en soit de ce récit, j'aime mieux croire, que les ennemis qui vinrent à la délivrance d'Asculum, & que Pompéius défit, fut une armée tumultuairement rassemblée sur les côtes de la mer Tyrrhénienne, que le Consul n'en tua que cinq mille, & que le reste périt par la faim, par la maladie, & par le froid.

De Rome l'an 664.

Consuls, CN POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

Oros. l. 1. c. 18.

App. l. bell. civ.

Asculum tint encore contre l'armée Consulaire,

De Rome l'an 664.
Consuls, Cn. Pompeius Strabo, & L. Porcius Cato.

& le déſeſpoir ne fit qu'augmenter la rage de ſes habitans. Leur ſeule reſſource étoit dans Judacilius, Chef des Picentins, & le Général le plus intrépide du parti rebelle. Il étoit Aſculan de naiſſance, & l'un des principaux autheurs de la révolte dont ſa patrie avoit levé l'étendart. Pour lors il tenoit la campagne, ſuivi de huit cohortes, qui lui formoient une armée médiocre pour le nombre; mais formidable par la valeur de leur Commandant. Judacilius, fut touché des maux qu'il avoit attirés ſur ſa Ville natale, & prévit les murmures que les ennemis, qu'il y avoit en grand nombre, y ſuſciteroient contre lui. Réſolu d'y pénétrer malgré l'exacte vigilance des Romains, il fit avertir ſes compatriottes, que dés le premier mouvement qu'ils lui verroient faire, ils euſſent à ſortir de leur Ville en bataille, & qu'il feroit le reſte. L'entrepriſe, quoiqu'un peu téméraire, n'étoit pas impraticable; mais les aſſiégés eux-mêmes en arrêtérent le ſuccês. Les ennemis de Judacilius réprimérent l'ardeur qu'avoient les Aſculans, de tenter une ſortie, & d'aider le ſecours qu'on leur préparoit. Ainſi lorſque le chef des Picentins vint forcer la contrevallation des Romains, il fut bien ſurpris de ne ſe voir pas ſecondé par la garniſon des aſſiégés. Le dépit redoubla ſon courage. Le brave Général ſe fit jour à travers les retranchemens du Conſul, & l'épée à la main, il gagna une des portes de la Ville, qui lui fut ouverte. L'action étoit belle, & comparable aux illuſtres exploits des plus braves Romains. Ce qui va ſuivre marquera encore mieux la grandeur de ſon courage.

Les

Les cohortes que Judacilius menoit à sa suite rassûrérent un peu les assiégés ; mais elles jettérent la consternation parmi les ennemis de leur conducteur. Il convoqua le peuple, & lui reprocha ou son infidélité, ou ses délais à éxécuter ses ordres. *J'ai vû la mort sans trembler*, leur dit-il, *au milieu des Légions Romaines ; mais je ne puis voir sans émotion l'infamie de mes compatriottes. Vous excuserés-vous sur l'ignorance de mon arrivée ? Je vous en avois fait avertir. Allés, vous n'avés d'autre excuse de vôtre lâcheté, que vôtre lâcheté même. Le péril étoit-il donc si grand, qu'il eût fallu y succomber ? Ce que j'ai pû faire sans vous, ne l'auriez-vous pas pû faire avec moi ? Romains ! ne redoutés plus ces Asculans, qui vous ont paru si formidables ! Ils sont à présent plus craintifs que des femmes. Que sont devenus ces hommes, qui n'aguére refusoient de vous être asservis sous le beau nom d'Alliés ? Ce ne sont plus que de paisibles victimes, qui n'attendent que le coup qui leur donnera la mort. La vangeance Romaine aura bien-tôt ici de quoi s'exercer. Malheureux Asculum ! tu succomberas sous le fer de tes ennemis ; mais mes yeux ne verront pas ce désastre de ma patrie. Ma main me dérobera la lumiére du jour avant qu'Asculum périsse. C'est aussi l'unique punition que je prépare à mes ennemis, qui le sont plus encore de leur Ville natale.*

De Rome l'an 664.
Consuls, CN. POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

A ces mots, Judacilius ordonna aux Cohortes qui l'avoient suivi de saisir ceux des habitans, qui s'étoient le plus vivement opposés à la sortie. Tous furent égorgés. La joye d'une exécution si cruelle parut sur le visage de Judacilius. A l'ins-

De Rome l'an 664.
Consuls, Cn. Pompeius Strabo, & L. Porcius Cato.

tant il invita ses amis à un grand repas, & lorsque le vin & la bonne chére eût redoublé l'allegresse parmi les conviés, le Général leur fit entendre ces paroles inattenduës. *J'ai promis deux choses dans la harangue que j'ai faite au Peuple. L'une que je ne laisserois pas impunie la noire trahison de ceux, qui m'ont livré seul au péril. La seconde que je ne survivrois pas à la ruine de ma patrie. La premiére de mes promesses est accomplie. J'ai purgé Asculum de ses perfides ennemis, & des miens. Plût aux Dieux que je pusse le préserver des armes du Consul Romain! Du moins je ne serai pas témoin de sa victoire, du massacre de mes compatriottes, de la violence faite à nos femmes, & à nos enfans, de la profanation de nos Temples, du renversement de nos maisons, & de la démolition de nos murs. Dieux qui m'aviez donné la vie! Je vous la rends: trop heureux de n'être pas immortel, comme vous l'êtes! Me suive qui voudra aux champs Elizées.*

Judacilius n'eut pas plûtôt fini de parler, qu'il se fit apporter la coupe qu'il avoit lui-même préparée pour se donner la mort. Dés qu'il eût avalé le poison, il se fit porter dans un Temple, où il avoit fait dresser son bucher funéraire. Ses amis l'y suivirent avec de grands applaudissemens; mais personne n'eût le courage de l'imiter. Des loüanges stériles furent toute sa récompense; mais en mourant il remplit les rebelles de la funeste pensée, qu'il étoit dangereux d'avoir offensé les Romains.

Aprés la mort de Judacilius le Consul trouva moins de difficulté au siége d'Asculum. Pom-

péïus pressa la place, déja découragée par la perte, & par les prédictions du plus brave de ses deffenseurs.

De Rome l'an 664.
Consuls, Cn. Pompeius Strabo, & L. Porcius Cato.

Cependant la guerre contre les Alliés n'alloit pas encore assés vîte au gré des Romains. Le trésor public étoit épuisé, & les Particuliers ne tiroient presque plus rien de leurs Fermes, exposées aux courses & au ravage des ennemis. Les seuls usuriers sçavoient profiter de l'indigence publique. On voyoit les créanciers & les débiteurs se multiplier à l'infini. Les premiers étoient des exacteurs avides, les seconds des gents insolvables tandis que la guerre dureroit. L'intérêt pécuniaire excita presque d'aussi grands désordres dans l'enceinte de Rome, que l'ardeur de partager le gouvernement de la République avec les Romains de naissance en avoit soulevé dans les Provinces de l'Italie. Tous les jours les prêteurs redemandoient leur argent, ou de gros intérêts pour les sommes prêtées. Juger les procês des gents assignés pour dettes, c'etoit une occupation importune pour Aulus [a] Sempronius Asellio, qui faisoit alors l'office de Préteur pour terminer les procês des Romains entre eux. Il est vrai que d'anciennes Loix leur avoient def-

Epit. Liv. App. l. 1. bell. civ. & Val. Max. l. 9. c. 7.

[a] Le surnom d'Asellio nous donne lieu de conjecturer, que le Préteur Aulus Sempronius descendoit de Sempronius Asellio, qui servit, pendant la guerre de Numance, en qualité de Tribun Légionaire, sous les ordres de l'illustre Scipion Emilien. C'est celui-là même que Denys d'Halicarnasse met au nombre des plus célébres Annalistes de l'ancienne Rome. Cicéron parle de cet Ecrivain dans le premier livre des Loix, aussi-bien qu'Aule Gelle, qui cite le quatrième Livre de ses Annales.

De Rome l'an 664.

Consuls, CN. POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

fendu de tirer [a] profit d'un argent prêté ; mais

[a] Pour prévenir ou pour réprimer l'abus des prêts usuraires, les Decemvirs, dês l'année de Rome 302. avoient statué, que l'interêt d'un argent emprunté, ne passeroit pas un pour cent sous peine décernée contre les Prêteurs, de payer le quadruple de la somme prêtée. C'est le sens d'une Loi des douze Tables. Elle est exprimée en ces termes ; SI QUIS UNCIARIO FOENERE AMPLIUS FOENERASSIT, QUADRUPLIONE LUITO. Caton, dans la Préface qu'il a mise à la tête de son Ouvrage sur la vie rustique, fait à ce sujet une reflexion, qui mérite d'avoir place ici. L'usure, dit-il, étoit dans l'estime de nos Ancêtres un crime moins pardonnable, que le larcin. Par la Loi des douze tables, un usurier reconnu pour tel, étoit condamné à payer le quadruple de la somme prêtée, tandis qu'elle n'éxigeoit d'un homme convaincu de vol, que le double de la chose dérobée. *Majores nostri sic habuerunt, & ita in legibus posuerunt, furem dupli condemnari, fœneratorem quadrupli. Quanto pejorem civem existimarint fæneratorem quam furem, hinc licet existimari.* La sévérité des Legislateurs ne fut pas une digue assés forte contre l'avarice des Grands de Rome. Dés l'année 396. depuis la fondation de Rome, c'est-à-dire quatre-vingt-quatorze ans, après la promulgation des douze tables, Duilius, & Mænius, deux des Tribuns du Peuple, entreprirent de mettre un frein à la cupidité des riches. Depuis longtems les usures étoient devenuës arbitraires. Pour arrêter le cours du mal, les anciennes Loix qui bornoient l'interêt à un pour cent, chaque année, ou à la douziême partie d'un centiême, par mois, furent renouvellées, à la réquisition des deux Magistrats. Dans l'année 405. les Consuls Plautius & Manlius, sensibles aux plaintes d'un grand nombre de Citoyens opprimés par des créanciers avides, réduisirent les profits usuraires à la moitié d'un pour cent. Ainsi cent as de principal ne produisoient au prêteur qu'un demi as d'interêt, après l'année révoluë. Enfin pendant l'année de Rome 411. il ne fut permis à aucun de rien exiger au-delà du capital. Mais toutes ces Loix ne pouvoient subsister long-tems au milieu des dissentions qui agitoient la République. Elles expiroient pour l'ordinaire avec l'authorité du Législateur, pour faire place à d'autres selon le caprice, ou l'interêt des factions, qui dominoient tour à tour dans les Comices.

Au reste, les Calendes de chaque mois étoient le terme, que les créanciers avoient coutume d'assigner pour le payement de l'interêt annuel, dont ils étoient convenus avec leurs débiteurs, comme nous l'apprenons de Plutarque, d'Horace & d'Ovide. Alors les interessés ne

De Rome l'an 664.

Consuls, CN. POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

ces Loix étoient abolies par l'usage, & la nécessité du commerce pour les besoins de la vie avoit fait tolérer, ce que la rigidité des mœurs d'autrefois avoit rendu presque impraticable. Cependant les débiteurs, pressés par leurs créanciers, prétendoient ne leur devoir rien au-delà de la somme prêtée. C'étoit à l'équité du Juge de prendre un juste milieu, entre les prétentions des uns & des autres. Sempronius donna trop à sa compassion pour le pauvre Peuple. Il se déclara contre les créanciers, & les condamna à perdre tout l'intérêt de leurs prêts. Delà les dissentions, & les animosités. Les usuriers feignoient des dettes qu'ils soûtenoient véritables, même par le parjure, & les débiteurs trouvoient cent artifices pour les frustrer de leurs véritables dettes. Pour se tirer de ce labyrinthe d'affaires, que la mauvaise foi mutuelle rendoit impénétrable, le Préteur nomma souvent des Commissaires aux Parties, pour approfondir leur droit. La chicanne sçavoit l'embroüiller. Dans les Arrêts que Sempronius rendoit, presque toûjours la présomption décidoit en faveur des débiteurs, & les créanciers étoient condamnés à une amende. Ceux-ci étoient riches, & leur crédit à Rome l'emportoit; mais le Préteur étoit inexorable. Il vouloit le bien, & s'il eût pû il auroit entiérement ex-

manquoient pas de se trouver dans un endroit voisin du *Puteal*, & remarquable par les statuës qu'on y avoit érigées à Janus. Là le débiteur remettoit entre les mains du prêteur l'intérêt de la somme empruntée. Voyés dans le troisiême volume la Loi, qui concerne le prêt & le droit des créanciers, page 172. note *a*.

De Rome l'an 664.
Consuls, Cn. Pompeius Strabo, & L. Porcius Cato.

terminé l'usure. Ces procédés trop sévéres hors de saison, irritérent la plus grande partie du Peuple. *Proscrire tout intérêt*, disoit-on, *pour argent prêté, c'est absolument ruiner le commerce.* Delà les clameurs de la multitude dans le Comice, principalement à l'instigation d'un séditieux Tribun du Peuple, nommé L. Cassius. La Populace fit quelque chose de plus que d'éclater en murmures. Elle apprit que le Préteur faisoit actuellement un sacrifice en l'honneur de Castor & de Pollux, dans la grande Place de Rome, proche du Temple de [a] la Concorde. A l'instant les mutins s'attroupent, s'arment de pierres, & les lancent contre Sempronius, qui tenoit en main la coupe pour faire des libations. Au moment même le Préteur se sentit blessé à la tête, laissa tomber le vase sacré, & tâcha de gagner le Temple de Vesta, pour s'y réfugier. La Populace le couppa, & l'obligea d'entrer dans un misérable cabaret, dressé en forme de Tente au milieu de la place. Il en fut tiré & mis en piéces par ces mutins, qui n'eurent égard ni à sa dignité, ni aux habits de Sacrificateur dont il étoit revêtu. Telle étoit alors l'insolen-

[a] Les Romains considéroient la Concorde comme une Divinité bien faisante, & en avoient fait l'objet de leur culte, vers l'an de Rome 387. Camille lui avoit fait construire un Temple sur le penchant du Capitole. Soixante-deux ans après, c'est-à-dire dans l'année 449. Flavius fut le Consécrateur d'un autre Sanctuaire érigé en l'honneur de la Déesse dans le Parvis du Temple de Vulcain. Cette Divinité se retrouve sur les médailles; tantôt sous une forme humaine, tantôt sous des figures symboliques, conformément à ce que nous avons remarqué dans le cinquième volume, page 357. note *a*.

ce du Peuple Romain ! Le maſſacre de ſes Magiſtrats ne lui coûtoit plus rien, & ſouvent ſon amour de la liberté ſe réduiſoit à des émotions ſoudaines, ſuivies de meurtres, & d'aſſaſſinats. Ce qu'il y eut encore de plus déplorable, c'eſt qu'un ſcandale ſi public ne fut point vangé. A la vérité le Sénat ordonna, qu'on informeroit des autheurs & des complices d'un ſi grand crime; mais l'argent des riches uſuriers ferma la bouche aux témoins, & aux accuſateurs.

De Rome l'an 664.
Conſuls, CN. POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

Parmi les Tribuns du Peuple tous n'étoient pas auſſi livrés à l'iniquité, que Caſſius. Il s'en trouva un à qui les ſoulevements & les violences devenuës trop ordinaires dans les Aſſemblées du Peuple, firent horreur. Celui-ci s'appelloit M. Plautius Silvanus. Pour réprimer la licence d'une Populace toujours prête à répandre le ſang le plus reſpectable, par une Loi il fit un crime capital à tout Citoïen de Rome, *d'apporter des armes dans le Comice, de s'emparer par pelottons des hauteurs qui dominoient la Place publique, d'aſſiéger les maiſons des particuliers avec le fer ou la torche à la main, de troubler les Juges ſéants ſur leurs Tribunaux, & de jetter le déſordre dans aucune Aſſemblée juridique.* Le ſage Tribun ne s'en tint pas là. L'iniquité des Arrêts prononcés par les Chevaliers Romains étoit devenuë ſi criante, qu'elle n'étoit plus ſupportable. Plautius entreprit de faire caſſer un Tribunal ſi décrié. Il propoſa donc un ſyſtême pour le choix des Juges, & le fit agréer au Peuple. Ce fut que chaque Tribu éliroit, tous les ans, quinze Su-

A. Gell. l 13. c. 4. Pœdianus in Cicer. pro Cornel.

De Rome l'an 664.
Consuls, Cn. Pompeius Strabo, & L. Porcius Cato.

jets d'entre elles, à qui le jugement des affaires civiles seroit commis. Par là les Sénateurs, les Chevaliers, & les meilleures têtes d'entre les personnes du Peuple eurent part à la Judicature, & la justice fut équitablement administrée.

Pædianus. in orat. pro Cornel.

On dit qu'un C. Julius César, qui dès lors avoit été Edile Curule, aida beaucoup Plautius de son éloquence à faire accepter sa Loi. Le même Tribun mit la derniére main à l'Ordonnance, que le Consul Lucius César avoit portée les armes à la main & dans un camp, en faveur des Alliés de Rome. Pour avoir toute sa forme il lui manquoit d'avoir été agréée par le Peuple assemblé en Comices. Plautius, de concert avec un Caïus Papirius Carbo son Collégue, la fit authoriser, & publier en ces termes. *Tous les Citoïens de nos Villes, qui se trouveront en Italie lors de la promulgation de cette Loi, seront censés Citoïens de Rome, pourvû qu'ils fassent enregistrer leurs noms dans soixante jours, chés l'un des trois Préteurs, [a] Q. Me-*

Aulus Gellius l. 13. c. 14.

Cicero pro Archia Poeta.

[a] Quintus Cæcilius Metellus Pius un des trois Préteurs de cette année 664. étoit fils du fameux Métellus le Numidique. Il eut le surnom de *Pius*, dont il remplit toute l'étenduë par le tendre attachement qu'il fit paroître pour son pére, lorsqu'il sollicita auprès du Peuple le retour de ce grand homme, que la Faction de Marius avoit condamné à l'éxil. Il ne dégénéra point de la vertu de ses Ancêtres. Si l'on en croit Aurélius Victor, sa vertu autant que sa naissance, lui fraya le chemin aux honneurs de la République. Selon le même Historien, il fut élevé au Pontificat, quoi qu'il eût pour concurrens des personnes Consulaires, & recommandables par leurs services. Il n'avoit pas même atteint l'âge marqué par les Loix, ajoûte Aurelius, lorsqu'il fut élû Préteur. Cependant Salluste assure, que

tellus

tellus, *App.* [a] *Claudius*, *&* *P.* [b] *Gabinius.*

De Rome l'an 664.

Consuls, CN. POMPEIUS STRABO & L. PORCIUS CATO.

On ne peut croire avec quel empressement on accourut à Rome de toute l'Italie, pour joüir du privilége accordé par la Loi. Le nombre des nouveaux Citoyens surpassa infiniment celui des anciens Habitans de la Capitale. Par là les Etrangers alloient devenir les arbitres des élections, & pour parler ainsi, les maîtres de la République. Quel désordre, quelle confusion n'avoit-on pas à craindre, pour les Assemblées par Centuries, par Tribus, & par Curies! On résolut donc de choisir de nouveaux Censeurs, quoique [c] les cinq ans depuis la derniére Promotion jusqu'au lustre prochain, ne fussent pas encore expirés. Lucius Julius César nouvellement relevé de maladie, & [d] P. Licinius Crassus dé-

Fasti Capit.

Metellus Pius étoit âgé de vingt ans, lorsqu'en 645. depuis la Fondation de Rome, il accompagna son pére dans la guerre de Numidie. Si cela est ainsi, dans l'année 664. qui fut celle de sa Préture, il comptoit environ trente-neuf ans. C'étoit à peu prês l'âge requis pour avoir droit de prétendre à cette Magistrature.

a Cet Appius Claudius, qui hérita de ses Ancêtres le surnom de *Pulcher*, fut le pére de Publius Claudius l'ennemi juré de Cicéron. Les suffrages du Peuple ne lui avoient pas été favorables, lorsqu'il se présenta pour l'Edilité. L'année d'après, il reparut dans le Comice, & fut revêtu de cette Charge, suivant le témoignage de Cicéron, dans son Plaidoyé pour Plancius.

b On conjecture que ce Publius Gabinius Capito eut pour fils un Chevalier Romain du même nom, qui fut un des complices de la conjuration de Catilina. La famille Gabinia, dont celui-ci tiroit son origine, donna des Tribuns du Peuple. Ainsi elle étoit comptée parmi les Plébéïennes.

c Nous avons remarqué ailleurs, que les Romains comptoient cinq années d'un lustre à l'autre, & que l'authorité des Censeurs expiroit après un an & demi d'exercice.

d Publius Licinius Crassus, fut le pére de Marcus Crassus si connu dans l'Histoire Romaine, par sa malheureuse expédition contre les Parthes.

De Rome l'an 664.

Consuls, Cn. Pompeius Strabo, & L. Porcius Cato.

ja illustré par un triomphe ; furent jugés dignes de remplir ce poste important. Nommés à la Censure, ils marquérent leur habileté par l'expédient qu'ils trouvérent, pour contenter ce grand nombre de nouveaux [a] Citoïens, sans préjudicier aux droits des anciens Habitans de Rome. Ils se gardérent bien de mêler parmi les trente-cinq Tribus Romaines ce grand nombre d'Italiens, nouvellement admis dans le Corps de la Bourgeoisie. On en composa de nouvelles Tribus, qui n'eurent leur rang d'entrer dans le Parc pour les suffrages, qu'après les anciennes. Ainsi les affaires étoient déja décidées par le plus grand nombre des voix, avant que les nouvelles Tribus eussent leur tour d'opiner. Il est croyable que les nouveaux Citoïens sentirent l'artifice ; mais ils dissimulérent leur mécontentement, bien résolus de se mettre de niveau avec les anciens lorsque l'occasion seroit favorable. Les Censeurs continuérent paisiblement leurs fonctions, réformérent les mœurs de la Ville, en bannirent le luxe qui y regnoit malgré l'indigence, & y deffendirent ces parfums exquis, qu'on achetoit à grand prix dans les Païs étrangers. Ils ordonnérent aussi qu'on n'achetteroit plus le vin Grec, & [b] le vin d'Amminée sur le pied de

App. l. 1. bell. civ.

Plin. l. 14. c. 14.

a De ce nombre fut le Poëte Archias, qui se fit inscrire sur le rôle des nouveaux Citoyens. C'est celui dont Cicéron entreprit la défense contre ceux, qui lui disputoient le droit de Bourgeoisie Romaine.

b Entre tous les vins qui croissoient en Italie, celui d'Aminée méritoit la préférence, de l'aveu de Virgile. Ce canton, dit-il, au second livre des Géorgiques, produit des vins fermes, qui se perfectionnent en

huit *As* d'airain la mesure. L'indigence publi-

De Rome l'an 664.

Consuls, CN. POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

vieillissant. Les vins du Mont Tmolus en Phrygie, ceux du Promontoire de Phanée dans l'Isle de Chio, quoiqu'on leur donne le premier rang, & ces petits vins blancs de Gréce exprimés d'une grappe qui rend beaucoup, & qui sont de garde, doivent céder à nos vins d'Aminée.

Sunt etiam Amminea vites firmissima vina,
Tmolius assurgit quibus, & Rex ipse Phanaus,
Argitisque minor, cui non certaverit ulla
Aut tantùm fluere, aut totidem durare per annos.

Pline, au Livre 14. en a jugé comme Virgile. Le vin d'Aminée, selon lui, passoit pour être supérieur à tous les autres. Chaque année lui ajoûtoit un nouveau degré de vigueur, & d'excellence. *Principatus datur Ammineis, propter firmitatem, senioque proficientem ejus utique vitam.* Caton, Théophraste, Varron, & Columelle en ont vanté le prix & la délicatesse. Ce dernier, aussi-bien que Pline, fait mention de diverses sortes de vignes, qui eurent le nom d'Aminée. Celle qui portoit de petites grappes, fut appellée *minor Aminea.* Elle étoit différente d'une autre, qui à cause de la grosseur de ses grains, fut nommée *major Aminea.* Une troisiéme dont les raisins étoient doubles, s'appelloit pour cette raison *Gemella Aminea.* Elle produisoit un vin rude, mais de longue durée. On en trouvoit beaucoup de cette espéce dans le territoire de Capoüe, de même que sur les côteaux du Mont Vésuve & de Sorrente en Campanie. Columelle en distingue une quatriéme, dont la feüille étoit couverte d'un duvet, qui ressembloit à du coton. Elle rendoit d'assés bon vin. Mais son fruit ne pouvoit se conserver long tems. Il pourrissoit bien-tôt après sa maturité.

Il ne s'agit plus que de sçavoir d'où cette vigne emprunta le nom d'Aminée. Macrobe prétend qu'elle reçut sa dénomination d'un quartier du Mont Falerne. *Aminea scilicet à regione; nam Aminei fuerunt, ubi nunc Falernum est.* Mais parce que Virgile a distingué évidemment le vin de Falerne, du vin d'Aminée, un sçavant de nos jours est persuadé, qu'il faut lire *Falentum*, au lieu de *Falernum.* Il en est qui conjecturent, avec quelque sorte de vrai semblance, que du tems de Virgile, on appelloit ainsi certain plan de la meilleure espéce, qui s'étoit multiplié dans divers cantons de l'Italie. En effet Phylargyrius, sur la foi d'Aristote *in Politic.* dit que l'on fut redevable de la vigne en question aux Aminéens Peuples de la Thessalie, qui transportérent des provins de leur crû, chez les

De Rome l'an 664.

Consuls, Cn. Pompeius Strabo, & L. Porcius Cato.

App. l. 1. bell. civ. & Oros. l. 5. c. 18.

que causa toutes ces réformations. [a] En effet le trésor étoit si fort épuisé, que les Questeurs furent obligés de déloger les Prêtres & les Sacrificateurs, des maisons qu'ils occupoient gratuitement autour du Capitole, maisons qu'ils loüérent, & dont il revint quelque argent au Fisc public. Enfin la disette alla si loin, que pour subvenir aux nécessités présentes, on entama les sommes que Numa Pompilius avoit déposées dans le Temple de Vesta. Les Censeurs

Italiens. Il est du moins très-sûr qu'au siécle de Gallien on employoit le terme d'Aminée, pour marquer le bon vin, dans quelque terroir qu'il eût été recueilli, soit en Gréce, soit en Italie. Columelle dit de plus, que les anciens ne connoissoient pas d'autres vignes, que les Aminéennes, & que l'on ne désignoit point autrement les plus vieilles. L'étymologie hazardée par Servius est aussi fausse qu'elle est puérile. Par le mot d'Aminée, on a voulu faire entendre, dit-il, que les vignes de ce nom ne portoient point de raisins noirs, *Aminea, quia sine minio, sine rubore.* C'est dommage que Pline ait affirmé expressément le contraire, dans son quatorziéme livre. On ne doit pas avoir plus d'égard à l'opinion d'Alciat. Il s'étoit persuadé sans preuve, que le mot *Amineum* répondoit au terme Grec ἄμεινον, pour marquer que le vin d'Aminée étoit le *meilleur* de tous les vins.

[a] L'amphore ou le *Quadrantal* est la mesure dont il s'agit ici, comme Pline nous en assûre au Livre 14. Elle contenoit la valeur de trois muids Romains, à raison de vingt-six livres deux tiers par chaque muid, ou ce qui revient au même, elle équivaloit à deux urnes, ou à huit conges. Voyés nos remarques sur les anciennes mesures Romaines, volume 6. page 500. On sera sans doute surpris que dans la Ville du monde la plus peuplée, où l'or & l'argent étoient devenus si communs, les denrées se vendissent à si bas prix. Mais on doit faire attention, que dans un état démocratique la cherté des vivres étoit le prétexte le plus ordinaire de la révolte. Les Magistrats avoient tout à craindre des fureurs d'une Populace indigente, & affamée. Aussi le principal soin des Ediles Romains se bornoit-il à prévenir la disette, & à entretenir l'abondance. Quelquefois même dans les années stériles, les Consuls & le Sénat étoient forcés par les cris de la multitude d'ouvrir le thrésor public, pour fournir aux besoins des pauvres Citoyens.

n'eurent garde d'entreprendre de nouveaux ouvrages en des tems si difficiles. Ils se contentérent de faire un [a] lustre, qui ne fut point accompagné, à l'ordinaire, d'une récension de ce nombre infini de nouveaux Citoïens. Encore ce lustre, qui fut compté pour le soixante-septiéme, parut-il aux Romains devoir être infortuné, parce qu'il avoit été fait à l'insçû, ou contre le gré des Augurs.

De Rome l'an 664.

Consuls, CN. POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

Festus in Veranis.

La guerre ne discontinuoit point dans les provinces, tandis qu'à la Ville on étoit occupé à faire d'utiles Réglemens. Les Alliés ne rabbattoient rien de leur premiére animosité, & leurs Chefs remplissoient l'Italie Orientale de troubles, & d'hostilités. Le Consul Pompéïus n'étoit pas si fort occupé du siége d'Asculum, qu'il ne le changeât quelquefois en blocus, pour aller chercher les ennemis en campagne. Le Païs des Vestins, assés proche du Picentin, persévéroit dans la révolte. Vettius Cato étoit à la tête des rebelles, & couvroit la contrée avec une grosse armée. Le Consul mena contre lui la meilleure partie de ses troupes, & le défit en bataille rangée. La terreur saisit alors les Vestins. Déja ils délibéroient entre eux s'ils ne réclameroient pas la clémence des Romains, & si en mettant les armes bas, ils ne demanderoient point de participer à la grace que Rome, par une nouvelle Loi, accordoit aux Alliés qui se rangeoient au devoir. Cette dispo-

Cicero, Phil. XII.

[a] Ce lustre est compté pour le soixante septiême, depuis l'institution de cette cérémonie, sous le Regne de Servius Tullius.

De Rome l'an 664.
Consuls, Cn. Pompeius Strabo, & L. Porcius Cato.

sition des ennemis parut à Pompeïus favorable, pour se réconcilier avec une Nation, qu'il avoit presque vaincuë. Il accorda au Général Vettius un pour parler entre les deux Camps. Cicéron, qui faisoit alors ses premiéres armes dans l'armée du Consul, en fut témoin. D'abord Vettius mêla quelque sorte de fierté à des discours de politesse. Après avoir salüé Pompeïus, il salüa son Frére nouvellement arrivé de Rome. *Quel nom vous donnerai-je, mon cher Vettius?* lui dit tendrement Sextus Pompeïus. *Appellés-moi*, lui repartit civilement Vettius, *votre ami d'inclination, & votre ennemi par nécessité.* On a sujet de croire qu'une conférence si aimable finit au contentement de l'un & de l'autre parti. Du moins les Historiens donnent au Consul Pompeïus la gloire d'avoir soûmis les Vestins. Il ne s'en tint pas là, & revint devant Asculum, qui faisoit le principal objet de sa campagne.

App. l. 1. bell. civ.

De son côté, le Consul Porcius Cato signaloit ses armes dans le Païs des Marses. Je ne sçai quelle malédiction étoit attachée [a] à l'armée qui

[a] Sélon le témoignage de Dion Cassius, dont Monsieur le Valois a recueilli les fragmens, l'armée de Porcius Cato n'étoit en partie qu'un assemblage de gens oisifs, sans expérience, & sans cœur, qui avoient été levés à la hâte dans l'enceinte de Rome. On y avoit incorporé de vieux soldats, que leur grand âge, & leurs infirmités rendoient incapables des travaux militaires. Ainsi le Général étoit contraint de se tenir dans l'inaction. Il n'eût pas été sage de courir les risques d'un combat avec des troupes si mal assorties. Indigné d'avoir à conduire des hommes si peu sensibles à la gloire du nom Romain, & aux intérêts de leur patrie; il en vint aux menaces, & aux reproches. Mais ces lâches qui ne connoissoient point les Loix de la subordination, n'écoutérent qu'en frémissant

lui étoit échûe. Le Conſul Rutilius qui l'avoit commandée d'abord, & enſuite Cœpion, avoient perdu la vie. Marius lui-même s'étoit acquis peu de gloire, après s'être chargé de ſa conduite, & il l'avoit abandonnée. Il faut tout dire. Elle étoit employée dans la contrée de l'Italie la plus féconde en braves Guerriers. Cependant Porcius avoit eu juſqu'alors bien de l'avantage ſur ces Marſes ſi formidables. On dit même que dans un tranſport de joye, après un ſuccês conſidérable, il s'étoit échappé juſqu'à dire, que dans ſa derniére campagne il avoit ſurpaſſé les exploits de ce Marius ſi vanté. Cette fanfaronnade, ajoûte-t-on, rapportée au fils du grand Marius, le picqua juſqu'au vif. Le jeune Romain ne ſongea plus qu'à punir le mépris que le Conſul avoit témoigné pour ſon Pére. Cependant Porcius toujours avide de gloire, pouſſe les ennemis juſqu'au Lac Fucin, & ſe préſente pour forcer leur Camp. Déja la victoire ſe déclaroit pour lui, &

De Rome l'an 664.

Conſuls, CN. POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

App. l. bell. civ. Vell. Pat. l. 2. Epit. Liv. &c.

la réprimande de Porcius. Saiſis de fureur ils ſe débandent, cherchent des pierres, dans le deſſein d'aſſommer le Conſul. Heureuſement la campagne nouvellement labourée, ne leur fournit que des mottes de terre, qu'ils lancérent contre lui. Le principal autheur de la révolte, ſe nommoit Caïus Titius. Avant que d'embraſſer le métier des armes, il avoit paſſé ſa jeuneſſe dans les exercices du Barreau. C'étoit un Orateur mercénaire aux gages de la plûpart des plaideurs, qui l'employoient à prix d'argent. Il ne retint de ſa prémiére profeſſion qu'une impudence effrénée, qui tenoit lieu de mérite dans les gens de ſa ſorte. Accoûtumé à vomir des invectives atroces contre les perſonnes les plus reſpectables, il n'épargna pas le Conſul, & ſouffla le feu de la rebellion dans l'armée. Porcius inſtruit de ſes diſcours ſéditieux le fit conduire à Rome. Mais le coupable trouva grace auprês de ſes Juges, & fut renvoyé abſous.

De Rome l'an 664.

Consuls, Cn. Pompeius Strabo & L. Porcius Cato.

les Marses ne la disputoient plus que foiblement. Au moment même qu'il se promettoit d'en triompher, une main inconnüe lui lança un trait dont il fut percé. Jamais on n'a bien démêlé, si le trait partit du rempart, ou de l'armée Romaine. Quoiqu'il en soit; le soupçon de la mort du Consul tomba sur le jeune Marius. Son bras commença dês-lors à répandre du sang Romain, & à vanger, contre sa Patrie, la cause de son Pére, & la sienne. Les Marses profitérent d'un accident si imprévû. Prêts à succomber ils se relevérent, chassérent les Romains, & les taillérent en piéces, durant leur retraite.

La perte d'un Consul auroit renouvellé la désolation dans Rome, si les nouvelles qu'on reçut des autres Généraux ne l'eussent consolée. Le Proconsul *a* Cosconius avoit contraint les Sam-

a Il est incertain si la famille Cosconia fut Patricienne, ou Plébeïenne d'origine. On retrouve un Marcus Cosconius Epicurus, dans une inscription, que Gruter a recüeillie. Tite-Live fait mention, au Livre trentiéme, d'un Marcus Cosconius Tribun Légionnaire. Un autre du même nom, surnommé Caïus, fut Préteur, pendant l'année du Consulat de Cicéron, comme celui-ci le rapporte dans son Plaidoïé pour Publius Sylla. Il parle aussi dans ses Epîtres familiéres, d'un Caïus Cosconius Calidianus, qui avoit passé de la famille Calidia, par voye d'adoption, dans celle des Cosconius. Le surnom de Calidianus, nous donne lieu d'en juger ainsi. Il ne nous reste de cette famille qu'une médaille, ou un denier d'argent, dont la tête est une Rome casquée. Le revers porte un char attelé de deux chevaux, empreinte ordinaire des deniers appellés *Bigati*, comme nous l'avons remarqué ailleurs. On lit de part & d'autre les noms d'un Lucius Cosconius, d'un Lucius Licinius, & d'un Cneïus Domitius. Ils éxerçoient apparemment la fonction de *Triumvirs* monétaires. C'est ainsi qu'on appelloit ces Commissaires délégués par les Consuls, ou par le Peuple, en qualité d'Inspecteurs, pour faire fondre & frapper la monnoïe, selon ce que nous avons ob-

Voyés la troisiéme planche des Médailles.

nites.

nites à se retirer dans [a] l'Iapygie, jusques sur les bords de la mer Adriatique. Là, le Romain défit en bataille rangée ce Marius Egnatius, qui s'étoit si fort signalé dans le parti rebelle. Celui-ci perdit la vie dans le combat, & laissa sa place au Samnite Trébatius, qui prit le Commandement de l'armée vaincuë. Comme elle étoit encore assés nombreuse pour tenir la campagne, Trébatius la fit camper sur les bords de [b] l'Aufide, vis-à-vis le camp Romain; mais le Fleuve entre deux. Trébatius étoit plein de l'ardeur, qu'ont d'ordinaire les nouveaux Généraux, de se mettre en réputation par un coup d'éssai. Il fit donc porter le défi à Cosconius, & lui proposa le choix, ou de faire passer le Fleuve à son armée, ou de permettre à la sienne de le traverser. *Que Trébatius vienne à nous*, répondit Cosconius, *puisqu'il a si grande envie d'être battu! Nous recevrons en vainqueurs un ennemi déja vaincu.* Sur ces paroles données, le Samnite passe l'Aufide, & vient se ranger en bataille le long du Fleuve. A peine les Romains donnérent-ils à leurs ennemis le tems de se reconnoître. Ils tombent sur eux avec furie, ils les attaquent, ils les poursuivent, & les culbuttent dans la riviére. Le mas-

De Rome l'an 664.

Consuls, CN. POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

Dio Cass. & Epit. Liv.

servé dans le sixiéme volume, page 251. note *a*.

a L'ancienne Iapigie renfermoit dans son étenduë, l'Apulie Daunienne, l'Apulie Peucétienne, & la Messapie. Dans cette contrée qui dépend aujourd'hui du Royaume de Naples, étoient comprises la Calabre, quelque partie de la Basilicate, la terre de Bari, celle d'Otrante, la Capitanate vers le Mont Gargan entre les riviéres *Fortoré*, & *Cervaro*, d'une part, & de l'autre entre les Fleuves *Cervaro*, & *Offanto*. Voyés ce que nous avons observé sur l'Iapygie dans le cinquiéme Volume, note *a*.

b L'Aufide, appellé par les I-

De Rome l'an 664. Consuls, CN. POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

ſacre fut épouventable. A peine Trébatius, après avoir perdu quinze mille hommes, put-il ſe ſauver à Canuſie, avec un petit reſte d'une armée délabrée. Le fruit de la victoire de Coſconius fut de ravager le Païs des [a] Larinates, [b] des Vénuſiens, & [d] des Pédicules, Nations qu'il pacifia, & qu'il força d'obéïr au parti Romain.

Diodor Sic. in Ecloga l. 17.

Ces ſuccès conduiſoient inſenſiblement les Alliés à leur perte. Ils commencérent à trembler pour Corfinium, cette Capitale de leur nouvelle République, cette émule de Rome, que les Italiens lui avoient oppoſée. Ils la quittérent donc, & allérent établir leur Sénat & leurs magazins à Eſernie, dans le Païs des Samnites. Pour remédier aux maux de leur confédération chancellante, ils prirent le parti d'envoyer une Ambaſſade à Mithridate, juſqu'au Pont en Aſie. Ce [d] Mo-

taliens *Offanto*, a ſa ſource dans une des montagnes de l'Appennin, vers les confins de la Principauté ultérieure. Après avoir arroſé une partie de la Poüille, il décharge ſes eaux dans la mer Adriatique. Selon Polybe l'Aufide eſt le ſeul des Fleuves d'Italie, qui partage l'Apennin.

a Les Larinates habitoient la Ville de Larinum ſituée dans le païs des Frentans, ſur les frontiéres de l'Apulie. Nous en avons parlé dans le ſixiéme Volume, note *b*.

b Vénuſie Ville de la Poüille, qui donna le jour à Horace, confinoit avec le païs des Samnites. Elle ſe nomme préſentement *Vénoſa*. Conſultés le cinquiéme Volume, page 558. note *a*. On y verra les variations des anciens Géographes ſur la ſituation de cette Ville.

c Les Pédicules habitoient un canton de la Poüille, aux environs de Bari. Voyés le cinquiéme Volume, page 49. note *b*.

d Mithridate comptoit alors au moins trente-trois ans de regne. Il étoit monté ſur le thrône après la mort de ſon Pére, dans le cours de l'année de Rome 631. à l'âge de dix ans, ſelon le témoignage de Strabon, ou de douze, ſi l'on en croit Eutrope. Memnon lui donne encore un an de plus. Ainſi le

narque avoit dês-lors commencé de déclarer la guerre aux Romains, & les ligues qu'il avoit faites contre eux avec les Rois voisins de ses Etats, sembloient lui annoncer la conquête de l'Asie entiére, & peut-être la ruine prochaine de la République dominante. Les Députés partirent, & durant leur traversée, Pompédius Chef des rebelles ne songea plus qu'à s'assûrer d'un Port de mer, qui lui servît de communication avec les Orientaux, & qui lui facilitât le trajet en Sicile, où il prétendoit étendre la révolte d'Italie. Le projet avoit été habilement conçû, & peut-être auroit-il réüssi; mais le bonheur de Sylla, & la constance du Consul Pompéïus, prévinrent ces pernicieux desseins, & les firent avorter dans l'année même. En effet Sylla, dont nous n'avons que peu parlé jusqu'ici, fut le héros de la campagne. Quoique subalterne, revêtu néanmoins du titre de Proconsul, il effaça sans peine la gloire de Marius, ce Rival qui jusqu'alors lui avoit fait ombre. Dês que Marius eût quitté l'armée, Sylla, avec le corps de troupes qu'il commandoit, parcourut toutes les contrées rebelles, ne se fixa dans aucun lieu, & vola par tout où la victoire l'appelloit.

De Rome l'an 664.

Consuls, CN. POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

D'abord il assiégea dans la Campanie la Ville de Stabies, la prit d'assaut, & la livra au pillage de ses soldats. Ensuite il alla joindre une des armées Romaines, qui dans une sédition

Plin. l. 3. c. 1. Epit. Liv. Plut. in Syllâ. Oros. l. 5. &c.

Roi de Pont, dans l'année 664. que nous parcourons, étoit âgé d'environ quarante-quatre, ou quarante-cinq ans.

De Rome l'an 664.
Consuls, CN POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

venoit de mettre à mort A. Postumius son Commandant, sous prétexte qu'il méditoit une trahison. En effet ce Proconsul Romain avoit été nommé pour commander la flotte, & vouloit contraindre ses soldats à s'embarquer. Les hauteurs dont il usa, & les mauvais traitemens qu'il leur fit, lui attirérent la haine de ses troupes. Dans un transport de rage elles l'accablérent de pierres, & achevérent de le faire périr sous le bâton. Sylla parut au moment même à la tête de son corps d'armée, & à son approche les mutins furent saisis de frayeur. On ne douta point que ce Général ne dût faire un exemple de sévérité, & vanger l'attentat commis en la personne d'un Proconsul. On ne connoissoit pas encore le fond du caractére de Sylla. Né cruel, il sçavoit cacher sous des apparences de douceur un naturel inhumain. Il régloit sa clémence & sa férocité sur le pié de ses intérêts, &, selon les tems il épargnoit, ou il sacrifioit la vie des hommes. Pour lors il avoit en tête de s'acquérir assés de gloire, pour contraindre l'estime publique à lui déférer le Consulat, l'année suivante. Dans ces vûës, il s'approcha de l'armée séditieuse encore toute échauffée du meurtre qu'elle avoit commis. La surprise des Rebelles fut extrême, lorsqu'ils se virent traittés avec modération. Sylla se contenta de joindre les coupables à ses Légions, pour n'en composer qu'un corps. Lorsqu'on lui reprochoit une clémence si peu ordinaire; *J'ai mes vûës*, disoit-il. *Des hommes à qui j'ai accordé la vie, la prodi-*

gueront ſans peine pour le bien de la Patrie. Ou leur mort dans les combats châtiera bientôt leur rébellion, ou ils en effaceront la honte par une glorieuſe victoire. Au fond, l'intention de Sylla viſoit à ſe ménager des Partiſans contre la jalouſie de Marius, & à ſe procurer des ſuffrages pour la prochaine élection.

De Rome l'an 664.

Conſuls, CN. POMPEIUS STRABO & L. PORCIUS CATO.

Sylla, devenu plus fort de moitié fit de nouvelles entrepriſes. Il oſa former le ſiége d'une Ville forte, nommée Pompeïes, [a] à peu de diſtance de Stabies, & dans la même Province. Un Général des Alliés, nommé Cluentius, accourut au ſecours d'une place ſi importante, & campa environ à quatre cens pas de l'armée Romaine. La multitude de ſes ſoldats augmentoit ſa confiance; car il étoit ordinaire que les Italiens ſurpaſſaſſent en nombre les troupes des Romains. Cluentius ſortit en ordre de bataille, & vint ſe préſenter dans la plaine. Sylla n'étoit pas homme à refuſer le défi. Une groſſe partie de ſon armée étoit alors occupée à un fourage, cependant il tomba ſur l'ennemi avec précipitation; mais il ſentit que la valeur ne l'emporte pas toujours ſur le nombre. Il plia, & ſa déroute étoit prochaine, lorſque ſa Cavallerie revint à pro-

Vell. Patere. & App. l. 1. bell. civ.

a *Pompeïi*, ou *Pompeïum*, comme l'appellent Saluſte, Séneque, & Tacite, ou *Pompœa* ſelon Strabon, fut autrefois une Ville maritime de la Campanie. Elle étoit ſituée à peu de diſtance du Mont Véſuve ſur les rives du *Sarno*. Sous l'Empire de Néron elle fut preſque enſevelie ſous ſes ruines. Cicéron avoit dans le voiſinage une maiſon de campagne, à qui il donne le nom de *Pompeïanum*. Voïés le cinquiéme Volume, page 298. note *a*.

De Rome l'an 664.
Consuls, Cn. Pompeius Strabo, & L. Porcius Cato.

pos du fourage. L'action se ranime, les vaincus reprennent courage, & la victoire, qui ne resta pas long-tems suspenduë, se déclara pour le Romain. L'armée rebelle ne se retira qu'avec perte, pour revenir bien-tôt à la charge.

La Gaule Cisalpine n'étoit pas exempte de cet esprit de sédition, qui regnoit dans l'Italie Orientale. Un renfort de Gaulois vint au secours de Cluentius, & répara les bréches que la derniére bataille avoit faites à son armée. Plus fort & plus déterminé que jamais, Cluentius se présenta de nouveau dans la plaine, & vint insulter Sylla jusqu'à portée de ses retranchemens. Le Proconsul Romain n'étoit pas endurant. Il convoqua ses troupes autour de sa tente, & les harangua en ces termes. *Je connois votre valeur, vous connoissés l'ennemi, mais peut-être ne me connoissés-vous pas encore assés. La meilleure partie de cette armée n'est redevable de la lumiére du jour, qu'à ma clémence. Allés, soldats, allés mériter par la victoire le pardon, que je vous ai ménagé, & n'épargnés pas une vie, que la République est encore en droit de vous ravir au milieu des supplices. L'oubli de votre attentat est attaché à votre bravoure. Indulgent dans l'espérance de vous voir vaincre, si vous êtes vaincus, je déploïerai contre vous toute la sévérité des Loix.* Jamais armée ne parut plus disposée à tout oser. Sylla en reçut l'assûrance par des acclamations reïtérées.

App. l. 1. bell. civ.

Tout se disposoit à donner bataille, lorsqu'un Gaulois d'une taille gigantesque se détacha des

escadrons ennemis, & pour prélude de l'action vint défier le plus brave des Romains, de se mésurer avec lui dans un combat singulier, à la tête des deux armées. Sylla, pour marquer le mépris qu'il faisoit du Gaulois, ne députa contre lui qu'un jeune Maure, petit, laid, & trapu; mais vaillant & adroit à manier un cheval, & à lancer un javelot. Du premier coup il atteignit le Gaulois, & le renversa sur l'arêne. Qui le croiroit? un si léger commencement fut la cause, & le pronostique tout ensemble d'une des plus memorables victoires, que les Romains ayent remportées. Le découragement saisit les Gaulois. Ils se débandérent, & leur fuite entraîna celle des troupes confédérées, que commandoit Cluentius. Le Romain profita de leur désordre, les poursuivit avec plus de vîtesse qu'ils n'en avoient à fuir, & leur tailla trente mille hommes en piéces. A peine Cluentius put-il gagner Nole, avec le débris de son armée. Là il respira durant quelques jours, rassembla ce qui lui restoit de troupes, & campa au voisinage de la Ville, obstinément attaché au parti rebelle. Sylla ne différa d'aller attaquer Cluentius dans ce nouveau poste, qu'autant qu'il falloit de tems pour se rendre maître de Pompéïes. Si-tôt que cette Place se fut renduë à discrétion, Sylla ne tarda plus à poursuivre le reste de sa victoire. Il s'avança vers Nole, & campa à juste distance de l'ennemi, dans le dessein de mettre fin à une expédition si heureusement commencée. Déja l'on prenoit les auspices sur un autel, qu'on dressoit toûjours devant

De Rome l'an 664.
Consuls, CN. POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

De Rome l'an 664.
Consuls, Cn. Pompeius Strabo, & L. Porcius Cato.

le Prétoire & qu'on appelloit [a] l'*Augural*. Alors Postumius, qui faisoit la fonction d'Aruspice dans l'armée, annonça que le Ciel destinoit à Sylla un bonheur peu commun. En effet ce sacrifice ne fut pas plûtôt commencé, qu'on vit une couleuvre sortir du pié de l'Autel, & l'embrasser de ses longs replis. Tous comptérent [b] sur un présage si avantageux, & coururent aux armes sans balancer. La prévention leur augmenta le courage, & l'ennemi étoit déja intimidé. Le prémier choc des Romains mit l'armée de Cluentius en déroute. Epou-

a On a parlé dans le quatriéme Volume, page 193. de l'Augural. Dans cet endroit étoient nourris les poulets sacrés, & les Généraux Romains avoient soin d'y prendre les Auspices, avant que de donner bataille, ou de commencer aucune expédition importante.

b Selon Plutarque, Sylla dans les Mémoires de sa vie composés par lui-même, se faisoit honneur de ces sortes d'événemens, vrais ou faux. Il aimoit à se donner pour un homme que les Dieux annonçoient à la terre, & dont ils manifestoient la future grandeur par des prodiges. En habile politique, il tiroit avantage de la crédulité d'un peuple superstitieux, pour l'engager dans ses interêts. C'est dans le même esprit qu'il fit valoir au profit de son ambition, un Phénoméne ou réel, ou supposé. Le fait est ainsi raconté par Plutarque, dans l'Histoire de sa vie. Lorsque la République, dit l'Historien Grec, lui eût confié le commandement d'une armée Romaine, contre les Alliés d'Italie, à peine fut-il en marche pour se rendre au lieu de son département, que la terre s'entr'ouvant tout à coup, vomit des tourbillons de flâmes, qui s'élevérent jusqu'aux Cieux. Les Devins consultés sur un effet si surprenant, répondirent que la République élevoit dans son sein un Heros, qui s'étoit déja fait remarquer par la beauté de son visage, que ce grand homme gouverneroit un jour en Souverain, & qu'il ne feroit servir sa puissance, qu'au bonheur & à la tranquillité de Rome. A ces traits Sylla ne pouvoit se méconnoître, dit Plutarque. Il étoit beau, & ses cheveux blonds lui ajoûtoient encore une nouvelle grace. Pour sa valeur, elle étoit connuë de tout le monde. Il en donna des marques éclatantes, en Affrique, en Italie, & en Orient.

vantée

vantée, elle crut trouver un azile dans Nole; mais les habitans n'ouvrirent qu'une de leurs portes, crainte que les Romains n'entrassent pêle mêle dans la Place, avec les fuiards. Aussi les Légionnaires firent un massacre épouvantable aux environs de Nole, & ce qui paroît incroïable, Sylla ne perdit pas un seul de ses soldats dans une si sanglante journée. Cluentius périt dans le combat, & avec lui vingt mille de ses Samnites, gens autrefois si redoutables aux premiers Romains. Enfin Sylla réduisit cette Nation si fiére à n'oser reparoître en campagne, & la pacifia malgré elle. Aussi l'armée victorieuse lui donna, proche de Nole, [a] une de ces couronnes obsidionales, qui n'avoient de recommandable, que la gloire qu'il avoit plu aux Romains d'y attacher. Sylla y fut si sensible, qu'il en fit peindre la cérémonie dans sa belle maison de Tusculum, comme le plus glorieux monument de sa vie.

De Rome l'an 664.

Consuls, CN. POMPEIUS STRABO & L. PORCIUS CATO.

Après avoir pillé le camp des Samnites, Sylla ne joüit pas du repos que lui procuroit la victoire. Il accorda une amnistie générale à ses troupes, récompensa les plus braves de ses soldats, & les conduisit à de nouveaux Exploits. La Campanie étoit domptée, il la traversa sans obstacle, & fit entrer ses Légions dans l'Hirpinie. Cette contrée étoit toute dévoüée au Parti rebelle. Il commença par y répandre la terreur. [b] Eculane fut la premiére place qu'il y in-

Auth. de viris Ill. Appian. & Epit. Liv.

[a] Voyés ce qui a été remarqué dans le troisiême volume page 96. note *a* au sujet de la Couronne Obsidionale.

[b] Eculane, étoit anciennement une des Villes de l'Hirpi-

De Rome l'an 664.
Consuls, Cn. Pompeius Strabo, & L. Porcius Cato.

vestit. A la vérité les fortifications n'en étoient pas pour tenir long-tems devant une armée victorieuse. Elles n'étoient que de bois, & revêtuës de terre ; mais les Habitans attendoient une armée [a] de Lucaniens, prête à voler à leur secours. Ils s'efforcérent donc de suspendre les attaques du Romain jusqu'à l'arrivée de leurs confédérés, & d'amuser le Proconsul par des négociations. Sylla sentit l'artifice, & n'accorda qu'une heure à Eculane pour délibérer sur sa reddition. Cependant il en fit environner l'enceinte de matiéres combustibles, & menaça les Eculans de les réduire en cendres, avec leur Ville. La crainte l'emporta sur l'obstination. Eculane capitula, & pour toute grace, le Général Romain ne leur accorda que la vie sauve. A l'égard des maisons, Sylla les abandonna au pillage de ses soldats. Exemple de sevérité qui rendit les Hirpiniens plus dociles ! Ils vinrent en foule offrir les clefs de leurs Villes au Proconsul, & le supplier d'adoucir en leur faveur la rigueur des éxécutions militaires. Sylla fit céder sa cruauté naturelle à son ambition, se contenta de calmer l'Hirpinie, sans la ruiner, & se rabbatit à l'instant sur le Samnium.

Nous avons dit, que les Alliés avoient transporté leur Sénat & leurs magazins, de Corfinium à Esernie, & qu'ils avoient établi chés les Samnites le dernier boulevart de leur révol-

nie. Elle est aujourd'hui connuë sous le nom de *Fricento*, Ville Episcopale située dans la Principauté ultérieure, à vingt milles de Bénévent, ou environ.

[a] La Lucanie renfermoit autrefois une partie considérable de la Calabre citérieure. Nous avons fait connoître les Lucaniens, & le païs qu'ils habitoient, dans les Volumes précédents.

te. Sylla crut que ce bonheur qui l'accompagnoit par tout le ſuivroit juſque dans un Païs coupé de montagnes, de forêts, de rochers, & que [a] la Fortune applaniroit la terre ſous ſes pas. Il éprouva que, tout heureux qu'il étoit, il n'avoit pû changer la nature des lieux qui conduiſoient à Eſernie. Il en trouva les chemins impraticables, & ſe vit engagé dans un défilé, où Aponius, ce fameux Chef des Samnites, le tint comme enveloppé. Alors les fourches Caudines lui revinrent à l'eſprit; mais il ſçut ſe tirer d'un ſi mauvais pas, avec encore plus d'adreſſe, que de bonheur. Sa réſolution fut bien-tôt priſe, car il avoüoit que l'inſtinct l'avoit toujours plus ſûrement guidé qu'une longue délibération. Il feignit de vouloir entrer en compoſition avec l'ennemi, ſe ménagea des entrevûës avec Aponius, & convint avec lui d'une tréve. Lorſque la ceſſation d'armes eût rendu les Samnites plus négligens, il fit défiler ſes Légions l'une après l'autre, en ſilence, durant l'obſcurité, quitta lui-même ſon camp, & ne laiſſa qu'un Trompette, pour annoncer à l'ordinaire les veilles de la nuit. Le Trompette ſe ſauva le dernier, & ſuivit la route que l'armée Romaine avoit priſe, à travers les bois, & les montagnes. La nouvelle marche du Proconſul fut auſſi habilement concertée que ſon départ. Par de longs circuits il

De Rome l'an 664.
Conſuls, CN. POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

Plutar. in Sylla. Front. Strateg. l. 1. c. 5.

[a] Sylla ſe vantoit d'avoir ſçu fixer la Fortune. C'étoit ſa divinité favorite, & il ſembloit n'en reconnoître point d'autre dans l'Univers. Auſſi avoit-il coûtume de dire qu'il lui étoit redevable de l'heureux ſuccès de ſes entrepriſes.

De Rome l'an 664.

Consuls, Cn. Pompeius Strabo & L. Porcius Cato.

App. L. I. bell. civ.

vint tomber en queüe sur les ennemis, occupés à piller son camp abandonné. L'attaque fut vive, & si imprévüe, que les Samnites effraïés se debandérent, & cherchérent sans résistance leur salut dans la fuite. Le massacre en fut grand, & Aponius lui-même n'echappa qu'avec peine de la mêlée. Inconsolable de sa défaite, & blessé à la tête, il trouva un azile dans Esernie. Cette Ville étoit trop forte, & trop inaccessible, Sylla renonça au dessein de l'assiéger, & tourna ailleurs tous ses efforts.

Sur les bords [a] du Tiferne, qui coule au pié de l'Apennin, étoit placée une Ville considérable, nommée [b] Boviane, Ville qui disputoit le titre de Capitale à toutes les Cités du Samnium. Située en partie sur le penchant de l'Apennin, & en partie dans la plaine jusqu'à la riviére, elle étoit munie de trois Citadelles, qui la rendoient une des plus fortes places de l'Italie. Du côté des hauteurs Boviane n'étoit environnée que d'un simple rempart; mais trois Forts, bâtis en forme de donjon, la deffendoient du côté de la vallée. A son arrivée, Sylla fit semblant de

a Le fleuve Tiferne n'est point différent de celui que les Italiens appellent *Biferno*. Il arrosoit le païs des Frentans, Peuples qui occupoient alors une partie de l'Abbrusse citérieure, & de la Capitanate. Il séparoit ce canton, de l'ancienne Apulie. Une montagne voisine, & une Ville située aux environs empruntérent le nom du fleuve même, comme il est manifeste par le texte de Tite-Live, au Livre 8. & au Livre 10.

b Boviane aujourd'hui *Boïano* dans le Comté de Molisse, Province du Royaume de Naples, fut une des plus considérables Villes du Samnium. Elle étoit située vers les sources du fleuve Tiferne, & au pié de l'Apennin. Voïés le cinquiéme Volume, page 245. note *a*.

vouloir n'attaquer que l'endroit le plus foible de la Ville, & les Assiégés y accoururent, pour repousser l'assaut qu'on étoit prêt à donner. Ils ignoroient qu'un autre corps de troupes Proconsulaires avoit ordre d'escalader l'une des Citadelles, tandis que de son côté Sylla feroit diversion des forces de la Ville. Sitôt qu'à l'aide des échelles le détachement de la grosse armée se fut rendu maître de l'un des donjons, il en donna avis au Proconsul par des feux, qu'on alluma sur la plate-forme. Pour lors Sylla avec une célérité inconcevable fit élargir la bréche qu'il avoit commencée. Les ennemis n'en disputérent l'entrée que durant trois heures. Ils cédérent enfin, & Boviane se rendit à la discrétion du vainqueur.

De Rome l'an 664.
Consuls, Cn. Pompeius Strabo, & L. Porcius Cato.

Après la réduction des Samnites, il ne resta guére au Parti rebelle que deux Places importantes, Esernie, dans le Samnium, & Asculum, au païs des Picentes. Depuis long-tems la derniére de ces Villes étoit assiégée par le Consul Pompeïus. Que de sang fut répandu pour prendre, & pour sauver Asculum! Des murs de la Ville assiégée on vit jusqu'à soixante & quinze mille Romains aux prises avec plus de soixante mille Italiens. Les uns s'efforcérent de l'enlever, les autres livrérent des combats pour la préserver. Enfin, presque au même tems que Sylla réduisoit Boviane, Pompeïus entra dans Asculum. Celui-ci punit les Habitans d'une Ville si criminelle avec toute la sévérité qu'ils avoient méritée. Les premiers ils avoient levé l'étendart

De Rome l'an 664.
Consuls, Cn. Pompeius Strabo, & L. Porcius Cato.

de la révolte, & marqué leur rebellion par le massacre d'un Préteur Romain. Aussi la vengeance qu'on tira d'eux fut sans miséricorde. Pompeïus ne réserva qu'un petit nombre de leurs Chefs pour servir d'ornement à son triomphe. Les autres, soit Préfets, soit Tribuns, soit Centurions, périrent sous la hache des Licteurs. Tous les esclaves qui se trouvérent dans la Place furent vendus au profit de la République. Pour le reste des Bourgeois, le Consul voulut bien leur accorder la liberté & la vie; mais leurs biens en fond furent confisqués, & leurs meubles abandonnés au pillage du soldat. Après la reddition de Boviane & d'Asculum, on put compter que la guerre des Alliés étoit finie, guerre qui avoit coûté tant de sang Romain, & dépeuplé considérablement l'Italie. On peut dire que les rebelles qui l'avoient suscitée en tirérent le principal émolument. Tout vaincus qu'ils étoient, ils arrachérent aux Romains l'objet de leurs desirs. Ils furent tous faits Citoïens de Rome, les uns plûtôt, les autres plus tard. Ainsi Rome ne recüeillit que de la gloire d'une expédition de deux ans, qui la mit presque aux abois. Le seul avantage qu'elle en reçut, fut qu'elle apprit à ses voisins à redouter les forces d'une Capitale, qui seule étoit capable de faire la Loi au reste de l'Italie, & du monde.

L'Automne étoit fort avancée, & les premiers froids commençoient à se faire sentir. Il étoit tems que les Généraux ramenassent leurs Légions à Rome. Sylla s'y rendit quelques jours avant

De Rome l'an 664.

Consuls, Cn. Pompeius Strabo, & L. Porcius Cato.

ſon armée. Ce Héros s'étoit acquis durant la campagne une gloire ſi peu commune, qu'il n'étoit plus poſſible de lui refuſer le Conſulat. Il prit donc la robbe blanche, ſe fit inſcrire parmi les Prétendans, & ſe préſenta au Peuple, avec une ferme eſpérance, ou plûtôt avec droit de l'emporter ſur ſes rivaux. Auſſi le champ de Mars lui fit la juſtice de le nommer Conſul d'une voix preſque unanime. Il eut même le crédit de ſe faire donner pour Collégue [a] Q. Pompeïus Rufus ſon ami, dont le fils venoit d'épouſer ſa fille Cornelia. Il eſt étonnant qu'un ſi grand

Dio. l. 40.

Voyés la troiſiéme planche des Médailles.

a Les noms de Quintus Pompeïus Rufus, & de Lucius Cornelius Sylla ſe trouvent réünis ſur deux médailles d'argent, avec le titre de Conſul, & la chaiſe Curule. Le dard, la palme, & la couronne qui paroiſſent ſur la ſeconde médaille, ſont les ſymboles des premiéres dignités, dont ils furent revêtus. Le bâton augural, que porte le revers inſcrit du nom de Lucius Sylla, nous apprend qu'il étoit du nombre des Augurs. On remarque ſur la premiére les images de l'un & de l'autre Conſul. Cependant nous avons obſervé ailleurs, que dans les premiers tems de la République, il ne fut jamais permis à aucun des Magiſtrats Romains de faire graver leur portrait ſur la monnoïe courante. C'étoit un appanage de la Roïauté, dont le nom ſeul devint odieux aux Citoïens de Rome, depuis l'expulſion de Tarquin le ſuperbe leur dernier Roy. Le Sénat, pour la premiére fois, accorda cette prérogative à Jules Céſar. Dans la ſuite les Empereurs qui regnérent aprês lui ſe l'attribuérent, comme un droit inſéparable de la puiſſance ſouveraine. Il eſt donc manifeſte, que les deux têtes de Lucius Sylla, & de Pompeïus Rufus, exprimées ſur la médaille, furent l'ouvrage de quelques-uns de leurs deſcendants. Ceux-ci, en qualité d'Inſpecteurs de la monnoïe, ou de Triumvirs monétaires, comme on les appelloit alors, firent frapper ce denier d'argent, pour perpétuer la mémoire de leurs Ancêtres, & la nobleſſe de leur Maiſon. Ou bien Sylla maître abſolu dans Rome, pendant ſa Dictature, s'arrogea, de ſa propre authorité, le droit de faire battre la monnoïe à ſon coin, comme une marque de la ſouveraineté qu'il avoit uſurpée.

De Rome l'an 664.
Confuls, CN. POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

de la révolte, & marqué leur rebellion par le maſſacre d'un Préteur Romain. Auſſi la vengeance qu'on tira d'eux fut ſans miſéricorde. Pompeïus ne réſerva qu'un petit nombre de leurs Chefs pour ſervir d'ornement à ſon triomphe. Les autres, ſoit Préfets, ſoit Tribuns, ſoit Centurions, périrent ſous la hache des Licteurs. Tous les eſclaves qui ſe trouvérent dans la Place furent vendus au profit de la République. Pour le reſte des Bourgeois, le Conſul voulut bien leur accorder la liberté & la vie; mais leurs biens en fond furent confiſqués, & leurs meubles abandonnés au pillage du ſoldat. Après la reddition de Boviane & d'Aſculum, on put compter que la guerre des Alliés étoit finie, guerre qui avoit coûté tant de ſang Romain, & dépeuplé conſidérablement l'Italie. On peut dire que les rebelles qui l'avoient ſuſcitée en tirérent le principal émolument. Tout vaincus qu'ils étoient, ils arrachérent aux Romains l'objet de leurs deſirs. Ils furent tous faits Citoïens de Rome, les uns plûtôt, les autres plus tard. Ainſi Rome ne recüeillit que de la gloire d'une expédition de deux ans, qui la mit preſque aux abois. Le ſeul avantage qu'elle en reçut, fut qu'elle apprit à ſes voiſins à redouter les forces d'une Capitale, qui ſeule étoit capable de faire la Loi au reſte de l'Italie, & du monde.

L'Automne étoit fort avancée, & les premiers froids commençoient à ſe faire ſentir. Il étoit tems que les Généraux ramenaſſent leurs Légions à Rome. Sylla s'y rendit quelques jours avant

son armée. Ce Héros s'étoit acquis durant la campagne une gloire si peu commune, qu'il n'étoit plus possible de lui refuser le Consulat. Il prit donc la robbe blanche, se fit inscrire parmi les Prétendans, & se présenta au Peuple, avec une ferme espérance, ou plûtôt avec droit de l'emporter sur ses rivaux. Aussi le champ de Mars lui fit la justice de le nommer Consul d'une voix presque unanime. Il eut même le crédit de se faire donner pour Collégue [a] Q. Pompeïus Rufus son ami, dont le fils venoit d'épouser sa fille Cornelia. Il est étonnant qu'un si grand

De Rome l'an 664.

Consuls, CN. POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

Dio. l. 40.

Voyés la troisiéme planche des Médailles.

a Les noms de Quintus Pompeïus Rufus, & de Lucius Cornelius Sylla se trouvent réünis sur deux médailles d'argent, avec le titre de Consul, & la chaise Curule. Le dard, la palme, & la couronne qui paroissent sur la seconde médaille, sont les symboles des premiéres dignités, dont ils furent revêtus. Le bâton augural, que porte le revers inscrit du nom de Lucius Sylla, nous apprend qu'il étoit du nombre des Augurs. On remarque sur la premiére les images de l'un & de l'autre Consul. Cependant nous avons observé ailleurs, que dans les premiers tems de la République, il ne fut jamais permis à aucun des Magistrats Romains de faire graver leur portrait sur la monnoïe courante. C'étoit un apanage de la Roïauté, dont le nom seul devint odieux aux Citoïens de Rome, depuis l'expulsion de Tarquin le superbe leur dernier Roy. Le Sénat, pour la premiére fois, accorda cette prérogative à Jules César. Dans la suite les Empereurs qui regnérent après lui se l'attribuérent, comme un droit inséparable de la puissance souveraine. Il est donc manifeste, que les deux têtes de Lucius Sylla, & de Pompeïus Rufus, exprimées sur la médaille, furent l'ouvrage de quelques-uns de leurs descendants. Ceux-ci, en qualité d'Inspecteurs de la monnoïe, ou de Triumvirs monétaires, comme on les appelloit alors, firent frapper ce denier d'argent, pour perpétuer la mémoire de leurs Ancêtres, & la noblesse de leur Maison. Ou bien Sylla maître absolu dans Rome, pendant sa Dictature, s'arrogea, de sa propre authorité, le droit de faire battre la monnoïe à son coin, comme une marque de la souveraineté qu'il avoit usurpée.

De Rome l'an 664.
Consuls, CN. POMPEIUS STRABO, & L. PORCIUS CATO.

le Sénat à permettre à Pompéius de triompher ; & à ne le permettre qu'à lui seul. Un plus grand nombre de Triomphateurs eût paru une espéce d'insulte faite aux Peuples d'Italie, qu'on vouloit ménager pour les ramener au devoir, ou pour les y conserver. [a] Le sixiéme jour d'avant les Calendes de Janvier fut donc marqué pour la pompe triomphale de Pompéïus Strabo, c'est-à-dire, peu de tems avant qu'il quittât le Consulat. Les captifs faits sur les Alliés furent le seul ornement de son triomphe. On y vit un [b] P. Ventidius avec sa femme, & un fils en bas âge qu'elle portoit entre ses bras. Tous deux chargés de chaînes précédoient le char du Triomphateur. Auroit-on pû croire alors, que ce fils captif dès sa plus tendre enfance deviendroit un jour Consul à Rome, & seroit porté pompeusement au Capitole, après avoir vaincu les Par-

a Le sixiéme jour avant les Calendes de Janvier, répond au vingt-sixiéme de Décembre. Ainsi Pompeïus Strabo triompha cinq jours avant que ses successeurs Sylla & Rufus, eussent pris possession du Consulat au Capitole.

b Appien met ce Publius Ventidius au nombre des principaux Chefs, qui commandérent les troupes des Nations liguées contre Rome. Aule-Gelle au contraire n'en parle que comme d'un homme issu de bas lieu. Il ajoûte même que son fils surnommé Bassus avoit été réduit à la vile condition de Muletier, ou de Palfrénier, avant que Jule César, & ensuite Auguste, lui eussent applani le chemin des grandes dignités. Ce changement de fortune donna lieu aux vers satyriques, que le même Autheur a recüeillis dans le Chapitre 4, du quinziéme Livre.

Concurrite omnes Augures, Haruspices,
Portentum inusitatum conflatum est recens:
Nam mulos qui fricabat, Consul factus est.

Venés, disoient alors les railleurs, venés Augurs, accourez Haruspices, prononcés sur le nouveau prodige, qui s'offre à nos yeux. Celui qui pansoit les mulets, est devenu Consul.

thes ? Ce fameux [a] Ventidius, qui ſera ſous Auguſte un de ſes plus illuſtres Généraux, fut eſclave des Romains presqu'au moment de ſa naiſſance. Joüet de la fortune, il en deviendra le favori aprês en avoir été le rebut. Cependant ne confondons point les tems, & revenons où la ſuite de l'Hiſtoire nous rappelle. Nous remarquerons ſeulement, que ce Pompeïus Strabo qui triompha fut le pere du grand Pompée.

De Rome l'an 664.
Conſuls, Cn. Pompeius Strabo, & L. Porcius Cato.

Aul. Gell. l. 15. c. 4.

a Les Ecrivains de Rome, qui ont parlé du triomphe de Cneïus Pompeïus Strabo, ſont partagés entre-eux, au ſujet de Publius Ventidius Baſſus. Si l'on s'en tient à l'authorité de Dion Caſſius, on dira, que le vainqueur & le triomphateur des Parthes, ſous l'Empire d'Auguſte Céſar, fut le pére du jeune Ventidius, celui-là même qui parut avec ſa femme dans la poſture humiliante d'un captif, à la pompe triomphale du Conſul Strabo. Il eſt difficile de pouvoir accorder ce récit avec l'intervalle de cinquante-deux ans, qui de l'aveu des Hiſtoriens ſe ſont écoulés, depuis l'année de Rome ſix cents ſoixante-quatre, juſqu'à l'année ſept cents ſeize, qui fut celle de l'expédition des Romains, contre les Parthes. On ne peut diſconvenir, qu'alors le pére du jeune Ventidius auroit eu environ quatre-vingt-deux ans. C'eſt le moins que l'on puiſſe donner à un homme, qui avoit déja l'expérience, & la maturité d'un Général ; puiſqu'il en exerçoit les fonctions dans l'armée des Peuples confédérés, ſi l'on en croit le témoignage d'Appien, au premier Livre des guerres civiles. Il eſt donc plus raiſonnable de ſe conformer au grand nombre des Autheurs anciens. Tous, ſi l'on en excepte Dion, attribüent au fils de ce même Ventidius, la gloire d'avoir vaincu les Parthes, & de s'être élevé par ſon mérite aux premiéres dignités de l'Empire.

De Rome l'an 665.

Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

LIVRE CINQUANTE-SIXIE'ME.

SYlla ne fut pas plûtôt en exercice du Consulat, avec Q. Pompéius son Collégue, qu'il cessa de tourner ses pretentions du côté de la guerre des Alliés. Assés il s'y étoit signalé, & ce qui restoit à faire en Italie n'étoit pas digne de contenter un cœur aussi vaste que le sien. Autrefois il avoit été le principal Acteur contre Mithridate en Asie, & il y avoit établi Ariobarzane sur le thrône de Cappadoce. Son inclination le rentraînoit dans un païs, où il s'offroit une ample moisson de gloire. Mithridate avoit cessé de feindre, & ses mauvaises intentions contre Rome s'étoient produites par des hostilités. Enfin Sylla ne soupiroit qu'aprês l'Asie. Soit que le sort l'eût ainsi réglé, soit que les deux Consuls en fussent convenus entre-eux à l'amiable, la guerre à faire contre Mithridate échut à Sylla. Ce ne fut pas sans contradiction qu'il vint à bout de conduire les Légions Romaines, jusqu'au terme qu'il desiroit. Il n'y parvint qu'aprês avoir versé bien du sang Romain, qu'aprês avoir pris Rome, & donné à sa Patrie le funeste exemple de tourner ses armes contre elle, pour soutenir des intérêts personnels. C'est un point d'Histoire qu'il faut mettre dans son jour, & qui recuëilli de divers Autheurs nous fera connoître, & le caractére des Romains d'alors, & le penchant qu'ils avoient à la sédition, & la nécessité où ils étoient d'être gouvernés par un seul homme.

Lorsque Sylla demandoit le Consulat, il fut traversé par un Compétiteur appuyé par la brigue; mais qui n'avoit pas encore passé par les grades ordinaires, qui conduisoient à la première dignité. Celui-ci étoit un [a] C. Julius César, du même nom que le destructeur de la République, mais bien différent de lui, pour l'âge, & pour le mérite. Le Conquérant du monde ne comptoit guére alors que douze ans. Pour le César dont nous parlons ici,[b] fier de sa noblesse qu'il faisoit remonter

De Rome l'an 665.

Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

a Le Caïus César, dont nous parlons ici, étoit fils de Popilia. D'un premier mariage elle avoit eu Quintus Lutatius Catulus, qui partagea avec Marius la gloire d'avoir défait les Cimbres.

a Les anciens Autheurs conviennent, que la Maison Julia étoit originaire d'Albe la longue. Nous avons remarqué dans le premier volume de cette Histoire, que les Julius, après l'entiére destructionde cette Ville, furent transplantés à Rome, sous le regne de Tullus Hostilius. Il est pourtant vrai, suivant le rapport de Tite-Live, & de Denys d'Halicarnasse, qu'un Iulius Proculus avoit suivi la fortune de Romulus, & qu'il fut honoré du titre de Sénateur, aussi-tôt après sa transmigration. Delà il résulte, que Proculus seul de la maison Julia avoit déja un établissement fixe à Rome, lorsque ceux de cette même maison vinrent peupler la Monarchie naissante. Dés lors les Julius occupérent les premiéres places parmi les Citoïens de Rome. Dans les premiers siécles de la République on vit plusieurs personnages de la même famille, élevés à la dignité de Consul, & de Tribun militaire. Les *Libo* & les *Mento*, qui formoient deux différentes branches de la maison Julia, partagérent les grandes Magistratures. Bien-tôt après, parurent sur les rangs les Iülus. Ce surnom qu'ils se faisoient gloire de porter, annonçoit l'antiquité de leur origine, en remontant jusqu'à Iülus fils d'Enée, & le petit-fils de Vénus & d'Anchise, conformément à la Tradition fabuleuse de ces tems-là. Cette derniére branche se perpétua, ou se renouvella dans les Césars. On les surnomma ainsi, suivant l'opinion la plus universellement reçüë, parce que le premier de ce nom ne vint au monde, qu'après qu'on eût ouvert le ventre de sa mére. C'est delà qu'on emprunte encore aujourd'hui dans la Chirurgie le terme, d'*opération Césarienne*. Quelques-uns ont cru avec

De Rome l'an 665. Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, ET Q. POMPEIUS RUFUS.

jusqu'à [a] Enée, chéri du Peuple à cause des jeux magnifiques qu'il avoit donnés dans son Edilité, considéré pour son bel esprit, & par un genre d'éloquence plein de sel & d'aménité, il crut pouvoir emporter tout à la fois le Consulat, & le com-

moins de vrai-semblance, qu'un des Julius avoit une longue chevelure, & que le mot latin *cæsaries* fonda la dénomination de César. D'autres aiment mieux dire, qu'il avoit les *yeux bleus*, & que pour cette raison il fut appellé *César*, *à cæsiis oculis*. La conjecture de Servius n'est pas moins frivole. Il assûre que dans l'ancien langage Punique, le mot *César* étoit en usage pour signifier un éléphant. Caïus Julius, dit-il, tua de sa propre main, en Afrique, un de ces animaux formidables. Il étoit l'aïeul du premier Empereur Romain. En mémoire de cette action de vigueur, il s'attribua le surnom de *César*, qu'il transmit à ses descendants. Mais Servius n'a pas fait réflexion, que ce sobriquet étoit plus ancien que celui dont il parle. Tite-Live fait mention d'un Sextus César, qui fut Préteur en Sicile pendant l'année cinq cents quarante-cinq, après la bataille de Cannes, & qui en cette qualité commanda l'armée Romaine.

Que les Julius, sur tout, les Libo, les Mento, les Iülus, & les Césars, ayent été Patriciens du premier Ordre *majorum gentium*, c'est de quoi il n'est pas permis de douter. Tous les Autheurs en conviennent. Il faudroit cependant en excepter une branche moins illustre, s'il étoit vrai qu'un Appius Julius eût été Tribun du Peuple, dans l'année trois cents quatre, comme quelques manuscrits de Tite-Live en font foi. Mais nous avons prouvé, dans le troisiéme volume, page 281. note *a*, que les Copistes ou par ignorance, ou par précipitation, avoient substitué le nom de Julius à celui de *Villius*.

Au défaut des Historiens de Rome, une médaille Consulaire a conservé la mémoire d'une cinquiéme branche, distinguée des quatre autres, par le surnom de *Bursio*, qui est inscrit sur le revers. La victoire aîlée qui tient une couronne à la main, & qui conduit un char triomphal, la tête de Mercure, le trident & les deux fléches, désignent quelque action d'éclat, dont on ne trouve aucuns vestiges dans les anciens Autheurs.

Voyés la troisiéme planche des Médailles.

a Cette origine de la famille Julia passoit pour constante parmi les Romains. Aussi Jule César se vantoit-il d'être issu de race Divine. Plus entêté de cette chimére, qu'aucun de ses ancêtres, il aimoit à publier que le sang des Dieux couloit dans ses veines, & qu'il descendoit de Vénus en droite ligne. C'est



Vol. 14. pa. 502.
3.e Planche.
1
2
L · COS
L·LIC CN·DOM
SVLLA · COS
Q · POM · RVF · F ·
RVFVS COS
d'Argent
d'Argent
Q·POMPEI·Q·F·
RVFVS
d'Argent
SVLLA·COS
Q·POMPEI·RVF·
4
5
L·IVLI·BVRSIO
CÆSAR
L·IVLI·L·F·
d'Argent
d'Argent

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

mandement de l'armée destinée contre Mithridate. Il ne trouvoit d'obstacle à sa prétention que dans les gens zélés pour les anciens Réglemens. César vouloit être Consul sans avoir passé par la Préture. Il soûtenoit, que de tous tems, le Peuple Romain avoit été en possession d'accorder ces sortes de passedroits, & qu'on pouvoit renouveller en sa faveur, ce que Rome avoit fait pour les deux Scipions *Africains*. On juge aisément que les vûës de l'ambitieux César furent rejettées dans les Comices, où il osa les porter. Le plus ardent de ses contradicteurs fut un Tribun du Peuple, nommé [a] P. Sulpicius, quoique d'ailleurs il fût son

ainsi qu'il s'en exprime dans l'éloge funébre qu'il fit de sa tante Julia. *Amitæ meæ Juliæ maternum genus ab Regibus ortum; paternum cum Diis immortalibus conjunctum est. Nam ab Anco Marcio sunt Marcii Reges, quo nomine fuit mater; à Venere Julii, cujus gentis familia est nostra.* Dans la plûpart des médailles qu'il fit frapper pendant sa Dictature, il ne fut pas moins attentif à transmettre la grandeur de sa maison, que ses victoires & ses triomphes. On y remarque tantôt la figure d'Enée qui porte son pere Anchise sur ses épaules, comme dans la médaille, dont nous avons donné le type dans le premier volume, page 5. Plus souvent c'est une Vénus représentée sous différentes attitudes. Telle est la médaille que nous produisons ici. On y voit d'une part une tête casquée, & de l'autre, la Déesse portée sur un char & traînée par deux amours aîlés.

Voyés la troisiéme planche des médailles.

[a] Un des Tribuns du Peuple, nommé Publius Antistius Labeo, se joignit à son Collégue Publius Sulpicius contre Caïus César. La querelle s'échauffa, & peu s'en fallut, dit Asconius, que le lieu des Comices ne fût changé tout à coup en un champ de bataille. Le Prétendant aima mieux sacrifier ses propres intérêts à la tranquillité publique, & calma la fureur de deux partis, en se désistant de ses poursuites.

On peut juger au reste de cet Antistius, par le portrait que Cicéron en a tracé dans son Ouvrage intitulé *Brutus*. C'étoit, dit-il, un méprisable déclamateur, qui d'abord ne montra d'autre talent, que celui d'aboyer avec impudence, contre ses parties adverses, & d'étourdir les Juges par ses clameurs. Las enfin de ne recueillir d'autre fruit de ses misérables plai-

De Rome l'an 665. Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

Pædian. in Or. pro Scaur.

ami. Manquoit-on à Rome de Généraux, qu'on pût opposer à Mithridate en Asie? Sans compter Sylla, dont le mérite venoit de briller, combien d'autres Chefs s'étoient formés durant la guerre contre les Alliés? Ces considérations firent avorter des souhaits conçus sans raison, & Sulpicius eut la gloire d'avoir maintenu, par sa fermeté, les anciens usages de Rome.

Sulpicius commença donc ses fonctions de Tribun du Peuple par un acte d'équité, qui le mit en réputation; mais il la ternit bien-tôt après par l'esprit de faction où il se livra. Sulpicius se dévoüa à Marius, & ne prit plus de conseils que de ce séditieux Romain, dont la gloire passée imposoit encore à un petit nombre de broüillons. Dirigé par Marius, le jeune Tribun convint avec lui de supplanter Sylla, & de lui enlever, par l'authorité du Peuple, la commission qu'il avoit reçuë du Sénat, de conduire les Légions Romaines en Asie, & d'y aller réduire Mithridate à la raison. Il est éton-

doyés, que la honte de s'être fait siffler, & d'avoir été tourné en ridicule, il se condamna pour quelques années au silence. Devenu Tribun du Peuple, il reparut sur la scéne. Alors par je ne sçai quel enchantement, il sçut imposer à la multitude, & trouva le secret de se faire la réputation d'un Orateur important. On peut dire cependant à la loüange d'Antistius, que par un fréquent exercice il s'étoit aquis de la facilité pour parler en public. Il surpassa même en ce point les deux Orateurs célébres Pomponius & Carbo. Par-là il eut l'avantage de s'accréditer auprès du Peuple. Il devint l'Oracle du Barreau, & l'organe de la plûpart des Citoyens dans les causes d'appareil. Mais ajoûte Cicéron, il ne fut redevable de ce grand crédit qu'aux malheurs des tems. Rome étoit alors en proye aux factions de Marius & de Sylla. Le mérite & la vertu n'osoient paroître au grand jour. Les Loix & l'éloquence ne pouvoient plus se faire entendre au milieu de ce fracas.

nant

nant que Marius, à son âge, pût encore former des projets de gloire, & d'ambition. L'année derniére ses infirmités l'avoient contraint à renoncer au commandement de l'armée qu'il conduisoit contre les Marses. Gros & pesant, d'ailleurs rongé de gouttes & accablé de rhumatismes, il n'avoit pas perdu l'envie de paroître à la tête d'une armée d'outre-mer. Tant l'émulation, ou plûtôt la jalousie donne de force aux ambitieux! Marius ne pouvoit souffrir que Sylla allât moissonner des palmes en Orient. La rivalité fut plus efficace que tous les remédes, ou pour guérir, ou pour lui faire dissimuler ses maux. On vit ce vieux Général aller encore au champ [a] de Mars, s'y mêler avec la jeunesse, pour prendre avec elle des leçons d'escrime, & comme pour se former aux exercices du corps. C'étoit sans doute pour faire comprendre au Peuple, qu'il étoit assés dispos & assés vigoureux, pour soutenir les fatigues d'une guerre en païs Etranger.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

Le Tribun Sulpicius aidoit, de son côté, [b] par

[a] Voyés ce que nous avons remarqué dans le neuviême volume, page 462. & suivantes, sur le champ de Mars, & sur l'école militaire que les Romains y établirent, pour former la jeunesse à tous les exercices du corps.

[b] Sulpicius Rufus à peine sorti de l'adolescence, alla se mesurer avec le célébre Marcus Antonius, dans le plaidoyé qu'il prononça contre Caïus Norbanus. Selon le témoignage de Cicéron, il réünissoit dans lui les principales parties de l'éloquence, l'énergie des expressions, la majesté des sentimens, la véhemence du stile, la noblesse de l'action, & les graces de la prononciation. Il ne lui manquoit pour être parfait Orateur, que la finesse, le sel & l'enjoüement de Lucius Crassus, qu'il avoit pris pour son modéle. Cicéron a parlé de Sulpicius en divers endroits de ses Ouvrages.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

son éloquence, & par mille artifices, les prétentions de Marius son ami. Il avoit en vuë d'enlever à Sylla le commandement des armées en Asie, & de le faire ajuger à Marius. Il s'y prit avec beaucoup de rafinement. Par bien des Loix contraires au bien public il se donna du crédit auprès du Peuple, & ne parla pour Marius en Comices, que quand il vit sa propre authorité bien affermie. Comme on ne faisoit sa cour à la Commune qu'en mortifiant le Sénat, Sulpicius porta sa premiére Loi contre les Sénateurs. Il dressa un Plébiscite, par lequel il leur fut deffendu d'emprunter [a] au-delà de deux mille drachmes. Comme alors l'argent étoit rare à Rome, & que d'ailleurs tout y étoit vénal, retrancher aux Peres Conscripts les gros emprunts, c'étoit leur ôter le moyen de faire des brigues, & d'acheter des suffrages. Par une autre Loi, le Tribun fit régler, que ceux des Etrangers, qui tout récemment venoient d'obtenir le droit de Bourgeoisie, seroient admis pêle mêle avec les anciens Citoyens, même dans les Tribus Rustiques, & qu'ainsi ils auroient droit de donner leur suffrage, sans la moindre distinction, chacun dans sa Tribu. Par là Sulpicius se rendoit à coup sûr le maître des voix. Il pouvoit compter, que ce grand nombre de nouveaux aggrégés dépendroit de ses ordres, & n'opineroit qu'à son gré. Ce nouvel arrangement établit l'authorité de Sulpicius, & la

Plut. in Sylla.

Pædian. in Corn. App. & Epit. Liv.

[a] Sulpicius, dit Plutarque, dans la vie de Sylla, loin de se conformer lui-même à la Loi qu'il avoit portée, se trouva redevable après sa mort de trois millions de drachmes. Cette somme, à raison de dix sols pour chaque drachme donneroit quinze cens mille livres de notre monnoye.

rendit formidable. Ce fut alors qu'il oſa ſe déclarer un peu plus ouvertement en faveur de Marius. Tous ſes anciens amis, gens pernicieux à la République, avoient été condamnés à l'exil, au tems que le calme regnoit dans Rome. Déja quelques Tribuns, Partiſans de Marius, avoient fait des tentatives pour les faire rappeller ; mais Sulpicius lui-même s'y étoit oppoſé. Il n'avoit pas encore pris avec les ſéditieux des intelligences aſſés étroites, pour leur ſacrifier le repos public. Quand il ſe fut dévoüé au parti de Marius, il changea de ſentimens & de mœurs. Sans craindre les diſcours & les reproches des gens d'honneur, il demanda le rappel de ceux qu'on avoit bannis ſans les entendre, diſoit-il, & l'obtint du Peuple, qu'il maîtriſoit. Toute l'antiquité a gémi de l'aſcendant que les Orateurs prenoient alors ſur la Commune. Leur art & leur voix contribuérent plus à la deſtruction de la République, que les armes. On peut dire que Sulpicius, par ſon éloquence, fut la trompette, qui ſuſcita les guerres civiles, & qui anima le Citoyen contre le Citoyen, le pere contre le fils, & le frere contre le frere.

De Rome l'an 665.

Conſuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

Durant les ſecouſſes que Marius, à l'aide de ſon Tribun factieux, donnoit à la liberté publique, les deux Conſuls Sylla & Pompéius Rufus, ſe préparoient à marcher en campagne. Quoique l'émotion des Alliés fût fort affoiblie, elle n'étoit pas calmée en tous lieux. La Lucanie s'obſtinoit à la révolte. Il fallut y envoyer un gros détachement de Romains, ſous la conduite d'un Lieutenant Général, nommé Gabinius. Celui-ci étoit

Epit. Livian. App. &c.

De Rome l'an 665.

Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

un brave Commandant, qui les années précedentes s'étoit signalé contre les Marses, par la prise de plusieurs Villes. La guerre qu'il fit aux Lucaniens lui devint funeste. En poursuivant l'ennemi qu'il avoit mis en desordre, il reçût un coup mortel qui en le renversant par terre, releva le courage des rebelles. Un autre expédition fut plus heureuse au païs des Marucins. Serv. Sulpicius s'en rendit maître, & ramena toute la Contrée au parti Romain. Ce premier avantage fut suivi d'un autre encore plus considérable. [a] Les Vestins & les Péligniens vinrent d'eux-mêmes, se ranger sous l'obéïssance de l'ancien Consul Cn. Pompéius retourné dans son camp d'Asculum, après son triomphe. Pompéius ne promit la paix, & une entiére amnistie aux Vestins & aux Péligniens, que quand ils auroient conduit en sa présence Vettius, le chef de leur rébellion. Déja ce Général de sa nation indignement traité par ses soldats, étoit traîné au camp Romain les mains liées, lorsqu'un de ses Esclaves fut touché du sort qui le menaçoit. Animé d'un généreux zéle pour la gloire de son maître, il crut devoir le délivrer de la servitude, qu'on lui destinoit, en lui donnant la mort. Il se jette donc avec furie sur un de ces satellites qui conduisoient Vettius, arrache son épée, en perce Vettius son maître, qui du geste & des yeux en

Macr. Saturn. L. 1.

a Il faut se souvenir que les Vestins habitoient la partie de l'Abbrusse ultérieure, qui est située entre les Fleuves de la *Piomba* & de la *Pescara*. Pour les Péligniens, ils occupoient ce canton de l'Abbrusse Citérieure, qui est aux environs de *Sermona*, & qui confine avec les fleuves de *Pescara* & de *Sangro*. Voyés les volumes précédens.

marqua sa reconnoissance à ce serviteur fidéle. Sur le champ il expira ; mais l'Esclave ne lui survêcut que peu d'instans. Il se frappa du même fer, qu'il venoit de plonger dans le sein de son maître. Tant il est vrai que la noblesse des sentimens, & la véritable magnanimité, pour parler comme un prophane, ne sont pas excluës des conditions les plus viles.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

Après la reddition des Vestins suivit celle des Marses. C'étoit par ceux-ci que la revolte avoit commencé. L. Licinius Murena & Q. Cæcilius Pius achevérent de les dompter. On les contraignit à demander la paix. A l'égard de Pompédius, il soûtenoit encore un foible reste de la sédition dans le païs des Samnites. Ce Général venoit d'armer vingt mille Esclaves pour faire un dernier effort, & il avoit repris Boviane, Ville que Sylla avoit enlevée à son parti. Durant l'absence de Sylla, son Lieutenant Général, nommé Emilius Mamercus, se servit des troupes que le Consul avoit laissées sous ses ordres, pour livrer combat à Pompédius. Sa défaite fut sanglante. On lui tua six mille hommes ; mais la ruine entiére de ce fameux chef des Alliés étoit destinée à Cæcilius Pius. Après avoir pris Venusie, l'illustre Romain tourna ses armes contre Pompédius. Celui-ci avoit eu le front de se décerner le triomphe à lui-même, & d'entrer dans Boviane porté sur un char, aux acclamations de son armée. Pour lors il campoit proche de Téane, & méditoit de nouveaux exploits. Cæcilius y accourt accompagné de Servius Sulpicius. La bataille se donne. Pompédius est vaincu

Jul. Obs. c. 116. & Oros. l. 5. c. 18.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

& tué dans le combat, avec un autre Général de son parti. Par sa mort cessérent toutes les hostilités des Italiens, & la guerre ne subsista plus que dans un coin de la Lucanie. Il fut aisé de la pacifier. Ainsi la sérenité réparut à Rome dês les premiers mois du Consulat de l'heureux Sylla, & de son infortuné Collégue Q. Pompéius Rufus. La mort, qui devoit surprendre celui-ci dans peu de jours, lui fut ménagée par la main dont il devoit moins l'attendre. Tels étoient alors les mœurs des Romains. Leur ambition ne reconnoissoit plus de Loi, & pour la satisfaire ils n'avoient égard ni à la Religion, ni à la parenté, ni aux principes d'honneur, ni à l'humanité même.

Cependant Sylla vint prendre possession des troupes, qu'il devoit commander durant son année, & marcha vers la Campanie. Son dessein étoit d'achever la réduction de sa Province, & d'y calmer les esprits. D'ailleurs il vouloit disposer ses anciens soldats à passer avec lui en Asie. Nole néanmoins restoit à soûmettre. Déja Sylla formoit le blocus de cette Ville rebelle, lorsqu'il se vit obligé de quitter son armée, & de repartir pour Rome. Voici la cause d'un départ si subit. Le Tribun Sulpicius, à la tête du parti que Marius avoit suscité, causoit d'affreux désordres dans la Capitale. Le Consul Pompéius s'en plaignoit; mais il n'avoit ni assés d'authorité, ni assés de vigueur, pour résister aux entreprises de l'audacieux Tribun. En effet Sulpicius faisoit tout plier dans Rome, non point par la persuasion, mais par la violence, & par la force des armes.

Ni les Gracques, ni les Saturninus, ni les autres Furies du Tribunat, n'avoient jamais porté l'insolence aux mêmes excès que Sulpicius. C'étoit un monstre en qui l'audace, l'avarice, & l'inhumanité paroissoient réünies dans un égal degré. Il avoit pris à sa solde trois mille hommes armés qui l'escortoient en tous lieux l'épée à la main, & dans ce grand nombre de Chevaliers Romains, il en avoit choisi trois cens qu'il appelloit l'*Antisénat*. Sans cesse environné de ces hommes déterminés, il exerçoit publiquement & de sens froid, à Rome, la plus injuste tyrannie. Il avoit établi des Bureaux dans la Place publique, où l'on vendoit le droit de Bourgeoisie aux plus vils Etrangers, & à des affranchis nouvellement sortis d'esclavage. Le provenu de ces ventes étoit pour lui. Il vouloit que toutes les affaires publiques & particuliéres fussent traduites à son Tribunal. Enfin on l'auroit pris pour un veritable Souverain, s'il n'avoit été dominé lui-même par un plus grand maître. Celui-ci étoit Marius, qui, sans paroître inspiroit Sulpicius, & l'avoit réduit à n'être que l'instrument de ses fureurs. Telle fut la raison qui rappella Sylla dans Rome, pour opposer l'authorité Consulaire à la violence du Tribun.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.
Plut. in Sylla.

Dés qu'il fut arrivé, Sylla se joignit à son Collégue, & ensemble ils cherchérent les moyens de dissiper la tempête, que Marius avoit excitée. Leur premier soin fut de suspendre pour quelques jours les assemblées du Peuple dans le Comice. C'étoit là que Sulpicius avoit érigé son thrône, & les Rostres étoient le lieu d'où il do-

App. l. 1. bell. civ.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

minoit sur la multitude, en partie par la vivacité de ses discours. Les Consuls ordonnérent donc plusieurs jours de *féries*, c'est-à-dire une défense pour tous les Juges de tenir leurs assises, & au Peuple de fréquenter les Tribunaux. Cette courte vacation auroit calmé l'orage, si Sulpicius eût permis à ses partisans de l'observer. Elle ne fut pas plûtôt indiquée qu'elle fut rompuë. On vit à l'instant le Tribun sortir de son logis, accompagné des Satellites de sa suite. Il leur avoit ordonné de cacher des poignards sous leurs robbes. A travers la Ville il se rendit au Temple de Castor, [a] où les Consuls haranguoient le Sénat assemblé par leur ordre. Les Péres Conscripts furent effrayés lorsqu'il virent entrer Sulpicius; mais plus encore lorsqu'ils l'entendirent demander insolemment la cassation du Decret Consulaire, qui prescrivoit la vacance des Tribunaux de la Justice. Les Consuls refusérent d'annuller leur Ordonnance, & au moment même il s'éleva un frémissement universel dans l'Assemblée. A ce premier signe de résistance, les partisans du Tribun firent briller le fer dont ils étoient armés, & semblables à des Furies, ils se jetterent sur les Sénateurs dépourvûs d'armes & de défense. Peu s'en fallut que le Consul Pompéius ne perdît la vie, investi par ces assassins. Son fils, jeune Sénateur qui venoit d'épouser la fille de Sylla, [b] fut percé de mille

[a] Plutarque ne dit point que le Sénat s'assembla dans le Temple de Castor & Pollux. Selon lui les Peres Conscripts délibéroient dans la Place publique vis-à-vis du même Edifice, lorsque Sulpicius survint escorté de ses Satellites.

[b] Suivant le témoignage d'Appien, le jeune Pompée se mit

coups

De Rome l'an 665.

Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

coups par ces scélerats, & mourut dans le Temple, qui auroit dû lui servir d'azile. Pour Sylla avec une intrépidité digne de lui, il se fit jour à travers les meurtriers, & sortit du Temple. Poursuivi dans la ruë par les gens de Sulpicius, soit qu'il ne trouvât point d'autre retraite que la maison de Marius, soit qu'il voulût prendre conseil de lui, [a] il y entra. Sans doute l'extrême nécessité lui fit courir le hazard de se livrer à la rage de son plus mortel ennemi. Marius avoit des ménagemens à prendre, & des bienséances à garder. Il ne voulut pas qu'on pût lui reprocher, d'avoir soüillé son logis du sang d'un Consul. Il se contenta de faire jurer par force Sylla, qu'il anéantiroit le Decret de la cessation de la Justice, & qu'il aboliroit les *Féries* dont il étoit l'autheur. Sur son serment, Marius fit lui-même échapper Sylla par une porte de derriére, & celui-ci tint parole. Il alla droit au Comice, & en présence du Peuple assemblé il révoqua l'ordre d'interrompre les jugemens publics, & de tenir les As-

Plut. in Sylla, & in Mario.

en devoir de réprimer l'audace de Sulpicius, & de sa troupe. Les termes menaçants dont il usa redoublérent la fureur de ces brigands. Tous se réünirent contre lui, & n'eurent pas horreur de massacrer le fils du premier Magistrat de la République.

a Sylla, dans ses Mémoires de sa vie composés par lui-même, raconte la chose un peu différemment. Il ne convient point que de son propre mouvement il ait pris le parti de se retirer dans la maison de Marius, pour mettre sa vie en sûreté. Il avoüe seulement qu'il fut forcé de s'y rendre, investi de tous côtés par cette troupe de gens armés, qui étoient à la solde de Sulpicius. Il ajoûte, que là au milieu des épées nuës il ne pût se défendre de céder, pour un tems, à la fureur de ces bandits, en souscrivant aux Loix les plus injustes.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

ſemblées ordinaires. Ce trait de modération, ou de politique dans Sylla plut à Sulpicius lui-même. Sans le révoquer de ſa Magiſtrature, il le laiſſa partir pour ſon armée de la Campanie. Le Tribun n'en uſa pas ſi favorablement à l'égard de Pompéius. Il fit décerner par le Peuple, dont il régloit les ſuffrages, que ce Conſul ſeroit ſenſé déchu de l'authorité, & des fonctions de ſa Charge.

Alors Sylla ſe vit ſeul à la tête de la République. Il ne tarda pas de ſe rendre à ſon camp aux environs de Nole. Là, il s'occupa uniquement de ſon départ pour l'Aſie. Tandis qu'il s'y prépare, Sulpicius exerçoit dans Rome une ſouveraineté plus indépendante que jamais. Enfin le tems étoit venu pour lui de faire éclater le projet qu'il avoit depuis long-tems concerté avec Marius. C'étoit de faire tranſporter à ce vieux guerrier la commiſſion qu'avoit reçuë Sylla, d'aller faire la guerre à Mithridate en Orient. Durant tout ſon Tribunat Sulpicius avoit toûjours viſé là, & ſes entrepriſes diverſes n'avoient point eu d'autre but. Avec cette même impudence qu'il avoit montrée dans tous ſes procédés, le Tribun aſſembla le Peuple Romain, & lui arracha un conſentement forcé en faveur de Marius, & au déſavantage de Sylla. Par une Loi expreſſe il fut ſtatué, que le Conſul reſteroit en Italie, & que Marius, tout homme privé qu'il étoit alors, iroit en Aſie commander les Légions Romaines. Sulpicius ne conſidéra point qu'il alloit outrager Sylla, & mettre ſa patience à bout. D'ordinaire les gens de parti

Plut in Sylla, & App. L. 1. bell. civ.

De Rome l'an 665.

Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS SYLLA.

ne ménagent rien, & pour peu qu'ils ayent de supériorité ils aiment à pousser à l'extrême la vexation contre leurs adversaires. Sylla fut sensible au coup qu'on lui portoit, & jugea que le moment d'éclater s'offroit de lui-même. Au premier bruit qui se répandit du changement de sa destination, il convoqua ses soldats, & leur fit une harangue artificieuse, dont il sçavoit l'art mieux que les plus célébres Orateurs de son siécle. Sans déclarer ouvertement l'intention qu'il avoit dês-lors, de conduire à Rome ses Légions pour réprimer l'audace du furieux Tribun, & de l'ambitieux Marius, il tourna l'esprit de ses Légionnaires à le prier eux-mêmes qu'il les conduisît vers la Capitale enseignes déployées, & les armes à la main.

Braves Romains, leur dit-il, *j'apprens de la Renommée qu'on songe à vous faire passer les mers, pour aller combattre des Orientaux sous un autre Général que moi. Aujourd'hui rien n'est stable à Rome. Le Tribun Sulpicius y cause plus de révolutions, que les vents ne souléver de tempêtes sur les eaux que vous allés traverser. Vous n'aurez donc plus pour chef ce Sylla, que vos victoires de l'an passé ont conduit comme par la main au Consulat! Malheureux pere, Je vais donc être privé de mes chers enfans, qui firent ma gloire, & dont j'ai fait le bonheur! Marius va vous soumettre à un autre genre de discipline, que celui dont vous avés éprouvé la douceur. Pourés-vous soutenir ses régards, & n'être pas effraïés du son brüiant de sa voix? Du moins la victoire vous consolera-t-elle des ri-*

App. L. 1. bell. civ.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

gueurs & des duretés, que vous aurez à essuyer dans l'enceinte de son camp? Non, Marius n'est plus ce Héros d'autrefois, qui fut brave, plûtôt par férocité, que par vertu. Les glaces de l'âge ont refroidi en lui cette humeur martiale, qui le rendit avec moi vainqueur du Roi Jugurtha, des Teutons, & des Cimbres. Vous l'avés vû dégénerer dans la derniére campagne, & couvrir une timide inaction du prétexte de sa santé. Devenu lâche ou infirme, que vous importe! Vous ouvrira-t-il la carriére de la gloire? Je vous y aurois guidé moi, & je vous aurois rendu maîtres des Etats & des dépoüilles de Mithridate. C'étoit là le bonheur que ma destinée me promettoit; mais Sulpicius par ses iniques procédés, & Marius par ses intrigues, l'ont changée. Un nouvel Arrêt extorqué au Peuple malgré lui vous donne Marius pour Général. Chers compagnons de mes combats & de mes victoires, recevés donc mes derniers adieux. Tout ce que je puis faire en vous perdant c'est de vous regretter, & de vous plaindre.

S'il eût été décent à des soldats de pleurer, on auroit vû à ces paroles couler les larmes de leurs yeux. Du moins on vit leur fureur marquée sur leurs visages se produire dans leurs regards. Sur ces entrefaites arrivérent au camp de Sylla deux Tribuns des armées Romaines, dont l'un étoit parent de Marius. Son nom étoit Gratidius. Ils annoncérent aux troupes qu'elles avoient changé de Général, & leur signifiérent l'ordre dont ils étoient chargés, de les conduire à Marius qui les attendoit pour les faire embarquer. Ce fut alors

Plut. in Sylla.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

que la rage des Légionnaires ne se modéra plus. Ils ensevelirent sous un monceau de pierres les deux envoyés de Marius, & d'une voix commune ils s'écrierent, *marchons à Rome ! C'est au centre de Rome qu'il faut vanger la Majesté Consulaire, & la liberté opprimée.* On peut bien juger que le Consul ne s'opposa pas à l'ardeur de ses soldats. Il étoit tems que leur haine éclatât. Sylla néanmoins ne sembla que se prêter à l'impetuosité de ses Légionaires, & feignit de se laisser entraîner par le torrent. La trompette sonne, & l'on décampe. Cependant Rome étoit partagée entre Sylla & Marius sur la Commission qu'on venoit de transporter de celui-ci, à celui-là. Les plus sensés trouvoient ridicule, qu'un homme de rien qui passoit soixante & dix ans, & dont le corps n'étoit plus qu'une masse de chair, enlevât à un Consul fort & vigoureux une fonction qui lui étoit dûë, & qu'il entreprît, à son âge, une guerre d'outre mer.[a] On plaisantoit encore plus du prétexte

[a] L'ambition démesurée d'un vieillard infirme & décrépit comme Marius, étoit pour les partisans de Sylla un sujet de raillerie. *Accablé qu'il est de maladies, & prest à succomber sous le poids des années, il ne lui reste plus*, disoit-on, *d'autre parti à prendre que d'aller chercher, dans les eaux chaudes de Bayes, un remede aux fluxions qui le tourmentent. Il n'a plus d'autre ressource pour conserver un reste de vie languissante, que la mort lui enlevera bien-tôt.* En effet Marius avoit dans le voisinage de Bayes, & de Miséne, une superbe maison de campagne. Là ce vieux guerrier endurci aux travaux militaires n'avoit pas honte de se livrer à la molesse, & de se permettre des plaisirs indignes de son âge, & de sa profession. Plutarque nous apprend que ce lieu de plaisance avoit appartenu à Cornélie la mére des Gracques, avant que Marius en eût pris possession, qu'elle avoit été venduë à cette Dame Romaine sur le pié de soixante-quinze mille drachmes, ou de trente-sept mille

De Rome l'an 665.

Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

dont il coloroit son ambition. C'étoit, disoit-il, pour donner des leçons à son fils, le jeune Marius. Personne n'ignoroit qu'une basse jalousie contre Sylla étoit le principal ressort qui le mettoit en mouvement. De là le personnage indécent qu'il avoit joüé lui-même au Champ de Mars, en se mêlant avec la jeunesse pour faire l'apprentissage des armes.

Rome n'étoit pas seulement indignée des desirs indiscrets de Marius, elle étoit encore effrayée de l'approche de Sylla. Le Sénat en apprit la nouvelle avec frayeur. *Quel exemple!* disoient les plus sages. *On n'a point encore vû d'armée Consulaire venir traiter Rome en ennemie. Sylla osera-t-il en former le siége? Fermera-t-on les portes à un Consul? Y introduira-t-il son armée? que deviendront nos Temples, nos maisons, nos femmes, & nos filles?* Les Peres Conscripts ordonnérent donc à deux Préteurs, Brutus, & Servilius, d'aller au devant de Sylla, pour arrêter sa marche. Ce fier Consul étoit plus irrité que jamais. Il avoit apris que Sulpicius, par l'instigation de Marius, avoit fait massacrer tous les amis qu'il avoit laissés à Rome, en represaille du meurtre de Gratidius. Il reçut mal les deux Députés du Sénat, & ses trou-

Plut. in Sylla.

cinq cens livres, & que dans la suite Lucullus l'achepta deux millions cinq cens mille drachmes, c'est-à-dire qu'il en paya la valeur d'un million deux cens cinquante mille livres. Une différence si considérable paroîtra moins surprenante, si l'on fait réflexion que les richesses & le luxe des Romains alloient toûjours en croissant. Ainsi les choses devoient augmenter de prix à proportion. Peut-être aussi la maison ne fut-elle tant estimée, qu'à raison des embellissemens, & des dépendances que Marius y avoit ajoûtés.

pes brisérent les faisceaux de ces Préteurs, & déchirérent les habits dont ils étoient revêtus. Ils n'échappérent qu'avec peine à la cruauté du soldat. Jamais le chemin qui conduisoit de Nole à Rome ne parut plus frequenté. On ne voyoit sur cette grande route que gens venir de Rome au camp de Sylla & du camp de Sylla à Rome. En effet tous les principaux Officiers de l'armée Consulaire, hors un Questeur, désertérent pour ne pas encourir la disgrace de Marius, ou peut-être par des principes d'honneur. D'une autre part les mécontens des violences de Sulpicius abandonnérent Rome, crainte d'être enveloppés dans un massacre général. La consternation étoit universelle. Le plus empressé à recourir à Sylla fut Q. Pompéius son Collégue, que Sulpicius avoit déposé des fonctions du Consulat. Il se joignit à lui, & lui prêta ce qu'il avoit pû ramasser de troupes. Pour lors l'armée de Sylla fut composée de [a] six Légions, dont les soldats animés de son esprit ne respiroient que la vengeance, & le pillage. A la tête de ces redoutables Légionaires les deux Consuls s'avancérent vers la Capitale. Le mal étoit trop proche pour laisser Marius tranquille. Il fit des préparatifs, & invita les Esclaves, sous l'espoir de la liberté, à prendre les armes pour la défense de Rome. On ne se rangea qu'avec peine sous ses étendarts. Ainsi sans cesse il fit partir députés sur députés, qui au nom du Sénat firent aux Con-

De Rome l'an 665.

Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

App. L. 1. Bell. civ.

[a] Selon Plutarque, l'armée de Sylla étoit de trente mille hommes, & de cinq mille chevaux.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. Cornelius Sylla, & Q. Pompeius Rufus.

ſuls des propoſitions vagues, ſeulement pour les amuſer. Enfin Sylla parut [a] ſe laiſſer fléchir. Il fit ſemblant de conſentir à ſuſpendre les hoſtilités, pourvû qu'à l'inſtant même Marius & Sulpicius ſortiſſent de Rome, & vinſſent conférer tête à tête avec les Chefs de la République. Sylla n'ignoroit pas, que ces deux autheurs de la tempête domeſtique ne ſe hazarderoient pas à paroître dans la plaine, & qu'ils ne capituloient que pour gagner du tems. Pour éluder leur artifice par un autre, Sylla promit de les attendre au village [b] de Pictes, à vingt-cinq ou tren-

Plut. in Sylla.

[a] Marius & Sulpicius ne pouvoient oppoſer à un ennemi puiſſant & irrité qu'un petit nombre de factieux. Ainſi pour arrêter Sylla dans ſa marche, il ne leur reſtoit plus d'autre moyen, que celui d'interpoſer l'authorité du Sénat. Les deux Députés qui ſe rendirent auprès de lui, par ordre de cet auguſte corps, n'oubliérent rien pour engager les deux Conſuls à ſuſpendre l'effet de leurs reſſentimens, & à ne pas permettre que leur armée approchât de Rome plus prês que de cinq milles. Sylla, dit Plutarque, incertain du parti qu'il avoit à prendre eut recours au Sacrifice qui précédoit pour l'ordinaire les grandes expéditions. Il conſulta les Auſpices, & chercha dans les entrailles de la victime, un ſigne de la volonté des Dieux. Poſtumius un des Haruſpices lui annonça l'heureux ſuccês de ſon entrepriſe. Sa confiance même alla juſqu'à ſe livrer au Général pour être garotté. *Il vous importe*, lui dit-il, *de vous aſſurer de ma perſonne. Je m'offre volontiers à ſouffrir le dernier ſupplice, ſi l'événement n'eſt pas conforme à ma prédiction.* La nuit ſuivante, ajoûte l'Hiſtorien Grec, rendit encore plus ſenſible la verité du préſage, & acheva de confirmer Sylla dans le deſſein qu'il avoit pris de conduire ſon armée à Rome. Pendant ſon ſomeil, il crut voir Bellone ou quelqu'autre Divinité guerriére, qui lui mettoit en main le foudre qu'elle portoit, pour lancer contre les partiſans de Marius. Il s'imagina que la Déeſſe conduiſoit ſon bras, & que ſes ennemis accablés tour à tour ſous les coups qu'il frappoit, expiroient à ſes piés. Sur la foi de cette viſion, dont il fit le recit à ſon Collégue, il ſe promit de remporter une victoire complette, & réſolut de continuer ſa marche.

[b] Ce Village eſt déſigné par

te milles de Rome, dans [a] la voye Lavicane. Pour faire illusion, sur l'heure il ordonna à ses pionniers d'y construire un camp. Tout cela ne fut que pour tromper ceux qui vouloient l'amuser. Les Députés de Marius n'eurent pas plûtôt disparu, que Sylla fit doubler le pas à ses Légions. Elles marchérent avec tant de vîtesse, qu'en peu d'heures elle se montrérent à la Capitale. Souvent de nobles Romains, qui se retiroient à leur maison de campagne, demandérent sur la route à Sylla, ce qu'il alloit faire à Rome. *Je vais délivrer la Ville de ses Tyrans*, leur répondit-il.

De Rome l'an 665.

Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

En effet, au moment qu'on s'y attendoit le moins, un détachement de l'armée Consulaire commandé par Caïus Mummius, vint se saisir de la porte [b] Esquiline. Sylla lui-même ne différa pas de s'y rendre, & y posta une Légion entiére. Pompéius en conduisit une autre [c] à la por-

App. l. 1. bell. civ.

les Géographes anciens sous les termes Latins, *ad pictas Tabernas*, ou *ad picta diversoria*. On conjecture de là que dans cet endroit on avoit construit des Hospices, ou des Hôtelleries, pour la commodité des voyageurs. Au lieu de πικτὰς, comme on lit dans Strabon, le texte de la plûpart des exemplaires de Plutarque, porte πικίνας, c'est une méprise de copiste.

a La voye Lavicane fut ainsi nommée, parce qu'elle conduisoit de Rome à Labice ancienne Colonie d'Albe la longue, située dans le voisinage de *Zagaruolo*, ou *de la Colona* selon Holsténius. Ce chemin s'étendoit entre les deux acquéducs, dont l'un s'appelloit *Aqua Marcia Tepula*, & l'autre *Aqua Claudia*. Il venoit aboutir à Anagnie, où il se réünissoit avec la voye Latine.

b Voyés ce que nous avons remarqué dans le second volume de cette Histoire, page 58. note *a*. sur la porte Esquiline. Plusieurs croyent qu'elle fut pratiquée, où est aujourd'hui la porte Majeure.

c La porte Colline joignoit le Mont Viminal & le Mont Quirinal. Elle eut successivement les noms de *porta Quirinalis*, de *porta Agonensis*, de *porta Salu-*

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

te Colline, & s'en rendit maître. Une troisiéme Légion se logea à la tête *a* du pont Sublicius, & ferma l'entrée de la Ville du côté de la riviére. Une quatriême Légion tint lieu d'armée d'observation, au dehors de l'enceinte. Rodant au tour des murs près de la porte *b* Célimontane, elle en défendit l'approche. Enfin les deux autres Légions eurent ordre de pénétrer jusqu'au cœur de la Ville. Arrivées à l'extrêmité de la ruë qui abboutissoit à la porte Esquiline, elles trouvérent de la résistance. Marius, suivi d'une troupe tumultuairement rassemblée, se présenta pour combattre les troupes Consulaires. On avoit bien vû à Rome des émotions subites, & des combats rendus dans les Places publiques, sans ordre, & sans préparation. Alors, pour la premiére fois, on vit une bataille livrée dans les formes, par des troupes réglées, & au son des trompettes. Au bruit qu'elles firent je ne sçai quelle ardeur martiale saisit des Bourgeois tous formés aux exercices de la guerre. Comme ils étoient sans armes, une pre-

taris, & de *porta Salaria*, pour les raisons que nous avons rapportées dans le second volume page 59. note *a*.

a Le pont Sublicius ne subsiste plus. Nous en avons parlé dans les volumes précédens.

b La porte Célimontane emprunta son nom du Mont Cælius. Elle fut aussi appellée *Querquetulana* à cause des chênes qui couvroient cette colline, Aujourd'hui elle se nomme la porte de Saint Jean, parce qu'il fut plongé près de là, dans l'huile boüillante. Quelques modernes ont confondu cette porte, avec une autre qui eut le nom d'*Asinaria*. Celle-cy beaucoup plus petite que la prémiére, étoit située proche le Baptistére de Constantin, & conduisoit dans une ruë, qui se terminoit aux jardins d'Asinius Pollion, au bas du Mont Aventin. De plus Festus place le commencement de la voye *Asinaria*, assés loin de la porte Célimontane, entre la voye Latine, & celle qui conduisoit à Ardea.

De Rome l'an 665.
Consuls ; L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

miére impétuosité les fit monter sur les plattes formes de leurs maisons, & lancer indifféremment des pierres sur les troupes des deux partis. Sylla courut à la tête de ses deux Légions, défendit à ses soldats de reculer, & le flambeau à la main menaça les Bourgeois de brûler leurs maisons, [a] s'ils ne s'abstenoient de toute hostilité. Lorsque les habitans calmés ne furent plus que les spectateurs du combat, Sylla poussé [b] Marius de carfours en carfours, jusqu'au Temple de la [c] Déesse Tellus. Là, le choc recommença, & l'avantage fut égal. Pour lors Sylla prit soin de faire venir lui-même quelque Légions, qu'il avoit laissées à l'une des portes. Son ardeur crut avec ce renfort. La troupe de Marius alloit être enveloppée ; mais elle se battit en retraite, & s'avança en reculant vers le Capitole, qui devoit lui servir d'azile. Tandis que Sylla pressoit ses ennemis l'épée dans les reins, il apperçût quelques-uns de ses soldats piller une maison Bourgeoise. Sur l'heure il suspendit l'ardeur qui l'animoit, posta des corps de gardes dans tous les quartiers de la Ville, pour empêcher le désordre, & de sang froid il fit punir ces bri-

a Plutarque assure que Sylla fit lancer par ses Archers des dards enflammés sur le toît des maisons de Rome.

b En vain Sulpicius & Marius appellérent-ils à leur secours cette foule de Citoyens, qui étoient spectateurs du combat, personne ne branla. Ce fut même inutilement qu'ils promirent la liberté aux Esclaves, qui prendroient les armes contre Sylla; tous demeurérent dans l'inaction.

c Sous le nom de *Tellus*, le Paganisme adoroît la Terre, ou plûtôt la Nature, comme la mére commune de tous les Estres. Voyés les remarques que nous avons faites à ce sujet dans le sixième volume, dans le septième & le neuvième, lorsque nous avons parlé d'Isis & de Cybéle.

De Rome l'an 665.

Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

gands, au lieu même où le vol avoit été commis. Marius échappa, & se logea dans la Citadelle de Rome; mais Sylla s'étoit attiré la confiance des Romains, par une action de justice faite à propos.

Toute la nuit Sylla & son Collégue furent sur pié. Leur principale occupation fut de préserver Rome du pillage. Enfin ils obtinrent de leurs soldats, que nul Citoyen ne seroit endommagé dans ses biens. Dês qu'il fut jour, les Consuls convoquérent le Peuple dans le lieu des Comices. Là, ils haranguérent avec la même tranquillité, que si la veille les ruës de Rome n'avoient point été ensanglantées. *Nous auriés-vous élus en vain*, dirent-ils, *pour gouverner en Chef la République? Les maux qu'elle souffre depuis long-tems sous la tyrannie des Tribuns, demandoient un prompt reméde. Nous avons jugé qu'il n'étoit pas possible de les guérir sans tirer du sang. Aprês une légére saignée, capable seulement de soulager un peu ce grand corps malade, que nous reste il à faire? Le voici. C'est d'aller à la source du mal, & de purger cet amas de pourriture qui nous infecte. L'authorité immense du Tribunat l'a causée. De quel droit les Tribuns se sont-ils donné le pouvoir d'apporter au Peuple des Suppliques de leur façon, & de minuter des Loix, sans les avoir communiquées au Sénat? Par quel artifice n'ont-ils pas énervé le corps Sénatorial, en le remplissant de sujets foibles, & trop lâches pour soûtenir l'authorité de leur rang? Pourquoi les Assemblées de nos Comices ont-elles dégénéré de leur ancienne institution? Le Roi Servius Tullius les*

avoit établies par Centuries. Les Tribuns les ont rédüites à n'être plus convoquées [a] *que par Tribus. Par là le Tribunat est devenu le maître des principales décisions. Le menu Peuple conduit par leurs passions l'a souvent emporté par ses suffrages, sur les têtes les plus sensées, & sur les plus illustres corps de la République. Quel desordre ? Réformons nous sur ces trois articles, & les dissentions qui nous désolent se dissiperont avec les violences du Tribunat. Ordonnés donc, Peuple Romain, 1°. que nulle Loi ne vous sera rapportée, qu'elle n'ait été visée, & approuvée par le Sénat. 2°. que les Comices du champ de Mars ne se tiendront plus par Tribus; mais par Centuries, 3°. que le Sénat ne sera desormais rempli, que des hommes les plus illustres, & les plus accrédités de la République. Nous demandons au préalable, que les Loix du Tribun Sulpicius soient annullées.* [b]

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

La Majesté Consulaire fit quelque impression sur

a Voyés le second volume de cette Histoire, page 400 note *b* où nous avons parlé des changemens, qui s'introduisirent, par succession de tems, dans les Comices par Centuries. On y a expliqué comment les Comices par Tribus, eurent lieu dans l'élection des Grands Magistrats. Cette nouvelle maniére de procéder fut introduite à la réquisition du menu peuple, qui voyoit à regret la faction des nobles presque toûjours dominante, dans les assemblées par Centuries.

b Sylla ajoûta qu'il falloit interdire aux Tribuns ces harangues continuelles, qui répandoient le feu de la sédition, & que pour mettre des bornes à l'audace de ces Magistrats Plébéïens, il étoit à propos de déclarer par une Loi authentique, que ceux des Citoyens qui auroient été revêtus de la dignité de Tribun, ne pourroient plus dans la suite aspirer aux Charges Curules. Après quoi, dit Appien, il procéda au choix de trois cens des plus illustres Citoyens de Rome, qui furent incorporés dans le Sénat, réduit alors à un petit nombre, ou par la mort, ou par la désertion de ceux qui avoient suivi le parti de Marius.

De Rome l'an 665.
Conſuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

le Peuple; mais les armes de Sylla le rendirent parfaitement docile. On ratifia tout ce que voulurent les Conſuls, & par là Sylla ſe vit en liberté d'aller en Aſie, faire la guerre à Mithridate. Ce ne fut pas aſſés pour lui. Il crut que dans le ſang de Marius & de Sulpicius il devoit éteindre le flambeau de la diſcorde. Il fit inveſtir le Capitole, & contraignit Marius & Sulpicius d'en ſortir, & d'abandonner même la Ville, crainte de tomber entre les mains de leurs perſécuteurs. Pour lors les Conſuls, maîtres du Peuple, le furent encore plus du Sénat. Par un Arrêt des Peres Conſcripts, ils firent proſcrire douze ou des plus ſéditieux Tribuns, ou des partiſans du Tribunat. Le premier fut P. Sulpicius, enſuite P. Cethegus, D. Junius Brutus, Cneïus & Quintus Granius. P. Albinovanus, M. Lætorius, Q. Rubrius Varro, enfin les deux Marius pere & fils, avec deux Sénateurs, qui avoient pris les armes contre les Conſuls, & qui avoient ſollicité des Eſclaves à la révolte. Après tout le principal courroux de Sylla tomboit ſur Marius, & Sulpicius. Il fit mettre leurs têtes à prix, après avoir fait confiſquer leurs biens. Les douze Proſcripts cherchérent des retraites, pour échapper à la rigueur de l'Arrêt. Sulpicius, que la haine de Sylla faiſoit pourſuivre avec plus de ſoin, fut découvert le premier, lorſqu'il ſe cachoit dans ſa maiſon de campagne, au milieu des marêts Laurentins. Un de ſes Eſclaves le trahit, ſous l'eſpoir de la récompenſe promiſe. Ce malheureux cauſa la mort à ſon maître, par une ſordide avarice. L'un des Satellites

de Sylla trancha la tête à Sulpicius. Elle fut apportée à Rome, & posée sur un pieu, vis-à-vis la Tribune aux harangues, qu'il avoit si souvent fait retentir de ses discours séditieux. Pour le perfide Esclave, il reçût tout à la fois, & la récompense, & le châtiment de sa trahison. Sylla lui fit compter l'argent qu'il avoit promis à celui qui découvriroit Sulpicius; mais comme dénonciateur de son maître, le Consul ordonna qu'il fût précipité de la roche Tarpéïene. Juste punition, dont Sylla prétendit se faire honneur!

De Rome l'an 665.

Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

Les Emissaires de Sylla poursuivoient Marius, avec le même empressement, qu'ils avoient recherché Sulpicius. Le Peuple en murmuroit, par la compassion naturelle qu'on a toûjours pour les Héros, lorsqu'ils sont tombés dans l'infortune. On oublie les maux qu'ils ont causés, & l'on ne se souvient que de leur malheur présent, & de leur gloire passée. Le Sénat même, quoique ravi de voir le parti du Peuple humilié, ne laissa pas de murmurer contre l'Arrêt qui proscrivoit Marius, & ses complices. La plûpart des Sénateurs jaloux de l'honneur de leur corps, voyoient à regret leurs Collégues destinés à la mort, comme des brigands & des scélerats. Il parut du refroidissement pour Sylla dans les Romains, sur tout lorsqu'il fallut procéder aux élections des grands Magistrats, dans le champ de Mars. Il lui étoit important de faire entrer dans le Consulat deux hommes de son parti, & affectionnés à ses interêts. Il n'avoit plus guére à craindre le Tribunat, qu'il croyoit avoir rendu méprisable. Les deux

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

Consuls de l'année suivante étoient pour lui les seuls à redouter. Il présenta donc pour cette premiére dignité deux hommes de son parti. L'un étoit [a] Nonnius fils de sa sœur, l'autre ce Serv. Sulpicius, qui long-tems avoit servi sous lui. Le Peuple Romain ne se trouva pas d'humeur à seconder ses inclinations.

Le politique Sylla cessa donc de poursuivre le Consulat en faveur des deux sujets, qu'il y destinoit. Tout armé qu'il étoit, il crut devoir plûtôt se concilier l'affection du Peuple, que s'opposer à ses désirs. On l'entendit dire, qu'il n'étoit pas disposé à troubler la liberté des élections au champ de Mars. L. Cornelius Cinna étoit alors en grande considération, & le parti populaire l'avoit mis sur les rangs, pour l'élever à la premiére dignité. L'attachement qu'il avoit toûjours eu pour Marius le rendoit agréable à la multitude. Du reste c'étoit un homme suspect de tous les vices dont Rome étoit alors infectée. Il n'avoit ni sincérité, ni bonne foi, ni véritable amour de la Patrie. Cinna ne connoissoit point d'autres Divinités que sa fortune, & n'avoit d'autre vertu qu'une constance brutale à soutenir la faction séditieuse, dont il attendoit son aggrandissement. Cependant il dissimuloit, & Sylla y fut trompé. Dans un entretien secret qu'ils eurent ensemble, Sylla n'eût pas de peine à tirer de Cinna, qu'il renonceroit à ses premiers engagemens

[a] La famille des Nonnius étoit Plébéïenne, puisqu'elle donna des Tribuns du Peuple, qui viendront sur les rangs dans la suite de cette Histoire.

avec

avec Marius. C'étoit encore trop peu pour s'assûrer. Le Consul conduisit le Prétendant au Temple de Jupiter Capitolin. Là, en présence de quelques amis communs, Sylla fit jurer à Cinna un attachement inviolable au parti du Sénat. Celui-ci se soumit gaïement en apparence à la cérémonie ordinaire, & parut prononcer sans peine la formule des sermens. Il prit une pierre à la main, la laissa tomber, & fit entendre ces paroles usitées; *que les Dieux m'abandonnent, comme je rejette ce caillou, si je manque à ma parole!* Mauvaise garentie que le jurement d'un fourbe! Aussi Sylla jugea qu'il devoit prendre encore une autre précaution. Il s'empressa de faire tomber la seconde place de Consul à un homme intégre, dont l'amour du bien public régloit toutes les passions. Il jetta les yeux sur Cn. Octavius, qu'il crut propre à régler par sa sagesse, les saillies de Cinna, pour peu qu'il voulût s'émanciper.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

Les Comices se tinrent au champ de Mars par Centuries, & L. Cornelius Cinna, avec [a] Cn. Octavius, furent proclamés Consuls, pour l'année suivante. Il restoit encore à Sylla quelques mois à être en place. Avant la fin de son Consulat, il s'apperçût que la seule espérance d'avoir bientôt

[a] Cn. Octavius étoit fils d'un autre Octavius, qui fut Consul l'an de Rome 625. & petit-fils de celui que nous avons vû élevé au Consulat sous l'année 589. & honoré d'un triomphe naval, après la victoire qu'il remporta sur mer contre la Flote de Persés. Au rapport de Cicéron il mérita la réputation de grand Orateur par les discours éloquens qu'il prononça dans le barreau, & devant le Peuple assemblé en Comices.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

pour Consul un partisan de Marius, mettoit bien des esprits en mouvement. Une foule de gens riches, & de femmes accoûtumées à vivre dans le plaisir, craignoit de voir succomber la faction populaire. Si le Sénat avoit prévalu, la réforme étoit immanquable, & l'on eût fait la recherche des biens usurpés sur l'Etat. Ainsi les femmes, par des intrigues secrettes, aidoient les riches séditieux à procurer le rétablissement des exilés. On agissoit sourdement à Rome, en faveur de Marius, tout fugitif, & tout proscrit qu'il étoit. De son côté Sylla n'avoit d'attention qu'à profiter du peu de jours qui lui restoient, & à Pompéius son Collégue, pour gérer le Consulat. Le but principal de l'un & de l'autre étoit, de faire saisir les Marius pere & fils, & d'en délivrer la République. Ils détachérent donc quelques Escadrons de leurs armées, avec ordre de les chercher l'un & l'autre en tous lieux, & de les amener à Rome morts ou vifs. Sylla même mit leurs têtes à prix. Un Historien lui fait un crime d'avoir persécuté à outrance un Héros, qui tout son ennemi qu'il étoit, lui avoit sauvé la vie lorsqu'il s'étoit réfugié en son logis, durant une émotion populaire. On peut dire que la différence étoit grande. Marius alors pouvoit-il attenter impunément sur la personne d'un Consul? Lorsque Sylla trouva un azile chez lui, il portoit les marques de la dignité Consulaire, & n'avoit été condamné par aucun Tribunal juridique. A l'égard de Marius, le Sénat venoit de porter contre lui un Arrêt de proscription, & l'on

Plut. in Sylla.

ne pouvoit prétexter qu'il fût injuste. La conduite de Sylla étoit donc irrépréhensible.

De Rome l'an 665.

Consuls, L. Cornelius Sylla, & Q. Pompeius Rufus.

Les dangers que Marius courut après sa fuite nous attendriroient jusqu'aux larmes, si nous pouvions oublier ses crimes, & ne nous souvenir que de ses victoires. Dês qu'il eut pris le parti de quitter Rome, tout l'abandonna, jusqu'à ses plus intimes amis. Uniquement suivi du jeune Marius son fils, & de Granius fils de sa femme, qu'elle avoit eû d'un premier lit, il choisit pour sa retraite une de ses maisons de campagne, nommée *Solonium*, assez proche de [a] Lanuvium. Déla, il envoya son fils chercher des vivres chez [b] Mucius pere de sa

Plut. in Mario.

[a] La Ville de Lanuvium étoit placée à vingt milles, c'est-à-dire à sept lieuës de Rome ou environ, sur la voye Appienne. Les Italiens lui donnent aujourd'hui le nom de *Civita Lavina*, & de *Civita Judovina*. Nous avons parlé ailleurs du culte que ses Habitans rendoient à *Juno Sospita*.

[b] Ce Mucius étoit le célébre Quintus Scévola, qui fut un des plus vertueux & des plus sçavans Citoyens de Rome. On l'a vû ci-dessus élevé successivement aux grandes dignités de la République, & honoré du titre d'Augure. Ce respectable vieillard vivoit encore, lorsque Sylla se montra dans la Ville de Rome en Conquérant, après la défaite de Marius. Tandis que tout plioit sous la Loi du victorieux, Scævola n'oublia pas ce qu'il devoit au beau pere de sa fille Mucia. Lui seul en présence de Sylla osa s'opposer à l'arrêt de condamnation, que les Sénateurs venoient de prononcer contre Marius. Sommé à son tour de donner son suffrage, il garda d'abord un profond silence. Il ne daigna répondre que pour insulter au vainqueur, qui le menaçoit des plus terribles effets de son couroux, s'il refusoit de souscrire au Décret de proscription. *En vain*, lui dit-il, *prétends-tu m'intimider par tes menaces. Verse si tu le veux, le peu de sang qui coule encore dans mes veines. Mais ni la vûe de cette troupe de soldats armés qui t'environnent, ni l'horreur des supplices que tu me prépares, ne me forceront jamais à reconnoître pour ennemi de la Patrie, un Héros à qui Rome est redevable de son salut, & de ses plus glorieuses conquêtes.* Ce trait est emprunté du livre troisiême de Valere Maxime.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS SYLLA.

femme, dont la terre étoit à portée de la ſienne. Le jeune Marius n'y trouva que le fermier de ſon beau pere. Cependant la Cavalerie de Sylla inveſtit tout ce canton, où l'on jugea que les Marius pouvoient s'être réfugiés. Une terreur ſubite ſaiſit donc Marius le pere, & le força de quitter *Solonium*, ſans attendre le retour de ſon fils. Sur le champ il prit la route d'Oſtie, accompagné du ſeul Granius. Dans ce port, qui n'étoit pas éloigné, il trouva une barque qu'un de ſes amis nommé Numérius lui avoit préparée à tout évenement, & s'y jetta. Dénué de toutes les néceſſités de la vie, mais aidé d'un vent favorable, il vogua d'Occident en Orient, en raſant toûjours la côte d'Italie. La Ville [a] de Terracine auroit été pour lui un lieu d'azile; mais Geminius, l'un de ſes plus furieux ennemis, commandoit dans la Place. Marius ordonna donc au Patron de ſa barque, d'éviter un Port qui pourroit lui devenir funeſte, & de prendre le large. Une furieuſe tempête agita le frêle Vaiſſeau en haute mer. Il fallut gagner le rivage, & relâcher aux environs de [b] Circée. Déja ce Port avoit été occupé par les partiſans de Sylla. Que faire & quel parti prendre? Le grand Marius preſſé par la diſette, & accablé des fatigues que la mer lui avoit cauſées,

[a] Nous avons fait connoître dans le quatriême volume page 402. note *a*, la Ville de Terracine. Elle étoit ſituée dans le païs des Volſques, qui fait aujourd'hui partie de la Champagne de Rome.

[b] Dans le lieu où eſt aujourd'hui *Civita-Vechia*, étoit anciennement la Ville de Circée, près du village de *S. Felicita*, ſelon la remarque de Cluvier, & du Pere Briet.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

environné de périls ſur la terre & ſur les eaux, prit le parti d'errer dans les campagnes, égallement inquiet de trouver des hommes, & de n'en trouver pas.

D'une autre part Marius le fils ne couroit pas de moindres riſques, à la maiſon de campagne de Mucius ſon beau-pere. Les ſoldats de Sylla y avoient fait irruption, & en viſitoient tous les recoins. L'Eſclave qui prenoit ſoin de la ferme s'aviſa, pour le ſauver, d'un expédient qui réüſſit. Il l'empacquetta dans une botte de féves, le chargea ſur ſa charette déja toute attelée, & le conduiſit à Rome. Sans différer Mucia ſa femme lui prépara des proviſions, pour ſon départ. Après un ſéjour de quelques heures, il ſortit de la Ville, ſe rendit au Port le plus voiſin, & s'embarqua ſur un Vaiſſeau prêt à faire voile. Sa traverſée fut heureuſe. Il arriva ſain & ſauf dans un des Ports d'Afrique, où le grand Marius étoit connu, & révéré.

Tandis que le fils joüiſſoit d'une apparente tranquillité, dans une terre amie, le pere ſoutenoit ſa foibleſſe par ſon courage, & marchoit à grands pas à travers les campagnes, malgré la peſanteur de ſon corps. Il demanda du pain à des bouviers qui paſſoient; mais ils n'en avoient pas pour eux-mêmes. Du moins ils avertirent Marius, d'éviter des batteurs d'eſtrade, qui voltigeoient aux environs. Tombé preſque en défaillance, il ſe traîna comme il pût dans un bois, où il paſſa la nuit. Le lendemain il ſe remit en marche, amuſant Granius & les domeſtiques de ſa ſuite, de divers contes, pour les délaſſer, & les encourager. Il leur ra-

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

conta, que lorſqu'il étoit encore enfant, [a] ſept aiglons étoient tombés de leur aire, entre ſes genoux, ſur ſa robbe, & que les Devins lui avoient annoncé qu'il ſeroit ſept fois Conſul. *Courage camarades*, leur ajoûta-t-il, *ma deſtinée n'eſt pas encore remplie ! Réſervons nous pour des tems plus heureux.* Les paroles de Marius donnérent des forces à ſes gens. Ils prirent leur route le long de la mer, en côtoyant la gréve. A peine furent-ils arrivés à deux mille cinq cens pas [b] de Minturnes, qu'ils apperçurent de loin des cavalliers, qui venoient à eux à toute bride. Quelque intrépide que fût Marius, il craignit de mourir ailleurs que dans un combat. Du moins il ſe raſſûra à la vûë de deux felouques, qui faiſoient voile, en bordant la terre. A l'inſtant Marius & ſa troupe ſe jettérent dans l'eau, & à la nage ils atteignirent les Vaiſſeaux. Marius fut reçû dans l'un, & Granius dans l'autre. Marius ne faiſoit que d'être embarqué, lorſque l'eſcadron qui le cherchoit parut au bord de la mer. A grands cris le Commandant de cette cavalerie ordonna aux mariniers, de mettre les Proſcrits à terre, ou de les jetter à la mer. Le Patron de la barque délibéra long-tems, s'il livreroit Marius à ſes ennemis, ou s'il l'enleveroit à leur pourſuite. Enfin la compaſſion fut la plus forte. Les fé-

[a] Ce conte étoit ſans doute de l'invention de Marius, s'il eſt vrai, comme l'obſerve Plutarque, qu'une Aigle ne produit jamais plus de deux Aiglons à la fois.

[b] Minturne étoit placée dans la terre de Labour, un peu au-deſſus de l'embouchure du Lyris, Fleuve connu ſous le nom de *Carigliano*. Cette Ville eſt enſevelie ſous ſes ruines. Voyés le quatriême volume page 463 note *a*.

louques firent leur route, & l'une transporta Granius dans [a] l'Isle d'Enarie, qui n'étoit pas éloignée; l'autre entra à l'embouchure du Liris, pour y attendre un vent propre à se remettre en mer.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

L'accablement & la lassitude obligérent Marius de descendre à terre pour y prendre un peu de repos. En vain les Mariniers, & ses domestiques l'invitérent à prendre un peu de nourriture. La tristesse & l'agitation du Vaisseau lui avoient causé un dégoût, qu'il ne put vaincre. Du moins étendu sur le gazon il se livra au sommeil, & son assoupissement fut profond. Cependant le vent souffle & enfle le voile; le Vaisseau démarre, & laisse Marius endormi sur l'herbe. A son réveil, quel étonnement pour lui de se voir absolument délaissé! Plus de Vaisseau à l'anchre, plus de domestiques, tout avoit disparu. La solitude lui devint affreuse, & ses craintes redoublérent. Il n'eut pas même la force de marquer sa douleur par des sanglots. Un moment aprês il reprit ses esprits, & résolut de chercher fortune où il pourroit. Il continua donc de marcher à travers les marécages, que forme le Liris à son embouchure. Ne trouvant point de sentier battu, souvent il enfonça dans la bourbe, & souvent il se plongea dans l'eau jusqu'à mi-corps. Enfin il arriva à la cabane d'un païsan, qui travailloit à sécher ces marais. L'air de Marius frappa ce bon homme, qui peut-être

[a] Vis-à-vis du Promontoire de Miséne, étoit située l'Isle *Ænaria*, que les Naturels du païs nomment aujourd'hui l'Isle d'*Ischia*. Elle a environ cinq milles dans sa plus grande longueur, & quatre milles en largeur. Voyés ce que nous avons remarqué à ce sujet dans le cinquiême volume page 76. note *a*.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

le connoissoit d'ailleurs. *Si vous avez besoin de repos*, lui dit-il, *ma hutte est aßez tranquille, & si vous voulez vous dérober à vos ennemis, elle n'est guére accessible.* La crainte fit souhaiter à Marius un lieu plus secret encore pour s'y cacher. Son hôte le conduisit dans un endroit du marais tout rempli de joncs, le fit coucher dans un fossé, & le couvrit de matiéres légéres. La précaution n'étoit pas inutile. A peine Marius s'étoit-il étendu sur la terre, qu'il entendit un grand bruit autour de la cabane. C'étoit des hommes armés que Geminius avoit fait partir de Terracine, sur le soupçon que Marius s'étoit réfugié dans les marais de Minturnes. Ces Satellites intimidérent par des menaces le Villageois, qui avoit donné retraite à un ennemi de la République, proscrit par Arrêt du Sénat. Marius entendit ce discours, & craignit d'être dénoncé. Pour tromper donc tout à la fois, & celui qui l'avoit caché, & les soldats qui le cherchoient, il sortit du fossé où on l'avoit comme enfouy, se dépoüilla de ses habits, & courut se plonger au milieu [a] du lac de Marica jusqu'à la bouche, après s'être couvert de roseaux. Cependant il n'échappa pas aux recherches de ses persécuteurs. L'eau étoit bourbeuse dans l'endroit où il s'étoit plongé. Il en fut plus aisément apperçu. On le tira de sa nouvelle cache, on lui mit une corde au cou, & on le traîna tout nud à Minturnes

Vell. Pat. L. 2. App. L. 1. Bell. civ. Plut. in Mario, &c.

[a] Le marais ou l'étang de Marica, emprunta son nom d'une Divinité, à qui les habitans de Minturnes rendoient de grands honneurs. Nous avons parlé de cette Déesse & de son culte, dans le neuviême volume, page 79. note *b*.

De Rome l'an 665.

Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

turnes, pour y être executé, selon l'Arrêt du Sénat, qui déja avoit été publié dans toutes les Villes d'Italie.

Le Ciel n'avoit point encore marqué à Marius un jour si triste, pour être le dernier de sa vie. Par une suite d'événemens inattendus, la Providence le conserva, pour en faire l'instrument de ses vengeances, contre les iniquités de Rome. Les Magistrats de Minturnes différérent à renfermer Marius dans les prisons de leur Ville. Il est vrai que le Sénat Romain l'avoit condamné à la mort; mais sa faction étoit toûjours formidable. Celle de Sylla pouvoit bien-tôt se dissiper, & la fin de son Consulat approchoit. Il étoit donc dangereux de prendre un parti plûtôt que l'autre. Ainsi les Minturniens étoient partagés, & craignoient de s'attirer le reproche, d'avoir versé le sang d'un des Héros de la République. Tandis qu'ils délibérent, Marius fut mis sous la foi publique, comme en séquestre, [a] dans

[a] Plutarque a mêlé dans son récit une avanture, qui releva dit-il, l'esperance de Marius. Au moment qu'on ouvroit la porte de Fannia, pour y recevoir le prisonnier, un âne s'échappa, & s'arrêtant tout à coup, il fixa sur lui ses regards. Ensuite après avoir fait plusieurs bonds autour de Marius, il prit sa course pour aller boire à la fontaine voisine. C'en fut assés pour rassurer ce malheureux Proscrit, qui sembloit ne devoir plus attendre que la mort. Marius étoit superstitieux jusqu'à la puérilité. Souvent ce qui n'étoit qu'un pur effet du hazard, avoit passé dans son esprit pour un événement qui cachoit du mystére. Il se persuada que la rencontre de l'âne manifestoit la volonté des Dieux, & que cet animal bondissant lui annonçoit pour l'avenir une plus heureuse destinée. L'âne, dit Valére Maxime, avoit rejetté sa pâture pour courir à l'eau. Marius prit cette circonstance pour un avertissement du Ciel, sur le parti qu'il avoit à prendre. Il conjectura de là que les eaux lui seroient plus favorables que la terre. En effet lorsque les Minturniens s'empressérent de sau-

De Rome l'an 665.
Consuls, L. Cornelius Sylla, & Q. Pompeius Rufus.

Val. Max. l. 8. c. 2. & Plut. in Mario.

le logis d'une femme opulente, & séparée de son mari. Son nom étoit Fannia. Autrefois un certain Tinnius l'avoit épousée, quoi qu'il n'ignorât pas les débauches de sa jeunesse. L'incontinence même de la Minturniéne avoit été pour lui l'attrait, qui l'avoit engagé à la prendre pour sa femme. Il avoit compté que ce mariage n'arrêteroit pas le furieux penchant qu'elle avoit au désordre. Comme Tinnius ne visoit qu'à profiter de la dot considérable qu'elle lui apportoit, il laissa à sa femme plus de liberté, que les maris n'en accordoient alors. Il n'eut d'autre soin à son égard, que de la surprendre dans un rendez-vous, pour pouvoir l'accuser d'adultére. Tinnius ne fut pas long-tems sans avoir la conviction qu'il souhaitoit. Aussi-tôt il traduisit Fannia à Rome, & lui intenta procês devant Marius, alors Consul pour la sixiême fois. Le mari, pour mettre en évidence les déréglemens de sa femme, exagéra les galanteries qu'elle avoit eües avant son mariage. La cause de Tinnius étoit la meilleure; mais Marius pénétra ses intentions. Il vit qu'en épousant une femme riche, & décriée pour sa conduite, il n'avoit eu en vuë que de la faire condamner selon la Loi, à perdre sa dot, & de se la faire adju-

ver Marius, pour le dérober à la fureur de ses ennemis, il les conjura de le conduire jusqu'à la mer, où il trouva une Barque, qui le porta dans l'Isle d'*Enaria*. C'est ainsi que dans le Paganisme tout étoit marqué au coin de la superstition. Les Historiens même les plus sensés ne sont pas éxempts de ces pitoyables préjugés. Il aiment à se faire illusion sur des faits purement naturels, qui n'ont aucune liaison avec l'évenement dont ils parlent.

ger, en réparation du déshonneur qu'il avoit reçu d'elle. Marius prononça donc un Arrêt conforme à l'équité. Il jugea Fannia atteinte & convaincuë de plusieurs infamies, la sépara de corps & de biens d'avec son mari, la condamna à une amende légére de quatre drachmes; mais il lui fit rendre sa dot.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

On étoit convaincu à Minturnes, que Fannia traiteroit mal le nouvel hôte, qu'on lui avoit confié. Il n'en fut pas ainsi. En femme perduë d'honneur, elle fut moins sensible à la note d'infamie, qu'à la restitution de son bien, que Marius lui avoit procurée. Elle le caressa, le régala superbement, & l'exhorta à prendre courage. Ce fut là tout ce qu'elle put faire pour lui. Il ne fut pas possible à Fannia de ménager l'évasion de Marius, dans le peu de tems que les Magistrats employérent à déliberer sur le sort du prisonnier. Le résultat de leur assemblée fut, qu'il falloit obéïr au Décret du Sénat, & faire conduire Marius dans les prisons publiques, pour y être mis à mort. N'auroit-on pas dit que Marius touchoit au dernier de ses momens? En effet les Minturniens, qui ne voulurent pas qu'aucun de leurs Citoyens se deshonorât en ôtant la vie à un si glorieux vainqueur, lui cherchérent un boureau parmi les troupes de la garnison. Les uns disent qu'ils employérent le ministére [a] d'un Cimbre, les autres d'un

[a] Ce Cimbre, au rapport de Velleïus Paterculus, avoit été pris dans la fameuse bataille, où ceux de sa nation furent taillés en piéces, & le reste vendu à l'encan par Marius. Cet Historien le met au nombre des Esclaves publics, qui étoient

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

Gaulois de naiſſance. Quoiqu'il en ſoit, le ſoldat entra l'épée nuë dans le cachot, où Marius étoit enfermé. Surprenant effet de l'impreſſion que la gloire des grands hommes fait ſur les cœurs les plus barbares! Dans ce lieu ténébreux le Cimbre vit étinceller les yeux de Marius, comme dans un jour de bataille. Il prétendit même avoir entendu une voix, qui lui diſoit, *arrête malheureux! pourras-tu bien attenter ſur la vie de Marius?* A l'inſtant le ſoldat fut ſaiſi d'horreur, & dit en ſortant du cachot, *non, il ne ſera pas dit, que Marius perira de ma main.* Ces paroles firent faire de nouvelles réfléxions aux Minturniens. La compaſſion excita dans leur cœur le repentir d'avoir livré à un bourreau une tête ſi précieuſe. *Qu'il ſorte de nos murs,* s'écriérent-ils! *Qu'il aille chercher ailleurs la fin de ſa deſtinée! Trop heureux ſi nous n'éprouvons pas un jour la punition des mauvais traitemens qu'il a reçus de nous!*

Pour réparer leur faute, les Minturniens reconduiſirent Marius juſqu'à leur Port, diſtant de leur Ville ſeulement de quelques ſtades. Avant que d'y arriver, il fallut paſſer par un bois conſacré à la Nymphe Marica, où nul étranger n'entroit, ſans qu'on le condamnât à [a] n'en ſortir jamais. Telle étoit

au ſervice des Magiſtrats de Minturnes.

[a] On ne devine point par quel motif ſecret de Religion les Minturniens s'étoient aſſervis à une obligation ſi peu raiſonnable. Ceux qui n'ont fait qu'une même Divinité de Marica & de Circé, ont conjecturé, que par une Loi ſi biſarre, ceux de Minturne avoient en vûë de compatir aux regrets que cauſa l'évaſion d'Ulyſſe à la Déeſſe qui l'aimoit. Peut-être s'imaginérent-ils réparer la perte que la Nymphe avoit faite, en lui devoüant ſans réſerve tout ce qui entroit dans le bois conſacré à ſon culte.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

la coûtume du lieu, & la superstition du païs. Un vieillard eut bien-tôt résolu le doute, & dissipé l'erreur. *Lorsqu'il s'agit de sauver la vie à Marius*, dit-il, *tout doit être agréable aux Dieux*. Ainsi, à travers le bois de [a] Marica, toute la troupe s'avance vers la mer. Là, les Minturniens avoient fait préparer une felouque à leurs frais. Ils la chargérent de munitions, & des présens qu'ils firent à Marius. On appareilla, le vent enfla la voile, & les Minturniens suivirent long-tems des yeux le Héros, qu'ils avoient condamné à perdre la vie. L'illustre exilé n'étoit pas encore à la fin de ses travaux. D'abord il fit prendre à son Pilote la route de l'Isle d'Enarie, & y arriva heureusement. [b] Là, il

a Marius, suivant le témoignage de Plutarque, se crut redevable à la protection de Marica, des bons offices que lui rendirent les habitans de Minturne dans l'extrêmité où il se trouvoit réduit. Aussi lorsqu'il réparut dans Rome à la tête d'une armée formidable, son premier soin fut de consacrer dans le Temple de cette Divinité, un tableau qui répréséntoit l'Histoire de ses malheurs.

b Appien raconte la chose autrement. Les Magistrats de Minturne, dit l'Historien Grec, regardérent la frayeur & le trouble de l'Esclave Cimbre, comme un effet de la providence des Dieux, qui veilloient à la conservation de Marius. Touchés d'un sentiment de Religion ils lui rendirent la liberté, & lui permirent de se retirer où bon lui sembleroit. *Qu'il aille*, dirent-ils, *qu'il acheve de remplir la carriére qui lui reste à fournir, & qu'il subisse ailleurs plûtôt qu'ici l'Arrêt de mort porté contre lui par le Sénat. Nous conjurons les Dieux de nous pardonner, si une authorité supérieure nous force de refuser dans nos murs un Hospice à celui qui sauva autrefois la République de l'incursion des Barbares.* Marius délivré de ses fers ne pensa plus qu'à chercher une retraite assûrée. Sans tenir de route certaine, il approche enfin du rivage de la mer. Près de là étoit une misérable chaumiére ouverte de toutes parts. Il s'y traîne épuisé de fatigues, & là après s'être couvert de feüillages, pour être plus en sûreté, il s'abandonne au sommeil. Le bruit des gens à cheval, qui le poursuivoient, ne tarda pas à le réveil-

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

rejoignit Granius son beau fils, & prit à sa suite quelques-uns de ses amis, qui s'étoient volontairement retirés à Enarie. On leva l'anchre, & l'on fit voile vers l'Afrique. On y seroit arrivé dans peu de jours, si par malheur l'eau n'eût pas manqué à l'équipage. Il fallut donc tourner vers la Sicile, & faire une descente proche la Ville [a] d'Eryx. Le Sénat de Rome y avoit envoyé ordre aux Gouverneurs de n'y admettre aucuns des Proscrits, & de les traiter en ennemis de la République. Ainsi toute la côte étoit bordée de Soldats. Si-tôt que le Questeur qui les commandoit eût appris, que Marius étoit dans le Vaisseau Minturnien, il fit faire main basse sur les matelots occupés à puiser de l'eau dans une fontaine voisine. On en tua seize; mais Marius échappa, & alla chercher fortune ailleurs. Après quelques jours de navigation, sa felouque arriva à l'Isle [b] de Méninx, voisine

ler. Heureusement pour lui, il apperçut sur le rivage de la mer une petite Barque amarrée. Il y court, & s'y jette avec précipitation. En vain le Pêcheur à qui appartenoit la felouque, tacha-t'il de lui en deffendre l'entrée. Marius coupe la corde qui arrêtoit le batteau, & le laisse voguer au gré du vent & des vagues, qui le portérent dans une petite Isle. Marius y retrouva quelques domestiques qui l'avoient abandonné. Ils se rejoignirent à leur maître, & prirent avec lui la route de l'Afrique, où il se flattoit de trouver un azyle contre la fureur de ses ennemis.

a Eryx étoit située sur le sommet d'une montagne de même nom, dans le voisinage de la mer, à peu de distance de l'endroit, où l'on voit aujourd'hui *Trapani del monte*. Le fameux Temple de Vénus Erycine donna beaucoup de lustre à cette Ville. Voyés ce que nous en avons dit, dans le premier volume page 11. & dans le sixiême, p. 177. note *a*.

b L'Isle de Méninx située proche des Côtes de la Barbarie, n'est point différente de celle que les anciens Géographes ont appellé *Lotophagitis*, parce qu'elle fut autrefois habitée par les Lotophages. On peut consulter le

de [a] la petite Cyrthe. Delà, le trajet ne fut pas long, jusques dans le continent d'Afrique. Marius [b] y prit terre, & chercha un azile dans le territoire de Cartage. Là, il se crut en sûreté, & dans sa solitude, il eut le tems de réfléchir sur la fragilité des grandeurs humaines. L'une des plus superbes Villes du monde réduite en poussiére, le consola un peu du débris de sa fortune. Tandis qu'il dévore son chagrin, le bruit court à Utique, que Marius étoit descendu dans l'ancien Port de Carthage. [c] Sextilius gouvernoit pour les Romains la Province Africaine, avec la qualité de Propréteur. C'étoit un politique, qui ne vouloit ni contrevenir aux ordres du Sénat, ni s'atirer la haine des Partisans de Marius, en donnant la mort à ce grand homme. Il lui députa donc sur l'heure un de ses Licteurs affidés, pour lui annoncer de sa part qu'il eût à chercher une retraite ailleurs, & que Sextilius n'étoit pas homme à se broüiller avec la République. Du reste le Licteur avoit ordre, de traiter Marius avec politesse, & de le contraindre néanmoins à s'éloigner, s'il vouloit éviter de plus mauvais traitemens. A cette nouvelle, le géne-

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

sixiême volume, page 468. note *a*. où nous avons parlé de l'Isle, de sa Ville Capitale appellée Méninx, & des Peuples qui s'y établirent.

[a] Voyés ce que nous avons dit de la petite Syrte, dans les volumes précédents. C'est une des séches de Barbarie, qu'on nomme communément *le Golphe de Gabés*.

[b] Marius à son arrivée dans l'Isle de Méninx, apprit que son fils y étoit abordé avec Céthégus, & que de là ils s'étoient rendus en Numidie dans le dessein de demander du secours à Hyempsal, qui regnoit alors dans la Contrée.

[c] Appien donne à ce Préteur, le nom de Sextius.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

reux Romain se sentit accablé du poids de son infortune. *Allés*, dit-il au Licteur, en le renvoïant, *dites à vôtre maître, que vous avez trouvé Marius assis sur les ruines de Carthage. Son sort est aussi déplorable, que celui de cette Ville infortunée.* [a]

Il est incertain si le Préteur d'Afrique fut attendri par les derniéres paroles d'un Héros si respectable. Il paroît du moins, que Marius resta quelque tems sur les débris de Carthage. Son fils l'y vint trouver, & lui conta ses avantures. *Ma navigation jusqu'en Afrique*, lui dit-il, *a été heureuse. Abordé sur les Côtes de Numidie, j'y ai trouvé un Prince, qui devoit sa Fortune à vos bien faits. Celui-ci étoit fils d'Hyempsal, & ajoûtoit au nom qu'a porté son pere, celui de Mandrestal. Vous vous souvenés sans doute, qu'aprês vous être rendu maître de Jugurtha & de ses Etats, vous épargnâtes, dans la personne de ce Mandrestal, les restes du sang des Rois Numides. Vous lui rendîtes, avec le titre de Souverain, une portion du Royaume de son pere. Aussi la réception que me fit d'abord ce petit Roi fut gracieuse. Cependant je m'aperçûs qu'il entroit de la dissimulation dans ses caresses, & qu'il ne m'arrêtoit si long-tems à sa Cour, que pour avoir le loisir d'apprendre de Rome la cause de mon éloignement. Cethegus mon compagnon de fortune, & moi, nous commençâmes à soupçonner de la trahison dans les bons traitemens de Mandrestal. Nous lui demandâmes plus d'une fois permission de quitter ses Etats;*

[a] Marius par la comparaison de ses disgraces, avec la chûte d'une Ville autrefois si puissante, donnoit au Propréteur un exemple sensible de l'instabilité des grandeurs humaines.

mais

mais sa mauvaise volonté se trahit par des délais affectés. On m'observa jour & nuit, & l'on me garda à vûë. Enfin j'ai vêcu chez le Numide, dans une espéce de captivité. Il a fallu que l'amour m'en tirât. Parmi les femmes qui composent le Serrail de Mandrestal, une des plus aimables a conçu de l'inclination pour moi. [a] *Mon nom, ma jeunesse, mes maniéres Romaines l'ont affectionnée à ma personne. Sa tendresse pour moi parut presque aussi-tôt qu'elle me vit. Je negligeai d'abord de prendre des intelligences avec elle, & je révérai les nœuds sacrés de l'hospitalité. Ensuite je compris, que l'interêt qu'elle prenoit à ma personne étoit moins l'effet d'une passion déréglée, que d'une compassion vertueuse pour les malheurs, dont j'étois menacé. Je m'attachai donc à la belle Numidiéne, & c'est à ses soins, & à son habileté que je dois ma délivrance.*

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

Le jeune Marius racontoit à son pere les divers événemens de sa fuite, en se promenant sur le bord de la mer, avec son fidéle Céthegus. Au milieu de l'entretien, Marius le pere vit sur le sable un spectacle qui l'effraïa. Deux scorpions se battoient ensemble, & leur rage paroissoit animée. Tout grand homme qu'il étoit, il avoit le foible de déférer beaucoup aux auspices, & d'attacher de la divination presqu'à tous les objets qui se présentoient à ses yeux. Il se sentit donc ému à la vûë d'un combat si peu attendu, & le hazard voulut que son présentiment se trouva véritable. *Fuïons mon fils*, s'écria-t-il, *Fuïons! Nous som-*

Plut. in Mario.

[a] Plutarque dit que la beauté & la taille avantageuse du jeune Marius avoit touché le cœur de cette femme.

De Rome l'an 665. Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

mes menacés sur terre d'un danger pressant. Embarquons-nous, & abandonnons un rivage, que les Dieux nous avertissent de quitter. A ces mots, il se jetta avec sa compagnie dans une Barque de Pêcheur, dont il fit coupper le cable. On n'eut pas plûtôt démaré, que les fugitifs apperçurent la côte toute couverte de soldats. Mandrestal les avoit envoyés, dans le dessein de reprendre le jeune Marius, & de le sacrifier à la haine de Sylla, & du Sénat. Par bonheur il étoit hors d'atteinte, & il voguoit en haute mer. [a] L'Isle de Cercine, moins infidéle que le continent, servit de retraite aux Marius. Ils y trouvérent [b] Albinovanus proscrit comme eux par le même Arrêt, & tous quatre ensemble ils passérent l'hyver à parcourir les Isles voisines de l'Afrique, le plus souvent sur l'eau, & presque jamais sur la terre ferme.

Cependant Sylla alloit bien-tôt finir son année de Consulat. Tout le tems que Marius fut éloigné de Rome, la République goûta le repos, après tant d'agitations. Les deux Collégues Sylla & Pompéius agissoient de concert, & toutes leurs vûës n'alloient qu'à calmer l'émotion des esprits. Ils y auroient réüssi, s'ils ne s'étoient don-

[a] La petite Isle de Cercine, est placée vers la Côte du Royaume de Tunis, proche de la petite Syrte. C'est celle qui se nomme aujourd'hui *Cercara* ou *Cercare*. Son terroir est fort aride, & à peine peut-il fournir aux besoins d'un petit nombre d'habitans.

[b] Selon le recit d'Appien, Cethegus, Albinovanus, Lætorius, Granius, & quelques autres Proscripts étoient partis de Numidie pour se joindre aux Marius.

né, dans Cinna, un ſucceſſeur prêt à détruire l'ouvrage de leur prudence, & de leur fermeté. Pour lors néanmoins Cinna cachoit encore ſon mauvais cœur, & paroiſſoit devoir être fidéle à ſes ſermens. Les Conſuls choiſirent donc ce tems d'une bonace apparente, pour marcher en campagne. Pompéius Rufus n'avoit point encore paru à la tête de ſes Légions. Elles étoient commandées par un autre Pompéius ſurnommé Strabo, qui Conſul l'année précédente, étoit reſté avec la qualité de Proconſul dans ſon ancien camp. Ce Général, qu'un premier triomphe avoit ſignalé eſpéroit en mériter un ſecond, après avoir donné le dernier coup aux révoltés d'Italie, & conclu avec eux une paix avantageuſe. Delà le furieux empreſſement qu'il avoit, pour reſter dans une fonction qui l'avoit illuſtré. Il eſt vrai que le Conſul Pompéius Rufus étoit ſon parent, à en juger par la reſſemblance des noms. Mais il étoit dur à Strabo de ſe voir dépoſſédé du Généralat par Rufus, dont il mépriſoit l'habileté dans le métier des armes. D'ailleurs l'ambition étoit héréditaire dans la branche dont étoit Strabo, & il la tranſmit à ſon fils le Grand Pompée. Le Proconſul prit donc le parti de faire aſſaſſiner le Conſul, qui venoit prendre ſa place. Juſqu'alors un pareil attentat n'avoit point eu d'exemple dans la République ; mais dans ces tems de diſcorde, la hardieſſe jointe à la force faiſoit taire les Loix. Pour faire ſon coup, Pompeius Strabo eut recours à l'artifice. Les troupes qu'il commandoit lui étoient affectionnées, & l'avoient fait triompher l'année derniére. Il les

De Rome l'an 665.
Conſuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

App. L. 1. bell. civ.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

dispoſa à ne ſouffrir pas volontiers un changement de Général. Cependant le Conſul ſon ſucceſſeur fut aſſés tranquillement reçu dans le camp, à ſon arrivée. C'étoit la coûtume qu'un nouveau Général, en prenant poſſeſſion du commandement de l'armée, haranguât ſes ſoldats. Pompéius Rufus les aſſembla au tour du Prétoire, & fut entendu ſans tumulte, & ſans murmure. Strabo même lui donna l'inveſtiture de ſa Charge, & des ornemens de ſa dignité, ſans marquer de répugnance. Le lendemain, les Légionaires furent encore convoqués, pour aſſiſter au ſacrifice que faiſoient d'ordinaire les Généraux à leur inſtallation. Ce fut alors que des ſoldats apoſtés par leur ancien Commandant, tournérent leurs armes contre le Sacrificateur. C'étoit le Conſul qui faiſoit lui-même la fonction de Pontife. Pompéius Rufus tomba mort au pié de l'autel qu'il avoit fait ériger. Ses gardes ſe diſſipérent, & durant le tumulte ſurvint Pompéius Strabo, qui joüa ſon perſonnage avec habileté. Il verſa des larmes ſur le mort, & éclata en invectives contre les aſſaſſins. Il avoit ſes raiſons. Nul crime n'étoit plus odieux, & c'étoit pour la premiére fois que des ſoldats Romains euſſent ſoüillé leurs mains dans le ſang d'un Conſul. La ſuite fit ſoupçonner Pompéius Strabo d'avoir été l'autheur d'une ſi cruelle perfidie. On remarqua qu'il ne fit nulle recherche des coupables, & que reſté dans ſon emploi il négligea de vanger ſon parent, & la cauſe publique.

Vell. Pat. L. 2.
Val. Max. L. 9.

Sylla fut effrayé de la mort de ſon Collégue. Il n'a-

voit plus que peu de jours à rester dans la premiére place. D'ailleurs le decret qui l'authorisoit à passer en Asie, pour faire la guerre à Mithridate, subsistoit toûjours. Il prit la résolution d'y faire transporter incessamment l'armée qui l'avoit fait vaincre en Italie. Il trouva dans ses Légionaires une ardeur incroyable à le suivre, & tout se prépara pour l'embarquement de ses Légions. Rien ne put les retarder que les vents contraires, & que la lenteur des gens préposés à fournir les Vaisseaux, & les équipages. Sylla resta donc en Italie quelques jours après son Consulat fini. Il eut le chagrin d'être témoin lui-même des premiers emportemens de ce Cinna, qu'il croyoit entiérement revenu de ses entêtemens pour la faction de Marius.

De Rome l'an 665.
Consuls, L. CORNELIUS SYLLA, & Q. POMPEIUS RUFUS.

En effet Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna entrérent en exercice du Consulat au premier jour de Janvier. Cinna au faîte des honneurs, oublia bien-tôt les imprécations qu'il avoit faites en présence des autels. D'ordinaire les gens de parti ne sont pas scrupuleux sur la bonne foi. Ils promettent par interêt, & se rétractent si-tôt qu'ils sont arrivés au terme de leurs souhaits. Telle fut la conduite de Cinna. La premiére fonction de sa dignité fut contre Sylla son bienfaiteur, à qui il avoit juré un attachement inviolable. Il le fit citer devant le Peuple, à la requête d'un Tribun du Peuple, nommé M. Virginius, pour venir rendre compte de son administration, & de ses déportemens. Après un Consulat si traversé, il ne fut pas difficile à des gens mal intentionnés de

De Rome l'an 666.
Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

Plut. in Sylla.

De Rome l'an 666.
Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

trouver des ſujets d'accuſation dans la conduite de Sylla. Il avoit mépriſé un Arrêt du Peuple Romain, qui transſportoit à Marius la commiſſion d'aller faire la guerre à Mithridate. Il avoit abuſé de l'empire qu'il avoit acquis ſur ſes Légions pour venir aſſiéger Rome, & s'en rendre maître par la force. Il avoit dominé en Souverain, & rendu ſon adminiſtration odieuſe par des proſcriptions. Il eſt vrai que le bien qu'il avoit procuré à ſa Patrie lui ſervoit d'excuſe. Après tout, les violences qu'il avoit exercées, étoient d'un exemple pernicieux. Ses ennemis leur donnoient un mauvais tour, & le Conſul Cinna, auſſi-bien que le Tribun Virginius, lui en faiſoient un crime. Sylla craignit donc les ſuites de l'ajournement, & précipita les momens de ſon départ pour l'Aſie. Il ſçavoit que la Loi, qui deffendoit aux Tribuns du Peuple de citer à comparoître les Officiers actuellement occupés dans les armées Romaines en païs étranger, ſubſiſtoit encore dans ſa premiére vigueur. Sylla ſe rendit à Capoüe, fit embarquer ſes troupes ſans tarder, mit à la voile, vogua vers l'Orient, & laiſſa Rome à la merci de Cinna, & du parti de Marius. La carriére où Sylla alloit entrer fut féconde en évenemens ; mais nous en ſuſpendrons le récit. La ſituation de Rome ſous le Conſulat de Cinna doit attirer nôtre premiére attention.

Après le départ de Sylla, ſon ſucceſſeur Cinna uſurpa dans Rome une authorité, qui commença dès-lors à devenir ſuſpecte au Sénat, & à tous ceux qui n'étoient point enveloppés dans le

tourbillon des partis. La premiére entreprise de Cinna fut en faveur des Italiens, à qui l'on avoit récemment accordé la Bourgeoisie. Nous avons dit, que pour affoiblir le pouvoir qu'auroit pû leur donner le droit de suffrage dans les Comices, on les avoit rangées parmi les derniéres & les plus viles Centuries, qui n'entroient presque jamais dans le Parc pour y donner leur voix. Cinna se fit une affaire de mêler indifféremment ces nouveaux Citoyens avec les plus anciens, & de leur assigner comme aux autres des places dans les anciennes Tribus. Son interêt propre, & le plaisir malin qu'il goûtoit à renverser l'ouvrage de Sylla, le déterminérent à tenter cette entreprise. On dit que les nouveaux Citoyens lui firent compter *a* soixante-dix fois cent milles sesterces. Les sourdes pratiques de Cinna ne purent être si secrettes, qu'Octavius son Collégue n'en fût averti. Ce Consul, plein de raison & de probité étoit lié au Sénat, comme au parti le plus honorable, & le plus juste. Il entrevit d'abord, que cette premiére démarche de son Collégue tendoit à procurer le retour de Marius, & des autres proscrits. En gagnant les nouveaux Citoyens par un important bienfait, Cinna s'assuroit de leurs suffrages pour le rétablissement des exilés. Octavius avoit pour lui les plus anciens & les plus honorables Bourgeois de Rome.

De Rome l'an 666.

Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

App. L. 1. bell. civ. Vellei. Flor. Oros.

a Les soixante-dix fois cent mille sesterces, donnent sept millions de petits sesterces. Cette somme estimée sur le pié de nôtre monnoye fait à peu prês la valeur de huit cens soixante quinze mille livres, selon les principes que nous avons établis dans le sixiême volume.

De Rome l'an 666.

Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

Ceux-ci souffroient impatiemment, que des nouveaux venus joüissent des mêmes prérogatives, qui depuis la naissance de la République avoient été héréditaires dans leurs familles. Ce conflict entre les anciens & les nouveaux Citoyens dégénéra bien-tôt en des désunions éclatantes.

En effet, lorsque Cinna fit convoquer le Peuple en Comices pour faire passer la Loi qu'il méditoit, il ordonna aux nouveaux Citoyens de prendre des dagues sous leurs robbes, pour soutenir les attaques des anciens Bourgeois. Les Tribus étoient assemblées, & les anciens Citoyens mêlés avec [a] les nouveaux cachérent aussi les armes dont ils s'étoient munis. Cinna parut sur la Tribune, & commença son discours, [b] d'une maniére à fai-

[a] Les Alliés se trouvérent en si grand nombre dans la place publique, que les habitans de Rome purent à peine se faire jour, pour se ranger selon l'ordre des Tribus.

[b] Cinna dans un discours artificieux, n'oublia rien pour faire voir qu'on ne pouvoit sans injustice refuser aux Peuples d'Italie, les mêmes prérogatives dont les Citoyens de Rome avoient joüi jusqu'alors. Il représenta que les Latins & les Italiens ne devoient composer qu'une même Nation, avec les Romains d'origine, que tous parloient la même langue, qu'ils étoient membres d'un même corps, & que le salut de la République dépendoit de leur parfaite unanimité. Que pour la mieux cimenter cette union, il falloit nécessairement retrancher les huit derniéres Tribus, & incorporer dans les anciennes les nouveaux Citoyens, selon que le sort en décideroit. Il ajoûta que ce concert de tous les membres entre eux multiplieroit les forces de la République, & feroit trembler les ennemis du nom Romain.

Les Alliés applaudirent au discours du Consul, & requirent avec de grands cris, que sans différer on allât aux suffrages pour faire accepter la Loi. Mais les Citoyens des anciennes Tribus réclamérent avec vigueur contre les prétentions des Alliés, & se répandirent en invectives contre le Consul. Les reproches sanglants qu'ils lui firent, sans égard à sa dignité, furent comme le signal de la révolte. Alors les Italiens, & les Latins firent briller le fer qu'ils portoient

re ſentir, que ſon deſſein étoit de faire accepter ſa Loi, en faveur des nouveaux Bourgeois. A l'inſtant, quelques vénérables Citoyens ſe détachérent, & vinrent au logis d'Octavius lui annoncer l'innonvation, que ſon Collégue alloit faire. Ce Conſul avoit prévû l'attentat de Cinna, & s'étoit préparé contre lui à tout évenement. Sur le champ, il ſe fit ſuivre d'une troupe aſſés conſidérable d'anciens Citoyens, & marcha au lieu où Cinna haranguoit. Là ſe donna un combat où bien du ſang fut répandu. Les Romains ſerrés dans une enceinte peu ſpacieuſe ſe portérent de grands coups. Il en tomba pluſieurs de l'un & de l'autre parti; mais les anciens Romains furent les plus forts. Malgré leur petit nombre, ils accablérent les nouveaux Citoyens, & l'on prétend qu'il en reſta environ dix mille ſur la place. Les Romains de naiſſance & d'habitation pourſuivirent ces Etrangers juſqu'aux portes de leur Ville, & les forcérent enfin de ſortir de Rome. Pour Cinna, chaſſé de l'Aſſemblée où il préſidoit, il courut par les ruës, réclama l'aſſiſtance des Eſclaves, & les ſollicita à prendre ſon parti. Comme perſonne ne répondoit à ſes fureurs, Cinna pouſſé de quartiers en quartiers par les plus honorables Bourgeois, ſortit enfin de Rome, ſuivi [a] de ſix Tribuns de ſa faction, & ſe retira au

De Rome l'an 666.

Conſuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

ſous leur robbe. Ils cherchérent avec furie les anciens Bourgeois & les forcérent d'abandonner le champ de bataille. La plûpart ſe refugiérent auprès d'Octavius Collegue de Cinna, & l'animerent à vanger le nouvel attentat.

[a] De ces ſix Tribuns, Cicéron nous en a fait connoître deux, dans ſon Livre des Orateurs illuſtres. L'un fut ce même Virginius qui oſa ſe déclarer l'accuſateur de Sylla, & qui le fit ajourner devant le Tribu-

De Rome l'an 666.
Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

voisinage de la Capitale. Tibur & Préneste furent son premier azyle. Là, il tâcha de rassembler, ou des hommes, ou de l'argent, pour soutenir, disoit-il, la cause des Alliés, & parcourut la Campanie jusqu'aux environs de Nole. Outre qu'il trouva des amis dans les Provinces au tour de Rome, son parti d'ailleurs étoit encore considérable dans la Capitale même. Un autre [a] C. Marius que l'exilé, un C. Milionius, & sur tout Q. [b] Sertorius, tous gens de l'Ordre Sénatorial, s'é-

nal des Comices, pour rendre compte de son administration. L'autre se nommoit Publius Magius Chilo. Celui-ci avoit passé pour homme disert, & les harangues qu'il fit au Peuple n'étoient pas méprisables.

a Ce Caïus Marius à qui Cicéron, & Pædianus donnent le prénom de Marcus, étoit fils de Gratidius d'Arpinum, qui fut tué en combattant contre les Pirates de Cilicie, sous le commandement de Marcus Antonius. Adopté ensuite par le vieux Marius, il prit le nom de son pére adoptif, selon l'usage établi parmi les anciens Romains.

b Quintus Sertorius quoiqu'issu d'une famille obscure a rendu son nom célébre à la postérité par l'éclat de ses vertus militaires. Nursie, Ville du païs des Sabins, donna le jour à ce grand homme. Il étoit encore en bas âge, quand il perdit son pére. Sa mére qui se nommoit Rhéa, s'occupa pendant son veuvage à lui donner une éducation honnête. Aussi eut-il toûjours pour elle toute la tendresse d'un fils. Formé par les mains de cette femme vertueuse, il se disposoit insensiblement à l'héroïsme. Il étoit encore fort jeune, lorsque le desir de la gloire le conduisit à Rome. Il s'engagea d'abord dans la carriére du barreau, où il s'acquit par son éloquence la réputation de grand Orateur. Mais la profession des armes lui ouvroit une route plus brillante & plus conforme à son génie. Il fit donc ses prémiéres campagnes sous Quintus Servilius Cæpion, contre les Cimbres & les Teutons qui avoient inondé les Gaules, & menaçoient l'Italie d'une prochaine irruption. Après la défaite entiére de l'armée Romaine par ces Barbares, Sertorius ne fut redevable de son salut qu'à son courage. Dans l'ardeur de la mêlée son cheval avoit été tué sous lui, & pour comble de malheur, une blessure dangereuse qu'il reçût en combattant l'avoit réduit à la nécessité de périr ou de se rendre à l'ennemi. Dans cette extrêmité, il se jette dans le Rhône armé

De Rome l'an 666.

Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

toient joints à la caballe de Cinna, à cause des mécontentemens qu'ils avoient reçûs de Sylla. Les Sénateurs pouvoient alors occuper des places dans le Tribunat, & Sertorius avoit brigué cette Magistrature, durant le Consulat précédent. Débouté de ses prétentions il attribuoit à Sylla les refus qu'il avoit essuiés, & s'étoit livré au parti qui lui étoit contraire. Cependant ce Sertorius étoit tout à la fois un homme exercé dans les ministéres de paix, & dans les fonctions de la guerre. Egalement éloquent & brave Officier, il passoit pour un de ces gens propres à regner dans le Comice, & à commander dans les armées. Ce petit nombre d'amis, que Cinna conservoit au

de sa cuirasse & de son bouclier, & traversa le fleuve à la nage, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'autre bord. Bien-tôt après on le vit affronter les plus grands périls, sous le commandement de Marius Général des troupes Romaines dans la Gaule Transalpine. Il osa même pénétrer dans le camp des Cimbres, sous un habit à la Gauloise, pour s'instruire par lui-même des forces & des desseins de l'ennemi. Une action si hardie lui mérita les éloges de Marius, & les récompenses militaires, qui ne s'accordoient qu'à la valeur. Devenu Tribun Légionaire en Espagne, où Didius commandoit l'armée Romaine, il donna de nouvelles preuves de sa bravoure, sur tout à la prise de Castulon. Questeur ensuite dans la Gaule Cisalpine, il fut d'un grand secours à la République contre les Confédérés d'Italie. Pendant cette guerre Sertorius se signala par mille actions d'éclat, & remporta des avantages considérables. Dans la chaleur d'un combat, où ce grand homme avoit prodigué sa vie, il perdit un œil. Sa blessure devint pour lui un sujet de gloire & de triomphe. Cette illustre marque de son courage attira l'attention des Citoyens. La premiére fois qu'il parut dans le Cirque, au retour de la guerre des Marses, il y fut reçu aux acclamations du Peuple, & tout l'amphitéâtre rétentit des éloges que chacun donnoit à ce Héros. Tel s'étoit montré Sertorius avant que d'aspirer à la dignité de Tribun du Peuple. Mais Sylla jaloux de son mérite lui donna l'exclusion. Indigné de cet outrage, il conçut pour ce dernier une haine irréconciliable, qui ne finit qu'avec la vie.

De Rome l'an 666.
Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

Sénat, ne rendit pas sa cause meilleure dans l'Assemblée des Peres Conscripts. Si-tôt qu'il fut parti de Rome, il fut déclaré par les Sénateurs déchu du Consulat, & sur le champ le Sénat lui donna pour successeur un L. Cornelius Merula, Grand Prêtre alors, ou *Flamine* de Jupiter.

Epit. Liviana.

Le nouvel affront que Cinna venoit de recevoir, le rendit encore plus ardent à se vanger. De tous côtés il chercha, parmi les Nations d'Italie, des Villes mécontentes, qui voulussent épouser ses ressentimens. Il est croyable que plusieurs d'entre elles lui fournirent des sommes, & le mirent en état d'acheter des soldats, pour aller punir ces anciens Bourgeois de Rome, si fiers de leur droit de suffrage, & si peu disposés à le communiquer aux Etrangers. Dans peu il se vit assés riche pour tenter la fidélité d'un corps considérable de troupes Romaines, qu'il trouva campées au voisinage de Capouë. Un App. Claudius les commandoit en qualité de Proconsul. Soit qu'il fût d'intelligence avec lui, soit qu'il eût gagné, à son insçû, les Tribuns Légionaires de cette armée, il vint se présenter à elle en habit Consulaire, & tout déposé qu'il étoit, il se donna pour un Général authorisé par le choix du Peuple. Les Tribuns corrompus par l'argent que Cinna leur avoit prodigué, le reconnurent pour leur chef, & par leurs acclamations ils entraînérent celles de leurs soldats. Au fond, la cause de Cinna n'étoit pas tout-à fait injuste. Appartenoit-il au Sénat de détruire l'ouvrage de la Republique entiére assemblée au champ

de Mars ? Dans ces tems de désordre rien n'étoit stable à Rome. Alternativement le Peuple cassoit les Arrêts du Sénat, & le Sénat abolissoit les Loix portées par le Peuple. On multiplioit les Edits & les Decrets selon les passions qui dominoient, & la force les faisoit révoquer aussi aisément, que la vioilence les avoit introduits. L'Etat Républicain paroissoit dês-lors sur le penchant de sa ruine.

De Rome l'an *666.*

Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

Cinna ne différa pas à s'assûrer de ses troupes par le serment militaire qu'il leur fit prêter avec le même ascendant, que s'il n'avoit jamais été dépossédé. Les Villes Alliées s'engagérent à leur tour sous les étendarts de Cinna, avec d'autant moins de répugnance, qu'il avoit déja une armée Romaine sous ses ordres. Tous les Italiens espéroient, que sous la protection de ce Consul, ils obtiendroient un droit de Bourgeoisie aussi ample, que celui des anciens habitans de la Capitale. D'ailleurs ils avoient à vanger leurs fils, ou leurs freres, tués dans le dernier massacre qu'on avoit fait à Rome. Lors que Cinna vit son armée grossie par le concours de toutes les Nations voisines, il songea à rappeller les Proscrits de leur exil. Il fit donc entendre à Marius, encore confiné dans les Isles qui bordent l'Afrique, qu'il pouvoit repasser en Italie, sans appréhender le Sénat & ses Arrêts. En effet Cinna avoit dês-lors rassemblé la valeur de trente Légions, en partie composées de Romains mal affectionnés au Gouvernement du Sénat. Ces mouvemens étoient trop publics pour

App. L. 1. Bell. civ.

De Rome l'an 666.

Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

ne causer pas de la terreur aux anciens habitans de Rome. Octavius & Merula y étoient restés, pour préserver du moins la Capitale de la contagion répanduë dans les Provinces. Toute leur attention fut alors de fortifier les murs de Rome, & ceux de la Citadelle. Par leur ordre, on disposa des machines sur les remparts, & leur circuit fut muni des balistes & des catapultes qui se trouvérent dans les Arsenaux. C'étoit assés pour soutenir un siége; mais trop peu pour chasser l'ennemi, & pour préserver Rome de la famine. Les Consuls envoyérent donc des Députés dans les Villes voisines; mais sur tout dans la Gaule Cisalpine, pour y rassembler une armée capable de résister à celle de Cinna. Il est vrai que Metellus y commandoit un corps de troupes, dont les Consuls auroient pu disposer; mais il étoit loin de Rome, & le besoin étoit pressant. Octavius & Merula eurent donc recours à Pompéius Strabo, qui conduisoit la grosse armée dont il s'étoit conservé le commandement par le meurtre d'un Consul. Celui-ci faisoit encore la guerre à un petit reste d'Italiens révoltés, sur les bords de la mer Adriatique. Pompéius étoit un politique. Il ne jugea pas à propos de prendre si-tôt parti dans une guerre civile. S'il eût voulu, rien ne lui eût été plus facile que d'arrêter sur le champ les desseins de Cinna. Il affecta des lenteurs, & laissa troubler l'eau, dans l'espérance de se rendre nécessaire à la République, & de se procurer par là un nouvel agrandissement.

Orosius L. 5. c. 12.

Plut. in Mario.

Cependant Marius sollicité par les Lettres réi-

De Rome l'an 666.

Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

terées de Cinna, & animé par sa propre vangeance, quitte sans peine les côtes d'Afrique, & vient prendre terre à l'un des Ports d'Etrurie. Marchérent à sa suite son fils, les Proscripts qui se trouvérent alors au tour de lui, & quelques cavaliers Maurusiens. Marius seul devoit tenir lieu d'une grosse armée au parti qu'il choisiroit. Son expérience & sa valeur promirent une victoire certaine, sur la faction qui lui avoit été contraire. Aussi lorsque Pompéius Strabo vint offrir ses services, & ceux de son armée à Cinna, qui comptoit sur Marius, il le méprisa, & fit peu de cas d'un secours, qui ne venoit que sur le tard, & dont il pouvoit se passer. Pompéius donc fut trop heureux d'être admis parmi les Généraux d'Octavius & de Mérula, & ne se rangea du côté de la justice, qu'après avoir été rebuté par la faction rebelle. Cependant cette innombrable multitude de combattans, à qui Cinna donnoit le nom d'armée Consulaire, fut partagée d'abord en deux corps. Le premier fut commandé par le prétendu Consul, le second par ce fameux Sertorius, qui dês-lors étoit un grand Capitaine; mais dont la gloire n'aura tout son lustre que dans la guerre, qu'il soûtiendra seul en Espagne. Ces deux Chefs eurent chacun leur fonction, par rapport au projet commun d'assiéger Rome, de la prendre, de renverser le parti du Sénat, d'humilier la Noblesse, & de remettre toute l'authorité de la République aux seuls Plébéïens. Marius abordé en Italie ne balança pas sur le choix qu'il avoit à faire. Après avoir assemblé en Etrurie[a]

Oros. L. 5. c. 19

[a] Marius grossit sa troupe, des Laboureurs, des Pastres, &

De Rome l'an 666.
Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

Plut. in Mario, & in Sertorio.

un nombre considérable d'Italiens, que la célébrité de son nom lui attira, il fit entendre à Cinna qu'il le reconnoissoit pour véritable Consul, & qu'il iroit dans peu se joindre à lui, avec son petit corps de troupes. Après tout, Marius avoit été proscrit par un Arrêt. Ni le Peuple, ni le Sénat ne l'avoient point encore absous. Sertorius, qui partageoit en quelque sorte le commandement avec Cinna, ne fut point d'avis de le recevoir au nombre des défenseurs du Peuple. [a]

Marius, dit-il, *fut en son tems un des plus célébres Généraux que Rome ait vû naître. Nous ne lui disputons point sa gloire passée; mais ses travaux & son grand âge n'ont-ils rien diminué de la force de son corps, & de la vigueur de son esprit? N'aurons-nous pas à nous repentir, d'avoir fait entrer dans nôtre Confédération un tout autre Marius, que celui dont la République admira la valeur avant nos broüilleries domestiques? Quel besoin avons-nous d'un homme insatiable de gloire, toûjours porté à envier, & à ravir celle de ses concurrens? Que deviendra Cinna lui-même à la tête d'une florissante armée, que le subalterne de Marius? Souffrirons-*

de tous les Esclaves qui étoient accourus en foule au bruit de son arrivée en Toscane. Il les enrôla sous ses étendarts, après leur avoir donné la liberté, & se fit en peu de tems une armée formidable, selon que le rapportent Plutarque & Appien. Parmi ce grand nombre de volontaires, qui venoient s'offrir à lui de toutes parts, il choisit les plus robustes & les mieux faits, pour en composer sa garde.

a Sertorius, disent les Historiens de sa vie, naturellement sage & modéré, craignoit que l'humeur farouche & vindicative de Marius, ne le portât à ces excès de cruauté, que les Historiens lui reprochent, & dont le seul souvenir fait horreur.

nous

Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

nous, qu'il s'attribuë à lui seul tout le succês d'une guerre, entreprise pour le bien commun? En nous le donnant pour associé, nous allons nous donner un maître. Du reste, quel poids mettra dans la balance ce foible renfort, qu'il promet de nous conduire ici? Cinq ou six mille hommes de plus, sont-ils pour nous un objet capable de nous assurer la victoire? Qu'il les conduise, tant qu'il voudra, chez nos ennemis, & qu'il livre sa personne & sa troupe au parti d'Octavius, & de Merula! Que dis-je? Marius n'est pas homme à faire alliance avec la Noblesse. Son nom est trop détesté parmi elle, pour qu'il s'engage à son service. Que nous reste-il donc, sinon d'assaisonner de politesse le refus que nous ferons de l'admettre? Disons à son Député, que la presence de Marius nuiroit aux intérêts de son parti; que proscrit comme il est il ait à se tenir caché dans quelque retraite en Italie; & qu'après la prise de Rome notre premier soin sera de rétablir & de purger sa mémoire.

Cinna entendit paisiblement le discours de Sertorius. Il approuva ses raisons; mais son parti étoit pris avant qu'il consultât. *J'ai fait toutes les avances*, dit-il à Sertorius, *pour attirer Marius en Italie. Il n'a quitté l'Afrique que sur ma parole. Non, je ne puis me dispenser d'associer un si grand homme à mes desseins, & d'employer son bras à la destruction du Sénat.* Cette réponse étonna Sertorius; mais il fit bonne contenance. *Que ne disiez-vous, Seigneur*, reprit-il, *avant que de prendre mon avis, que vous aviés déja décidé en faveur de Marius. La chose est faite; n'en parlons plus. Qu'il*

De Rome l'an 666.
Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

vienne, qu'il joigne ses armes & ses conseils aux vôtres. Sur le champ Cinna fit repartir le Courier de Marius. De sa part il eut ordre d'offrir à son maître le titre de Proconsul, avec le droit de se choisir [a] des Licteurs pour sa garde. Ici Marius se signala par un nouveau trait de souplesse. Crainte de causer de la jalousie à Sertorius, il refusa la qualité qu'on lui déféroit. Il vint au camp des rebelles à pas lents, sans gardes, & plûtôt en un état de criminel ou de supliant, qu'avec le faste d'un Général. Ce vieux Républicain sçavoit tous les détours de la politique la plus rafinée. Par des commencemens pleins de dissimulation, il visoit à illustrer ses vieux jours par de nouveaux faits d'armes, & par de nouvelles dignités.

App. bell. civ. L. 1. & Plut. in Mario.

Les fonctions de la guerre civile que Cinna, que Marius, & que Sertorius se déterminérent de faire à la Ville de Rome & au Sénat, furent partagées entre ces trois Chefs. Il fut décidé qu'on iroit droit à la Capitale. Cinna bloqua la Ville du côté du Tibre, & Sertorius par la partie opposée. Pour Marius il se chargea [b] de cou-

a Plutarque assûre que Cinna avoit envoyé des Licteurs pour accompagner Marius, que ce dernier renvoya l'escorte, & toutes les autres marques de distinction, comme peu convenables à sa fortune. Au contraire il se montroit en public couvert d'un habit mal propre & grossier. Sa barbe & ses cheveux en désordre, sa démarche lente & négligée, un air sombre & rêveur, rappelloient le souvenir de ses malheurs passés. Mais on apperçevoit dans son maintien, la fureur dont il étoit animé, & le noirs projets qu'il méditoit pour assouvir sa vengeance.

b Marius avoit fait construire d'espace en espace des ponts sur le Tibre, dans le dessein d'arrêter les Vaisseaux marchands qui portoient des provisions à Rome. De plus quarante Galéres qui composoient son armée

per les vivres aux Romains, de surprendre [a] les Villes maritimes, qui pourroient leur en transporter, & de boucher le canal du Tibre, depuis Ostie, jusqu'à Rome. La Capitale n'avoit pour sa défense que le Sénat, l'ancienne Bourgeoisie, & les deux Consuls Octavius, & Merula. L'un & l'autre étoient de ces gens de bien, plus propres à maintenir les Loix & la Religion dans leur pureté, qu'à soûtenir des attaques, & à repousser l'ennemi avec vigueur. Le premier étoit si scrupuleux observateur des anciens usages, que malgré la nécessité pressante, il refusa constamment d'armer les Esclaves [b] pour en fortifier la Garnison de Rome. Plus attentif à consulter les Devins, qu'à tenir des Conseils de guerre, il avoit plus de confiance aux réponses des Aruspices, qu'en la valeur des braves guerriers dont Rome étoit pleine. Il est vrai que ce Pompéius, qui s'étoit donné aux Consuls au refus de Cinna, campoit hors

De Rome l'an 666.

Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

navale, croisoient sur toute la côte maritime, enlevoient les barques chargées de munitions pour la Capitale, & fermoient tous les passages.

a Dans le cours de cette expédition, Marius se rendit maître d'Ostie, dont la plûpart des Citoyens furent ou égorgés par son ordre, ou dépoüillés de tous leurs biens. Les divers genres de cruauté que ce barbare Général exerça dans cette malheureuse Ville livrée en proye à l'avarice du soldat, ne furent que les préludes des maux qu'il fit souffrir à sa Patrie.

b En vain les plus respectables Citoyens de Rome pressérent-ils le Consul Octavius d'armer les Esclaves pour la défense de Rome; il ne répondit autre chose, sinon qu'il n'étoit point de la dignité du Sénat d'accorder à des gens vils & méprisables, le droit de Bourgeoisie Romaine. Il ignoroit cette grande maxime, qu'il faut se mettre au-dessus des Loix politiques, quand il s'agit du salut de la Patrie. Octavius sur la foi des Devins & des Astrologues, se persuada qu'il n'avoit pas besoin du secours des Esclaves, & que sans recourir à cette canaille, les choses tourneroient à l'avantage de la République.

De Rome l'an 666.

Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

Orof. l. 5. c. 19. Epit. Liv. &c.

des murs, assés proche du poste que Sertorius occupoit. La premiére hostilité commença entre ces deux Généraux. Ce fut plûtôt une escarmouche, ou une rencontre, qu'une action générale; mais elle fut marquée par un événement bien capable d'inspirer aux Romains l'horreur des guerres civiles. Deux freres avoient pris parti, l'un sous les étendarts de Sertorius, l'autre dans l'armée de Pompéius. Quoique le combat qui se livra alors sur le soir entre ces deux Commandans n'eût pas été sanglant, & que six cens hommes seulement fussent restés sur la place; cependant il arriva que des deux freres, l'un porta un coup mortel à l'autre sans le connoître. Si-tôt que le fratricide eût reconnu la voix de son frere expirant, il ne fut plus maître de sa douleur. Tournant contre lui-même le fer dont il avoit percé celui, que le sang lui avoit joint de si près; *Ah! mon cher frere*, dit-il, *des interêts différens nous ont séparés! Du moins un bucher commun nous réünira.* A ces mots il se donna la mort. Un exemple si touchant fit impression sur le soldat. Mais la violence des passions, & la nécessité des engagemens eurent bien-tôt endurci les cœurs. On n'eut plus d'égard aux parens & aux amis dans l'un & l'autre parti.

Le siége de Rome continua. Comme la multitude des assiégeans croissoit à vûë d'œil, Cinna forma une quatriême armée, sous la conduite de Papirius Carbo. Quelle émotion, quelle inquiétude dans la Ville, & dans la Citadelle de Rome! Les deux Consuls étoient insuffisans pour la

préserver des assauts, qu'on étoit prêt à lui donner. Octavius n'avoit de confiance que dans les pronostics incertains de l'astrologie judiciaire, & Merula qu'en la protection de Jupiter, dont il étoit Pontife. Dans l'enceinte même de la Capitale, grand nombre de Citoyens n'étoient que médiocrement affectionnés au parti Consulaire. Le Sénat seul régloit les affaires par ses conseils, & travailloit pour soi, en s'opposant aux efforts du reste de l'Italie liguée pour l'annéantir. Il songea donc à mettre dans ses intérêts la Nation la plus féroce de son voisinage. Les Samnites n'avoient point encore mis bas les armes, & leur ancienne révolte continuoit, parce qu'on les avoit exclus nommément du droit de Bourgeoisie. Un Général Romain d'une grande réputation, nommé Q. Cæcilius Metellus, & fils de ce Metellus Numidicus, dont nous avons célébré les exploits en Numidie, commandoit une armée Romaine contre les rebelles du Samnium. Les Peres Conscripts jugérent, qu'il falloit tout à la fois contenter les Samnites, & rappeller Metellus à Rome, pour la défendre. Ce projet ne réüssit qu'en partie. Marius sçût attirer à lui les Samnites, & les prévint par des promesses encore plus avantageuses, que celles du Sénat. Pour Métellus, il se rendit à la Capitale, & se fit un devoir de ne soûtenir point d'autre parti que celui de la Noblesse. Dês qu'il parut à Rome, toute la milice Bourgeoise s'offrit à le suivre pour la deffense de la Ville. Mécontente de la molle indolence des Consuls elle les abandonna, méprisa leurs ordres, & parut charmée d'a-

De Rome l'an 666.
Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

Plut. in Mario, & Epit. Liviana.

De Rome l'an *666.*

Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

voir trouvé dans Metellus un tout autre Général, qu'Octavius & que Merula. Le malheur de Rome fut alors de n'avoir pour Commandans que des hommes d'une probité rigide, qui n'étoient touchés que de l'exacte observation des Loix, & des coutumes. Metellus lui-même donna dans ce travers. Il se fit un scrupule d'usurper les fonctions des Consuls, & rejetta les offres des Bourgeois de Rome, qui vouloient le mettre à leur tête. Delà le désespoir d'un grand nombre de ces fidéles défenseurs du Sénat. Ils désertérent par bandes, & allérent se ranger sous les étendarts de Cinna. Celui-ci, & la plûpart des Généraux de sa faction ne portoient pas la vertu aussi loin, que les Chefs de leurs ennemis. Sertorius étoit le seul d'entr'eux qui eût des sentimens nobles, & qui se piquât de probité. Les trois autres n'avoient ni honneur, ni vertu.

Quelque affoiblie que fût la Capitale par les désertions, Octavius y forma une armée, & la fit camper sous les murs. Q. Metellus de son côté commanda les troupes Romaines qu'il avoit amenées du Samnium, & Pompéius Strabo les Légions, que Cinna & Sertorius avoient rebutées. Cependant ces trois corps de défenseurs n'égalloient pas en nombre les quatre armées des assiégeans. D'ailleurs le crime, & les artifices les moins permis ne coûtoient rien à Cinna, à Marius, & à Cn. Papirius Carbo. Le premier se mit en tête de faire assassiner Pompéius Strabo jusques dans sa tente. L'action étoit noire ; mais son fils sçut préserver les jours de son pere, & ce fut là le premier trait

Plut. in Pompéio

De Rome l'an 666.

Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

qui signala le Grand Pompée, ce Héros dont l'univers admirera dans la suite les exploits, & plaindra les infortunes. Le jeune Pompée faisoit alors ses premiéres campagnes dans le Camp, & sous les yeux du Proconsul son pere. Pour camarade & pour compagnon d'armes, le fils du Général avoit choisi un Romain de son âge, nommé Terentius. Celui-ci fut le traître que Cinna sçut gagner pour donner la mort au Proconsul, & à son fils, & pour débaucher ses soldats. Il faut tout dire, Pompéius Strabo, par ses hauteurs & par de continuelles perfidies, étoit devenu un objet d'éxécration à ses troupes. Jamais fils ne ressembla moins à son pere du côté des mœurs, & des maniéres. Le jeune Pompée, par sa seule physionomie, & par un air charmant de douceur & d'affabilité gagnoit tous les cœurs. Au contraire, le vieux Pompéius également sévére & truculent ne méritoit quelque estime, que par des talens considérables pour la guerre.

Le perfide Terentius se chargea donc d'ôter la vie au fils de son Général, à son Général même, & de faire passer les Légionnaires qu'il commandoit dans le camp de Cinna. Terentius partagea entre les assassins de sa caballe les ministéres de sa cruelle exécution. Les uns furent chargés d'environner le Prétoire & d'y mettre le feu; les autres de courir par les tentes, & de soulever les soldats. Pour le Chef de l'entreprise, il prit sur lui d'assassiner le jeune Pompée son camarade. Au jour marqué pour un si cruel attentat, un ami du jeune Pompée vint sur le soir lui dire

De Rome l'an 666.
Consuls, Cn Octavius, & L. Cornelius Cinna.

à l'oreille, que Terentius avoit résolu de lui donner la mort, & à son pere, & de faire révolter tout le camp. Les deux compagnons d'armes étoient alors à table, & soupoient ensemble de bonne amitié. Quelque effrayante que fût la nouvelle, Pompée sçut dissimuler, & continua le repas avec la même gaieté, que s'il n'avoit rien appris de funeste. Jamais il ne fit plus de caresses à Térentius. Cependant comme l'affaire pressoit, aussi-tôt qu'on eût desservi, il feignit d'avoir besoin de repos, & se coucha. Sitôt qu'il eut apperçu que Térentius étoit endormi, sans faire de bruit il se déroba de la tente commune, alla sur le champ poser une garde fidéle autour du Prétoire où logeoit son pere, & lui-même il fut attentif à tous les mouvemens qui s'exciteroient dans le Camp. Le Proconsul averti & bien gardé ne sortit point de sa tente. Nul incendiaire n'osa en approcher pour y mettre le feu. De son côté, son fils ne rentra plus dans la sienne. Cependant Terentius, qui dans l'obscurité le croyoit au lict, perça ses matelats & ses couvertures de plusieurs coups d'épée. On en trouva les vestiges le lendemain. Pour le jeune Pompée, il donna cette nuit-là des preuves d'une magnanimité, & d'une sagesse digne des plus vieux Capitaines. Il calma la fougue du plus grand nombre des Légionaires. Les plus mutins avoient déja forcé une porte pour déserter, & pour se réfugier auprès de Cinna. Alors le fils du Général se coucha le dos contre terre, puis étendu sur le seüil de la porte, avec cet air aimable qui ravissoit les cœurs;

Cruels

Cruels ! s'écria-t-il, si vous voulés trahir vos sermens, marchés-moi sur le ventre ! Je n'aurai pas le déplaisir de survivre à votre deshonneur. Par là il suspendit d'abord, puis il arrêta entiérement l'impétuosité de ces furieux. Ses caresses, ses libéralités, les charmes de ses discours, le rendirent maître des esprits, & réconciliérent les soldats avec son pére. Le vieux Pompéius n'en perdit que huit cens, qui s'étoient pressés de prendre parti chez les ennemis. A ce coup d'essai qui ne reconnoîtra pas ici le Grand Pompée ? Quel ptésage Rome ne dut-elle pas former de sa grandeur future ?

De Rome l'an 666.

Consuls ; CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

Cinna avoit manqué son coup ; mais il n'en fut pas moins ardent à poursuivre le siége qu'il avoit commencé. Les quatre armées dont il étoit Généralissime, n'eurent d'attention qu'à faire périr de misére, & par la faim, la garnison de Rome, & les trois corps de troupes qui campoient sous ses murs, pour la défendre. Marius comme le Général le plus expérimenté, & le plus animé à la prise de la Ville, sçut lui couper les vivres par eau, tandis que ses Collégues en fermoient les avenuës par terre. Ce Proscrit s'étoit fait un corps de Satellites, d'environ six mille scélérats tirés des cachots de toutes les Villes d'Italie, & choisis parmi les plus fameux débauchés de son parti. C'étoit là sa troupe favorite. Aussi les avoit-il appellés *ses Bardiates*, [a] nom

Plut. in Mario.

[a] Selon la conjecture de quelques interprétes, cette troupe de scélerats emprunta son nom, du mot Grec βαρδῆν. Dans le langage des Ambraciens, ce terme se disoit d'un homme qui attentoit

De Rome l'an 666.

Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

infame; mais que la licence des armes rendoit honorable. Secondé par ce petit nombre de déterminés Marius osa tout, & vint à bout de réduire Rome à une extrême disette. Il s'empara des Villes d'Antium, d'Aricie, & de Lanuvium, d'où la Capitale pouvoit encore recevoir quelques provisions. De son côté Cinna fit occuper par un détachement le poste d'autour d'Ariminum, pour fermer les passages aux habitans de la Gaule Cisalpine, bien disposés à venir secourir Rome. Toutes les rives du Tybre étoient gardées par les soldats de Marius, de peur que les marchands étrangers ne se hazardassent à transporter des grains à la Ville. Ce vigilant Capitaine avoit fait barrer le fleuve, au-dessus, & au-dessous du pont Sublicius, par de fortes estacades.

Epit. Liv. Plut. in Mario App. l. Bell. civ. &c.

Malgré les efforts des assiégeans, Rome n'avoit point encore été entamée, & le bellier n'avoit point été mis en œuvre pour y faire bréche. Il arriva néanmoins qu'il s'en fallut peu que la Ville ne fut prise, par la trahison d'un Tribun militaire, nommé App. Claudius. Celui-ci ne se laissa pas corrompre par de l'argent; mais il avoit d'anciennes obligations à Marius. Sa re-

à la pudeur des femmes, comme on l'apprend d'Hesychius. Si cette étymologie paroît trop recherchée, on peut dire que ces brutaux en avoient rempli toute la signification par l'infamie de leurs débauches. Strabon, dans la notice qu'il donne de l'Espagne, fait mention des *Bardyétes*, qu'il appelle ailleurs *Bardyales*. C'étoit, dit-il, une nation sauvage & cruelle qui habitoit sur les bords de l'Ebre. De là quelqu'uns ont cru que Marius avoit donné le nom de ces Peuples, à sa troupe favorite, parce qu'elle en imitoit la férocité.

connoissance le rendit perfide. Claudius avoit été fait Gouverneur de la forteresse du Janicule au-delà du Tybre, & à la tête du pont Sublicius. Ce poste étoit important, & les assiégeans avoient fort souhaité de s'en rendre maîtres. Un matin donc le Gouverneur laissa la porte entr'ouverte, & fit avertir Cinna de venir s'en saisir. [a] A l'heure marquée, les trois armées de Sertorius, de Carbo, & de Cinna s'y rendirent; mais la garnison, quoique surprise, y fit quelque résistance. A l'instant même les troupes d'Octavius & de Pompéius sortirent de leurs camps, & par le pont volérent au secours du Janicule vivement attaqué, & plus vivement défendu. Là, se donna un combat, où le parti Consulaire eut tout l'avantage. Octavius & Pompéius repoussérent les trois armées ennemies, & le fort du Janicule, qu'on pouvoit appeller un des dehors de la Place, fut conservé. Par ce coup de valeur les assaillans comprirent, que les défenseurs de Rome n'étoient destitués, ni de forces, ni de courage. Aussi n'attendirent-ils le succès de leur entreprise que de la suite des événemens, & sur tout de la famine, qui se faisoit déja sentir aux assiégés.

De Rome l'an 666.

Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

On ne pouvoit disconvenir, que Pompéius Strabo ne se fût distingué par une bravoure

[a] L'Auteur de l'Epitome de Tite Live nous apprend que l'expédition du Janicule fut précédée d'une victoire complette, que Marius & Cinna remportérent sur une des armées Consulaires commandée par Aulus Plautius. Il assure que ce Général périt sur le champ de bataille avec la plus grande partie de ses soldats.

De Rome l'an 666.

Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

singuliére dans l'action du Janicule. Cependant il est à croire qu'il attira le couroux du Ciel sur son parti. C'étoit au fond un méchant homme, capable des plus grands crimes pour peu qu'il pût en dérober la connoissance au public. Il avoit fait assassiner un Consul en la présence des autels, & s'il défendoit alors sa Patrie, c'étoit moins par tendresse pour elle, que par ambition, & par un esprit de vangeance contre Cinna, qui n'avoit pas agréé ses services. La providence d'ailleurs sembloit vouloir châtier Rome de cette effroyable perversité de mœurs, qui s'y étoit introduite. Elle commença par déploïer son bras contre Pompéius, & son armée. Tout à coup la peste s'y fit sentir; mais avec une telle violence, qu'en peu de jours elle enleva onze mille hommes dans son camp. Delà elle se communiqua dans l'armée d'Octavius; mais avec moins de furie. La contagion ne suffisoit pas pour punir un aussi grand scélérat qu'étoit Pompéius. Le feu du Ciel acheva d'exterminer un malheureux, haï dans tous les partis, & qui certainement fut indigne d'avoir été pére du Grand Pompée. Une nuë enflammée couvrit tout le camp de ce Général, & l'effraya d'abord par des éclairs, ensuite par des coups de tonnerre épouvantables. Enfin la foudre rompit la nuë, tomba sur Pompéius, l'écrasa, & voltigeant dans toutes les ruës réduisit en cendres les armes, & un grand nombre de soldats. Tout Rome reconnut la vangeance que le Ciel avoit exercée contre Pompéius. On tira son corps du lit de parade où il étoit exposé, avec un croc de

Vell. Pat. L. 2. c. 21. Jul. Obs. cap. 116. & App. L. 1. Bell. civ.

fer, & on le traîna par toute la Ville, comme celui d'un malfaiteur. Terrible exemple pour les Romains en général, & sur tout pour les Chefs qui formoient le siége de Rome, s'ils avoient sçu en profiter! Il paroît que P. Crassus prit la place de Pompéius, & qu'il commanda l'armée, que celui-là n'avoit commandée que trop long-tems.

De Rome l'an 666.

Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

Comme le manque de provisions augmentoit tous les jours à Rome, les trois Généraux du meilleur parti, Octavius, Crassus, & Métellus allérent camper proche de la montagne d'Albe, le long de la voye Appienne, pour faciliter les convois qu'on s'efforçoit de faire venir à la Ville. Pour le Consul Merula, il paroît qu'il resta dans Rome, afin d'y contenir le Peuple, & d'y commander la garnison. Le nouveau campement ne remédia que peu à la misére publique. De leur côté Cinna, Marius, Sertorius, & Carbo réünirent leurs forces, & vinrent se poster plus haut que les armées ennemies, à douze milles de Rome, sur la même voye Appienne. Par là, il devint impossible de transporter des vivres à la Capitale. La faim, la langueur, & le désespoir y firent naître des murmures, & y causérent bien des désertions. Plus d'autre ressource aux partisans du Sénat, que de terminer la guerre par une action décisive. Toutes les armées étoient en présence, & celles qui défendoient Rome n'étoient guére inférieures à celles qui l'attaquoient, ni en nombre, ni en courage. Il ne manquoit à Octavius que de la résolution. C'étoit un homme indécis, que ses scrupules rongeoient, & qui se faisoit un crime de

App. L. 1. Bell. civ.

De Rome l'an 666.

Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

verser le sang Romain. Cette seule considération suspendoit sa valeur naturelle. Il auroit dû prévoir que son inaction causeroit de plus grands maux, qu'une bataille hazardée, & même perduë.

Rome souffroit des irrésolutions du Consul. Cinna s'apperçut que l'heure étoit venuë, de solliciter les habitans de Rome à se donner à lui. Il traita donc sous main avec les Bourgeois, & envoya au tour des murailles des gens affidés, pour inviter les Esclaves à secoüer le joug de leurs maîtres, & à venir dans son camp recevoir la liberté. Pour lors des Romains de toutes les conditions abandonnérent la défense de leur Ville, non plus à la dérobée, & en petit nombre; mais tête levée, & par troupes. Ce fut alors que la Capitale fut si déserte, qu'on n'y entendoit plus ce fracas d'autre fois. Dans les camps mêmes d'Octavius & de Crassus, leurs armées dépérissoient à vûë d'œil par les désertions. Pour Metellus il avoit déja abandonné la sienne, & dans le desespoir de sauver Rome, il s'en étoit éloigné, pour chercher une retraite dans la Ligurie, d'où peu de tems après il étoit passé dans l'Afrique. Le Sénat lui-même, pour qui la guerre avoit été entreprise, ne s'obstinoit plus à la soûtenir. Les sentimens y étoient partagés entre les Peres Conscripts, & chacun selon sa timidité ou son audace opinoit, ou à tout risquer jusqu'à la décision, ou à calmer les esprits des assiégeans par des propositions avantageuses. Les plus audacieux se donnoient pour les plus braves, & les plus timides pour les plus sages. Les premiers préten-

Plut. in Mario.

De Rome l'an 666.
Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius. Cinna.

doient, qu'il étoit de la dignité du Sénat, de soûtenir jusqu'à la fin l'Arrêt qu'il avoit porté contre les exilés; qu'il seroit honteux au premier ordre de la République de traiter avec des sujets, comme avec des ennemis Etrangers; que Cinna & que Marius abuseroient de leur condescendance, & qu'ils usurperoient infailliblement la Tyrannie dans Rome; que les desertions n'y étoient si fréquentes que par la timidité des Sénateurs; qu'après tout on pouvoit remédier à la famine qui causoit l'appréhension publique, & qu'on devoit contraindre les particuliers à faire part au public des provisions, qu'ils tenoient chez eux en réserve; & qu'il étoit à propos de ne distribuer les vivres que par mesure. *Enfin*, ajoûtoient-ils, *qu'est devenu cet amour de la Patrie, qui rendit nos Peres si constans à défendre le Capitole ? Un Cinna, un Marius sont-ils des ennemis plus à redouter que des Gaulois ? Au zéle du bien public a succédé dans nous l'attachement à la vie présente. Il n'est plus à Rome de Mucius Scævola, d'Horatius Cocles, de Curtius, & de Camilles. Parmi nous la décadence de la vertu va causer la ruine de la République. Ce qui nous reste de Légions fidéles est prêt à verser son sang pour l'intérêt commun. Non, l'affection pour Rome n'est pas éteinte dans le cœur même de nos alliés. La Gaule Cisalpine brûle d'ardeur de se joindre à nous. Allons, courons lui ouvrir les passages. Cinna les ferme à des Peuples guerriers, que leur inclination attire à notre secours.*

Les plus craintifs parloient un autre langage.

De Rome l'an 666.

Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

Ils exagéroient les maux d'une guerre civile. Ils déploroient l'état où se trouveroit Rome, lorsque prise d'assaut, ou réduite à la derniére extrêmité, elle se rendroit à l'ennemi par une capitulation tardive. Ils faisoient une description pathétique de cette multitude innombrable d'Italiens, qui s'étoient rangés sous les étendarts de quatre Chefs, dont Marius régloit les démarches. On soupiroit après Sylla ; mais son absence rendoit les vœux inutiles. *N'attendons pas à composer avec Cinna*, disoient ces hommes effrayés, *que la faim, & que la misére ayent ôté toute la force à nos défenseurs. Ceux mêmes qui nous paroissent fidéles ne sont que de corps parmi nous. Leurs cœurs sont au camp de nos aggresseurs. Qui peut répondre que nous ne soyons pas environnés de traîtres, qui se feront un mérite de sauver leurs vies, leurs maisons, & leurs familles, aux dépens des têtes les plus respectables de l'Ordre Sénatorial ? Prévenons les plus grands désastres par un peu de confusion. Faisons une députation à Cinna, & par des soumissions tâchons de détourner le coup qui nous menace. Dans les grands maux inévitables il faut choisir le moindre. La sagesse & la précaution doivent l'emporter sur une bravoure insensée.* Ce dernier avis l'emporta. L'amour de la République ne prévaloit plus à Rome sur les intérêts personnels. La liberté étoit une idole qu'on y avoit long-tems adorée ; mais la tyrannie de quelques Tribuns, & d'un petit nombre de Consuls en avoient bien affoibli le culte. On s'attendoit bien de la voir foulée aux piés par Cinna, & par

par ses complices ; mais on étoit résolu de la perdre plûtôt que de risquer sa vie, & ses biens.

De Rome l'an 666.
Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

Le Sénat fit donc partir pour le camp des assiégeans trois vénérables Sénateurs, dans l'appareil, & avec les marques ordinaires des supplians. Tout déposé qu'avoit été Cinna du Consulat par ces mêmes Peres Conscripts, dont il voyoit les Ambassadeurs à ses pieds, il affecta de paroître à leurs yeux élevé sur une estrade, assis sur sa chaise curule, vêtu de la robbe Consulaire, & environné de ses Licteurs. La premiére question qu'il leur fit avant que de les entendre, fut en ces termes. *Le Sénat me reconnoît-il pour Consul ? Est-ce en cette qualité que vous venés me présenter vos hommages ?* Ce discours étonna les Députés. Ils ne s'étoient pas attendus à cette interrogation, & n'avoient reçû nul ordre de leur compagnie d'y répondre. Ils demandérent donc qu'il leur fût permis de retourner à Rome, pour y consulter de nouveau le Sénat. On peut bien juger que dès qu'on vit les Sénateurs eux-mêmes réduits à capituler, la Bourgeoisie ne persista pas à leur être fidéle. Rome se dépeupla de plus en plus, & les quartiers des plus honnêtes gens parurent deserts. On alla chercher du pain & de la protection parmi les assiégeans. Cependant le Sénat étoit embarassé sur la réponse qu'il devoit faire à Cinna. On ne pouvoit reconnoître celui-ci pour Consul sans déposséder Merula, ce sage Magistrat, qu'on avoit tiré des fonctions du Sacerdoce de Jupiter presque malgré lui. D'un

App. L. 1. bell. civ.

Vellei. Pat. L. 2. c. 22. & Diod. Sic apud. Vales.

De Rome l'an *666.*

Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

côté l'affront qu'on alloit faire à un homme respectable, & la honte de ne pouvoir soûtenir une démarche éclatante, de l'autre le péril dont on étoit menacé tenoient les esprits en suspens. Merula lui-même denoüa l'intrigue. En bon Citoyen il préféra les interêts publics à ceux de sa gloire. D'abord il vint au Sénat, & lui proposa d'accepter son abdication. Ce n'étoit pas assés. Il falloit la faire agréer par le Peuple. Il monta donc sur la Tribune, & en plein Comice il déclara, que pour rendre la paix à la République, il renonçoit aussi volontiers au Consulat, qu'il s'en étoit chargé avec peu d'inclination. Vertueux désintéressement, dont nous le verrons dans peu fort mal récompensé !

App. L. 1. bell. civ.

Si-tôt que Merula se fut démis, les Députés du Sénat repartirent pour le camp des Confédérés. Ils n'eurent point d'autre ordre, sinon de faire jurer Cinna, qu'en rentrant dans Rome pour y exercer les fonctions de Consul, il épargneroit le sang des Citoyens, & qu'il n'en feroit mourir aucun que suivant les régles ordinaires de la justice. Quoiqu'il fût peu scrupuleux sur l'observation des sermens, il ne jugea pas qu'il fût de sa dignité de prêter un serment juridique. Il promit tant qu'on voulut, qu'à son entrée dans Rome nul Romain de quelque condition qu'il fût, ne perdroit la vie, ou du moins qu'il ne donneroit jamais son consentement à la mort d'aucun Citoyen. Tandis que Cinna rassuroit les Députés du Sénat par des réponses pleines de douceur & d'humanité, Marius qui

Plut. in Mario.

étoit debout à côté de la chaise curule du Consul gardoit un morne silence. Mais son air farouche, & ses yeux étincelans de fureur sembloient annoncer aux Romains un furieux massacre. Pour Cinna, il ne mit qu'une réserve à ses promesses. Ce fut qu'il ne répondoit point des jours d'Octavius son Collégue, s'il reparoissoit à la Ville, & s'il n'avoit soin de se cacher jusqu'à ce que le calme fût rétabli. Les protestations de Cinna furent rapportées au Sénat. Sur le champ il décerna, que les portes de la Capitale lui seroient ouvertes, aussi-bien qu'à Marius, quoique l'Arrêt qui l'avoit proscrit n'eût point été annullé. Celui-ci eut l'audace de reprendre le chemin de Rome escorté de ses six mille Satellites, gens brutaux, qui ne respiroient que le carnage, & que l'infamie. Cinna donc suivi de Marius, de Sertorius, de Carbo, & de toutes ses troupes se mit en marche, & rentra le premier dans Rome. Pour Marius il s'arrêta sous la porte de la Ville. Comme on le pressoit d'avancer, il dit d'un ton railleur, & avec un souris malin, *siet-il à un exilé de reparoître au lieu d'où on l'a chassé?* Le scélérat ne parloit pas ainsi par un respect sincére pour l'observation des Loix. Il vouloit se faire prier d'aller exercer une cruelle boucherie contre les autheurs de son exil.

Cinna aussi-tôt après son arrivée alla droit à la Place publique, y convoqua le Peuple, & son premier soin fut de lui faire révoquer le Decret de proscription porté contre les Marius, & leurs adhérans. Pour lors Marius le pere se

De Rome l'an *666.*

Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

Plut. in Mario App. l. 1. bell. civ. &c.

crut tout permis.[a] Cet homme ſanguinaire traita Rome comme une Ville priſe d'aſſaut. Le premier ordre qu'il donna à ſes Satellites fut d'égorger ſans miſéricorde tous ceux qui viendroient le ſalüer, & à qui il ne rendroit pas le ſalut. Ce fut un ſignal univerſel qui tint lieu d'un arrêt de mort. Parmi ce grand nombre de flateurs qui vinrent faire leur cour au nouveau Tyran, on n'épargna que ceux à qui Marius fit un favorable accüeil. Le Sénateur Q. Ancharius, homme de diſtinction dans la République, & qui avoit été honoré de la Préture, prit le moment que Marius faiſoit un ſacrifice au Capitole pour l'aſſurer de ſon reſpect. Le Tyran jetta un regard farouche ſur lui, & au moment même il fut mis en piéces par ſes Satellites, dans le Temple même de Jupiter. Cinna paroiſſoit plus modéré. Il n'exerça d'abord ſa cruauté que contre Octavius ſon Collégue. Avant que d'entrer dans Rome il avoit fait avertir ce Conſul de n'y reparoître plus. Octavius ne put ſe réſoudre à prendre la loi d'un égal, & jugea indigne du rang qu'il occupoit, de laiſſer Rome à la merci d'un Tyran. Il vint donc au Janicule, y fit placer ſon thrône, & prétendit y exercer les fonctions du Conſulat. En vain ſes amis l'avertirent de ſe dérober à la tempête. Son foible étoit la di-

[a] Selon le récit de Plutarque, Marius n'attendit pas la fin des Comices. A peine deux ou trois Tribus eurent-elles donné leurs ſuffrages, qu'impatient de verſer le ſang des Citoyens, il leva le maſque, & ſe jetta dans la Ville, à la tête de cette troupe de ſatellites qu'il avoit animée de ſon eſprit.

vination. Il ne crut que les Chaldéens dont il étoit ſans ceſſe environné. Ceux-ci lui perſuadérent que ſa vie ſeroit en ſûreté. Cependant Cenſorinus, l'un des partiſans de Cinna arrive avec un gros détachement de Cavalerie. Octavius auroit encore eu le tems de prendre la fuite s'il avoit pû s'y réſoudre ; mais il refuſa d'accepter le cheval qu'on lui offroit. Sans ſe lever de deſſus ſa chaiſe curule, immobile il attendit la main qui devoit l'aſſaſſiner. En effet Cenſorinus s'approcha, lui trancha la tête, & courut [a] la porter à ſon rival. Sur les dépoüilles de ſon corps on trouva un papier, où ſon horoſcope avoit été tracé par un Aſtrologue Chaldéen. L'événement qui venoit de le faire périr rendit ſenſible la vanité des prédictions, [b] dont on l'avoit amuſé toute ſa vie. Ainſi mourut un Conſul par l'ordre de ſon Collégue, choſe inoüie dans la République. Octavius ne fit paroître de l'imprudence qu'aux derniers de ſes jours. Juſqu'à la mort il conſerva une tendre affection pour ſa Patrie, &

De Rome l'an *666.*

Conſuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

a Cinna, ſelon le rapport d'Appien, fit expoſer la tête d'Octavius ſur la Tribune aux Harangues. Cet objet lugubre répandit la conſternation & la terreur parmi les Citoyens.

b Cependant Valére Maxime dit que le Conſul Cneïus Octavius ceſſa de conter ſur les prédictions des Aſtrologues, lors qu'il vit la tête d'une ſtatuë d'Apollon tomber d'elle-même & s'enfoncer tellement en terre, qu'il ne fut pas poſſible de la relever. Il jugea que ce prodige lui annonçoit une chûte prochaine ou la fin de ſes jours. Sa prévoyance même, ajoûte l'Autheur qu'on vient de citer, cauſa ſon infortune. Il attendit tranquillement le fer des meurtriers, & regarda ſa mort comme un Arrêt inévitable du Deſtin. Si l'on en croit le même Ecrivain, Octavius n'eut pas plûtôt ceſſé de vivre, que la tête du Dieu fut déterrée ſans aucune peine.

De Rome l'an 666. Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

la porta même trop loin. Quoiqu'il fût brave, il négligea de livrer une bataille néceſſaire, dans la vûë de ménager le ſang Romain. La déférence pour les Loix de ſon païs le rendit trop réſervé. Enfin il conſerva la dignité Conſulaire juſqu'au dernier moment, & préféra le trépas au deshonneur de l'avoir avilie.

Marius ne s'étoit pas formé ſur ces grands modéles de vertu, dont il reſtoit encore des traces à Rome, malgré ſa perverſion. Il donna des ordres cruels aux ſix mille *Bardyates* de ſa garde. Ces malheureux remplirent la ſignification du nom qu'ils portoient. Ils exercérent dans la Capitale tous les genres d'impudicité, & de brigandage qu'il eſt poſſible d'imaginer. Enfin les déſordres qu'ils commirent allérent ſi loin, que Cinna & Sertorius eux-mêmes prirent des meſures enſemble, pour purger Rome d'une troupe ſi déteſtée. Une nuit qu'ils dormoient, on les ſurprit dans leur quartier, & on les fit périr à coups de fléches, ſans en épargner un ſeul. Marius fut au déſeſpoir d'avoir perdu ſon eſcorte favorite. Il ne reſpiroit que le ſang, & il craignoit que la vengeance de Cinna ne fût entiérement aſſouvie. Pour être authoriſé à continuer les attentats qu'il avoit commencés, il demanda aux Chefs de ſa caballe qu'ils s'aſſemblaſſent, pour délibérer ſur la maniére de gouvernement qu'ils devoient prendre, dans un tems où toute l'authorité de la République étoit dévoluë au ſeul Cinna, depuis la mort de ſon Collégue. Les quatre Chefs de la Confédération, Cinna, Ma-

rius, Papyrius Carbo, & Sertorius, ſe rendirent au lieu de la conférence. De ces quatre ſéditieux le ſeul Sertorius avoit des mœurs. Je ne ſçai quel travers d'eſprit, & les mécontentemens qu'il avoit reçus de Sylla l'avoient détaché d'Octavius, & l'avoient rangé au parti de Cinna. Du reſte ſon cœur étoit ſuſceptible de compaſſion, & jamais il ne pouſſa l'eſprit militaire juſqu'à l'inhumanité. Dans le pour parler qu'eurent enſemble les quatre Tyrans de Rome, Marius parla comme un forcené. *Nous voilà donc les maîtres dans la Capitale*, dit-il. *Perſonne n'eſt aßés téméraire pour nous diſputer le pouvoir d'abroger les anciennes Loix, & d'en créer de nouvelles. Que reſte-t-il, ſinon de faire éclater nos reſſentimens contre les autheurs de nos maux? Loin toute compaſſion pour des ſcélérats, dont la fureur n'a point eu de bornes! Le Sénat a cauſé mes malheurs, il eſt juſte qu'il éprouve tout le poids de ma vengeance. Perdons tous ceux qui ſe ſont efforcés de me perdre! Vous m'avez vû errant traîner une vie miſérable, loin du commerce des hommes, & mandier du pain juſque dans les cabannes des pauvres. Les forêts n'ont pas été un azile aßez ſûr pour moi, & l'eau bourbeuſe des marêts n'a pas ſuffi pour me cacher. La pitié d'un barbare m'a ſauvé la vie que la haine du Sénat cherchoit à m'arracher. Peut-on répondre à un excés de rage, que par un excés de cruauté? Le tems eſt venu d'abolir un Sénat, qui depuis l'établiſſement de la République a cauſé toutes nos dißentions domeſtiques. Nulle tranquillité parmi nous, tandis que l'au-*

De Rome l'an 666.
Conſuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

De Rome l'an *666.*

Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

thorité sera partagée entre le Peuple, & la Noblesse. Détruisons ces orgueilleux Peres Conscripts, dont la Tyrannie nous est devenuë plus insupportable que celle des Tarquins. Un gouvernement divisé entre des Plébéïens, & des Patriciens séparés en deux corps, est un monstre dans la politique. Prenons la massuë d'Hercule, pour écraser une nouvelle Hydre composée de trois cens têtes. Abbattons-les toutes d'un seul coup, puisque s'il en restoit une seule toutes renaîtroient, & nous deviendroient funestes. Tuons, massacrons, & servons-nous de l'heureuse supériorité que Mars & que la Fortune nous présentent. Si quelqu'un de vous me contredit, je le mettrai lui-même au nombre des ennemis du bien public.

En vain Sertorius s'efforça de modérer les saillies de Marius, il ne fut point écouté. Cinna & Carbo entrérent dans les fureurs que Marius leur inspira. Il fut résolu de faire main basse sur tout ce qui se trouveroit de Sénateurs à Rome. Tout ce qu'il restoit encore de gens d'une vertu & d'une intégrité déclarée fut destiné à périr. Les Chefs du parti populaire en vouloient sur tout à ces célébres Orateurs, qui par leur éloquence avoient si souvent détourné les orages, que de séditieux Tribuns du Peuple vouloient exciter dans le Comice. Le mérite d'Antonius, sa probité, sa grande sagesse, son attachement au meilleur parti l'avoient rendu un objet d'aversion aux nouveaux Tyrans. Il fut condamné l'un des premiers à perdre la vie ; mais il s'étoit prudemment retiré à la campagne. Le premier

premier effort de la tempête tomba sur C. Attilius Serranus, sur P. Lentulus, & sur quelques autres, dont tout le crime étoit d'avoir été à la tête des affaires, & d'avoir eu dans les Charges les plus éminentes du zéle pour le bien commun. [a] C. César, & [b] Lucius César son frere, [c] C. Numitorius, & M. Bæbius furent assassinés dans les ruës, où on les trouva. [d] Caïus

De Rome l'an 666.

Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

App l. 1. bell. civ. & alijs.

a Nous avons parlé ci-dessus de ce Caïus Julius César surnommé *Strabo*, & frere de Lucius. Il ne faut pas le confondre avec Caïus César qui mourut de mort subite à Pises pendant sa Préture, comme Pline le rapporte au Livre 7. Celui-ci étoit pére du premier Empereur de Rome le célébre Jule César.

b Lucius Julius César avoit gouverné la République en qualité de Consul, pendant l'année 663. Il se distingua dans la guerre que les Romains eurent à soûtenir contre les Alliés. Il fut ensuite Censeur avec Publius Licinius Crassus, l'an de Rome 664. Sa naissance & sa vertu ne le garantirent pas de la fureur des deux Consuls. Le cruel Marius, pour ajoûter encore l'insulte à la barbarie, fit égorger cet illustre Citoyen sur le tombeau de l'infame Varius de Sucrone, ce Tribun méprisable & séditieux, qui devenu l'opprobre du Tribunat, & condamné à l'éxil, périt enfin d'une maniére tragique, comme on l'a remarqué ci-dessus. *Il ne manquoit aux malheurs de notre République*, dit Valére Maxime, *que l'horreur de voir César sacrifié aux manes d'un scélérat. Un pareil forfait ne laisse plus de place aux victoires de Marius. Lui-même il en ternit le lustre, lorsqu'il éxerça dans Rome plus de cruautés qu'il n'avoit cüeilli de lauriers.* Au reste il paroît que ce Varius avoit été massacré, par des gens de la faction de Sylla, & que Marius voulut venger sa mort par celle de Lucius César.

c Florus assûre que les meurtriers traînérent avec des crocs au milieu de la grande place de Rome, les corps morts de ces deux illustres Sénateurs Caïus Numitorius, & Marcus Bæbius.

d Ce Caïus Flavius Fimbria étoit un des plus furieux partisans de Marius. Cicéron le représente en divers endroits de ses ouvrages comme un homme sans mœurs, qui se faisoit gloire des crimes les plus atroces. On peut en juger par un trait que rapporte Valére Maxime au livre neuviéme. Après la mort du vieux Marius, Fimbria avoit aposté des gens de sa faction, pour poignarder le Pontife Quintus Mucius Scæ-

Fimbria étoit le Miniſtre des cruautés de Ma-

De Rome l'an 666.

Conſuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

vola ſur le tombeau de ce redoutable chef de parti. Le vénérable vieillard attaqué par cette troupe de ſcélérats ne reçut qu'une légére bleſſure, & fut aſſés heureux pour échapper à leur fureur. Le barbare Fimbria au déſeſpoir d'avoir manqué ſon coup, ſe fit l'accuſateur de Mucius. Il oſa le citer au Tribunal du Peuple. Interrogé ſur les griefs qu'il avoit à produire contre un Citoyen ſi vertueux. *Je n'ai d'autres reproches à lui faire*, répondit-il avec une impudence effrénée, *que de ne s'être pas laiſſé enfoncer juſqu'à la garde, le poignard dont il a été percé.* Florus parle d'un autre Fimbria aſſaſſiné dans ſa propre maiſon par l'ordre de Marius. On lui fit apparemment un crime d'être dévoüé aux intérêts de la Nobleſſe. Il eſt incertain ſi ce dernier fut différent de celui du même nom, qui fut Conſul l'an de Rome 649. & dont Valére Maxime rapporte un fait qui prévient en faveur de ce Romain. Un Particulier étoit en querelle avec un Chevalier nommé Marcus Lutatius Pithyas, dont il paroiſſoit ſoupçonner la vertu & la bonne foy. Celui-cy picqué d'un ſoupçon auſſi injurieux à ſon honneur, s'offrit de prouver qu'il étoit honnête homme. Fimbria homme Conſulaire fut pris pour Juge de la conteſtation. Mais il refuſa de prononcer, ſous prétexte qu'il ne vouloit point diffamer un homme qui joüiſſoit d'une réputation ſaine. C'étoit faire entendre, en termes polis, qu'il ne penſoit pas comme le Public, ſur la probité de Lutatius. On verra dans la ſuite de l'Hiſtoire des Caïus Flavius Fimbria paroître ſur les rangs. Il ſeroit à ſouhaiter, que les anciens Autheurs euſſent eu l'attention de les diſtinguer les uns des autres, par quelque trait marqué. Ils auroient répandu plus de jour, plus d'éxactitude, & plus d'ordre dans les faits hiſtoriques qu'ils racontent; & les Hiſtoriens modernes ne ſeroient pas ſouvent forcés dans leur embarras, de recourir à des diſcuſſions ennuyeuſes, qui multiplient pour l'ordinaire les difficultés, bien loin de les réſoudre. Cette conformité de noms, de prénoms, & de ſurnoms qu'on remarque dans différentes perſonnes de la même famille, & du même tems, forme un nuage épais qu'il n'eſt pas poſſible de pénétrer, même avec le ſecours de la critique. Ainſi nous laiſſons au Lecteur à deviner quel eſt ce Caïus Flavius Fimbria que Cicéron dit avoir été accuſé comme concuſſionnaire par Marcus Gratidius, & contre qui dépoſa Marcus Emilius Scaurus alors Prince du Sénat. On ſçait ſeulement qu'il fut renvoyé abſous. Les Juges n'eurent point d'égard au témoignage d'Emilius, quoiqu'il eût atteſté avec ſerment la vérité des faits qu'il produiſoit contre le coupable. Le témoin paſſoit pour le Citoyen de Rome le plus intégre. Mais il étoit de notorieté pu-

rius. Ce déteſtable boureau trouva P. Craſſus le fils, & le pourſuivit avec un eſcadron de cavalerie. [a] P. Craſſus le pere vint à ſa rencontre, & donna la mort à ſon fils, [b] crainte

De Rome l'an 666.

Conſuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

blique, l'ennemi juré de Fimbria. Il n'en fallut pas davantage pour rendre ſa dépoſition ſuſpecte.

a Nous avons vû ce Publius Craſſus Conſul en l'année 656. honoré d'un triomphe aprês avoir ſoûmis les Luſitaniens, & les autres Peuples rebelles de l'Eſpagne ultérieure, enfin Cenſeur avec Lucius Julius Céſar pendant l'année de Rome 664.

b Le ſecond fils de Publius Craſſus, eut un ſort plus heureux. Il échappa à la cruauté des meurtriers de ſon pére & de ſon frére. Accompagné de dix domeſtiques, & de trois amis fidéles, il paſſa en Eſpagne. C'étoit le fameux Marcus Craſſus ſi connu dans l'Hiſtoire par ſes richeſſes immenſes. A ſon arrivée il trouva les Peuples dans la conſternation, & ſaiſis de crainte aux ſeuls noms de Marius & de Cinna. Ces deux Chefs de parti avoient en Eſpagne, comme dans les autres Provinces de la domination Romaine, des Emiſſaires à leurs gages, & prêts à tout oſer, pour ſervir la faction dominante. Le jeune Craſſus prit donc le parti de ſe retirer dans une petite Terre ſituée ſur les bords de la mer, & dont le poſſeſſeur ſe nommoit Vibius Pacianus. Dans l'enceinte de ſon domaine étoit une caverne profonde, de toutes parts environnée de rochers qui fermoient ſon entrée, & qui la mettoient à couvert des vents. Une fontaine d'eau vive couloit à peu de diſtance. La lumiére pénétroit au-dedans par les fentes, & les crevaſſes que la nature avoit ménagées dans le roc, & répandoit un fort grand jour dans toute l'étenduë de la grotte. Ce fut là que le Fugitif, ſans ſe faire connoître à perſonne, réſolut de fixer ſa retraite, & d'attendre des temps plus heureux. Cependant Craſſus commençoit à manquer de vivres. Vibius étoit le ſeul auquel il pût recourir dans cette preſſante neceſſité. Il lui envoya donc un eſclave affidé, pour implorer ſon ſecours dans le triſte état où il ſe trouvoit réduit. Le fidéle domeſtique s'acquita avec ſuccês de ſa commiſſion, & toucha le cœur de Vibius au récit qu'il fit des malheurs de ſon Maître. L'Eſpagnol attendri & prévenu en faveur du Romain, ſe refuſa le plaiſir de l'aller voir, pour ne point troubler la ſolitude d'un homme qui vouloit être inconnu. Il craignoit que ſa préſence ne cauſât de nouvelles allarmes à Craſſus, & qu'une viſite inattenduë ne lui donnât lieu de ſoupçonner quelque mauvais deſſein. Mais Vibius confia à l'Intendant de ſa maiſon, le ſoin de porter lui-même tous les jours à la por-

De Rome l'an 666.

Consuls, Cn. Octavius, & L. Corneius Cinna.

qu'il ne tombât entre les mains de ses persécuteurs, puis se laissa égorger par Fimbria. Ce tourbillon dura cinq jours entiers, & l'on ne peut dire combien de personnes du premier ordre il enleva. Toutes les têtes de ces hommes respectables furent fichées sur des pieux au bas de la tribune aux harangues, & pour parler le langage d'un ancien Autheur, elles composérent un Sénat muet qui ne laissa pas de crier vengeance. *a*

te de la caverne des vivres en abondance, & une certaine quantité de plats chargés de mets les plus exquis, pour la subsistance de Crassus & de ceux de sa suite. Il enjoignit en même temps au Pourvoïeur de se retirer en silence après avoir rempli sa fonction, & lui défendit sous peine de la vie de porter ses regards dans la grotte, avec promesse de l'affranchir de la servitude, s'il étoit fidéle à éxécuter les ordres dont il étoit chargé. Ainsi Crassus fut redevable de sa conservarion à ce généreux Espagnol. Il y demeura huit mois jusqu'à la mort de Cinna. Alors il sortit de ce lieu solitaire, & ne tarda pas à se montrer. Plusieurs des Partisans de Sylla se joignirent à lui au nombre de deux mille cinq cents. A la tête de cette nouvelle troupe il traversa grand nombre de villes Espagnoles. Selon Plutarque, plusieurs Autheurs contemporains lui ont reproché d'avoit pillé Malaca, Ville de l'ancienne Bétique, qui se trouva sur son passage. C'est celle qui est située à l'embouchure du Guadalquivir, dans le Roïaume de Grenade, & qui porte aujourd'hui le nom de Malgues. Crassus n'oublia rien pour se justifier d'un si énorme brigandage; il s'inscrivit en faux contre les Historiens, & les accusa d'avoir employé la plus insigne calomnie pour noircir sa réputation. Quoiqu'il en soit, de plusieurs Galéres qu'il avoit rassemblées, il composa une flotte, qui le porta en Afrique. Là il se réünit avec Metellus Pius, qui avoit formé une armée considérable. La division se mit bientôt entre les deux Chefs. Il fallut se séparer. Crassus passa en Asie, & se rendit au camp de Sylla, où il fut reçu avec toutes les marques de distinction qui étoient duës à sa naissance & à son nom. Le Général le mit dês-lors au rang de ses amis de confiance, & ne se lassa point dans la suite, de le combler de bienfaits.

a Au milieu de tant de sang répandu, Marius se plaignoit sans cesse que la principale victime lui eût échappé. Il manquoit à sa vengeance de n'en pouvoir étendre les effets sur la personne de Sylla. Mais ce Général vainqueur de l'Asie, &

Metella femme de Sylla, n'échappa qu'à peine avec ses enfans, de la persécution générale contre les Nobles. On mit les biens de tous les Sénateurs à l'enchére, & l'on abandonna leurs maisons au pillage; *a* mais le Peuple se fit un déshonneur de profiter des dépoüilles de tant de gens distingués.

De Rome l'an 666.

Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

Cependant les Satellites de Marius se répandirent dans les campagnes, pour y chercher les illustres Romains qui s'y étoient retirés. Les Villes municipales & les grands chemins furent obsédés de soldats envoyés par Marius, à la poursuite des Sénateurs fugitifs. L'un d'eux nommé Cornutus n'évita la mort, que par la fidélité & l'innocent artifice de ses domestiques. Il s'étoit retiré dans une chaumiére de Païsan. Les Esclaves de sa suite apperçurent des soldats de Ma-

à la tête d'une armée formidable bravoit de loin les fureurs de son ennemi. Du moins le cruel Marius n'oublia rien pour le frapper par les endroits les plus sensibles. Il ordonna les plus exactes recherches, pour découvrir Métella sa femme, fille de Métellus le Numidique, & ses enfans, dans le dessein de les faire massacrer. Par un heureux hazard ils se dérobérent à l'activité de ceux qui les poursuivoient, avec le secours des principaux amis de Sylla, ils se sauvérent & furent conduits bien escortés, jusques dans son camp. Marius plein de rage, à la nouvelle de leur évasion, fit raser leur maison & confisqua tous leurs biens. Il n'eût pas même honte de forcer le Sénat à déclarer ennemi de la Patrie, un illustre Général, qui étendoit tous les jours la domination Romaine, par ses conquêtes.

a Il ne s'en trouva aucun, même parmi les plus indigents, dit Valére Maxime, qui voulût profiter de la calamité publique, & qui n'eût horreur de s'enrichir des dépoüilles de ses Compatriotes. Tous les Citoïens eurent pour les maisons destinées au pillage, le même respect que l'on a pour les Temples. Ainsi les biens des Proscripts furent abandonnés à l'avarice de cette troupe de Satellites, que Marius avoit fait les Ministres de ses cruautés.

De Rome l'an 666.
Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

rius, qui rodoient aux environs. Ils prirent le cadavre d'un homme que les ſatellites des Tyrans venoient de tuer, le pendirent par le cou au plancher de la cabanne, lui mirent un anneau d'or au doigt, & le firent paſſer pour leur maître. Après avoir fait de pompeuſes funérailles au prétendu Cornutus, ils firent échapper le véritable, qui chercha un azile dans les Gaules. Le célébre Orateur Antonius n'eut pas un ſort ſi heureux. Il avoit trouvé proche de Rome un ami fidéle, qui veilla ſur ſes jours avec tout le ſoin, que la tendreſſe inſpire. Cet hôte ſi charitable étoit pauvre, & n'avoit point chez lui de proviſion de vin. Pour régaler le mieux qu'il pouvoit un auſſi grand homme qu'étoit Antonius, il envoya chercher par un valet du vin le plus exquis, chez le Cabaretier de ſon voiſinage. Celui-ci, qui n'avoit pas coûtume de donner à ce domeſtique du vin d'un ſi grand prix, lui demanda quelle compagnie ſon maître régaloit ce jour-là. C'eſt Antonius, répondit le valet, cet illuſtre Romain, cette brillante lumiére du Sénat qu'il recéle en ſon logis. Le cabaretier étoit un ſcélérat. Sur le champ il courut avertir Marius, qu'il avoit découvert la cache qui ſervoit de retraite à Marcus Antonius. A cette nouvelle Marius tréſſaillit de joie. Peu s'en fallut qu'il ne quittât ſon repas pour aller lui-même tremper ſes mains dans le ſang de ſon ennemi. La honte le retint ; mais il députa Anius l'un des exécuteurs de ſes volontés, pour trancher la tête à l'Orateur, avec ordre de la lui apporter avant que le repas fût fini. A-

Plut. in Mario. App. L. 1. Bell. civ. Cicero in Bruto &c.

De Rome l'an 666.

Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

nius part, conduit une escouade de soldats, arrive au logis indiqué par le cabaretier, fait entrer sa troupe dans l'appartement qu'occupoit Antonius, & demeure à la porte de la maison. Tout inhumains qu'étoient les satellites de Marius, ils furent frapés à la vuë d'un si grand homme. Le discours qu'il leur fit avec cette noble hardiesse qu'il retint jusqu'à la mort, leur tira les larmes des yeux. Ils furent attendris jusqu'à n'oser mettre la main sur lui. Anius s'impatienta enfin, monta dans la chambre, vit ses soldats en pleurs, leur reprocha leur lâcheté, & exécuta lui-même l'ordre barbare qu'il avoit reçû. La tête d'Antonius fut apportée à Marius lorsqu'il étoit encore à table. Il la contempla avec joïe, & la fit servir de joüet aux conviés. Enfin il embrassa tendrement le meurtrier encore tout couvert du sang qu'il venoit de répandre. La tête du plus grand Orateur que Rome eût vû naître fut donnée, comme bien d'autres, en spectacle au pié de la Tribune, qu'il avoit autrefois fait retentir de sa voix avec tant d'applaudissemens. Tout Rome regretta un Citoyen zélé, qui n'avoit employé le talent de la parole qu'au bien public, & qu'à sauver la vie à des malheureux injustement accusés. La perte auroit été irréparable, si dès-lors [a] Cicéron âgé de

[a] Cicéron dans ces tems de troubles avoit pris le parti de la retraite. Après avoir fait ses premiéres armes à l'âge de dix-huit ans, sous les ordres de Sylla, qui pour lors assiégeoit Nole, pendant la guerre des Alliés, comme nous l'apprenons de Cicéron lui-même & de Plutarque, il consacra les trois années suivantes à l'étude du Droit, des Mathématiques, de la Philosophie, & de l'Eloquence. Il se perfectionna dans ces divers genres de Litteratures sous la conduite des plus habiles maîtres. Diodore un

De Rome l'an 666.
Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

vingt ans, n'eût été en état de tenir bien-tôt sa place d'Antonius, & de le surpasser même dans l'art de persuader. Mais alors la licence des armes ne permettoit pas au jeune Orateur de paroître sur la Tribune.

Lorsque la premiére fureur des autres Tyrans de Rome fut un peu ralentie, la soif que Marius avoit du sang Romain n'étoit pas encore éteinte. Il est vrai qu'il voulut colorer les violences qui lui restoient à faire, d'une apparence de justice. Il eut en vuë de faire périr deux hommes illustrés par le Consulat & dont l'un, autrefois son Collégue avoit triomphé sur le même char avec lui, après la defaite des Cimbres. Celui-ci étoit le célébre Q. Lutatius Catulus l'ami de Sylla, qui n'avoit pas peu contribué à faire exiler Marius. Celui-là étoit le pacifique Cornelius Merula, vertueux Citoyen, qui venoit de renoncer aux faisceaux Consulaires pour les rendre à Cinna. Marius les fit citer à comparoître devant le Peuple, pour s'y purger d'un crime capital. Ils pressentirent que l'accusation aboutiroit à une condamnation infamante. Souvent même Marius n'avoit répondu à ceux qui intercédoient pour Catulus, que ces paroles séches, *il faut qu'il meure*. En effet

des plus distingués d'entre les Stoïciens, & Philon célébre Philosophe Academicien, lui découvrirent tous les Mystéres de leur Secte, & de la Philosophie morale. Cicéron puisa dans les instructions qu'il reçût de l'Augur Quintus Mucius Scævola la Science de l'ancien Droit Romain, mais les momens de son plus doux loisir étoient employés à écouter les leçons du célébre Rhéteur Molon, qui le perfectionna dans l'art de bien dire. Ce fut dans cet intervalle, qu'il ébaucha les livres de l'*Invention*. C'est lui-même qui nous en assure au premier livre de l'*Orateur*.

set les Tyrans étoient les maîtres des suffrages, & l'innocence ne pouvoit être qu'un foible rempart contre la vangeance, & la calomnie. Ils prirent donc le parti de prévenir leur jugement par un trépas volontaire. Le genre de mort qu'ils choisirent fut bien différent. Catulus se fit conduire dans un appartement tout récemment enduit de chaux, y fit allumer un grand feu, s'y renferma, & soit qu'il se fût bouché les conduits de la respiration avec un charbon ardent qu'il se mit à la bouche, soit qu'il eût pris du poison, on le trouva mort.

De Rome l'an 666.
Consuls, CN. OCTAVIUS, & L. CORNELIUS CINNA.

La scéne que donna Mérula fut encore plus triste, & plus publique. Ce grand Prêtre de Jupiter se fit porter dans le Temple du Dieu dont le culte étoit confié à ses soins. Entré dans le Sanctuaire, & au pied de l'Autel, il déposa d'abord la coëffure sacerdotale avec laquelle il n'étoit permis à personne de mourir. Assis ensuite sur le siége Pontifical il se fit ouvrir les veines, & vit couler son sang. Après avoir prononcé bien des imprécations contre les Tyrans, il s'avança gravement vers l'Autel, l'arrosa de son sang, & dévoüa ses ennemis à Pluton, & aux Dieux Infernaux. Après lui la charge de Grand Pontife de Jupiter demeura soixante & dix-sept ans vacante. Il est vrai que Cinna & Marius y nommérent le Grand Jule César âgé seulement alors de dix-sept ans; mais le retour de Sylla l'empêchera bientôt d'en prendre possession.

Plut. Val. Max. Florus S. Aug. &c.

Assés Marius avoit rempli Rome de carnage. Durant un tems, on y avoit vû les ruës couvertes de cadavres entassés par monceaux. On prétend

De Rome l'an 666.

Consuls, Cn. Octavius, & L. Cornelius Cinna.

que Sertorius n'eut point de part à ces massacres. Il employa même l'intercession de Cinna auprès de Marius, pour l'engager de mettre fin à ses fureurs. La Ville ne joüit que de quelques jours de tranquilité. Elle espéroit du moins pouvoir respirer sous les nouveaux Consuls qu'on choisiroit à l'ordinaire au champ de Mars. Cinna n'avoit garde de laisser le choix d'un successeur aux suffrages du Peuple. Sans assembler les Comices & de sa propre authorité, il se nomma Consul pour l'année suivante, & déclara Marius son Collégue. Ainsi le Gouvernement de Rome cessa d'être Républicain. Plus de Sénat, plus d'assemblées juridiques. Tout fut entre les mains de deux hommes plus cruels & plus impérieux que le mauvais Roi, que les Romains avoient autrefois chassé de Rome.

De Rome l'an 667.

Consuls, L. Cornelius Cinna, & C. Marius.

Plut. in Mario. Livii Epit. Flor. Vellei. Auctor. de vir. Illust. Diodor. apud Vales.

Aux Calendes de Janvier, Cinna & Marius prirent possession, l'un de son second, l'autre de son septiême Consulat. Qui n'auroit cru que l'ambition de Marius & que sa cruauté ne dussent être éteintes à l'âge de soixante & dix ans qu'il comptoit alors? Cependant lui & son fils ne cessérent point de donner des scénes tragiques à la Ville allarmée. Le jour même que les nouveaux Consuls allérent au Capitole pour y célébrer la cérémonie de leur investiture, le jeune Marius tua de sa propre main un Tribun du Peuple qui resistoit à ses volontés: Pour le pere, à peine eut-il pris possession de son septiême Consulat qu'il prononça un Arrêt de bannissement contre deux Préteurs. En sortant ce jour-là même de son logis, il trouva dans la ruë un Sénateur nommé Sex. Licinius, & le condamna à être

précipité du haut de la Roche Tarpéiéne. Cependant quelque endurci au crime que fût Marius il ne put étouffer ses remors. Sans cesse il voyoit le sang qu'il avoit fait répandre couler en ruisseaux autour de lui. Il prenoit les enfans de ce grand nombre de Sénateurs qu'il avoit fait mourir pour les ombres de leurs Peres. En effet la postérité de tant de morts survivoit, & n'attendoit qu'un moment heureux pour se vanger. Ses frayeurs le rendirent soupçonneux, & par-là il devint inabordable même à ses amis, & à ses complices. Le principal sujet de son inquiétude c'étoit [a] Sylla.

De Rome l'an 667.
Consuls,
L. CORNELIUS CINNA & C. MARIUS.

a Cette foule de Proscripts qui se refugioit tous les jours auprès de Sylla, le pressoit vivement de conduire son armée à Rome, & de délivrer la République des Tyrans qui la tenoient dans l'oppression, Mais Sylla supérieur à ses ressentimens particuliers, aima mieux achever la conquête de l'Asie, que de risquer le fruit de ses victoires contre Mithridate par une vengeance précipitée. Il comptoit que la réduction entiére d'un ennemi si redoutable, lui assuroit un retour heureux dans l'Italie, & une entrée triomphante dans Rome. Cependant il addressa au Sénat une longue lettre, dont Appien nous a conservé toute la substance. Il représentoit dans les termes les plus pathétiques, ses services passés, ses travaux pour la gloire du nom Romain, & les outrages sanglans qu'on ne cessoit de lui faire, tandis qu'il s'occupoit à unir de vastes Provinces, & des Royaumes entiers à la domination Romaine. *Vous le sçavés*, dit-il, *Péres Conscripts, ce qu'il m'en a couté de soins & de fatigues, pour remplir utilement & à l'avantage de la République, les fonctions qu'elle m'a confiées. Questeur en Numidie, Tribun militaire dans la guerre des Cimbres, Proprêteur dans la guerre des Alliés, & Proconsul contre Mithridate, vos armes ont toûjours été victorieuses entre mes mains. J'ai humilié dans plusieurs batailles la fierté de ce Monarque redoutable. J'ai forcé les garnisons qu'il tenoit dans la Gréce, de fuir à la vûë de vos étendarts. Les Peuples tremblans se soumettent à vos Loix, & sous mes auspices vous verrés bien-tôt Mithridate confiné dans son Royaume du Pont, recourir à la clemence du Sénat. Cependant pour prix de mes services, on met ma tête à l'enchére, on massacre sans pitié mes amis. Ma femme & mes enfans sont forcés d'abandonner leur Patrie, pour éviter une mort cruelle. J'ai la douleur d'apprendre,*

De Rome l'an 667. Consuls, L. CORNELIUS CINNA & C. MARIUS.

Tous les jours il arrivoit à Rome des couriers d'Asie, qui publioient les exploits de ce Proconsul contre Mithridate. Marius se le figuroit repassant en Italie, & porté sur les aîles de la victoire. Il lui sembloit le voir à la tête de son armée, demandant justice aux Romains du massacre de leurs Peres. Son expérience lui faisoit mettre bien de la différence entre Sylla, & les foibles Généraux qu'il venoit de réduire. Delà les craintes continuelles dont il étoit agité. Ces phantômes le troubloient sur tout durant la nuit. D'ordinaire il la passoit sans fermer l'œil. Cette insomnie lui causa une maigreur extrême. Ses jouës se cavérent, & ses yeux enfoncés rendirent ses regards encore plus terribles. En vain Marius chercha dans le vin quelque remède à ses maux. Pour faire diversion à ses chagrins il étoit tout le jour à table; mais sa tristesse renaissoit au milieu même de la joie. Enfin à force de bonne chére il s'échauffa le sang, & couva une maladie qui le conduisit peu à peu vers le tombeau.

Quoique Marius sans le sçavoir portât la mort dans le sein, il ne relâcha rien de ses repas, & parut plus gai qu'à l'ordinaire. Cependant certain soir après soupé il prit un air plus sérieux avec ses amis. Il les entretint de la vissicitude des événemens humains, & leur retraça l'histoire

que ma maison est rasée, que mes biens sont confisqués, que les Loix promulgées pendant mon Consulat sont entierement annullées. Peres Conscripts attendés-vous dans peu, à me voir aux portes de Rome, suivi d'une armée victorieuse. Alors je sçaurai vanger mes injures personnelles, & punir avec éclat les Tyrans, les Ministres & les fauteurs de la Tyrannie.

De Rome l'an 667.
Consuls, L. CORNELIUS CINNA & C. MARIUS.

de sa vie, en leur faisant remarquer les dangers qu'il avoit courus pour s'être engagé trop avant dans les troubles de sa République. Il finit la conversation par ces mots, *malheureux est celui qui après avoir éprouvé les premiéres faveurs de la Fortune, se livre à elle sans réfléchir sur son inconstance!* Il parla de la sorte, & [a] se retira pour tâcher de prendre un moment de repos. Marius se mit au lit, & n'en releva plus. Il se sentit saisi d'un frisson suivi de la fiévre, avec des transports au cerveau, qui ne lui laissérent que de courts intervalles de raison. Durant ses délires il s'imagina souvent être aux mains avec Sylla. On lui voyoit faire les gestes d'un guerrier qui combat, & donner des ordres en Général qui commande une armée. Enfin il tomba dans un grand abbatement, & il expira après sept jours de maladie, le [b] treiziême jour selon les uns, ou le dix-septiême selon d'autres, depuis qu'il eût pris possession de son septiême Consulat. Marius fut un de ces hommes extraordinaires, que le Ciel montre rarement à la terre. En guerre il passa pour un Héros, dont les exploits égalérent ceux des Scipions. En paix ce fut un Citoyen pernicieux, & le fléau de sa Patrie. Autant qu'il fut sage, modéré, & de sens froid dans un combat, autant fut-il tumultueux, emporté, & furieux dans les Assemblées du Peu-

[a] Plutarque ajoûte, que Marius embrassa ceux qui étoient présents avec des marques de tendresse qui ne lui étoient pas ordinaires, & qu'il leur dit un éternel adieu.

[b] L'Autheur des hommes illustres paroît insinuer, que Marius ennuyé de vivre, avança lui-même la fin de ces jours. Mais il ne dit point, si ce fut ou par le fer, ou par le poison.

De Rome l'an 667.

Consuls ; L. CORNELIUS CINNA & C. MARIUS.

ple, & du Sénat. Son ambition le porta toûjours à vouloir dominer dans sa République ; mais destitué des talens nécessaires pour gouverner, il pensa faire périr par de mauvais conseils l'Etat qu'il avoit sauvé, & amplifié par la force des armes. Tant il est vrai que sans mœurs, sans probité, sans bonne foi, & sans humanité, on peut par hazard devenir un grand Capitaine ; mais que sans les qualités du cœur on ne peut être un grand homme d'Etat !

Les Romains crurent que tous leurs malheurs domestiques étoient ensevelis avec Marius. Dans le sein de la République il restoit des vipéres toutes prêtes à le déchirer. Cinna qui demeura seul Consul étoit un méchant homme, [a] artifi-

[a] Cornélius Cinna avoit le talent de se contrefaire, & de cacher sous un air de popularité une ambition sans bornes. On peut juger de son caractére, par ce qu'Appien nous en rapporte dans le premier livre de l'Histoire des guerres civiles. On a remarqué cy-dessus que le Sénat instruit des mauvais desseins de Cinna, l'avoit dégradé du titre de Citoyen Romain, & de la dignité de Consul. Instruit de l'Arrêt infamant porté contre lui, il s'étoit rendu en diligence à Capoüe, où campoit une des armées Romaines, qui avoit servi dans la guerre des Alliés. D'abord il gagna quelques Tribuns militaires, & les mit dans ses intérêts. De concert avec lui, ces Officiers convoquérent les soldats. Cinna parut devant eux dépoüillé de toutes les marques de la dignité Consulaire. Alors prenant la parole. *Vous voyés*, dit-il, *dans ma personne, braves Légionaires, un exemple bien triste des injustes procédés du Sénat. Vous m'aviés élevé aux honneurs du Consulat. J'étois redevable de mon élevation aux suffrages de mes Concitoyens. Les Sénateurs par un attentat inoüi, ont renversé vôtre ouvrage. Sans m'entendre & sans égard à la majesté du Peuple Romain, on me charge d'opprobres. Dégradé avec ignominie, je me vois réduit à la déplorable condition d'un malheureux banni. Du même coup dont ils m'ont frappé, ils osent donner atteinte à votre liberté, & à vos droits. Je ne suis coupable à leurs yeux, que par mon zé-*

De Rome l'an 667.

Consuls, L. CORNELIUS CINNA & C. MARIUS.

cieux, & dissimulé. Il s'associa encore pour le Gouvernement un second plus dangereux que lui. Celui-ci fut le fils de Marius. L'esprit de son pere sembloit être passé dans lui. Aux derniers momens de sa caducité le vieux Marius s'étoit enfin lassé de poursuivre les restes de sa haine. Il avoit donné quelque espéce de trêve à ceux des Sénateurs, qui avoient pû échapper à ses recherches. [a] Le jeune Marius acheva l'ouvrage que

le pour le bien public. Si j'avois été l'Esclave de vos Tyrans, au prejudice de ce que je dois à ma Patrie, vous me verriés encore à la tête du Sénat. Mais parce que j'ai voulu rompre vos fers & les miens, on me proscrit, on me force de mener une vie errante, dans le centre même de la liberté Romaine. C'est donc contre nos ennemis communs, que je viens aujourd'hui réclamer le secours de tant d'illustres guerriers qui m'écoutent. En même tems Cinna déchire sa robbe avec la contenance d'un homme pénétré de la plus vive douleur. Il atteste les Dieux vengeurs de l'injustice, & se jette à terre prêt à se percer de son épée, comme s'il n'eût pas voulu survivre à sa disgrace. Les soldats touchés d'un spectacle si lugubre, le relevent & le conduisent à son tribunal. On lui rend ses faisceaux, ses Licteurs, & tous les ornemens de sa dignité. Les troupes animées de son esprit, le reconnoissent pour leur Général, s'empressent à lui prêter serment de fidélité, & se préparent, pour servir la passion de cet homme sanguinaire, à exercer toutes les horreurs, dont nous venons de faire le récit. Dês ce moment, l'artificieux Cinna leva le masque, & jura la perte des plus illustres Citoyens de Rome qui s'étoient opposés à ses fureurs.

[a] Le jeune Marius herita de la cruauté, & en même tems du pouvoir de son pere. Il ensanglanta ses obséques par le massacre d'un grand nombre de Sénateurs, & de Citoyens qui avoient échappé aux premiéres fureurs de la proscription. Maître absolu dansRome, il ne suivit plus d'autresLoix que celles de son caprice, & de sa passion. Jusqu'alors, soit pour gagner les bonnes graces du vieux Marius son pere, soit qu'il eût donné des marques d'intrepidité & de bravoure dans les combats, soit pour flater la folle vanité de ce jeune audacieux, les gens de sa faction ne le nommoient point autrement que *le fils de Mars*. Mais sa vie licentieuse & ses débauches firent oublier ce premier surnom. On ne l'appella plus dans la suite que *le fils de Vénus*, pour exprimer le débordement de ses mœurs.

De Rome l'an 667.
Consuls, L. Cornelius Cinna & C. Marius.

son pere avoit commencé. Tout ce qu'il trouva de Patriciens à Rome ou aux environs, il les fit passer au fil de l'épée. Enfin la Noblesse n'eut plus de ressource que dans Sylla. Elle attendit son retour d'Asie avec impatience. Rome ne le vit revenir que trop tôt pour elle. Nous verrons cette hydre, encore plus furieuse que la premiére, dévorer tout ce qui restoit d'hommes illustres dans la République. Mais avant que d'exposer tant d'horreurs passons en Orient, pour y compter les exploits & les conquêtes de Sylla sur Mithridate.

Fin du quatorziéme volume.



TABLE

Des Matiéres contenuës dans ce quatorziême Volume.

A

C.

de

rius

Q.

T.

Fin de la Table des Matieres du quatorziéme volume.





